# NEOPHILOLOGUS

VOLUME 2

1917

# NEOPHILOLOGUS

TWEDE JAARGANG.

# NEOPHILOLOGUS

ORIEMAANDELIKS TIJDSCHRIFT VOOR
DE WETENSCHAPPELIKE BEOEFENING
VAN LEVENDE VREEMDE TALEN EN VAN
HAAR LETTERKUNDE

onder Redaktie van Prof. Dr. J. J. A. A. FRANTZEN,
rof. Dr. J. J. SALVERDA DE GRAVE, Prof. J. H. SCHOLTE,
r. K. SNEYDERS DE VOGEL, Prof. Dr. A. E. H. SWAEN.

Sekretaris der Redaktie K. R. GALLAS.

TWEDE JAARGANG.

Reprinted with the permission of J. B. Wolters' Uitgeversmij N.V.

JOHNSON REPRINT CORPORATION
111 Fifth Avenue
New York 3, New York

Johnson Reprint Company Limited
Berkeley Square House
London, W. 1.

First reprinting, 1963, Johnson Reprint Corporation

Printed in Germany
Anton Hain K. G., Meisenheim/Glan

# INHOUD.


Bladz.

Dr. A. J. BARNOUW, *Jan Splinters Testament* . . . . . 130
Prof. Dr. R. C. BOER, Gotisch *Nawis* . . . . . 264
——— Over *i*- en *u*-syncope in het Gotisch . . . . 266
——— zie Prof. Dr. FRANTZEN.
Dr. C. DE BOER, Une victime de Madame de Montespan . . . . . 261
Dr. A. BORGELD, De Romance van 1730 tot 1830 . . . . . 245
H. C. BROUWER, La question du *si* dit „consessif" . . . . . 258
W. VAN DOORN, Op verkenning, I . . . . . 218
G. DUDOK, Is Shakespeare Bacon? . . . . . 294
J. VAN DER ELST, L'alternance binaire dans le vers français et l'oreille germanique . . . . . 1
——— Notes généalogiques sur la famille de Jean van der Noot . . . . . 99
S. ERINGA, Luc de Heere et la seconde Renaissance française. . . . 161
Prof. Dr. S. FEIST, Die germanische und die hochdeutsche Lautverschiebung. . . . . 20
C. FRANKEN, Drie stukken van John Galsworthy . . . . . 62
Prof. Dr. J. J. A. FRANTZEN en Prof. Dr. R. C. BOER, Die Germanische und die Hochdeutsche Lautverschiebung . . . . . 110
Prof. Dr. J. J. A. A. FRANTZEN, Freiligrath als Gelegenheitsdichter. . 115
K. R. GALLAS, Les origines du roman réaliste au XIXe siècle . . . . 101
C. B. VAN HAERINGEN, Over het grammaties geslacht . . . . . 81
A. VAN HERK, Chauceriana, I . . . . . 292
G. BUSKEN HUET, La *Granida* de Hooft. . . . . 85
Prof. Dr. A. JEANROY, Les débuts de la poésie lyrique courtoise . . 92
C. KRAMER, L'esthétique d'André Chénier d'après un ouvrage posthume 8
A. G. VAN KRANENDONK, Demogorgon in Shelley's *Prometheus Unbound* 59
Dr. E. KRUISINGA, Bijdragen tot de Engelse spraakkunst, I . . . . 38
C. R. MEIBERGEN, *Captain Sword and Captain Pen* by Leigh Hunt . 137
Prof. Dr. H. LOGEMAN, Some Notes on *Romeo and Juliet*, II . . 44
Dr. E. J. J. MESSING, Das Suffix *-schaft* (Eng. *-ship*, Nl. *-schap*) nach Ursprung und Entwicklung; *Wirtschaft*, *Wirt* . . . . . 185, 272
G. VAN POPPEL, Realien zu Walter von der Vogelweide . . . . . 190
H. POUTSMA, Hendiadys in English. . . . . 202, 284
Prof. J. H. SCHOLTE, De eerste *Hamlet*-opvoering in Duitschland . . 34
Prof. Dr. JOS. SCHRIJNEN, Het woord *dal* en zijn maagschap . . . 241

Bladz.
Dr. K. SNEYDERS DE VOGEL, Verbes pronominaux . . . . . 248
Prof. Dr. W. VIËTOR, Dialektfreies Deutsch . . . . . 283
Prof. Dr. N. VAN WIJK, De oudpruisiese en germaanse genitivus en dativus singularis van de *a*-stammen . . . 108
——— Naar aanleiding van de twede oudpruisiese Katechismus. . . . . 243
W. VAN DER WIJK, L'emploi des consonnes doubles dans la première édition du Dictonnaire de Richelet . . . . . 177
J. F. DE WILDE, Something about Bernard Shaw . . . . . 140
JACOB ZEITLIN, The english verbal as adverb . . . . . 123

## VARIA.

Dr. C. DE BOER, Note sur *Erec*, vs. 45–48 . . . . . 148
Prof. Dr. J. J. A. A. FRANTZEN, Die Signale des Tafelbergs in Freiligraths *Löwenritt* . . . . . 300
A. VAN HERK, *Hunter's Mass* en *Jägermesse* . . . . . 224
G. BUSKEN HUET, Le roman inachevé de Dickens . . . . . 150
H. JANSONIUS, Messrs Liptons . . . . . 301
Prof. Dr. ADOLF KOLSEN, Eine Cobla des Trobadors Savaric de Mauleon 147
Prof. Dr. J. J. SALVERDA DE GRAVE, L'origine des Chansons de Geste 66
——— Sur l'évolution de *c* prépalatal latin en français. . . . . 145
——— A propos de *Galimatias* . . . 146
A. SUNIER, Les *Précieuses* dans Charles d'Orléans . . . . . 223
Prof. Dr. A. E. H. SWAEN, Messrs Liptons . . . . . 127

## BOEKBESPREKINGEN.

C. BETHE, A. Leitzmann, *Die Hauptquellen zu Schiller Wallenstein* 157
E. A. BOULAN, Hugo P. Thieme, *Essai sur l'histoire du vers français* 67
W. DAVIDS, Hans Heckel, *Das Don Juan-Problem in der neueren Dichtung* 151
J. A. FALCONER, W. Dibelius, *Ch. Dickens* . . . . . 312
Prof. Dr. J. J. A. A. FRANTZEN, *Walther von der Vogelweide*, ed. W. Willmanns–V. Michels, I . . . . . 225
K. R. GALLAS, A. Ruplinger, *Charles Bordes* . . . . . 224
——— Publications récentes sur La Fontaine . . . . . 302
Dr. E. J. HASLINGHUIS, M. J. Rudwin, *Der Teufel in den deutschen geistlichen Spielen des Mittelalters und der Reformationszeit* . . . 71
W. HELDT, T. de Vries, *Holland's Influence on English Language and Litterature* . . . . . 316
Prof. Dr. J. H. KERN, *Geoffrey Chaucer's Canterbury Tales*, ed. John Koch . . . . . 234
Dr. M. E. DE MEESTER, *Middle English Humorous Tales*, ed. G. H. Mc Knight . . . . . 311

Bladz.

Prof. J. H. SCHOLTE, H. Meyer-Benfey, *Lessings Minna von Barnhelm* 73
——— *Fortunatus* (ed. H. Günther); Chr. Weise, *Der grünenden Jugend überflüssige Gedanken* (ed. M. Frh. von Waldberg). . . . . 155
Dr. K. SNEYDERS DE VOGEL, E. Levi, *Vocabolario etimologico della lingua italiana* . . . . . 70
——— A. Sainati, *Jacopo Sannazaro e Joachim du Bellay* . . . . . 154
Prof. Dr. A. E. H. SWAEN, W. W. Skeat and K. Sisam, *The Lay of Havelok the Dane* . . . . . 78
——— A. S. Cook, *A Literary Middle English Reader* . . . . . 157
——— *Bibliotheek der Rijksuniversiteit te Groningen, Catalogus der Afdeeling Engelsche Taal- en Letterkunde* . . . . . 237
Prof. Dr. H. ZWAARDEMAKER, W. Perret, *Some questions of Phonetic Theory*, I . . . . . 230

## AANKONDIGING VAN EIGEN WERK.

Dr. C. J. BOUMAN, *Philipp von Zesens Beziehungen zu Holland* . . 158
Dr. E. B. KOSTER, *W. Shakespeare, Gedenkboek 1616–1916* . . . . 318
Prof. Dr. JOS. SCHRIJNEN, *De vergelijkende klassieke taalwetenschap in het gymnasiaal onderwijs* . . . . . 238
Dr. TH. C. VAN STOCKUM, *Spinoza-Jacobi-Lessing*. . . . . 78

## INHOUD VAN TIJDSCHRIFTEN.

Herrigs Archiv 239. – Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Lit. 159, 320. – Euphorion 160. – Jahresberichte für neuere deutsche Literaturgeschichte 160. – Mod. Lang. Notes 80, 160, 239, 319. – Modern Philology 80, 240. – Museum 79, 159, 239, 319. – Publications of the Mod. Lang. Ass. of America 80, 160, 239, 320. – Revue d'histoire littéraire 79, 320. – Revue du seizième siècle 159. – Romania 320. – Zeitschrift für deutsche Philologie 240. – Zeitschrift für frz. Sprache und Literatur 79, 240. – Zeitschrift für frz. und engl. Unterricht . . . . . 240

Verbeteringen . . . . . 160, 240

Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/neophilologus_1917_2

# L'ALTERNANCE BINAIRE DANS LE VERS FRANÇAIS ET L'OREILLE GERMANIQUE [1]).

Le vers français connaît-il ou bien a-t-il connu le mouvement soi-disant ambique, c'est-à-dire l'alternance régulière d'accent faible et d'accent fort evenant de deux en deux syllabes et que les métriciens modernes appellent ythme à alternance binaire ou plus simplement rythme alternant?

On sait que quelques théoriciens de race germanique ont cru que le vers rançais, ne tenant pas compte de l'accentuation naturelle, place un accent ur toutes les syllabes paires ou impaires:

Oui je viens dans son temple adorer l'Éternel [2]).

Cette théorie trouve son explication psychologique dans les expériences honétiques qui démontrent l'alternance dans une série de syllabes déclamées u type *apapapa* [3]). Mais n'oublions pas qu'il s'agit alors de sons vides de ens et qu'il serait dangereux d'appliquer le même système d'accentuation ux combinaisons délicates et variées des mots français.

Toutefois nos métriciens *de France* ont attesté une tendance au rythme ambique dans quelques cas spéciaux. M. Landry, vérifiant les alternances énuées de grâce de M. Saran, a cru percevoir dans la déclamation d'un rtiste au Théâtre-Français deux ou trois cas de rythme alternant:

La volonté du Ciel soit faite en toute chose . . .
Mais l'intérêt du prince est mon premier devoir . . . [4])

Et encore:

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme!

Évidemment il s'agit dans ces trois vers d'une légère ondulation. Un français ne saurait jamais dire le dernier vers de la façon suivante:

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme!

Le second hémistiche serait particulièrement lourd et disgracieux.

Un autre cas d'alternance binaire a été constaté par M. Landry dans la uatrième strophe de la *Prière*, de Sully Prudhomme, dite par une jeune uvergnate illettrée:

. . . . Surtout si vous saviez comment,
Vous rentreriez (*sic*) peut-être mêm[e]
Tout simplement [5]).

Dans ces exemples M. Landry a remarqué „la tendance d'un léger rythme ériodique, et particulièrement iambique, à s'introduire dans tout groupe ant soit peu long, entre deux accents emphatiques, surtout par l'effet de la ontagion, surtout s'il trouve quelque prétexte, ou du moins s'il n'est pas ontrarié par l'accent du mot." Dans la déclamation pathétique M. Landry

---

1) Extrait du second chapitre d'une étude intitulée *L'alternance binaire chez Jan van der Voot.* (Cf. *De Nieuwe Taalgids*, IX, p. 1 et p. 123).
2) Cf. E. Landry, *La théorie du rythme et le rythme du français déclamé*, Paris, 911, p. 128.
3) G. Lote, *L'alexandrin français*, Paris, 1913, p. 273.
4) Landry, *op. cit.*, p. 252.
5) Landry, *op. cit.*, p. 375.

a quelquefois cru percevoir „des répétitions de rythme, par exemple iambique, analogues à celles qui se manifestent dans d'autres mouvements par l'effet des grandes émotions, et qui parfois ne sont guère justifiées par l'accentuation normale des mots." Et il ajoute: „c'est précisément sur cette répétition spontanée de la marche de l'énergie que s'est fondée à plusieurs moments de l'histoire la convention grossière de l'alternance dans la versification [1]).

Un métricien éminent, M. G. Lote, dont nous avons déjà cité l'étude remarquable sur l'alexandrin français, publiée en 1913, critique avec impartialité, mais non moins sévèrement les théories de MM. Saran et Wulff [2]). Guidé par ses tableaux généraux, où sont consignés les résultats d'une enquête qui porte sur 1400 vers environ, et admettant toutes les circonstances qui seraient favorables à la théorie alternante, il aboutit aux chiffres tout à fait probants que nous transcrivons sans commentaire:

*Accent dynamique.* Sur 550 alexandrins 77 hémistiches à schéma iambique ou trochaïque, soit . . . . . 7 %.

*Crêtes d'acuité.* Sur 1400 alexandrins 100 hémistiches, soit . . . 3 %.

*Durée.* Sur 1400 alexandrins 7 sont d'un bout à l'autre alternants; 205 hémistiches ont l'alternance binaire, soit . . . . . 7,5 %.

M. Lote conclut: „. . . Aucun Français ne considère l'accentuation iambique ou trochaïque comme un rythme essentiel, préexistant au vers, le brisant pour se le soumettre sans tenir compte de la valeur significative des mots. Parmi nos sujets, dont l'un est illettré, dont deux autres sont des acteurs, dont quelques-uns ont fait des vers, tandis que le plus grand nombre représente la masse cultivée de la nation, aucun n'a pensé à faire régner dans sa déclamation le système alternant."

Nous avons jugé utile et prudent de citer *in extenso* l'opinion de MM. Landry et Lote, qui par leur naissance et leurs études sont à même de se prononcer avec compétence sur un balancement léger, presque insensible qui se répartit dans quelques circonstances favorables sur tout le vers. Le sens règle le rythme: voilà le principe dont partent les métriciens modernes. Un système préconçu, détruisant l'accentuation naturelle, peut attirer les esprits systématiques, mais ne trompera jamais le bon sens et la vérité.

Nous ne voulons pas dire qu'on ne trouve en dehors de la France de bonnes, d'excellentes études même sur le rythme du vers français! Il n'existe, pour les Hollandais, pas de meilleure introduction aux problèmes compliqués que rencontre tout étranger qui s'occupe de l'accentuation délicate des vers français, pas de guide plus sûr et en même temps plus objectif que l'article remarquable *Fransche Verzen* [3]), où M. A.-G. van Hamel montre qu'il excellait dans l'art d'analyser subtilement les rythmes étrangers à l'oreille germanique. Ainsi, M. van Hamel indique avec une grande justesse pourquoi les vers français s'opposent à l'alternance rigoureuse. Puisque l'accent frappe

---

[1]) *op. cit.*, pp. 151 et 228.

[2]) *op. cit.*, pp. 467–470. Cf. Saran, *Der Rhythmus des französischen Verses*, Halle, 1904; Fr. Wulff, *La rythmicité de l'alexandrin français*, Lund, 1900.

[3]) *Het letterkundig leven van Frankrijk*, vierde serie, p. 14.

ı français la dernière syllabe accentuée, l'alternance binaire serait exclue ɔur tous les mots de plus de deux syllabes, car l'accent secondaire dans s mots-là n'aura jamais la même force rythmique que l'accent principal. erreur des métriciens germaniques accentuant par exemple:

Enfants impétueux de mon ressentiment,

ı appuyant trop sur pé, mon et sent a été la cause principale de leur éorie.

Nous reviendrons plus loin sur cette question assez embrouillée.

Passons maintenant aux poètes du XVIe siècle en France, et demandons-ɔus, comme nous l'avons fait pour ceux de notre époque, s'ils ont introduit alternance binaire dans leurs vers, non pas fortuitement, comme effet ɛpressif, mais d'une façon systématique, d'après la conception de M. Saran. se pourrait que la déclamation ait changé depuis trois siècles et que les ɔètes de la Pléïade se soient complu à une diction artificielle détruisant accentuation naturelle de la langue. Voilà une hypothèse peu séduisante, qui ɔurtant a trouvé à mainte reprise des défenseurs et qu'il nous faut par ɔnséquent examiner de plus près. Les Français eux-mêmes, inutile presque e le répéter, n'ont guère tenu compte des théories fantaisistes qui fleurissent abondamment à l'étranger. Une enquête sur le vers déclamé du XVIe ècle, menée par un phonéticien de naissance française, nous manque. spérons que M. Lote consacrera son attention au problème de l'alexandrin naire dans son ouvrage annoncé [1]).

Un de ceux qui croient à l'alternance dans le vers français du XVIe siècle t M. Saran, mais la défense de ses idées doit être nécessairement faible, dans aperçu historique du livre cité [2]), parce que le problème du rythme et de construction intérieure du vers était à peu près inconnu des théoriciens la Pléïade. Les *Arts Poétiques* de cette époque ne lui fournissent que nelques arguments négatifs en faveur de sa théorie, qui ont déjà été réfutés ır des juges compétents, et auxquels il est donc inutile de revenir [3]).

Et pourtant les écrits des théoriciens, auxquels nous ajoutons les œuvres s grammairiens et les *Préfaces* des recueils poétiques contiennent des nseignements précieux qui nous permettent de nier avec force l'existence un rythme basé sur des pieds uniformes. Voici quelque témoignages qui ɔnt pas dû échapper à l'attention de M. Saran:

Sebillet, *Art Poétique Françoys*, 1548, p. 34 [4]):

„Pourtant voions maintenant quéles mesures et quélz nombres de syllabes çoit le carme françois et comment il lés varie. Or sont icy les François aucoup soulagéz au régard dés Grecz et Latins. Car ilz ne sont point trains a certain nombre de piedz, ne a reglée aspace de temps longs briefz aux syllabes, comme sont les Grecz et Latins, ains seulement esurent leurs carmes par nombre de syllabes selon le plus ou le moins nsy que la nature du vers le requiert [5]).“

---

) G. Lote, *La Déclamation, la Poétique et la Versification depuis le XVIe siècle.*
) *op. cit.*, p. 12.
) Voir notamment van Hamel, *Museum*, 1906 et Vossler, *Archiv*, 1906.
) Ed. Gaiffe, Paris, 1910.
) Nous devons cette citation intéressante à l'amabilité de M. J.-J. Salverda de Grave.

Et voici une citation non moins importante, empruntée aux *Recherches de la France* [1]), d'Estienne Pasquier, Tome I, liv. VII, p. 710:

„Leurs vers (c.-à-d. ceux des Grecs et Latins), si ainsi me permettez de le dire, marchent & vont avec leurs pieds, les nostres *glissent & coulent doucement sans pieds*, voire quand bien il n'y aurait point de rime en laquelle toutesfois gist l'accomplissement de nos vers. Chose que Ronsard nous voulut representer par cette Ode, qui est la quinzième du troisiesme livre des Odes, sur la naissance de François, fils du Roy Henry deuziesme

En quel bois le plus séparé etc. [2])

Je vous laisse le demeurant, pour vous dire que cette Ode contient une longue texture & trainée de vers qui n'ont point de pieds, comme les Grecs & Romains, & sont pareillement sans rimes, es quelles gist la principale grace des nostres. Ce neantmoins vous les voyez nous succer l'aureille par leur douceur, antant & plus que tous les Exametres & Pentametres des autres, desquels pour cette cause il ne faut mandier les vers mesurez: car de combien se rend nostre Poësie plus douce, quand elle est accomplie de la rime, en laquelle, comme j'ay dit, reside sa principale beauté?"

Une citation analogue se trouve parmi les lettres de P.-C. Hooft. D'après lui, un des plus grands poètes français („een onder hunluyden die sich de Dichtkunst vermeten heeft boven andere te verstaen, ende van de meeste daer voor gehouden is geweest) aurait dit:

„La poësie des Grecs et Romains mesure ses vers par certains nombres de pieds, composez tant de longues que brefves syllabes sans rime; nous au contraire faisons entrer dedans nos vers toutes sortes de syllabes, soyent longues ou brefves, sans aucun triage; ains suffit qu'ils aboutissent en parolles de pareille terminaison [3]).

Et pourquoi cette distinction entre vers latins et vers français nous paraît-elle si remarquable? Parce que, si les poètes avaient connu le rythme alternant, ils l'auraient facilement mis en rapport avec le iambe et le trochée latins. Long (-) et bref (⏑), principes d'une versification quantitative, auraient été appliqués au vers accentuel, comme le font les traités de prosodie des langues germaniques.

Sous ce rapport les essais de vers métriques qui n'ont jamais eu un éclatant succès en France sont instructifs. Le problème aurait été plus facile à résoudre si l'accent frappait régulièrement toute deuxième ou troisième syllabe. Un de ceux qui firent une tentative de vers métriques fut Jacques de la Taille, qui en 1573 écrivit *La Maniere de faire des vers en françois, comme en Grec & en Latin* [4]). Il conseille de se servir de pieds simples, iambe, trochée, spondée et dactyle, mais non pas exclusivement du iambe et du trochée, ce qu'il aurait certainement fait si le vers français du XVIe

---

[1]) Amsterdam, Trévoux, 1723.

[2]) Nous supprimons les quatorze vers blancs qui suivent.

[3]) *P. C. Hooft's Brieven*, publ. p. J. van Vloten, I, p. 438. Nous n'avons pu verifier l'exactitude de cette citation parce que nous avons cherché en vain le nom du poète français dont il s'agit.

[4]) Cf. T. Rucktäschel, *Einige arts poétiques aus der Zeit Ronsards und Malherbes*, Leipzig, Gustav Fock, 1889, p. 26.

ècle avait connu l'alternance binaire. Les pieds ⏑ — et — ⏑ se seraient lors le mieux adaptés à l'accentuation française [1]).

Et puis il y a encore ceci: les défenseurs les plus acharnés du rythme inaire ont dû reconnaître qu'un grand nombre de vers français étaient ebelles au principe établi en dehors des textes, et auquel ils font ensuite ntrer de gré ou de force les exceptions multiples. Tel par exemple Harsörffer, „corrigeant" quelques vers de Ronsard:

Cŏntrē (*au lieu de* cōntrĕ) lĕ māl d'ămōur
quĕ tōus lĕs māūx ĕxcēdĕ
L'ărtīfīcē (*au lieu de* L'ārtīfīcĕ) n'ĭnvēntĕ
ŭn plūs prĕsēnt rĕmēdĕ etc. [2]).

Tels encore Gottsched, W. Heinse et J.-G. Gruber en Allemagne [3]), et hez nous Constantijn Huygens [4]).

S'il est donc peu probable, d'après tout ce qui précède, que le vers ançais, non seulement celui de notre époque mais encore celui du XVIe ècle obéît à l'alternance binaire telle que certains métriciens de race gerıanique l'ont comprise, il faut rejeter toute théorie qui explique la naissance u rythme nouveau chez les poètes de la Renaissance flamande et néerlanndaise, chez Jan van der Noot et ses contemporains par la simple imitation e la poésie française [5]).

Comment faudrait-il s'expliquer du reste cette influence directe? Il est ertain que les étrangers se font fréquemment une idée fausse du rythme ançais qu'ils remplacent par un rythme subjectif, illusoire. La poésie qui 'est pas nôtre, et que nous ne saisissons par conséquent qu'après un effort ıtellectuel plus ou moins grand, nous parvient surtout par la lecture, plus ırement par la déclamation, et même dans le dernier cas l'oreille peut nous uper étrangement — nous pensons à M. Saran croyant constater au Théâtreançais plusieurs alternances dont M. Landry a démontré la nullité. Après otre enquête précédente qui nous a conduit à une réponse négative, nous ons le droit de nous poser une question d'intérêt plus général, celle e savoir *comment les métriciens néerlandais, à partir du XVIe siècle, ont ı croire à l'alternance binaire dans le rythme du vers français.* Cette reur, à notre avis, est due à deux causes: *a.* La cause secondaire doit être ıerchée dans le vers français lui-même; *b.* La cause principale se trouve ıns la structure du vers néerlandais.

Nous nous proposons de développer le premier point et d'indiquer brièvement l'intérêt du second, l'étude du vers néerlandais méritant d'amples éveloppements qui déborderaient le cadre de cet article.

Nous avons vu plus haut que les phonéticiens français ont constaté quel-

---

) Cf. Tobler, *Vom Franz. Versbau alter und neuer Zeit*, Leipzig, 1894, p. 5.
) Saran, *op. cit.*, p. 172.
) Saran, *op. cit.*, pp. 174—176.
) Voir plus loin.
) Nous jugeons inutile de discuter la page que M. Saran consacre à la poésie néerlandaise. vers du *Lofsanck van Bacchus*, de Daniël Heinsius — et quels vers! — ne sauraient ouver la justesse de son principe. (Cf. *op. cit.*, p. 187).

ques rares cas d'alternance quasi-régulière. Pour bien comprendre de quell façon ce type de vers iambique a propagé une accentuation fausse parm les étrangers, nous résumons les idées exprimées par Constantijn Huygens le poète de *Costelick Mal*, de *Zeestraet* et des *Sneldichten* dans sa corres pondance avec P.-C. Hooft, de 1623 [1]), et dans sa controverse avec Corneill de 1663 [2]).

Huygens, qui se piquait de bien savoir le français, avait remarqué qu'u certain nombre de vers se prêtent assez docilement à l'alternance binaire.

Enfants impétueux de mon ressentiment
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément

pourrait être scandé ainsi:

Enfants impétueux de mon ressentiment
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément.

Il oublie que cette scansion introduit un nouvel accent dans *impétueu ressentiment* et *aveuglément* et qu'elle appuie trop sur *mon* et *ma*. Ma comme il trouve à ces vers des „cadences si jolies et si naturelles", les ve qui ne répondent pas à ce schéma sont défectueux, „choquent le bo lecteur" [3]). Étrange logique!

Pour ne pas être obligé de condamner la majorité des vers français suivons notre théoricien de loin sur cette pente rapide et dangereuse Huygens compte également parmi les „bons vers" celui-ci:

Oui Cinna contre moi moi-même je m'irrite

et ces deux vers de *La Veuve:*

Moi même je fais mon supplice . . .
Et forment ma crainte et mes vœux.

Va-t-il maintenant franchir tous les obstacles pour aboutir à la scansio uniforme, les oreilles bouchées, de *tous* les vers français? Il n'aurait cert pas été le premier – ni le dernier, hélas! – à professer cette fâcheuse doctrin Non, il s'arrête à mi-chemin et, toujours guidé par sa cadence „si jolie et naturelle" il découvre dans les tragédies de Corneille un certain nomb de vers qui, scandés d'après ce principe, sont mal accentués; celui-ci p exemple:

Vous prenez sur mon âme un trop puissant empire,

où prenez empêche l'ondulation de faible à forte.

Au lieu de reconnaître la fausseté de son principe, Huygens condamne vers. Il en veut bien admettre un moment la correction par un déplaceme d'accent: Vous prenez etc., „mais, conclut-il, ce n'est plus le même ve parce que ce n'est plus le premier mouvement, et ce premier mouveme est faux parce que la nature de l'accent y répugne." Ainsi notre poète débattit en vain dans un cercle vicieux d'où Corneille, ne comprenant pr

---

1) *P. C. Hooft's Brieven*, publ. par J. van Vloten, I, pp. 434–449. On trouve un résumé cette discussion dans *Opmerkingen over Nederlandse versbouw*, de M. C.-G.-N. de Voo *Taal en Letteren*, 1906, fasc. 4, 5, p. 181.

2) M. A.-G. van Hamel a consacré une étude intéressante à ce sujet dans la *Zeitschrift franz. Sprache und Litteratur*, XII, 4, 6, p. 191 et dans *Het letterkundig leven van Frankr* IV, p. 3. En 1905 il est revenu au même sujet dans une communication faite au congrès la langue française à Liège, à propos d'un écrit plus ancien de Huygens.

3) Van Hamel, *Ztschr. f. fr. Spr. u. Litt.*, XII, 4, 6, p. 194.

ablement rien aux raisonnements subtils de son critique, ne se donna pas a peine de le faire sortir.

Huygens s'appuie dans son raisonnement sur un argument qui mérite 'être examiné de plus près. Il soutient l'utilité d'une accentuation uniforme our tous les vers en vue d'une déclamation chantée: „Comme tout poète hante, toute poésie devrait être bien chantable" [1]). A cet effet il exige un ythme qui soit identique pour tous les vers du couplet [2]). Déjà une quaantaine d'années plus tôt – en 1623 – il avait développé cet argument ans une dissertation sur l'uniformité des vers et la mesure des pieds [3]). La oésie, selon lui, n'est autre chose qu'une déclamation chantée, vu que „le hant consiste, au fond, à rattacher légèrement les mots l'un à l'autre en portant" la voix" [4]).

L'application de cette idée très juste pour les textes des chansons, a été oins heureuse: Huygens ne réussit pas à faire une distinction bien nette ntre les vers déclamés et ceux qui sont mis en musique. Il exige en premier eu un rythme conforme à la mélodie dans les *stances* italiennes, les *couplets* ançais et les *vaersen* hollandais, mais semble étendre son principe aux utres genres de poésie: Hooft, qui ajoute ses critiques en note à la dissertion de Huygens, répète deux ou trois fois que l'observation du dernier eut être juste pour le chant, mais que la tragédie, l'épopée et l'épître 'exigent pas de rythmes uniformes [5]). Et même dans la poésie chantée deux ers de longueur différente se plient souvent à la même mélodie. Le peuple *le hujslujden*) chante, d'après Hooft, les deux vers suivants de la *Chanson e Gerrit van Velsen* sur les mêmes notes:

Die schand en schiê my nimmermeer
Sprack Gerrit van Velsen tot sijnen landsheer [6]).

Nous arrivons à la seconde des causes nommées plus haut de la conption erronée des métriciens néerlandais.

Les vers du type *Enfants impétueux de mon ressentiment* peuvent induire erreur l'oreille germanique quant à l'accentuation d'autres vers français; peuvent même servir de modèle à des imitations directes dans les langues

---

[1]) Comparez ce que dit Ronsard dans l'*Abrégé de l'art poétique françois*, éd. Martyveaux, t. VI, p. 353: „Je te veux aussi bien advertir de hautement prononcer tes vers quand les feras, ou plus tôt les chanter, quelque voix que puisses avoir."

[2]) Van Hamel, *l. c.*, p. 195.

[3]) *Voor de eenparicheit der dichten ende van de voetmaet*, insérée dans l'édition citée des ettres de Hooft, I, p. 434.

[4]) „Het gedicht is niet anders als *canora* (sic) *dictio* oft een singende uytspraek, . . . . merckt het singen eygentlijck is de woorden dichten, dat is: met het slepende gevolgh van stem licht aan den andren hechten."

[5]) Hooft constate, dans sa *Granida*, le rythme iambique avec trois variantes; – ◡ ◡ – ◡ –; – – ◡ ◡ – et – ◡ – ◡ ◡ –; il rejette donc l'alternance rigoureuse. Ses critiques sur les servations de son ami Huygens dénotent du reste des vues bien plus profondes sur la ucture du vers français.

[6]) Nous pouvons ajouter cet exemple instructif, qui ne s'explique que par l'*isochronisme* s pieds rythmiques, à ceux que nous avons cités dans nos articles précédents sur l'accentuan du vers néerlandais:

Die schand en schiê my nimmermeer
Sprack Gerrit van Velsen tot sijnen landsheer.

Cf. *Het isochronisme in het Nederlandse vers* et *Hoger rythme*, publiés dans *De Nieuwe algids*, IX, 1, 3.

non-romanes, – leur influence restreinte ne suffit pas à expliquer le changement profond qui s'est opéré vers 1560 dans la technique des vers néerlandais, chez Jan van der Noot d'abord, chez d'autres innovateurs ensuite. Non, il faudra chercher des lois plus générales auxquelles obéissent non seulement quelques poètes isolés, mais, aux siècles suivants, plusieurs générations d'artistes.

Où trouvera-t-on ce courant irrésistible, regrettable souvent?

Si l'oreille germanique a cru entendre, avec une persistance singulière, le rythme alternant dans les vers français, on peut supposer que ce rythme lui était familier, qu'il fait partie du génie même de sa langue. Si cette hypothèse est fondée, on devra chercher dans la poésie antérieure à 1560, dans le vers accentuel du moyen-âge, dans la chanson populaire, dans les productions non-savantes surtout, mais pas exclusivement, les germes de la nouvelle versification. Ainsi nous arrivons à ces trois questions, dont nous signalons ici toute l'importance, sans les examiner à fond: Le rythme alternant dans le vers néerlandais est-il vraiment aussi nouveau, au XVIe siècle, qu'on le croit généralement? Jusqu'à quel point ce rythme a-t-il été inconsciemment le principe du vers non-syllabique antérieur? Sous quelles influences se manifeste-t-il avec assez d'évidence pour qu'on ait pu croire à une nouveauté?

Nous espérons communiquer les résultats de cette enquête dans une étude prochaine.

*Groningen.* J. VAN DER ELST.

---

## L'ESTHÉTIQUE D'ANDRÉ CHÉNIER D'APRÈS UN OUVRAGE POSTHUME [1]).

A la mémoire de Mademoiselle M. E. Loke.

Poète lyrique comme depuis Ronsard et Du Bellay le classicisme n'en avait pas produit en France, André Chénier comprit de bonne heure qu'il lui fallait, pour son propre usage, modifier les règles et préceptes de Malherbe et de Boileau dont la rigueur avait eu pour effet d'étouffer dans la poésie française précisément le véritable lyrisme [2]). Autant, ou plus encore, il s'est attaqué à la sécheresse de ses contemporains, les pâles versificateurs du XVIIIe siècle, ces faiseurs d'épigrammes et de madrigaux dont Voltaire lui-même n'était trop souvent que le premier. Ainsi il s'est cru obligé d'exposer et à plusieurs reprises, ses idées sur la poésie et sur l'art.

Tout d'abord il l'a fait en artiste, lorsque, dans la fameuse *Epître à Lebrun* il nous décrit à la manière de La Fontaine, sa méthode de travail. Il sembl

---

1) *L'Essai sur les Causes et les Effets de la Perfection et de la Décadence des Lettres et des Arts*, publié par M. Abel Lefranc d'après les Manuscrits originaux, d'abord dans la *Revue de Paris* du 15 octobre et du 1er novembre 1899, puis, tout récemment, réuni avec d'autres fragments posthumes, en volume et sous le titre d'*Œuvres Inédites d'André Chénier*, Paris, Champion, 1914.

2) Cf. P. Glachant, *André Chénier critique et critiqué*, Paris, Lemerre, chap. III, p. 90 et suiv.

y inviter les poètes, par son propre exemple, à revenir à l'étude et à l'imitation des Anciens qui, eux seuls, pouvaient leur rendre la notion de l'art: „Il crée avec eux".

Ensuite il l'a fait en savant, lorsque, dans le beau poème *l'Invention*, il médite, avant Sully Prudhomme, sur les moyens d'élargir le domaine de la poésie. Dans ce poème, qui est en quelque sorte la préface de ses épopées *Hermès* et *Amérique*, il rêve dans des vers lumineux de marier la science moderne à l'art antique: Il est temps que désormais Calliope devienne l'élève d'Uranie.

Enfin il l'a fait en moraliste, lorsque, dans le poème fragmentaire, *la République des Lettres*, il signale le désaccord qui existe souvent entre l'auteur et l'homme:

*Peu savent en deux parts diviser l'écrivain,*
*Grand et sublime auteur, homme petit et vain,*
*Admirer le premier et sur l'autre en silence*
*Fermer l'œil de la sage et bénigne indulgence*[1]).

Le talent et la vertu ne vont pas toujours ensemble; Boileau a eu le tort de le croire. Mais ce fut pour notre poète un noble chagrin qui lui dicta des vers émouvants, vibrant d'une profonde et douloureuse sincérité:

*Ah! j'atteste les cieux que j'ai voulu le croire;*
*J'ai voulu démentir et mes yeux et l'histoire.*
Mais non. Il n'est pas vrai que des cœurs excellents
Soient les seuls, en effet, où germent les talents.
*Un mortel peut toucher une lyre sublime*
*Et n'avoir qu'un cœur faible, étroit, pusillanime;*
*Inhabile aux vertus qu'il sait si bien chanter,*
*Ne les imiter point et les faire imiter.*
*Se louant dans autrui, tout poète le nomme*
*Le premier des mortels, un héros, un grand homme.*
On prodigue aux talents ce qu'on doit aux vertus.
Mais ces titres pompeux ne m'abuseront plus[2]).

D'ailleurs comme le vulgaire confond l'homme avec l'auteur, le poète qui se fait mépriser par sa bassesse déshonorera du même coup son art. Ainsi dans l'intérêt même des lettres il exhorte les auteurs à mettre leur vie en harmonie avec leurs œuvres. Avant donc de chanter la vertu, il faut la pratiquer.

C'est à ce poème que se rattache, par plusieurs passages, l'*Essai sur les Causes et les Effets de la Perfection et de la Décadence des Lettres et des Arts*, son plus grand effort de prosateur. Il y continue, plus d'une fois, le même combat. Ses fragments en vers et ses fragments en prose se complètent, se soutiennent et s'éclairent réciproquement: Ils contiennent les éléments d'une esthétique nouvelle.

Bien que, par sa complexion de poète et de moraliste, sa pensée se portât fréquemment vers la méditation sur les rapports qui existent entre la société

---

1) *La République des Lettres,* Edition P. Dimoff, Delagrave, Paris, tome II, p. 218.
2) *Ibid.*, p. 225. Cf. Boileau, *Art poétique,* chant IV, v. 111–120.

et la littérature, il n'est guère probable que Chénier ait prévu la révolution sociale et littéraire qui, après un intervalle de trente ans, répondrait à la révolution politique. Mais comme de nos jours Sully Prudhomme, qui reconnut en lui un maître et un modèle[1]), il a beaucoup désiré concilier son amour du bien avec son culte du beau afin de servir à la fois son art et sa patrie. Et si jusqu'alors la littérature avait reflété comme un miroir trop fidèle une société corrompue, il n'en était pas moins persuadé que les lettres et les arts s'épureraient sous un nouveau régime démocratique. Il espérait que les bons auteurs arrêteraient les progrès de la corruption sociale, qu'ils prépareraient eux-mêmes l'ère de la liberté et qu'ainsi ils seraient la cause lente des révolutions salutaires: Un bel ouvrage serait déjà une bonne action.

„Ainsi, même dans les chaleurs de l'âge et des passions, et même dans les instants où la dure nécessité a interrompu mon indépendance, toujours occupé de ces idées favorites, et, chez moi, en voyage, le long des rues, dans les promenades, méditant toujours sur l'espoir, peut-être insensé, de voir renaître les bonnes disciplines, et cherchant à la fois dans les histoires et dans la nature des choses, *les causes et les effets de la perfection et de la décadence des lettres*, j'ai cru qu'il serait bien de resserrer en un livre simple et persuasif ce que nombre d'années m'ont fait mûrir de réflexions sur ces matières" [2]).

Ce passage contient une allusion à son séjour en Angleterre („les instants où la dure nécessité a interrompu mon indépendance") d'où il est peut-être permis de conclure que plusieurs fragments de l'*Essai sur la Perfection des Lettres* datent de cette époque de sa vie[3]).

Le titre de l'ouvrage, tiré de ce même passage, est un indice que la lecture des *Considérations* de Montesquieu lui en a suggéré la première idée. Il y reprend d'une manière très originale l'œuvre de son grand prédécesseur; il y prolonge l'effort du maître en appliquant les mêmes idées à d'autres sujets; il les transpose du domaine de l'économie sociale et de la politique à celui des lettres et des arts. Ce que Montesquieu avait fait en sociologue, André Chénier l'a fait en critique[4]).

On remarquera que sa conception du sujet est aussi vaste que possible. Ce n'est pas la seule poésie, la littérature proprement dite, qui l'intéresse, ce sont encore les arts, la peinture et la sculpture. C'était depuis les *Parallèles* de Perrault et la *Lettre à l'Académie* de Fénelon jusqu'aux *Salons* de Diderot une tendance de la critique, caractéristique pour le XVIIIe siècle, de multiplier les rapprochements entre la littérature et les beaux arts. D'autre part les peintres et les sculpteurs, se conformant en cela aux idées du comte de Caylus, se mirent à emprunter leurs motifs à la littérature antique, aux épopées de Virgile et d'Homère[5]). C'est à ce

---

1) Sully Prudhomme, *la Justice, Epilogue.* Dans mon travail, *Sully Prudhomme's gedicht „la Justice"* (*Beweging*, août 1915) j'ai tâché d'indiquer ce que ce poète doit à André Chénier.

2) *Œuvres Inédites d'André Chénier*, édition A. Lefranc, p. 7.

3) Cf. E. Faguet, *André Chénier*, Paris, Hachette, p. 100.

4) *Préface*, XXVII.

5) Cf. L. Bertrand, *La Fin du Classicisme et le Retour à l'Antique*, Paris, Hachette, chap. VII „l'Ecole de David et l'imitation de l'antique", p. 275 et suiv.

mouvement que se rattache l'auteur des *Bucoliques*. Par son double talent de peintre et de poète, il présente un bel exemple de cette fusion des arts qui – on le sait – a provoqué les protestations de Lessing. Sa poésie comme celle d'Homère et des Alexandrins, ses modèles préférés, est toute plastique; puissamment évocatrice, elle fait voir des toiles et des groupes de statues, toute une sculpture en bas-relief. Si Lessing s'est appliqué dans son *Laocoon* à marquer les limites de chaque art, André Chénier au contraire a travaillé à les effacer autant que possible.

Bientôt il s'écriera: „Tous les arts sont unis!" Mais alors il prend le terme „art" dans son sens le plus étendu; il y comprend aussi les sciences. C'est par conséquent l'idée de la solidarité des arts et de la science qu'il reprend, lui aussi, à Fontenelle[1]). Cette idée, qui préside au poème de *l'Invention*, n'est pas non plus étrangère à la conception du présent ouvrage. Et voilà où le mène un impérieux désir de tout embrasser.

André Chénier a indiqué lui-même dans un plan sommaire, à peu près comme celui des *Pensées* de Pascal, les divisions principales de son ouvrage. Il se proposait de commencer par l'étude „des causes qui favorisent les lettres", de continuer par l'examen „des causes qui nuisent aux lettres", de s'occuper ensuite „des circonstances présentes" et de terminer par une „conclusion" et une „exhortation aux auteurs".

Ce plan, récemment trouvé parmi les papiers du poète a obligé l'éditeur d'arranger les fragments dans un ordre qui diffère sensiblement de celui qu'il a adopté, lorsqu'il les fit paraître pour la première fois dans la *Revue de Paris*. Le livre y a beaucoup gagné en intérêt. Ce nouvel arrangement des fragments nous permet de serrer de plus près la pensée de Chénier.

La première partie, à peine ébauchée, ne nous arrêtera guère. L'auteur avait l'intention d'y parler du climat, des lois, des mœurs et usages, des circonstances momentanées et de l'influence d'une bonne littérature. Dans le seul fragment vraiment important, celui qu'il a consacré aux „lois," il s'inspire des théories de l'*Esprit des Lois* et du *Contrat Social*. Il y va droit aux organisations extrêmes, „la tyrannie" et la démocratie, propices au plein épanouissement des talents. D'autres observations sont plutôt d'un moraliste comme Montaigne, ce grand curieux des „mœurs et usages." Cependant pour apprécier en lui le moraliste nous ferons mieux de passer à la seconde partie où il décrit l'influence funeste que les associations littéraires, la protection du prince et les cours ont sur les lettres.

Ici comme dans les fragments de *la République des Lettres*, où il s'écrie fièrement,

*Nul n'est juge des arts que l'artiste lui-même,*

l'arrogance et la suffisance avec lesquelles les critiques prouvent, le plus souvent par des jugements absurdes, leur incompétence, provoquent son indignation et sa colère:

---

[1]) Cf. F. Brunetière, *Histoire de Littérature française classique*, Paris, Delagrave, tome III, Livre I. chap. VI „Bernard le Bovier de Fontenelle."

„Convenons donc, s'écrie-t-il, que la plupart de ces grands seigneurs semblent ne chercher à passer pour gens de lettres que dans le dessein de tourmenter plus à leur aise ceux qui le sont en effet... Voyez-les revêtus de la magistrature littéraire, inscrits enfin sur le registre de quelque académie: comme ils deviennent importants! avec quelle dignité ils représentent! Qu'un homme de génie soit assez faible, assez avide de la louange, quelle qu'elle soit, pour leur lire son ouvrage, de quel air ils l'écoutent! Quel regard capable et intelligent! Puis ils pèsent, ils examinent, et les *si* et les *mais*. Un jugement comme le leur ne doit pas être hasardé: il y va de l'intérêt des lettres; et tous ces beaux apprêts amènent quelque conclusion absurde; énoncée en termes lourds et scientifiques, vides de science et de pensée. Pas la moindre idée qui annonce un peu d'imagination, de sensibilité. Pas la moindre expérience de l'art, pas la moindre théorie fondée sur la nature et sur le bon sens" [1]).

Ils font grand tort aux lettres puisqu'ils protègent dans leur ignorance présomptueuse la médiocrité bruyante et rampante, tandis qu'ils découragent l'homme de talent qui, conscient de sa supériorité, manque de souplesse pour leur plaire.

Ce qui l'agace le plus, c'est le spectacle que présente un grand auteur qui s'oublie jusqu'à faire métier de courtisan. Alors il se montre dur; alors il a ce style amer et triste que ses adversaires devaient un jour lui reprocher; alors il rencontre ces comparaisons injurieuses par lesquelles il accable le malheureux de tout le poids de son mépris:

„Car remarquez bien, je vous prie, les degrés de cette généalogie de bassesse: l'altier courtisan emprunte tout son orgueil des regards du maître, qui ont daigné tomber sur lui; mais à son dîner il est maître à son tour, et ses regards, en tombant sur le ridicule front de son poète, lui transmettent une partie de cet orgueil emprunté. *C'est la lune qui reçoit sa lumière du soleil et qui vient sur la terre la réfléchir dans un bourbier*" [2]).

Dans ces mêmes pages il a semé d'excellentes observations sur l'art d'écrire, qui nous initient aux secrets de son propre style. Elles nous serviront de transition à l'intéressant chapitre sur „l'Histoire du Style et du Goût".

Il y proteste en termes éloquents contre la façon dont on s'obstine à lire la Bible. Ces livres, „tour à tour l'objet d'une risée ou d'une idolâtrie également insensées", ne méritent ni les sottes explications des uns ni les railleries des autres. „Il serait bon qu'un littérateur profond, qui serait familier aussi avec les langues orientales..., sans discussions théologiques etc. *en critique et géographe*, nous reproduisît ces livres tels qu'ils sont." Ce fragment, d'une allure agressive, aurait pu figurer parmi ceux qui nous restent de son *Histoire du Christianisme*, c'est une page de critique littéraire qui complète ses notes sur les littératures orientales, ses extraits de la poésie persane et chinoise; c'est encore un commentaire, fait par le poète lui-même, sur le poème si mutilé de *Suzanne*.

---

[1]) *Sur la Perfection des Lettres*, p. 30. Cf. la *République des Lettres*, Edition Dimoff, tome II, p. 211, et suiv.

[2]) Cf. *La République des Lettres*, et plus particulièremant le fragment sur la bassesse d'Ovide, p. 230.

Ensuite il passe aux Grecs dont „la décente nudité" provoque immédiatement son admiration d'artiste: La nature qu'ils copiaient directement, il nous a faut retrouver. Ils avaient encore un autre avantage sur nous, à savoir eur langue, jeune et fraîche, pleine d'onomatopées et tout autrement pittoresque que les langues usées de notre vieille Europe dont les mots décolorés, gardés par la tradition, ne peignent plus rien. „Langue grecque", 'écrie-t-il, „beaucoup d'épithètes y sont des tableaux tout entiers comme *ιγιλιπην, ηλιβατον*" [1]).

Il oppose les Grecs, ces purs artistes, aux Anglais dont les œuvres trahisent un choquant défaut de goût, un manque absolu de raison et de bon ens. Ils passent d'un excès à un autre; aussi leur gaîté et leur tristesse lui ont-elles également odieuses: ce ne sont que „des convulsions barbares". Combien il leur préfère les Grecs avec leur profonde humanité, leur nélancolie aimable et sereine, leur „sensibilité intéressante et douce". „Leurs xpressions sont vraies, humaines, nées dans l'homme et doivent toucher ous les hommes". Il s'en est souvenu plus d'une fois dans ses *Bucoliques*, où, dans sa peinture pathétique de grands malheurs, il a voulu garder leur admirable sérénité. Qu'on relise pour s'en convaincre je ne dirai pas *l'Aveugle*, *Néære* ou *la Jeune Tarentine*, mais les beaux fragments, encore trop peu connus, de *l'Esclave:*

*Triste vieillard, depuis que pour tes cheveux blancs*
*Il n'est plus de soutien de tes jours chancelants,*
*Que ton fils orphelin n'est plus à son vieux père;*
*Renfermé sous ton toit, et fuyant la lumière,*
*Un sombre ennui t' opprime et dévore ton sein.*
Sur ton siège de hêtre, ouvrage de ma main,
*Sourd à tes serviteurs, à tes amis eux-mêmes,*
*Le front baissé, l'œil sec, et le visage blême,*
*Tout le jour, en silence, à ton foyer assis,*
*Tu restes pour attendre ou la mort ou ton fils . . .* [2]).

Il oppose les Grecs encore aux Français qui, eux aussi, s'écartent du naturel ans leur détestable littérature romanesque avec „ces princes déguisés" qu'on econnaît déjà à leurs „vertus". C'est là une littérature d'esclaves, indigne 'un peuple libre. On le voit, ce n'est plus seulement l'admirateur enthousiaste e la beauté grecque, le poète au goût classique, qui est choqué, c'est encore citoyen français, jaloux de son indépendance et ennemi de toute bassesse t de toute adulation. Cette fade galanterie, aussi éloignée que possible e la robuste simplicité des Anciens ne s'accordera jamais avec la véritable, grande poésie. Notre sensibilité est bornée; au lieu de la gaspiller il faut réserver aux grandes passions, telles que le patriotisme, la liberté, l'amitié. L'histoire de la littérature grecque comporte par conséquent pour nous 'importantes leçons. Il nous en tracera rapidement les grandes lignes, il

---

[1]) André Chénier ne met jamais d'accent sur les mots grecs qu'il transcrit. Cf. *Préface*, XXXIII.
[2]) *Bucoliques*, Edition Dimoff, tome I, p. 195.

nous montrera „par quelles nuances elle (= la poésie grecque) passa, tous les tons qu'elle prit depuis la noble, majestueuse, attachante, naïve simplicité d'Homère, d'Hésiode, d'Orphée, Mimnerme... puis le ton des poètes lyriques les plus vieux... Alcmane..., Stésichore..., Alcée..., Sapho..., Anacréon..., puis les poètes attiques..., puis le ton laborieux et savant et pénible des poètes d'Alexandrie..., jusqu'à l'emphase, au mauvais style, aux sentences de Nonnus." Il ira jusqu' aux premières poésies chrétiennes. Ce sont les phases principales de la littérature grecque qu'il dessine ici d'une main de maître. Aux poètes „naïfs" de la haute antiquité succèdent les poètes érudits de l'époque alexandrine qui, eux, font place aux compilateurs et aux purs grammairiens du Bas Empire. Il y a là – ce me semble – en germe et plus qu'en germe la fameuse théorie de l'évolution que Brunetière a appliquée aux genres.

Enfin dans un long fragment qu'on fera bien de rapprocher du poème de *l'Invention*, il vante la perfection de la sculpture grecque. Là encore il insiste sur le contraste que présente l'enthousiasme des Anciens avec la froideur géométrique des Modernes.

Arrivé à la littérature romaine il se hâte de rendre hommage au génie de Cicéron, „ce plébéien consulaire, victime de la jalousie patricienne" qui par son exemple a si bien prouvé que *„les lettres ne rendent pas inhabiles aux affaires d'Etat"*. S'il défend Cicéron avec tant d'ardeur, c'est qu'il s'est reconnu en lui et qu'il lutte pour ses propres idées. Tout en louant l'orateur romain, il trahit sa propre pensée, ses aspirations de citoyen et d'homme de lettres:

„....et c'est ici que son exemple est surtout mémorable comme un fort aiguillon à bien faire, et comme un grand encouragement aux talents et à la probité sans naissance. C'est que plébéien sans fortune, inconnu, ambitieux d'être grand et illustre dans une république alors très factieuse et très corrompue, il ne se fit jamais ni le sectateur, ni le chef d'aucun parti que le bien public. Il ne chercha que des amitiés et des inimitiés vertueuses; il attendit de son travail et de sa bonne conduite des dignités légitimes, et ne voulut point devoir ces honneurs à des protecteurs que leur naissance, leur richesse et leur mauvaise ambition rendaient plus puissants qu'un homme de bien ne doit l'être dans un état libre. Ce fut l'étude et la vertu qui d'homme nouveau qu'il était, le firent l'arbitre, le libérateur et le père de la plus noble patrie qui fut jamais". Il admire sa fin: „Sa mort fut d'un citoyen comme sa vie". Ce qu'il lui reproche, c'est de n'avoir pas joint à ses autres dons „la fermeté inébranlable et plus qu'humaine de Caton ou de Brutus". Autant d'observations, autant d'aveux sur son propre caractère. Il arrive parfois aux poètes qu'à leur insu ils font d'excellents morceaux d'autobiographie.

Un autre fragment des plus précieux est celui que l'auteur des *Bucoliques* a consacré aux *Églogues* de Virgile. Il y dit son opinion sur l'origine du genre qu'il a cultivé lui-même avec tant de bonheur: „les poésies bucoliques ne sont originairement que des scènes de comédie"; „la poésie pastorale et la comédie viennent d'une même source, et depuis, Théocrite imita Sophron . . . ." On se rendra compte de l'importance de cette remarque,

l'on se rappelle quelle place l'élément dramatique prend dans ses propres lylles et combien sa tentative de restaurer en France la comédie aristohanesque a été originale [1]).

Au même endroit il fait la critique des romans pastoraux et des bergeries ançaises qui, par des intrigues romanesques, des sentiments affectés, un yle recherché et, par dessus tout, des bergers de convention, ont ridiculisé genre bucolique en France [2]). Et nous voilà déjà tout près des temps iodernes; car il ignore le moyen âge, tandis qu'il glisse rapidement sur la enaissance italienne et française. Il est pressé d'arriver au XVII^e siècle sous poids duquel on écrase tous les jeunes auteurs.

Alors, à un moment unique dans la littérature française, les lettres uraient atteint leur plus haut point de perfection; elles ne se seraient pas iaintenues à cette hauteur et même elles n'y remonteraient plus jamais en orte que dorénavant nous assistons à leur irrémédiable décadence. André hénier ne raisonnera pas de cette façon; il ne croit pas à cette perfection es lettres et des arts au siècle de Louis XIV. Il la nie, parce que la rotection du roi est inconciliable avec la dignité de l'homme de lettres, bligé, par la force des choses, de se faire courtisan: Boileau, faisant du oi le modèle de tous les héros, en est lui-même la preuve. Il la nie, parce ue le commerce des grandes dames et des grands seigneurs éloigne les iteurs de la simplicité et du naturel des Anciens. Voiture, Benserade, uinault [3]) ont affadi leurs œuvres par une galanterie puérile, dite dans un yle obscur et recherché, dont on trouve des traces jusque chez Racine; seul Molière fait exception. Il la nie encore, parce que „la superstition" le fanatisme ont détourné de très grands écrivains de la raison et du on sens: Pascal s'évertue à soutenir pour une cause évidemment fausse es plus impitoyables sophismes". Il la nie enfin, parce que les sciences aient alors à leur berceau: Perrault écrivit ses *Contes* qu'il est bon d'avoir is au moins une fois en sa vie „pour connaître jusqu'où l'esprit humain eut aller quand il marche à quatre pattes". Assurément on ne se serait as avisé de raconter en vers les merveilles du Nouveau Monde ou de oncevoir une épopée de la science!

Quant à la question des Anciens et des Modernes, si longtemps „obscurcie" ar Fontenelle et La Motte, il la croit décidée par la solution qu'il y a onnée lui-même:

*Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.*

Disciple des Encyclopédistes et admirateur des Grecs, partisan des Moernes par son enthousiasme scientifique et avocat des Anciens par son ns exquis de l'art antique, sa propre nature l'amenait à proposer une areille conciliation des deux partis.

Si les grands classiques n'ont pas atteint le plus haut point de perfection, oltaire, au XVIII^e siècle leur successeur attitré, ne l'a pas fait davantage.

---

[1]) Cf. P. Glachant, *op. cit.*, chap. V: André Chénier et le Théâtre, p. 135 et suiv.

[2]) Cf. L'*Epilogue* des *Bucoliques*.

[3]) Quinault ne sait plus peindre les grandes passions: „Les endroits les plus chauds de uinault sont à peine tièdes"; *Perfection des Lettres*, p. 75.

Voltaire représente éminemment son siècle; il l'incarne pour ainsi dire à lui tout seul; il le domine encore. Mais ici le caractère de l'homme a entravé le génie de l'auteur. „Un égoïsme intolérant" et „un amour-propre bilieux et colère" font que „chez lui, tous les genres de poésies deviennent la satire". Ce qui est plus grave, c'est qu'il se montre plus d'une fois adulateur servile des princes et des rois; il a prostitué son talent en prodiguant des louanges à leurs maîtresses. En outre dans son orgueil, fondé sur l'argent, il a exercé son esprit et son ironie sur la pauvreté sobre et indépendante. „Ajoutez, s'écrie l'auteur de la *République des Lettres*, les vertus austères et mâles, souvent livrées à la risée du vice souple et poli". Enfin et surtout Chénier lui reproche sa paresse intellectuelle et sa frivolité qui l'ont empêché de donner toute sa mesure et qui nous ont privés de plus d'un chef-d'œuvre. „Il lui fait un crime d'avoir laissé engourdir la moitié de sa force pour fuir le travail de l'employer tout entière; d'avoir laissé sa mine d'or enfouie sous terre pour ne point se fatiguer à l'exploiter, se contentant de cueillir les filets précieux qui brillaient à la surface". Se fiant à l'aveugle admiration de ses contemporains et doué d'une facilité prodigieuse, il ne se donne pas la peine de creuser sa matière: „Il s'est hâté de publier des esquisses au lieu d'achever des tableaux". Ces pages, si souverainement injustes, sont – on le sent – plutôt d'un polémiste que d'un critique; elles n'en sont pas moins précieuses comme document pour notre connaissance de la pensée d'André Chénier.

Dans la troisième et dernière partie l'éditeur a introduit conformément au plan de Chénier tous les fragments qui se rapportent aux *Circonstances présentes* ou, plus exactement, aux Causes de la décadence actuelle de la poésie française.

Ce sont tout d'abord les Français qui, plus que les autres peuples de l'Europe, sont dépourvus de sens poétique: „De toutes les nations de l'Europe, les Français sont ceux qui aiment le moins la poésie et qui s'y connaissent le moins". C'était une boutade, mais trop fondée alors. C'est ensuite la langue qui lui semble réfractaire à la poésie: „La langue française a peur de la poésie". Puis il s'adresse aux poètes qui étalent leur mauvais goût dans l'emphase et l'affectation de leur style. Ils réussissent parfois à embrouiller les choses les plus claires. Il en veut également au caractère jaloux et vindicatif qu'affectent tant d'hommes de lettres. S'ils croient que c'est là le signe d'un grand caractère, ils se trompent du tout au tout. Il y a là des observations justes et fines qu'on lira toujours avec plaisir et qui sont tout à l'honneur de l'homme de bien que fut André Chénier. Notre moraliste rencontre des traits que La Bruyère aurait pu lui envier[1]). Enfin c'est le public qui fait tort aux lettres, qui par sa légèreté, son indifférence et son incapacité à se former une opinion personnelle sur les œuvres de poésie et d'art, finit par décourager les jeunes auteurs, modestes et sans appui.

Ainsi André Chénier condamne au nom de la raison et du bon sens toute

---

[1]) P.e.: „Martial pâlit en voyant une bonne épigramme, fût-elle contre son ennemi"; p. 101.

ésie, obscure et emphatique, précieuse et affectée, toute recherche dans le le, toute ostentation dans la forme qui va au détriment du fond. La cause mière, la source profonde d'où découlent tous ces défauts, c'est la société gante et brillante, mais frivole, et superficielle, du XVIIIe siècle. La faute est aussi à la critique trop subjective qui dégénère presque toujours en dieuses personnalités; la faute en est avant tout aux auteurs eux-mêmes, ommes petits et vains", à qui, par un égoïsme étroit et puéril, les sublimes nsées et les sentiments généreux, tous les grands mouvements de l'âme, s les nobles élans, sont refusés; aussi leur poésie reste-t-elle sèche et ide. Et que dire enfin de l'étrange obstination avec laquelle nous nous rochons, nous autres modernes, à nos idées! Nous ne savons plus douter rien; nous ne cherchons plus la vérité avec désintéressement; nous ne mons plus pour elle-même; et c'est là encore une cause de notre évidente ériorité, un signe de notre décadence.

Après avoir nié, tout critique vraiment grand osera affirmer à son tour; ce qu'il a démoli, il le reconstruira plus beau, de ses propres mains. dré Chénier n'y aurait pas manqué dans sa conclusion, qui, si fragmen- e qu'elle soit, me semble dépasser l'*Invention*, sinon en beauté, du moins importance. C'est bien là que l'admirable écrivain nous a révélé le fond son rêve littéraire et artistique. Tâchons donc de saisir, dans le morcelle- nt de ces dernières pages, le fil brisé de sa pensée.

André Chénier souhaite en premier lieu que les auteurs retrouvent dans rs œuvres cette „naïveté" dont les grands écrivains de tous les temps, les îtres anciens et modernes, ont possédé le secret et qu'il ne faut pas nfondre avec „une franchise innocente et presque enfantine à dire de ites choses." La naïveté est l'art „d'être vrai avec force et précision"; elle la marque de la véritable originalité; mieux encore, elle est „le point de fection de tous les arts et de chaque genre dans tous les arts". Celui qui naïf, est à jamais inimitable; tel Homère dans toute l'*Odyssée*, Théocrite ns sa seconde idylle et Virgile, montrant la tragique douleur de Didon. rneille l'est souvent dans ses chefs-d'œuvre, Racine l'est toujours dans ses gédies, Voltaire l'est quelquefois dans *Zaïre* et dans *Mérope*.

La naïveté fait supposer une connaissance profonde du cœur humain. nsi, dans *Hermès*, le poète vante Homère d'avoir osé sonder dans la nuit cœurs."[1]). Cela vaut infiniment mieux que d'avoir „un beau choix de ts", que de construire laborieusement „des phrases bien arrondies," que de poser avec art „des périodes sonores et harmonieuses". Car alors „vous ez comme le poète Rousseau, toujours pompeux et jamais sublime..", et s serez lu une fois pour toujours. Au contraire l'auteur qui révèle par moindres traits une vaste connaissance de la nature humaine, accompagnera lecteurs à travers la vie tout entière. En effet „quel lecteur peut quitter livre où il se retrouve partout, un livre qu'il lui semble avoir fait lui- me, où il dit à chaque page *J'ai éprouvé cela... J'avais pensé cela mille*

---

*Là, dans la nuit des cœurs qu'osa sonder Homère,*
*Cet aveugle divin et me guide et m'éclaire.*
Hermès, Prologue.

*fois*... ou bien. *Oh! que cela est vrai! J'aurais dû le trouver!*" Un pu classique, Boileau lui-même, n'aurait pas dit autrement. „Il y a, ajoute-t-i des sentiments si purs, si simples, des pensées si éternelles, si humaines, s profondément innées dans l'âme que les âmes de tous les lecteurs les recon naissent à l'instant; elles se réunissent à celle de l'auteur, elles semblent s reconnaître toutes et se souvenir qu'elles ont une origine commune". Chénie s'exprime en platonicien [1]). Mais remarquons, avec quelle sûreté il indiqu immédiatement la voie qu'ont suivie tous les grands écrivains de l'époqu classique, le principe de l'art qui répond le mieux au génie de sa race! E encore aujourd'hui, malgré V. Hugo et le Romantisme, après une merveil leuse éclosion de la poésie lyrique, il reste vrai que les plus purs chefs d'œuvre de la littérature française, les tragédies de Racine, la *Princesse d Clèves*, *Adolphe*, *Dominique*, sont dus à l'intuition psychologique de leur auteurs.

Cependant l'objectivité classique répugne à son tempérament de lyrique. Tou à coup, au moment même où il semble s'en rapprocher le plus, il ouvre le portes toutes grandes à l'extrême individualisme. Il recommande aux auteurs, se contemporains, de commencer par eux-mêmes l'étude de la nature humaine Au lieu d'observer en spectateur objectif le monde extérieur, il voudrait s replier sur lui-même, multiplier ses examens de conscience, faire de sa vi une longue expérience. S'il lui était possible de remonter jusqu'à sa plus tendre enfance et de se rendre compte de tout ce qui s'est passé en lui, l récit de sa vie intérieure lui paraîtrait plus instructif que n'importe quell autre histoire:

„Si chacun avait pu s'observer dès l'enfance, assez pour se souvenir d lui tout entier, *pour n'avoir rien fait qui ne fût une expérience, pour s rappeler sur quoi ses premières idées étaient fondées, d'où naquirent ses premiers jugements, ses premières opinions, comment et pourquoi il en a changé*, de quelles manières les nouvelles opinions qu'il a adoptées se sont développées dans son cerveau, quelle et combien forte a été la première impression des objets sur lui: *je tiens que cette histoire ne serait pas moins importante qu'une autre à étudier, ni moins efficace à nous enseigner l'ar de douter, de tolérer*" [2]).

Assurément, André Chénier est obsédé du souvenir de Montaigne dans les bras duquel il s'est jeté par haine de Pascal avec qui – me semble-t-il – il avait pourtant beaucoup d'affinité. André Chénier, qui est mort pour sa conviction politique après l'avoir défendue avec la passion et l'énergie que Pascal avait mises autrefois à la défense de ses idées religieuses, André Chénier n'aurait certes pas trouvé le repos sur le mol oreiller du doute Comme Lucrèce, en qui du moins il reconnut un maître, il était trop pressé d'affirmer pour que jamais il pût se transformer en un aimable et nonchalant sceptique.

S'il rejoint dans le passé l'auteur des *Essais*, il annonce aussi la littérature subjective du XIX^e^ siècle, et plus particulièrement, ces Confessions, Mémoires,

---

[1]) Cf. sa note sur les *Idées innées* de Platon, p. 213 et suiv.
[2]) *Œuvres Inédites*, Edition A. Lefranc, p. 112.

nfidences, Journaux intimes qui abondent en France depuis le mouvement nantique. Il prédit même avec une surprenante précision ces Hamlets dernes dont le dernier venu, le professeur genevois Amiel, résuma sa vie, 'âge de moins de trente ans, dans la phrase significative: „Fais le testament ta pensée et de ton cœur, c'est ce que tu peux faire de plus utile".

C'est par conséquent la notion du moi, de ce moi si haïssable à Pascal à tout l'âge classique, que Chénier rêve de réintroduire dans la littérature nçaise. La connaissance de sa propre nature lui fera comprendre la nature t entière, „depuis le cèdre jusqu'à l'hysope". Car tout l'univers est le tage du poète, tout lui sera objet de rêve et d'inspiration. Son infatigable iosité se promènera sur tout. Il utilisera les progrès de la civilisation au fit de son propre art; il chantera les conquêtes de la science moderne avant tout la découverte de l'Amérique qui présente au poète d'immenses rains vierges, tout un nouveau monde à explorer et de défricher. Ainsi il y encore une quantité de matières nouvelles, inconnues à nos aïeux et d'où tira peut-être une poésie grande et sublime.

Evidemment, la remarque de La Bruyère que „tout est dit" et que „l'on nt trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui isent", l'importune. Il la réfute de son mieux: „Mais non! Tout n'est pas " Loin de là! Au lieu de nous plaindre d'être venus si tard, il faut, ce à nos progrès modernes, nous en féliciter. Seulement il est devenu s difficile d'écrire sur certaines choses, familières aux Anciens, mais aujour d' trop banales, trop rabâchées. C'était, on le sait, également un des regrets Sully Prudhomme, exprimé avec une mélancolie pénétrante dans une des s exquises poésies de ses *Stances et Poèmes: Printemps oublié.*

Cette restriction faite, il ne craindra pas plus que La Bruyère de redire sa manière ce que d'autres peut-être ont dit avant lui. Et pourquoi se verait-il dans ses discours de beaucoup d'idées qui y entrent naturel- ient et que la raison et le bon sens font découvrir à tous ceux qui isent logiquement? Les idées générales — dont le nombre n'est pas nité — appartiennent à tout le monde; elles constituent un trésor public chacun peut puiser librement. Mais l'écrivain qui leur trouve des formes parfaitement adéquates qu'elles nous semblent définitives, en fait par là inaliénable propriété. Nous ajouterons en outre à la jeune expérience Anciens notre expérience plusieurs fois séculaire. Ne criez donc pas si au pillage et au plagiat! Le plagiaire „ne fait que transposer des mots n papier sur un autre"; il emprunte „et n'en paraît que plus pauvre", dis que le grand auteur, déjà riche de son propre fonds, „mêle de l'or c de l'or". Ce dernier ne s'empare de l'héritage du passé que pour le ismettre à la postérité, augmenté de ses propres richesses. Son indomp- le originalité éclate précisément dans son imitation. Il crée, alors même il emprunte. Il prouve par son exemple qu'il existe une *imitation inventrice.*

Pour ce qui est de l'objection que le français n'est pas capable de produire œuvres sublimes, il suffit, pour la réfuter, de remarquer que „la langue plus barbare devient nécessairement éloquente et énergique dans la bouche n homme éloquent et passionné". Faites comme Montesquieu „qui força mots usés et rebattus à dire des choses nouvelles, qui, en s'exprimant

comme nous, nous fit croire que nous pouvions penser comme lui, qui nous frappa d'étonnement, en nous faisant voir les expressions qui nous sortent chaque jour de la bouche, dans les conversations les plus vulgaires, employées à dire de si grandes choses et à les dire si bien . . . ." Il est par conséquent possible de rajeunir la langue. Chénier se propose encore de l'embellir en inventant des allégories nouvelles: „l'allégorie est la langue de l'esprit". Mais il médite sur des moyens de l'enrichir d' „une infinité d'images nouvelles et de nouvelles combinaisons de mots" que l'écrivain de génie rencontre sans les chercher. Car pour les trouver il faut avoir „une imagination pénétrante et vive" et „de la netteté et de la précision dans l'esprit". Cela n'empêche pas que le savant poète nous conseille de faire „une profonde étude de la langue et de ses principes"; il faut „être remonté à sa source, l'avoir vue naître". Alors et alors seulement on connaîtra toutes ses ressources, et on saura *„comment il faut lui présenter des richesses nouvelles pour qu'elle les accepte et se les rende propres et comment aussi, quelquefois, mais très rarement, il faut savoir lui faire une heureuse violence pour qu'elle s'attache après une langue étrangère et lui ravisse quelque tournure forte et originale qui l'effarouche d'abord, mais que l'habitude lui fera bientôt aimer"*. Le sens et la portée de cette phrase n'échapperont à aucun lecteur attentif de ses poésies bucoliques. André Chénier retombe, avec plus de goût et de discrétion, dans l'erreur de Ronsard et des poètes de la Pléiade. Comme eux, il ne respecte pas suffisamment le génie de sa langue. Mais ses fautes de langue et de style sont comme effacées par la grâce et la clarté que le poète a répandues sur tous ses écrits et dont il avait appris le secret de ses maîtres grecs.

„Les ouvrages, nous dit un dernier fragment, ont une physionomie; ils nous font connaître non seulement les humeurs et le caractère, mais même la figure". Je voudrais appliquer cette observation à André Chénier lui-même, parce que chez lui, par sa parfaite sincérité, l'homme ne se distingue plus de l'auteur; il s'est mis tout entier dans ses œuvres. Aussi c'est en elles que rayonne, avec la fraîcheur d'un éternel printemps, son inaltérable jeunesse.

*Cornjum (Frise).* C. KRAMER.

---

## DIE GERMANISCHE UND DIE HOCHDEUTSCHE LAUTVERSCHIEBUNG.

Im *Neophilologus*, Jahrgang I, s. 103 ff. hat sich R. C. Boer über den Zusammenhang der Lautverschiebungen in den germanischen Sprachen verbreitet. Er stellt die prähistorische germanische sowie besonders die hochdeutsche Lautverschiebung, die sich zumeist ebenfalls in vorgeschichtlicher Zeit abspielt, in Parallele mit den Konsonantenverschiebungen, die sich in geschichtlicher Zeit in verschiedenen nordischen Sprachen, besonders im Dänischen, bemerkbar machen, und will einen Zusammenhang zwischen den Lautverschiebungen der alten Zeit sowie den jüngeren Vorgängen im Dänischen nachweisen. Er versucht beide auf eine gemeinsame Ursache zurück-

uführen (s. 108 u.), die er nicht in der äußeren Geschichte der Völker, ondern im Charakter der Sprache selbst zu finden gedenkt, und zwar sieht r die Veranlassung zu den Verschiebungen in dem starken expiratorischen kzent des Germanischen. Durch den Expirationsdruck werde ein größerer bstand der Stimmbänder bewirkt, wodurch der Luftdruck in der Mundöhle vermehrt wird. Die Muskeln reagieren darauf in zweierlei Weise: entweder wird die Mundartikulation verstärkt, was zur Folge hat, daß die Media ur Tenues gewandelt wird; oder der Verschluß wird geöffnet und anstelle er Tenuis tritt die Aspirata, aus der sich die Spirans entwickelt, wenn die pannung dieselbe bleibt.

Wie Boer selbst nicht entgangen ist, bietet die Erklärung der verschiedenen rscheinungen der Lautverschiebung nur aus der verstärkten Expiration doch ancherlei Schwierigkeiten. Diese Erklärung ist, beiläufig gesagt, auch nicht eu. Sie findet sich bereits bei H. Hirt, *Die Indogermanen*, Band II (1907), . 616, wo es heißt: „Nach meiner Ansicht ist die Wandlung der musikaschen indogermanischen Betonung in eine expiratorische die Hauptursache. Damit ist notwendig der Ersatz der ungespannten Laute in gespannte verunden, genauer bestimmt der Lösungslaute durch Sprenglaute. Die Indoermanen sprachen Lösungstenues *p*, *t*, *k*, wie wir sie noch heute im Slaischen, in den romanischen und süddeutschen Mundarten antreffen, und ie wir sie für das Griechische und Lateinische vorauszusetzen haben. Diese aute sind nur bei wesentlich musikalischer Betonung möglich. Sobald die xpiratorische Betonung eintritt, werden daraus notwendig Sprenglaute, bei enen dann auf den Verschluß ein Hauch folgt. Es entstehen also *ph*, *th*, *kh*."

Wenn nun die Erklärung, die Boer gibt, auch nicht neu ist, so ist ihm och die Ausdehnung dieses Erklärungsversuches auf das Dänische eigenümlich. Er sucht die Verschiebungserscheinungen in dieser Sprache damit u begründen, daß das Dänische diejenige nordische Sprache ist, die die eringste Tonbewegung kennt, d. h. wo der musikalische Akzent am weitesten u Gunsten des expiratorischen Akzents zurücktritt. „Die Stimmbänder werden ohl noch gespannt bei den Vokalen und stimmhaften Konsonanten, aber s wird weniger Gewicht auf diese Spannung gelegt als früher, da sie auch ir die Wort- und Sinnbetonung von Wert war. Die Folge davon ist die erminderung und gegebenenfalls der Verlust des Stimmtons. Die Stimmänder bewegen sich zwar, aber der ganze Apparat ist nunmehr tiefer geimmt. So ist es im Urgermanischen gegangen, und da das Vorherrschen es expiratorischen Akzents fortdauert und sogar zunimmt, wiederholen sich ie Erscheinungen"..... Diese ganze Auffassung wird aber fraglich, wenn ir überlegen, daß auf weiten Gebieten des germ. Sprachstamms von einer weiten Lautverschiebung keine Rede sein kann, wie im Englischen und iederdeutschen sowie dem Isländischen. – Betrachten wir die Entwicklung es Gotischen, des ältesten bekannten germ. Dialekts und eines typischen ertreters des Ostgermanischen, so überblicken wir dessen Lautgeschichte icht nur in den überlieferten umfänglichen Bruchstücken des neuen Testaents, den kleinen Resten des alten Testaments, in der sog. Skeireins und en viel jüngeren Urkundenresten, sondern auch noch in einem viele Jahrunderte später von dem kaiserlichen Gesandten Busbeq zu Konstantinopel

zwischen den Jahren 1560 und 1562 aufgezeichneten krimgotischen Vokabular von 65 Vokabeln, mehreren kurzen Sätzchen sowie einer Anzahl Zahlwörter, insgesamt 86 Wörtern, die er aus dem Munde von Krimgoten niedergeschrieben hat. Wenn diese Aufzeichnungen auch nicht gerade mit phonetischer Treue erfolgt sind, so zeigen doch Formen wie *boga* „Bogen" gegenüber ahd. *poco*, *schieten* = as. *skiotan*, ahd. *skiozan* „schießen" oder *schliepen* = got. *slēpan*, ahd. *slāfan*, *ita* = aisl *eitt* „eins", *tua* = got. *twa* „zwei" u. a., daß von einer Lautverschiebung wie im Ahd. in der Entwicklung der got. Sprache keine Rede sein kann. Anscheinend findet sich auch got. *þ* im krimgot. nicht mehr vertreten, so wenig wie im Nordischen. Busbeq zeichnet auf: *bruder* = got. *brōþar*, worin got. *þ* wie im Kontinentalgermanischen durch *d* vertreten ist; andererseits hat er Formen wie *goltz* = got. *gulþ* „Gold" und *statz* = got. *staþs* „Stätte" oder *tria* = *preis* „drei", worin got. *þ* durch *t* wie in den skandinavischen Sprachen vertreten ist. Er schwankt überhaupt in der Bezeichnung des *d* zwischen *d* und *t*, da er als Vlame ein *d* sprach, wo das Hd. *t* hat, und beide Mundarten bei der Widergabe der krimgot. Wörter ihn beeinflußten. Deshalb unterläuft ihm auch ein *tag* = got. *dags* „Tag". Das sind aber phonetische Ungenauigkeiten. An der Tatsache, daß der späteste Ausläufer des Gotischen, den wir kennen, im 16. Jahrhundert unverschobene urgerm. Konsonanten besessen hat, ändert die mangelnde Orthographie Busbeqs nichts.

Als das Gotische durch Wulfila vermutlich zum ersten Male als Schriftsprache Verwendung fand, hat es bereits den germ. Starkton besessen, und es liegt kein Grund für die Annahme vor, daß sein jüngerer Verwandter, das Krimgotische, etwa zu einer überwiegend musikalischen Betonung zurückgekehrt sei. Der Lautstand scheint im großen ganzen, was die Konsonanten betrifft, dem des Gotischen des 4. Jahrhunderts noch entsprochen zu haben, soweit wir aus Busbeqs ungenauen Aufzeichnungen Schlüße ziehen können. Eine weitere Lautverschiebung ist also im ostgerm. Gotischen so wenig eingetreten wie im Niederdeutschen und Angelsächsischen, die zum Westgermanischen gehören, trotzdem in beiden der germ. Starkton die Herrschaft behauptet hat.

Denn der Starkton als solcher hat überhaupt nicht die Wirkung, die Hirt und Boer als seine Folgen annehmen. Es ist nicht notwendig, daß eine Sprache, die einen ausgeprägten Starkton hat, die Tenues aspirieren muß. Von den nichtgerm. Sprachen hat z. B. das Italienische einen noch deutlicher markierten Starkton als die germ. Sprachen und doch weist es nur reine Tenues auf, die sich nicht von den Tenues des Französischen unterscheiden, das keinen Starkton kennt, sondern nur einen schwebenden Satzakzent aufweist. Ebenso haben das Irische und die slavischen Sprachen, die (mit Ausnahme des Serbischen vielleicht) den musikalischen Wortton ganz aufgegeben haben und zum reinen Starkton übergegangen sind, nur unbehauchte Tenues.[1]) Wenn man sich diese Tatsachen vor Augen hält, fallen alle Schlußfolgerungen, die Boer aus dem Auftreten des Starktons und seinem Zusammenhang mit der Lautverschiebung gezogen hat, in sich zusammen

---

[1]) A. Meillet, *Les dialectes indo-européens*, p. 94.

s wäre übrigens sonderbar, daß der Starkton nur bei einem Teil der ger-
ıanischen Sprachen die Wirkung gehabt hätte, die Tenues zu aspirieren und
ie Medien stimmlos zu machen. Wenn wenigstens bei den beiden nach
oer in Betracht kommenden Mundarten, dem Oberdeutschen und Dänischen
ne räumliche Kontinuität bestünde, so könnte man zwar noch verstehen,
aß der erwähnte Lautstand auf einem zusammenhängenden Teilgebiet
ngetreten wäre; aber das Hochdeutsche ist vom Dänischen durch die breite
chicht des Niederdeutschen getrennt, dessen Lautentwicklung beim Konso-
antenbestand Boer überhaupt nicht ins Auge gefaßt hat. Und doch hätte
hier weit mehr Analogien zum Dänischen finden können als beim Hoch-
eutschen, dessen Konsonantenverschiebung er im Dänischen unserer Zeit
ils durchgeführt, teils beginnend wiederfinden will.

Das Niederdeutsche, dessen Lautstand bekanntlich für die Aussprache der
euhochdeutschen Schriftsprache als maßgebend gilt, hat ebenso wie das
änische aspirierte Tenues; aber bei beiden ist von einer weiteren Verschie-
ıng zu Aspiraten keine Rede. Wohl erwähnt Boer, daß das aspirierte
änische *t* häufig als Affricata *ts* ausgesprochen wird, aber diese Aussprache
es *t* wird wie Jespersen, *Lehrbuch der Phonetik*, 2. Aufl., S. 103 bemerkt,
ır von Fremden, d. h. Nichtdänen so aufgefaßt. Jespersen setzt allerdings
nzu: „Die Dänen sind sicher auf dem Wege zu einem ähnlichen Lautüber-
ıng wie die sog. 2. Lautverschiebung, die im Hochdeutschen vor etwa
200 Jahren stattfand, als germ. *tunga* zu ahd. *zunga* „Zunge" wurde.
ber er fügt gleich hinzu: „im Dänischen haben wir hier noch eine Aspirata,
cht wie im Deutschen eine Affricata; bei *p* sind wir noch weiter davon
tfernt, daß sich das Blasen zu einem selbständigen Konsonanten (wie im
eutschen *Pfund* von *pund*) entwickelt und ebenso sind wir bei *k* noch ein
ößeres Stück von der Affricata *k* der südlichsten deutschen Dialekte entfernt."

Aus Jespersens Angaben geht also hervor, daß im Dänischen wohl stark
pirierte Tenues vertreten sind, noch mehr als im Norddeutschen oder im
ıglischen, Schwedischen und Norwegischen, daß aber von einem Schritt
r Lautverschiebung nach Art des Hochdeutschen wie Boer (S. 107) will
ine Rede sein kann.

In Parallele mit dem Hochdeutschen lassen sich einzig und allein die ge-
nierten Medien *b* und *g* im Wortinnern stellen, die stimmlos geworden
ıd, *begge* = *bekke* (Jespersen S. 107). Aber die anlautenden Medien des
änischen sind keineswege so stimmlos wie die oberdeutschen Lenes. Wie
r Jespersen auf eine Anfrage unter dem 11. März 1916 mitteilt, „sind die
lautenden dänischen *b*, *d*, *g* (in *bo*, *da*, *gå* und allen andern Wörtern)
cht stimmhaft ($\varepsilon^1$ nach seiner Bezeichnung) – soviel ist sicher – wenn
r sie mit franz., engl., italienisch u. s. w. *b*, *d*, *g* vergleichen. Sie sind aber
*ch nicht stimmlos*, falls man darunter nur den grossen Abstand zwischen
n Stimmbändern versteht, den ich als ($\varepsilon^3$) bezeichne und den wir in *s*, *f*
s. w. finden. Deshalb meine ich, daß wir hier eine Klasse mit $\varepsilon^2$ konsta-
ren müßen." Aus dieser Mitteilung geht hervor, daß die dänischen anlau-
ıden Medien etwa den norddeutschen entsprechen dürften, bei denen der
mmton im Verhältnis zu den französischen oder englischen Medien, besonders
Anlaut, sehr abgeschwächt auftritt. Keineswegs aber sind die dänischen

anlautenden Medien nun etwa mit den oberdeutschen Lenes aus urgermanischen Medien in eine Linie zu stellen.

Ein fernerer Grund spricht gegen die Annahme Boers, daß die Lautveränderungen des modernen Dänischen gewissermaßen als eine Fortsetzung der Lautverschiebung der vorgeschichtlichen Zeit zu betrachten seien, insofern als sie beide auf die gleiche Ursache, den germ. Starkton zurückgeführt werden können, nämlich die Tatsache, daß die modernen germ. Sprachen in der Weiterentwicklung der urgem. Konsonanten ganz verschiedene Wege gehen. Die urgerm. anlautenden Tenues, die überall mit Ausnahme des Hochdeutschen erhalten geblieben sind, werden in den einzelnen germ. Sprachen recht verschieden artikuliert. Wir hörten schon, daß das Dänische stark aspirierte anlautende Tenues hat. Das Norddeutsche und Englische, das Schwedische und Norwegische haben schwach aspirierte Tenues, während das Niederländische, die angrenzende niederfränkische deutsche Mundart und das Isländische reine Tenues aufweisen. Diese nichtgehauchten Tenues (von Jespersen auch scharfe Tenues genannt) finden sich außerhalb der germanischen Sprachen überall vor in den romanischen und slavischen Sprachen und im Irischen. Das Dänische hat ferner, ganz abweichend von allen anderen germ. Sprachen, die inlautenden Tenues stimmhaft werden lassen, d. h. zu Medien gewandelt. Mit diesen Lauten teilen sie dann die weiteren Schicksale, von denen gleich die Rede sein wird.

Auch die Entwicklung der urgermanischen Medien ist in den einzelnen germ. Sprachen auseinandergegangen. Die anlautenden Medien sind im Norddeutschen wenig stimmhaft. Nicht viel anders liegen die Verhältnisse im Schwedischen, Norwegischen und Englischen. Von den dänischen anlautenden Medien war bereits oben die Rede. Ausgeprägten Stimmton wie in den romanischen und slavischen Sprachen finden wir in den germ. Mundarten im Anlaut überhaupt kaum[1]) und im Inlaut auch nur abgeschwächt. Das Dänische hat bekanntlich die inlautenden Medien, auch die aus urspr. Tenues hervorgegangenen, zu stimmhaften Spiranten gewandelt, die sich in der heutigen Kopenhagener Aussprache so gut wie ganz verflüchtigt haben. So finden wir neben schwed. *löpa* „laufen" – dän. *löbe*, gespr. *lö*(*b*)*e*, neben schwed. *lata* „lassen – dän *lade*, gespr. *la*(ð)*e*, neben schwed. *like* „gewiß" – dän. *lige*, gespr. *lize* (*lie*) u. s. w.

Ein besonderes Kapitel wieder ist die Entwicklung des urgerm. *þ*. Wenn es im Hoch- und Niederdeutschen zu *d* geworden ist[2]), so ist es im Schwedischen und Dänischen durch *t* vertreten, das in Norwegen im Laufe der Zeit zu *d* geworden ist, während das Englische und Isländische den urgerm. Laut bewahrt haben. Nirgends also sehen wir eine einheitliche Entwicklung des urgerm. Konsonantismus in den modernen Sprachen, und wenn sie sich auch in manchen einzelnen Lautübergängen begegnen oder näher kommen, so sind

---

[1]) Ich glaube ihn im rhein. Niederfränkischen beobachtet zu haben (z. B. in der Kölner Mundart).

[2]) Die Entwicklung ist vom Oberdeutschen ausgegangen, wo sie im Bairischen am frühesten nachweisbar ist; vgl. O. Behaghels *Geschichte der deutschen Sprache*, 3. Aufl. (in Pauls *Grundriß der germ. Philologie*) S. 219 f.

das offenbar zufällige Berührungen, die sich aus der immerhin beschränkten Entwicklungsmöglichkeit der Sprachlaute ergeben. Stünde aber die Konsonantenentwicklung der germ. Sprachen überall unter dem gleichen Einfluß des in allen germ. Sprachen (mit Ausnahme etwa des Schwedischen) allein herrschenden Starktons, so würden wir überall auch die gleiche Wirkung erwarten müßen. Da diese aber nicht eingetreten ist, so dürfen wir den Schluß ziehen, daß der Starkton weder im Vorgermanischen noch in den späteren germ. Einzelmundarten mit der Entwicklung des Konsonantismus etwas zu tun hat.

Es ist überhaupt ein Fehler, die Lautverschiebung des Germanischen nur für sich allein, getrennt von gleichartigen Vorgängen auf andern Sprachgebieten zu betrachten. Man gelangt dadurch zu der Auffassung, als ob die Konsonantenverschiebung des Germ. etwas ganz Einzigartiges, bei andern Sprachgruppen nicht Anzutreffendes wäre. Das ist indes ein Irrtum. Der indogermanische Konsonantismus ist in keiner idg. Sprache, das Indische der klassischen Zeit vielleicht ausgenommen, unverändert erhalten geblieben. Freilich sind die Verschiebungen, die der idg. Konsonantismus in den einzelnen Sprachen erlitten hat, mehr oder minder weitgehend. Das Griechische hat ihn im allgemeinen ziemlich treu bewahrt, wenn auch bei den Palatallauten z. T. eine Verschiebung der Artikulationsstelle eingetreten ist. Dagegen hat es die aspirierten Medien der Ursprache, die ja in keiner Sprache außer dem Indischen fortleben, in stimmlose Aspiraten gewandelt, idg. *bh*, *dh*, *gh* wurden also *ph*, *th*, *kh* (griech. *φ*, *ϑ*, *χ*). Ebenso sind im Lateinischen die ursprachlichen aspirierten Medien aufgegeben worden und teils zu einfachen Medien, teils zu stimmlosen Spiranten (*f*, *h*) geworden. Auch das Slavische, Germanische und Altpersische haben die ursprachlichen aspirierten Medien aufgegeben und sie entweder in einfache Medien oder in tönende Spiranten gewandelt. Diese Verschiebungen erklären sich vielleicht daraus, daß aspirierte Medien nicht leicht auszusprechen sind und daher durch Laute ersetzt wurden, die leichter zu artikulieren waren, entweder indem man die Aspiration ganz fallen ließ, oder indem man an die Stelle der stimmhaften Aspiraten stimmlose Aspiraten treten ließ wie im Griechischen.

Der germ. Lautverschiebung entsprechende Verschiebungen der Medien zu Tenues begegnen uns mehrfach auf dem Gebiet der idg. Sprachen. Wir beobachten sie merkwürdigerweise gerade da, wo sich nachweisen läßt, daß die idg. Sprache von einem stammfremden Element übernommen worden ist. Die Verschiebung der idg. stimmhaften Medien finden wir in Prākritmundarten des nordwestlichen Indiens, dem Nordbalučī und dem Paiśačī. Nach Ansicht des Indologen Sten Konow, jetzt Professor in Hamburg, ist der Paiśačī-Dialekt als eine arische Sprache im Munde von drawidischen Urbewohnern Indiens anzusehen. Desgleichen kennt das neuentdeckte Tocharische, das bis zum Jahre 1000 ungefähr in Zentralasien von einem indoskythischen Stamm gesprochen wurde, die Verschiebung der Medien und der damit zusammengefallenen aspirierten Medien zu Tenues. Die Tocharer haben nach Ausweis ihrer Sprache starke fremde, vermutlich ural-altaische Einflüße erlitten. Sie sind sicherlich ein im Bezug auf die Rasse sehr gemischtes Volk gewesen, wie die vielen verschiedenen Typen zeigen, die auf

den Wandbildern der Höhlentempel bei Turfan vertreten sind [1]). Auch das Armenische zeigt die Verschiebung der Medien zu Tenues, und schon früh ist man auf die auffallende Ähnlichkeit dieser Sprache mit dem Germanischen in Bezug auf den Konsonantismus aufmerksam geworden (W. Scherer, *Geschichte der deutschen Sprache*, 2. Aufl., S. 166). Auch hier hat man, ganz wie es Boer in Bezug auf das Hochdeutsche und Dänische tut, an eine gemeinsame idg. Dialekteigentümlichkeit gedacht, an die Fortwirkung einer Ursache aus idg. Zeit. Doch ist an eine gemeinsame Ursache der germ. und armenischen Medienverschiebung nicht zu denken, wie A. Meillet in *Les Dialectes indo-européens* S. 92 f. ausführt.

Nun aber wissen wir von dem Armenischen, daß es von einem idg. Stamm, vermutlich phrygischer Herkunft, auf einen fremden Boden verpflanzt wurde, wo vorher andere Sprachen, die der Hetiter und der Mitanni, gesprochen wurden. Wir sehen auch, daß der eigenartige Typus des Menschenschlags jener Gegenden, der armenoide oder alarodische Typus, sich unverändert von der vorgeschichtlichen Zeit bis heute erhalten hat, wie die wiederaufgefundenen Skulpturen des Hetiterreichs und die heutige armenische Rasse uns zeigen. Das Armenische ist demnach sicherlich als idg. Dialekt im Munde eines allophylen Elements anzusehen.

Für das Keltische hat der vor einigen Jahren verstorbene Berliner Gelehrte Heinrich Zimmer es wahrscheinlich zu machen verstanden, daß die großen Veränderungen, die dieser Zweig des Indogermanischen im Laufe seiner Entwicklung erlitten hat, zumal auf dem Boden Irlands, durch die Aufnahme eines rassefremden Elements in das arische Volkstum zu erklären sind (*Zeitschrift für celtische Philologie*, Band 9, S. 87 ff.: *Nachgelassene Entwürfe zu Aufsätzen*, herausgegeben von seinem Nachfolger Kuno Meyer).

Zahlreiche Gelehrte wie Sten Konow, A. Meillet, H. Zimmer und viele andere sind also der Ansicht, daß die Zerrüttung des indogerm. Lautsystems in mehreren Sprachen auf dem Einfluß beruht, den die Lautgewohnheiten der Urbewohner, mit denen sich die einwandernden Indogermanen vermischten, auf die betreffenden idg. Mundarten ausübten. Für ein sprachlich sehr merkwürdiges Gebiet, die Gruppe der kaukasischen Sprachen, hat A. Dirr (in den *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien* Band 40) den Einfluß bereits vorgefundener Sprachen auf die nachrückenden dargestellt und dabei auch die indogerm. Sprachen in den Kreis seiner Betrachtungen gezogen. Auf Grund dieser Forschungen bin ich zum Schluß gelangt, daß die lautlichen Veränderungen, die das Germanische bei der Verpflanzung auf mittel- und süddeutschen Boden erlitt, dem Einfluß zuzuschreiben sind, den die Sprachgewohnheiten der früheren Bewohner dieses Gebiets, mit denen die einrückenden Franken, Alamannen und Baiern im Laufe der Zeit verschmolzen, auf die betreffenden westgermanischen Dialekte ausübten.

Die vorgermanischen Bewohner Süddeutschlands einschließlich der Schweiz, Tirols u. s. w. sind in sprachlicher Hinsicht als Romanen anzusehen. Das

---

[1]) Sie sind von Le Coq nach Deutschland gebracht worden und im Berliner Museum für Völkerkunde aufgestellt.

ergibt sich nicht nur aus der geschichtlichen Tatsache der Romanisierung dieses Gebiets infolge der Römerherrschaft, sondern auch aus zahlreichent noch heute vorhandenen Ortsnamen dieses Gebiets, in denen das Elemen, *walch* = Welscher steckt, mit welchem Wort die Germanen die Romanen bezeichneten. So finden wir z. B. im Elsaß ein *Wahlenheim*, ein *Walchenberg* u. s. w., in Baden eine lange Reihe von Orten, die mit *Wahlen-*, *Wallen-* beginnen, in der deutschen Westschweiz ein *Walwill* und *Wallenried* u. s. w., in der Ostschweiz einen *Walensee*, ein *Walchen* u. s. w., in Würtenberg ein *Wallenreute* oder ein *Walchenfeld*, in Baiern mehrfach die Namen *Walchstadt*, *Walchen*, einen *Walchsee* u. s. w. Die vorrückenden Deutschen haben die romanische Bevölkerung im Laufe der Zeit immer mehr aufgesogen und noch jetzt ist das Rätoromanische vor dem Deutschen in stetem Rückgang begriffen trotz aller künstlichen Bemühungen es zu erhalten (z. B. im Oberengadin).

Das Rätoromanische ist aber nichts anders als Vulgärlateinisch in rätischem Munde. Als die Römer das nördliche Alpenvorland ihrem Reich einverleibten, blieb neben den römischen Kolonisten natürlich die eingesessene rätische Bevölkerung erhalten. Unter dem politischen und kulturellen Einfluß Roms gab sie aber ihre alte Sprache, das Rätische, zu Gunsten des Lateinischen auf. Wie das Rätische der Alpenbewohner beschaffen war, wißen wir aus einer Notiz bei Livius, Buch 5, Kap. 33, wo es heißt: „Die Alpenbewohner haben zweifelsohne den gleichen Ursprung wie die Etrusker; ihre Wohnsitze ließen sie freilich verwildern, so daß sie aus alter Zeit nur den Klang der Sprache und auch diesen nicht unverdorben bewahrten." Das Rätische war also dem Etruskischen nahe verwandt. Über diese noch recht dunkle Sprache sind wir wenigstens in Bezug auf ihren Lautstand recht gut unterrichtet, da das etruskische Alphabet einem archaischen griechischen Alphabet nachgebildet ist. Dann kennen wir auch die lautlichen Einwirkungen des Etruskischen auf das Lateinische. Die Etrusker sprachen an Stelle der Tenues *p*, *t*. *k* aspirierte Laute *ph*, *th*, *kh* (lat. *Tanaquil* = etr. *Thanχvil*); die Tenues und Medien wurden nicht unterschieden (lat. *Tiberius* = etr. *Thepri*), so daß in der Zeit des etruskischen Einflußes auf das Lateinische auch hier dieser Unterschied zu verwischen drohte (lat. G ist ja nur ein modifiziertes C). Nun ist es interessant, zu beobachten, daß auch das Rätoromanische vielfach die lateinischen Tenues durch Medien wiedergibt, nicht nur im Wortinnern wie auch andere romanische Sprachen, sondern auch im Wortanlaut, wo sie sonst gut erhalten sind. Diese Lautgewohnheit des Rätoromanischen spiegelt sich vereinzelt auch im Deutschen wieder, so wenn es hd. *Birna* aus vulgärlat. *pira* heißt gegenüber engl. *pear;* so finden wir ferner ahd. *buzza*, *puzza* „Pfütze" aus lat. *puteus*, bair. *golm* aus lat. *culmen* „Höhe." Wie das Rätoromanische unter rätischem Einfluß also die lat. Tenuis und Media vermischt[2]) und stimmlose Lenis für beide insetzt, so kennen auch die ober- und mitteldeutschen Mundarten keine germ. Medien mehr sondern ersetzen sie entweder durch schwächere Lenes (md., geschrieben als Medien),

---

[1]) Siehe O. Behaghel, *Geschichte der deutschen Sprache*, 3. Aufl.. S. 7 ff.

[2]) Im ältesten rätorom. Denkmal, einem aus dem 12. Jhdt. stammenden Glossar, lesen wir mehrfach *c*, *t*, *f* für *g*, *d*, *v*, z. B. *tiavolus* neben *diavolus* (Th. Gartner, *Handb. der rätorom. Sprache und Lit.*, S. XXI und 274 ff.).

während die stärkere Lenis (oberd.) als Tenuis geschrieben wird; so erklärt sich das nebeneinander von md. *dag* und obd. *tac* aus germ. **dagz*.

In einem Aufsatz im Bd. 46 der *Zeitschrift für deutsche Philologie*, den Boer offenbar bei der Abfassung seines Artikels noch nicht gekannt hat, tritt Fr. Kauffmann der von mir vertretenen (und vorher schon von K. Nörrenberg angedeuteten Ansicht durchaus bei. Er faßt die großen Veränderungen, welche die germ. Sprachen bei ihrer Ausbreitung über das Imperium Romanum erleiden, unter dem Begriff „Völkerwanderungsstil" zusammen und verfolgt seine Einwirkungen in Bezug auf Wortschatz wie Lautform. Er zeigt, wie das Griechische und Lateinische auf die westgotische Sprache des Ulfilas im Wortschatz eingewirkt haben, und wie sich in späteren Jahrhunderten, als die Goten zwischen der romanischen Bevölkerung zerstreut wohnten, deren Einfluß auch in lautlicher Beziehung geltend machte (*froja* = *frauja*, *libeda* = *libaida*, *Optarit* = *Ufitahari* u. s. w.). Das Angelsächsische, das durch die dänische Invasion Englands unter den Einfluß des Skandinavischen geraten ist, weist nicht nur im Wortschatz (englisch *take* „nehmen" aus nordisch *taka*), sondern auch in der Lautentwicklung mancherlei Berührungen mit den nordischen Sprachen auf (vgl. Karl Luick, *Historische Grammatik der englischen Sprache*, Band I, S. 120 f.). Für das Hochdeutsche weist Kauffmann in eingehender Erörterung des Problems der 2. Lautverschiebung nach, daß die stimmlosen Medien des Oberdeutschen rätoromanischen Ursprungs sind; die Artikulation der Rätoromanen wurde als die elegantere empfunden und nachgeahmt, und die Modeform pflanzte sich dann nach Mitteldeutschland fort. In einem Punkt bedeutet Kauffmanns Aufsatz einen Fortschritt gegenüber meinen Darlegungen, insofern als er die gemeinhochdeutsche Tenuisverschiebung zur Affricata und Spirans von der oberdeutschen Medienverschiebung trennt. Die gemein-althochdeutsche Tenuesverschiebung hat sich nach ihm schon in vorhistorischer Zeit, als die swebischen Völkerschaften noch in Mitteldeutschland saßen, abgespielt und sich einerseits bis zum Rhein, andererseits nach Südosten bis zu den Langobarden in Ungarn vor ihrer Kolonisierung Norditaliens ausgedehnt. Er sieht keltischen Einfluß [1]) hier nicht als ausgeschloßen an, wie er auch in der speziell oberdeutschen Entwicklung des germ. *k* zu *kch* (*ch*) und *kk* zu *kch* rätoromanischen Einfluß erkennt, was allerdings ein Irrtum ist (rätorom. *ch* = *ts*).

Überhaupt kann ich Kauffmann nicht in allen Punkten beistimmen. Ich vermag z. B. nicht einzusehen, weshalb die gemein-ahd. Tenuisverschiebung deshalb älter wie die oberdeutsche Medienverschiebung sein muß, weil sie sich über ein größeres Gebiet erstreckt. Kauffmann berücksichtigt den Umstand, daß wir noch im 7. Jahrhundert unverschobene Tenues in Ortsnamen des Bairischen antreffen, nicht nach seiner vollen Bedeutung. Wenn in den Salzburger Güterverzeichnissen des Bischofs Arno, die um 790 abgefaßt sind, nebeneinander Formen wie *Diupstadum* und *Tiufstadum* „Tiefstadt", *Erlastedi* und *Erlasteti* „Erlstädt" ferner z. B. ein *Teoderic* „Dietrich" u. s. w. vorkommen, so zeigt diese Doppelheit, daß um die Wende des 8. und 9.

---

[1]) Dieser Ansicht ist auch J. van Ginneken, *Grondbeginselen der psychologischen Taalwetenschap*, II. S. 420 ff. Er glaubt, daß die germanische Lautverschiebung auf keltischen Einfluß zurückgeht.

Jahrhunderts die germ. Laute von den Sprachgewohnheiten der rätoromanischen Bevölkerung noch nicht völlig verdrängt waren. An den Einfluß romanischer Schreibung ist bei den vorstehenden rein germ. Wortbildungen nicht zu denken; wohl aber wäre dies bei unverschobenen Lauten in Wörtern romanischen Ursprungs möglich wie *Pontena* neben *Phunzina* „Pfunzen", *Cucullos* „Kuchel" und andern[1]). Doch da sich dieselbe Erscheinung bei germ. wie rom. Sprachelementen zeigt, so ist die Annahme naheliegender, bei beiden habe sich der Einfluß der eingesessenen volkstümlichen (rätischen) Artikulation um dieselbe Zeit und in demselben Umfang durchgesetzt. Unmöglich ist es ferner, wie diese Beispiele zeigen, einen zeitlichen Unterschied zwischen der Verschiebung von *b* zu *p* oder *d* zu *t* zu machen, ebensowenig, wie die Annahme berechtigt ist, die Tenuisverschiebung zur Affricata bezw. Spirans sei älter wie die Medienverschiebung zur Tenuis, weil sie auch die mitteldeutschen Mundarten umfaßt. Germ. *p* z. B. ist auf einem großen Gebiet, das die Verschiebung von *t* zu *z*, *k* zu *ch* kennt, im Anlaut und im Inlaut nach *m* unverschoben geblieben; es heißt im Rhein- wie Mittelfränkischen z. B. bei Otfried ***puzzi*** „Pfütze", ***palinza*** „Pfalz", ***plegan*** „pflegen"; md. ***henpen*** „lahmen" (im Wormser Stadtrecht von Kohler und Koehne, s. Wörterbuch) u. s. w.

Ein Einfluß keltischer Artikulation auf die germ. Tenuisaussprache ist wenig wahrscheinlich. Wohl finden wir im Altirischen ähnliche Verschiebungen bei den Tenues wie im Hochdeutschen, wenn es z. B. *athair* „Vater" = lat. *pater* oder *oech* „Feind" = ae. *fāh* „feindlich" aus idg. **poikos* heißt, wobei *p* (wohl über *ph*, *pf*, *f*, *h*) wie im Armenischen (*hair* „Vater") endlich ganz fiel[2]) und *t* und *k* zu *th* und *ch* verschoben sind; aber wir wissen nichts davon, daß diese Artikulationsveränderung – abgesehen von dem bereits urkeltischen teilweisen Abfall des *p* – bereits in vorhistorischer Zeit und auf kontinentalem Boden vor sich gegangen wäre. Die (allerdings von Römern oder Griechen) überlieferten Orts- und Personennamen sprechen jedenfalls dagegen: ***Bitu-riges***, ***Vacalus*** „Waal" u. s. w. Andererseits möchte Kauffmann wie schon erwähnt, die speziell hochalamannische Verschiebung des *k* zu *kch*, *ch* (schweiz. *chind* = *kind*) auf Rechnung rätoromanischer Artikulationsweise setzen. Für diese Annahme genügen aber die Beweise, die er beibringt, nicht; auch ist oberd. *ch* (*χ*) ein von rätorom. *ch* = *tš* ganz verschiedener Laut. Zudem bliebe die gemeinoberdeutsche Verschiebung des *p* und *t* dabei unerklärt.

Wir brauchen indes für die Tenuisverschiebung nicht unbedingt fremde Beeinflußung einzusetzen. Es wäre vielleicht genügend z. B. für die am weitesten und konsequentesten durchgeführte Verschiebung des *t* eine Fortentwicklung der stark aspirierten Aussprache anzunehmen wie im heutigen Dänischen. Sie müßte allerdings schon sehr früh stattgefunden haben, da sie auch im Langobardischen nachweisbar ist (*sculdhais* = ahd. *skuldheizzo* „Schultheiß"), während die andern Tenues hier nur in bestimmter Stellung verschoben scheinen. (inl. ***p***, *k*, zu *f*, *h*). Die Medien sind im Langobardischen übrigens

---

1) J. Schatz, *Altbairische Grammatik*, S. 63 f.
2) So auch inlautend zwischen Vokalen: ir. *téite* „Hitze" zu lat. *tepeo* „bin heiß" u. s. w.

durchweg wie im Oberdeutschen zu Tenues verschoben, während der Umlaut der Vokale noch nicht eingetreten ist (*hari* „Heer"), da er von Norden ausstrahlend die schon im 6. Jahrhundert über die Alpen gezogenen Langobarden nicht mehr erreichte. Wohl aber müßen wir voraussetzen, daß ihre Sprache die Wirkung der Konsonantenverschiebung noch in den alten Wohnsitzen erlitten hat, sei es, daß auch das Langobardenvolk eine Mischung mit rätischen Elementen, d. h. solchen der alpinen Rasse erlitten hat, oder daß infolge der Nachbarschaft mit den Baiern die neue Aussprache als Modeform durch Nachahmung bei ihnen Eingang gefunden hat. Dem Nachahmungstrieb, dem Streben elegant zu sprechen, räumt Kauffmann überhaupt ein weites Feld ein, wenn er glaubt, daß die Medienverschiebung sich nach Mitteldeutschland nur infolge dieses Umstandes verbreitet habe. Ich glaube nicht daran, sondern bin der Ansicht, daß die in ganz Süddeutschland verbreitete alpine Rasse, die Hauptträgerin des rätischen Volkselements, die gleiche Einwirkung auf die Sprache der dort einziehenden Germanenstämme ausgeübt hat wie im Alpenvorland. Wie tief die Romanisierung bei der bodenständigen Bevölkerung gegangen ist, wißen wir nicht; ebensowenig können wir ein Urteil darüber abgeben, ob die vorangegangene Keltenherrschaft einen tiefergehenden sprachlichen Einfluß auf die Vorbewohner des besetzten Gebiets ausgeübt hat. Die überlieferten Orts- und Personennamen zeigen in älterer Zeit vor der Germanen-Einwanderung rein keltische Form. Aber selbstverständlich kann es sich sowohl bei der Kelten- wie bei der Römerherrschaft nur um eine dünne Oberschicht, um eingesprengte Kolonien zwischen den bodenständigen Elementen handeln. An eine durchgehende Keltisierung oder Romanisierung auch in sprachlicher Hinsicht ist wohl nicht zu denken, wie uns ja auch Livius an der schon zitierten Stelle bestätigt, daß die rätische Sprache noch in nachchristlicher Zeit im Alpengebiet fortlebte.

Haben wir im Vorangehenden in Übereinstimmung mit namhaften Forschern es wahrscheinlich zu machen verstanden, daß die hochdeutsche Lautverschiebung durch den Einfluß der Sprachgewohnheiten eines stammfremden Elements zu Stande gekommen ist, so läßt sich die germ. Lautverschiebung nicht ohne Weiteres auf dieselbe Weise erklären. Man darf zunächst nicht in den Fehler Boers verfallen und die hd. Lautverschiebung auch nur in hypothetischer Fragestellung als eine Fortsetzung der ersten Verschiebung ansehen (S. 106: zijn de verschijnselen in de jongere talen voortzettingen van hetzelfde proces, dat in het Oergermaansch heeft plaats gehad, of zijn zij anders?). Die beiden Verschiebungen gehen nach ihren Wirkungen fast überall auseinander. Die erste Lautverschiebung ergibt aus idg. Medien germ. Tenues; die zweite aus germ. Medien hd. Lenes bezw. Fortes; jene wandelt die idg. Tenues zu Spiranten, diese die germ. Tenues zu Affricaten und nur in bestimmter Stellung zu Spiranten (*p* < *f* inlautend nach Vokalen und im Auslaut, *t* < *z* inlautend nach langen Vokalen und im Auslaut, *k* < *h* nach Vokalen und im Auslaut). Die erste Lautverschiebung ergibt ein einheitliches Bild des neuen germ. Konsonantismus; die zweite Lautverschiebung hinterläßt eine bunte Mannigfaltigkeit im Konsonantensystem der hd. Mundarten, die sich sogar in der heutigen nhd. Schriftsprache noch widerspiegelt. Die beiden

rtikulationsveränderungen des idg. bezw. germ. Konsonantismus, die man nit einer gemeinsamen Benennung als Lautverschiebungen zu bezeichnen flegt, sind also wesentlich verschieden von einander und müßen auch esondert betrachtet werden, eine Erkenntnis, die gerade einen Forschritt der eueren Forschung gegenüber Jak. Grimm bedeutet.

Haben wir es bei der zweiten, hd. Lautverschiebung wahrscheinlich zu nachen verstanden, daß ihre Ursache in dem Einfluß zu finden ist, den die prachgewohnheiten der Vorbewohner Oberdeutschlands auf die germ. Kononanten ausübten, so ist die Frage nach der Ursache bei der ersten, germ. autverschiebung weit schwieriger zu beantworten. Die hd. Verschiebung ollzieht sich in Zeiten, die uns geschichtlich bekannt sind; wir wissen, elchen Stammes die Völker waren, bei denen sie beobachtet wird, und ngefähr auch, woher sie kamen. Wir kennen ferner bei der hd. Verschieung die direkte Vorstufe in der sprachlichen Entwicklung, den westgerm. onsonantismus. Alle diese Angaben fehlen uns bei der ersten, germ. Lautrschiebung. Wir kennen die unmittelbare, gemeinsame Vorstufe der germ. lundarten, das Urgermanische, nur durch den Rückschluß aus den späteren inzeldialekten. Als Vorstufe des Urgermanischen wird die idg. Grundsprache ngesehen, die wir wiederum nur als ein aus den bekannten idg. Sprachen konstruiertes Gebilde kennen. Ob zwischen Urgermanisch und Indogermasch noch vermittelnde Stufen anzusetzen sind, ist uns nicht bekannt. Wir issen ferner nicht, von wo die Indogermanisierung Nordeuropas ihren Ausang genommen hat, einerlei, ob wir die sog. Urheimat des idg. Stammlks in Europa oder Asien ansetzen. Denn die heute weit verbreitete nnahme, daß Nordeuropa, die Germanenheimat, auch der Ausstrahlungsunkt der idg. Sprach- und Völkerbewegung gewesen sei, halte ich für ganz rfehlt [1]). So verquickt sich das Problem der ersten germ. Lautverschiebung it der Indogermanenfrage überhaupt und wird dadurch noch komplizierter.

Wenn man ferner mit Boer den Übergang von dem musikalischen Wortzent des Indogermanischen zum expiratorischen Akzent des Germanischen r Erklärung der Lautverschiebung heranziehen will, so erhebt sich zunächst e Vorfrage, mit welchem Recht man annimmt, daß die idg. Grundsprache ır die musikalische Wortbetonung gekannt habe. Dieser Rückschluß wird rnehmlich aus der Tatsache gezogen, daß das älteste Indische und Grieische, ferner noch heute das Serbische und Litauische eine vorwiegend usikalische, keine Intensitätsbetonung kennen. Aber der Umstand, daß betonte Silben im Indogermanischen Vokalausfall erleiden, deutet daneben ch auf das Vorhandensein eines expiratorischen Wortakzents hin. Möglicherise liegt hier zeitliche Verschiedenheit vor; vielleicht handelt es sich aber ch um räumliche Differenz, wie z. B. bei den heutigen germ. Sprachen, das Schwedische einen musikalischen Wortton kennt, oder innerhalb des utschen Sprachgebiets, auf welchem er bei den mittel- und niederrheinischen ındarten beobachtet wird. Nur ein Faktum in Bezug auf den Wortakzent ht für die idg. Ursprache fest: er war nicht an eine bestimmte Silbe geınden, wie im Germanischen der geschichtlichen Zeit, sondern konnte sich

---

) S. darüber mein Buch: *Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen*, Berlin, 1913.

sogar bei demselben Wort von einer Silbe zur andern bewegen. Aber gerade diese eine sicher nachgewiesene Eigentümlichkeit der idg. Stammsprache muß noch im Urgermanischen nach der sog. Lautverschiebung bestanden haben, wie die Wirkungen von Verner's Gesetz zeigen. Charakteristisch für das Germanische ist die Festlegung des Worttons auf die erste Silbe (in der Regel die Stammsilbe); doch sind von den slavischen Völkern auch die Tschechen zur Stammbetonung übergegangen.

Wenn also der Wechsel vom musikalischen zum expiratorischen Wortton durchaus nicht eine Neuerung des Germanischen zu sein braucht, so sind auch die daraus gezogenen Schlüße ohnehin verfehlt. Die Lautverschiebung kann also damit nicht erklärt werden, ganz abgesehen davon, daß die expiratorische Betonung diese Wirkung nicht an und für sich hat, wie bereits erwähnt. Der Übergang von musikalischer zur expiratorischen Betonung muß keine Konsonantenverschiebung nach sich ziehen, wie z. B. das Tschechische zeigt.

Wie soll man nun aber das Auftreten der germ. Lautverschiebung erklären? Mit der Annahme einer Übertragung der prägermanischen Mundart auf die stammfremden Urbewohner Norddeutschlands, sei es durch einen einwandernden idg. Zweig, sei es durch kulturelle Beeinflussung, ist es nicht allein getan. Denn diese Annahme würde voraussetzen, daß auf dem betreffenden Gebiet eine Abneigung gegen stimmhafte Laute bestände, weshalb dann aus Medien Tenues geworden wären. Aber diese Abneigung ist auf germ. Boden nicht zu beobachten; ganz im Gegenteil, es besteht eine gewisse Vorliebe für stimmhafte Laute. So ist auf niederdeutschem Boden anlautendes germ. *s* stimmhaft geworden; das Dänische hat inlautende germ. Tenues zu Medien gewandelt.

Wenn demnach die Bewohner Norddeutschlands von irgend einem idg. Stamm eine neue Sprache übernommen haben, so wäre für sie vermutlich in ihren eignen Sprachgewohnheiten keine Veranlassung gelegen, stimmhafte Konsonanten zu stimmlosen zu verschieben, wie das z. B. das Finnische bei den Lehnwörtern germ. Herkunft tut (finn. *kernas* aus germ. *gernaz* = got. *gairns*, ahd. *gern*). Denn das Urgermanische gibt ja z. B. die idg. aspirierten Medien durch Medien wieder. Deshalb habe ich in meiner Schrift *Indogermanen und Germanen* (Verlag Niemeyer, Halle a. S., *M.* 2.–) angenommen, daß den Germanen durch ein heute ausgestorbenes Zwischenglied, ein indogermanisiertes Volk der mitteleuropäischen alpinen Rasse, die idg. Mundart gebracht worden sei. Dieses Mittlervolk sprach affrizierte Laute oder vielleicht auch schon Spiranten an Stelle der idg. Tenues, Tenues an Stelle der idg. Medien, hatte aber die idg. aspirierten Medien als Reibelaute mit oder ohne Stimmton bewahrt [1]).

Ich verkenne die Schwierigkeit nicht, die sich bei dieser Theorie daraus ergibt, daß wir keine Kunde von der Existenz dieses schon in vorgeschichtlicher Zeit wieder untergegangenen Volkes besitzen. Aber einmal ist die scharfe Sprachgrenze zwischen dem Germanischen und Baltisch-Slavischen –

---

[1]) Die Verwandtschaft dieses hypothetischen mitteleuropäischen Volks mit den Rätiern und Etruskern läßt sich in Erwägung ziehen. Viele Forscher schon des Altertums glauben nicht an die Herkunft der Etrusker über das Mittelmeer, sondern lassen sie in Mitteleuropa einheimisch sein (vgl. A. Fick, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, Bd. 47, S. 173).

r Kentum-, dort Satemsprache – an und für sich auffallig; dann haben
gerade in der letzten Zeit mannigfache Kunde von langst untergegangenen
. Sprachen in Kleinasien und Innerasien erhalten, von denen man vor
em Jahrzehnt noch keine Ahnung hatte (Tocharisch, Sogdisch, Nordarisch,
titisch (?) u. s. w.). Die Möglichkeit ist daher nicht von der Hand zu
isen, daß es auch in Europa einmal noch mehr idg. Sprachen gab als
wißen. Sind doch manche idg. Sprachen, die den Alten noch wohlbekannt
ren, im Laufe der Geschichte untergangen: das Thrakische, Illyrische,
rygische u. s. w. Manche Anzeichen deuten darauf hin, daß im Germa-
chen außerdem noch Reste einer „unverschobenen" idg. Sprache stecken,
nn wir z. B. ndl. *pad* „Pfad" entsprechend griech. *πάτος* finden und
rgleichen mehr. Ich vergleiche diese Erscheinung mit der ganz gleichartigen
der nhd. Schriftsprache, wo sich neben der weit überwiegenden Zahl von
ortformen mit hd. Konsonantismus auch solche mit ndd. Lautstand finden:
***t*** neben ***feist, sachte*** neben *sanft*, ***Ebbe***, ***Roggen***, ***flott*** u. s. w. Die
rgänge bei der Indogermanisierung der Vorgermanen genauer zu erfassen,
rd wohl nie möglich sein; jedenfalls ist der Prozeß aber viel verwickelter
wesen, als man gemeinhin annimmt.

Das ist ja auch bei der Übernahme der hd. Sprache durch die Nieder-
utschen der Fall; auch hier sind nicht alle Probleme restlos aufzuklären.
ne Tatsache aber kann zur Illustration der sog. germ. Lautverschiebung
nen: der Norddeutsche spricht süddeutsche Wortformen seinen Artikula-
nsgewohnheiten gemäss aus. Die heutige nhd. Umgangssprache ist also im
sentlichen Oberdeutsch in norddeutschem Munde. Man hat meinen Vergleich
Übernahme der oberdeutschen Sprache durch die Niederdeutschen mit
jenigen der idg. Mundart durch die Prägermanen als nicht zutreffend
zeichnet. So meinte z. B. O. Schrader in einer Besprechung meiner Schrift
*dogermanen und Germanen*, man könne die beiden Vorgänge nicht
teinander vergleichen, da es sich bei der Rezeption der nhd. Schriftsprache
stelle des Niederdeutschen um Mundarten ein und derselben Sprache handle.
eser Einwurf ist aber hinfallig, sobald man überlegt, daß wohl ein Gelehrter
n auf diesen Standpunkt stellen kann, nicht aber ein den sprachlichen
tsachen naiv Gegenüberstehender. Ist etwa das Hochdeutsche für den
ederländer, Schweizer, Elsasser etwas anders als eine fremde Sprache, die
ebenso wie das Französische und Englische durch die Praxis oder schul-
ßig erlernen muß? Spielt dabei etwa die Sprachverwandtschaft eine
scheidende, mehr als nebensächliche Rolle? Im Gegenteil! Ich halte die
ne Berührung zweier Sprachgruppen eher für ein Hindernis bei der
ernung der Fremdsprache. Der Mitteldeutsche z. B. wird das Hochdeutsche
so exakt handhaben wie ein Elsässer oder Schweizer z. B., der es als
nde Sprache erlernt, weil die eigne Mundart des Mitteldeutschen der
Schriftsprache zu nahe steht und er daher mundartliche und schriftsprach-
ne Formen durcheinander gebraucht.

Ob also der Niederdeutsche durch die Aufnahme der nhd. Schriftsprache
ne eigne Mundart gegen eine tausend Jahre früher noch nahestehende,
der Zwischenzeit aber weit von ihr abgerückte Sprache vertauscht hat,
er ob der Prägermane eine seinem eignem Idiom ganz fremde idg Sprache

übernahm, ist für den Prozeß und das Ergebnis des Sprachenwechsels gar irrelevant. Bei beiden ist der Wechsel nicht ohne Einfluß auf die ne übernommene Sprache vor sich gegangen. Dieser Einfluß zeigt sich zunäch in der Aussprache: wie der Niederdeutsche das übernommene Hochdeutsch mit stimmhaften Lauten und seiner eignen Kehlkopf- und Mundartikulatio ausspricht, so hat der Prägermane oder schon das ihm seine idg. Sprach bringende Mittlervolk diese nach seinen Sprachgewohnheiten umgestalte Wieviel von der Umgestaltung (Lautverschiebung, Akzentwechsel, Verfall d Flexionsformen) auf Rechnung des Mittlervolks und wieviel auf diejenige d Prägermanen zu setzen ist, wird sich mit Sicherheit vermutlich nie entscheide lassen. Daß daneben auch die spontane Fortentwicklung der Sprache ei Rolle spielte, erscheint selbstverständlich, da sie nirgends fehlt. Aber aus i allein läßt sich das verwickelte Problem der Lautverschiebung nicht genügen erklären, wie denn überhaupt die Vorgänge psychischer und lautphysi logischer Art bei der Sprachentwicklung sich selten auf eine einzige un einfache Formel bringen lassen.

*Berlijn.* SIGMUND FEIST.

---

## DE EERSTE HAMLET-OPVOERINGEN IN DUITSCHLAND.

Goethe heeft na Schiller's dood dezen als een komeet gekarakteriseer helder schitterend en daarop ondergaande, „unendlich Licht mit seine Licht verbindend". In tegenovergestelden zin zou voor Shakespeare dit bee kunnen worden gebruikt. Zooals uit bijna onmerkbare storingen in d sterrenloop het verschijnen van den komeet berekend wordt, en hij daaro begeleid door bijgeloof en volksphantasie en toenemend in invloed en schi tering, de aardbaan nadert, zoo, in telkens toenemende helderheid, met stee wassenden invloed, vertoont zich het geweldige drama van Shakespeare in Duitsche letterkunde. Vaag en sprookjesachtig is het begin: de mistasten belangstelling van het volk, dat door rondtrekkende comediespelers figure uit Shakespeare's werk leert kennen, zonder dat ook de bezielende geest m wordt overgebracht; een fijn denker construeert de beteekenis van deze Germaanschen heros voor het toekomstige Duitsche geestesleven; daar wordt hij zichtbaar aan den hemel der Duitsche letteren: met steeds toen mend aanvoelend en nascheppend vermogen worden zijn werken vertaal bewust, met minder theorie, maar meer congenialiteit, wordt hij thans do een Herder, een Goethe gepredikt, zijn invloed wordt alles beheerschen tot hij, tusschen de schittering van Duitschlands klassieke en vroeg-roma tische dichters, straalt als een ster van de allereerste grootte, „unendli Licht mit seinem Licht verbindend".

Telkens zijn het de meesterwerken der Duitsche letterkunde van de ach tiende eeuw, die door het licht van Shakespeare worden bestraald: Lessing opbouwende tooneelcritieken, Goethe's en Schiller's onstuimig-geniale jeug tragedies, maar ook Schiller's *Wallenstein* en *Jungfrau von Orleans* Goethe's *Wilhelm Meister*. Deze *Wilhelm Meister* met zijn *Hamlet*-vereeri verbindt de achttiende met de negentiende eeuw, vormt den overgang v

*urm und Drang* en *Classicisme* tot de *Romantiek*: in hem zijn de twee ootste machten, waarvoor de romantische dichters hun eerbied betoonen, reenigd: „Shakespeares Universalität ist der Mittelpunkt der romantischen unst; Goethes rein poetische Poesie ist die vollständigste Poesie der oesie", zegt Friedrich Schlegel, nadat hij reeds vroeger verkondigd had: Ver Goethes Meister gehörig charakterisierte, der hätte damit wohl eigentlich sagt, was es jetzt an der Zeit ist in der Poesie; er dürfte sich, was poetische ritik betrifft, immer zur Ruhe setzen".

Goethe's *Wilhelm Meister* wordt mede gedragen door zijn vereering voor akespeare, door zijn meesterlijke analyse van den *Hamlet*. Zijn poetische rmuleering van het *Hamlet*-probleem neemt tot in onze dagen in de akespeare-critiek een eervolle plaats in; de wordingsgeschiedenis van Wilm Meister's *Hamlet*-opvoering heeft ook thans nog recht op meer dan een literaire belangstelling. Deze *Hamlet*-opvoering met haar breed opgezette orgeschiedenis is een van de merkwaardigste deelen van de *Lehrjahre;* ns was zij zonder twijfel in de geprojecteerde ontwikkelings-geschiedenis n Goethe's Wilhelm einddoel en culminatie. De *Theatralische Sendung* s bestemd in de *Hamlet*-opvoering haar afsluiting te vinden. Vermoedelijk s zij van het begin af onder dit gezichtspunt ontworpen. De tijd van ze grootsche conceptie is juist die, waarin het probleem van een opvoeng van Shakespeare's *Hamlet* op het Duitsche tooneel gesteld en behandeld ordt. Als Goethe dan, in de eerste dagen van het jaar 1777, in zijn dagek noteert: „in Garten, diktiert an Wilhelm Meister", had het probleem n verwezenlijking gevonden: op 9 September 1776 had op het befaamde oneel te Hamburg onder leiding van den grooten *Friedrich Ludwig hröder* de eerste opvoering van den *Hamlet* plaats[1]). Goethe heeft dit amburger milieu voor oogen bij zijn schildering van Serlo's theater in H***. Schröder zelf had daarvoor een vertaling gemaakt, die, na eenige omwerng, het volgend jaar het licht zag: *Hamlet, Prinz von Dänemark, Ein auerspiel in sechs Aufzügen, Zum Behuf des Hamburgischen Theaters, amburg, In der Heroldschen Buchhandlung, 1777.* De opvoering was een oot succes.[2]) De Directeur oogstte grooten roem met zijn creatie van den est van Hamlet's vader. In de hoofdrol trad *Johann Franz Hieronymus ockmann* op, van wien een tijdgenoot schrijft: „Mutter Natur hat ihm alles währt: schöne Figur, ausdrucksfähiges Gesicht, sonorische Stimme und eine htig denkende, tieffühlende Seele". Met den Hamlet heeft Brockmann zijn em definitief gegrondvest.

Na Hamburg volgde, in December 1777, Berlijn. Het was den directeur n den schouwburg in de Behrenstraße, *Carl Theophil Döbbelin*, gelukt, ockmann voor een serie gast-voorstellingen te winnen: „Der berühmte hauspieler von der Ackermannschen Gesellschaft, Herr Brockmann", schrijft t *Literarische Wochenblatt*, „ist den 14. dieses Monats aus Hamburg hier

---

) Ik verwaarloos in dit verband opzettelijk de zeer vroege opvoeringen door Engelsche nedianten, sinds althans 1626, die een heel ander karakter droegen.

) Vgl. Genée, *Geschichte der Shakespeare-Aufführungen in Deutschland*, Leipzig 1870; zmann, *Friedrich Ludwig Schröder*, Hamburg, I, 1890, II, 1894; vgl. ook het *Shakespeare-rbuch*, XI, p. 11 vlgg.

angelangt um das Ansuchen unsers Publikums zu befriedigen, welches schon lange diesen großen Mann in Hamlet zu sehen gewünscht hat, eine Rolle worinn Engländer selbst ihn den deutschen Garrick genannt." Ook hier trad de Directeur als de geest van Hamlet's vader op; zijn dochter, *Carolina Döbbelin*, speelde voor Ophelia; de later door zijn *Götz*-creatie bekende *Johann Gottfried Brückner* had de rol van Claudius, *Anna Christina Henke* een bekende *Francisca* uit dien tijd, had die der Koningin te vervullen *Carl Wilhelm Unzelmann*, die toen nog zijn gave voor het komische genre niet ontdekt had, speelde voor Laertes. „Nie ist wol irgend ein englisches Trauerspiel mit einem solchen Heißhunger vom Zuschauer und Schauspieler verschlungen worden als dieser Hamlet", luidt het oordeel van een bekend criticus uit die dagen.

Maar vergankelijk is de roem van den tooneelspeler, transitoir is zijn kunst

*Hier stirbt der Zauber mit dem Künstler ab,*
*Und wie der Klang verhallet in dem Ohr,*
*Verrauscht des Augenblicks geschwinde Schöpfung,*
*Und ihren Ruhm bewahrt kein dauernd Werk.*

Het is bijna een toeval, dat deze woorden van Schiller op de Berlijnsche *Hamlet*-opvoeringen zoo heelemaal niet van toepassing zijn. De uitgever Wewer, bij wien de *Litteratur- und Theaterzeitung* verscheen, besefte het gewicht van deze gebeurtenis op dramatisch gebied en wendde zich tot een „sehr respektabeln und idealen Künstler" met het verzoek hem voor den nieuwen jaargang van zijn blad een gravure van een scène uit de *Hamlet*-opvoering op Döbbelin's tooneel te leveren. Een bevoegder kunstenaar dan Chodowiecki had hij daarvoor niet kunnen vinden. Deze noteert in zijn dagboek dd. 23 December 1777: „été chez Mr. Wewer; il veut avoir 18 jours après le Nouvel an une scène de Hamlet pour la Gazette de Théatre." Van nu af bezoekt Chodowiecki, die bij de eerste opvoering geen plaats had kunnen bemachtigen en bij een tweede zoo slecht gezeten had, dat hij vrijwel niets kon zien, regelmatig de Hamlet-vertooningen; hij wordt met de familie Döbbelin, met Brockmann nader bekend, ziet zich in het bezit van een „billet franc pour toujours" en maakt vlijtig schetsen. Zoo ontstaat de gravure in octavo, voorstellende de *geestverschijning in de kamer van de Koningin*, waarbij de teekenaar het onderschrift voegde: „Seht Ihr denn nichts hier? *Hamlet*, 4ter Aufz., 11ter Auftr. Herr Doebbelin als Geist, Herr Brockmann als Hamlet, Madam Hencke als Koeniginn". Nog met een tweede gravure in octavo werd de jaargang 1777 van de *Litteratur- und Theaterzeitung* verlucht: *Hamlet en Ophelia* (III, 1), met het onderschrift: „In ein Nonnenkloster geh." Engelmann geeft in zijn, ook voor de literatuurgeschiedenis zoo belangrijk werk: *Daniel Chodowieckis sämtliche Kupferstiche*, Leipzig 1857, deze beide gravures onder no. 213 en 214 [1]).

---

[1]) Chodowiecki gebruikt naast zijn impressie's van de opvoeringen den tekst van *Schröder*, de onderschriften zijn daarnaar geciteerd; de aanduiding van bedrijf en tooneel hebben op deze vertaling betrekking. Om het naslaan te vergemakkelijken geef ik in het vervolg deze aanduidingen naar de vertaling van *Schlegel;* voor beide bovenaangehaalde gravures is dat respectievelijk III, 4 en III, 1.

Maar het aantal schetsen, dat Chodowiecki gemaakt had, was veel grooter; ij vormden den grondslag voor een twaalftal gravures in duodecimo, die n den herfst van het jaar 1778 het licht zagen als illustraties van den *Berliner Genealogischen Kalender für das Jahr 1779.* Zij stellen voor: *Brockmann als Hamlet* (I, 2: Hamlet's monoloog); *Hamlet luistert naar Horatio's vertelling* (I, 2); *Hamlet en de geest van zijn vader* (I, 5); *Ich . . . will beten gehn*" (I, 5); *Horatius en Marcellus zweren op het waard* (I, 5); *Hamlet en Ophelia* (III, 1: „schlafen! vielleicht auch träumen! a, da liegt's"); *Hamlet en Guildenstern* (III, 2: de fluit); *de geestverschijning n de kamer der Koningin* (III, 4: „wie ist euch, Mutter?"); *Hamlet en de Koning* (IV, 3: de worm); *Ophelia's waanzin* (IV, 5); *Hamlet op het erkhof* (V, 1: „Ach, der arme Yorick!"); *Hamlet's laatste woorden tot ijn moeder* (V, 2).

Nog is Chodowiecki's *Hamlet*-serie niet afgesloten; de geweldigste scène ntbreekt nog: het tooneel op het tooneel. In den loop van 1778 teekende e kunstenaar deze scène: links het koningspaar met gevolg, rechts Hamlet an de voeten van Ophelia, op den achtergrond het tooneelspel, op het ogenblik, dat de koning zich neervlijt, om te slapen. Het is een grootsch ecomponeerde teekening met het onderschrift: „Die Mausfalle; *Hamlet* Aufzug, 2. Auftritt; Von Herrn Brockmann auf dem Berlinschen Theater 778 vorgestellt; Mamsell Döbbelin war Ophelia, Herr Bruckner der önig etc." [1]) Zij was bestemd om separaat in den handel te komen en erd door Daniel Berger als folio-blad met omlijsting gegraveerd: „D. Choowiecki del. 1778; D. Berger, Sculps. Berolini 1780".

Deze vijftien *Hamlet*-gravures vormen het arbeidsmateriaal voor het boek, at mij aanleiding geeft tot dit kleine opstel [2]). Dr. Voelcker doet zich in t werk als een grondig kenner van de tooneelgeschiedenis in de tweede elft der achttiende eeuw, als een goed waarnemer van het gegraveerde etail, als een onvermoeid speurder naar ophelderende en aanvullende medeelingen uit de meest verschillende bronnen van dien tijd kennen. Het elukt hem dan ook, op grond van deze gravures een vrijwel volledige constructie van de Berlijnsche *Hamlet*-opvoeringen tot stand te brengen, aarbij de inrichting van den schouwburg, het gebruik van het scherm, e lichteffecten en decoraties, de requisieten en de costumes, de coiffures, e groepeering der personen, hun houding, gestes en mimiek, ja, heel hun el tot in bijzonderheden wordt behandeld. Zoo geeft het boek veel meer n de titel zou doen vermoeden; het is een uiterst belangrijke bijdrage oor de tooneelgeschiedenis van die dagen, een onverwachte winst voor de schiedenis van de *Hamlet*-interpretatie en een welkome aanvulling van ze kennis van Chodowiecki's subtiele kunst.

Dr. Voelcker maakt het meer dan waarschijnlijk, dat met uitzondering

---

) Bij deze laatste gravure is het onderschrift en ook de aanwijzing van acte en scène in ereenstemming gebracht met de vertaling van Johann Joachim Eschenburg, die inmiddels s verschenen.

) Dr. Bruno Voelcker, *Die Hamlet-Darstellungen Daniel Chodowieckis und ihr Quellenwert r die deutsche Theatergeschichte des 18. Jahrhunderts* [*Theatergeschichtliche Forschungen, rausgegeben von Berthold Litzmann, Nr. 29*] Leipzig, Verlag von Leopold Voß, 1916.

van de *Mouse-trap*-scène alle gravures zich heel nauw bij de opvoeringen van Döbbelin's tooneel aansluiten, dat we zelfs in de teekening der personen nauwkeurig gelijkende portretten van Brockmann, Caroline Döbbelin, Anna Henke, Johann Brückner en Carl Unzelmann hebben. Bijzonder leerrijk is zijn vergelijking van het octavo-blad „Seht ihr denn nichts hier?" en de duodecimo-gravure „Wie steht es um euch, Mutter?" Hij doet uitkomen op welke punten Chodowiecki het tooneelmatige in zijn voorstellingen nog onderstreept en in welk opzicht de rechten van de schilderkunst zich hebben doen gelden. Het minst overtuigend is voor mij zijn opvatting van kalender-gravure nummer drie, waar Chodowiecki het pathetische in Döbbelin's spel door overdrijving zou hebben geparodieerd en tegelijkertijd, om zijn vrienden te sparen, de gelijkenis zou hebben vermeden. Hoe diep de schrijver in zijn onderwerp is doorgedrongen, blijkt uit zijn opvatting van kalendergravure nummer elf, waar hij aantoont, dat Chodowiecki in zijn onderschrift niet precies de juiste woorden uit den tekst aanhaalt.

Het boek is vlot geschreven, waarbij evenwel herhalingen niet steeds zijn vermeden; goede lichtdruk-reproducties stellen den lezer in staat, het arbeids-materiaal te controleeren. Uiteraard zou men een dergelijk werk nog veel rijker geïllustreerd wenschen; immers niet aan elken lezer zal Engelmann's uitgave ten dienste staan; ook zouden enkele portretten ter vergelijking niet misplaatst geweest zijn. Welk een treffende portretgelijkenis laat zich constateeren in het tweede octavo-blad en de zesde kalender-gravure, indien men daarnaast het portret van Brockmann legt, dat in 1794 door J. D. Heidenreich gegraveerd werd. Maar ook in het meer eenvoudige kleed is het werk van Dr. Voelcker een welkome gave, die ons den wensch doet uitspreken dat de schrijver weldra zijn zoo vruchtdragende onderzoekingen ook op Chodowiecki's schitterende serieën naar *Minna von Barnhelm* en naar *Kabal und Liebe* zal richten.

*Amsterdam.* J. H. SCHOLTE.

---

# BIJDRAGEN TOT DE ENGELSE SPRAAKKUNST.

## I.

### Herhaling van het hulpwerkwoord met subjekt.

I. De herhaling van het hulpwerkwoord met subjekt geeft in het levende Engels aanleiding tot eigenaardige konstrukties, die in de meeste spraakkunsten zowel de wetenschappelike als de uitsluitend praktiese, op geheel onvoldoende wijze, of in het geheel niet worden behandeld. Ofschoon ik in mijn *Accidence and Syntax* een vrij volledige opsomming van de gevallen heb gegeven (2e druk § 148), is de onderscheiding in een paar gevallen niet nauwkeurig genoeg, en loont het bovendien de moeite de aard van de konstrukties nader te beschouwen.

We kunnen de volgende gevallen onderscheiden:

1. de spreker zegt iets op zijn eigen gezag, en vraagt daarna de mening van de hoorder.

We hebben hier te doen met een werkelike vraag, maar een waarop het twoord de hoorder in de mond gegeven wordt.

I did not really hurt you, did I? Crawford, *Tale of a Lonely Parish*, ed. Grondhoud, p. 75.

Deze konstruktie is zo algemeen bekend dat het overbodig is verder voor-elden te geven. Wat de aard van de konstruktie betreft, wil ik er alleen aandacht op vestigen dat hij zeer nauw overeenstemt met de enkelvou-ge vraagzinnen die de woordorde van een meedelende zin hebben:

Then it's settled that we're to meet at the station at nine A. M. tomorrow morning? Sweet, *Primer of Spoken English*, p. 80.

De volgende aanhaling uit Jane Austen, *Emma* (ch. 24) is opmerkenswaard ıdat *hardly* klaarblijkelik als negatief bijwoord is gevoeld; immers in de eede zin staat geen *not:*

"And how did you think Miss Fairfax looking?"

"Ill, very ill; – that is, if a young lady can ever be allowed to look ill: but the expression is hardly admissible, Mrs. Weston, is it?

Wat de oudere taal betreft heb ik alleen een voorbeeld uit Farquhar's jspel *The Beaux Stratagem* (Act II): *I can afford it, can't I?* Mätzner, *rammatik*, II, p. 3 v.) geeft ook enige voorbeelden uit het oudere Nieuw-gels, maar ziet het verschil in betekenis van deze konstruktie en die der 2 niet in.

2. de spreker zegt iets *op grond van de woorden of van de houding van toegesprokene*, en vraagt dan of hij de woorden of houding goed begrepen eft (*a*). Dezelfde konstruktie heeft men eigenlik wanneer de spreker slechts : hulpw. met subjekt uit de zin van de vorige spreker herhaalt (*b*).

*Formeel* verschilt deze konstruktie van de eerste hierin, dat zowel vraag antwoord ontkennend of niet-ontkennend zijn; terwijl in de eerste kon-uktie steeds een van tweeën ontkennend is en nooit beide.

*In betekenis* verschilt de konstruktie van de eerste doordat het, hoewel meel een vraag, in werkelikheid de belangstelling uitdrukt in het voorafınde (*a* en *b*). Die belangstelling is vaak ironies, hetgeen uit de toon et blijken (*c*). Soms heeft de zin eerder de intonatie van een uitroep dan ı een vraag; vandaar dat men nu en dan een uitroepteken vindt in plaats ı het vraagteken.

*a*. "Any boy would love his grandfather," continued Lord Fauntleroy, "especially one that has been as kind to him as you have been."

Another queer gleam came into the old nobleman's eyes.

"Oh!" he said, I have been kind to you, have I?"

"Yes," answered Lord Fauntleroy brightly. *Lord F.* Gruno ed., p. 97.

"Why," said Fauntleroy, "she has been thinking about me all the morning, and I have been thinking about her."

"Oh!" said the Earl, "You have, have you? Ring the bell!" ib. p. 119[1]).

"You are acquainted with Miss Jane Fairfax, sir, are you?" said Mr. Woodhouse, always the last to make his way in conversation. Jane Austen, *Emma*, end of ch. 23.

---

Men lette er op dat hier geen antwoord volgt, zoals wel gebeurt in het eerste voorbeeld 2*a*.

He heard Frank Churchill next say, with a glance towards Jane, "
will give it her, — shall I?" ib. ch. 41.

De lezer zal opmerken dat in het eerste voorbeeld de hele zin herhaal
wordt, terwijl in het tweede zowel in het mededeling- als in het vraag
gedeelte slechts subjekt en hulpw. staan. Voorbeelden van de eerste soo
vindt men nog Lord F. p. 91, 103, 115, 120, 155, 222. Ook moet me
hiertoe rekenen een zin als: *Come back, have you*? ib. 65.

In de boven gegeven voorbeelden waren beide zinsdelen zonder een on
kenning. Dubbele ontkenning komt even vaak voor:

"Oh, oh! The bishop wouldn't like it — wouldn't he?" Trollop
*Framley Parsonage*, Everyman Series, p. 23.

*b*. "Oh!" said Cedric, "that's like the President."

"Is it?" said Mr. Havisham. *Little Lord*, p. 34 (ook ib. p. 36, 151).

"The bishop, for instance, must attend the House."

"Must he?" asked Mrs. Grantley, as though she were not at all we
informed with reference to this branch of a bishop's business. Trollop
*Framley Parsonage*, p. 168 (ib. p. 157).

"You have been wonderfully good to him."

"Have I?" The faint colour rose to her cheek. *Tale of a Lone
Parish*, p. 73.

"Darling boy, it's a fairy tale."

"Is it?" he said doubtfully. Compton Mackenzie, *Sinister Street*, p. 1

„You are trying to fidget me into a passion." "Am I?" said Mr
Gresham, standing opposite to a big bowl . . ." Trollope, *Framley P.*, p. 36

"Now, I like this kind of thing, once in a way"

"Do you?" said Frank, in a tone that was almost savage. Trollop
*Dr. Thorne*, Everyman Series, p. 211.

Het laatste voorbeeld vormt al een overgang tot het onder *c* besprok
geval. Dit is eveneens zo met dit voorbeeld uit Little Lord (p. 12):

"Perhaps they wouldn't be earls if they knew any better," said Cedr
feeling some vague sympathy for their unhappy condition.

"Wouldn't they!" said Mr. Hobbs. "They just glory in it. It's in d'e
They're a bad lot."

*c*. "And so this a conversazione is it?" Trollope, *Framley Parsona*
p. 168.

"The feminine mind is coming gloriously into its own."

"Is it?" murmured Samantha. Vachell, *Spragges Canyon*, Conard, p. 7

Behalve een tweetal 19e eeuwse voorbeelden geeft Mätzner een drietal
Ben Jonson; men vergelijke het volgende uit Joseph Andrews, ch. 12: *You
cold, are you, you rascal?* Hier hebben we klaarblijkelik het onder
genoemde geval; evenzo in de drie voorbeelden die Franz, *Shakespe
Grammatik* § 596 Anm. 2 uit Shakespeare citeert. Het volgende voorbe
van *b* uit Jane Austen, Emma (ch. 7, einde) vertoont *so*, in afwijking v
het hedendaagse gebruik:

"My picture! But he has left my picture in Bond Street."

"Has he so! Then I know nothing of Mr. Elton . . ."

Men lette hier op het uitroepingsteken.

Een voorbeeld van het onder *b* besproken geval levert Farquhar's Beaux Stratagem (III, 3):

"Am I not your friend? Come, you and I will be sworn brothers."

"Shall we?"

Verder Volpone I, 3, 28:

M. You are his heir, sir.

V. Am I?

3. de spreker kan subjekt en hulpw. herhalen om de juistheid van een aas gemaakte opmerking te onderstrepen.

My father had a kind heart, and there was snow on the ground that night. He could not turn her off, and she's done well by us, has Betsy. *English Rev.* 1914.

She's a dear, good woman, is my aunt de Courcy. Trollope, *Dr. Thorne*, p. 192.

It is very gay, is Lacville on Sunday night. Mrs. Belloc-Lowndes, *Chink in the Armour* (Tauchnitz), p. 34.

He's interested is George in all beasts and birds. Vachell, *Spragge's Canyon*, p. 81.

Never saved a cent, did old Don Juan. ib. p. 16 v.

They're keen, are ghosts. *New Numbers* I, 14.

In al deze voorbeelden is het subject een persoonlik voornaamwoord, dat erst in de tweede zin nader bepaald wordt. Soms is het subjekt in beide innen een voornaamwoord:

You look full of sense, you do. Galsworthy, *Freelands* ch. 18.

You are a polite boy, you are[1]).

Van deze laatste konstruktie geeft Franz (§ 596 Anm. 1) één voorbeeld it Shakespeare:

You do me wrong, good sooth, you do.

Feitelik dezelfde konstruktie vinden we in

Come on surprisingly, you have, Vachell, *Quinneys'* (Tauchnitz, p. 194).

Mätzner (II, 18 v.) geeft voorbeelden ook uit de oudere taal van herhaling an het pronominaal subjekt door een nomen, maar niet vergezeld van het ulpw. Van de laatste (subjekt èn hulpw. herhaald) geeft hij slechts drie oorbeelden uit Dickens en Longfellow, alle met *to be*. De twee konstrukties ijn strikt van elkaar gescheiden te houden.

4. de spreker herhaalt subjekt en hulpwerkw. van de vorige zin om een pmerking te *bevestigen* die juist door een andere gemerkt is, of iets wat de preker zelf vroeger heeft gezegd of gedacht.

In het geval van een bevestigende opmerking vindt men in de herhaling aak (niet altijd) *so*, in het geval van een ontkennende *no more*.

"I thought you were to stay until Monday?"

"So I was — but — very urgent business, not exactly business of course, but work — calls me away sooner." *Tale of a lonely Parish*, p. 84.

"I used to think I was very serious, and so I was," said John, with the air of a man who refers to the follies of his long past youth. ib. p. 148.

---

[1]) Uit dit voorbeeld blijkt dat ook deze konstruktie ironies gebruikt kan worden.

"But they told me that Lord Brock had sent for him yesterday."

"So he did, and Harold was with him backwards and forwards all the day." Trollope, *Framley Parsonage*, p. 170.

"I do not understand thee," quoth the Abbot. And no more he did. Kingsley, *Hereward*, ch. 1.

"It is not worth while, Harriet, to give Mrs. Ford the trouble of two parcels."

"No more it is." Jane Austen, *Emma* ch. 27.

Wanneer men meer herhaalt dan alleen subjekt en hulpwerkwoord wordt *so* of *no more* niet gebruikt:

"He seems to be a very mature little fellow," Mr. H. said to the mother.

"I think he is, in some things," she answered. *Little Lord*, p. 30.

„I cannot do it." "I am sure you cannot."

Voor de oudere taal heb ik uit Ben Jonsons Volpone (II, 2, 87) aangetekend:

Sir P. I told you, sir, his end.

Per. You did so, sir.

5. herhaling komt voor als in 4, om het voorafgaande te *ontkennen*. Hierbij komt *so* of een dergelijk woord niet voor.

"And now you are angry with me," said Miss D.

"No, I am not."

"Oh, but you are..." Trollope, *Framley Parsonage*, p. 368.

"One of us has got a sunstroke", he exclaimed.

"No," returned Cedric," "we have not." *Little Lord*, p. 18.

Cedric thought she had come to buy some sugar, perhaps, but she had not. ib. p. 13.

Mrs. C. Oh, I shall faint.

Bertha. No, you won't. But Martha will very soon if she continues to be fed at this preposterous rate. Van Doorn, *Dramatic Conversations*, p. 49.

6. herhaling van het hulpwerkwoord om het voorafgaande predikaat aan een nieuw subjekt te verbinden. De zin begint met *so* als de zin bevestigend, met *no more, nor, neither* als de zin ontkennend is.

"An earl is — is a very important person," he began.

"So is a president!" put in Ceddie. *Little Lord*, p. 34.

Mrs. Proudie was an imperious woman; but then so also was Lady Lufton. Trollope, *Framley P.* ch. 7.

He has no ground of complaint; neither have I. Mr. Asquith, reported *Times* 29/7, 15.

You have not righteousness.... No more have you, though you think you have. M. Arnold, *St. Paul and Protestantism* [1]).

Deze konstruktie komt ook in de oudere taal vrij veel voor. Ofschoon ik geen verzameling van voorbeelden heb, kan ik uit Farquhar's boven aangehaald blijspel citeren:

D. I could wish we might talk to that fellow.

S. So do I. Act III, sc. III.

---

[1]) Oxford Dict. i.v. *no more*.

En uit Ben Jonsons Volpone:

Sir P. I would I had my note.

Per. Faith, so would I. IV, 1, 127 (ib. IV 5, 3).

7. herhaling komt ten slotte voor als antwoord op een disjunktieve vraag. it gebruik behoeft nauweliks een voorbeeld.

"Do you think you could do it?" he asked gruffly.

"I *think* I could," said Cedric. *Little Lord*, p. 87.

In de oudere taal komt hier ook *so* voor:

Per. And yet you knew him, it seems?

Sir P. I did so, Sir. *Volpone* II, 1, 64.

"Is he sworn?"

"He is." ib. IV, 5, 117.

Franz, *Sh. gr.* § 569,2 geeft voorbeelden uit Shakespeare met *to do*.

II. Omtrent het gebruik van *so* and *no more* kan dus, met betrekking t de levende taal, gezegd worden, dat ze kùnnen voorkomen in het 4e, òeten voorkomen in het 6e geval. In de oudere taal vindt men *so* ook in t 7e geval.

De gewone voorstelling dat *so* in het zesde geval een equivalent is van *so*, *too*, en *ook* betekent, heb ik reeds in de eerste druk van mijn spraakinst bestreden; de voorbeelden van *so* met *also*, *too* bewijzen de onjuistid. Mijn opvatting van dit *so* als predikaatsequivalent wordt gesteund door t gebruik van *so* in het onder 4 genoemde geval. Wij gebruiken weliswaar ok dan *ook*, maar dan is het een *onbeklemde* partikel, niet het *beklemde* woord *ook* (= eveneens). Maar toch schijnt ook voor het Engelse taalvoel het idee dat *so* in de onder 6 genoemde konstruktie *also* betekent, et geheel vreemd te zijn. Dat schijnt me altans te moeten worden gekonudeerd uit het volgende zinnetje in Charlotte Brontë's *Villette* (ch. 20):

"Ginevra saw you, I think?"

"So do I think so. I have had my eye on her several times . . . ."

III. De besproken zeven gevallen, ofschoon één wat de herhaling van t hulpw. betreft, zijn klaarblijkelik in andere opzichten van zeer verschilude aard.

De eerste drie konstrukties zijn allen voorbeelden van zinnen die in vorm nengesteld, in betekenis enkelvoudig zijn.

De derde, vierde, vijfde en zevende konstruktie zijn voorbeelden van fatiese werkwoordtijden. In deze gevallen komt ook de volledige herling voor:

"This is very strange," he said. "He will be angry, he won't understand it."

"I think he will understand it, after he thinks it over," he said. *Little Lord*, p. 64.

Ook buiten deze gevallen kan natuurlik volledige herhaling voorkomen:

He liked the little fellow from that instant — as in fact people always did like him. ib. p. 111.

Of course, as soon as the story of Lord Fauntleroy and the difficulties of the Earl of Dorincourt were discussed in the English newspapers, they were discussed in the American newspapers. ib. p. 207.

De zesde van de boven behandelde konstrukties is alleen opmerkenswaard door de emfatiese positie van *so* en *no more.*

In al de besproken konstrukties wordt *to do* gebruikt als het voorafgaande werkwoord in een enkelvoudige tijdsvorm staat. In de voorbeelden heb ik dit als herhaling van het hulpwerkwoord beschouwd.

*Amersfoort.* E. KRUISINGA.

---

## SOME NOTES ON *ROMEO AND JULIET.*

### II.

II, 1, 16. The Ape is dead and I must coniure him.

There can be no doubt, it would seem, about the correctness of the curren interpretation of Ape, here = a young boy, fellow = a term of endearment as Schmidt has it, who compares B. *Henri IV*, II, 4, 234: poor Ape, how thou sweatest." Curiously enough this meaning is not in the *N.E.D.* and therefore call attention to it here.

At the same time, — the Ape is *dead* and I must *conjure* him, read almost like an allusion to an (unknown, I suppose) story of a dead Ape that was 'conjured' to life again. If the famous Ape that "tried conclusions" (of *Hamlet*, III, 4, 194) had not broken his neck we might have though of him.

II, 1, 38. An open *etcætera*, thou a poperin pear.

Compare one of the *Holme riddles*, from Ms. Harl. 1960, published in the *Publications of the Mod. L. Association*, vol 18, p. 224: Q. hurble purple hath a red gurdle a stone in his belly a stake through his a & yet hurble purple is never the worse. A.: a cherry.

This use of etc(etera) as a substitution for an indelicate subject is parallele to some extent by the norwegian noksagt (= enough!) used in the same way to indicate something one for whatever reason does not wish to give expression to.

II, 2, 1. He jests at scars that never felt a wound.

With regard to the question as to whether *He* refers to Mercutio or in a general way to 'any person', — with particular application of course to Romeo himself, — the two explanations would seem to me to be in themselves equally possible.

If, on the former hypothesis, Romeo refers to what he has heard Mercutio say, we are led to suppose that Romeo did not want to show himself and then we see that no break of scene is intended. On the other hand Romeo may mean: well, only a person that never has felt the wounds of *real* love can jest at scars, — I am not of those, — so I cannot jest any more, — saying this without reference to Mercutio's jesting. But this construction seems somewhat forced. Yet this is the *only* supposition on which the assumption of a break of scene could be justified. For we must remember that neither in $Q_2$ or $F_1$ nor in $Q_1$ — and this weighs very strongly — is there any indication whatsoever that a new scene commences.

I am therefore inclined to suggest that in future editions scenes one and o should be given as one, and to adopt Dowden's stage direction: omeo advances.

II, 2, 100. I'll prove more true
Than those that have more cunning to be strange.

$Q_2$, $Q_3$ and $F_1$ read: Then those that have coying to be strange, $Q_4$ inting from $Q_3$ and $F_2$ printing from $F_1$ added the word *more*, but whereas 45 leave *coying* unchanged, it is changed into *coyning* in $F_2$. Some such dition as *more* was evidently felt to be desirable and so $Q_1$ gives it too, – anging at the same time the word *coying* (which will presently be found be the old reading) into *cunning*.

A mistake is of course very often perpetuated through several editions mere negligence. It would therefore in itself not be absolutely necessary to ok upon *coying* as the right reading *simply* because it is found in the ost authoritative texts. But when we find that the man responsible for $Q_4$ s evidently given special attention to this line, (for he changes it into *ore coying*) then surely we must be very careful to change the traditional ding. For here negligence would seem *ipso facto* excluded.

With very few exceptions — about which anon — the Edd. have taken *nning* of the $Q_1$ into their text. Neither in the now more usual meaning, r in the older one of *knowledge*, nor even *means* (N.E.D. 3, b.) es it seem to me to fit in so very properly (see lower down) altho' it ely will do sufficiently well to be looked upon as a pretty good shot of r Brachygrapher, responsible for the vagaries of what a German "scholar" s actualled ventured to publish as Shakespeare's only *Romeo* text! [1]) So far I can gather from the pages of Dr. Furness' edition, but three editors ve dared to go beyond the $Q_1$ reading. Rowe seems to have defended *ning* ($F_2$) and Jonson *coying*. I cannot judge of the grounds adduced (if y) not having their editions at my disposal. Ulrici too defends *coying*, plaining it by *spröde thun*. See his edition, p. 70: um "*Strange*" zu seyn er zu thun; dazu gehört keine besondere "Einsicht" oder "Verschlagen-t". To coy, sich zieren, spröde thun, also coying Geziertheit, affektirte tsamkeit, deren Folge ein blödes zurückhaltendes Benehmen ist, scheint r viel besser zu passen".

t is true that Shakespeare uses to coy once (in his *Coriolanes* V, 1, 6) = disdain (Schmidt) i. e. in a sense clearly cognate with ours, – to be un-ling, to be coy. But we can hardly take the reading in this sense. For serve that all the reasons that militate against a change of *coying*, speak o with as much force against *more*. We must read *coying* without *more*; we wish to add *more*, or as a matter of fact, if we wish to change at all, may as well go the length of reading more cunning with $Q_1$, — where re, it may be added, was possibly introduced under the influence of the ceding line. Even Ulrici's *more coying* does not seem to me to fit in well: will prove more true than those that have more affected modesty to be

---

*Ein neues* (!) *Drama von Shakespeare*. Der älteste bisher nicht gewürdigte text von meo and Juliet, von Theodor Eichhoff. Unser Shakespeare III.

reserved". That sounds very much like an inadmissible bit of tautology, fo there is very little difference between *modesty* and *reserve*. And "Those tha have modesty to be reserved" is even less admissible.

To me the context seems to require: I will prove more staunch tha those that have *occasion*, *reason* to be reserved i. e. those that are reserve And this meaning of *coying*, whatever the origin of this signification ma be [1]), is actually found, — only as a ἅπαξ λεγόμενον it is true, but there ca fortunately be no doubt as to either form or meaning. Compare the *Promp torium Parvulorum* ed. Way, p. 86: Coynge, or st(y)rynge to werkyn' (steryng to done a werke, K. Styringe. P.) *Instigacio*. (*N.E D.*). In Mayhew's new ed col. 89.

I propose then to stick to the reading of all the most authoritative text (*viz.* $Q_2$, $_3$ & $F_1$) and read: Then those that have coying to be strange, — and that nothwithstanding the fact that the rhythm seems to our ears somewha halting — and to explain: than those that have reason to be strange. Th omission of *a* before coying which some would perhaps expect is parallele not only by the cases enumerated *supra* in the note on I, 5, 47 but als by the very paraphrase given: that have reason to be strange.

II, 2, 107. . . . by yonder blessed moon I swear.

The substitution of *swear* here for the *vow* of the Qq. Ff. is easy to under stand in view of the well-known trick of repetition (swear occurs in l.l. 109 112, 113, 114, 116); see some instances mentioned in my note on the M. o Ven. III, 2, 210 and V, 1, 214, *E. Stud.* 33, p.p. 207 seq. and 215. — Bu there is nothing that would explain the reading *vow* for *swear*. Hence *vo* must be the original reading.

II, 2, 178. . . . no further than a wanton's bird
Who lets it hop a little from her hand.

All the Qq. and Ff read in l. 179: That lets it hop a little from his hand and I should like to ask why this cannot be allowed to stand? There i absolutely nothing, that speaks for the substitution of *Who* for *That* excep I suppose that Capell, who originated it, may have thought he had bette take the whole of the line from the $Q_1$, seeing that, as he thought, he mús take *her* from that source. And why *her*? Wanton occurs of course applie to men as often as to women, — one look into Schmidt is sufficien to show it. And why should not Juliet be supposed to refer to a man' dallying with birds in the way indicated. Will anyone be bold enough t say that only a wanton *woman* could do this?

II, 2, 149. Madam . . . .

What is the exact shade of meaning in which the word is here (and i l. 151) used by the Nurse to this 14-year old girl? It is used by Rome in adressing her in the $Q_1$ (infra l. 167).

II, 2, 152. To cease thy suit.

The resemblance with Brooke is very close indeed (l.l. 541 and 544) s that if *strife* of the $Q_{2/3}$ Ff really did not fit in, the support of the Brook

[1]) See *N.E.D.* p.p. 1117 in v. *coy* sb.², and 1118 in v. *coy* vb.².

xt would indeed make *suite* "schlagend richtig" as Mommsen says (p. 46). he only argument for suit (besides its occurrence in Brooke) I remember, that by Mommsen (l.l.) that "der Kampf" does not suit the context. Of urse it does not, but *strife* = endeavour, as Schmidt has already rightly plained.

II, 2, 189. Hence will I to my ghostly father's cell.

This is the reading favoured by most modern Edd. But all the authoritative xts have: Hence will I to my ghostly Friers close cell, — with this imaterial exception that $F_{1,2}$ have the evident misprint *Fries* instead of *Friers*. Those that adopt *Father* instead of *Friar* have probably been led to do by the consideration that 'ghostly friar' will not do, — and I for one n not prepared to defend it – and hence as an almost inevitable corolry, it would seem they have decided to omit *close*, — because "to my ıostly father's close cell" does not scan so easily?

In the corresponding passage in Shakespeare's source, Brooke's poem [1]), e find what seems to me the solution of the mystery:

To morow eke betimes, / before the sunne arise:
To fryer Lawrence will I wende, / to learne his sage aduise.
He is my gostly syre, / and oft . . . . *etc.*

(ed. Daniel, p. 22, l. 557; ed. Morley p. 41).

Is it not quite clear that the original text must have run: Hence will I my ghostly sire's close cell? Sire may have been written sier, – cf. fier = e – altho' it is not necessary to assume this. It will explain the reading the $Q_1$ (and to some extent also of Painter) by the simple substitution the probably somewhat more common expression: *ghostly father* for *ostly sire*, – and it explains the misprint: *frier* for sier, sire.

In II, 3, 45 Romeo calls the Friar his 'ghostly father'.

II, 3, 1 seq. The grey-eyed morn smiles on the frowning night,
Chequering the eastern clouds with streaks of light,
And flecked darkness *etc.*

Delius' reference to *Much Ado* V, 3, 27 is more especially interesting for ıt part of it that Furness does not quote: the gentle day Before the wheels Phoebus Dapples the drowsy east with spots of grey. Hence it appears ıt where the whole context shows parallelism, *dapples* is the equivalent *flecked* (which is owing to $Q_1$ of course!) i. e. dapples seems to support *ckled* which, be it observed, is found with but óne exception – or oneIf if you like! – in all the QqFf; *fleckted* occurs only in what I may l the second, garbled version of these lines that found its way into the d of the second scene, and only in $Q_2$! For it is particularly noteworthy ıt $Q_3$ which followed $Q_2$ in printing these lines twice, changed *fleckted* o *fleckeld*. Hence the word fleckeld (in the two forms *fleckled* and *fleckeld*) undoubtedly the one used by Shakespeare; *fleckled* became *fleckted* by a re misprint. Considering that this form *flected* occurs in England's Par-

---

I observe that Painter has, curiously enough: "to frier Lawrence . . . . besides that he ny ghostly father", – (ed. Daniel p. 106, ed. Morley p. 169) which would speak in favour $Q_1$ if we did not know for certain that Brooke and not Painter was used by Shakespeare.

nassus (1600) together with days *pathway* (l. 4) which is first found in that same second version of those lines in $Q_2$, it will be clear that this Parnassus quotation does not furnish an independent fourth version as Daniel's words (ed. 1875) p. 114 would lead us to expect. Moreover from what precedes it must be plain that *fleckled* must not be looked upon as a misprint for *fleckted*, which latter form Dr. med. van Dam (in his *W. Shakespeare, Prosody and Text*, p. 416) ingeniously but not convincingly explains as (af) *flicted*.

That *grey* in "grey-eyed morn"[1]) means blue, i. e. that grey eyes, like blue eyes were looked upon as beautiful, becomes clear from Furness p. 124, *n.* to II, 4, 39 and cf. the *Enterlude of the Repentaunce of Marie Magdalene*, ed. Carpenter, 1902, l. 774 seq.:

The haire of your heade shyneth as the pure gold;
Your eyes as gray as glasse and right amiable, *etc.*

which is evidently meant as a great compliment. – See on the use of *græg* in O.E. poetry, Mead's paper in the *Publications of the Modern Language Association of America*, XIV, p. 189.

II, 3, 22. And vice sometime's by action dignified.

Sometimes taken = some time is, is neither in the Qq. nor in the Ff., – it is the reading however of the surreptitious Q. No change is necessary if we remember the numerous cases of "haplology" we find in Shakespeare's works and it is truly astounding that Dr. Furness has not thought of it here, considering that a very full collection of cases in point can be found in — Dr. Furness' ed. of – Romeo and Juliet p. 429.

Compare moreover R. and J. II, 2, 72 (*Than* for *than in*) ib., 3, 88 ($Q_2$: that could = *that it could*.

Marlowe's *Dr. Faustus*, Prol. l. 28 (*this* = *this is*) and possibly *Hamlet* I, 4, 16 (in the breach then = then in, the observance); and the note supra on I, 5, 54.

On this principle of "haplology", see Jespersen's *Fonetik* (p.p. 504 & 519); the German ed. "Lehrbuch" p. 173. It is to the same cause that we owe forms as *distract* for *distracted*, *quit* for *quitted*, *cast* for *casted* (cp. Franz's Shakespeare Gramm. p. 4): *sense* for *senses etc*, ib. p. 28; probably the cases where the definite article is omitted after at (*at bed*, *at palace* etc. cf. ib. p. 92); and possibly cases like *shalt see* = shalt thou see, Lear I, 5, 13 (Franz p. 128); ten Brink mentions but one case in point for Chaucer viz. *this* = this is; cf. Chaucer's *Sprache und Verskunst*, p. 153, § 271.

Hence here, the Qq Ff reading: and vice sometime by action dignified *vice some* – may be supposed to stand for *vice i(s) sometime*, the $Q_1$ reading admits even on this very principle of two or even three explanations either the one given or: sometimes by = sometimes is by, or again *sometimes* may be taken as *sometime is*. – It will be clear that in any case Mommsen's explanation (who looked upon *dignified* as used intransitively p. 10, 11 or *apud* Furness p. 112) is not necessary. Not a single instance of such an intransitive use is moreover found in the N.E.D.

---

[1]) An expression also found in Chapman, see F. J. Carpenter, *Metaphor and Simile in the minor Elizabethan Drama*, Chicago, 1895, p. 104.

I, 3, 26. Being tasted, slays all senses with the heart.
Altho' I have nothing new to offer on this line, I may perhaps be allowed call attention to Mommsen's defence of the $Q_2$ reading: *stays*. In itself seems already so much better than *slays* that, surely, it ought to be ommended on its own merits and if then we remember that it has the hority of the text nearest to Shakespeare's Ms., we ought to think twice ore rejecting it, – as is nearly always done, curiously enough, without single word or argument. How Daniël can unblushingly say that the ight of authority is *all* in favour of slaies', passes my understanding. perhaps he did blush!
f. infra, V, 2, 12, *Wint. T.* I, 2, 9: Stay your thanks awhile, *etc.*

I, 3, 44. God pardon sin! wast thou with Rosaline?
That Friar Laurence was intimate enough with the Montagues to know of meo's youthful escapades, is likely enough, but it had not been indicated the play before. Shakespeare knew of it by a passage in Brooke, – cf. ecially l. 582: A secret and assured friend unto the Montague *etc.*

I, 3, 74. Thy old groans ring yet in my ancient ears.
The $Q_2$, $Q_3$ and $F_1$, have *yet ringing* instead of ring yet. $Q_{4-5}$ and $F_{2-4}$, dently feeling the metrical difficulty, strike out the ending *ing*. But if we ne to think of it, can there be any doubt that in view of the consensus $Q_2$, $Q_3$ and $F_1$ we must of course once more stick to their text and read: y old groans yet ringing in my ancient ears? When shall we learn t "Hands off" is the motto to be inscribed over any modern edition of old texts? Take now e.g. l. 85 of this same scene: "She whom I love v Doth grace for grace and love for love allow," — what in the name common sense, can have given rise to the substitution of this (in itself ellent!) reading for the one in *all* the $Q_q$, — "her I love now;" what, I repeat, be the guiding principle here if not a very acute as well as chronic st-quarto-mania, a sickness of which too many are nowadays alas still suffering.

I, 3, 85. She whom I love now.
The $Q_q$ Ff. have — see the above note — her I love now, which being grammatical" is of course rejected by most editors (not by Rowe, Delius, and ici, as I find in Furness). Even Dowden, often so independent follows suit changes. But compare a construction like the following: "which he who s not understand needs not lament his ignorance," which shows that grammatical constructions are not *ipso facto* "unworthy" of great men! course many a reader may condemn my parallel too as pure 'Arryese. ould however have him remember that the incriminated sentence came from pen of Dr. Samuel Johnson (quoted ap. Furness, p. 133).

I, 3, 88. Thy love did read by rote and could not spell.
The reading of the $Q_q$ Ff, "that could not spell" is right enough, why uld we substitute *and* for *that* but by our incomprehensible First-quarto-nia? For "Thy love ... that" may mean either "Thy love that could not l did read by rote" or "Thy love did read by rote that it (haplology, upra *n.* to II, 3, 22) could not spell.

It is but quite recently that I became aware that my explanation of th "could not spell" was not the usual one. All commentators take spell in modern English sense of 'épeler, buchstabiren', — I had always explain spell in its old sense of to say, to speak. If Romeo's love could not "spel how could it have learned to read by rote? Friar Laurence says to Rom on my interpretation: Yes, of course, Rosaline must have noticed that t love was not the true one for it could only repeat commonplaces inste of saying, speaking its own message! Without being at all confident having hit the truth here, I should like to submit this to my readers as possibility. I add that *spell* is still found in mod. Dialects but only (E.D.D in Scotch it would seem. On the other hand *forespell* existed at the tir of Shakespeare, just like mod. Dutch = to predict; cf among the panegy verses in Coryat's Crudities: Some barde .... had forespeld. That it shou stand .... (*N.E.D.*).

II, 4, 9. Where the devil should this Romeo be?

Jespersen, *Growth and Structure of the English Language*, pp. 82, 83 h raised the interesting question if the Shakespearean use of "shall and wil must not be supposed to stand more or less under Scandinavian influence. H has been severely taken to task by Prof. Einenkel, see *Anglia* 29, 120 se See on the general aspect of this case a note in "Some cases of Scandinavi influence on English", *Herrigs Archiv*, vol. 117, p. 285.

Whatever we may think of the *should* in *Temp* II, 2, 69, that Jespers compares to Danish *skulde* (see Einenkel, p. 125) it will soon be clear th the *should* here is of a different nature, for it is by no means likely th this *should* is one which (Einenkel, l.l.) finds an exact parallel in mo H. German as well as in Beowulf "Hwi ne *sceolde* we swa ðincan". For he the German translation should run, not: Wo *sollte* der Teufelskerl do sein, but, just like Danish Hvor Fanden skulde Romeo dog være, W *kann* der Teufelskerl doch stecken? Wo *sollte* er sein would fit in only quite a different context, e.g. where in modern English we should say: Whe should he be but with Rosaline. But it is plain that *here* mod. English t would put *can*: "Where *can* he be, I wonder." It is this use of *shou* that Abbott jumbles together with a totally different one in his § 325 a that Franz treats of in his *Shakespeare-Grammatik*, § 461, anm.

II, 4, 14. Shot thorough the ear with a love-song.

It is utterly incomprehensible why the majority of Edds. read *shot th(o)rou* here instead of *runne through* with the $Q_q$ Ff. (only variant: *run*). Mr. Dan very aptly compares Gertrud's words to Hamlet: "These words like dagge enter in mine ears" (*Hamlet* III, 4, 95). The reading thus entirely unnecessar adopted is of course that of the first Q; cf. n. on II, 3, 74.

II, 4, 19. He fights as you sing pricksong....

The $Q_1$ here reads: „Catso he sings" *etc.* The earliest instance of th Italian exclamation in the N.E.D. (which is here of course introduced for t sake of a pun with cats, oh!) is that of B. Jonson's Everyman out of h humour 1599 (the N.E.D. curiously enough gives 1602 as the date; why So here we have already an earlier one. See also Marlowe's *Jew of Malta* e Wagner, l.l. 1490 and 1839, which brings the earliest example down to c. 158

I, 4, 26. The pox of such antic lisping, affecting fantasticoes....
Most editors do not even bestow the honour of a note on the word fan-
ticoes and their reason for preferring it to the undoubtedly genuine
*antacies* (which with the slight variant *phantasies* is the reading of *all* the
ıer texts). Surely when one ventures to deviate from a text one ought to
e one's grounds?
Schmidt very rightly keeps *fantasy*, explaining it whim, caprice. Think
o of "this childe of fancie that Armedo hight," — where the *N.E.D.* rightly
sses fancie by fantasticalness. Of course, when Mercutio uses an abstract
rd = caprice, he may mean a more concrete person that goes in for such
rices, and we may therefore *understand* the word fantasy to *refer to*
person, take it to *designate* a person. This is exactly what the $Q_1$ made
arer by substituting a word with that signification. And, by the way,
cannot see any special reason why the poet should have changed *fan-*
*ticoes* into *fantasies* which one would have to explain on the supposition
$Q_2$ representing Shakespeare's second draft and $Q_1$ his first.

II, 4, 30. — These strange flies....
Compare the following passage from Tylor which I happen to find quoted
Sweet's *History of Language*, p. 38:
..." "it might seem difficult to hit upon an imitative word to
note a courtier, but the Basuto of South-Africa do this perfectly; they
ve a word *ntsi-ntsi*, which means fly, being, indeed, an imitation of its
zz, and they simply transfer this word to mean also the flattering parasite
o buzzes round the chief like a fly round meat".
d cf. Hamlet who calls Osrick a waterfly (V, 2, 87); *Troilus and Cressida* V, 1, 38.

I, 4, 49. You gave us the counterfeit last night.
Schmidt curiously enough gives this counterfeit = simulation in stead
giving it either in a separate paragraph as a pun on various meanings or
least under his heading 3 or 4, — false coin[1]).
The fine word counterfeit for slip is of course used by Mercutio in the
ne spirit which prompts him to use "pink for flower" (l. 62) and it is
t very much different from the modern high-falutin: amputate one's mahogany
to quote a foreign "precious" equivalent: les commodités de la conver-
ion = chairs. It is again simply the pleasure of improving upon "received"
pressions which prompts the user of such modern French Slang expressions
"à l'oeil" = gratis, or "cuit" = done for, to polish them up into: "oculo"
"coctus est".

I, 4, 71. My wits fail.
Adopted by a good many Edds, from $Q_1$, of course. The reason why can
ly be the one indicated in the note on II, 3, 74 for in itself my wits faints
above suspicion. I should not like to go so far as Ulrici who remarks that
meo's reply (swits and spurs) is to the point *only* when it is preceded by
word like faint," — but we certainly should not change the reading of

---

[1]) In B. Jonson's *Magnetic Lady*, III, 4 (ed. Cunningham II, p. 420) a play is found on = false coin and a baseborn child.

the $Q_2$ unless it cannot be explained. There is of course no reason whatsoeve to change my wits faints either into *wit faints* with Delius and others o into *wits faint* with the Cambridge Edds.

*Swits* for *switch* is found in the $Q_q$ Ff, – whilst in itself not at all impos sible, cf Du. *rots* for fr. ro(t)s this change has no support, it would seem in Standard-English or Engl. Dialects, – cf Wright's *E.D.Gr.* §§ 341, 342 365. — But as there is no limit to the punning capacity of the poet o Romeo and Juliet, I may perhaps be allowed to observe that the readin *swits* of *all* the old texts even the $Q_1$) derives at least some support fron the play on *wits* of the following lines.

II, 4, 73. Nay, if thy wits run the wild goose chase I have done.

Without any apparent reason, it would seem, some editors (*inter alio* Dr. Furness!) substitute this reading of the $Q_1$ for the *I am done* of the $Q_q$ F And some (again Dr. Furness is among them) *thy wits* for *our wits*. Th latest editor, whose work I have seen, Prof. Dowden, leaves the traditiona reading unchanged I am happy to say. It would be difficult to say wh the $Q_q$ Ff. reading cannot be allowed to stand. See n. to II, 3, 74.

II, 4, 89. *Rom.* Here's goodly gear.
*Mer.* A sail, a sail!

In the $Q_q$ Ff the words A sayle, a sayle, are continued to Romeo, an this reading is followed by Rowe *etc.* Ulr. & White (cf apud Dr. Furness whereas the other editors including Dr. Furness and Prof. Dowden, adop the $Q_1$ arrangement as given above.

I would urge again that we should at last awake to the necessities o rigorous criticism and remember that this eternal mixing up of variou texts without any guiding principle but the esthetic preference of the criti for the time being i. e. the editor, -- that such an absence of principle ca only lead to confusion. I think we may say that there is really a "genera consensus" of opinion as to the relative value of $Q_2$ and as to that bein the text that so far as we can judge stand nearest to Shakespeare. Let thos who think so — and many of the Edd. that feel no scruples for this "mixing process" do think so — let those have the courage of their opinion an edit their text, leaving it intact unless a change is absolutely necessary i. e where the traditional reading is absolutely inexplicable. Conversely, let thos who prefer the Folio texts to the Quartos by all means base their editio on their Folio text, — and if any one besides Dr. Eichhoff feels inclined t look upon the $Q_1$ as Shakespeare's *only* text, — why, then it is only consis tent that he should follow that gentleman and edit that text as his "bas of operations", rigorously excluding all variants from other texts unless th passage in question is hopelessly corrupt. But let us at last try to be con sistent and try to realize the ounce of truth, underlying the pound o paradox that Shakespeare's editors are his greatest enemies.

With regard to the present passage, -- the learned doctors disagre simply it would seem to me because they have here, as so often, not place themselves on the right standpoint. Certainly there can be two opinions a to the relative value of the $Q_1$ or the $Q_q$ Ff readings, the one can be ex

ined, as a matter of fact, just as well as the other, but this is not the point. hat we have to find out is, *if* the $Q_2$ reading can be satisfactorily explai- d or not and if so, we must stick to it.

And I think there can be no doubt of the affirmative answer to the ques- n implied. Already the grounds adduced on p. 130 of Dr. Furness' edition sufficient. Still more so, I would add, does the arrangement seem allow- e, nay necessary if we agree with Prof. Dowden in his interpretation of *ir*, which is explained by him as (nonsensical) talk, stuff, rubbish. (see note p. 75 and p. XXXVIII, altho' this latter quotation is not convincing hout context.) Compare the *N.E D.* in v. p. 91, sub 11, a, where quota- ns may be found from 1415 to 1895.

For, if Romeo with his goodly geare, refers, not to the dress of the nurse, is usually supposed but to the preceding talk, which he then qualifies twaddle, then the chief objection disappears to continuing the words: sail, to him, for then he does not fall into the repetition, of which rici says that it "explains his exclamation Here's goodly gear."

I, 4, 136. A bawd, a bawd, a bawd! So ho!

Commentators do not seem to have got beyond Schmidt who gives *bawd* e only in the usual meaning of procuress; cf. Max Förster in a paper on ihmittelenglische Sprichwörter, *Engl. Studien* XXXI, p. 17, who incidentally serves that there is a play here upon *bawd* = hare. This excellent sug- tion explains Mercutio's *So-ho*, the well-known hunting-cry as well as to ne extent the rest of this quibbling dialogue. Sarrazin gives the substance Max Förster's note but without any reference. Hence I draw attention to I cannot help thinking that English commentators must have seen it, that their well-known "native" pudicity prevented them from hinting it!

I, 4, 153. I pray you, sir, what saucy merchant was this . . . .?

Merchant = chap (man), used simply in the sense of fellow has been oted frequently by the commentators, a few more instances may perhaps useful as the N.E.D. has not yet reached the word [1]).

What clawest thowe myne elbowe, pratlinge merchaunt? walke," says aritia in the 1553 Respublica [2]) (Brandl, *Quellen*, p. 290), I, 3, to Adulatio om she has just called *Sawecye* Jacke, and see the same play V, 10, ib. 354, l. 25. – In the Misogonus it also occurs twice, viz. ed. Brandl, p.p. 426 (l. 152 a sturdy marchant) and p. 449 l. 204 [3]).

I, 4, 160. Twenty such Jacks.

Whether or no Jack is actually derived from John in one of its older forms especially E. W. B. Nicholson, *The Pedigree of Jack* . . . 1892, in the of the Academy and as a separate booklet) is still disputed, – the *N.E.D.* ks Mr. Nicholson's case a strong one. Without entering into detail here,

---

Of course cf now (1915) the N.E.D. in v. sub. 3; the present ones are however not included ng the seven instances given, which may be my excuse for not omitting the note.

*cf. Literaturblatt f. germ. u. rom. Philol.* 1902, no. 5 (Bang), on the possible authorship is play.

Read ib. l. 204 bith (= by the) *five* woundes for *fine*, and l. 203: *Whats this* for *whats his*.

I should like to point to an equally strong case if not stronger, fo the contrary view in a booklet which from the nature of the case is like to remain long unnoticed – it is a doctoral dissertation – and whe moreover, to judge from the title, one would hardly look for it. I am thinking Dr. Karl Sundén's *Contributions to the study of Elliptical Words in Mode English* (Upsala, Almqvists & Wiksells Boktryckeri – A. B., 1904). It contai a noteworthy attempt at an explanation of such petnames as Bill, Bo Nick, Dick, Jack, Ned & Nan to mention only the more familiar ones.

II, 4, 162. I am none of his Skainsmates.

Steevens has observed that *Skain* means or meant [1]) a knife or a sho dagger, Schmidt adds the very pertinent comparison with German *Spies gesellē*. Hence, if we remember that skainsmate like Spiessgeselle now, ma be used in the generalized sense of companion there can be no difficul any more with regard to the use of skainsmate by the nurse, all she says i I am not one of his mates, – I am not one of those — women that wi have anything to do with him, and all attempts to explain skain by skeins silk, or to change it into *kinsmates* or into: I am *for* none of his skain mates [2]) appear superfluous. But . . . just as when we say of some one German that he is the Spiessgeselle of another, a *very* little of the origin flavour of the word is still . . . smelt (I should perhaps say instead of fe so as to avoid a halting of the comparison); just in the same way, skain mate, in the mouth of the nurse who is not exactly conspicuous for h delicate language may still have preserved a slight *bei-geschmack* of t original, or rather of *an* earlier meaning of the word skain = *knife*. A as to the obscene sense in which her Nurse-ship uses the word knife, s the next note.

II, 4, 213. One Paris, that would fain lay knife aboard.

This expression is not found illustrated nor therefore explained in th hardly ever failing source of information, the *N.E.D.* The expression to l *knife* aboard is not mentioned at all (and from private information I m add that the editor is unable to explain which knife is meant here in o expression) and to lay aboard (in v. lay vb., 25, *d*; and in v. aboard) is on given in the literal nautical sense of to run along a ship, in order to boa her, — not in the metaphorical sense of to attack, to address, to enter in relation with; cf. the interesting parallel found in Dutch *aanklampen*. voce aboard, Dr. Murray quotes to fall aboard however in an application, ve closely related to the very sense we want here, — and for this expressi I would refer to a passage which deserves to be studied with its context f it is one of the most remarkable ones for showing the extent to whi the age of Shakespeare went in laying obscenities in the mouths of ladies, it is true that the lady's parts were acted by men, but still "all sorts a conditions of" females were present and heard it! I am thinking of th

---

[1]) In Scotland and Ireland the word *skean* is still found = a knife, dagger, but skainsmate I find no trace; see the E.D.D. It is a remarkable thing that the N.E.D. does attempt to explain the word at all, observing merely that origin and exact meaning are unknov

[2]) Which Dowden, who thinks that the word is not yet quite clear, seems to quote with approv

age in *Ram Alley or Merry Tricks* (Dodsley-Hazlitt X, p. 282) where a ng lady (disguised as a page it is true) says she (he!) will "fall aboard" [1]) aiting maid (a little lower down: Should not the page be doing with the d Whilst the master is busy with the mistress?) and that he will ot her betwixt wind and water" [2]) whereupon the delicate young lady vers that this will not do because his "linstock" is too short! (I do not w of any other case where this word is used of the *membrum virile*; Editor's squeamishness does not allow him to go by way of explanation ond a "here the meaning is *figurative*," – in italics!). This shows us we need not scruple to recognize quibbles, just as *risqués* in the Nurse's ds and to admit the double meaning of the expression, which, whatever may now think of it, must have been a source of uproarious joy for Nurse's groundling-audience!

irst of all, considering we have evidently to do here with a sailor's ession, ("Fall aboard of me! dost take me for a ship?" exclaims Adriana he passage just commented upon) it is impossible, at least for a Dutch mentator, not to think here of what of course after all may prove to be more than a curious coincidence, but which in any case deserves a mention because it may lead future investigators into the right direction. It is fact that in Dutch we have a remarkable meaning for the word *zwaard* Engl. *sword*, and sword, dagger, knife do not differ much in meaning), "a strong frame of plank, fixed to the side of a flat-bottomed vessel, ch being let down into the water, diminishes drift to leeward", called in lish a lee-board, (*N.E.D.*). I find no traces whatsoever in English of *knife*, in this sense, but there can be no harm in calling attention to the ibility of this explanation however remote, – missing links may subsequently found. Could there possibly be one such, I venture to ask, in the word ord-mat", a mat used as chafing gear? I cannot now investigate this in ult of the necessary technical dictionaries.

he expression "to lay knife aboard" is familiar enough to me; from a *onary*, I can however only quote it from that remarkably un-scientific ction of *Seemannssprüche* which Pastor W. Lupkes has published er that title in 1900 (Berlin, Mittler; cf. ib. p. 63) and Schmidt, *Sh. Lex.* tly gives to grapple, to board as the meaning of to lay knife aboard v. knife, but without explaining which knife is meant) which makes it all more curious that the *N.E.D.* has overlooked this idiom. Dowden gives interesting note, first another passage in *Ram Alley*, where we find dsley-Hazlitt X, p. 372): "The truth is, I have laid my knife aboard, the ow, sir, is wedded", (what the speaker means by "wedded" here is ap- nt not only from the following "bedded" which is here clearly meant synonym, but also from the preceding page 364, which I do not wish uote) and secondly a reference to Grosart's *Nashe* V, p. 253. Thanks to Bang of Louvain I can give the example referred to there, it is found

---

I owe this reference to Prof. Dowden; see lower down. To fall aboard occurs also on p. 379. Dr. Prick van Wely, *Addenda en Corrigenda* I, p. 242 quotes between wind and water Macaulay (without quoting chapter and verse!) in the sense of in a very dangerous place. Russell: above the water line. The obscenity of the allusion in Ram Alley is d doubt.

in Nashe's *Lenten Stuff* and is thus given in Mac Kerrow's recent editio (III, 189, 20): *Hydra*, herring will have every thing Sybarite dainty, wher he lays knife aboard, or he wil fly them, he wil not looke upon them. And Prof. Mac Kerrow has (*l.l.*) in a note the following example fror Deloney, *Gent. Craft*, ed. Lange II, 26 l. 18: "I muse much", quoth Me "where your master layes his knife aboord nowadayes, for seldome or neve can I see him in his shop." In these three quotations, which are all interestin as much-needed illustrations of this Cinderella of Shakespeare-passage *to lay knife aboard*, in the latter almost certainly and in the secon more than likely (I can only judge of that part of the context given) merel means: to board, to go to, to frequent. But any one looking up the context c the passage in *Ram Alley* and comparing it with that of our play, will easil see that a *double-entendre* is not excluded here. For knife contains almos certainly a quibble here on the ordinary meaning — or that of lee-board, my hypothesis should ever be confirmed — and that for which the ever read wit of the older generations (as well as present slang) never fails to fin new, more or less comic denominations, the *membrum virile*. Old Englis has *wæpen* (the general word; cf wæpned-man as against wif-man), n wonder that as in the Scandinavian languages, we should also find the mor specific names of weapons such as *swerð*, *scaft* used in this sense (cf Fritzne in v. *Knifr*; and see perhaps the preceding note on skain.) Fritzner tells u that *Kniv* also indicates the man "som dermed er udrustet"; this explain more particularly such modern Danish forms as giftekniv = a woman tha would like to marry, maris appetens, e.g. Kirsten Giftekniv in Holberg, c Falk-Torp, *Etymologisk Ordbog over det norske og det danske Sprog*. An in the modern Juttish Dialect of Danish we find *den hvidskaftede kni hvidskalle-kniv*, cf. Feilberg, *Bidrag til en Ordbog over Jyske Almuesmaa* II, 221, b, as a euphemism for what the virtuous Constantia Sommerfiel just now called a *linstock*. Personally I am inclined to think that O. E *cnif* may be after all a word borrowed from Scandinavian [1]), if so, this meanin may have been borrowed with it, but even if the word should be of nativ English origin, this particular meaning may be owing to Northern influenc or have developed independently, here as there.

Although we seem to have but one or, counting the passage under dis cussion, two passages, in which this obscene meaning is still somewha transparent, this need not reflect the original state of affairs, and we hav consequently to think of the possibility, however remote, that to lay knif aboard should have originated in to lay aboard, = to accost, to which knif in this sense here treated of, was added *without* any allusion to the nautica sense I have built the former part of this hypothesis upon. I would ad that the allusion, if allusion there be, cannot have been obscurer for Shake speare's public than e.g. the one on *bawd* and that it presents a mos

[1]) I agree with Kluge-Lutz and Brate, *Beiträge*, X, p. 38, who think knife may be borrowe from one of the Scandinavian dialects. The "occurence of the word in other West-Teuton languages" that Björkman alledges against this supposition (p. 247) is not in itself a pro that it cannot be borrowed (see the present writer's paper in *Herrigs Archiv*, vol. 117, p. 284 How Björkman can speak of its *early* occurrence in O.E. is incomprehensible. Brate quotes from *Aelfric*. The native word was *seax*.

emarkable analogy with what the Nurse says - and of Paris too! — that ıe has "set up his rest", (IV, 5, 6) where there is most likely a very in-lelicate allusion too; and compare *the Nurse's joke* (II, 5, 78) about Juliet vho is to "bear the burden" when Romeo shall have used the ladder.

When this note was written, my attention was drawn to a remarkable parallel in Dutch which shows that the expression "aan boord enteren" enteren = the nautical expression equivalent to: to board, aanklampen) is lso used with the same obscene application, we seem to have detected in he expression under discussion. I subjoin it here: .... nou doet ze net of e van de liefde niemendal wil weten", ('ze' = Gretchen in a representation f *Faust* which *Toon en Toos* (witness) in de opera"; cf. Justus van Mauriks little sketch of that name), "maar *ik* zeg je Toon, ze heit ze achter 'r mouw. — Nou, Toos had gelijk, want al in 't volgende bedrijf, enterde e 's avonds bij d'r aan boord .... 't Is net gegaan, als Toos voorspelde, Greta is in de aap gelogeerd en die Faust laat haar met 'r gebakken eren zitten."

II, 4, 223. Ay mocker! that's the dog's name; R is for the — No, *etc.*

One more reference to this 'dog's letter' may be acceptable, though I can nly quote it at second hand (from Jespersen's *Fonetik*, p. 224): "Das *r* ist in hundts buchstab, wan er zornig die zene blickt und nerret, so die zunge raus zittert." (Ickelsamer, German grammarian, ± 1527). This is interesting s it points unmistakably to a dental vibration, whereas the snarling sound sed at present to irritate dogs or to imitate their sound is often at least, vular. The sound referred to here and implicitly by the nurse is called ot only (to) *hirr* (*hurr*) as in B. Jonson, but also *arr, narr nurr* (cf. *N.E.D.* ı v. *arr* vb. 2 which is possibly, even probably identical with *arr* = to xcite vb. 1; compare *nerret* in the above quotation from Ickelsamer. Considering ıat the same sound is meant by *hirr hurr* and *arr*, there can hardly be ny doubt that we may also compare the "strange .... harryng ...." which ccording to Higden some Englishmen "use" (cf. Morris & Skeat, *Specimens*, , p. 241). And if so it follows that Dr. Murray's description (in v. *harr*) to snarl as a dog, to make a rough *guttural* trill" is not above suspicion.

Which other word — cf. *it* begins with some other letter, l. 224 — can ıe nurse be thinking of?

II, 4, 232. Peter, take my fan and go before.

This is again taken bodily from $Q_1$ without any apparent reason. The Before and apace" from all the Qq Ff. is of course quite sufficient to give the urse an opportunity of displaying her "fine manners" and the fuller phrase $Q_1$ is clearly owing to the addition of an actor who wanted to overdo ıe thing. I do not think that Prof. Dowden is right when he says that the q Ff "are content to let the nurse make her exit in all haste, without ow thinking of her dignity." Surely that dignity may (as observed above) ave been expressed beautifully and with great effect not only for the ground-ngs, by the Nurse's attitude and behaviour.

II, 5, 13. She'd be as swift in motion as a ball.

The Quartos as well as the first Folio read here: She would be as swift motion as a ball, where *she would* is synalepha'd into *she'd* both by the

Folios (*she'ld*) and by the Editors. Of course this was possibly meant by Shakespeare, but *if* we have to change at all the first *as* may perhaps be looked upon as a gloss, and the original text may have run: She would be swift in motion as a ball. The fact is, I seem to feel that this strong, heavy word *would* should not be spirited away, — the whole soliloquy is rather dragging in tone, and should be spoken slowly and meditatively. And these considerations would even go far to defend the reading of the old texts (Qq. F.) as it stands. "She would be as swift in motion" is in perfect keeping with Juliet's heavy mood, – it's not until she exclaims "O God, she comes" on seeing the Nurse, that her nervousness gives itself vent in a tripping measure; observe that nearly all words in l.l. 18 seqq. are monosyllables, and 'empty' words against the many polysyllabic and ponderous words of l.l. 1 – 17.

II, 5, 26. Fie, how my bones ache! what a jaunt I have had.

With her 'bones', the nurse seems to mean less literally, her *body* in general; see the N.E.D. in v. where we find that this usage is restricted to passages "with pathetically humorous force". There can be no two meanings about this passage being humorous; but is this pathetic? I am afraid as little so as in Marlowe's *Faust*, B-text l. 802, see my *Faustus Notes* p. 74. The same may well be asked about *Respublica* (1553) III, 4, 6 (Brandl, *Quellen*, p. 313).

*Jaunt* is the reading of the Ff and $Q_{4,5}$ whereas $Q_{2,3}$ have *jaunce*. Again in l. 51, the same two $Q_{2,3}$ have *jauncing* which the Folios change into *jaunting*. Can there be any doubt that jaunt = weary journey is related to jauncing = prancing? (The *N.E.D.* queries it!) As to the origin and the inter-relation of these two words see the discussion in the N.E.D. p. 557, c. Can *a jaunt* be supposed to be derived from *a jaunce* (i. e. jaunts) as *jaunts* (the pronunciation of jaunce) was looked upon as a plural of *jaunt*? This would then be another case of what Jespersen, in the Vilhelm Thomson Album if I remember well, has called subtraction, where many instances will be found. This phenomenon is also at the bottom of my explanation of Yankee = Dutch Jan Kees (Jespersen, *Growth and Structure*[1], p. 187).

II, 5, 31. How art thou out of breath, when thou hast breath
To say to me that thou art out of breath.

Dr. Theodor Eichhoff besides publishing The first Quarto of *Romeo & Juliet* in 1904 as "Ein *neues* Drama von Shakespeare" has inflicted an other study of this play on the all-too-much-be-commentatored Shakespearean. By way of very fairly characteristic specimen of Dr. Eichhoff's treatment of "his" Shakespeare (the two publications referred to have appeared in a collection, called *Unser Shakespeare, Beiträge zu einer wissenschaftlichen Shakespeare-Kritik*) I should like to refer my readers to p. 15 of *Die beiden ältesten Ausgaben von Romeo und Juliet*, whence it appears that the poet is here guilty of "törichte Wortklauberei". "Julia could never have uttered such nonsense," – truly, any word of commentary on such a judgment would spoil the joke and if Dr. Eichhoff can discover nothing here but nonsense and stupid choplogicke, he will have to thank but himself for driving us to the conclusion that 'his' Shakespeare is not ours.

*Gent.* H. LOGEMAN

# DEMOGORGON IN SHELLEY'S *PROMETHEUS UNBOUND.*

In Mr. Kooistra's article in this periodical on *P(rometheus) U(nbound)*, which I have read with great pleasure and profit, the figure of D(emogorgon) s but briefly spoken of. The author mentions Prof. Alexander's interpretation of D. as being intended for Fate or Necessity, but very rightly observes, that his view does not explain, why D. and J(upiter) should "henceforth live ogether in darkness" nor why D. should reappear in the last act as a quite different personage. In the following lines I venture to suggest another interpretation which, I think, satisfactorily accounts for these seeming contradictions.

If we look up what commentators and critics have written about D. we ind a bewildering variety of opinion.

R. Ackermann gives an all but exhaustive list of references [1]) to D. in older writers showing, that this character has always been represented as an awe-inspiring, vague, almost undefinable being. In his book on Shelley he gives it as his opinion that . . . "die düstere Figur D's ist aufzufassen als die ewige Gerechtigkeit." Todhunter's interpretation is near akin to this, he calls D.: "Divine Justice, the Eternal Nemesis." Schuré sees in him: "la conscience profonde éternelle." Alexander as already stated: "Fate or Necessity." A quite different view is taken by Scudder, who calls him "Revolution" and at the same time: "the Principle of Reason", Churton Collins thinks he is: "the Primal Power" and Dickinson: "the ultimate power behind and above all things" a phrase which, to us, conveys very little meaning. Hughes observes, that D. carries the influence of Asia into effect and says, that D. is the indefeasible power which governs the evolution of the world. H. S. Salt also introduces this idea of evolution in his commentary on D. We have to go back to one of the older writers on Shelley, W. Rossetti, for an interpretation which keeps close to what D. says of himself in the drama: he calls him "Eternity personified" without, however, giving any further elucidation.

More quotations might be adduced, but the above are fairly representative and will suffice to show, that not only do the best critics disagree, but that their interpretations are for the most part vague and do not fit in with what we read about D. in the drama. Yet the poet attached, as Mrs. Shelly testifies, a very definite meaning to the allegory and this applies particularly to a figure as D. whom Shelley did not find in Aeschylus, but introduced into the drama himself. Why then did he want this additional character?

Jupiter, the principle of evil in *P. U.*, is conquered, dethroned. This is brought about by Prometheus' heroic defiance and self-sacrifice together with the powerful influence of love as typified by Asia. But evidently Shelley did not think these two characters sufficient to indicate what was wanted for the coming of the millennium about which he dreams in *P. U.* He fervently believed in the perfectibility of mankind, but he felt clearly, that

---

[1]) *Englische Studien, XVI.*

the ideal could not be reached until ages upon ages should have elapsed. [1]) In other words: man must pass through a long period of evolution. To this Hughes and Salt refer. Now it is possible, that a genius like Shelley may have had an inkling of the theory of evolution as demonstrated by science many years later, but at any rate this notion cannot have been clear. He did not, could not know of the laws of heredity and natural selection. What was uppermost in his mind was the fact, that the development of the divine instinct in man, the working out of evil, would take a considerable length of time. And this important factor in the liberation of mankind must be personified in the drama.

In Act III Sc. I. 51.[2]) D. himself answers Jupiter's question: "Awful shape what art thou?" by saying: "Eternity, demand no direr name" and it is therefore certainly not very presumptuous to suppose with Rosetti, that Shelley really intended D. to represent Eternity or Time in general, which, philosophically speaking, is eternal. And if we thus keep close to the text, the difficulties already referred to disappear.

When D. has arrived at J's throne, he says: "Descend and follow me down the abyss . . . and we must dwell together henceforth in darkness" (III. 1. 52 ff.). If now we glance back at the interpretations of D. given above, we shall find, that they do not fit in with what is so clearly stated here. How can: 'Eternal Justice' or the 'Principle of Reason' etc be assumed to go down as soon as Evil is conquered? Is not this rather a contradiction in terms? But if we think of D. first and foremost as representing the spirit of time, the allegory becomes clearer: J. tries to retain his hold over man, he marries and expects of the child he begets, that it will be even mightier than himself, in other words, that *the future* will make man still suffer under the yoke of evil. But he is mistaken. Man has become wiser and better through suffering, meekness and love, he succeeds in subduing evil at last, so that time does not bring a continuation or increase of Evil's power as J. expected, but the reverse. Time in the shape of D., far from supplying J. with a successor, becomes his conqueror and annihilates him. As an immediate consequence the times of misery and hardship for man have come to an end, they are now matters of the past and live only in dim remembrance: D. follows J. into the abyss and lives henceforth in darkness.

Time, however, is eternal: D. reappears in Act IV, but now he is no longer, as Ackermann says, the spirit of destruction, but of life and victory; in other words: the present times bring hardly anything but sorrow, man being tyrannized by J. or evil, whereas the future holds a rich promise of virtue and bliss.

Very suggestive in this connection seem to me the following lines from *Q(ueen) M(ab)*:

> "War with its million horrors and fierce hell
> Shall live but in the memory of Time,
> *Who, like a penitent libertine, shall start,*
> *Look back and shudder at his younger years.*"
>
> *Q. M.*, 255 f. f.

---

[1]) Cf. *P. U.*, 422 (Mercury) The slow years Which thou must spend in torture, unreprieved (Prometheus) Perchance no thought can count them, yet they pass.

[2]) I quote throughout from: Ackermann's *Erste kritische Textausgabe.*

The similarity between *Q. M.* and *P. U.* as regards their subject has ten been indicated; broadly speaking we may say, that in both we find a presentation of the past, the present and the future of the human race cording to Shelley's idealistic conception, but whereas *Q. M.* deals for the ost part with abstractions and generalisations, these have taken concrete ape in the maturer work, a change quite in the line of poetic development. nd so we have in Q. *M.* the abstraction: „Time" for which in *P. U.* we id the figure of D., an embodiment of Eternity.

There are more striking similarities between what is said about "Time" in . *M.* and what we learn of D. in *P. U.* We will quote a few more lines:

| | |
|---|---|
| me-Unfold the brooding pinion of thy *gloom* . . . And from the cradles of *eternity* Tear thou that *gloomy* shroud (*Q. M.*, VIII 3ff). | Cf. Panthea's description of D. (*P. U.* II. 4. 98ff). A *mighty darkness*. . . and rays of *gloom* dart round . . . |
| ow Time his *dusky* pennons o'er the scene. | (Even the same words recur. |
| oses in steadfast *darkness* . *M.*, IX. 143). | Note also in *Q. M.* the connection of the notions of time and eternity.) |
| me . . . that *hoary giant* (IX 23) *me's* eternal *veil.* (*Q. M.*, VIII 12). | Panthea: What *veiled* form sits on that ebon throne (= D.) *P. U.*, II. 4. 1. |
| en *Time*, the *conqueror* (*Q. M.*, IX 23). | Asia: The *veil* has fallen. D. is J's conqueror. Cf. *P. U.*, III. 1. 79 "and thee and me-the *conqueror* and the conquered." |
| e present is now past, nd those events that desolate the earth ave faded from the memory of *Time ho dares not give reality to that* hose being I annul. (*Q. M.*, VIII 44ff). | Cf. *P. U.* D. does not make J. a successor, he cannot continue evil, because mankind has become wise and virtuous. |
| rough the wide rent in Time's *eternal* veil ope was seen beaming through the mists ot fear . . (*Q. M.*, VIII 12ff). | Cf. D.'s change in Act IV. The future is bright and hopeful. |

Promotheus himself also ponders on the steady progress of time, which ll at last lead to J's downfall. He says:

"I wait, enduring thus, the retributive hour which since we spake is even arer now" I. 1. 404. and: . . . "to me welcome is day and night . . . for y lead their wingless hours, one among whom shall drag thee-cruel king" ., I. 1. 44 ff. Now as a matter of fact it is D. who drags J. down; he one of the "hours" of which Prometheus speaks, because D., eternity or e in general, comprises them all.

t is not only in *Q. M.* that we find the notion of time treated in elley's poetry; on the contrary it occurs very frequently and mostly sonified. It had evidently a firm hold on his imagination. We need

only remind the reader of: *Hellas, the Triumph of Life, the Witch of Atlas, the Ode to Liberty, Adonais, the Ode to Naples,* the short poem to *Time* etc.

Lastly, does it not also speak for the interpretation proposed, that the description Panthea gives of D.:

"a mighty darkness . . . and rays of gloom dart round as light from the meridean sun, ungazed upon and shapeless . . . neither limb nor form nor outline, yet we feel it is a living spirit" *P. U.*, II, 4. 98ff.

is so well suited to shadow forth our notion of the strange phenomenon we call Time, of which we can imagine neither beginning nor end, nor independent existence and which yet we feel as such an all-important 'living spirit' in the universe?

*Brielle.* A. G. v. KRANENDONK.

---

## DRIE STUKKEN VAN JOHN GALSWORTHY.

Onder den titel *The Silver Box and other Plays* zijn in een Tauchnitz-bundeltje van 1912 drie tooneelstukken van John Galsworthy verschenen: *The Silver Box, Joy* en *Strife.* In alle drie behandelt de schrijver psychologische problemen, maar slechts in *Joy* gaat het om het psychologische probleem zelf: in de beide andere stukken wordt het van te voren bepaald door de overtuiging van den schrijver – waarmee niet gezegd wil zijn, dat hij vooropgestelde conclusies trekt, maar dat de probleemstelling minder op psychologische dan op andere motieven berust. *Joy* is zooals de ondertitel zegt: "a play on the letter I", met al het zelfbedrog, waartoe zulk een spel moet voeren. *The Silver Box* en *Strife* worden beheersch door de sociaal-democratische gezindheid van den schrijver, die in zijne romans tot heden slechts de geestelijke machteloosheid der middenklasse met gevoeligheid en begrip had bespot. In beide stukken voelen wij, hoe sterk hij aangegrepen is door den ongelijken strijd tusschen kapitaal en arbeid: duidelijk spreekt zijn eigen ik zoowel in het stuk, waar hij bourgeois onmacht en klassejustitie ten tooneele brengt, als in het angstig-pijnlijke verloop van de werkstaking, die ondanks de vele offers, die zij eischt, op een vergelijk moet uitloopen, dat niemand bevredigen kan. Want in het laatste stuk doet Galsworthy ons duidelijk voelen: geven en nemen moge levens kunst zijn in het leven van den dag, tot groote dingen kan het nooit voeren.

*The Silver Box* geeft het verhaal van twee gevallen van diefstal: de eerste wordt gepleegd door eenen werklooze in zijne dronkenschap en mogelijk gemaakt, bijna uitgelokt zelfs, door de domme zelfgenoegzaamheid van een jong student, den zoon van het liberale kamerlid John Barthwick die dronken thuis komt en wien de werklooze den dienst bewijst om de straatdeur te openen, waarvan hij het slot niet vinden kan. De andere diefstal wordt gepleegd door dien rijkelui's zoon, ook werkloos op zijne wijze en ook dronken. En in beide gevallen gaat het niet om den wille van het stelen zelf, in beide gevallen geschiedt het ter bevrediging van een heftige geïrriteerdheid in den toestand, waarin opkomende gevoelens niet

nger teruggedrongen worden door het oordeelend verstand. Het verloop n deze zeer analoge gevallen vormt den inhoud van het scherp geestige uk. Aan de eene zijde staat het huisgezin der Jones: de dof berustende erkvrouw, die alles "of course" vindt, wat den lezer als "out of course" oet treffen, die niet scheiden kan van den heftigen man, die zijn troost ekt in den drank en bij andere vrouwen; en de man zelf, die in opstand tegen de ongerechtigheid, die hem, die werken wil, vergeefs laat bedelen n zich af te mogen sloven voor een stuk brood, die bij zijn vrouw geen grip vindt en tracht te vergeten in den roes. Aan de andere zijde het uisgezin der Barthwicks: de vader is kamerlid, liberaal, en in zijne uitingen l principes over de sympathie voor het volk, dat hulp zal vinden bij hoogere klassen . . . . indien het zich daaraan overgeeft; maar van nnen bang voor zijn eigen valsche positie en voor de publiciteit, waaraan t wangedrag van zijnen zoon hem zeker zou blootstellen, indien hij geen ld had om te zijnen opzichte de gerechtigheid niet al te helderziend te aken. De moeder is eenvoudiger van geest en noemt de dingen bij den aren naam; zij ziet niet in, waarom liberalen en conservatieven zich niet uden vereenigen, bij beide gaat het toch immers om den strijd tegen die beiders en socialisten, die hebben willen wat zij bezitten. Het gedrag van ren zoon beoordeelt zij niet en het eenige, dat zij niet begrijpen kan, is e de leugen niet dadelijk tot waarheid wordt, wanneer het gaat om zelfhoud. En dan de zoon — de nietsdoende student, onbewust van zijne inderwaardigheid of liever nog niet toe aan de vraag van menschelijke aardigheid in het algemeen, die dronken thuis komt van een fuif met het schje, dat hij in zijne dronkenschap van eene ephemere vrouwelijke kennis, wraak omdat zij hem tot nu toe te slim af was, wegnam: de jongen, ens financieele omstandigheden niet de ordelijkste zijn en die alles, zijne gen erbarmelijkheid en het leed, dat hij anderen aandoet, over zich heen t gaan, als men hem maar met rust laat; te meer, omdat hij zijne vrijheid or de toekomst verzekerd weet in den angst van zijnen vader voor schanlen in de krant.

Tusschen deze twee huisgezinnen gaat het. En het verloop is daardoor van voren bepaald: Jones wordt veroordeeld wegens verzet tegen de politienten, die zijne vrouw, op wie de verdenking van den diefstal rust, willen eenemen en wegens diefstal van eene zilveren cigaretten doos; en de jonge rthwick wordt in die zaak als getuige gehoord door den advocaat van nen vader. Hij weet zich juist zooveel als nuttig en noodig is te herinren en het geval met het damestaschje, dat Jones in zijne behoefte om en ander toch ook zijn verdiend lot te doen ondergaan, telkens tracht aan orde te stellen, komt eenvoudig niet in behandeling, omdat de president, zien de stukken, oordeelt dat het met de zaak niets heeft uit te staan.

Galsworthy's ironie, die in *The Silver Box* het accent van minachting eft, krijgt in het volgende stuk eene heel andere kleur; in *Joy* wordt zij evoelend en begrijpend en zoo ligt ondanks de titel eene zekere weedigheid over het stuk, eene weemoedigheid, die echter den lezer niet mag neer te drukken, dank zij den toon van lichten spot, die trots alles glimlach wekt. Het gegeven is niet nieuw: eene nog betrekkelijk jonge

vrouw, die gescheiden van haren man leeft, en een ander lief heeft, den ander, die zijne vrienden gebruikt om in zaken zijnen slag te slaan en wien deze vrouw, die aan hare liefde haar kind ten offer brengt, eigenlijk al half onverschillig is geworden. Knap geteekend is vooral het kind, Joy, een meisje van zeventien jaar. In den aanvang maakt zij den indruk nog echt een kind te zijn, uitgelaten vroolijk en onbezorgd, maar dit duurt slechts zoo lang tot hare moeder in haar jonge leven het eerste ernstige conflict brengt. Dan zien wij ineens in haar de intuïtie en de heftigheid van gevoel, die het duidelijk maken, dat dit geen kind meer is, maar de jonge vrouw in den moeilijken tijd van hare bewustwording. Heftig bovenal is Joy's liefde voor de moeder, die zij voor zich alleen wil houden en even heftig de haat voor dien vreemden man, die met haar den ongelijken strijd voert om wat haar alles is op aarde en voor hem toch maar iets. Om dit conflict heen zijn de andere, geestig geteekende figuren in het stuk gegroepeerd. De gepensionneerde colonel, die zich voortdurend verbeeldt „persoonlijke meeningen" ten beste te geven, behalve als zijne vrouw erbij is; en als hij dan eenmaal zichzelf wijs maakt, dat hij nu toch eens zijn eigen wil doet, dan vertoont hij die eigenaardige koppigheid van menschen, die zich gewoonlijk laten leiden en al hunne opgespaarde energie nu ineens op het verkeerde moment en ten opzichte van de verkeerde zaak laten werken. Overigens meent hij het eerlijk goed met ieder, zoo goed als zijn weinig scherp inzicht in personen en verhoudingen hem maar veroorlooft. Dan de colonelsvrouw, die met krachtige hand man en huishouding regeert en ieder ander zou willen regeeren in het rustige bewustzijn van precies te weten wat goed is en wat slecht. Maar ongetwijfeld de geestigste figuur is de oude gouvernante, die door oud en jong bij een half-liefkoozend, half-spottend bijnaampje wordt genoemd en die de eenige is, die ziet waarom het gaat — wat het is, dat de menschen zoo heftig beweegt zonder dat zij zelf ooit meer zien, dat wat hun eigen opvatting van die bewogenheid motiveert. Zij brengt de moeder onder het oog, dat het hier gaat om de keus tusschen den man, van wien zij zelf niet zeker is, en het kind, dat niet zonder haar schijnt te kunnen. Wanneer dan de moeder zelf na deze verheldering van haar begrip het kind aan haar persoonlijk geluk, of ten minste aan wat zij als zoodanig beschouwt, opoffert, dan doet die oude gouvernante het eenige dat nog te doen valt: zij wijst het arme kind den weg, waar wellicht voor haar ook nog geluk te vinden is. En het spreekt wel vanzelf, dat het jonge meisje, dat voor het eerst van haar leven de eenzaamheid voelt, die het gevolg is van het zoeken van eigen ik, ontvankelijk blijkt voor de liefde van den jongen man, die bij haar het gevoel wakker roept, dat hij haar en haar alleen noodig heeft.

Het laatste stuk *Strife* schijnt mij datgene, wat den meesten indruk moet maken omdat het gedragen wordt door een zeer sterk persoonlijk voelen van den schrijver. Het schildert het verloop van eene werkstaking in de tinmijnen, en hare geleidelijke opheffing in de beraadslagingen der directie, de besprekingen der arbeiders en in de omstandigheden, die zoowel het gevolg zijn der staking als invloed oefenen op haar verloop. Even meedoogenloos als de schrijver de menschen analyseert, die het lot van de honderden die voor hen werken, in handen hebben, even scherp ontleed

wat de arbeiders in hun houding beweegt en toch weten wij onomstoote- zeker welke oplossing Galsworthy's gerechtigheidsgevoel zou bevredigd oben. Eerst geeft hij het beeld van de erbarmelijkheid der heeren uit nden in hunne kleinzielige geneigdheid tot concessies en in hun midden kent hij dien eenen ouden man, die niets toegeven wil, geen haarbreed, nt het gaat om het beginsel. En die eene, die alleen het beginsel kent geen oor kan hebben voor nuttigheids- of gevoelsoverwegingen, hij is enlijk van den aanvang al verlaten door zijne mede-directeuren, die toch de aandeelen van anderen — en van henzelf denken moeten en nu al verlies constateeren, dat niet meer in te halen valt; verlaten ook door nen eigen zoon, die de verantwoordelijkheid niet langer dragen kan en voor vrouwen en kinderen, die hongeren, ziek worden en sterven misschien. genover de macht van het kapitaal staat de kracht van de solidaire beiders, die ook alleen winnen kunnen, wanneer het beginsel boven alles at, wanneer geenerlei overwegingen van welken aard dan ook tot concessies nnen dwingen. En ook aan de zijde van de arbeiders is dat onwrikbare ginsel belichaamd in den man, die door zijne eigen mede-arbeiders be- uldigd wordt hunne vrouwen en kinderen aan ellende prijs te geven en toch vechten wil tot het bittere einde en niet wijken. Zelfs de dood van ne vrouw, die hij altijd heeft lief gehad, vermag hem slechts meer ver- terd te maken, buigen kan hem niets. Zoo staat het zuiver beginsel aan de zijden onverzoenlijk, maar aan beide zijden is slechts één man de ger ervan. En de rest wil tot een schikking komen, want elk voelt dat zijne zijde genoeg is geleden; en scherp contrasteerend stelt Galsworthy leed van den bezittende in zijn bezit tegenover het persoonlijk lijden van arbeider, die zijn leven — en, wat zwaarder weegt, dat van zijn gezin t tellen mag in den strijd om zijn recht. Het gaat, zooals het gaan moest. t beginsel wordt ter zijde gesteld en een bemiddelingsvoorstel wordt aan- nomen, dat in zichzelf al dadelijk nieuwe aanleiding tot strijd bevat. Maar mensch, die bij den dag leeft, is tevreden met wat tijdelijk althans houd- r schijnt en hij, die meer wil, moet in een conflict met de massa onder- n, omdat de massa hem niet dulden kan. *Strife* geeft aangrijpend lsworthy's visie van een stuk hopelooze werkelijkheid.

Zooals in den aanvang reeds gezegd is, de psychologische zijde van dit neelwerk is ongetwijfeld de belangrijkste, maar er moge hier ten slotte h nog even vermeld worden, dat het trots zijn sterk raisoneerend karakter waarlijk niet alledaagsche voordeel heeft van goed speelbaar te zijn. Hier geen figuren op het tooneel gebracht, die, zooals tegenwoordig maar te veel geschiedt, elkaar trachten te verslaan in eenen strijd van meeningen opvattingen, waarvan het maar heel toevallig is, dat zij die juist uit- eken. Iedereen leeft en spreekt en beweegt zich naar wat wij verwachten gen van de gegeven menschen onder de gegeven omstandigheden, en stellen Galsworthy's stukken nu juist niet de daad in het middelpunt van e belangstelling, het zijn zeker geen ondramatische betoogen om der le der abstracte bespiegeling.

*Amsterdam.* CAROLINE FRANKEN.

# VARIA.

## L'ORIGINE DES CHANSONS DE GESTE.

M. Maurice Wilmotte, que le gouvernement français a chargé d'un cour à la Sorbonne — hommage aux grands mérites du savant et à sa noble patrie — a consacré une étude importante et suggestive à la théorie de M. Bédier su l'origine des chansons de geste[1]). Ses idées présentent une grande analogi avec celles que j'ai dernièrement développées sur le même sujet[2]), et cett rencontre me semble d'autant plus heureuse que nous ne sommes pa parvenus à ces résultats identiques par les mêmes voies. Par là nous avon rencontré sur notre chemin des détails différents, qui parfois se complèten parfois aussi sont cause que nous voyons autrement certains côtés de l question, tout en aboutissant au même point central. Ce point essentie M. Wilmotte le formule ainsi: „La „matière épique" coule à pleins bord pendant ces sept ou huit cents ans [du VIe au XIVe siècle]. De temps e temps, un artiste la recueille, l'élabore, *d'abord en latin*, puis en langu vulgaire ou tudesque". Ce sont les mots que j'ai imprimés en italiques, qu m'importent surtout pour la thèse que j'ai soutenue.

M. Wilmotte, ayant constaté dans le livre de M. Bédier une certain hésitation par rapport au rôle à attribuer aux efforts individuels des poète des chansons de geste, a rapproché ceux-ci de leurs confrères qui écrivaien des romans bretons ou des romans empruntés à l'antiquité. Il ne veut pa qu'on qualifie d'„illettrés" les jongleurs des épopées; celles-ci „ne diffèren souvent des contes bretons ou orientaux que par des artifices de métriqu ou une moindre finesse d'observation". En somme, on n'a pas le droit d supposer que la culture des „chanteurs de geste" a été inférieure à celle d chroniqueurs, qui, eux non plus, ne songaient à faire entre la légende et l'histoi une séparation bien nette. Et, de même que par ces „historiens", la matiè épique a été cultivée par les poètes qui chantaient en latin des événemen contemporains, Ermoldus Nigellus, Abbon, et d'autres. Or, les chansons d geste françaises présentent avec ces poèmes latins une grande ressemblanc M. Wilmotte dit que, dans ces derniers, „nous apparaît un art qui, da ses thèmes, ses procédés, son style même, ne se distingue, en rien q vaille, de celui de nos romanciers du XIIe et du XIIIe siècle". Les rappr chements très nombreux qu'il fait entre cette littérature latine et les chanso de geste, sont, en effet, tout à fait probants, et il nous en promet d'autre

Moi aussi, je crois fermement à l'influence de ces anciens poèmes sur l chansons de geste, qui en sont en quelque sorte la continuation. Mais, d mon côté, j'ai insisté, dans mon parallèle, sur ceux des poètes lati antérieurs au XIIe siècle dont l'art a un caractère plus populaire que cel des Ermoldus et des Abbon (chez qui on constate cependant aussi l'influen de la poésie populaire). J'ai été, en effet, plus frappé que ne l'est M. Wilmot de certaines particularités de forme de l'épopée qu'elle a en commun av

1) *Une nouvelle théorie sur l'origine des chansons de geste* (Extrait de la *Revue historiq* tome CXX). Paris, 1915.

2) *Over het ontstaan van het genre der „chansons de geste"* (Verslagen en Mededeeling der Kon. Akad. v. Wetensch., 5e Reeeks, Deel I).

„art de versifier" du peuple, qui, partout où on le trouve, se laisse nnaître à certains traits par quoi il se distingue de la poésie „savante". lleurs, dans les lignes citées plus haut, M. Wilmotte avoue que les nsons de geste ont une moindre „finesse d'observation" que les romans. est-ce à dire sinon qu'elles sont plus „populaires", moins travaillées que œuvres qui, au point de vue de l'art pur, sont supérieures? Notez je ne prends pas parti dans la question, soulevée par M. Wilmotte, de ir si les chansons de geste s'adressaient au peuple proprement dit ou à élite de seigneurs. Ceux-ci, à cette époque, ont très bien pu apprécier art qui nous semble, à nous, être fait exclusivement pour des gens de de culture.

r, ayant constaté ce que la forme des chansons de geste avait de ulaire, je me suis rendu compte du contraste qu'elle présentait avec nines caractéristiques du contenu de ces mêmes chansons, et j'ai essayé n'expliquer cette antinomie.

ais ce n'est pas pour engager une polémique avec M. Wilmotte que j'écris lignes. Puissent les circonstances lui permettre de nous donner bientôt uite de ses recherches si intéressantes.

*roningen.* J. J. SALVERDA DE GRAVE.

---

## BOEKBESPREKINGEN.

*ai sur l'histoire du vers français*, par Hugo P. Thieme de l'Université du Michigan (trad. française) Paris. Champion 1916.

oici un livre qui nous paraît de tout point excellent, et un instrument ravail qui approche de la perfection. M. Thieme, du reste, n'en est pas s débuts, et comme dit M. Lanson dans une fine et spirituelle préface, el est l'étudiant de vingt ans, ou l'étudiant de soixante ans qu'on pelle un professeur — qui n'a manié le „Thieme", ce riche et suggestif *de bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906.*

*Essai* ne constitue à proprement parler qu'une première partie, une e qui compte d'ailleurs, et qui comprend 200 pages de cet in 8° de pages; elle est suivie d'une deuxième partie: la bibliographie, qui pe 150 pages (203—357); d'une troisième partie: tableaux analytiques; es Index.

voudrais, pour bien montrer l'économie du livre, parler d'abord de e et de la 3e parties. Je ne connais pas, dit Anatole France, de lecture soit plus attrayante que celle d'un catalogue. Ni de plus utile lorsque ibliographie est chronologique, en même temps qu'analytique, au lieu e réduite à une sèche nomenclature de livres aux titres parfois fallacieux. pection rapide de cette liste de livres qui va de 1332 à 1913 est déjà ulièrement suggestive, et la statistique — une bonne fille, a-t-on prétendu, ui on fait dire tout ce que l'on veut — dit ici d'excellentes choses. exemple: le XIVe siècle est représenté par 5 nos, le XVe par 13, le par 38, le XVIIe par 67, le XVIIIe par 87. Et pour le XIXe, de

1800 à 1879 je compte 209 nos, et 243 de 1880 à 1900, c'est-à-dire pour cette dernière période, une douzaine de livres par an, tant français qu'étrangers. De 1900 à 1914, le chiffre fléchit un peu et se ramène à une dizaine par an. Il n'y a pas encore péril en la demeure. Cela fait un total d'environ 750 volumes auxquels il convient d'ajouter les articles de périodiques. M. Thieme en a déniché 1 en 1685, 7 au XVIIIe se, 45 entre 1800 et 1880, 164 entre 1880 et 1900 et 92 au XXe siècle. La France, qui est déjà un peuple de grammairiens, est en train de devenir un peuple de métriciens.

M. Thieme, comme nous le disions plus haut, donne en quelques mots ou en quelques lignes, parfois en une demie page, le contenu succinct de chacun de ces livres, sa valeur, son importance, le système auquel l'écrivain se rattache, la théorie qu'il défend, ou celle qu'il attaque, etc. etc. C'est là autant de fils conducteurs, d'indications des plus précieuses, qu'il est loisible à chacun de compléter.

Quelques exemples: 1610. Deimier, le Sieur de. – L'Académie de l'art poétique . . . (je passe le titre et le résumé du livre que donne M. T. qui ajoute). „Traité détaillé de l'esthétique du vers, avec des idées „toutes modernes. Mérite plus d'attention qu'on ne lui en a donné jusqu'ici". – 1811. Escherny, le comte François d'– Mélanges etc. . . . II. De la poésie et des vers (Résumé, puis:) „C'est du pur symbo„lisme. Livre très curieux et qui devance le vers libre". N'avais-je pas raison de dire que la lecture d'une Bibliographie analytique comprise de la sorte est tout à la fois utile et attrayante. L'intérêt en est à chaque instant renouvelé. C'est du reste ce qu'à fait Baillet, en 1685 déjà, dans ses *Jugements des savants sur les principaux ouvrages des auteurs*. Et je ne vois pas pourquoi on ne reprendrait pas de si excellents errements.

* * *

Cet ordre chronologique, qui donne si bien la courbe du mouvement des esprits, ne serait pas sans jeter quelque confusion dans le cerveau du lecteur, car les études spéciales sont forcément entremêlées. M. T. a paré à ce danger grâce à une 3e partie: Tableaux analytiques de matières relatifs à la versification (30 pp. 359–387). Il a groupé, sous 77 sections, tous les écrivains qui se sont occupés d'un même sujet. On est sûr, en cherchant alphabétiquement, de trouver le chapitre, si spécial soit-il, qui intéresse, et dont quelques-uns, comme le groupe Accents comprend une cinquantaine de noms, tandis que d'autres, comme Laisse monorime, n'en comprend qu'un seul. Je relève quelques uns de ces groupes: Allitération (12 noms) L'Anglo Normand (7); Arts poétiques et Traités (et ici des sous-sections) appuyant sur 1. L'esthétique, 2. La mécanique, etc.; Dictionnaires de rimes; Ecoles littéraires, avec subdivisions de a à e; l'E muet, question brulante si capitale et si controversée; Récitation des vers; Symbolisme, Décadents; Textes, Thèses, Etudes. On a une image de l'abondance et de la précision des dépouillements. En 3 coups de sonde, grâce à cet excellent instrument de travail, on a le renseignement cherché, et, sur tel point donné, l'historique de la question jusqu'en 1914.

Cette 3e partie comprend en sus un Index chronologique (c'est un simple

pel des noms des écrivains cités chronologiquement), un Index alphabétique, un Index général de la 1e partie, dont nous allons parler.

Cette 1e partie qui est proprement l'Essai sur l'histoire du vers fran- s et qui renferme 200 pages, M. T. l'a divisée en 10 chapitres de longueur gale et dont voici les titres: chp. 1. Conditions favorables ou favorables à la versification (4 pages); chp. II. Bibliographie chp. III. les arts poétiques (14); chp. IV. comparaison entre langue française et d'autres langues (20); chp. V. Les Origi- s (20); chp. VI. L'Evolution ou les Ecoles littéraires (18); . VII. Technique et pédagogie. Les Règles (35); chp. VIII. Rime (24); chp. IX. Le Rythme (43); chp. X. Questions à dier (6). Le 1er chapitre est un rappel rapide de quelques livres comme ni de Bourciez sur *Les mœurs polies et la littérature de cour sous ari II*, „ouvrage d'une valeur particulière pour l'ensemble de ce qui nstitue la poésie, son art, sa signification, son action sur la civilisation, n importance et son influence dans la vie du temps." M. T. ne fait aviver nos regrets que ce livre – épuisé – ne soit pas réimprimé. 1er chapitre correspond au Tableau analytique Conditions: langue térature, civilisation, dans lequel on trouve, à sa date, en 1886, ivre de Bourciez, en même temps que 16 autres constituant la biblio- phie pour l'étude du XVIe siècle.

en est de même pour les chapitres II et III. Le chapitre IV rayonne plusieurs groupes et outre le groupe le plus important: Comparaison c d'autres langues, il s'appuie sur le groupe Querelle des ciens et des modernes et Métrique comparée. Nous indiquons cela avec beaucoup de minutie peut être, mais c'est pour bien montrer en entre les 3 parties dont nous n'avions pas tout d'abord bien compris eu. Que le lecteur à l'intelligence plus éveillée nous pardonne. Ainsi, e partie est comme un plan général où l'on prend un 1er renseignement renvoie à la carrière même (la 2e pie) d'où l'on extrait les blocs qui iront à bâtir la cabane ou . . . le palais. Qui en sera l'architecte? M. T. s son Introduction dit modestent „qu'en dépit de l'œuvre admirable de ants comme Stengel et Saran, il reste encore à un Français d'écrire en te connaissance de cause l'histoire de sa propre versification". Dans le V: Les origines, M. T. utilise également les tableaux Hymnolo- Versification rythmique et Le Vieux vers français. On andera peut-être pourquoi M. T. ne les a pas placés sous le groupe cipal „les origines". C'est qu'on pourrait ne pas avoir tout de suite e d'y chercher la section „Hymnologie" par exemple. Il a eu raison a placer à son ordre alphabétique, mais l'Etudiant fera bien de compléter groupes par des indications de simple renvoi.

nfin dans le 10e et dernier chapitre M. T. s'est amusé à „jeter sur le ier, au fur et à mesure que l'ouvrage avançait, ces questions à étudier, s le but de stimuler l'intérèt".

y en a 58. Je ne résiste pas au plaisir de copier la 32e: „Montrer qu'à que période d'évolution du vers français les innovateurs ou les révo- onnaires étaient en avance de toute une génération sur leurs contem-

„porains, qu'ils avaient l'œil et l'oreille plus sensibles et plus justes, „l'esprit plus clairvoyant et plus ouvert aux ressources de l'harmonie, „rythme, des couleurs ou des sons".

Et la 56e: „Etude des partisans des règles strictes du vers classique et „leurs adversaires. Trouve-t-on chez eux des raisons de politique, d'éducati „de métier ou de classe comme du clergé contre l'homme de lettres, etc.

La 42e est le plan d'une étude de la versification comme la comprend M.

1⁰. côté philologique et origines; 2⁰. côté mécanique, ou règles; 3⁰. c esthétique, ou rythme, etc.; 4⁰. côté phonétique ou sons, etc.; 5⁰. tendan poétiques aux différentes périodes; 6⁰. disputes, querelles, opposition a innovations; 7⁰. sujets discutés aux différentes époques; 8⁰. influence interprétations étrangères; 9⁰. écoles poétiques; 10⁰. critiques.

Il est vaste, comme on voit, et toutes les provinces à peu près de littérature lui fournissent leur contingent. C'est que jusqu'à présent tous traités n'ont vu dans la versification qu'un sujet isolé: M. T. y voit u partie intégrante du développement général de la culture française, chapitre de l'histoire littéraire de la France, une manifestation esthétique génie français aussi bien que l'art ou la musique.

Ce sont là des prétentions tout à fait justifiables, et un livre com *l'Essai* de M. T. est bien fait pour les appuyer.

*Groningen.* E. A. Boulan

---

E. Levi, *Vocabolorio etimologico della lingua italiana*, Livorno, Giusti, 19

M. Levi est un homme sympathique: il veut „diffondere l'amore per studî linguistici, che hanno non solo la loro importanza, ma anche la l poesia." Comment pourrait-on être sévère contre quelqu'un qui déclare la meilleure grâce du monde qu'il sait qu'il y a des fautes dans son livre qui promet de les corriger, si on les lui signale?

Seulement on ne peut pas exiger même du critique le mieux intentio qu'il lise et surtout qu'il corrige tous les articles du dictionnaire; dans travail de cette espèce il faut se contenter de quelques sondages. Or, il m coûte d'avouer que ces sondages ne sont pas pour nous donner une bo impression du livre.

Prenons comme pierre de touche le fameux verbe *andare*. M. L. décl sans sourciller: Metatesi del lat. *ad-nare* = navigar verso, comme si l n'avait pas proposé autant d'explications qu'il y a de lettres dans l'alphabet. *Gobbo:* corruzione del lat. *gibbus;* l'auteur ne semble pas soupçon l'existence du grec κυφός. — *Male.* Di qui *malato*, *malattia;* mais les de du dernier mot auraient pu montrer à M. L. que la chose est plus compliq — On attache une trop grande importance à la forme, quand on voit d *me paenitet* une conception objective et dans *io mi pento* une concept subjective. — Pour le son initial de *scempio* on trouve une explication d d'Ovidio e Meyer-Lübke, *Grammatica della lingua e dei dialetti italiani*, p.

Comment expliquer ces erreurs? C'est que M. Levi ne connaît pas les li de Walde, de Meyer-Lübke, de Körting, pas même ceux qui ont traduits en italien.

*Leiden.* K. Sneyders de Voge

---

RUDWIN, *Der Teufel in den deutschen geistlichen Spielen des Mittel-*
*lters und der Reformationszeit.* Göttingen, Van den Hoeck & Ruprecht,
915; Baltimore, The Johns Hopkins press. VII en 194. Pr. 5 Mark.

ondertitel heeft deze uitgave, die het 6de deel vormt van de reeks
*eria, Schriften zur Germanischen Philologie,* nog: „Ein Beitrag zur
tur-, Kultur- und Kirchengeschichte." Nu, dat klinkt erg zwaarwichtig
een studie, waarin de rol van den duivel in het Duitsche drama der
eleeuwen nagegaan en geregistreerd wordt. Ook de woorden „in der
mationszeit" zouden niet-vervulde verwachtingen kunnen wekken, als
er niet bij in het oog houdt, dat hier alleen de *geestelijke* spelen be-
eld worden: de schrijver wil te verstaan geven, dat hij ook spelen als
roolsche en die van Luzern, welke nog tot tegen het eind der 16de eeuw
ond werden, in zijn onderzoek betrokken heeft.
t Wieck en Cushman, beiden zeer beknopt, voor resp. het Fransche en
Engelsche, en ik, uitvoeriger, voor het Fransche, Engelsche, Duitsche en
rlandsche drama der M.E. beproefd hebben, daaraan zet zich de Ame-
n Rudwin voor de Duitsche spelen. Hij doet dit, dadelijk zij het gezegd,
lig, en ieder wiens belangstelling in deze richting gaat, zal veel nut van
boek hebben. Maar hij doet het soms op een wijze, waarvan ik moet ver-
n – om mij in deze tijden zoo voorzichtig mogelijk uit te drukken –
k ze van een Amerikaan niet verwacht zou hebben. Men sta mij éene
hetsende aanhaling toe.
z. 158) „Die Teufel brennen die Seelen (Alsf. Psp. vs. 931, Eger. Frlnsp.
68). Sie sieden sie im Höllenfeuer (Alsf. Psp. v. 459, 6648, Erl. IV v.
Pfarrk. Psp v. 1497, Rhn. Wltgrsp. v. 640). Sie braten sie (Eger. Frlnsp.
68, Erl. IV, v. 191, Pfarrk. Psp. v. 1131, 1497, Rhn. Wltgrsp. v. 640,
g. Psp. v. 1640). Sie stellen Rinderbraten aus den armen Sündern her.
Psp. v. 2171). Die Seelen schmoren in der Hölle (Wien. Psp. v. 216).
Teufel rösten die Sünder in der Hölle (Eger. Frlnsp. v. 7689). Sie ver-
en aus ihnen einen feurigen Rostbraten (Hall. Psp. v. 1940), einen
tigen Höllenrostbraten (Pfarrk. Psp. v. 379, 392, 1222) . . . . . .
dezen trant gaat het bladzijden lang door. Welk nut heeft – in 's duivels
– deze catalogiseering, die een deel van het boek vult? Dit is
ratie, niet meer dan voor-werk der wetenschap. Ten volle is hier het
l van Emile Faguet toepasselijk: „beaucoup de fiches et pas de style."
ukkig geeft het boek nog heel wat anders.
eerste deel, in 1913 als dissertatie verschenen, bevat 5 hoofdstukken.
e beginnen wordt de vraag van het eerste optreden des duivels in het
besproken. Als Rudwin, toen hij deze regelen schreef, het in 1908 (na
wen zoek geweest te zijn) wederom uitgegeven *Paaschspel* van Kloster-
rg gekend had, zou hij met meer stelligheid hebben besloten, dat de
wel het eerst in de hellevaart-tooneelen opgetreden zal zijn. Maar kan
hier van „optreden" eigenlijk wel spreken? Van achter gesloten deuren
de *stem* des duivels – meer niet. In het Fransche *Sponsus*-spel, dat
ens een halve eeuw ouder is dan dat van Klosterneuburg, (en dat van
), bestaat de rol der duivels slechts hierin, dat zij de verdoemde

maagden ter helle voeren, en ik betwijfel of zij zich hier ten volle ver-
toonden. Van een optreden des duivels kunnen wij daarentegen met rech
spreken bij het bekende semi-liturgische zondeval-spel *Jeu d'Adam*, en bi
het fragment van *Himmelgarten*, (midden 13de eeuw), hoewel, als ik mij nie
bedrieg, in dit laatste (bij de beroeping der discipelen) de duivel slechts eer
zwijgende rol vervult, evenals in het passiespel van *Benediktbeuern* (einc
13de eeuw), bij het tooneel van Maria Magdalena „in gaudio" en bij dat var
Judas' zelfmoord. Op deze beteekenis der zwijgende rol van Satan had d
schrijver wel eens afzonderlijk mogen wijzen: telkens als de duivel in eer
bepaald tooneel voor het eerst ingevoerd wordt, blijkt hij stil spel te spelen
Eerst van lieverlede worden hem woorden in den mond gelegd. De „vyant"
vormde een belangrijk deel van het wereldbeeld, dat de menschelijke gees
zich maakten; na te speuren door welke poort hij nu juist het eerst in he
drama kwam, dunkt mij een tamelijk nutteloos werk.

Verder beschouwt de schrijver het komisch element in de duivelsrol er
de vermenging van bijbelsche en heidensche bestanddeelen in zijn figuur

Het tweede hoofdstuk geeft ons een zeer nuttig overzicht over zijn op
treden „in den einzelnen Szenen der Mysterien." Streng systematisch word
ons van elk tooneel de theologische bodem aangewezen, dan de oorsprong
en ontwikkeling (zoo mogelijk) ervan; dan de inhoud, in korte rapportee
rende zinnetjes, waarbij telkens de nummers der versregels nauwkeurig opge
geven worden; en ten slotte het aantal verzen en de duivelsnamen van el
tooneel. Wat dit laatste betreft, had Rudwin wel een enkel woord moge
zeggen over de veelvuldige naamloosheid (primus, secundus diabolus) in d
zondeval-tooneelen, waarvoor een theologische grond aan te geven is.

Het derde hoofdstuk behandelt de rol van den duivel in de eschatologisch
drama's, het vierde in de mirakelspelen, wier aantal niet groot is. In he
vijfde vernemen we een en ander over de „Inszenierung": bezetting, costu
meering, requisieten enz. Het blijkt hier, en ook bij het correspondeerend
hoofdstuk van het tweede deel, dat uit de beschouwing van het Duitsch
tooneel alleen een bevredigende voorstelling niet te verkrijgen is. Men moe
minstens het Fransche en Engelsche er bij nemen. En de door dezen schrijve
totaal verwaarloosde beeldende kunsten hadden ook heel wat kunnen leeren

In het tweede deel wil Rudwin ons een algemeen beeld „De Duitsch
duivel in de Middeleeuwen" schetsen. „Aber anstatt die widersprechende
Züge in den einzelnen Dramen zu betonen, werden die Inkongruenzen . . .
ausgeglichen, um ein einheitliches, zusammenhängendes und abgeschlossene
Bild vom mittelalterlich – religiösen Bühnenteufel zu gewinnen." Mij zo
juist een nader ingaan op die verschillen uit dramatisch oogpunt wèl zo
belangwekkend geleken hebben, vooral omdat hier ook iets van historisch
ontwikkeling had kunnen blijken. En van den theologischen duivel krij
men, op grond van dramateksten alleen, toch nooit een volledig beeld.

In den daarstraks gegispten vorm zet de schrijver ons nu een aantal med
deelingen voor over het helsche rijk en zijn inrichting, de verhouding d
duivels onderling, hun verblijfplaats, instrumenten, namen, competentie
uiterlijke gedaante, spijs en drank, spraak en taal, gezang en dans, karakte
trekken, menschelijke eigenschappen en ten laatste over hun betrekkingen t

od, Christus, de engelen, Maria, de natuur, de kerk en den mensch. Dat het boek besloten wordt met niet minder dan 20 bladzijden verbete-ngen en aanvullingen, wil ik den schrijver, na wat hij in de voorrede aarover zegt, niet aanrekenen.

Eenige kleine opmerkingen mogen deze bespreking besluiten. De episode sschen den priester en den duivel in het *Paaschspel* van Redentin noemt udwin ontleend aan Zach. 3, 1–2 en Tob. 8, 3. Ik kan hier geen over-nkomst vinden. De „zeven wonden" van Jezus (blz. 134) begrijp ik niet. n aan een speciaal de duivels kenmerkende neiging om hun woorden te erhalen geloof ik niet, vooral niet als daarvoor de herhaalde vraag „quis t iste" enz. als bewijs moet dienen – ik concludeer hieruit niet meer, dan t de duivels goede liturgisten zijn. Een liturgische tekst, dien ik juist bij hand heb: de indertijd door Lange gepubliceerde *commemoratio dominicæ surrectionis* in de Bamberger agenda van 1587, schrijft b.v. voor, dat de ficiant zijn sommatie „tollite" voor drie verschillende kerkdeuren moet doen dat hem dan telkenmale de bedoelde vraag toegevoegd moet worden.

*Den Haag.* E. J. Haslinghuis.

---

. Meyer-Benfey, *Lessings Minna von Barnhelm.* [Klassische Dramen, Erstes Heft], Göttingen 1915. — Pr. M. 2,80.

*Minna von Barnhelm* wordt op onze gymnasia en hoogere burgerscholen el gelezen. Dat wekt geen bevreemding: het getal literatuurwerken, als hoollectuur geschikt om in te leiden in de kennis van de Duitsche klas-ken, is niet bovenmate groot; de historische drama's van Schiller, hoezeer k vallende, althans wat het meer uiterlijk gebeuren betreft, binnen de vattings- en bewonderingssfeer van de leerlingen van een vierde of vijfde as, doen toch slechts aan ééne zijde van de dramatische literatuur van den oeitijd recht wedervaren; Goethe als dramatisch dichter binnen het bereik n de schooljeugd te brengen, stelt zeer hooge eischen aan de interpretatie n den docent, al laten zich met *Götz* of *Egmont* op de hoogere burger-hool en vooral met *Iphigenie* op het gymnasium inderdaad heilzame resul-en bereiken; Lessing evenwel heeft voor schoolbehandeling zeer ernstige zwaren: *Nathan der Weise* uithoofde van het absoluut-tendentieuze van t stuk en den moeilijken, voor dien leeftijd niet steeds interessanten dialoog, *nilia Galotti* wegens het geprononceerd sexueele karakter van de drama-che verwikkeling. *Minna von Barnhelm* daarentegen heeft deze bezwaren et: de dialoog heeft ook voor, eenigszins gevorderde, leerlingen zijn beko-g; door de strekking van het stuk – bij Lessing is een tooneelstuk zonder ndentie nauwelijks denkbaar – wordt het jeugdig gemoed niet gechoqueerd; cultuur-tafereel is de schildering bovendien van bepaalde opvoedkundige arde. Intusschen levert één plaats in dit opzicht groote moeilijkheid op: slot van het eerste bedrijf, waar Just aan Paul Werner voorstelt, den *irt* voor de behandeling, Tellheim aangedaan, door brandstichting en erger straffen. Dit is niet een van die lichte bedenkelijkheden in de klassieke ratuur, waar de naïeve lezer argeloos overheen glijdt en de begrijpende rling zonder schade voor zich zelven aan den auteur de verantwoordelijk-

heid kan laten; zij is kritiek in dubbel opzicht. Ik meen dan ook, dat het onraadzaam is, *Minna von Barnhelm* in den door Lessing gegeven tekst op school te lezen; er blijft dan slechts de keuze, het werk als klasse-lectuur te schrappen of het te lezen in een uitgave in usum delphini. Het eerste is wel jammer, omdat juist dit stuk het eenige blijspel uit den bloeitijd der Duitsche letteren is, dat nog maatschappelijk leven bezit; het andere heeft ook zijn eigenaardige bezwaren.

Van dit punt ga ik uit bij de bespreking van Meyer-Benfey's studie. Omdat *Minna von Barnhelm* bij het literatuur-onderwijs, ook al gebruikt men het stuk niet als klasse-lectuur, van gewicht is, heeft een verhandeling er over ook nog andere dan zuiver-wetenschappelijke waarde. Juist omdat het boek zich tot een ruimer kring van lezers richt, is een eenigszins uitvoerige aankondiging allicht gemotiveerd. Die aankondiging kan zijn een woord van waardeering en aanbeveling, dat niets aan kracht verliest door het feit, dat juist met betrekking tot bovenaangehaalde plaats ik de meening van den schrijver niet kan deelen.

Er is over *Minna von Barnhelm* reeds menige belangrijke studie verschenen, waarvan ik slechts de beschouwingen van *Kuno Fischer* in zijn *Lessing als Reformator der deutschen Literatur* (Stuttgart 1880, 2e druk 1904) en *Erich Schmidt* in zijn *Lessing* (Berlijn 1884, 3e druk 1909), maar vooral de fijne analyse van *Kettner* (*Lessings Dramen im Lichte ihrer und unserer Zeit*, Berlijn 1904) in herinnering breng. Meyer-Benfey plaatst zijn werk op eenigszins polemischen grondslag: teleurstelling over „oppervlakkigheid" in de behandeling door Erich Schmidt heeft er den stoot aan gegeven; tegen de commentaren van Kettner en Credner (*Aus deutschen Lesebüchern*, Ie Abt. 3e Aufl., Leipzig 1910) en „die Schrift des Saranschülers O. Spieß" (*Die dramatische Handlung in Lessings Emilia Galotti und Minna von Barnhelm*, Halle 1911) wil het als een antidotum beschouwd worden; aansluiting aan de bekende uitingen van Goethe (*Dichtung und Wahrheit*, Buch VII, *Eckermanns Gespräche*, dd. 27. III. 1831), Grillparzer (*Studien zur deutschen Literatur*) en Otto Ludwig (*Shakespeare-Studien*) geven naast de uitbundige waardeering van Kuno Fischer's beschouwing de richting aan, waarin deze nieuwe studie zich beweegt.

Het hoofddeel van het werk wordt ingenomen door een vlot geschreven analyse van de handeling van het stuk. De schrijver komt er tegen op, als zou het naast een *hoofd-handeling* (Tellheim: Minna) een *bij-handeling* (Werner: Francisca) hebben en tracht de *Eenheid van handeling* voor het blijspel te bewijzen. Het dramatisch doel is het uit-den-weg-ruimen van de moeilijkheden, die aan de verbintenis van Tellheim en Minna von Barnhelm in den weg staan. Ze zijn van dubbelen aard: meer uiterlijke en innerlijke. De meer uiterlijke volgen uit de tegenslagen, die de Majoor in zijn carrière heeft ondervonden en die met de voor hem karakteristieke overdrijving worden aangeduid, als hij zich „einen abgedankten, an seiner Ehre gekränkten Offizier, einen Krüppel, einen Bettler" noemt. Intusschen worden zij betrekkelijk gemakkelijk opgeheven; ze zijn ook niet zoo groot, als de schrijver zijn lezers in den aanvang wil doen gelooven. Het eigenlijk conflict ontstaat eerst door een innerlijke praedispositie, zijn trots. Natuurlijk is het

nflict eenigszins gecompliceerd. Het zou vermeden zijn, had Tellheim den isten weg weten te vinden tusschen wat hem zijn eer als officier in de chelijke omstandigheden, waarin hij zich onverdiend zag geplaatst, voorhreef, en wat hij als mensch in deze omstandigheden uit de verhouding t zijn verloofde had te concludeeren. Tellheim beslist te eenzijdig als offier, het algemeen-menschelijke komt tekort: „Nicht äußerliche Hindernisse ehen der Verbindung der Liebenden im Wege, sondern ein falscher Stolz" . 52). Hoe kan, vraagt Meyer-Benfey, deze trots genezen worden? Door deneering, maar ook – en dit is voor het leven allicht, voor het drama ıgetwijfeld doelmatiger – door de consequentie van feiten of daden: „Dies nrecht muß ihm fühlbar gemacht werden durch eine Umkehrung des erhältnisses; dann wird er mit eignen Waffen geschlagen und so am wirkmsten widerlegt" (p. 54). Dit is de grondslag van zijn analyse, die hem ert tot een eenheidsbegrip. Beide hoofdpersonen worden geschilderd in ın omgeving: voor den Majoor zijn dat de Wachtmeester en de Oppasser, or de Freule is het de Kamenier. Natuurlijk ontstaan daardoor relatie's er en weer. De verhouding tusschen den Majoor en de Kamenier wordt kant-geestig geschilderd o.a. in het tooneeltje III, 10; die tusschen de amenier en den Oppasser, een verhouding van op uiterlijke tegenstelling rustende antipathie, in de tooneelen II, 6 en III, 2; die tusschen de Kamer en den Wachtmeester, een verhouding van snel ontluikende sympathie, de tooneelen III, 5 en V, 15. Dat de dichter daarbij aan de Freule een eer gereserveerde positie toekent, is begrijpelijk. De poging, op deze wijze n milieu-schildering gegroepeerd om een eenheidshandeling te construeeren, zeker gerechtvaardigd. Alleen ontstaat dan een moeilijkheid met het slotoneel, die door den schrijver blijkbaar wel gevoeld, maar, naar het mij orkomt, niet opgelost is. – Een eigenlijke expositie heeft *Minna von arnhelm* niet; de beide eerste bedrijven, dikwijls als expositie opgevat, ven uitsluitend handeling, maar in tegenstelling met de drie laatste actes, *terlijke* handeling. In zoover kunnen ze als *voorspel* worden beschouwd. oofdzaak in het stuk is het *psychisch* gebeuren, 't herstellen van het evenwicht Tellheim's ziel. Meyer-Benfey zou dan ook Tellheim den hoofdpersoon willen emen, ware het niet, dat juist het karakter van het *blijspel* als zoodanig ch daartegen verzet: hij is als hoofdpersoon geen blijspelfiguur. Het zielsnflict is in wezen absoluut ernstig. Tot een blijspel wordt de behandeling n dit conflict eerst door de genezing. Zij bestaat in de *Umkehrung der erhältnisse*. Van het conflict wordt een charge gemaakt: „es kommt auf ne Täuschung, eine List, eine Komödie hinaus" (p. 55). Van die comedie *Minna von Barnhelm* de hoofdpersoon.

Deze beschouwing beheerscht ook de beide andere groote hoofdstukken n het werk: *Die Idee* en *Zur Form*: „Die Heilung bei Tellheim ist also s Siegen des allgemein menschlichen Empfindens, das auf die persönliche nerkennung des Partners und die innere Gleichstellung geht, über das andesgemäße des Offiziers, das Distanz, Überordnung verlangt. *Ein Sieg s Menschen über den Offizier*. Der Mensch in Tellheim ist das Ursprüngche, Wesenhafte, Unveräußerliche, der Offizier das Zufällige, Accidentelle, rübergehende" (p. 114). Met deze opvatting staat echter de schrijver minder

ver van het standpunt van Kettner af dan hij het doet voorkomen, als hij zegt: „Es wird nun wohl klar sein, wie verkehrt es ist, das ganze Drama aus dem Begriff der Ehre heraus zu konstruieren" (p. 116). Natuurlijk is het altijd verkeerd, een kunstwerk vanuit één punt te willen construeeren, maar evenzeer is een begripsconstructie bedenkelijk, die met het leven der taal en de genuanceerde stemmingen der ziel te weinig rekening houdt. Juist het begrip *eer* is oneindig genuanceerd, en in deze schakeeringen ligt inderdaad de kiem van het conflict in Lessing's blijspel. Natuurlijk kan men dit conflict beschrijven en ontleden zonder daarbij van het woord *eer* gebruik te maken; men kan ook het probleem behandelen door het woord *eer* onophoudelijk te wenden en te keeren; dat is een kwestie van voorliefde, van woordenkeus, van uitlegkunde. Er is misschien geen woord in de taal van meer diffuse begripsgrenzen dan juist dit woord *eer*; daarom laat er zich ongeveer alles en niets mee motiveeren en verklaren. En zoo heeft, naar het mij voorkomt, ook Lessing het woord gevoeld, toen hij Tellheim's definitie: „Die Ehre ist nicht die Stimmung unsers Gewissens, nicht das Zeugnis weniger Rechtschaffnen" door Minna met de slechts schijnbaar onbenullige woorden liet afbreken en aanvullen: „Ich weiß wohl, die Ehre ist – die Ehre."

Tusschen deze beschouwingen over het verloop der handeling, de idee en den dramatischen vorm door, die, al is men het er ook niet op alle punten mee eens, bijna overal belangwekkend zijn, vindt Meyer-Benfey gelegenheid, zich met tal van detailkwestie's, humor en satire, genie en verstand, traditie en hervorming, patriotisme van ruimen en engen omvang, e. v. a. bezig te houden. Ook de voornaamste karakters worden occasionneel, maar over het algemeen grondig behandeld. Bijzondere waarde heeft de analyse van de hoofdpersoon: *Minna von Barnhelm* is in haar gevoel en haar motieven, in haar zelfstandig handelen zoowel als daar, waar haar ten slotte de teugels ontglippen, op grond van haar uitingen, vooral ook aan de hand van vergelijking met *Francisca*, met fijn begrip en overtuigende kracht geschilderd. Ook van *Tellheim* heeft de schrijver veel werk gemaakt; zeer juist is zijn beschouwing van de bekende scene met de *Dame in Trauer*, door Erich Schmidt al te scherp als een „etwas zudringliche Wohltätigkeitsvorstellung" bestempeld, en den daarop volgenden monoloog. Tegenover Kettner, die Tellheim's woorden bij het verbranden van de schuldbekentenis als een uiting van een gevoel van onzekerheid jegens zichzelf opvat, en tegenover Erich Schmidt, die de scene als een teveel veroordeelt, is de naïeve en niet te critische opvatting van Meyer-Benfey een rechtvaardiging zoowel van den hoofdpersoon als van den dichter. Minder overtuigend is zijn poging, *Just* op een eenigszins hooger niveau te plaatsen. Zonder twijfel is Just, evenals de *Wirt*, een bepaald *blijspel*-element. En even stellig bestaat er tusschen beiden een dubbele tegenstelling: gepolijste gemeenheid tegenover ongemanierde eerlijkheid. Maar daarmee is ook de grondslag gelegd van Just's karakterteekening: hij is tegenover zijn meester eerlijk en trouw als een poedel, maar zijn houding tegenover anderen is uitvloeisel van een ruwheid, die niet alleen aan de oppervlakte zit. Als Credner (t. a. p. bldz. 79) zegt: „schwerfällig und langsam von Begriffen, ist er außerstande, sich zu einem höhern Menschentum durchzuringen", dan bereikt hij daarmee voor het

zicht in de figuur, die Lessing bedoeld heeft, meer dan Meyer-Benfey met n woorden: „An echtem Menschentum, an sittlicher Größe – und ein *heres* Menschentum gibt es für Lessing nicht – steht Just neben Tellheim" 30). Met eenige moeite laten ook deze woorden zich rechtvaardigen, maar verwaarloozen een zeer belangrijk deel van zijn individualiteit. Door de rwaarloozing of liever de vergoelijking van het dierlijk-onbeschaafde in st komt Meyer-Benfey dan ook tot allerlei moeilijkheden, die wel daarin lmineeren, dat hij voor de woorden van Tellheim (I, 8): „Nein, es gibt ne völlige Unmenschen" zelfs de mogelijkheid overweegt, ze op Tellheim f te doen betrekking hebben. Ook de opvatting van de gelijkenis van den äßlichen Pudel", die toch „ein gar zu guter Hund" is, wordt daardoor neef. Het uitgangspunt voor de mogelijkheid van twee uiteenloopende vattingen moet natuurlijk een onduidelijkheid of tegenspraak in de karakkening zijn. De uitbeelding is inderdaad niet homogeen. Just, die door n meester — met nadruk en met reden — *Bestie* genoemd wordt, die in geven omstandigheden van brandstichting en verkrachting als bruikbare chtsmiddelen spreekt, kan niet dezelfde zijn, die door zijn „dubbele rekeng" aan zijn meester en door zijn geestig verhaal aan Francisca een lesje eft. Meyer-Benfey gaat van den laatsten uit en heeft moeite met den eersten. storisch juister is het, den ruwen „Packknecht" als uitgangspunt te nemen, ontmoet men dan ook bezwaren bij de analyse van den fijn voelenden smaakvol debatteerenden dialecticus. Want deze bezwaren worden verard door de individualiteit van den schrijver, die ook op andere plaatsen ook in andere drama's zich bereid toont, aan een gepointeerden dialoog consequentie van een karakter op te offeren. Daardoor ontstaan hinderlijke enstellingen, ook bij Francisca, maar uiteraard in sterker mate bij Just, aanleiding geven tot het trekken van een scheidingslijn tusschen het akteristieke en het dialectische. Een subtiele grens, die niet bepaald kan rden zonder voortdurend het bijzondere te toetsen aan het algemeene, het kele geval te zien in het verband van het geheel. Intieme kennis van ssing's geheele persoonlijkheid moet daarbij de studie van het speciale rk ondersteunen. In dit speciale werk zelf komt het op elke uiting aan; k de schijnbaar onbelangrijkste moet geobserveerd en critisch gewogen rden. Want het belang van de uiting wordt mede bepaald door de bouwing van het geheel. Meyer-Benfey zal minder bezwaar behoeven te bben, de in den aanhef van dit artikel bedoelde woorden te schrappen; or mij beteekent het weglaten er van het verschuiven van de fijne grenslijn schen *eigen* en *vreemd* in het karakter van Just. Voor de zuivere opvatting dit karakter is het noodig op de ruwheid er van het volle licht te laten len; doet men dit niet, dan wordt men onrechtvaardig tegenover Lessing, zichzelf tegen de bestialiteit van deze plaats in bescherming neemt, door t als „Bestie" door Tellheim te doen karakteriseeren: „Nein, es gibt keine *lige* Unmenschen." Daarin ligt het groote bezwaar tegen *Minna von rnhelm* als klasse-lectuur. Tekstwijziging is in dezen een beslist onrecht ens den dichter. Een ongewijzigde tekst een grooter onrecht jegens de rlingen. Tertium non datur.

*Amsterdam.* J. H. SCHOLTE.

*The Lay of Havelok the Dane*, Edited by W. W. Skeat, Second edition revised by K. Sisam. Oxford, 1915.

K. Sisam, de schrijver van *Havelok Notes* in *Herrig's Archiv*, heeft Skeat's bekende uitgave van *The Lay of Havelok the Dane* opnieuw voor de pers bezorgd. De tweede uitgave kon niet eenvoudig een herdruk zijn, want door de onderzoekingen van Heyman, Deutschbein en Sisam zelf, alsmede door Skeat's ontdekking van de Cambridger fragmenten, was een herziening noodig geworden. De aanteekeningen zijn grootendeels nieuw, de woordenlijst is herzien en de Inleiding is omgegoten. Dit alles hoorde ons tot dankbaarheid te stemmen, maar als men leest dat "this work, necessarily hasty, would not have been possible without generous help" bekruipt ons een gevoel van ongerustheid. Misschien verklaart deze haast het feit dat de bibliographie veel minder omvat dan die in Holthausen's uitgave en dat de uitgever de paragraaf over het metrum zoo onbeduidend heeft gemaakt en in die over het rijm zoo weinig voorbeelden geeft. Overigens is de uitgave keurig: de inleiding geeft veel wetenswaardigs in een kort bestek, de tekst is goed, de woordenlijst is volledig en gemakkelijk te raadplegen en de aanteekeningen geven licht in al wat duister is.

Het is toe te juichen dat de bronnenaanwijzing binnen zekere grenzen is gehouden. In den laatsten tijd wordt door Förster en zijn aanhangers de bronnenstudie uitgebreid tot zij een omvang aanneemt, die voor overige belangrijke zaken geen plaats overlaat. Zulke uitvoerige bronnenstudies behooren in tijdschriften thuis, niet in inleidingen van eenigszins beperkten omvang.

Ik kan het niet eens zijn met den uitgever ten opzichte van zekere uitlatingen. Zoo schijnt 't mij onwenschelijk regels 138, 139 uit te laten op geen anderen grond dan dat zij niet noodig zijn.

Het belangrijke artikel van Le Sourd Creek in *Englische Studien*, 48, over *The Author of "Havelok the Dane"* is den uitgever, waarschijnlijk door de tijdsomstandigheden, ontgaan.

Ik eindig met het boekje aan te bevelen aan alle beoefenaars van het Middelengelsch, inzonderheid candidaten voor het B-examen.

*Amsterdam.* A. E. H. SWAEN.

---

## AANKONDIGING VAN EIGEN WERK.

TH C. VAN STOCKUM, *Spinoza-Jacobi-Lessing. Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Literatur und Philosophie im 18. Jahrhundert.* P. Noordhoff, Groningen, 1916.

Sedert het eerste verschijnen van Jacobi's *Briefe über die Lehre des Spinoza* heeft de overtuigingskracht van dit geschrift herhaaldelijk een onderwerp van overdenking en polemiek uitgemaakt, zonder dat men daarbij tot andere dan zeer vage resultaten gekomen is. De vraag, in hoeverre daardoor bewezen wordt, dat Lessing in zijne laatste levensjaren Spinozist geweest is, is alleen voor oplossing vatbaar na een tweeledig onderzoek: vooreerst moeten Jacobi's argumenten nauwkeurig worden geanalyseerd en geïnterpreteerd, vervolgens behoort het zoo verkregen resultaat te worden getoetst aan wat

van Lessing's wijsgeerige overtuigingen op grond van zijne werken end is.

Beide onderzoekingen leiden tot een gelijksoortig resultaat: Jacobi's boek vijst niet, dat Lessing een Spinozist in den wetenschappelijken zin des ords is geweest en uit diens eigen werken blijkt, dat Spinoza's invloed op wijsgeerig denken zich in hoofdzaak bepaalt tot het gebied der godsdienst-chiedenis en der wijsbegeerte van den godsdienst.

*Groningen.* TH. C. VAN STOCKUM.

---

## INHOUD VAN TIJDSCHRIFTEN.

**Museum, XXIII, 9** bevat o. a. J. Æ. Wartena, De geminatione. – G. A. cholson, English Words with Native Roots and with Greek, Latin, or Romance ixes. – H. Tietze, Die Methode der Kunstgeschichte.

**d., 10,** o. a. A. Meillet, Introduction à l'étude comparative des langues indo-opéennes. – H. C. Diferee, Vondel's Leven en Kunstontwikkeling. – G. Ström, lerlandsch-Zweedsch woordenboek. – H. Heiss, Balzac.

**d., 11–12,** o. a. C. Lecoutere, Inleiding tot de Taalkunde en de Geschiedenis het Nederlandsch. – F. Buitenrust Hettema, Oude glossen en hun ekenis. – M. J. Rudwin, Der Teufel in den deutschen geistlichen Spielen des elalters und der Reformationszeit. – L. Foulet, Le roman de Renard. — Utitz, Grundlegung der allgemeinen Kunstwissenschaft, 1.

**Revue d'Histoire littéraire, XXIII, 1–2.** J. Marsan, L'école romantique s 1830 [Toont aan hoe het triomfeerend romantisme dadelijk zijn samenbindende cht verliest en hoe allerlei ontbindingselementen werken]. — E. Huguet, La gue familière chez Calvin [Die zeker niet „terne" is]. – C. Latreille, Un ode de l'histoire de Shakespeare en France [Boosheid van Ponsard in 1856]. — Michaut, Travaux récents sur Lafontaine [Bespreekt de resultaten van E. Pilon, *F.*, L. Roche, *La vie de Jean de La F.* en E. Faguet, *La F.*]. - Kz. R. G. ömberg, La tragédie voltairienne en Suède [De *Oden* van Leopold, 1790, en invloed van V.]. - M. Citoleux, Quelques Muses d'A. de Vigny [Vooral de gen van Delphine Gay in 't werk van de V. en de ideeën van Mme de Staël. — Lange, Racine et le roman d'Héliodore [Vergelijkingen met *Iphigénie, Héromaque* en vooral *Bajazet*]. - S. Lenel, Un ennemi de Voltaire: La umelle [cf. XX en XXI]. - Mélanges [Bijvoegsels bij Villey, *Sources* en bij I, 385; autographen; D. Audebert]. – Comptes rendus [o. a. Ph. Martinon, *Les phes*; J. Madeleine bestrijdt zijn meening dat Marot als strophenvinder boven sard is te stellen; A Marie, *G. de Nerval;* R. Grandsaignes d'Hauterive, *Le simisme de La Rochefoucauld;* L. Pinvert, *Un ami de Stendhal*, E. D. Forgiues, us waarde als voorlooper van E. Montégut door P. Bonnefon wordt onderstreept]. — odiques. – Livres nouveaux. — Chronique.

**Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, XLIV, 2 u. 4.** Irate und Rezensionen. K. Salow, *Sprachgeographische Untersuchungen üb. d. chen Teil des katalanisch-provenzalischer Grenzgebietes.* [Meyer-Lübke: het Kat. t veel meer overeenkomst met 't Prov. dan met het Spaans; cf. daarentegen f, *Bulletin de dialectologie romane*, I, p. 3]. - P. Lehman, *Vom Mittelalter u. der lat. Philologie des Mittelalters.* – G. Frenken, *Die Exempla des J. von*

*Vitry*. – *Die Exempla des J. von Vitry*, hsgg. v. J. Greven. – L. Raynaud, *Histoire géneralé de l'influence française en Allemagne* [W. Golther: „Er lässt die Tatsachen reden, die hier in gewaltiger Fülle vorgetragen werden."] – A. B. Hopkins, *The influence of Wace on the Arthurian Romances of Crestien de Troies*, [Brugger verwerpt in een uitvoerige bespreking bijna alle konklusies van de schrijfster.] – A. C. L. Brown, *Notes on Celtic Cauldrons of Plenty and the Land-beneath-the Waves*. – G. M. Cetti, *Sulla Canzone di Rolando*. – R. Wolff, *Der interpolierte Fuerre de Gadres im Alexanderroman des Thomas von Kent*. – *Ph. de Novare, Mémoires*, éd. p. Kohler – Suchier, Birch-Hirschfeld, *Gesch. der franz. Literatur, II*. – A. Lombard, *L'abbé du Bos, un initiateur de la pensée moderne*. – Fr. Depken, *Sherlock Holmes, Raffles und ihre Vorbilder*. – F. Zimmer, *Studien zur Romantechnik des Abbé Prévost*. – Fr Schiebries, *V. Hugos Urteile über Deutschland*. – La Rochefoucauld, Mme de Sévigné, Mme de Girardin, *Textes choises et commentés*. – *Le Feu, Hommage à Mistral*. – H. Sternischa, *Deux grammairiens de la fin du XVIIe siècle, L. A. Alemand et A. de Boisregard*. – L. Roche, *Les grand récits de l'épopée fr., erklärt v. K. Schattmann*.

**Modern Language Notes, XXXI, 5,** Plath, Schiller's Influence on *Wilh. Meisters Lehrjahre*. - Alden, The 1710 and 1714 Texts of Shak.'s Poems. – Kurrelmeyer, Doppeldrucke der 2en Cottaschen Ausg. von Goethe's Werken. – Porter, How Shak. set and struck scene for *J. C.* in 1599. – Chew. Did Byron write *A Farrago Libelli*. – Zdanowicz, Frosine's Marquise in *L'Avare*. Correspondence [Seibert, Chaucer and Horace. – Moore, Sources of *In Memoriam*. – Jensen, Mrs. Shamela Andrews. — Kolbe, Notes on Göttingen and the *Harzreise*. – Cooper, But Me No Buts. – Cook, Chaucer's *fraknes*. — Clark, A Dialogue by Boileau.

**Id., 6.** Briggs, Source-Material for Jonson's Plays II. – Livingston, Venice 1727: Sonnets on the Execution of Domenico Althan. – Sehrt, Grimmelshausen as a Dialectologer. – Barnum, Saint-Pierre and Balzac. – Reviews [H. Walker, *The English Essay and Essayists*]. — Correspondence [White, A Sentence from an English Notebook of Voltaire's. – Fulton, Spenser, Sidney, and the Areopagus. – Monroe, Notes on the Anglo-Saxon *Andreas*. – Gillet, The Authorship of *Gorboduc*. — Coffman, Collins and Thomson]. — Brief Mention [Sir Sidney Lee, A Life of W. Shakespeare].

**Publications of the Modern Language Association of America, XXXI, No. 2.** M. G. Hill, Some of Longfellow's Sources of the 2nd. Part of *Evangeline*. - P. F. Baum, The English Ballad of Judas Iscariot. – A. B. Stonex, The Usurer in Elizabethan Drama. – Chas. B. Newcomer, The *Puy* at Rouen. – F. M. Warren, A. Byzantine Source for G. de Lorris' *Roman de la Rose* [*Hysmene and Hysmenias* van den 12e eeuwschen schrijver Eustathius Macrembolites]. – J. M. Thomas, Swift and the Stamp Act of 1712. – C. A. Moore, Shaftesbury and the Ethical Poets in England, 1700–1760. - W. E. Farnham, Colloquial Contractions . . . as a Test of Authorship.

**Modern Philology, XIV,** [Gen. Sect., I] O. W. Long, Engl. and Amer. Imitations of Goethe's *Werther* [in Engel.: 22 gedichten, 6 romans, één tragedie; in Amerika: 7 gedichten, 3 romans. 't Sentimenteele ook hier hoofdzaak.] — F. B. Barton, L. Sterne and Ch. Nodier. — C. R. Baskervill, Some Evidence for early romantic Plays in Engl. — E. Prescott Hammond, *The Lover's Mass* in Engl. and in Spain. — Hope E. Allen, A Note on the *Lamentation of Mary*.

# OVER HET GRAMMATIES GESLACHT.

Onder de tegenwoordige taalgeleerden neemt Dr. Hoogvliet een zeer arte plaats in. Hij beschouwt als kern van de menselike taal, zoals hij in n bekende werk *Lingua* uiteenzet, een onvolledig-bewuste normaal-logica, e in alle menselike individuën aanwezig is. Hiermee is Dr. Hoogvliet lbewust de tegenvoeter van Dr. van Ginneken, die psychiese werkzaamden als adhésies (beamingen), sentimenten en appreciaties voor het diepste zen van alle taalverschijnselen houdt. Mag men nu ook Dr. H. toegeven, t de taal, zal ze als verkeersmiddel bruikbaar blijken, in zekere mate door logica beheerst moet worden, zo kan men toch niet ontkennen, dat de ychologiese taalwetenschap op veel grammatiese categorieën en gebeurtessen in het leven der talen een verrassend licht heeft geworpen.

Een tweede eigenaardigheid in Dr. Hoogvliets taalbeschouwing is gesigleerd door Dr. dèr Mouw. Deze zegt, dat de heer H. „met bedoeling, et volkomen bewustheid, geen taalhistoricus" is[1]). Dr. H. heeft die bewe-g beperkt door te zeggen, dat hij, „waar hij de beschrijving der taalvormen onderwerp kiest, met bewustheid geen taalhistoricus" is, maar nochtans zijn overtuiging uitgesproken, dat „er behalve de historische taalbeschoung een niet-historische bestaan kan"[2]). Dit zal niemand ontkennen, voorver het het zuiver descriptieve aangaat. Wil men echter taalverschijnselen hun oorsprong verklaren, dan zal men een historiese methode van derzoek moeten volgen.

In zijn brochure *Die sogenannten „Geschlechter" im Indo-europäischen d im Latein* (den Haag, 1913) nu is Dr. Hoogvliet m. i. niet in die te histories te werk gegaan, als het onderwerp wel vereiste. Volgens eng logiese gezichtspunten onderscheidt hij in de indogermaanse talen drie ndividuirungsgrade", n.l., „1⁰ *normal* (sogenannt „männlich") 2⁰ *bruchstück-er dingartig* (sogenannt „sächlich" oder *neutrum*) und 3⁰ *vielheit-* oder *chenartig* (sogenannt „weiblich")"[3]). Zeer in 't algemeen omvat dan de eede afdeling de eenheden, die evengoed of beter als *delen van eenheden* nnen worden beschouwd en de derde die, waarbij men zich evengoed of er een *veelheid als eenheid* denken kan, terwijl tot de eerste afdeling alle erige eenheden behoren. Verschillende groepen van substantieven, die tot van deze afdelingen behoren, worden dan nader opgesomd.

Mocht men soms op het eerste gezicht denken, dat Dr. H. er slechts op is te onderzoeken, met welke betekenissen of betekenisgroepen zich de nera in een historiese indogermaanse taal dekken — uit *Lingua*, pag. 160 g. blijkt, dat hij zich de geslachten werkelik in indogermaanse tijd ontstaan nkt uit een groepering van de nomina naar de betekeniskenmerken, die in een historiese taal voor elk van de genera meent te kunnen vaststellen. Aldaar zet Dr. H. ook uiteen, hoe hij zich de volgorde van het ontstaan

---

Dr. J. A. dèr Mouw, *Dr. J. M. Hoogvliets opvatting van taalstudie en methode van onderwijs*, pag. 12.
*Lingua*, pag. VI.
*Die sog. „Geschl."*, pag. 8.

der genera voorstelt (Hiervan spreekt hij n.l. in *Die sog. „Geschl.* niet). Het uitgangspunt van de klassificering zou dan geweest zijn de tegenstelling: normale eenheid – niet normale eenheid (het neutrum). Een dergelijke abstracte tegenstelling lijkt nu niet juist een, die bij een primitieve mens zou opkomen, en zelfs bij mensen van verschillende taalstammen (want Dr. H. vindt die onderscheiding ook in de Semitiese talen terug)! – De „zaaksoortige" afdeling (het femininum) zou dan ontstaan zijn, doordat men bij sommige substantiva van de eerste groep weifelde tussen eenheid en veelheid. In de verte nadert H. hier dus tot de hypothese van Van Ginneken [1]), maar wandelt dan weer zijn eigen weg in onbewezen morphologiese constructies.

Aan de mogelikheid, dat het punt van uitgang eenmaal een ander geweest is, dan wat nu aan de genusverdeling schijnt ten grondslag te liggen, denkt hij niet. De mogelikheid, dat een oude groepering, waarvan het criterium niet meer gevoeld werd, overgegaan kan zijn in een andere, laat hij niet gelden. Het feit, dat het masculinum en femininum reeds vanouds met de natuurlike sexe-onderscheiding geassociëerd is geweest, zegt hem niets.

Zijn vast geloof aan de albeheersende en voor alle tijden gelijke logica brengt Dr. Hoogvliet zelfs zover, dat hij herhaaldelik toont te menen, dat het geslacht van alle woorden in moderne talen zich nog volgens zijn systeem logieserwijze laat verklaren, m. a. w., dat het indelingsprincipe bij de moderne volken nog leeft. Het verschijnsel, dat het grammaties geslacht in moderne talen neiging toont te vervallen of geheel te verdwijnen, had hem toch hiervoor moeten waarschuwen. En ook in een andere richting had dit verdwijnen zijn gedachten moeten leiden: Blijkt niet daaruit, dat het grammaties geslacht iets speciaal primitiefs is? Moest dit Dr. Hoogvliet niet afschrikken van pogingen om tot in de finesses een logiese verklaring bij ieder woord na te jagen? Misschien zal het niet in H's systeem passen, iets als Lévy-Bruhl's „praelogica" [2]) in de mentaliteit van Oerindogermanen aan te nemen. Maar laat dan de Oerindogermaan dezelfde taal-logica erop na gehouden hebben als de 20e-eeuwer, de heer H. zal toch een zeker verschil in *wereldbeschouwing* (in de ruimste zin genomen) tussen de gemiddelde cultuurmens en de gemiddelde „savage" niet miskennen. Wat zal b.v. voor de Oerindogermanen „abstrakt oder übersinnlich" (groep 5⁰ van de „dingartige" afdeling) geweest zijn? Veel meer, of veel minder, al naar men het neemt, dan voor de moderne mens. Aan zulk een voorbeeld wordt duidelik, hoe Dr. Hoogvliets logiese en zijn onhistoriese taalbeschouwing hier in ongelukkige harmonie zijn.

Dat Hoogvliets pogen, om van elk substantief in het Latijn het geslacht te „verantwoorden", herhaaldelik schipbreuk lijdt, is niet te verwonderen. Het is gemakkelik genoeg, onder de „Einzelheiten" (pag. 15 vlgg.) naast verscheiden woorden een synoniem aan te voeren of een verwant woord uit een andere taal, dat een ander geslacht heeft, waarvoor dus Dr. H. weer een afzonderlike uitweg zou moeten bedenken. Maar het is niet nodig dit te doen.

---

[1]) Van Ginnekens zienswijze kort gerefereerd bij de Josselin de Jong, *Tschr. v. Ned. T. en Letth.*, XXIX, 58 vlgg.

[2]) L. Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, 1910, Chap. II

Wanneer men aan Dr. Hoogvliet zulk een lijst van tegenstrijdigheden in jn systeem voorlei, zou hij misschien verwijzen naar het laatste deel van jn brochure, waar hij de dissertatie van Dr. de Josselin de Jong [1]) bespreekt ı aantoont dat zijn (H.'s) systeem voor de Algonkin-talen beter schijnt te ıssen dan de verklaring van die geleerden, die in de Algonkin-talen de aardeerings-onderscheiding „levend" en „levenloos" aannemen. (Hierbij oet worden opgemerkt, dat Dr. de J. de J. zelf de termen „levend" en evenloos" niet juist acht, maar de voorkeur geeft aan de namen „actief-ansitief" en „passiel-intransitief". Dit komt bij Dr. Hoogvliet niet duidelik uit).

Het boek van de heer Josselin de Jong volgt een andere weg, en stellig n, waarlangs op de duur meer te bereiken zal zijn dan langs die van r. Hoogvliet, n.l. de ethno-psychologiese. De ethno-psycholoog, in het volle ewustzijn, dat hij, om taalverschijnselen in hun oorsprong te verklaren, stories te werk moet gaan, stelt zich, wanneer hem de historiese gegevens ıtbreken, zoals bij het nagaan van ontstaan en voorgeschiedenis van de ammatiese geslachten in de levende indogermaanse talen het geval is, niet vreden met de onzekere resultaten, die hij uit het historiese indogermaanse almateriaal halen kan. Hij tracht de leemte aan gegevens langs een andere eg aan te vullen en gaat daartoe uit van de onderstelling, dat de mentali-it van nu nog levende primitiever volken aan die van de Oerindogermanen et zeer ongelijk zal zijn. Wil hij nu de oorsprong van een ongetwijfeld imitief verschijnsel als het grammaties geslacht nagaan, dan zoekt hij in talen van die primitieve volken naar verwante verschijnselen, die zich ar niet voordoen in een staat van verwording, als versteende morphologiese rschillen, zoals in de historiese indogermaanse talen, maar in nog veel orzichtiger toestand, de psychiese achtergrond a. h. w. nog tonende. oor toetsing nu van de oerindogermaanse toestand, zoals die zich laat rmoeden uit de historiese talen, aan wat hij daarbuiten in „antiekere" en waarneemt, tracht hij inzicht te verkrijgen in de oorsprong van analoge rschijnselen in het indogermaans.

Wie deze methode volgt, stelt voorop, dat voor de primitieve mens, die dingen anders ziet, andere kenmerken opmerkelik kunnen zijn, andere iteria kunnen gelden dan voor de cultuurmens. Hij troost er zich dus in, t hij niet dadelik met zijn logies begrip van stap tot stap zal kunnen gaan, wat zich in de taal van zulke mensen voordoet, m. a. w., dat hij ch vooralsnog niet geheel in hun mentaliteit kan verplaatsen.

Heeft dan de methode van onderzoek, die de heer Hoogvliet volgt, in geheel geen kans op resultaat? Als het te doen is om een verklaring van , oorsprong, inderdaad zeer weinig. Maar toch kan het zijn nut hebben, ór men een niet-idg. klassificeringssysteem aan het indogermaans a. h. w. l opdringen, een methodies onderzoek in te stellen naar de functies van genera in de historiese indogermaanse talen. Doen we dit voor meer en, zoals de heer H. het gedaan heeft voor het Latijn, en kunnen we zo men tot enige algemene formuleringen van betekenissen als Dr. H. op

---

) J. P. B. de Josseling de Jong, *De waardeeringsonderscheiding van „levend" en „leven-s" in het Indogermaansch vergeleken met hetzelfde verschijnsel in eenige Algonkin-talen.* ıno-psychologische studie, Leiden, 1913.

pag. 26 van zijn brochure geeft, dan kan dit zeer stellig aan het verder onderzoek dienstig zijn.

Immers hebben we ons de gang van ontwikkeling zeer in het algemeen ongeveer aldus voor te stellen: In zekere periode werkt de onderscheiding, volgens algemeen geldende kriteria, hetzij men die opvat als te berusten op een psychologiese waarderingsonderscheiding, hetzij als een klassificatie naar (primitieve) logica. Met de ontwikkeling van volk en taal zullen de grenzen van die onderscheidingen zich verschuiven, en nog niet geklassificeerde of nieuw-gevormde woorden zullen naar andere gezichtspunten worden ingedeeld. Zo is het denkbaar, dat een nieuwe klassificatie de oude vervangt of doorkruist. Zijn eenmaal bepaalde klassen door vormverschillen tegenover elkaar gekenmerkt, dan zal bij het indelen van woorden langzamerhand ook morphologiese analogie een rol gaan spelen, maar toch zullen verwante betekenissen steeds bij elkaar ondergebracht worden. En hoe meer het sprekende volk voortschrijdt op de weg van de cultuur, hoe begrijpeliker die indelingscriteria voor ons moderne mensen zullen worden. Zo wordt het dan mogelik door nauwgezet onderzoek logiese onderscheidingskenmerken vast te stellen, die aan de historiese geslachten zoal niet ten grondslag liggen, dan toch in een gegeven periode als zoodanig gevoeld zijn. Dat natuurlik niet voor alle woorden zo een verklaring zal zijn te vinden, is na het boven gezegde duidelik. Maar toch is, zo beschouwd, een studie als die van Dr. Hoogvliet niet zonder belang, ja is het zelfs wel mogelik, dat Dr. H. een werkelike stand van zaken in een bepaalde periode enigermate heeft benaderd.

Heeft men nu op de manier van Dr. Hoogvliet in historiese indogermaanse talen sommige algemene betekenissen voor de geslachten kunnen vaststellen, dan is men een kleine stap nader op de weg naar de oorsprong. Uitgaande van een overzicht [1]) als Dr. H. op pag. 26 geeft, kan men door vergelijking met talen, waar het uitgangspunt van de klassificatie of klassificaties nog te zien is, misschien uitmaken, welke onderscheiding of onderscheidingen in het indogermaans eenmaal zijn gemaakt of op elkaar gevolgd. Misschien zal men langs die weg ook nog eens in grote lijnen kunnen tekenen de ontwikkelingsgeschiedenis van de oorspronkelike klassificaties met het toenemen in cultuur van het volk, dat die klassificaties in een antieker staat in de taal tot uitdrukking heeft doen komen.

Dit alles evenwel veronderstelt een diepgaander kennis van de minder beschaafde volken, dan wij nu bezitten. Totnogtoe grijpt men nog te veel rond onder de verschillende volken van lagere cultuur, om gegevens van cultuurtalen te illustreren, alsof 1⁰ die natuurvolken alle in hetzelfde stadium van ontwikkeling verkeerden en 2⁰ of de diepere achtergrond van hun — toch zo gebrek-

---

[1]) Dr. H. geeft een „zusammenfassende kurze und klare Formulierung der drei „Geschlechter" ..... aus einer Fünfzahl dreiteiliger Spaltungen nach *a*) Quantität, *b*) Qualität *c*) Aktivitätsanteil, *d*) Wesensform und *e*) Geometrischer Gestalt, folgenderweise:

*a*) (Quantität) I Einheit, II Vielheit, III Bruchstück oder Teil.
*b*) (Qualität) I bewegend, II sich-bewegend, III bewegungslos.
*c*) (Aktivitätsanteil) I Werker (Täter), II Wirkung, III Erwirktes oder Zuerwirkendes.
*d*) (Wesensart) I Personswesen, II Pflanzenbildung, III Ding.
*e*) (Geometrische Gestalt) I (länglich) ausgestreckt, II (breit) ausgebreitet, III (rund) gedrängt"

gekende — talen reeds duidelik te zien was [1]). Immers tussen die ken is verschil. Wanneer men eenmaal zo ver is, dat men met zekerheid vaststellen op welke sport van culturele geavanceerdheid de verschillende natuurvolken in onderlinge verhouding staan, dan heeft men kans, ook verschijnsel als de klassificering van de nomina in het verloop van zijn chiedenis enigszins te kunnen volgen. En in zulk een keten zou een rzicht als dat van de heer H. misschien treffend passen. Maar zolang de ningen over wat nu eigenlik het kenmerk van primitiever, wat van meer vorderde" mentaliteit is, zozeer zijn verdeeld, schijnt dit nog niet mogelik. endien zal men rekening moeten houden met de bezwarende omstandig-d, dat een taal in zijn ontwikkeling achter kan blijven bij het volk, dat taal spreekt. Zooals b.v. het Grieks in zijn overvloedige vormenweelde een taalstadium vertegenwoordigt als bij een zo hoog beschaafd volk de Hellenen te verwachten was.

Vie Hoogvliets brochure over het grammaties geslacht gelezen heeft, zal rtaan waarschijnlik nog niet geloven, dat onze indogermaanse voorouders, offen door de tegenstelling: normale eenheid – ding, enz. een systeem de genera het aanzijn hebben gegeven. Maar dit zal toch de lezer licht n meenemen: moge bij het zoeken naar de verklaring van het *ontstaan* een grammatiese categorie de psychologie hem het verste brengen, bij nagaan van de *geschiedenis* van zulk een grammatiese categorie zal hij degelik Hoogvliets „onvolledig-bewuste" logica als leidende en richtende or zien meedoen [2]).

*otterdam.* C. B. VAN HAERINGEN.

---

## LA *GRANIDA* DE HOOFT.

### NOTES D'UN ROMANISTE.

. Kluyver, en écrivant pour le second numéro de cette revue son étude la *Granida*, ne prévoyait probablement pas qu'elle serait lue avec intérêt aris, au milieu des préoccupations et du fracas de la guerre mondiale. Il a été pourtant ainsi: il s'est trouvé à Paris un lecteur de Hooft qui it depuis quelque temps occupé de son œuvre gracieuse au point de vue études romanes. Il demande la permission de soumettre au public de revue quelques rapprochements; il s'empresse d'ajouter que ce n'est pas contester les résultats obtenus par M. Kluyver, mais pour les compléter.

---

Men heninnere zich, hoe b.v. over de Algonkin-talen tussen de verschillende geleerden, ich met de studie daarvan hebben beziggehouden, over de aard van de daar voorkomende ficaties geen eenstemmigheid verkregen is.

In een inhoudsopgave zie ik, dat Dr. Hoogvliet in de eerste aflevering van de lopende ang van het *Tijdschr. v. Ned. T. en Letterk.* gegeven heeft *Regels (naar de beteekenis) het deel- of dingsoortig (zoogenaamd „onzijdig") „geslacht" in de Nederlandsche taal.* aflevering heb ik tot mijn spijt wegens de zeer ongeregelde verzending nog niet in handen n krijgen. Naar de titel te oordelen, gaat evenwel Dr. Hoogvliet op geheel dezelfde wijze rk als hij reeds in *Lingua* en *Die sogenannten „Geschlechter"* deed, zodat wellicht geen e bovenstaande opmerkingen wijziging behoeft.

C. B. v. H.

*enhagen.*

Grâce aux déductions, a la fois ingénieuses et solides, du savant néerlandais, l'original anglais supposé de la *Granida* a pris une forme plus nette; on commence à en entrevoir les lignes principales. Mais M. Kluyver ne conteste pas, malgré ce résultat essentiel, l'indépendance relative de Hooft à l'égard de cet original; il admet lui-même que le quatrième acte de la pièce est tout entier de l'invention de Hooft. Sur d'autres points encore, Hooft a pu ajouter ou modifier, surtout dans les parties lyriques. Les influences italiennes, dans la *Granida*, sont indéniables; on s'est peut-être trop exclusivement préoccupé des œuvres dramatiques: Hooft, qui connaissait si bien la littérature italienne, a pu faire des emprunts à d'autres genres de poésie. Tous ceux qui se sont occupés de ses œuvres savent combien il admirait l'Arioste. Depuis longtemps j'étais frappé de la ressemblance qui existe entre le brutal et violent Ostrobas de Hooft et le Rodomont du *Roland Furieux*. Ce n'est peut-être qu'une impression personnelle. Mais il y a entre les deux œuvres un autre point de contact, trop précis pour qu'on puisse le négliger: il y a une analogie frappante, évidente entre l'action de la *Granida* et un épisode développé dans l'avant-dernier chant (le XLVe) de l'*Orlando Furioso*. Dans le drame de Hooft, la main de la princesse Granida doit être le prix d'un combat singulier entre Tisiphernès et Ostrobas; Daifilo, le héros du drame, s'offre pour remplacer dans ce duel son protecteur Tisiphernès qui ne se sent pas sûr de la victoire; cette offre de Daifilo est d'autant plus méritoire qu'il aime lui-même Granida. De même, chez l'Arioste, Roger pour rendre service au prince byzantin Léon, qui lui a sauvé la vie, combat sous le nom et sous l'armure du prince la guerrière Bradamante, dont il conquiert ainsi la main pour Léon; il ne dit pas qu'il est lui-même le fiancé de Bradamante. Plus tard, Léon cède généreusement Bradamante à Roger, de même que, chez Hooft, Tisiphernès renonce finalement à la main de Granida en faveur de Daifilo [1]).

Il n'est pas bien sûr, je l'accorde, que ce soit Hooft qui a introduit dans l'action ce thème du duel sous le nom d'un autre et du double renoncement: il a pu le trouver dans le drame anglais perdu: une traduction anglaise de l'*Orlando Furioso* avait paru dès 1591; de plus, il est assez connu que beaucoup d'Anglais, du temps d'Elizabeth, lisaient l'italien. Il est cependant remarquable que le duel ne se retrouve pas dans *The bashful Lover* de Massinger, sur lequel M. Kluyver a appelé l'attention, comme dérivé probable de la pièce anglaise disparue: le héros y prouve son amour par un exploit d'un autre genre.

Sortant pour un moment du domaine du romaniste, je me permets d'appeler l'attention sur le songe fictif de la Nourrice, au IVe acte. M. Kluyver (p. 133) voit dans ce récit un souvenir de l'union de Bacchus et d'Ariane au Ve acte de l'*Ariane* de Hooft lui-même: le poète aurait été son propre imitateur. Ceci semble très vraisemblable, surtout quand on remarque que l'expression *doorschijnighe saelen Des Hemels* (v. 1354 édit. van den Bosch) dans le récit de la nourrice, correspond à *cristallijnen vloer Des Hemels* dans l'allocution de Bacchus à Ariane. — Mais on peut se demander s'il n'y a pas

---

[1]) J'ai indiqué ce rapprochement dans le *Gedenkboek* du *Nieuwe Gids* (1910), p. 37.

e autre influence. Il y a un épisode antique dans lequel l'Amour en sonne exige, comme dans le récit imaginé par Hooft, qu'on lui livre une ne et belle princesse: c'est le conte de *Psyché* dans le roman des *étamorphoses* d'Apulée. Chez Apulée, l'Amour se sert de l'intermédiaire l'oracle d'Apollon, comme dans le songe fictif de la nourrice dans *anida*, c'est Minerve qui est l'interprète de sa volonté; chez l'auteur n (*Métamorph.* IV, 33), l'oracle parle, comme de juste, un langage obscur terrifiant, tandis que, chez Hooft, Pallas Athéné s'exprime en termes très irs, qui conviennent à la déesse de la Sagesse; mais dans les deux cas, situation est la même. Aux XVIe et XVIIe siècles, le roman d'Apulée était iversellement connu, il en existait même des traductions faites pour le grand blic, on peut dire pour le peuple; Hooft, bon latiniste, l'a certainement en original.

Revenons à la littérature italienne. Si la *Granida* n'est pas une pastorale, fluence des *favole boschereccie*, des *tragicommedie pastorali* des Italiens n est pas moins sensible; non qu'il faille songer à une traduction, ou me à une tentative d'écrire en hollandais une pastorale à l'italienne: le seul que la *Granida* ne se conforme pas à la règle des unités, scrupusement observée dans les modèles italiens, s'opposerait à cette hypothèse[1]). is l'influence de ces modèles n'en est pas moins indéniable dans bien des ails. Leendertz, déjà, a signalé des passages entiers, imités du *Pastor Fido.* double chœur qui termine la pièce est manifestement un souvenir de la gi-comédie du Guarini, où l'on trouve au quatrième acte (scène VI) un uble chœur. – Au début de la *Granida*, la scène charmante entre Daifilo Dorilea (v. 89 et suiv.) est certainement un souvenir de la première scène l'*Aminta* du Tasse, mais je crois que Hooft a eu présent à l'esprit un re modèle encore, à savoir l'*Alceo*, d'Antonio Ongaro, une imitation de *minta* où les pâtres sont remplacés par des pêcheurs et qui, du temps Hooft, n'était guère moins célèbre en Italie que l'*Aminta* lui-même. vers 110–122 de Hooft (*Wilt rekeninghe maken Dat dese roose-kaken* .) qui ne trouvent pas leur contra-partie exacte dans la scène de l'*Aminta*, ondent remarquablement à un passage de la première scène de l'*Alceo*: Amour se vengera de toi", dit Alcippe, faisant la leçon à Eurilla, rebelle 'amour, comme la Silvia du Tasse:

*Ti chiamerà fra le sue schiere allora*
*Che i ligustri e le rose delle guance*
*Saran del gelo oppresse; allor che'l crine,*
*Invece d'or, sarà d'argento . . . .*

mp. aussi à *dese lippen varsch, Die gloeyen als een kars* de Hooft, ce e dit Alcippe quelques vers plus haut: *Si vermiglie le labra . . . .*).

l y a de même un souvenir manifeste de la pastorale italienne dans le u chœur des jeunes filles au troisième acte (v. 964 et suiv.) où il est estion de l'Age d'or. Mais ici je suis obligé de m'arrêter un peu plus guement, car ce chœur pose un problème intéressant, non seulement pour genèse de la *Granida*, mais pour l'histoire des idées.

---

[1] Il est remarquable que Hooft s'excuse à cet égard dans sa préface projetée, publiée pour remière fois par Leendertz.

Après une courte prière aux Dieux, qui ont inspiré aux combattants le courage nécessaire pour triompher des ennemis du pays (strophe I), le chœur peint l'Age d'or et ses félicités (strophes II et III). Mais le débordement des convoitises mit fin à ce bonheur; on s'efforça de mettre un terme aux combats qui furent les conséquences des premières passions, en partageant le sol (strophes IV et V); puis des rois furent élus, pour que, par de justes sentences arbitrales, ils pussent mettre fin aux querelles et aux combats de l'intérieur et aux invasions du dehors (strophes VI et VII). Ces premiers rois furent justes, mais leurs successeurs furent injustes, ils convoitèrent le bien d'autrui; de là les guerres de conquête (strophes VIII—X); grand est le malheur d'un pays conquis et opprimé par l'étranger; le chœur renouvelle par conséquent son action de grâces aux Dieux (strophe XI).

La mention de l'Age d'or est naturelle dans une pastorale, une idylle; on ne s'étonne donc pas de trouver un tableau lyrique des félicités de cet âge dans le *Pastor Fido* (acte IV) aussi bien qui dans l'*Aminta* (acte I). Il est évident que Hooft a eu en vue ces modèles; mais il n'a de commun avec eux que l'idée abstraite, qui vient, en dernière analyse, de la poésie antique. Le chœur du Tasse célèbre un Age d'or tout sensuel: le premier âge de l'humanité était le temps des amours faciles, celui où les amoureux ne trouvaient pas de cruelles: voilà l'idée que le poète développe avec une grâce d'expression incomparable. Quant à Guarini, son chœur est manifestement écrit pour combattre l'idée du Tasse: pour lui, l'Age d'or n'était pas l'époque de l'amour libre, mais de l'amour fidèle (depuis longtemps, les historiens de la littérature italienne ont remarqué que Guarini a composé son *Pastor Fido* pour opposer à la sensualité de l'*Aminta* une conception plus élevée, plus noble de l'amour).

L'idée de Hooft est incontestablement plus large, plus intéressante: son Age d'or n'a rien d'érotique; en revanche, le poète insiste sur l'égalité, la communauté des biens qui assuraient le bonheur de l'humanité primitive[1]). Les passions humaines, en se développant, mirent fin à ce bonheur; de là, comme nécessité sociale, l'institution de la royauté; celle-ci, se corrompant à son tour, engendra le fléau de l'ambition politique, des guerres de conquête contre lesquelles le patriotisme, le dévouement du guerrier est la seule barrière possible.

Cette conception est fort belle; mais ceux qui connaissent la littérature française du moyen âge peuvent constater avec quelque étonnement qu'elle se rencontre déjà, au moins pour la partie essentielle, dans le *Roman de la Rose*.

On se rappelle que Jean de Meung dessine, au cours de son récit allégorique (v. 9106—9204, édit. Fr. Michel), un tableau charmant de l'Age d'or. Cet âge, explique-t-il, était celui de l'amour sans contrainte (v. 9196—9204) [ceci le conduit à une digression interminable sur ou plutôt contre le mariage (v. 9203—10212)]; il explique comment „Barat, Péché et Male Aven

---

[1]) Comp. au chœur le monologue de Granida, v. 861—880: là le poète ajoute un trait: il note le bonheur de l'humanité primitive, qui ne connaissait pas le mariage politique, le mariage de raison et laissait aux amoureux la liberté du choix. Il est cependant loin du sensualisme du Tasse.

re" mirent fin à ce bonheur (v. 10276—10350): la primitive communauté es biens disparut, on partagea le sol; il en résulta des plaintes, des désor- res; pour y mettre fin, les hommes élurent un chef. Et alors suivent les rs connus (v. 10250 et ss.):

*Lors s'assemblérent pour eslire,*
*Un grant vilain entr'eus eslurent,*
*Le plus ossu de quanqu'il furent,*
*Le plus corsu et le greignor,*
*Si le firent prince et seignor;*
*Cil jura qu'à droit les tendroit*
*Et que lor loges desfendroit,* etc.

On voit que, chez le poète français contemporain de saint Louis, et chez poète hollandais des première années du XVII^e siècle, on a exactement la ême suite d'idées; on peut encore noter que Hooft, dans son esquisse plus pide, mentionne expressément le partage du sol, après la fin de l'Age d'or . 995: *Sij verdeelden d'Aerde*), tout comme Jean de Meung, qui dit, lui ssi, dans son tableau des misères qui suivirent la fin de l'Age d'or . 13341):

*La terre meïsme partirent.*

A notre avis, la ressemblance entre Hooft et Jean de Meung est tellement ıppante qu'elle ne peut s'expliquer par une simple coïncidence. Certes, en reille matière des coïncidences sont possibles: nous avons vu que le Tasse ait fait de son Age d'or l'époque des amours très faciles, de même que Jean Meung avait supposé pour la même époque la liberté de l'amour, et cependant admet difficilement l'auteur de l'*Aminta* lisant, vers 1570, le *Roman de la Rose* une imitation italienne de ce roman; l'œuvre de Guillaume de Lorris et de an de Meung avait eu du succès en Italie au moyen âge[1]), mais y était rtainement oubliée au XVI^e siècle; de plus, on peut expliquer cette coïnci- nce, en admettant entre les deux poètes une certaine analogie de tempé- ment — sensualité plutôt brutale chez Jean de Meung, élégante et délicate ez le Tasse — qui les amena, à tirer des conclusions analogues des données nt ils disposaient, chacun de son côté[2]). Le cas de l'analogie entre Jean Meung et Hooft est très différent et l'idée qui est commune — les ıgines de la royauté, primitivement élective, rattachées aux désordres qui ivirent la fin de l'Age d'or — est tellement spéciale qu'il est vraiment possible d'expliquer cet accord par une simple coïncidence accidentelle.

---

) Voir Luigi Foscolo Benedetto, *Il „Roman de la Rose" e la letteratura italiana*, Halle S., 1910. In 8° (*Zeitschr. f. romanische Philologie*, Beiheft no. 21).

) Jean de Meung a, semble-t-il, donné un sens spécial à la parole d'Ovide que les hommes l'Age d'or vivaient *sine lege* (*Métamorph.* I, 90) et il l'a combinée avec la pensée que le me Ovide a formulée dans un tout autre épisode (celui de l'enlèvement d'Europe, *Métamorph.* 846.: *Non bene conveniunt nec in uno sede morantur Majestas et Amor*, ce que Jean de ung a exprimé à sa façon dans les vers si connus *Qu'onques Amor et Seignorie Ne atrefirent compaignie* etc. v., 9172 et suiv. — Le Tasse, de son côté, semble avoir pris son e dans la poésie antique qui, à partir de l'époque alexandrine, avait introduit dans la peiñ- e de l'Age d'or un élément amoureux; voir les passages de Théocrite, Properce et surtout ulle cités par Em. Graf, *Ad aureae ætatis fabulam symbola*, dans *Leipziger Studien zur clas- hen Philologie*, VIII, 55—56. Ces poètes, peu connus ou inconnus en France au XIII^e siècle, ent naturellement bien connus en Italie, au XVI^e.

On pourrait supposer que Hooft avait lu le *Roman de la Rose*, supposition peu vraisemblable. Il est vrai que ce roman avait bénéficié de l'invention de l'imprimerie et que Clément Marot avait rappelé l'attention sur l'œuvre en publiant en 1526 une édition modernisée [1]). L'hypothèse d'une utilisation directe du roman par Hooft n'est pas impossible; mais, encore une fois, elle n'est guère vraisemblable. Hooft goûtait la poésie française, mais c'était celle de la Pléiade; ce qui l'avait précédée ne devait guère l'attirer; en particulier, on se représente difficilement un homme comme lui, de formation aussi complètement humaniste, se mettant à la lecture du *Roman de la Rose* et surtout la poursuivant jusqu'au vers 10250.

Une autre supposition qu'on pourrait faire, serait celle-ci: Jean de Meung et Hooft se sont inspirés également d'un écrivain de l'Antiquité. Cette idée est également à écarter. L'idée de l'Age d'or est évidemment antique, et Jean de Meung l'avait trouvé chez Ovide (*Métamorph.* I, 89 et suiv.), dont il développe les indications. L'idée d'une royauté élue, aux origines de l'humanité, semble également d'origine classique. M. E. Langlois [2]) a songé à Lucrèce comme source de Jean de Meung, mais il remarque lui-même que le poème de Lucrèce était inconnu au XIII^e siècle. De plus, Lucrèce donne, il est vrai, (V, 1106, 1134) aux chefs de l'humanité primitive le titre de *reges*, mais ne dit pas d'où ces rois tiraient leur pouvoir; enfin, chez lui — et pour cause — il n'est pas question d'un Age d'or.

Il y a cependant des raisons de croire que le célèbre passage de Jean de Meung sur l'élection du premier roi reproduit une idée antique. M. E. Langlois a appelé l'attention sur un chapitre d'Isidore de Séville, le compilateur par l'entremise duquel tant de notions du monde classique sont parvenues aux gens du moyen âge. Je reproduis ici le passage d'Isidore plus complètement que ne l'avait fait M. E. Langlois (*Sententiarum liber* III c. 47, *De subditis*, dans Migne, *Patrologia latina*, t. 83, col. 717):

*Propter peccatum primi hominis humano generi poena divinitus illata est servitutis . . . . Et licet peccatum humanæ originis per baptismi gratiam cunctis fidelibus dimissum sit, tamen æquus Deus ideo discrevit hominibus vitam, alios servos constituens, alios dominos, ut licentia male agendi servorum potestate dominantium restringatur. Nam si omnes sine metu fuissent, quis esset qui a malis quempiam prohiberet? Inde et in gentibus principes regesque* electi sunt, *ut terrore suo populos a malo coërcerent atque ad recte vivendum legibus subderent.*

On remarquera que, dans ce passage, l'auteur se place successivement à deux points de vue opposés: il expose d'abord la thèse théocratique, d'après laquelle le pouvoir vient de Dieu, puis, à la fin, il adopte la théorie nettement démocratique de l'origine populaire du pouvoir des premiers rois. Ceci semble bien prouver qu'ici encore Isidore de Séville fait œuvre de compilateur. L'hypothèse que les premiers rois ont été élus semble bien d'origine profane et classique; où l'écrivain chrétien l'a-t-il prise? C'est aux historiens de

---

[1]) Voir sur cette édition Brunet, *Manuel du Libraire*, 5e édit., Paris, 1862, III, col. 1174. Le passage qui nous intéresse se trouve dans l'édition de 1526, fol. 63*a*.

[2]) *Origine et Sources du Roman de la Rose* (Paris, 1890), p. 127.

pensée antique d'en chercher l'origine, mais il est peu vraisemblable que source d'Isidore ait contenu autre chose que cette thèse sur l'origine du ouvoir royal; le rattachement de l'élection du premier roi à l'histoire de Age d'or doit être l'œuvre personnelle de Jean de Meung, de même que est lui qui a rattaché à l'Age d'or la parole d'Ovide sur l'incompatibilité *Majestas et Amor.*

Pour revenir à Hooft, s'il n'a pas lu le *Roman de la Rose* et si la comnaison d'idées qu'il a en commun avec Jean de Meung ne vient pas de Antiquité, comment a-t-il pu connaître ces idées? Probablement par quelque mpilateur que je n'ai pas réussi à découvrir. Le Moyen Age ne mourut s tout entier pour les hommes de la Renaissance. Citons comme exemple n contemporain et compatriote de Hooft: ceux qui ont lu les poésies de cob Cats et les notes et discussions parfois très savantes que l'auteur ajoute ses poésies, savent que des anecdotes, des récits très curieux d'origine médiévale trouvent chez ce moralisateur calviniste, qui n'a certainement jamais lu ne œuvre néerlandaise ou française du moyen âge: il les tirait de comlations, surtout de compilations latines, qui circulaient de son temps. our ce qui concerne le chœur de *Granida*, on songe à Montaigne, dont ooft, comme on sait, était un grand admirateur; mais je n'ai pas réussi à ouver chez le philosophe bordelais une allusion au passage de Jean de eung. J'ai feuilleté également les *Politicorum libri sex* de Juste Lipse, à use de la grande réputation de l'auteur au début du XVII^e siècle et par- que ce livre est expressément recommandé par Montaigne (*Essais*, l. I, . 25, t. I, p. 114, édit. de Paris, 1878): je n'y ai rien trouvé se rapporint aux idées développées par Jean de Meung. Mais une fois que l'attention sera portée de ce côté, il est probable qu'on finira par retrouver *the issing link* dans quelque livre analogue du seizième siècle.

De pareilles recherches ne satisfont pas seulement une vaine curiosité: en ehors de la lumière qu'elles répandent sur les sources où des écrivains éminents uisaient leurs idées, elles montrent la survivance de certaines conceptions et s voies parfois singulières (du moins à notre point de vue) par lesquelles les cheminaient, en quelque sorte sous terre, et se répandaient au loin.

*Paris.* G. Busken Huet.

P.S. J'ai consulté sur la question de la royauté primitive *élective* M. Ch.-M. n Deventer, qui connaît si bien les philosophes grecs; il m'a indiqué des ssages, notamment d'Aristote, *Politique*, III, ch. 9 § 7, où, à propos des is de l'époque héroïque, le philosophe attribue à la royanté une origine opulaire. Mais, là encore, il n'est pas question de l'Age d'or, ce qui est sez naturel, cette conception étant mythologique, non philosophique. Je ois que de nouvelles recherches qu'on pourra faire aboutiront au même sultat négatif, mais qui prouve en même temps l'originalité de la combiaison de Jean de Meung.

# LES DÉBUTS DE LA POÉSIE LYRIQUE COURTOISE.

## Les premières théories et les premiers modèles [1]).

Il n'y a, chez les plus anciens troubadours, Guillaume de Poitiers, Jaufré Rudel, Cercamon, aucune trace de théories poétiques: il nous est donc impossible de savoir dans quelle mesure leur art est réfléchi ou spontané. Chez leurs premiers successeurs au contraire, Marcabru, Peire d'Auvergne, Rambaut d'Orange, les théories apparaissent, bien enveloppées encore et flottantes; il est possible, cependant, d'en dégager quelques idées nettes.

Celle qui apparaît le plus clairement -- et qui, malheureusement, ne nous renseigne guère sur le point qui nous occupe, — c'est qu'ils se considèrent comme doués d'un immense talent, qui les met au-dessus du commun des hommes. Ils se répandent à ce sujet en vantardises provocantes, en rodomontades charlatanesques, qui seraient insupportables si l'on n'y sentait une intention comique. Celle-ci n'en dut pas être absente, au moins à l'origine: le vil baladin qu'était le jongleur paraissait d'autant plus risible qu'il prétentait se hausser plus haut:

„Oyez combien mon chant progresse et s'améliore. Marcabru sait tisser et accorder le sujet et la mélodie, si bien que nul ne peut y reprendre un seul mot" (IX, 1–4) [2]).

„Je suis celui qui écume les mots, et trie les bons d'entre les mauvais; et si quelqu'un veut me contredire, qu'il s'avance, car Alegret s'en porte garant" (II, 53 ss.).

Rambaut d'Orange enchérit et se fait blanc de son épée de chevalier:

„Depuis qu'Adam mangea la pomme, il n'est pas un trouveur dont le trouver vaille, auprès du mien, une rave. Et si quelqu'un veut me démentir, qu'il prenne haubert, lance, écu, car je le réduirai par la défaite au silence" (389, 15, c. 5, 6; M. G. 362) [3]).

Mais ce rare talent doit se réserver à un public digne de l'apprécier: ce „sens" raffiné, dont ils sont si fiers, ne prodiguera ses fruits qu'à ceux qui, par leur propre sagesse, auront mérité de les goûter.

Ils se vantaient aussi de leur „sens" et de leur „science", ces trouvères du Nord, qui, vers la même époque, essayaient de mettre à la portée des laïques quelques-uns des trésors de l'antiquité ou des enseignements de

---

1) Les éditions auxquelles je renvoie sont les suivantes:
Guillaume IX, éd. Jeanroy, 1913 (*Les Classiques français du moyen âge*, no. IX).
Jaufré Rudel, éd. Jeanroy, 1915 (*ibid.*, no. XV).
Marcabru, éd. Dejeanne, 1909 (*Bibliothèque méridionale*, XII).
Peire d'Auvergne, éd. Zenker, 1900 (*Romanische Forschungen*, XII; les renvois sont faits au tirage à part).
Mahn, *Gedichte der Troubadours*, 1856–73 (M. G.).
Alegret, éd. Dejeanne, 1907 (*Annales du Midi*, XIX, 221—31).
Cercamon, éd. Dejeanne, 1905 (*ibid.*, XVII, 27–62).

2) Voy. d'autres passages analogues (XII bis, 4—5; XVI, 1—6).

3) Leur doyen à tous, Guillaume IX, n'était pas moins infatué de son talent (XI c. 1; VII c. VII). On peut encore lire des déclarations analogues, quoique d'un style moins tranchant, chez B. de Ventadour, P. Vidal, G. de Bornelh, R. de Miraval et d'autres; voy. Andraud, *Quae judicia de litteris fecerint Provinciales* (1902), p. 10, n. 1 (le nom de Jaufré Rudel est à rayer de la liste de M. Andraud, la pièce alléguée (190, 11) étant d'un certain Grimoart, qui l'a signée). G. de Bornelh était mieux inspiré le jour où il s'élevait contre cette sotte habitude (éd. Kolsen, LXII, c. 1).

glise; mais ils proclament à l'envi que cette science n'est pas faite pour e mise sous le boisseau, que cette sagesse doit „fleurir et fructifier" par monde: ainsi parlent les auteurs des romans de *Thèbes* et de *Troie;* ısi avaient parlé avant eux Wace et Philippe de Thaon, préludant à des ıvres plus modestes[1]).

Nos charlatans de lettres, au contraire, professent pour la foule qui n'a e de la bonne volonté un immense mépris: *odi profanum vulgus!* Ils ne ılent être compris que de l'élite, qui se sera, par de méritoires efforts, ussée jusqu'à eux: rendre la pensée du poète inaccessible, impénétrable, nfermer sous une triple serrure, voilà leur idéal: le „trobar clus" était né. Le moyen le plus simple, qu'auraient deviné et choisi d'instinct de vrais ètes, eût consisté à enfermer une pensée abstraite sous le voile de belles simples images: le vulgaire se fût contenté de l'enveloppe, quelques-uns ssent pénétré jusqu'à la moelle, mais tous eussent trouvé leur pâture[2]). nte ne devait pas faire autre chose. Nos vieux poètes eussent pu le faire ssi, et dire avec lui:

*O voi ch'avete gl'intelletti sani*
*Mirate la dottrina che s'asconde*
*Sotto il velame degli versi strani.*
(*Inferno*, IX, 61 ss.).

Ils le pouvaient d'autant plus aisément que Marcabru leur avait donné s exemples, sinon des modèles, d'un symbolisme simple et fort.

Mais Marcabru avait eu recours aussi à un procédé plus grossier, qui est négation même de l'art, et qui consiste à enchevêtrer plusieurs idées straites, à les envelopper de termes si ambigus, si déconcertants, d'images bizarres et incohérentes, que toutes flottent devant l'esprit dans une nombre, et que c'est une véritable gageure que de deviner celle que uteur a prétendu nous suggérer: ce procédé, il l'a lui-même défini en elques vers remarquablement clairs:

„De sens multiples je suis plein et gonflé, ainsi que de cent couleurs, ur mieux permettre de choisir: ici je porte le feu, et là l'eau qui éteint flamme" (XVI, 51 ss.).

---

) Ces déclarations ont été réunies et commentées par M. Nitze (*Romania*, XLIV, 14 ss.), a eu le mérite d'en retrouver la source dans quelques versets du *Livre de la Sagesse*. Il un bel appel à la charité intellectuelle, comme aux autres formes de cette vertu, dans ces s peu connus de Wace:

*Chescuns ne pot pas tut saveir*
*Ne tut oïr ne tut veeir*
*Li un sunt lai, li un lettré,*
*Li un sunt fol, li un sené,*
*Li un petit, e li un grant,*
*Li un povre, li un manant;...*
*Qui mielz set mielz doit enseignier*
*Et qui plus poet plus doit aidier,*
*Qui plus est forz plus doit porter,*
*Et cum plus at, plus doit doner.*
(*Vie de St. Nicolas*, éd. Delius, Bonn, 1850, v. 6–25).

Ce procédé n'était en somme que l'application des doctrines, alors courantes, sur la ersité des sens qu'il convient de chercher dans les textes sacrés et certains textes profanes; erprétation symbolique des Ecritures remonte au IIIème siècle, celle de Virgile au moins Vème. Sur les origines de ces doctrines, voyez Gaspary, *Storia della lett. ital.*, t. I, 2ème p. 234 et Nitze, *loc. cit.*, p. 24. Cf. P. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, 1ère éd., p. 111.

Enseignement dangereux, et qui ne devait être que trop suivi:

„Mon vers, écrit un de ses fidèles disciples, paraîtra insensé au sot s'il n'y apporte une double attention . . . . Qu'il s'avance, et je lui expliquerai comment il m'a été permis d'y mettre deux mots de sens divers" (Alegret, II, c. 8, 9).

„Enchevêtrer" les vers (*entrebescar los motz*), c'est-à-dire y entrecroiser divers sens, devint un exercice si habituel que l'expression s'implanta dans le vocabulaire poétique d'alors [1]).

Etudions l'un des plus notoires de ces „enchevêtreurs", qui, à ces jeux puérils, dut sans doute la plus grande partie de sa renommée.

Peire d'Auvergne fut considéré, au XIIIème siècle, comme ayant inauguré une ère nouvelle dans l'histoire de la poésie: en tête de la liste des troubadours que nous appellerions classiques, c'est son nom que l'on inscrivait [2]). „Ce fut, dit son biographe, un homme sage et bien lettré, et le premier bon troubadour qui ait vécu au-delà des monts, et celui qui fit les meilleures mélodies qui jamais eussent été faites . . . . Et il fut tenu pour le meilleur troubadour du monde jusqu'à ce que vint Giraut de Bornelh" [3]).

Le poète n'avait pas de lui-même une opinion moins avantageuse [4]): il eût souscrit à ces paroles, mais la restriction finale l'eût certainement scandalisé. Il méprisait fort ses „sots ennemis" et ses rivaux, et il a consacré toute une pièce à nous expliquer en quoi il leur était supérieur. Ce petit art poétique nous serait, certes, infiniment précieux s'il était clair; malheureusement le poète n'a jamais accumulé en moins de mots plus d'obscurités: tout ce que nous y déchiffrons, c'est son extraordinaire satisfaction de lui-même, sa confiance dans le verdict de la postérité, et le conseil, qui ne laisse pas de

---

[1]) Le mot *entrebescar* se trouve chez Marcabru, qui forge le dérivé *entrebesquill* (XXXIII, 10); B. Marti, qui qualifie un de ses amis ou confrères (ou se qualifie lui-même) de *entrebescair* (63, 8, v. 64), Giraut de Bornelh et d'autres (ex. réunis par Levy, *S. W.*, III, 76; le sens est assuré par un vers très clair de *Flamenca* (6794) et cette définition du *Donat: antrebescar intermiscet* (corr. de Tobler pour *intermisit*); la forme *entebrescant* dans Appel (*Inedita* p. 27, v. 60) repose sur une faute de lecture (voy. *Rom.*, XX, 169). Le mot correspondant *entreveschier* a existé en français jusqu'au XVIIème siècle; il est enregistré par Borel, Furetière et le Dictionnaire de Trévoux, qui (en 1771) le déclare inusité. Il est encore vivant dans divers patois de l'Ouest et du Centre, avec les sens de „placer deux choses tête-bêche" (Blaisois), „intervertir, entremêler, enchevêtrer" (Mayenne et Manche). Voy. les dictionnaires de Thibault, Dottin et Langouët, Moisy, Brachet (*Rom.*, I, 90). Je dois la dernière partie de cette note à l'obligeance de mon ami A. Thomas.

[2]) Ses pièces susceptibles de datation s'échelonnent entre 1157 et 1173. La pièce X est de peu postérieure à la mort d'Alphonse VII de Castille (26 août 1157); la pièce XI nous le fait voir à la cour de Raimon-Bérenger IV (mort le 6 août 1162); il adressa en outre des hommages à Ermengarde de Narbonne et à Raimon V de Toulouse; sa célèbre satire littéraire est antérieure à 1173, puisque Rambaut d'Orange y est nommé. Il eut accès, comme on vient de le voir, dans les cours les plus illustres, mais c'est sans doute en poète de profession qu'il les visita. Il n'était certainement ni noble ni chevalier: c'est par suite d'un contre-sens sur les mots *guerrier* et *guerrejar* (III 24 et VII, 21) que M. Zenker (p. 38) lui a attribué des „exploits de guerre".

[3]) Ed. Chabaneau, p. 53; Zenker, p. 79; ce biographe est probablement Uc de St. Circ qui vécut en Italie (voy. éd. Jeanroy-Salverda de Grave, p. XIV). „Au delà des monts" signifie donc „au delà des Alpes" en France, et non en Espagne, comme l'a cru M. Zenker (p. 19).

[4]) Les passages où s'exprime le plus naïvement cette opinion sont les suivants: II, 36; II 22—3; IV, 1 ss; XIII, 49 ss. Selon M. de Lollis (*Giornale storico*, XLIII, 37), le jugement du biographe pourrait n'être qu'un écho de celui que Peire avait si souvent porté sur lui-même; mais, à ce compte, une douzaine de troubadours au moins eussent pu revendiquer la première place. Cette haute opinion était partagée par le compilateur d'un très bon manuscrit (l'archétype de ADIK) qui a placé en tête de son recueil les poésies de Peire d'Auvergne.

s surprendre sous sa plume, de ne pas passer brusquement d'un sujet à autre et d'éviter les expressions rudes ou obscures. Tout le reste n'est ténèbres épaisses [1]). Force nous est donc, pour avoir une idée de ses ries, de nous en tenir à l'application qu'il en a faite.

ans plusieurs pièces il a certainement pratiqué la doctrine de l'*entrebes-en:* les expressions sont ambiguës, les images confuses, et le sens général e énigmatique. Je considère sans hésitation les pièces I et II comme des nélies morales et religieuses; mais on a pu soutenir sans absurdité que l'amour profane qui y est célébré [2]). Elles commencent l'une et l'autre un hymne à la joie et à l'amour. Le poète exhorte les chevaliers à chanter, du chant naît la joie, et celui-là perd la meilleure part de son temps ne se réjouit pas quand la saison nous y invite" (I, 9–13):

Sans joie, nul avoir, fût-il grand et pur, nul esprit, pour subtil qu'il se être, ne sont hautement élus" (II, 11—13). Il maudit les „losengiers" es et bavards, aux durs propos (II, 24–7), les gens à l'âme avide et ose: „Tristesse et souci ne font pas œuvre bonne; celui-là sème le dom-ge et le désarroi qui ne fait pas œuvre de prouesse; de même que tout ble naît d'avidité, de même toute action noire vient de sombre humeur" 13–20). Mais, ne nous y trompons pas, il y a deux joies; une nous sse, l'autre nous élève. Celui qui s'abandonne à une joie présomptueuse aine tourne le dos à la joie parfaite; il ressemble au chien qui lâche la e pour l'ombre. L'amour auquel s'attache le poète n'est pas „celui qui toujours: „à demain le bonheur", qui, après nous avoir fait beau visage, s ment, mais celui où il n'y a aucun biais, qui est capable de réjouir qui se livrent à lui sans feinte, sans farouches semblants, sans changeants rs" (I, 25–52) [3]). La fin de la seconde pièce n'est guère moins claire: Faux Amour m'a longtemps livré de rudes combats, maintenant je m'attache oble Amour et me purifie en lui... J'espère en son aide, et je me sens sage et meilleur que cinq cents autres enamourés d'amour" (II, 47–60). sens propre n'est pas, comme il le serait dans une poésie logiquement bolique, dissimulé sous des images plus ou moins transparentes; le sens ore et le sens figuré se juxtaposent et s'expriment successivement, ce qui cure au lecteur, au lieu du plaisir de la découverte, le sentiment pénible a mystification [4]).

a pièce VII est plus déconcertante encore: on se demande, après l'avoir si c'est de nous ou de lui-même que l'auteur a prétendu se moquer; ommence par déclarer qu'il faut laisser „Amour trompeur aux lâches oupis" [5]), puis il proclame qu'il se fera lui-même „guide de tel amour

M. Coulet a donné de cette pièce une édition avec un abondant commentaire (*Mélanges aneau*, p. 777–89) et il en a sensiblement amélioré le texte, mais sans réussir à résoudre ntradiction relevée plus haut; je ne puis accepter non plus l'idée que Peire y attaque abru, dont il se montre habituellement, comme on va le voir, le fidèle disciple. Les cor-ns ou interprétations proposées antérieurement par Dejeanne (*Annales du Midi*, XVI, 7) étaient beaucoup plus aventureuses encore.

Mon avis est aussi celui de M.M. Lowinsky et Coulet (*Annales du Midi*, XIV, 374) nion contraire a été soutenue par l'éditeur du poète (Introd., p. 36, n. 1).

J'ai dans ces deux traductions, abrégé le texte et omis quelques vers de sens incertain.

M. Coulet a fait au texte de ces deux pièces de nombreuses et souvent excellentes cor-ns (*Annales du Midi, loc. cit.*), mais sans réussir à en dégager clairement le sens général.

Expression fréquente chez Marcabru; voy. le glossaire de l'édition Dejeanne.

dont il sait qu'il sera trahi". Cette pensée se développe dans une clair allégorie: il est enfermé dans un château qu'il doit défendre; et il pourra en effet y réussir, s'il était sûr de la fidélité du portier; mais il sait, pa d'anciennes expériences, qu'il n'y peut compter [1]). On s'attendait donc à l voir secouer les liens de ce perfide amour, et prier Dieu de l'en délivre Nullement; et son vœu est tout contraire, comme si sa conversion ava besoin, pour s'affermir, qu'il passât par de nouvelles épreuves: „Puisse Die me faire trouver tel amour où je ne puisse me fier, et qui me trompe e proportion même de mon attachement, car c'est à l'heure où toute se promesses sont menteuses que je me tiens pour sauvé... Il doit être fo marri, celui qui d'un tel amour est guide". Nous touchons vraiment ici l'absurde, et en voulant éprouver le „sens" de son lecteur, c'est propreme du sien que l'auteur nous amène à douter [2]).

Ce ne sont pas ces pénibles logogriphes, où traînent tant de réminiscence de Marcabru [3]), qui eussent pu hausser Peire d'Auvergne au-dessus de tou ses devanciers et faire de lui un chef d'école; et lui-même devait bien s'e rendre compte. Or il avait la passion de l'originalité: le souci de faire d nouveau le hantait, car „un chant qui ressemble à un autre ne valut jama rien" [4]). Dans le manifeste poétique auquel j'ai déjà fait allusion, il se vant d'exceller dans „la nouvelle façon de trouver aussi bien que dans l'ancienne (III, 1–2) et affirme que jusqu'à lui aucune composition parfaite (*vers entier* n'avait paru sous le ciel [5]): tout cela implique qu'il se considérait lui-mêm comme l'inventeur de ce *novel trobar* dont il lui „plaît — car il tient miche et le couteau — de repaître l'esprit des hommes, au grand dépit d ses rivaux". Je crois pouvoir considérer comme des spécimens de l'ancienn manière les pièces que je viens d'étudier. Nous en avons aussi, heureusemen de cette manière nouvelle, moins nouvelle qu'il ne le disait, mais qui néan moins avait charmé ses contemporains. Les pièces auxquelles j'arrive ont é en effet très souvent copiées [6]); l'une d'elles surtout (VI) avait été considér

[1]) Cette allégorie du château est aussi empruntée à Marcabru (No. XI).

[2]) Cette pièce pourrait être imitée d'un morceau de Marcabru (XIX), beaucoup plus énigm tique encore, où l'auteur met aux prises deux „pensées" qui se disputent son propre cœur dont l'une „égare le monde entier". — La pièce suivante de Peire (VIII), où ne manque pas non plus les incertitudes et les contradictions, est un adieu à l'amour; mais il avoue q l'amour lui est „devenu amer", parce que sa dame l'a abandonné, „trahi à son tort" et éloig „du doux et gracieux pays". Il devrait s'apercevoir que ces prédications seraient plus convai cantes s'il attribuait sa conversion à d'autres motifs.

[3]) Il y a dans Peire des imitations plus directes encore de Marcabru: dans la jolie roman du rossignol messager d'amour (IX) il ne fait que rajeunir en style courtois un thème ass grossièrement traité par son prédécesseur; dans le „vers" sur la décadence de Prix et Prouesse (XIII) on retrouve les lieux communs favoris, les incohérences de pensée, les biza reries de forme du misanthrope gascon. Dans quelques vers, d'ailleurs obscurs (X, c. 6) avoue qu'il marche sur ses traces (*Marcabrus per gran dreitura – trobet d'atretal semblans* et il prend sa défense contre ses détracteurs.

[4]) *Chantars m'a tengut en pantais, – consi chantes d'aital guiza – qu'autrui, chanta non ressembles*, (V, 3–5).

[5]) Cette nouvelle rodomontade a été tournée en ridicule par Bernart Marti dans une piè fort plate de style, mais pleine de bon sens (Zenker, p. 20; Appel, *Inedita*, p. 27): „Un cha plein de légèreté, inspirateur de péché et de folie" ne saurait, dit-il, être qualifié de „entier après avoir trop longtemps joué sous le double sens de ce mot („complet" et „parfait"), rappelle au vaniteux troubadour que c'est un manque de goût que de se combler soi-mêm d'éloges, et qu'il serait plus délicat de laisser ce soin aux autres.

[6]) Il s'agit des pièces IV, V, VI, conservées respectivement dans sept, cinq, onze manuscri Celles que je viens d'énumérer ne se trouvent que dans un ou deux.

me un veritable joyau poétique, et c'est elle que cite le biographe pour fier son admiration.

e qui nous frappe tout d'abord, c'est que le poète n'essaie plus ni de ner au lecteur un enseignement, ni de mettre, par l'ambiguïté des termes, esprit à la torture. Il se borne à développer des lieux communs, qui, lors, étaient passablement usés. Après cette laborieuse expérience, au bien mal conduite, la poésie provençale renonçait donc, dès ses débuts, xprimer des idées neuves et intéressantes: c'était la faillite totale de la sée au profit de la forme.

e sont en effet des artifices de style ou de métrique qui font toute ginalité des quelques chansons où est représenté l'„art nouveau", artifices eux-mêmes n'étaient pas tous si nouveaux que le prétendait l'orgueilleux badour, comme on va le voir. Ses descriptions sont plus nuancées que s de ses devanciers, plus riches en détails précis et pittoresques: me plaît de voir l'alouette monter dans l'air, que traverse un rayon, descendre et se poser sur le feuillage qu'agite la brise. Vive ce x temps qui entr'ouvre le bec des oisillons dont le babil retentit de es parts" (V, c. II).

Au temps des jours brefs et des longs soirs, quand brunit la claire e et que de leurs douces feuilles s'éclaircissent les bois de chênes [1]), neige et les frimas forcent à la retraite rossignols et grives, geais ies" (VI, c. I) [2]).

es métaphores sont singulières et associent hardiment les expressions raites et concrètes: elles sont au reste peu nombreuses, et c'est une mar- évidente d'impuissance que ce retour constant des mêmes images chez poète si préoccupé d'étonner son lecteur. Son talent, nous dit-il, „bour- nne d'une nouvelle joie, qui fleurit et fructifie" (VI, 3—4); son cœur urit et fait bourgeonner au dehors ce qui s'agite en lui" (XIII, 6—8); urs c'est l'amour qui „pousse, bourgeonne et naît" (V, 16). Je ne trouve Peire d'Auvergne, en dehors de cette comparaison, que des images ures et incohérentes: que signifient cette „gonnelle étroite et courte, dont evêtent les mauvais, et dont l'encolure est si serrée que rien n'en peut r" (XIII, 21 - 4) [3])? Et ce filet „qui les tient si serrés, que rien, pas même rime, ne peut étancher leur soif" (*ibid.*, 30—33)? Il fallait vraiment que iel eût lui-même beaucoup d'imagination pour qu'il ait pu parler de la iesse de ces métaphores „qu'on serait tenté de croire échappées au génie e" [4]). Celle de notre poète au contraire est pauvre et oscille péniblement a banalité à la bizarrerie.

---

Le poète oublie que le chêne ne perd ses feuilles qu'au printemps; le sens est donc ié à la rime.

Il y a déjà chez Marcabru de semblables descriptions, précises jusqu'à la minutie, de les énumérations de plantes et d'animaux bizarrement rapprochés; voy. le début des s III, XI, XXI, XXXVIII.

L'image devient claire si on a présente à la pensée une métaphore autrement saisissante arcabru (les barons étranglés par la corde „Lésinerie"; XXXIX, c. 5).

*Histoire de la poésie provençale*, II, p 12. Fauriel, en écrivant ces lignes, avait proba- ent en vue le début de la pièce II, où une faute de copie a donné naissance à une image ent hardie (*el rossinhols quel ram relutz*: mais le vers est trop long et une correction dispensable; M. Coulet (*loc. cit.*, p. 378) propose: *El rais quel ram relutz*.

A la métaphore s'ajoute parfois l'antithèse, mais trop souvent puremen verbale et pauvre de sens: „Elle me plaît, l'apparition d'amour, proche o lointain; car que sert à lui sans elle (c'est-à-dire à l'ami sans l'amie) le leve ou le coucher? . . . . Je sais que cela est bien vrai qu'amour engraisse maigrit, les uns par la perfidie, les autres par la sincérité, l'un par les pleur l'autre par les rires[1]). On peut, selon qu'il le veut, arriver à l'opulence o tomber dans la mendicité; quant à moi, je préfère ce que j'obtiens de lu aux trônes d'Ecosse et de Galice" (VI, c. II—III)[2]).

Ce qu'il y a de vraiment nouveau dans ce *novel trobar*, ce n'est pa l'emploi ou l'abus de certains procédés, c'est la teneur générale du styl Nous sommes ici à cent lieues de la trivialité plébéienne de Marcabru. C que le poète recherche, c'est la noblesse et l'éclat des termes, la plénitud et l'ampleur de la période[3]), l'harmonie des vers et de la strophe. Nou nous trouvons vraiment pour la première fois en présence d'une recherch aristocratique d'élégance et d'une savante élaboration du style[4]).

L'effort est encore plus sensible dans la versification; les strophes son plus longues que chez Marcabru, les vers de différente mesure s'y succèden en des alternances compliquées, les rimes masculines sont choisies parmi le plus rares et les plus sonores, les rimes féminines, qui prédominent, parm les plus caressantes à l'oreille[5]). Les „coblas unissonans", qui ramènent le mêmes sons d'un bout à l'autre de la pièce, sont la règle; la recherche d l'allitération enfin est poussée jusqu'à la manie[6]).

La pensée est donc très nettement sacrifiée à la forme; et ainsi s'introdui peu à peu cette idée, que la forme a par elle-même sa valeur, et que l'émotio esthétique peut être produite par une combinaison de sons, indépendante d toute pensée: et ici encore nous retrouvons dans les plus anciens troubadour les précurseurs de nos modernes symbolistes. Mais il eût fallu, pour précise et faire fructifier ces idées, des esprits autrement vigoureux, des tempérament artistiques autrement délicats. Ce qu'exige de qualités rares et presque con

---

[1]) C'est l'idée qui deviendra banale, et elle l'était peut être déjà, que, pour réussir e amour, la ruse est un meilleur moyen que la loyauté.

[2]) Le procédé qui s'étale ici est déjà usuel chez Marcabru, dont la pièce XVIII, pa exemple, n'est qu'une longue série d'antithèses.

[3]) Certaines périodes dépassent la mesure d'une strophe (V, c. VI–VII; VI, c. VII–VIII fait extrêmement rare dans la poésie provençale.

[4]) C'est ce que Fauriel a senti et marqué d'un trait juste: „Peire, écrit-il, mit dans l sienne (sa diction) plus de prétention et plus de science: il visa plus que ses prédécesseurs la précision, à la variété, à la force; il fut plus hardi et plus figuré qu'eux . . . Enfin si l'o voulait chercher quels sont, dans les littératures modernes de l'Europe, les plus anciens exem ples d'une diction artistique, d'une diction visant à un effet propre, à un effet distinct d sentiment ou de l'idée qu'elle exprime, c'est dans les poésies de Peire d'Auvergne qu'il fau drait chercher ces essais ou ces exemples" (*loc. cit.*).

[5]) Ceci est vrai, non seulement des pièces que je viens d'étudier, mais de presque toute les autres; seules, les poésies pieuses sont d'une structure beaucoup plus simple et ne compor tent, sauf une, que des rimes masculines.

[6]) Voy. le tableau dressé par Zenker, p. 72. Il est évident au reste, comme M. Zenker lui même l'a remarqué, que dans certains cas l'allitération est fortuite. Je n'ai pas à m'occupe ici de la célèbre satire de Peire sur les troubadours contemporains, qui n'est qu'une séri d'amusants croquis prestement enlevés, où l'on ne trouve (et l'on s'en étonne un peu) aucun trace de théories poétiques. Je n'ai pas à parler non plus de ses cinq poésies religieuse une confession (XVIII), un credo (XIX) et trois homélies sur la mort (XV, XVI, XVII), où le artifices de style, réduits au minimum, sont remplacés par une confuse érudition biblique. L aussi l'imitation de Marcabru est sensible, et, là aussi, bien qu'il déclare renoncer à toutes le vanités du siècle (XV, 15 ss), il ne peut s'empêcher de se vanter encore de son talent (*ibid.* 13

ctoires la pratique de l'art symboliste, nous l'avons appris par les très s réussites et les innombrables ratés dont nous avons eu le spectacle, et ce que ne pouvaient guère soupçonner ces naïfs chercheurs d'horizons veaux.

e la diffusion de ces idées, plus ou moins clairement perçues, du funeste mple donné par quelques poètes, assez bien doués d'ailleurs, il résulta somme que les troubadours – et précisément à l'époque où les circon- ces étaient le plus favorables – furent uniquement des virtuoses, qui t à nous offrir que des variations plus ou moins adroites sur des thèmes ventionnels. Aucun reproche, je le sais, ne leur a été adressé plus souvent celui de manquer d'originalité. Si l'on se représente nettement leur ception de la poésie, il sera plus juste de s'étonner qu'ils en aient autant oyé dans un domaine si étroitement limité.

*aris.* A. JEANROY.

---

# NOTES GÉNÉALOGIQUES SUR LA FAMILLE DE JEAN VAN DER NOOT.

es notes suivantes sont empruntées à la *Généalogie de la famille de Van Noot*, par J.-F.-A.-F. de Azevedo, Coutiño y Bernal[1]). M. C.-H. van ema, conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Groningue, ède un exemplaire annoté de cet ouvrage extrêmement rare, paru en 1771, contient dans 448 pages in-folio la généalogie de la vieille famille belge Van der Noot, de 1200 jusqu'à 1770[2]).

. A. Vermeylen ne mentionne pas l'ouvrage d'Azevedo dans sa thèse sur van der Noot.[3]) Grâce à l'amabilité de M. van Fenema il m'est possible compléter la biographie de van der Noot par quelques renseignements précieux.

commence par l'arrière-grand-père du poète[4]):

ean van der Noot, né le 28 déc. 1399, Echevin, & Bourgmestre de sselles, mort le 7 août 1479; ép. Barbe Kets[5]), fille de Costin, Bourgmestre nvers en 1424, & d'Elisabeth van Wyneghem" (p. 3).

'après M. Vermeylen Jean serait le père de Corneille. Azevedo au contraire reculer Jean d'une génération, et mentionne d'abord un second Jean:

ean van der Noot, Echevin de Brusselles en 1474, 1478, 1479, ép. 1. guerite van der Meeren; ép. 2. Catherine Schats, fille de Jean & de ne s'Blonden" (p. 35).

e grand-père du poète serait donc échevin, l'arrière-grand-père bourgmestre Bruxelles.

---

Les Azevedo étaient alliés aux van der Noot. Marguerite van der Noot (p. 31) se remaria vers du XVI^e siècle avec André de Azevedo Coutiño, capitaine, neveu du gouverneur de Gand eur de la généalogie, un de leurs descendants, s'appelle Joseph-Félix-Antoine-François de edo Coutiño y Bernall, né à Malines, le 22 avril 1717, et Chanoine de Notre-Dame au de la Dyle (p. 32).

J'ai trouvé l'ouvrage d'Azevedo cité par J. Huyttens, *L'art de vérifier les généalogies des les belges et hollandaises.* Bruxelles, 1865.

A. Vermeylen, *Leven en Werken van Jonker Jan van der Noot.*

Les ascendants se trouvent dans le *Nobil. des Pays-Bas,* pp. 1430—1432.

Dans Vermeylen je trouve: Barba van Kets (p. 159).

Du second mariage de Jean sortit Corneille van der Noot:

„Corneille van der Noot, Echevin d'Anvers en 1490, 1491 & 1494, mor le 4 févr. 1503; gît dans l'Eglise Paroissiale de Brecht, quartier d'Anvers ép. 1. Catherine Draeck, morte le 9 ..... 1486, gît dans l'Eglise Paroissial de Brecht, fille de Walrave, & de Gertrude van de Werve; ép. 2. Gertrud Wynrick" (p. 35).

De cette première alliance naquit Adrien, le père du poète:

«Adrien van der Noot, Chevalier, Seigneur de Dossendrecht[1]), Echevir d'Anvers en 1524, 1526, 1530; mort le 6 sept. 1558; gît dans l'Eglis Paroissiale de Brecht. Ep. Jossine Daems[2]), morte l'an 1557; gît à S. Jâque à Anvers" (p. 36).

Leurs enfants furent Jean et Lucie:

„Jean van der Noot, natif de Brecht, Echevin d'Anvers, Grand-Poëte vivoit encore le 11 Avril 1589[3]), ép. Cecille Beyllets" (p. 36).

„Lucie van der Noot, ép. Jean de Favre, Conseiller & Maître ordinaire d la Chambre des Comptes en Brabant, fils de ..... Secrétaire de l'Empereu Charles V, & de Catherine Billehe" (p. 36).

Jean van der Noot était donc fils unique et avait une sœur plus jeun que lui. Le premier fait a dû contribuer à l'excellente éducation qu'Adrie van der Noot, gentilhomme cossu, fit donner au poète.

Nous apprenons en même temps le nom de sa femme: *Cecille Beyllets* renseignement non moins important, puisque jusqu'ici on ne savait à peu près rien de son mariage[4]).

Jean van der Noot et Cecille Beyllets eurent un seul enfant:

„Corneille van der Noot, ép. Jeanne van Sompeke, fille aînée de Charles mort l'an 1537, & d'Elisabeth van Berchem sa seconde femme (p. 36).

De ce mariage sont issus trois filles: Marie, Catherine et Anne (p. 36).

* * *

Nous trouvons sur Gaspard van der Noot[5]), le vaillant capitaine qui, déguis en moine, essaya d'enlever le duc d'Alve du couvent de Groenendaal et qu mourut au siège de Harlem, les renseignements suivants:

„Gaspard van der Noot, Chevalier, Seigneur de Carloo, Capitaine d'un Compagnie de 200 hommes de pied, tué l'an 1573 en conduisant du secour à la ville de Harlem: ép. Jeanne d'Enghien-de-Santberghe, veuve de Philippe René, Seigneur d'Oyenbrugghe & fille de Virgile d'Enghien, Seigneur d Santberghe & d'Agnès de Berchem sa première femme, petite-fille de Loui d'Enghien, Seigneur de Kestergate etc. (p. 9)[6]).

Gaspard avait un seul fils: Jean, et deux filles: Pompeja et Guillaumin (p. 17).

---

[1]) Vermeylen, *op. cit.*, p. 18: Adriaan Van der Noot, ridder, heer van *Ossendrecht*, leenhee in Brecht.

[2]) *Josina Daens* dans Vermeylen, *o. c.*, p. 19.

[3]) Ici Azevedo est mal renseigné: il ignorait que Jean van der Noot vivrait jusqu'en 1594 ou 1595

[4]) Vermeylen, *op. cit.*, p. 23.

[5]) Gaspard et Jean van der Noot descendaient tous les deux de Wautier III van der Noot (p. 2)

[6]) Dans les *Poëticsche Werken* la veuve de Gaspard s'appelle Joanna van Kestergate, non qui s'explique facilement par la notice d'Azevedo.

zevedo complète et corrige ici le *Nobiliaire des Pays-Bas*, qui ne mentionne n seul enfant au lieu de trois, et qui confond la belle-mère, Agnès de hem, avec la femme de Gaspard: Jeanne d'Enghien-de-Santberghe.

*roningen.* J. VAN DER ELST.

---

## ES ORIGINES DU ROMAN RÉALISTE AU XIXe SIÈCLE.

ans l'histoire du roman français au XIXe siècle, une époque peu explorée u'ici s'étend entre les dernières œuvres purement personnelles de rge Sand, le roman historique finissant et les derniers grands romans Balzac d'une part et le succès de *Mme Bovary* d'autre part, une dizaine nées, une quinzaine même quand on considère que la formule balzacienne roman ne se renouvelle pas avec *le Cousin Pons* ou *la Cousine Bette.* née 1845 est généralement admise comme celle de la mort du romantisme. ommencé au XVIIIe siècle, il triomphe en 1830. Mais dès le lendemain *rnani* et de la Révolution, il se voit en butte, plus que jamais, aux ues de ses anciens ennemis renforcés par ceux que le romantisme du icle triomphant a déçus [1]). Les auteurs mêmes qui se sont groupés ur de Nodier, plus tard autour de Victor Hugo, ne suivent plus leur : Sainte-Beuve, Mérimée, Vigny, Musset, jusqu'ici plus ou moins fidèles naître, se détournent de lui; un travail de désagrégation s'accomplit et oman romantique s'effrite. Est-ce un organisme qui se décompose? ement, car les parties qui s'en détachent sont vigoureuses et ne deman- qu'à se développer et à proliférer. Il contenait en germe les éléments en vont sortir, parce qu'il était sans contours précis, dépourvu d'un u de doctrines communes. Le roman historique, qui peut passer même la forme la plus caractéristique de l'art romantique qui s'organise [2]), ie vers le roman bourgeois de vulgarisation avec Dumas père et les teurs de troisième ordre du vicomte d'Arlincourt d'une part, de l'autre le roman social avec Eugène Sue, qui influera sur George Sand et ic, vers le roman-feuilleton avec celui-ci même. Mais le roman de er Scott contribuera à dégager le réalisme de Balzac. Car le romantisme nait une part de réalisme qui se développera dans l'œuvre de Mérimée Stendhal, et, indépendamment d'eux, dans celle de Champfleury et de i Monnier. Mais en même temps le „romantique opiniâtre" du *Château Souvenir*, celui qui à l'âge de 61 ans écrivait un article resté inachevé louange de Hugo, publie, dès 1835, la *Préface* de *Mademoiselle de pin*, premier manifeste de la doctrine de l'art pour l'art. C'est ainsi les esprits supérieurs faisant bande à part, après avoir vu leur origi- fortifiée par le mouvement romantique, ont contribué à la mort omantisme.

n'étaient pas seuls: l'école du bon sens, les succès de Rachel et la ssance classique au théâtre, l'impassibilité voulue d'un Mérimée, contre- de l'hypertrophie du moi, l'influence d'Ingres sur la peinture, les

---

. J. Marsan, *L'école romantique après 1830, R. H. L.*, XXIII, p. 1—26.
. Maigron, *Le roman historique à l'époque romantique*, p. IV.

tendances chrétiennes ou sociales en matière d'art, le ralentissement du gran élan d'imagination et de sensibilité sous les influences industrielles o matérielles, toutes ces causes extérieures y contribuent [1]).

En 1857 „le léger et soudain miracle de cette petite provinciale adultèr dont toute l'histoire, sans imbroglio, se compose de tristesses, de dégoût de soupirs et de quelques pâmoisons fébriles arrachées à une vie barrée pa le suicide" [2]) opère une révolution dans le monde littéraire: Flaubert impos son nom à la foule des lecteurs français qui se nourrissaient d'Octav Feuillet, de Paul Féval, d'Amédée Achard et qui unanimement le proclamer le chef du *réalisme*, en se servant du terme que l'avocat impérial Erne Pinard avait stigmatisé, que Baudelaire avait relevé comme une „injur dégoûtante" [3]) et que Flaubert repoussait en hurlant [4]). Car son réalisme lui ne voulait avoir rien à faire avec le réalisme dont deux livres récen ont étudié les débuts et que je voudrais annoncer sommairement [5]).

Qu'il y ait eu certains éléments réalistes dans le romantisme, réactio contre le pseudo-classicisme plutôt que contre le classicisme, on ne saura en douter, mais quant à en faire le principe même du romantisme et l'age de transformation de la conception de l'art en même temps que l'agent d renouvellement „de tous les genres littéraires sans excepter le genre lyrique" c'est là une entreprise hasardeuse qui a abouti à un livre brillant ma paradoxal [6]). D'ailleurs le terme de *réalisme* se prête à des interprétatio diverses comme celui de *romantism*e et par là il est difficile de s'entend sur l'essence des phénomènes littéraires en question sauf à les ramener un tempérament caractéristique de la majorité des auteurs d'une époque [7] „Réaction contre le classicisme ou le pseudo-classicisme", „réaction cont le romantisme", ce sont là des formules d'une rectitude de lignes si simp et si attirante qu'elles dispensent de regarder plus avant, de creuser d sujets ingrats: auteurs de second ordre, genres désuets ou falots, couran d'idées dérivés et perdus, alors que de nombreux faits sont là qu'il fa interpréter et dont il faut dégager la valeur pour nous permettre de co stater que la littérature vit d'un vie plus nuancée et plus complexe qu nous ne l'avons entrevue dans un Nisard ou dans un Brunetière mêm Et cette érudition patiente, que quelques-uns croient devoir bannir comm anti-française, tandis qu'elle est une forme de l'esprit scientifique le plus pu cette érudition on la retrouve dans les livres que nous avons cités.

---

[1]) „M. Ingres, M. Scribe, Mlle Rachel, fichez-moi tout cela à l'eau dans un sac", dira pl tard l'anti-classique Courbet.

[2]) Ch. Baudelaire, *L'art romantique*, p. 412.

[3]) *l. c.*, 413.

[4]) *Correspondance*, éd. L. Conard, IV, 256 et 279; III, 85, et passim. Sur son réalisme quelques pages pénétrantes de H. Grappin, *Revue de Paris*, 15, 12, 1912, p. 864—866.

[5]) P. Martino, *Le Roman réaliste sous le Second Empire*, Hachette & Cie, Paris, 1913. E. Bouvier, *La Bataille réaliste*, Fontemoing & Cie, Paris, s. d. [1913].

[6]) G. Pellissier, *Le Réalisme du Romantisme*, Hachette & Cie, Paris, 1912; la citation trouve p. 6. — Flaubert, médiocre théoricien d'ailleurs, avait bien reconnu le défaut; (le romantisme) a dédaigné ou méconnu le naturalisme qui le déborde maintenant" (185 *Carnets* dans *R. D. M.*, 15. 7. 1910.

[7]) Sur cette question et sur le livre de M. G. Pellissier v. l'article si lucide d'Emile Fag dans la *R. D. M.* du premier avril 1912. Il trouve le réalisme une réaction contre le roma tisme; les deux volumes cités, surtout celui de M. Bouvier, font ressortir l'évolution qui fait entre 1840 et 1857.

ıdépendamment l'un de l'autre, M. Bouvier et M. Martino ont recherché origines du roman réaliste, pour aboutir à des conclusions pareilles, ique leurs études aient été envisagées à un point de vue différent. Bouvier, dont le travail initial, une monographie en vue du diplôme ıdes supérieures, remonte à 1910, borne ses recherches à Champfleury et groupe de ses amis, Max Büchon, Barbara, Duranty, le peintre Courbet. Martino voulant étudier le roman réaliste sous le Second Empire, remplit cadre plus vaste et s'occupe, après les auteurs du début, de Flaubert, Goncourt, de l'influence de Taine, des premiers romans de Zola, s'arıt un peu arbitrairement en 1868, puisque le vrai Zola naturaliste ɛra apres la guerre de 1870. Son livre souffre un peu de cette dualité dessein poursuivi: recherche des origines et histoire du genre, ce qui ige à parler de Murger et de Champfleury à deux reprises de façon ıire à l'unité.

ons deux mettent en lumière Champfleury (1821—1889) et ses amis, que tous d'origine extrêmement modeste, et leur œuvre; lui seul réussit mposer, il arrive à la *Revue des Deux Mondes* et à la place de directeur a fabrique de Sèvres, grâce à ses études d'art, tandis que les autres rent jeunes ou complètement oubliés. Par là le nom de Champfleury plus connu, tandis que ceux de Duranty ou de Charles Barbara, dont vre est supérieure au point de vue de l'art, ont disparu dans l'oubli [1]). npfleury reste le chef du groupe des premiers réalistes malgré son iorité esthétique, et c'est lui que M. Bouvier a presque uniquement ié; surtout, il me semble, parce que chez lui l'évolution de l'idéal roıique à la conception réaliste est si caractéristique.

ıampfleury, dont le père était secrétaire de la mairie à Laon et la mère avait pris un „magasin de jouets et de confiserie", débute, ; une éducation insuffisante, à Paris comme garçon de courses d'une on de librairie et il est admis dans le groupe de la Bohême, la vraie, rrible Bohême, qui n'est ni la Bohême galante de Gérard de Nerval, ı Bohême „chiquée" de Murger. C'est la hideuse misère de l'artiste gneux telle qu'il l'a décrite dans certain chapitre de *Chien-Caillou* où il se „les mansardes réelles" aux „mansardes des poètes". Il écrit, critique autodidacte, à l'*Artiste*, au *Corsaire*, pénètre lentement dans le monde lettres, bataille contre tout et tous, sauf contre les grands maîtres du ntisme. Car la Bohême n'en est qu'un prolongement par sa passion ı vie aventureuse, indépendante, sa recherche de l'originalité, sa haine ɔourgeois bête et vain, haine qui n'est pas pour Champfleury unique- un principe d'art, mais qui provient de son être intime. Mais, sous ıence de Henri Monnier et de Daumier, le choix du sujet se modifie lui: il trouve chez Monnier des sujets de nouvelles et de scènes; sa du bourgeois s'envenime; vers 1846 il rompt avec la tradition roman-

---

Chose curieuse: des romanciers hollandais tels que M.M. H. Robbers, Ary Prins, Mme aeff n'ignorent pas Duranty et l'ont lu avec profit. v. P. Valkhoff, *Le roman moderne lais et le réalisme français, Revue de Hollande*, II, p. 67—79. C'est que Duranty vrai naturaliste, dont Zola reconnaît le mérite (*Le Roman expérimental*, 304 ss.); Ch. a aura l'admiration de Baudelaire (*l. c.*, 411).

tique. Car les tendances réalistes de ses premiers écrits de bohême et de ses scènes bourgeoises à la Monnier s'accentuent; pourtant, en même temps il se sent attiré par l'art fantastique d'Hoffmann, qu'il traduit, par l'humour de Heine et de Jean-Paul ou le macabre des Jeune-France, toujours, il est vrai, avec un souci sensible de la documentation. C'est l'époque où il travaille pour les Funambules et écrit *les Excentriques*. Au moment de ces hésitations l'influence de Balzac, à qui il dédie *Feu Miette* et qui lui donne quelques conseils, l'emporte: „son œuvre occupe au moins le dixième des cases de mon cerveau . . . il était bien en avant de son époque par le côté scientifique et sérieux qui doit marquer une génération que nous ne connaîtrons pas", écrit-il en 1852. A cette influence s'en ajoute une autre: le fond provincial réaliste revit et grandit au contact de l'art rustique ou régionaliste de Pierre Dupont, de son imitateur Gustave Mathieu, des Allemands J.-P. Hebel et B. Auerbach, du Suisse Jeremias Gotthelf, que son ami Max Büchon traduit tous. Une autre figure caractéristique apparaît dans la vie de Champfleury au moment où le cercle de la Bohême se disloque (1849), c'est le peintre Courbet qui devient le centre du groupe de la brasserie Andler, Courbet que Champfleury découvre et révèle au public en 1848 dans *le Pamphlet* et à propos duquel il lance le mot de „réalisme dans l'art" (1850). Ici l'on trouve un des rares exemples d'influences exercées sur un mouvement littéraire par la peinture, qui ordinairement les subit. Le peintre de l'*Enterrement à Ornans*, ce tableau perdu dans une des salles les plus noires du Louvre, trouve en lui un cornac qui s'efforce d'expliquer sa nouveauté et qui définit en même temps la conception d'art caractéristique de ses propres œuvres à venir: *Les Aventures de Mariette, Les Souffrances du professeur Delteil, la Succession Le Camus*, surtout *Monsieur de Boisd'hyver*, qui me paraît l'œuvre la plus importante parmi ces romans de mœurs bourgeoises de province. En effet voici comment il parle en 1855 du réalisme de Courbet: „Est-ce la faute du peintre si les intérêts matériels, si la vie de petite ville, si les égoïsmes sourds, si la mesquinerie de province clouent leurs griffes sur la figure, éteignent les yeux, plissent le front, hébètent la bouche? Les bourgeois sont ainsi. M. Courbet a peint des bourgeois . . . Le réalisme apparaît sérieux et convaincu, ironiqne et brutal, sincère et plein de poésie" [1]). Les demoiselles Loche, l'employé Jousselin, l'abbé Ordinaire, l'usurier Blaizot, les sœurs Carillon, Mlle Chappe, ce sont là les figures typiques de quelques-uns de ses romans qui répondent à cette définition de l'art de Courbet, auquel la critique adresse les mêmes reproches qu'aux personnages le *M. de Boisd'hyver* ou des *Oies de Noël*[2]. Sous le coup de l'opposition qu'il rencontre, il se révolte [3]) et devient

---

[1]) Martino, *l. c.*, p. 51. Je relève le mot „sérieux" qu'il a employé aussi à propos de Balzac dans la citation donnée plus haut. C'est l'équivalent de „protestant" dans ce mot de *Souvenirs et portraits de jeunesse* (p. 185): le temple réaliste ouvert par Courbet „avait l'aspect protestant et villageois qui répondait aux doctrines invoquées par les fidèles." J'insiste également sur le terme „scientifique", que Zola a employé si souvent à tort.

[2]) D'ailleurs la critique assimilera aussi bien Flaubert à Courbet qu'à Champfleury, tellement il est difficile de distinguer la valeur des œuvres contemporaines. v. R. Descharmes, R. Dumesnil, *Autour de Flaubert*, I, 154.

[3]) *La recherche de la réalité est interdite* est le cri sortant de partout, écrit-il dans la préface de *M. de Boisd'hyver* (1855).

oricien du réalisme dans une série d'articles et de préfaces, sans en umer la doctrine dans une œuvre unique, pas même dans son périodique *Réalisme* (1857), car il refuse de passer pour chef d'une école; cette ctrine se résume en ceci: il ne peut exister qu'une forme de roman, c'est roman de mœurs contemporaines, impersonnel, sincère, fruit d'une longue éparation, — documentation et observation — d'une mise en œuvre lente, n travail de correction assidu, dépouillé de tout ce qui sent le procédé éraire [1]). Soigneusement il observe les méthodes réalistes dans ses œuvres les souvenirs personnels abondent et où il ne recule pas devant la pein- e hardie des détails vulgaires: les bourgeois de Laon se reconnaissent, eux leurs pères de 1830, dans ses livres et en demandant quelquefois la sup- ession. Par cette observation minutieuse ils restent une véritable source renseignements pour celui que voudrait étudier la province du Nord en 30, sans s'inquiéter de chercher une sensation d'art. Car à dessein il a „la facile méthode des romanciers dits habiles", se laissant aller à des ets de comique à la Paul de Kock, de ridicule vulgaire, évitant ce qui est gant ou noble, se laissant entraîner à une sentimentalité immense (?), qui outit à des personnages d'une sensibilité fade comme on en trouve dans le âtre de Diderot ou de Sedaine [2]). Après 1860 il renonce au roman, se itonne dans des études d'art, ayant constaté que, avec Flaubert et les oncourt, un autre art s'était levé en face du sien, et que „à supposer me qu'il eût appris à écrire, il n'eût jamais pu composer la grande vre nécessaire au triomphe de sa manière, puisque sa doctrine l'obligeait peindre strictement ce qu'il avait vu, et que la médiocrité de sa vie l'avait ndamné à ne presque rien voir" [3]).

La critique l'a sacré chef d'école, mais il n'a jamais rempli le rôle d'un nsard; disons plutôt qu'il réunit autour de lui un groupe de jeunes gens, esque tous encore d'origine plus que modeste, n'ayant pas fait d'études ssiques, vivant dans la gène; la fondation de leur journal *le Réalisme*, i n'arrive qu'à six numéros mensuels, ne réussit pas à les réunir long- nps. Que reste-t-il de leurs œuvres? Quelques romans oubliés de Max chon, de Charles Bataille, tandis que celui de Duranty, *Le Malheur d'Hen- tte Gérard* (1860) et, de Ch. Barbara, un recueil d'*Histoires émouvantes* 56), sont vraiment dignes de sortir de l'oubli. M. Martino montre toute valeur de Duranty, dont l'œuvre est originale, d'un réalisme intelligent et entée vers la recherche psychologique qui le rapproche de Stendhal et le pare de Champfleury [4]). Le recueil de Barbara contient des analyses fouil-

---

Il est lui-même „effrayé" des études que chaque roman nécessite. A l'en croire il aurait Saint François de Sales pour *M. de Boisd'hyver;* j'en trouve peut-être une seule trace (Ed. 1861, chez Poulet-Malassis et de Broise, Paris, p. 178); il y aurait peut-être quelque chose sa douceur dans la figure de l'évêque de Bayeux.

Diderot a été un de ses maîtres, v. Bouvier, *l. c*, 317, 323 note 1, 333 et 339. Un de amis, Assézat, collaborateur au *Réalisme*, publie la meilleure édition de Diderot. Champ- ry lui-même publie (1854) un petit auteur du XVIIIe siècle, le romancier Challes, à propos uel il lance son exposé du réalisme.

Martino, *l. c.*, 135. Les tracasseries que lui suscite le gouvernement impérial sont aussi r quelque chose dans cette détermination, v. Bouvier, *l. c.*, p. 21. Sur les entraves à la sse v. Martino, *l. c.*, p. 98–107.

Martino, *l. c.*, 136–149.

lées d'un état d'âme, trahissant quelquefois des symptômes de son aliénation mentale qui aboutira au suicide [1]). Les seules œuvres vraiment dignes de survivre sont celles qui s'écartent de la formule d'art de Champfleury. Son influence n'a pas été plus grande sur les grands réalistes qui viennent après lui: ni Flaubert, ni les Goncourt, ni Feydeau – puisqu'on place sa *Fanny* parmi les œuvres réalistes [2]) – n'ont subi son influence. Pour Flaubert et pour Baudelaire l'art de Champfleury et de Henri Monnier est trop vrai, vrai comme une image de daguerréotype [3]); ils le repoussent et font face contre lui, parce qu'on le confond avec le leur, dans les premiers temps. Reste son influence sur Hector Malot, dont M. Bouvier ne parle guère [4]), sur Ferdinand Fabre, et avant tout sur Emile Zola, converti au réalisme alors que deux ans plus tôt il projetait un pendant à *Hermès*. Même quand il a trouvé la formule de sa doctrine littéraire naturaliste, en 1866, des premiers romans ressemblent encore à ceux de Champfleury, par les nombreux grotesques de province qu'il introduit, par je ne sais quoi de terne et de terre-à-terre qui caractérise son style. *La Conquête de Plassans* mérite quelquefois d'être placée à côté de *M. de Bois d'hyver*. Mais le succès des œuvres de Champfleury [5]) – car il fut un des romanciers favoris du public – avait familiarisé le lecteur avec la méthode réaliste et préparé le terrain à Flaubert et au naturalisme de Zola et de Daudet. M. Gustave Lanson, dans la Préface du livre de M. Bouvier, fait observer que le nom de Daudet a été omis et qu'un rapprochement s'impose entre Champfleury et Daudet, tous deux créateurs humoristes et fantaisistes de figures excentriques, peignant en charge et avec sympathie des souffrances vulgaires [6]).

Telle est l'œuvre des premiers réalistes, oubliée le jour où Flaubert, qui avait en horreur le réalisme intégral aussi bien que le naturalisme de Zola, et qui avait conservé la poésie et la recherche de la beauté des romantiques en même temps que la pure tradition classique, produit son chef d'œuvre, *Madame Bovary*, indépendamment de Champfleury.

Le grand mérite de M. Bouvier et de M. Martino, c'est d'avoir mis en lumière la filiation qui relie le réalisme au romantisme Bohême, goût du grotesque et de la caricature, haine du bourgeois [7]), réalisme en peinture

---

[1]) M. Bouvier aurait dû insister, il me semble, sur ces deux figures, comme il aurait pu s'étendre encore dans la conclusion un peu sommaire (p. 340–353) sur les différences qui séparent Champfleury des auteurs de l'art pour l'art.

[2]) M. Martino, *l. c.*, 187–196, a très bien mis en lumière ce qu'il y a de faux romantisme dans ce roman que Flaubert et Sainte-Beuve louent à l'envi et qui n'est au fond qu'un des pires produits d'un retardataire assoiffé de réclame et plein d'infatuation.

[3]) Flaubert reconnaîtra plus tard de *l'Education sentimentale* que cela aussi est trop vrai (*Corresp.*, IV, 334). Elle a les défauts de Champfleury: longueurs, abondance de descriptions, lenteur d'intrigue, insignifiance des personnages.

[4]) Il le mentionne, si j'ai bien lu, deux fois, p. 25 et 348.

[5]) v. Bouvier, *l. c.*, 319. Il ignore l'existence d'une traduction en hollandais des *Souffrances de M. le professeur Delteil*, intitulée *De beproevingen van een Schoolmeester*, Harlem, de Erven F. Bohn, 1859.

[6]) *l. c.*, VII, à la note. Y aurait-il peut-être plutôt influence de Dickens? Ou y a-t-il simple analogie entre eux? Brunetière a été un des premiers à parler d'influence, mais les traces en sont rares; v. *Le roman naturaliste*, nouv. éd., 1892, p. 12 et 71, cf. Martino, *l. c.*, 69.

[7]) Chez Champfleury, cette haine n'est pas un principe d'art comme pour les romantiques ou pour les hommes de l'art pour l'art; elle provient du plus intime de son caractère. D'ailleurs la haine du bourgeois est plus féroce à partir de 1848, v. A. Cassagne, *La théorie de l'art pour l'art*, 2e partie, ch. 1er.

ıacement poursuivi, voilà les étapes qui mènent de Murger et de Champ-ury à la revue *le Réalisme*; elle attaquera par la plume de Duranty *adame Bovary* avec violence, parce qu'il n'y trouve pas l'absence de style de construction concentrée qu'elle prône, „ce livre, dira-t-il, est une appli-ion littéraire du calcul des probabilités. Le style a des allures inégales, nme chez tout homme qui écrit artistement sans sentir" [1]).

Filiation, non pas opposition. C'est là le résultat le plus important au int de vue de l'historie littéraire que nous valent les livres si nourris et minutieusement préparés de M. Bouvier et de M. Martino.

La deuxième constatation importante que leurs œuvres permettent de faire, st qu'il faut renoncer à l'idée que le réalisme et le positivisme seraient inti-ment liés, et „que les deux doctrines sont sorties du concours des mêmes ıses et que les mêmes influences du dehors en ont fait la fortune" [2]). M. rtino représente l'influence théorique de Taine et de Sainte-Beuve sur le turalisme de Zola comme certaine et très importante; malgré les preuves 'il donne [3]), je la crois moins grande qu'il ne dit.

C'est ainsi qu'on pourrait formuler certaines réserves sur quelques points détail qui ne diminueraient en rien la valeur de deux ouvrages qui ont porté la connaissance précise d'un domaine de l'histoire littéraire assez mal ploré jusqu'ici [4]).

*Amsterdam.* K. R. GALLAS.

---

Martino, *l. c.*, p. 93. Toute la page mériterait d'être reproduite „*Madame Bovary* sera dernier roman bourgeois. Il faut trouver autre chose", écrit Champfleury (*Souvenirs*, 246). rreur est caractéristique. Sur les rapports de Flaubert avec Champfleury, v. *Autour de ubert*, I, 50—52.

F. Brunetière, *Le roman naturaliste*, 1892, p. 2. L'article est du 1er avril 1875. Cf. sertion de M. A. David Sauvageot dans *Le Réalisme et le Naturalisme dans la Littératnre dans l'art*, p. 184: „La philosophie positiviste est la grande inspiratrice de l'art qui s'est eloppé chez nous depuis 1851 jusqu'à ce jour et qui a reçu expressément en peinture le n de „Réalisme".

*l. c.*, p. 266 ss.

Il y a des observations de détail à faire: Les rapports entre les hommes de l'art pour et les réalistes seraient encore à préciser; il y a la curieuse préface de Baudelaire aux *nts et Chansons* de Pierre Dupont (1842 selon les *Œuvres*, III, 191; 1849 d'après le *Manuel* Lanson; 1852 d'après Spoelberch de Lovenjoul, *Les Lundis d'un Chercheur*, 279) et les *nts modernes* de Maxime du Camp (1855); mais sont-ce là les uniques manifestations d'un prochement entre deux écoles qui s'exècrent l'une l'autre? Et si les deux écoles sont paral-s, est ce la différence d'éducation et d'origine de leurs adeptes surtout qui les fait suivre voie plutôt que telle autre? — Les deux auteurs ont dégagé Flaubert du réalisme (Bouvier 52 et Martino 154 ss.), mais ils auraient pu le faire avec plus de force encore, surtout M. vier, et montrer ce qu'on trouve du classicisme dans ce „réalisme de l'art pour l'art" de ıbert, comme M. Martino l'appelle par une juxtaposition de mots dont il reconnaît la modité (p. 156). — Y a-t-il influence d'Hoffmann sur *les Grotesques* de Gautier (Bouvier, 36)? — Il faut louer M. Bouvier d'avoir élucidé le petit problème des rapports de G. Sand les réalistes (p. 209—212). — M. Bouvier n'a pas mis en lumière le rôle politique du isme comme littérature d'opposition démocratique (cf. Martino, *l c.*, 18 et 107). — A propos la page 29 de M. Bouvier où se pose la question de savoir ce qui exercera la plus forte ıence sur la formation du système de Champfleury: je crois que c'est l'individualité plutôt la succession des influences, quoique M. Bouvier ait surtout étudié celles-ci. — Alors qu'il facile de se retrouver dans le livre de M. Martino, grâce à la table et aux notes à la fin volume, on regrette l'absence d'un index dans le volume de M. Bouvier. — La lettre de ço à Champfleury à propos de *Chien-Caillou* qu'est-ce: „un billet lapidaire" (Bouvier, , 15) ou „une lettre grandiloquente" (Martino, *l. c.*, 23)? — M. Martino (p. 43) oppose *Paysans* à *la Terre;* ne sont-ils pas de la même famille? — M. Bouvier (p. 344) se trompe disant que Zola „loue" Antony Valabrègue d'avoir fraternisé avec Champfleury; c'est pour détourner qu'il écrit cette page si curieuse de *l'Ecran* (*Correspondance* d'Emile Zola, II, 1 ss.).

# DE OUDPRUISIESE EN GERMAANSE GENITIVUS EN DATIVUS SINGULARIS VAN DE *A*-STAMMEN.

Bijna algemeen beschouwt men tegenwoordig de genitiefuitgang *-is* der germaanse nominale en pronominale *a*-stammen, m. a. w. van goties *dagis*, *þis*, als een indogermaans *-e-so;* deze van germaans standpunt aannemelike verklaring wordt hoogst waarschijnlik gemaakt door het Slavies, waar we de pronominale genitivi oudbulgaars *česo*, *čĭso* aantreffen. Zie o.a. Streitberg, *Urgermanische Grammatik*, 227 (waar verdere literatuur vermeld wordt), Brugmann, *Grundriss der vergl. Grammatik II*², 2, 162 v. Het Indogermaans bezat naast *-so* de uitgang *-sjo*; vgl. o. a. grieks τοῖο, πολέμοιο, oudindies *tásya*, *ráthasya*.

Mogelik is ook op balties taalgebied tot in de historiese tijd de uitgang *-so* bewaard gebleven, en wel in het Oudpruisies, waar de genitivi der nominale *a*-stammen (indogerm. *o*-stammen) op *-as* eindigen: *Deiwas*, *tāwas* enz.; zie Berneker, *Die preussische Sprache* 186, Trautmann, *Die altpreussischen Sprachdenkmäler* 216. Een dergelijke verklaring dezer vormen gaf reeds Trautmann t. a. p.; zijn formuléring is heel slordig: „da ich nun einerseits die Identität von skr. *tásya* und pr. *stesse* leugne, anderseits aus der Behandlung der Konjugation sich eine starke Verkürzung des pr. Auslautes ergeben wird, so steht einer Erklärung von *deiwas* aus idg. *deiwósjo* oder *deiwóso* nichts im Wege: dass *deiwosjo* im pr. *deiwas*, *deiwos* aber *deiwes* ergab, . . ." enz. Ofschoon hier terloops van **deiwóso* gesproken wordt krijgt de lezer toch de indruk, dat Trautmann liever van **deiwosjo* uitgaat.

En dat is bevreemdend. Immers op blz. 171 van hetzelfde boek beweert Trautmann, dat uit *s* + *j* oudpruisiese *sch*, d. w. z. *š* ontstaat, bijv. *schuwikis* 'schoenmaker' = lit. *siuwikas*, in het *Elbinger Vocabularium*, *schan* uit *sjan* (met *s* uit een palatale *k*) in hetzelfde dialekt der *Katechismen*, waar de genitivusuitgang *-as* zo herhaalde malen voorkomt. Uit *-osjo* ware dus *-asch* en niet *-as* te verwachten. *-as* veronderstelt veeleer *-oso* [1]).

De wegval van de indogerm. *-o*, balt. *-a* kan niet verbazen. Terecht herinnert Trautmann aan de conjugatie. Uit **esti* ontstond *est*, *ast*, – de infinitiefuitgang *-ti* verloor zijn *i*: *dat*, *turīt* enz., – *ettrāi* 'zij antwoorden' zal wel oorspronkelik op *-āja(t)* zijn uitgegaan. Waarom dan niet *Deiwas* uit **deiwasa* (*a* = idg. *o*)? In andere gevallen bleef wel is waar de *-a* bewaard: *imma* 'ik neem', *polinka* 'hij blijft', *mukinna* 'hij onderwijst'. Het verschil kan daardoor komen, dat hier de toon onmiddellik voorafging, in **deiwasa* echter niet. Of zou soms de reeds zeer vroeg weggevallen *-t* van de verbaalvormen aan de *-a* een grotere intensiteit gegeven hebben? Het komt mij niet waarschijnlik voor. Eer kan de analogie van de pluralis- en (in het historiese Pruisies verdwenen) dualisvormen (*giwammai* enz.; *immima* en dgl. zullen secundaire *i* hebben) invloed hebben gehad.

---

[1]) Elders hoop ik aan te tonen, aan de hand van de pronominale vormen *stessiei*, *stessie*, *steisiei* (dat. sg. f.) en *stessies*, *stessias* (gen. sg. f.), dat oude *s* (niet uit *k* ontstaan) + *j* in het Katechismen-dialekt als *si*, niet als *sch* optreedt. Ook bij deze opvatting kan *-as* niet uit *-osjo* ontstaan zijn.

ogelik zou iemand tegen mijn verklaring van *Deiwas* e. dgl. dit bezwaar en opperen, dat *-so* blijkbaar oorspronkelik een pronominale uitgang is eest — tegenover oudbulg. *česo, čĭso* staat bij de nomina *lĕta, mlĕka* —, ijl het toch in het Oudpruisies uitsluitend bij nomina zou voorkomen. pronomina hebben echter evenzeer als de nomina een *s*, na korte len *ss* geschreven, in de uitgang: *stessei, steisei, stesse, steise, stēisi* enz. *s* (*ss*) kan evenmin als in *Deiwas* op *sj* teruggaan. Vandaar is het 't allernemelikst, dat ook hier de uitgang *-so* (balt. *-sa*) eenmaal voorhanden was, kan dan ook *-ei, -e, -i* niet uit *-a* ontstaan zijn. We zullen er een secune vervorming of een aanhangsel in moeten zien, waarvan de oorsprong wel moeilik is vast te stellen. Een veel hierop lijkende opinie vindt men Trautmann t. a. p. 262. Was nu eertijds bij de pronomina de uitgang voorhanden, dan kan hij in die periode door de nomina zijn overomen.

ok in het Germaans vinden we vóór de uitgang *-s* uit *-so* soms de stamn op *-a-* (idg. *-o-*): oernoors *goðagas*, oudags. *dómæs*, oudsaks. *dagas*; Streitberg t. a. p. 227. Indien het waar is, dat *-as* secundair is naast ouder uit *-eso* (zie Brugmann, t. a. p., II², 2, 162 v.), dan is datzelfde voor oud-s. *-as* aan te nemen. Hiertegen is geen bezwaar: de *a* kwam in zoveel nen van het paradigma voor, dat hij van hier uit gemakkelik ook in gen. sg. kon doordringen: nom. sg. *-as* (waaruit gewoonlik *-s*), neutrum acc. sg. *-an*, dat. sg. *-ai*, nom. pl. *-ai*, acc. *-ans*, gen. *-an*, dat. *-amans*. elijk bekend, is van *Deiwas* enz. ook een geheel andere verklaring even: de overeenstemming in uitgang tussen verschillende casus van de nelike en onzijdige *a*-declinatie enerzijds en de vrouwelike *ā*-declinatie erzijds hebben aanleiding gegeven tot de hypothese, dat het genitieftype *was* naar analogie van het feminine type *gennas* is ontstaan; zie Leskien, *Declination im Slavisch-Litauischen und Germanischen*, 31 vv., Berneker p. 186. Ik zou niet durven beweren, dat dit onmogelik is; voorlopig er ben ik huiverig, het voor waarschijnlik te houden: de pruisiese genitivi *as* 'van de vrouw" *ālgas* van het loon' enz. zijn zelf zo weinig klaar. bewijs, dat de *a* van de uitgang lang was, missen we; zelfs wijst veeleer vorm *ālgas* op kortheid der *a*: uit *ā* zou na *g* een *u* ontstaan zijn. Ook t de betoning af van de litause (*algōs*), en dat terwijl de nominativus, in onze teksten niet voorkomt, wel **algū* geluid zal hebben (vgl. de ona *mensā, spigsnā, gallū, widdewū*). Heeft *ālgas* zijn korte *a* en zijn tonesis van de accusativus gekregen? Mogelik wel, maar dan komt het toch aannemeliker voor, dat de masculina hierbij van invloed zijn gest (*Deiwas: Deiwan, tāwas: tāwan*) dan omgekeerd, — als we maar der de hulp der feminina voor de masculine genitivi op *-as* een plausibele laring geven kunnen; en die meen ik gegeven te hebben.

ok over de pruisiese datief geven ons de germaanse datiefvormen nieuw . Voor goties *þamma, hwammēh*, ohd. *demu* moeten, op grond van we tans van de germaanse „Auslaut" weten, oudere vormen op gestoten onde *-ḗ, -ṓ* aangenomen worden: op de pronominale stam volgt eerst *-sm-* (vgl. de oudind. dativus *tásmai* enz.) en dan de instrumentalisang *-ḗ, -ṓ*; vgl. Streitberg, t. a. p., 269, Brugmann, t. a. p., II², 2, 363,

vooral ook Janko, *Indogerm. Forsch. Anz.*, XV, 252 [1]). Waarom zouden we dan in oudpruisies *stesmu*, *stēismu* wat anders zien? Ook hier hebben we een instrumentalis op *-ṓ* aan te nemen. Wanneer Trautmann, t. a. p., 262 voor deze vormen van een indogermaanse dativus op *-ō* (waarvoor sleeptoon zou zijn aan te nemen) uitgaat, dan kan ik dat niet anders verklaren dan door een – op onnodig scepticisme berustend – ignoréren van de reeds lang bijna algemeen erkende opvattingen aangaande de germaanse „Auslautgesetze". Evenzo zijn de nominale dativi *grīku* 'aan de zonde', *malnīku* 'aan het kind' als instrumentalen op te vatten en niet, zoals Trautmann, blz. 217 wil, als dativi op *-ō̃: grīku*, *malnīku* zijn evengoed instrumentalen met datief-functie als got. *daga* (zie Janko t. a. p. 252), dat alleen door de kwaliteit van de eindklinker (*-ḗ*; *-ṓ* in opruis. *grīku*, ohd. instrum. *tagu*) afwijkt en *grīku*, *malnīku* staan tot dativi op *-ai* als opr. *wirdai* 'aan het woord', *malnijkika* 'aan het kindje', die indogerm. *-ōī* hebben, precies in dezelfde verhouding als got. *daga* tot ags. *dóme* (zie Janko, t. a. p., 262).

Zou mogelik de oorzaak, waarom Trautmann een zo voor de hand liggende verklaringsmogelikheid over 't hoofd heeft gezien, ten dele ook liggen in een overschatten van de betekenis van de oudpruisiese instrumentalis als syntakties zelfstandige casus? Dat Trautmann, ten dele in aansluiting aan Bezzenberger, een instrumentalisvorm met instrumentalisfunctie wel eens daar zoekt, waar ze niet aanwezig zijn, hoop ik elders aan te tonen. In het Oud-pruisies was de instrumentalis, in zoverre de schaarse en niet absoluut betrouwbare taalmonumenten ons een oordeel mogelik maken, al bijna even weinig meer een zelfstandige naamval als in het Goties.

Om mogelike misverstanden te voorkomen, besluit ik dit artikel met de opmerking, dat de door mij gesignaleerde punten van overeenstemming tussen oudpruisiese en germaanse naamvalsvormen alleen parallelisme en geen nadere verwantschap bewijzen. De hoofdconclusie van Leskiens reeds genoemde boek *Die Declination im Slavisch-Litauischen und Germanischen:* dat de declinatievormen niet op enge verwantschap tussen Germaans en Balties-Slavies wijzen – en Oudpruisies is een Baltiese taal! – heeft zich sedert dat boek verscheen (1876) tot op de dag van heden ongeschokt kunnen handhaven, – en zal dat ook in het vervolg wel kunnen.

*Leiden.* N. VAN WIJK.

---

# DIE GERMANISCHE UND DIE HOCHDEUTSCHE LAUTVERSCHIEBUNG.

(*Neoph.*, II, 20.)

## I.

Die folgenden Bemerkungen hätten sich eigentlich dem Feist'schen Aufsatz in dem letzten Hefte unserer Zeitschrift gleich anschließen sollen. Da die jedoch infolge persönlicher Umstände unterblieben ist, so mögen sie nach

[1]) Janko geeft hier een referaat van zijn in 't Čechies geschreven boek *Soustava dlouhých slabik koncových v staré germanštině*, Praag 1903, m. i. nog steeds de beste uitvoerige studie over de germaanse „Auslaut".

lich noch eine Stelle finden. Auf die positiven Ausführungen Feists über Ursachen der agm. und ahd. Lautverschiebung soll hier nicht eingegangen den; es gilt nur die Klärung irrtümlicher Auffassungen in dem gegen r gerichteten Teile. Daß Feist den Darlegungen Boers durchaus nicht cht geworden ist, vermutlich wohl weil die Verschiedenheit der Sprachen genauen Verständnis mehr oder weniger hemmend im Wege stand, l unseren niederländischen Lesern nicht entgangen sein. Da dies jedoch Ausländer nicht sofort einleuchten dürfte, so mag es gestattet sein, ge offenbaren Mißverständnisse und Flüchtigkeiten Feist's hier richtig-ellen.

21 wird Boer die Meinung zugeschrieben: „Durch den Expirationsdruck de ein größerer Abstand der Stimmbänder bewirkt, wodurch der Luftdruck der Mundhöhle vermehrt wird". Genau das Gegenteil sagt Boer S. 109 n: „Ich für mich glaube nicht an stärkere Lungenbewegung, sondern bin Ansicht, daß der größere Abstand der Stimmbänder primär ist." Die derselben Seite angeführte Ansicht Hirts ist keineswegs identisch mit rs Erklärung der Lautverschiebung, wie sich jeder durch Vergleichung Texte überzeugen kann. Nicht der Expirationsdruck, sondern die Ver-nlässigung des musikalischen Tones führte zur Erschlaffung der Stimm-der.

22 unten heißt es: „Es ist nicht notwendig, daß eine Sprache, die einen eprägten Starkton hat, die Tenuis aspirieren muß". Dies zu behaupten, natürlich weder Boer noch Hirt eingefallen. Wir wissen alle, daß Laut-tze keine Naturgesetze sind. Bei historischen d. h. zeitlich und räumlich ngten Vorgängen, wie die Lautverschiebungen, gibt es ja überhaupt kein edingtes Muß. Wenn also der Starkton in gewissen Zeiten uud Gegenden isse Veränderungen in der Artikulation hervorgerufen hat, so folgt daraus n nicht, daß dies immer und überall geschehen sein muß! Man denke B. an den *i*- und *u*-Umlaut im Germanischen! Bekanntlich sind die kungen des erstern in den verschiedenen Gegenden und Zeiten sehr chieden, und was den *u*-Umlaut betrifft, so tritt er nur im Skandina-nen und Englischen auf, nicht im Deutschen, das doch den andern aut kennt. Sollen wir nun deshalb die Wirkungen des *i* und *u* läugnen? ie Berufung auf Jespersen S. 23 beweist nichts gegen Boer. Dieser sagt 07 nur, daß im Dänischen die Tenuis aspiriert werde, und daß diese ration bei *t* am weitesten vorgeschritten sei, sodaß vielfach *ts* gehört le. Daß für *th* häufig *ts* gesprochen wird, ist, wie auch die übrigen zugehörigen Bemerkungen, eine auf Grund langjährigen Studiums und fältiger Beobachtung an Ort und Stelle unter Kontrolle dänischer Sach-ändiger festgestellte Tatsache, nicht nur ein oberflächlicher Eindruck eines nden. Aber auch davon abgesehen, erhellt aus dem Zitat Feists doch lich, daß Jespersen die von B. festgestellte Tatsache der (bei *t* am meisten eschrittenen) Aspirierung nicht läugnet; im Gegenteil, er bestätigt B's assung, daß damit das Dän. den Weg zur Affricata beschritten hat. Ob ei *t* schon so weit gekommen, ist Nebensache: es handelt sich nur um Mehr oder Weniger. Dasselbe gilt von der dän. Medienverschiebung. nat nur die Tatsache festgestellt, daß im Agm., Ahd. und Dän. die

Bewegung von stimmhafter zu stimmloser Artikulation geht; über den Grad der Stimmlosigkeit in den verschiedenen Zeiten und Gegenden hat er sich nicht ausgesprochen. Der Übergang geschieht natürlich nicht sprungweise, sondern allmählich, und über den Grad der Stimmlosigkeit der Media in den verschiedenen ahd. Gebieten und Perioden wissen wir ja auch nichts Bestimmtes. Der Stand $\varepsilon^2$ Jespersen ist so weit, daß dabei kaum noch von Stimmton die Rede sein kann, und es ist sehr die Frage, ob die heutige obd. Lenis mit größerem Abstand der Stimmbänder gesprochen wird.

Was S. 24 die verschiedene Entwickelung des agm. *p* in den germ. Sprachen gegen Boer's Verschiebungstheorie beweisen soll, ist unerfindlich. Dieser hat ausdrücklich S. 107 (und Note) hervorgehoben, daß der Übergang *p* > *t* auf Verschiebung der Artikulationsstelle beruhe und also nicht hieher gehöre — d. h. mit Starkton und Lautverschiebung nichts zu schaffen habe!

S. 30 wird es als ein Fehler Boers bezeichnet, den Zusammenhang zwischen den zwei Lautverschiebungen auch nur hypothetisch zu erörtern, da sie nach ihren Wirkungen fast überall auseinandergehen. Dies zu beweisen werden die agm. und. ahd. Verschiebungsakte folgendermaßen einander gegenübergestellt:

*Urg. Media* > *Tenuis* *Ahd. Media* > *Lenis* / *Fortis*

Das wirkt anfangs verblüffend. Sieht man sich aber die Sache näher an, so wird es sofort klar, daß der Unterschied nur in dem Namen *Fortis* steckt, durch welchen die Identität der Medienverschiebung im Urg. und Bairisch-Alemannischen verschleiert wird:

Urg. *b* *d* *g* > *p* *t* *k* Oberd. *b* *d* *g* > *p* *t* *k*

Was hilft es nun, wenn man die urg. *p t k* als *Tenues*, die ahd. als *Fortes* bezeichnet? Das lautliche Ergebniß bleibt doch dasselbe, denn wie weiß Fr. daß z. B. das urg. *t* anders artikuliert wurde, als das ahd? Und wenn auch minimale Verschiedenheiten anzunehmen sind, berechtigen diese dann zu dem Schlusse, daß die beiden Verschiebungen fast überall auseinandergehen?

Nicht besser steht es um die Gegenüberstellung:

*Urg. Tenuis* > *Spirans* *Ahd. Tenuis* > *Affricata* / *Spirans*

Wiederum ein kleines Minus. Das Ahd. ist auf demselben Wege nicht ganz so weit gelangt, wie das Urg., aber für einfache intervokalische Tenuis ist denn doch, auch nach Feist, das Resultat gleich, abgesehen von verschiedenen Artikulationsstellen z. B. der Dentalis. Und wegen solcher kleinen Differenzen sollte es unstatthaft sein, auch nur hypothetisch einen Parallelismus zwischen beiden Verschiebungen anzunehmen? Wenn die urg. Lautverschiebung ein ‚einheitliches Bild', die ahd. eine ‚bunte Mannigfaltigkeit' ergeben hat, so erklärt sich das aus den historischen und geographischen Verhältnissen. Die urg. Sprachgemeinschaft war wohl auf ein engeres Gebiet beschränkt und längere Zeit isoliert, als die altdeutsche.

Das stärkste Mißverständnis scheint in dem Absatz *S. 31 unten — 32 oben* zu liegen. Es handelt sich um den ‚Übergang von dem musikalischen Wort

nt des Idg. zum expiratorischen Akzent des Germ. ‚Will man diesen', sagt mit B. zur Erklärung der Lautverschiebung heranziehen, so erhebt sich ichst die Vorfrage, mit welchem Recht man annimmt, *daß die idg. ndsprache nur die musikalische Wortbetonung gekannt habe*'. Das hat B. aber, wie gesagt, nicht angenommen, im Gegenteil, seine Auseinander-ung über das Vernersche Gesetz S. 110 setzt ausdrücklich das ‚Vorhanden- eines expiratorischen Wortakzents' auch im Idg. wie es F. S. 31, 8te Z. ı. vermutet, voraus. Was F. dann weiter S. 32 oben in Bezug auf ıer's Gesetz vorbringt, beweist, daß er die geistreiche Erklärung, die B. dieser Erscheinung gibt, nicht verstanden hat oder sie geflissentlich riert. B. trennt ja prinzipiell Lautverschiebung und gr. Wechsel, indem ene der urg. Verstärkung des Druckes, diesen der Wirkung des daneben ı erhaltenen, wenn auch später meist abgeschwächten, musikalischen entes zuschreibt. Er nimmt demnach für das Urg. nicht, wie es bisher hah, Zurückziehung resp. Festlegung des freien idg. Akzentes auf die angssilbe an, sondern Ausbildung eines neuen, von jenem unabhängigen, ck-Akzentes, auf der ersten Wortsilbe. Wo so an dem Gegner vorbeige-t wird, kann die Diskussion kaum zur Klärung der Ansichten beitragen.

*trecht.* FRANTZEN.

II.

e voortreffelijke wijze, waarop Prof. Frantzen de vergissingen van Feist telt, ontlast mij van den altijd eenigszins pijnlijken plicht, de pen op te en tot zelfverdediging. Wanneer ik aan Frantzen's betoog toch nog iets oeg, dan kan ik den aanval op mij geheel ter zijde laten. Het belang het onderwerp echter en de omstandigheid, dat ik vermoedelijk zoo dig geen nieuwe gelegenheid zal hebben, om mij, althans in dit tijdschrift, de in discussie staande vragen uit te laten, nopen mij, in de volgende len de redenen mede te deelen, waarom ook Feist's positieve beweringen volkomen onaannemelijk voorkomen. Ongetwijfeld kan de overname eener door eene heterogene bevolking de oorzaak zijn van veranderingen in de Maar, — gelijk ik reeds vroeger opmerkte, — om zulk een taalverloop onstateeren, moet men over rijke gegevens beschikken, die de vooronder-ie ontwikkeling buiten twijfel stellen. Ten aanzien nu van de germ. kverschuiving missen wij alle materiaal, dat een aanwijzing in deze rich- zou kunnen geven, en van welken aard het materiaal is, dat voor de klankverschuiving gebruikt wordt, en welk een geweld men het aan moet ı, om in de theorie te passen, dat kan men zien aan hetgeen op p. 27 ezen staat. Hier wordt betoogd, dat het Rhaetoromaansch Latijn is in skischen mond, en het Duitsch in de Alpen Duitsch in denzelfden mond. wordt dit betoogd? Eerst heet het, dat de Etruriërs in plaats van *p. t. k.* ratae spreken, en dit wordt toegelicht door het voorbeeld l. *Tanaquil* = *Thanaxvil.* Vlak daarop wordt gezegd, dat tenues en mediae niet onder-iden worden. Hoe is dat te vereenigen met de leer, dat tenues geaspireerd den? De aangenomen verwarring tusschen tenuis en media wordt dan elicht door het voorbeeld l. *Tiberius* — etr. *Thepri.* Ik zie niet, wat

hieruit anders gelezen kan worden, dan dat de tenuis (*t*) ook hier aspira is geworden, maar de media (*b*) tenuis. Wanneer media tenuis wordt, is da niet hetzelfde, als dat media en tenuis niet te onderscheiden zouden zijn e dus maar door elkaar gebruikt worden. Deze formuleering schijnt zonderling en men vraagt zich af, hoe een taalgeleerde, wiens dagelijksche ervaring he moest leeren prijs stellen op nauwkeurige formuleering, aan zulk een formul komt. De heer Feist vergeve mij, indien ik hem verkeerd versta, maar ik ka met den besten wil geen andere verklaring hiervoor vinden dan deze, da eenige regels verder op een gansch ander taalgebied precies de omgekeerd overgang, namelijk die van tenuis in media wordt aangenomen, en dat d formule 'media en tenuis worden niet onderscheiden' den schrijver de vri heid laat, voor 'precies hetzelfde' te verklaren, wat hij bij nauwkeurige definitie 'precies het omgekeerde' had moeten noemen.

En toch, hierop berust de geheele theorie, dat het Alpenduitsch Duitsc in Etrurischen mond zou zijn. Een aanloop wordt reeds bij het Latijn ge nomen, maar het eenig materiaal, dat hier dienst doet, is het lat. teeke voor G, dat een modificatie is of kan zijn van C. Hoe daaruit volgt, da het Latijn 'het onderscheid tusschen media en tenuis dreigt uit te wisschen kan ik al weer niet begrijpen; de oorzaak wordt intusschen gezocht in invloe van het Etrurisch, dat volgens denzelfden schrijver van de tenuis niet med maakt maar aspirata. Zoo toegerust naderen wij dan het Rhaetoromaansch dat dikwijls — dus omgekeerd als het Etrurisch — lat. tenues door media weergeeft, en er wordt geconcludeerd, dat de oude taal der Alpenbewone met het Etrurisch nauw verwant is. Ten slotte worden dan voorbeelden aan gehaald als hd. *birna* l. *pira*, wier Duitsche vorm op grond der aan h begin staande *b* insgelijks voor Etrurisch gehouden wordt. Wil men hier n een overgang *p* > *b* aannemen, dan is dat al weer het omgekeerde van he geen regel is in het Opperduitsch, waar juist de mediae tenues worden e de tenues aspiratae, en om het te laten kloppen, zou dus ook hier nie overblijven dan de formule met den wijden mantel, dat 'tenues en media niet onderscheiden worden'. Maar het is duidelijk, dat wij hier niet met ee klankovergang maar met een klanksubstitutie te doen hebben. Daar de g aspireerde tenuis te ver afstond, gaf men hier en in sommige andere woorde lat. *p* weer door de — stemlooze of zwak stemhebbende — media *b*, die a nader verwant gevoeld werd. De onzekerheid in de weergave van lat. toont, dat noch hd. *b* noch hd. *p* geheel aan den eisch voldeed.

Wat de eerste klankverschuiving betreft, waar de gegevens voor Feist hypothese geheel ontbreken, wil ik slechts opmerken, dat menigeen met m moeite zal hebben, om te gelooven aan dat „mittlervolk", waarover wij p. 3 te hooren krijgen, dat bijna alle veranderingen voor de Germanen klaa gemaakt moet hebben. Niet alleen, omdat het slechts een deus ex machin is, maar vooral omdat het geen deus is, want de moeilijkheid wordt er ee voudig mee verschoven. Als de Germanen de mutae niet konden verschuive hoe heeft dat „mittlervolk" het dan aangelegd?

Ten slotte mag ik eene corrigeerende opmerking niet terughouden na aanleiding van hetgeen pag. 33 over de hd. omgangstaal als 'Opperduitsc in Noordduitschen mond gezegd wordt. De Nederlander wordt hier in éé

m genoemd met den Zwitser en den Elsasser. alsof de verhouding dezer ken tot de Hoogduitsche omgangstaal dezelfde was. Dat in Nederland n Hoogduitsch gesproken wordt, schijnt Feist te zijn ontgaan. Hij is niet eerste, die deze vergissing begaat, moge hij de laatste zijn.

*Amsterdam.* R. C. Boer.

---

## FREILIGRATH ALS GELEGENHEITSDICHTER.

Das Wort hat einen bösen Klang. Es erinnert an die Hof- und Salonpoeten Barock und Roccoco mit ihren öden Reimereien auf fürstliche und gerliche ‚Beilager' oder Begräbnisse, an die platten Lieferanten von ujahrs-, Geburtstags- und Hochzeitsgedichten der Zopf- und Biedermeierzeit. r Name Freiligrath jedoch hebt uns in eine höhere litterarische Sphäre. ter den, verhältnißmäßig wenigen, auserlesenen Gedichten, die er der chwelt zu überliefern für wert hielt, fehlen ja auch solche Klänge des tagslebens nicht. Wie Goethe, hat es auch Freiligrath nicht verschmäht, freudigen oder ernsten Anlässen Verwandte und Freude anzusingen, zu ftungsfesten, Jahres- und Gedenkfeiern — Kölner und Düsseldorfer Karval, Rolandsecker Baufest, Schiller- und Guttenbergtag — einen Dichtergruß spenden; hat er nicht sogar in das Album eines Dampfschiffkonduktörs en Vers gestiftet! Aber er besaß die Zauberrute, die auch das Alltägliche, wöhnliche in das Gold der Poesie verwandelt. Da ist keine steifleinene rase, keine abgenutzte Schablone; alles ist originell angeschaut, sinnig d innig empfunden, man fühlt, daß der Dichter die Personen und Dinge herzlichem Anteil erfaßt, daß sein Geistesauge sinnend auf ihnen verlt und ihre inneren Beziehungen erkannt hat. Wie fein ist die herrliche *glische Apfelblüte* am 26. April 1862, Uhlands 75. Geburtstag, in Bezug etzt zu dem Sänger des Liedes *vom Wirte wundermild*, wie sinnig der danke, zum ‚Dichterlorbeer' und zum ‚Kranz des Patrioten' den ‚leichten, en Blütenkranz' auf das weiße Haar des ehrwürdigen Hauptes sinken zu en! (II, 256)[1]). Daneben lese man das herzige schalkhafte Gedicht, womit gute Onkel Ferdinand seinem lieben Patchen Adeline Rittershaus ein etchen für ihre künftige Aussteuer sendet (II, 307):

*Du zählst noch zu dem kleinen Volke,*
*Bist noch ein Püppchen jung und zart;*
*Noch schwebt, wie eine Donnerwolke,*
*Hoch über dir des Vaters Bart.*
. . . . . .
*Doch heut und morgen ist nicht immer, —*
*Die Jahre fliehn, o Töchterlein!*
*Wie bald ein großes Frauenzimmer,*
*Ein schönes Fräulein wirst du sein!*

*Dann wird sich mancherlei begeben,*
*Doch will ich's nicht verraten hier;*
*Dann siehst manch Bartgewölk du schweben,*
*Nicht über, — nein, auch neben dir!*

---

[1]) *Gesammelte Dichtungen*[3], Stuttgart Göschen 1886.

Und endlich, um noch eins zu nennen, das weihevolle Hochzeitslied, wo an des Vaters Statt der tote Bruder zum Bräutigam spricht (II, 317):

*„Meine Liebe," — ja, die Liebe!*
*Die ist's! die schwingt sich weit!*
*Den Tod überholt die Liebe,*
*Lieb' ist Unsterblichkeit!*
*Wohl kannst du sie nicht sehen, —*
*Doch lebt sie und ist da!*
*Mit der Liebe leisem Wehen*
*Bin ich dir heute nah!*

Solche Proben sollten doch allein schon genügen, dem hergebrachten Gerede von dem dichterischen Unvermögen Freiligraths ein Ende zu machen, der zwar ein glänzender Versvirtuose und Schilderer sei, dem es aber an der Hauptsache: menschlichem Gefühl und Liebe, mangle. Freiligrath teilte jedoch mit seinen Zeitgenossen Heine und Geibel das Mißgeschick, auf seine erste Gedichtsammlung, die seine Popularität begründete, festgenagelt zu werden. Wie Heine als Sänger unglücklicher Liebe, Geibel als Dichter für Backfische, so galt er nun einmal beim Publikum und bei oberflächlichen Kritikern als exotischer Landschafts- und Tiermaler. Und wie sein Freund Emanuel sich über jene Jugendreputation beklagte, die ihn sein ganzes Leben hindurch verfolgte, so hat auch Fr. gelegentlich seinem Ärger darüber Luft gegeben, u. a. in dem großen Briefe an seine Braut 30. Juni 1840 [1]):

*Sie erwähnen unter anderem, man will in meinen Gedichten einen Mangel an Gefühl entdecken, man will mir das Gefühl geradezu absprechen. Es wird mir schwer, mich darüber auszusprechen . . . . . — Indes: ich habe Liebeslieder gemacht, so gut wie andere, ich hatte jedoch meine Gründe, sie nicht zu veröffentlichen. Einer davon ist der von Ihnen vermutete, es war mir peinigend, das, was ich am tiefsten und innigsten empfunden hatte, à la Hanswurst seine Künste machen zu lassen vor den Leuten. Und jetzt, wo man mich quasi zwingen will, mich gefühlvoll und weich und verliebt zu produzieren, ist 's mir vollends unmöglich. Ich mache, was mir einfällt, zeig 'es denen, die 's angeht, oder halt 'es für mich, und zeige dem Publikum und den Rezensenten den Rücken . . . . . Und doch tut es wehe, für herz- und gefühllos verschrien zu sein. Zum Teufel, ist denn ein Buch von 50 Seiten der ganze Mensch, ist ein Blatt ein Blutstropfen, ist ein Wort die ganze Seele? Ich habe Wüsten gemalt und schwarzhaarige Reiter und wilde schnaubende Pferde — aber es ist doch nicht bloß Hufschlag in meiner Sammlung, ich meine doch auch, daß sich der Schlag eines Herzens heraushören ließe [2]). Und gesetzt, ich wäre weniger Dichter als Maler, ich wählte mit Vorliebe mehr Stoffe, die dem Gebiete der objektiven Schilderung, als solche, die dem der subjektiven Gefühlspoesie angehörten, ist mir darum das Herz abzusprechen? Dann müßte auch der Maler kein Herz haben, der Wüsten oder Seestürme auf die Leinwand wirft; dann müßte Vernet kein Herz haben, Achenbach kein Herz haben, und der Teufel weiß, wer sonst!*

---

[1]) Luise Wiens, *Freiligrath-Briefe*, Stuttgart Cotta, 1910, S. 134 fg.

[2]) Dachte Fr. hierbei an den schönen Vers im *Löwenritt: Und das Herz des flücht'gen Tieres Hört die stille Wüste klopfen?*

nteressant ist in dieser Briefstelle auch die Anspielung auf unterdrückte eslieder. Es ist ja merkwürdig, daß das Erotische in Freiligraths Lyrik ganz fehlt. Das hat er, wie manches andere, mit seiner Landsmännin nette gemein; es ist bei Beiden derselbe echt westfälische Charakterzug: herbe Sprödigkeit und Keuschheit, eine zarte Scheu, das innerste Herzens- Sinnenleben ans Tageslicht zu ziehen, zum Schauspiel für andere. ligrath muß sich dabei wohl des Gegensatzes zu Heine bewußt gewesen der von sich selbst sagen konnte (*Heimkehr* 47):

*Ich hab' mit dem Tod in der eigenen Brust*
*Den sterbenden Fechter gespielet!*

deß, wir wollten das Wort ‚Gelegenheitsdichter' hier nicht in jenem rn landläufigen Sinne fassen, sondern in der Weise, wie es Goethe ver- d. Durch die unserer Zeit eigene psychologische Betrachtung des dichte- en Schaffens ist uns ja immer deutlicher bewußt geworden, daß alle e Poesie Ausfluß eines Erlebnisses ist[1]). Nun kann aber der Begriff bniß' verschieden gefaßt werden: als Impuls von innen, oder als Anstoß außen, inneres oder äußeres Erlebniß, und nach diesem Gesichtspunkt n sich die Dichtercharaktere in zwei Typen scheiden: Gestalten wie ller, Novalis, und anderseits etwa Goethe, Heine. Lehmann drückt dies 33 so aus:

*des lyrische Gedicht ist . . . . die Darstellung eines Gefühlserlebnisses, inneren Zustandes, einer Stimmung. Dieses innere Erlebnis wird, soweit es bisher verfolgten, durch einen äußeren Vorgang hervorgerufen. Es aber auch einen rein innerlichen Ursprung haben, durch einen Vorgang er Gedankenwelt des Dichters verursacht sein.*

ıran wird dann die Unterscheidung von Gefühls- und Gedankenlyrik üpft, deren Grenzen allerdings fließend seien. Mir scheint überhaupt solche Abgrenzung psychologisch verfehlt, wenn auch vielleicht praktisch chbar. Es handelt sich bei jenem Gegensatz um etwas anderes, als nken und Gefühl. Nehmen wir z. B. Novalis, als ausgesprochensten eter des ersten Typus: sind seine *Hymnen an die Nacht* Gedanken- Gefühlslyrik? Es ist unmöglich zu sagen; in ihnen, wie in aller Novalis- e sind die Gedankengänge und die Empfindungen des Dichters so flöslich verflochten, daß sie nur als Einheit zu fassen sind. Novalis uns selbst den Weg zum Verständniß seines dichterischen Schaffens. dingen, sein Ebenbild, bedarf der Erfahrung der Welt nicht, er trägt chon in sich, und jedes äußere Geschehniß öffnet ihm nur einen neuen ick in sein Inneres. Aus dem Innern heraus baut er also seine poetische Krankheit und Tod trug er, wie Sünde und Erlösung, schon als innere rung in sich, ehe er Sophie kennen lernte. Für keinen andern wäre Tod der Braut die Triebkraft seiner Poesie geworden. So auch Schiller — hat die Hauptmannswitwe für seine Lauradichtung zu bedeuten? Hätte jedes andere Liebesverhältniß denselben Dienst geleistet? Dagegen che man, Goethe's Liebeslieder von seinem Verhältniß zu Friederike,

---

ieh hierzu: Dilthey, *Das Erlebnis und die Dichtung*², bes. S. 216 fgg. und Lehmann *he Poetik*, München 1908, bes. S. 119 fgg., wo auch weitere Litteraturangaben.

Frau von Stein usw. loszumachen. Die ganze poetische Welt fiele in sic zusammen. Ich möchte also die beiden Typen so charakterisieren: Bei den ersten gibt das äußere Erlebniß höchstens den Anstoß, der die schaffend Phantasie in Tätigkeit setzt, die Bilder des Innern zu gestalten, bei den zweiten gibt es mit dem Impuls auch das Material her, aus welchem di Phantasie die Bilder schafft. Man könnte demnach von *subjektiver* un *objektiver*, oder genauer von *freier* und *stofflich gebundener* Lyrik reden.

Wie man es nun auch hiermit halten will, jedenfalls gehört Freiligrat dem zweiten Typus an. Seine Dichtung ist so eng mit den Erscheinunge des Lebens verknüpft, daß man sich an der Hand seiner, meist örtlich un zeitlich bestimmbaren, Lieder ein ungefähres Bild von des Künstlers Erden wallen und von seinen äußeren und inneren Zuständen machen kann. Nich ohne Grund ist die erste Abteilung der *Gedichte* (1838) als *Tagebuchblätte* von 1826 bis Juli 1839 laufend, bezeichnet. Gehen wir nun die *Gedicht* mit Rücksicht auf diesen Punkt durch, so drängt sich die Bemerkung au wie häufig die Wahl der Stoffe durch zufällige Gesichtseindrücke bestimm ist. Gleich zu Anfang: *Moosthee*:

*Sieh, da senden mir der Geiser Und der Hekla diesen Trank.*

Dann *Heiligenschrein*, *Vögel und Wandersmann* und *Wetterleuchten in de Pfingstnacht*, welche Titel für sich selbst sprechen. Sodann *Die Amphitrite*

*Siehst du vor Anker dort Die Amphitrite liegen?*

*Die Auswanderer:*

*Ich kann den Blick nicht von euch wenden,*
*Ich muß euch schauen immerdar.*

*Der schlittschuhlaufende Neger* (in Amsterdam gesehen).
*Meerfabel* (in Zandvoort):

*Ebbetrocken auf dem Strande Lag die unbeholf'ne Kof.*

*Die Griechin auf der Messe* (auf der Amsterdamer Kirmeß gesehen):

*Vor deinem Zelte laß mich stehn, O Mädchen von der Insel Zante!*

*Vor einem Gemälde* (in dem er sich zufällig spiegelte).
*Sandlieder* (Strand und Dünen in Zandvoort).
*Leben des Negers* (Ein verkrüppelter Neger bietet Netze feil).
*Nebel* (Sonnenuntergang im Nebel über der See in Zandvoort)

*Die untergehnde Sonne, rot wie Blut;*
*So lag das Haupt des Täufers in der Schale!* [1])

So ist auch der von Heine verspottete *Mohrenfürst* durch den Anbli eines Zirkusnegers auf der Amsterdamer Kirmeß angeregt. Die *Vier Roßschwe* verdanken ihr Entstehen dem nichts weniger als poetischen Anblick von vi Pferderücken mit wedelnden Schwänzen auf einer Postfahrt! Die *Florida Boston* sieht der Dichter in den Hafen einfahren:

*Dies ist des Hafens Tor! — nur noch durch diese Schleuse,*
*Und deinen Kupferbauch umplätschert das Bassin!*

Genug zum Beweise, daß hier eine ganz außerordentliche Abhängigk von Gesichtseindrücken vorliegt. Sie ist geradezu charakteristisch für

---

1) Dieselbe Anschauung bei Zach. Werner.

he des Dichters. An das von außen empfangene Bild knüpft seine Phan- eine ganze Reihe neuer an, Erinnerungsbilder aus früherer Anschauung – dies ist meist der Fall – aus Lektüre und Betrachtung von Illus- nen. In dem bekannten Gedicht *Die Bilderbibel* sagt er uns selbst, wie solche Eindrücke in seiner Seele hafteten. Die eifrige Lektüre englischer französischer Romantiker: Byron, Moore, Coleridge, Chateaubriand, r Hugo führte seiner Phantasie fortwährend neue Bilder aus fernen ern, Zonen und Meeren zu – den Orient zunächst, Amerika, Afrika – ben muß er aber schon früh illustrierte Reise- und Erdbeschreibungen en haben: sonst wäre die Ausführlichkeit und Genauigkeit der Szenerie edichten, wie *Moosthee*, *Löwenritt*[1]) e. t. q. kaum zu erklären. Das Interesse den Orient, durch den Freiheitskampf der Griechen genährt, für Amerika, n seit den 20er Jahren die Auswandererströme zu fließen begannen, en geheimnißvollen schwarzen Erdteil, war damals auch in Bürgerkreisen mein. Während der deutsche Kleinstädter sich früher aus seiner dumpfen nur in die romantische Traum- und Zaubersphäre flüchten konnte, nete sich ihm nun eine wirkliche Wunderwelt, vor der jener trügerische z verblaßte. Freiligraths poetische Schilderungen kamen also einer schon andenen Stimmung entgegen, aber keiner war noch im Stande gewesen, neuen Bilder so genau aufzufassen, so getreu zu bewahren und so f wiederzugeben, wie er. Diese Fähigkeit hängt, wie gesagt, mit seiner hologischen Veranlagung zusammen. Ich kenne, abgesehen von Goethe, ge Dichter, bei denen der *visuelle* Typus so ausgeprägt erscheint, wie Freiligrath — etwa Victor Hugo, dessen Lyrik der seinigen überhaupt verwandt ist.

n hat Fr. einen Maler genannt, und in der Tat ist ihm eine besondere fänglichkeit für starke Farbeneindrücke eigen; daher das Grellbunte in n Schilderungen: Gold- und Sonnengelb, Blut- und Feuerrot, und der rast von Schwarz und Weiß. Gleich im *Moosthee:* rote Lava und licht, schwarzer Himmel, weißes Schneegefilde. Im *Wetterleuchten:*

*Woher die Glut, die flücht'ge, grelle,*
*Die jener Wolke Schwarz umfliegt,*
*Wie sich ein Mantel, weiß und helle,*
*Um eines Mohren Glieder schmiegt?*

rselbe Kontrast in der unglücklichen Mohrenfürst-Strophe, die Heine Zielscheibe seines Witzes machte. Der *Mohrenfürst* fängt an mit den gen' Reimen: *Palmental, Purpurshawl, Löwenhaut;* dann folgen die raste: *der goldumreifte schwarze Arm; glänzende Perlen, schwarzes r; weiße Straußfedern, das dunkle Antlitz; das Gelb der Wüste färbt rot* usw. Gelb und rot — Gold und Blut — ist auch der Farbenton *frikanische Huldigung*. In einer wahren Orgie von Farben schwelgen nds *Afrika* und die Apostrophe: *An das Meer*, mit den charakteristischen ßversen:

---

[1]) Es hat, soviel ich weiß, noch keiner herausgebracht, woher Fr. „des jähen Tafelberges wechselnde Signale" bezogen hat. Doch wohl aus einer holländischen Quelle?

*Du reichst den Purpur mir: mein Lied ist das Gewand,*
*Auf dem er glühen soll; ich tauche mit der Hand*
*In deine Flut, mein Lied zu färben.*

*Sieh, wie es funkelt, sieh, schon glänzt es purpurrot!*
*Schon glüht es farb'ger, als die Flagge, die das Boot*
*Aus China schmückt vor Surabaya!*

*Schon geht es, buntgeschuppt, in seiner Pracht einher;*
*Dem Goldfisch ist es gleich, dem blitzenden, wenn er*
*Sich sonnt im Busen von Biscaya.*

Bekannt ist die enge Beziehung zwischen Farben- und Tonempfindungen; die Romantiker haben sie schon verwertet (Tieck) und die französischen Neutöner reden geradezu von einer *audition colorée.* So entsprechen bei Fr. den grellen Farben auch grelle Klangwirkungen: schmetternde Trompeten, klirrende Becken, rasselnde Trommeln, neben seltsamen, volltönigen, fremden Reimen. Wie man denn auch die Freiligrathsche Poesie mit Janitscharenmusik verglichen hat.

Die Poesie Freiligraths ist jedoch nicht rein malerisch; er sieht die Dinge nicht in Ruhe, sondern in steter Bewegung. Die Erregung der Phantasie erzeugt bei ihm eine innere Erschütterung, die sich in gewaltsam stürmenden Rhythmen entladet, einen visionären Rausch- oder Traumzustand, mit entsprechender Bilderjagd. Wirkliche Traumphantasien sind: *Moosthee, Der Blumen Rache, Fieber, Gesicht des Reisenden*; ähnliche Visionen: *Löwenritt, Anno Domini,* aber auch manches andere ist wie aus einem Rausch geboren. Man wird häufig an Stefan George erinnert (die farbigen Visionen in *Algabal!*) aber bei diesem ist die Phantasie mehr ein stilles Schauen: die Bilder ruhen oder gleiten leise vorbei, und so ist auch der Rhythmus getragen oder schwebend.

Ist nun jener visionäre Zustand nur, wie wohl behauptet worden, eine Erregung der Sinne, eine Art Opiumrausch mit Bilderflucht, wobei alle Farben, Töne und Gestalten ins Ungeheure gesteigert sind? Das ist entschieden zu verneinen: die sinnliche Erregung geht bei Fr. immer mit tiefer Gemütsbewegung gepaart; ja, was ihn eigentlich zum Dichten zwingt, das ist der seelische Anteil, den er an den Dingen nimmt. Fr. ist kein reflektierender Philosoph, aber er fühlt pantheistisch, und aus diesem allgemeinen Mitgefühl sind seine Tier- und Naturpoesien hervorgegangen. Nehmen wir z. B. den berühmten *Löwenritt* (1835). Den materiellen Anstoß dazu gab offenbar die Lektüre einer Schilderung des Kaplandes. Wenn der junge Dichter etwa las, wie der Kaplandslöwe Nachts auf die Jagd geht, so hatte er damit nur den seelenlosen Rohstoff; zur Poesie wurde ihm diese Notiz erst, indem seine Phantasie den Vorgang vermenschlichte: in der Giraffe erblickte sie die gequälte schwache Kreatur, die von dem Mächtigen zu Tode gehetzt wird. Bei dem wunderbaren Gedächtniß Freiligraths kommt es mir nicht unwahrscheinlich vor, daß auch die Erinnerung an Barbier's *Iambe*

30–31) zu dieser Vorstellung beigetragen hat[1]). Ähnlich liegt Fall der dem gleichzeitigen *Anno Domini*. Ein ungeheurer Todesritt durch den ltenraum! Ausgangspunkt war auch hier wohl irgend eine Lektüre oder Gespräch über die Frage, ob unsere Erde durch den Zusammenstoß einem Kometen aus ihrer Bahn gerissen werden könne[2]). Die immer chäftige Phantasie Freiligraths hielt dieses großartige Bild fest und knüpfte es mit der Erinnerung an eine historische Notiz von dem afgericht Clotars II. an der Königin Brunhilde. Dadurch war nun wieder Stoffliche in die Sphäre des Menschlichen erhoben; die Mutter Erde wurde dem Tode geweihte alte Sünderin, und das Kometenroß zum Henker, an Gottes Statt das Gericht vollzieht. Möglich, daß auch hier die nnerung an ein französisches Vorbild hineinspielte: ich denke an den auf wildes Steppenpferd gebundenen *Mazeppa* in Victor Hugo's *Orien-s* (1829).

Einen dritten Todesritt hat Fr. 35 Jahre später gedichtet: *Die Trompete Gravelotte*. Der Sechzigjährige ist reifer, ruhiger geworden; er hat den erschwang und die Maßlosigkeit seiner Phantasie gebändigt, seinen schmack geläutert. Aber den Löwen verrät noch immer die Klaue. Da ist h derselbe heiße Atem, der Rhythmensturm, in dem der Galopp von send Rossen erdröhnt, und auch wieder dieselbe Vermenschlichung des n Objekts, der durchschossenen Trompete!

Noch ein Zug ist in diesem Zusammenhang zu erwähnen: die durch-gige Bildhaftigkeit von Freiligraths Lyrik. Wie schon angedeutet, war Fr. n philosophischer Kopf, kein Gelehrter, überhaupt kein tiefer und reicher st, wie die großen Klassiker und Romantiker. Das hat natürlich den fang und die Tiefe seiner Poesie beeinträchtigt, anderseits ihn aber auch ‚des Gedankens Blässe' behütet, von welcher viele deutsche Dichtungen, nicht die schlechtesten, ‚angekränkelt' sind. Für ihn ist nur das brauchbar, anschaulich ist; alles Abstrakte muß verkörpert werden, soll es in seine htung eingehen; und da macht seine Phantasie manchen schönen Fund, die englische Apfelblüte als Symbol der Dankbarkeit und Verehrung der bannten für den deutschen Sänger des Apfelbaums. Das Stärkste, was Fr. dieser Hinsicht geleistet hat, ist wohl das *Abschiedswort der Neuen Rhei-hen Zeitung* (1849). Wer sonst hätte es fertig gebracht, ein politisches ungsverbot dichterisch fruchtbar zu machen? Fr. tut mit instinktiver nerheit den kühnen Griff, den einzig möglichen: er läßt anstatt seiner Zeitung selbst reden, sie ist ja nicht nur ein Rebellenblatt, sie ist ‚die chtete, die Rebellin'!

---

In dem gegen den Napoleonskult gerichteten Gedichte *L'Idole* (III) stellt B. Frankreich dem Bilde einer wilden Stute dar, die von ihrem Bereiter fünfzehn Jahre lang durch Welt gehetzt wird, bis sie endlich zu Tode erschöpft (bei Waterloo) zusammenbricht. Die *Neoph.* I, 2, S. 151 erwähnte Übersetzung Geibels steht in dessen *Ges. W.*² (Stuttgart, 1888) VIII, 84 fgg.

Durch die Erscheinung des großen Kometen von 1811 war die Aufmerksamkeit der Welt diese Frage gerichtet worden. In der *Monatlichen Correspondenz* von 1810 und 1811 erschien Abhandlung von W. Olbers, *Über die Möglichkeit, daß ein Comet mit der Erde zusammen-n könne.*

esen Nachweis verdanke ich der Güte meines Kollegen Prof. Nijland. — Anfang 1835 h alle Welt von dem wiedererschienenen Halleyschen Kometen.

Wir wollen nun, da wir das Wesen des Dichters näher haben kennen lernen, zum Schlusse noch drei ‚Gelegenheitsgedichte' betrachten: Totenklagen, die zu dem Schönsten gehören, was er seinem Volke hinterlassen hat. Das erste ist *Bei Grabbe's Tod*[1]) im Herbst des Jahres 1836 gedichtet, als Fr. nach seiner Rückkehr aus Holland in Soest weilte. Bei einem Besuch im Manöverlager zu Salzkotten, wo 17000 Mann zusammengezogen waren, vernahm Fr. Abends, mitten im Trubel der Restaurationszelte, von Bekannten aus Detmold die Todesnachricht. Tief erschüttert ging er hinaus, und was dann während der schlaflosen Nacht in seinem Innern vorging, verdichtete sich fast sofort zum Liede. Diese Unmittelbarkeit des Entstehens unter dem doppelten Eindruck des Lagerbildes und der Trauerkunde verleiht dem Gedichte ein ganz eigenes Leben: es vibriert förmlich von innerer Erregung. Überaus charakteristisch ist die Art, wie hier äußeres und inneres Erlebniß verknüpft erscheinen. Der grelle Kontrast zwischen der grandiosen Szene der Abendandacht im Lager und dem wüsten Treiben in der Schenke wirkt in den Nachtgesichten des Dichters fort: er wird zum Bilde für Grabbe's inneren Zwiespalt, dem Kampf zwischen Hohem und Niederem in seiner Seele. Und die Lagerfeuer sind die Flammen seines Hirns, die seine Heldenvölker wärmten. Da ist alles Anschauung; auch der ‚Poet, der einsam mit flammender Stirn durch die Mitwelt geht', ist eben Grabbe selbst mit der kolossalen Stirn über den seltsam starrenden tiefen Augen, wie er die ganze Nacht an des Dichters Lager stand. Nur für ihn war ja das Mal der Dichtung ein Kainsstempel gewesen, und aus seiner Seele heraus hat Fr. diese düstern Strophen gesungen.

Das zweite: *Ein Flecken am Rheine*[2]) entstand Anfang September 1842 nach einem Besuch in Oberwesel[3]). Ein Trauerlied um die sterbende Romantik und ihren letzten Dichter, Brentano, der im Juli hingeschieden war. Die noch lebenden: Tieck, Eichendorff, Uhland sind verstummt, der schöne Traum ist verflogen, und mit Dampfer und Eisenbahn dringt der neue Geist in das romantische Paradies, das Rheintal, ein, wo Fr. sorglos frohe Poetenjahre verlebt hat. Jetzt tritt auch an ihn die ‚Zeit von Eisen' mit ihren Forderungen heran. So nimmt er denn in dem mittelalterlichen Städtchen, ‚ihrem schönsten Zufluchtsort am Rhein', Abschied von der Romantik, der armen Verlassenen, die sich vor der feindlichen Zeit in ‚morsche graue Ufervesten' flüchten muß, und vor den Altären öder Kirchen ihren Schmerz ausweint – sie, die Wunderfrau, die einst, von Tieck auf den Zelter gehoben von Arnim und Brentano geleitet, den Märchenwald durchritt, wo das Wunderhorn ertönte! Träumend tritt er in ein Kirchentor; durch die Fensterrosen fällt dunkle Glut auf die alten Säulen und auf die betenden Steinbilder in den Mauernischen. Tiefe Stille, Andacht, Gottesfrieden, Gottrunkenheit, Weltvergessen! Aber indem der Dichter sich dieser Seligkeit hingeben will, ruft ihn das Neue mächtig ins Leben zurück. Innerlich geweiht und gestärkt wendet er sich der Aufgabe des Tages zu. Ein letzter

---

1) *Ges. W.*, I, 189.
2) *Ges. W.*, III, 17.
3) *Buchner*, II, 30.

ck zurück auf den vom Abendrot vergoldeten Lettner – eine Vision steigt : der dunkle Chor erglüht von hundert Flammen um Altar und Sarkophag; Totenamt für Brentano!

)as dritte Lied ist 1858 in England gedichtet *Nach Johanna Kinkel's rräbniß* [1]). Ein Nachruf an die edle deutsche Frau, die in glücklichen endjahren die Seele eines sangesfrohen Kreises am schönen Rhein ge-en, dann in schwerer Zeit den Gatten aus dem Gefängniß gerettet und ihm das Exil geteilt hatte. Das Lied ist von einer ergreifenden Schlicht-. In wenigen stillen Worten wird das Bild entworfen: wir sehen das ne Grab in der Wintersonne, darumstehend das Häuflein der Waisen, Vater, die verbannten Männer, wir sehen die Hand des Dichters leise ern, die auf den Sarg den grünen Lorbeer an rotem Bande legt. Und in tiefen Stille erklingt erst leise, dann lauter, die Stimme des Gatten und ers, die der Märtyrin der Freiheit die Ehrenrede hält.

)rei Phasen des Dichterlebens sind in diesen drei Totenliedern an uns übergegangen: die wilde Phantastik und trübe Gährung der Jugend, dann Verzicht auf den weltfremden Glückstraum der Romantik und der Ein-ins tätige Leben, endlich die Hingabe des reifen, ruhigen Mannes an klar erkannten Ziele: ‚Freiheit und Lieb' und Dichtung'.

*Utrecht.* FRANTZEN.

---

## THE ENGLISH VERBAL AS ADVERB.

'he traditional definitions of grammar have in no instance exercised a re tyrannical power than over the interpretation of the English verbal ns in *-ing*. The complicated syntactical development which these forms e undergone, and the many varieties and shades of usage which they capable of at the present time, seem to bid defiance to the grammarian ) attempts to classify them under two or three familiar categories. You y separate the well-defined adjective uses and call them participles, you y recognize a use which bears a considerable resemblance to the Latin und, and you may even speak of an "infinitive in *-ing*" because the form often used with the same force as the infinitive. After these familiar terms e been utilized and there is still a remainder to be classified, you may e recourse to such expressions as *half-gerund* [2]), or you may pronounce violent anathema against the construction as coming under none of the epted rubrics and therefore to be eschewed as merely monstrous [3]). What uld seem to be the very simplest procedure in connection with these ious uses does not seem to commend itself to the writers of grammar. take the unity of form as the point of departure, as one would with the nitive or the noun, and to classify the instances in accordance with the ction which they serve in the sentence, ought to satisfy all the require-

---

*Ges. W.*, II. 245.
Sweet, *New English Grammar*, § 2331.
See *The King's English*, 1906, p. 108 ff.

ments of reason and of grammar. What we actually find in present English is that the form in *-ing*, while retaining verbal regimen, is susceptible of any syntactical function in the sentence. It is used as subject (*seeing* is believing), as predicate complement (he was *running*), as object of verbs or with prepositions (I enjoy *playing*), as adjective (like to the lark at break of day *arising*), and as adverb (to sit *reclining*). Our purpose here is not to discuss the *-ing* form in all its manifestations, but to point out how in one of its oldest and most characteristic uses its meaning has suffered from the strained interpretation which the definition has forced upon it.

There is nothing about which grammars are less at a loss than the treatment of the present participle. It is recognized as being a verbal adjective and therefore necessarily referable to some noun in the sentence. Mätzner's statement represents the general point of view, that the participle, namely, is to be regarded as standing in grammatical agreement with the subject or object of the sentence, even though there is no longer any formal indication of this agreement [1]). But this view is based on a historical preconception. In the inflected stages of English as of the other Indo-Germanic languages, the participle, like other adjecttives, had a nominal inflection and stood in agreement with a noun or even took the place of one [2]). But when we come to analyze present-day constructions, our attempts to make the participle agree with the noun result very frequently in awkward distortions of the meaning which the speaker or writer intended to convey. In the Old English sentence, "wind wedende færeþ", the form *wedende* leaves no doubt of its adjectival character and of its agreement with *wind*. But when we say in Modern English, "The wind goes raging over land and sea", there is not the same reason for making *raging* agree with *wind*. The loss of inflection has brought about a considerable modification of the phrasing, and to persist in the conventional analysis of such a sentence is to lose sight of the end of all analysis. In a language of which the syntax so largely depends on word-order, it is unsafe to ignore the position of a word or phrase and to explain it as adhering to a remoter sentence-member when it obviously supplements one immediately at hand. In our view nothing can be simpler or more natural than to treat as adverbs the forms which Sweet describes as colloquial half-gerunds in "She caught cold *sitting* on the damp grass", or "He tears his clothes *climbing* trees". "The half-gerund in the last two examples", says Sweet, "can easily be made into a full participle by a mere change of order, though the result will be a very stilted literary form. "She, sitting etc." [3]). If Sweet's change of order did nothing but make the construction more stilted, that might be sufficient cause for condemning it. But the result is not merely stilted, it is untrue. If we were to write "(Through) sitting on the damp grass she caught cold" or "(In) climbing trees he tears his clothes", the effect would be literary and somewhat stilted, but the

---

[1]) *Englische Grammatik*, 1885, III, 70.

[2]) It is worth observing that the ancient Greek grammarian, Dionysius Thrax, defines the participle as partaking of the nature of a verb and a noun instead of verb and adjective, and that Old English shows an example like "þā ondrædendan heora scyppend" = "the fearing (they who feared) their creator." Bright's *Anglo-Saxon Reader*, 67, 13.

[3]) *New English Grammar*, §§ 2333—4.

ning would remain essentially unchanged. The adverbial character of *ing* and *climbing* might become even more prominent owing to the dom of their position. But to attach the verbal group artificially to the ject, as Sweet does, is to strip it of the suggestion of circumstance and se which it derives from association with the verb and thereby to destroy meaning of the phrase.

he same explanation that has been suggested for Sweet's half-gerunds uld be adopted for many of the constructions commonly treated as iciples. Among his examples of the participle Mätzner cites the following: e, *dying*, gave it me"; "Then, *sighing*, she left her lowly bed"; "She , and with a silent grace *approaching*, pressed you heart to heart". Only the third sentence can the verbal be interpreted as descriptive of the ject-pronoun and hence adjectival. In the other two sentences the verbals cate circumstance or manner, and if they are not to be regarded as lifying the finite verb, they must be taken to refer to the sentence as a le and so are still to be treated as adverbs. It is the more arbitrary d-order of poetry, bringing the verbals in these sentences into immediate ximity with the subject, that suggests the misleading interpretation.

here is another element in Mätzner's definition of the participle which, n properly analyzed, will add force to the distinction which we are ng to make. Besides standing in grammatical agreement with the noun, participle is *in general*, he says, the expression of an act contemporary that represented by the predicate verb. But of the three participles ted in the foregoing paragraph, the third, which is the only one we itted as adjectival, indicates an action which clearly precedes that of the dicate verb. Bearing this point in mind, let us examine a few more of zner's examples — some in which the action of the verbal is contem- ary with that of the predicate verb, viz., "þa Romanisce men fuhton *nde*", "Heo ridon *singinge*", "þa gecyrdon þa hyrdan ongean *wuldrigende herigende* God"; and some in which the action of the verbal precedes of the predicate verb, viz., "The neighbors, *hearing* what was going vard, came flocking about", "Se hælend *utgangende* ferde on weste ve." To me it seems that the discrimination of these examples in the n that Mätzner has made it, is of absolutely no value from the gram- ical standpoint. Whatever time relation exists between verbal and verb these sentences is altogether implied in the context. The grammatical inction between these two groups is of a different sort. In the former up the subject and predicate verb by themselves form a complete unit, which the verbal is then added by way of supplementary predication of action. It seems natural under these circumstances that the action of the bal should be contemporary with that of the finite verb. In the latter up the verbal is attached immediately to the noun and forms a unit it, the whole expression being used as the subject of the finite verb; the action of the verbal necessarily precedes that of the finite verb. difference is altogether one of closer adherence to the verb or the sen- e as a whole on the one hand, or to the noun on the other, and hence s a difference of adverbial or adjectival function. The discrimination of

these two constructions often requires considerable care. It is a pretty saf test of the adverbial use that the verbal can stand practically anywhere i the sentence, whereas the adjectival word is limited to a position immediatel before or immediately after its noun.

A close parallel to the English development is to be observed in French In the very earliest French, the forms of the Latin present participle an gerundive are levelled: *amatum* and *amandum* become uniformly *aiman* according to regular phonetic law. But this one form preserved the differin uses of its sources. In time, however, in its use as a simple adjective it wa assimilated in form to the ordinary adjective, that is, it was inflected i gender and number to agree with the noun with which it was associated [1] But in those cases in which it retains much of its verbal force, in which i suggests a circumstance of time, of cause, of purpose, or the like, the "par ticipe gérondif", as it is called, remains uninflected: "Puisque les vieu faubourgs, *tremblant* comme des lâches, font semblant de dormir" (Hugo And it is significant for our point of view that in all such cases "l'usag a prévalu de construire le participe gérondif avec la préposition *en*... Aujourd'hui le participe se fait précéder de la préposition la plupart d temps" [2]). Examples are: "La mélée, *en hurlant*, grandit comme une flamme (Hugo), "Je ne suis pas de ceux qui vont à ton calvaire, *en se frappant* l cœur, baiser tes pieds sanglants" (De Musset). In spite of the fact that th rule of French grammar, like that of English, demands that *en* with parti ciple be construed with the subject of the principal verb, it is obvious tha the tendency in French is not merely to interpret the function of this verba as an adverb, but to differentiate it further from the adjective in form b assimilating it to the local (*adverbial*) phrase introduced by *en*. The presenc of this feeling in the French construction is further emphasized by suc uses as "L'appétit vient en mangeant", "En disant ces mots, les larmes lu vinrent aux yeux," which Brunot points to as altogether legitimate [3]).

The departure from the practice of grammars which is here propose finds justification furthermore in the fundamental force of the participl From its earliest Indo-Germanic development the participle was distinguishe from the adjective by the closer association in which it stood to the actio of the predicate verb. The relation between the ideas expressed in the par ticiple and the predicate verb might be as varied as that between a subor dinate clause with a finite verb and the action of the main clause [4]). So lon

---

[1]) Brunot, *Précis de Grammaire Historique de la Langue Française*, § 360.

[2]) Brunot, § 470–472.

[3]) § 472.

[4]) „Das innerliche Verhältniss der Partizipialhandlung zur Haupthandlung ist ein sel mannigfaltiges. Mit dem Adjektivum hat das Partizip gemein, dass es einem Substantivum d Satzes attribuirt ist, es unterscheidet sich von ihm aber dadurch, dass es zugleich in enger Beziehung zur Haupthandlung steht, so dass es seinem Substantivum nur zeitweilig, na Massgabe der Zeithandlung attribuirt erscheint. Hierbei konnte nun seit urindogermanisch Zeit die begriffliche Beziehung zwischen der Partizipial- und der Satzhandlung, da sie n durch den ganzen Zusammenhang gegeben war, sehr verschieden sein, so verschieden et wie das innerliche Verhältniss eines Nebensatzes mit Verbum finitum zu einer übergeordnete Haupthandlung. Darnach lässt sich der Partizipialgebrauch sehr verschiedentlich einteile z. B. kann man temporales, reales, hypothetisches, kausales, gegensätzliches, Verhältniss d beiden Handlungen unterscheiden. Brugmann, *Kurze Vergl. Gram. d. Indg. Spr.*, 813.

he participle retained a distinctive adjectival inflection there was good se for associating it with the noun, but the loss of this distinctive ection has brought its frequent adverbial force into clearer relief. The guage has not failed to avail itself of the greater freedom which the loss nflection offered, but grammar has lagged behind in recognizing it [1]).

he entire matter may be stated briefly as follows. There is an accepted inction between adjective and adverb. The former is used to describe or t nouns, the latter denotes manner, circumstance, cause, etc., and qualifies verb or the sentence as a whole. The English verbal in *-ing*, like the ent -participle of other Indo-Germanic languages, originally carried ction, and though it often stood in close relation to the main verb, its nal concord with the noun gave it in all cases the character of an ctive. The disappearance of inflection loosened its organic bond with noun, leaving its character to be tested only by its function in the ence. Where its meaning brings it into close associaton with the noun till retains the nature of an adjective, but very frequently its meaning nects it unmistakably with the verb or the sentence as a whole, and in cases a reasonable method of analysis demands that it be treated like other adverbial expression.

*niversity of Illinois.* JACOB ZEITLIN.

---

## MESSRS. LIPTONS.

hat in constructions like the following: "men who have large balances heir bankers, do not know such cares", the sign of the genitive is uently omitted, has been shown by recent grammarians. (I was at a y at the Smiths; priced catalogues may be had at the auctioneers; they nt have had better balances at their bankers; at all booksellers; Krüger, *ax*, II, § 61, § 63; Poutsma, *A Grammar of Late Modern English*, 50, V). This phenomenon may be partly owing to carelessness, partly he faulty notion that the form in *s*, more frequently heard than seen, plural objective.

ecently there has been a further development. There is a tendency to titut the plural common case for the genitive singular of names of firms. earliest instance is dated December, 1911. Stoffel, a most careful observer, not a single instance in his collection (continued till Nov. 1903). I sub- some examples of this phenomenon.

---

[1] The nearest approach to a recognition of the adverbial force of the construction is to be in the grammar by Professors Kittredge and Farley (1913): "A participle, though a ier of the subject, has at the same time a peculiar relation to the predicate, because it ake the place of an adverbial clause... In analyzing, we treat the participle as an adjective ier of the noun to which it belongs; but its function as a substitute for an adverbial is an important means for securing variety in style". Though they properly recognize unction of the verbal, the writers still insist on preserving the traditional analysis.

1. Reported Extension of *Krupp's* Works.

The newspapers state that *Krupps* are negotiating for the purchase of a considerable tract of land at the mouth of the Elbe between Groden, near Cuxhaven, and Altenbruch. *Times* (*W. E.*), 1 Dec., 1911, p. 958.

2. Krupps and the German War Office. *ibid.*, 25 Apr, 1913, p. 335.

3. The charges of bribery against eight Army officers and the eight civilians who were in the employment of *Liptons* (Limited), in respect of certain Army canteen contracts, again occupied the attention of Sir John Dickinson at Bowstreet Police Court on Saturday, when Mr. R. D. Muir, leading counsel for the prosecution, resumed and concluded his recital of the facts on which the charges are based.

At the previous hearing Mr. Muir stated that inquiries were still proceeding, and he now informed the magistrate that, as a result of this further investigation, summonses had been issued against, but not yet served upon, Lieutenant-Colonel and Brevet-Colonel Whitaker and James Ross Ness. Colonel Whitaker, counsel explained, was now retired, but between October 1902, and March, 1905, he was colonel in command of the 2nd Battalion Yorkshire Light Infantry at Malta, where at that time Ness was manager for the firm of *Liptons* (Limited).

The charges against these two persons are based largely on a letter, dated October 18, 1905, which Mr. Muir read, from Ness to Minto, one of the defendants, and formerly head of *Lipton's* naval and military department. Ness in the course of the letter wrote:

> Colonel Whitaker writes to me to-day for his six-monthly cheque stating that, as he wishes the matter kept as private as possible, he would like me to send a cheque as before. This I have done to-day £ 150 by National Bank of Scotland cheque.

The banking accounts of Colonel Whitaker and Ness had both been inspected under an order of the Court, and "both these," counsel said, "tended to show that the statement made in the letter that Colonel Whitaker was in receipt of a six-monthly cheque from Messrs. *Lipton* through Ness was true." *ibid.*, 30 Jan., 1914, p. 99.

4. The principal witness was again Mr. Sawyer, formerly an employee of Messrs. *Lipton's*. Several letters from Lynch, manager of the canteen department for Ireland, to Messrs. *Lipton's*, and to the witness were put in. One of these went to show that money had been promised to the Quartermasters of the Royals Welsh Fusiliers and the Royal Scots Fusiliers, and suggested that the firm would be able to supply the canteens with margarine, which gave "a good return."

— — — — — — — — — — — — — — — — — —

On Saturday Mr. Sawyer continued his evidence. He produced letters from Laing referring to enclosures for certain officers and acknowledging sums of money. Examined with regard to the case against Owen, the witness said Owen was absolutely against any payments at all. He thoroughly disliked the whole thing. But at that time Minto was in authority and Owen hat his instructions to do it. The fact that unless this sort of thing

done *Liptons* would lose the whole of their business on Salisbury was frequently discussed. It was always a case of *Liptons* being forced ) what other contractors did. *ibid.*, 20 Febr., 1914, p. 162.

The latest aerial raid in Paris continues to produce a crop of adverse comment. The *New York Times* heads its leader "Acts that have no se," and asks what military justification can be adduced for killing old emen, crippling young girls, injuring a few private houses, and risking y and death to diplomatists of neutral Powers. The *New York Herald* oses that the venture will produce fresh pæans of praise of German zation from bilingual professors and other "deckers out" of German . "What a triumph it is for 'Kultur' that it has to be spread with the of *Krupps* to uplift the world . . . Antwerp, Ostend, Paris—it is by feats as that of Von Decken that German propagandists would have dge their cause." *ibid.*, 2 Oct., 1914, p. 768.

J. Lyons and company. Issue of new capital postponed.
esiding last week at the general meeting of J. Lyons and Co., Sir Joseph s referred to the effect of the war on the working of the company, and rved that not only had they been hit by a reduction of £ 54,000 in gross profit, but their expenses for the year had been increased by t £ 30,000.
ter referring to the result of the action brought by the company against *ns*, he stated that the Lords Commissioners of the Treasury had "for present" withheld their consent to an issue by the company of £ 250,000 per Cent. Preferred Ordinary shares. *ibid.*, 18 June, 1915, p. 538.

Lipton's losses. £ 250,000 gift to company by Sir Thomas.
mewhat stormy scenes took place at the annual meeting of *Liptons* ited), held at Winchester House on Tuesday.
*ibid.*, 27 Aug., 1915, p. 742.

Examined by the Official Receiver, the bankrupt said that he was made onorary lieutenant in the Army for services rendered in the South an war. From August to November, 1914, he was honorary commandant training camp at Epsom. He attributed his insolvency to his household personal expenditure having exceeded his income, to his shareholding ree limited liability companies having become valueless, and to a claim *Harrods* (Limited) for provisions and other goods supplied to the training ) at Epsom. *ibid.*, 3 Sept., 1915, p. 763.

Several cupola forts, armed with 28 c. m. guns, purchased at *Krupps*, established in the sand dunes. *Review of Reviews.*, March 1916, p. 222.

. Of *Harrods*, *Selfridges*, *Whiteleys*, Army and Navy Stores and all ists. *Punch*, 1 March, 1916. Advertisement on p. XII [1]).

. Have ordered toy lamb at *Gamleys* for Baby. *Punch*, 2 Aug., 1916, p. 38.
pare the following transition cases:

---

The neighbourhood of such plurals as "Stores", "Chemists" facilitates the adoption of ods" etc.

12. The beautiful colours to which *Liberty's* were just introducing us *The Bookman*, Jan., 1912, p. 186.

13. During the 17 months of the war up to the end of December i round figures 1,500,000 tons of ore had been allowed to pass into Rotterdam and about 300 ships were engaged in the transportation of these cargoes mainly coming from Sweden and Norway. There was no secret about th destination of the ore. It was transhipped into barges, some of which had carrying capacity of 2,000 tons, carried up the Rhine, and went to *Krupps* There it was used to make bombs, artillery, quick-firers, and other weapon which were brought to bear against our brave fellows in the field. (Cries o "Shame.") *Times* (*W. E.*), 18 Febr. 1916, p. 138.

As Poutsma says (*Grammar*, II, §, 50, III): "when the substantive genitiv denotes a firm, it is felt as a plural and, consequently, governs the plura of the finite verb of which it is the subject." This introduction of a plura sense led to the employment of the plural form: "Barclay's assure absolut secrecy" easily becomes: "Barclays assure absolute secrecy." *Krupps'* is hybrid form; the writer accommodates his grammar to a new usage. Th careful reader will not have failed to notice the hesitation in some of th examples: 1. Krupp's Works – Krupps are negociating; 3. Messrs Liptons – 4. Messrs Lipton's; 7. Lipton's Losses – the annual meeting of Liptons *Messrs Liptons* shows that the plural firm is detached from the singular name

How the idea of plurality in the names of firms is present to people' minds is evident from the following passage in H. A. Vachell's clever nove *Quinneys'*.

14. Presently he spoke of the sign, making a rough drawing. Mrs Biddlecombe laughed slily as she pointed out the apostrophe in "Quinney's'

"Isn't Susie going to help?" she asked. "Why not 'Quinneys'?" I, III.

The use of the plural common case after "at", leads to the employmen of the singular:

15. Mr. Alfred Taylor, of Reading, has completed 60 years' service a Messrs. Huntley and Palmer.

Evidently we are watching new developments.

*Amsterdam.* A. E. H. SWAEN.

---

## *JAN SPLINTERS TESTAMENT.*

In het *Museum* van Januari 1916 heb ik de aandacht gevestigd op ee Latijnsch prozaverhaal, door een Engelschman in de veertiende eeuw te boe gesteld, dat een anderhalve eeuw oudere versie geeft van de Moorkensve stof dan de vroegste tot nu toe bekende sporen der vertelling [1]). Seelmann meening „wenigstens scheint der Stoff in Deutschland früher als in Englan verbreitung gefunden zu haben" (*Drucke des Vereins für Niederdeutsch Sprachforschung*, I, p. XVII) werd door die vondst niet gestaafd. „Indien

[1]) *Narracio regis Bede de pelle morelina*, die het twintigste hoofdstuk vormt van het eers boek der *Historia Regis Waldei* van Johannes Bramis (her. von Rud. Imelmann).

ooot ik, „de overeenstemming tusschen het vastelandsch en het Engelsch aal inderdaad op ontleening berust, lijkt me, na deze vondst, de waarnlijkheid grooter dat het vasteland hier de schuldenaar is." Ditmaal kan en zoo goed als zeker bewijs brengen van Engelsche navolging van een Nederlandsche stof, te interessanter omdat ze een angstvallig letterlijke ling is van het Nederlandsche origineel. In *Typographical Antiquities, n by Joseph Ames, augmented by William Herbert, and now greatly rged by the Rev. Thomas Frognall Dibdin* (1812), vol. II, p. 586 ff. staat fragment afgedrukt van *"a mery gest and a true Howe Iohan Splynter e his Testament. Emprynted at London In Poules chyrch yarde By my ā Notary dwellynge at the sygne of ye iii Kynges"* [1]), dat regel voor regel eenstemt met het bekende *Jan Splinters Testament* dat voorkomt in de *derhande Geneuchlycke Dichten, Tafelspelen ende Refereynen* (opnieuw egeven vanwege de Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde te Leiden ). Men zie daarover J. W. Muller Ts. v. Ndl. T. en Lk. XVIII 210 vv. bl. 215 merkt de genoemde schrijver op: „Het verhaal moet in dezen n op zijn minst dagteekenen uit de eerste helft der 16e eeuw; immers s bij Sartorius, Adag. (ed. 1561) III, 6, 51 leest men: „Jan Splinters coffer. his qui simulant sese congestas opes habere, qui nusquam sunt." De elsche vertaling die Julian Notary uitgaf bewijst niet alleen dat deze n van het motief der gewaande geldkist ouder was dan het midden der eeuw, maar ook dat het Nederlandsche gedicht van *Jan Splinters Testament*, van de vroegste druk van 1584 dagteekent (Catal. der Mij. der Ned. I 320), minstens een drie kwart eeuw vroeger geschreven moet zijn. t Julian Notary's laatst gedateerde drukken dragen het jaartal 1520 [2]). werkzaamheid als drukker duurde een volle twintig jaar. Hij begon in in Kingstreet, Westminster, verhuisde omstreeks 1503 naar St. Clement's sh, waar hij zich vestigde "without Temple Bar" en het uithangteeken e Three Kings" voerde, en bracht tenslotte zijn zaak over naar St. Paul's rch-yard. De ongedateerde quarto-druk van *a mery gest and a true How n Splynter made his Testament* behoort derhalve tot de laatste periode zijn drukkersarbeid. Slechts één exemplaar is er van bekend, destijds, Ames er een fragment uit afdrukte, in het bezit van Mr. Heber, en hwoordig waarschijnlijk in Britwell Library, naar Mr. G. F. Barwick, per of Printed Books, British Museum, mij welwillend meedeelt. Maar ang de oorlog duurt blijft Britwell Library gesloten, daar de bibliothe- naar het front is vertrokken. Een volledigen afdruk van den Engelschen kan ik dientengevolge hieronder niet geven. Maar een vergelijking van fragment uit Ames' *Typographical Antiquities* met het overeenkomstige uit de *Veelderhande Geneuchlycke Dichten* kan volstaan om een denkd te geven van de nauwkeurigheid der vertaling. Want dat de Nedersche versie de oorspronkelijke is, lijkt me meer dan waarschijnlijk. Wat zou een Engelschman hebben bewogen de geschiedenis in Delft en edam te laten spelen? En moeten we in *Splinter* niet een afleiding zien

---

Niet vermeld in de bibliographie van *Mock Testaments* in de *Cambr. Hist. of Engl. Lit.* 83.

Zie *Dict. of Nat. Biogr.*, XLI 231, en Ames, *Typogr. Antiq.* I, 573—4.

van Nederlandsch *splint* (geld)? Dat het woord bij Kiliaan niet voorkomt bewijst niet dat de zestiende-eeuwsche volkstaal het niet kende.

Ik laat hieronder het fragment uit Ames volgen, met den Hollandschen tekst naar de uitgave der Leidsche Maatschappij er naast:

| | | |
|---|---|---|
| *But as he sat musynge alone* | | *Een wonderlijcke influentie viel hem in* |
| *A maruelous influence into his hede come.* | | |
| *He mused a crafty wyle in his mynde.* | | *Wie mocht die brenghen in zijnen zin/* |
| *To rewarde the nūnes of that were so vnkynde* | | |
| *He seynge hymself in age and pouertye.* | 35 | *Hy docht: ick ben arm/ ende out van daghen* |
| *Thought surely to fynde a remedye.* | | *Een verdroncken kalf is goed te waghen.* |
| *Than shortly to Antwerpe dyd he him hye*[1]) | | *Ick wil t'Antwerpen trecken sonder misval* |
| *There to aventure some marchaundyse to bye.* | | *Om een coopmanschap te doen t'avontuyr ist al/* |
| *He made hym redy and thyder wente.* | | *Hy reysde daer heen/ zijt seecker des* |
| *Fyve or vi. crownes he had of payment.* | 40 | *Hy hadde der guldenen vijf oft ses/* |
| *There wythall a stronge chest he bought.* | | *Een coffer heeft hij eerst ghecocht* |
| *With iii. sure lockes thereon well wrought.* | | *Met drie sloten daer aen ghewrocht/* |
| *Than dyde he bye the same day.* | | *Voort heeft hy ghecocht/ wien dat verwondert* |
| *Seven houndred counters therein to lay.* | | *Een deel Leg-penninghen/ ontrent seuenhondert/* |
| *And came agayne to Scedam with gode entent* | 45 | *Hy quam te Schiedam int Clooster te rasten* |
| *As welcome to them as the fyrst day of lent.* | | *Soo willecoom als den eersten dach inde Vasten/* |
| *Whiche before had ben worshypfully receyved* | | *Hy die voormaels eerlijck was onthaelt* |
| *They gaue hym to drynke sowre bere unfeyned* | | *Heeftmen doe bier gheschonken half verschaelt/* |
| *At hym the nunnes had great e[n]uye* | | *Elcke suster sagh hem aen over sijde* |
| *Fast to his bed they bad hym hye.* | 50 | *Men wijsde hem te bedde in corten tijde/* |
| *He sayde Madaymes Lucy and Margarete.* | | *Hy sprack: O Suster luyt/ ende Suster Griet* |
| *Brynge me a candell longe and great.* | | *Een groote keerse brenght en laet het niet/* |
| *I haue brought frō Antwerpe a certayne thynge* | | *Ick hebbe wat van Antwerpen ghebracht* |

[1]) Ames: *sye.*

| | |
|---|---|
| *reof this nyght I must make reke-nynge.* | *Dat moet ick over rekenen desen nacht/* |
| *y brought hym a candell that was nat small* | *Zy brochten een keerse/ die was niet kleyn* |
| *shyt him in the chamber ther withal.* | *Ende sloten de camer toe/ hy bleef alleyn/* |
| *n opened he his cofer in hast.* | *Als doen heeft hy zijn Coffer ontsloten* |
| *on table the counters cast.* | *Ende die penninghen op die Tafel gheschoten/* |
| *re to tell and reken fast he began.* | *Hy ging daer legghen tellen/ ende sammelen* |
| *shoke and rombled them lyke a besy man* | *Alle deese penninghen verklincken/ ende verrammelen/* |
| *sayde Syx hudred gyldynges rounde* | *Ses hondert gulden dat is de waer-heyt bloot* |
| *eth euen an hundred pounde.* | *Maken even juyst hondert pont groot/* |
| *other thyrty renysshe gyldynges*[1]) *lay I here* | *Ende noch dertich Rijnsche guldens leg ick daer* |
| *t maketh iust .v.li of rekenyng clare.* | *Die maken vijf pont groot dat is waer/* |
| *de neuer man of suche a wyle in no boke.* | *Ick en hoorde noyt van sulcker prac-tijcke* |
| *t an hole a nun dyd loke* | *Hy sagh door een spleet een suster kijcken/* |
| *sawe this money and herde the sounde.* | *Die vande penninghen hoorde tghe-clancg* |
| *n ran she to the Abbesse rounde.* | *Zy liep voor de Mater eer yet lang/* |
| *lame come to Splenter's chamber with me.* | *Och moeder comt kijcken harde schier/* |
| *t monay he hath there may ye se.* | *Hoe veel guldens heeft Jan Splinter hier/* |
| *Abbes in at the hole dyd loke* | *De Mater quam sien door tselue gat/* |
| *sawe howe he his bagges shoke* | *Alle dese Kroonen/ Ryders/ ende costelijcke schat* |
| *lyghtly into his cofer them cast,* | *Streec hy haestelijcke in die kiste/* |
| *f no man thereof had wyst.* | *Als of hy nergens of en wiste* |
| *put out his candle and to bed went.* | *Hij dedet licht wt/ ende ging slapen met dien/* |
| *abbesse knewe full lytell what he ment.* | *Hy docht/ adieu/ ghy en hebt my niet gesien/* |
| *on the mornynge he rose and wolde be gone.* | *s'Morgens woude hy vande susteren scheyden/* |
| *nūes ētreted mayster rēthgatherer echone.* | *Elck sprack: Heer Rentemeester ghy moet beyden/* |
| *prayed hym to byde & he shuld haue gode chere* | *Men dede hem daer dat beste chier/* |

De O.E.D kent geen voorbeelden van den vorm *gyldyng* vóór de zeventiende eeuw.

| | | |
|---|---|---|
| *He shulde nat lake ale wyne nor bere.* | 80 | *Wat hy begeerde Vleesch/ Wijn/ o bier* |
| *They prayed hym to abyde yonge and olde* | | *Zij baden hem alle iong ende oude/* |
| | | *Seer vriendelijck dat hy daer blijven soude/* |
| *But at Delf he was brought up & thider he wolde* | | *Maer want hy te Delff/ meest op ghevoet// is/* |
| *For there he was norysshed of yonge.* | | |
| | | *Soo ist voghelken gaern daer 't ghe broet// is/* |
| *And theder he wolde his lyfe to prolonge* | | |
| *To Delft he wolde: and prayed the Abbesse* | 85 | *Hy woude nae Delff/ hy badt di Mater/* |
| *Surely to keep his chest with rychesse.* | | *Dat zy die Coffer met die Kater* |
| *And charged hyr wyth full straytly.* | | *Wel woude bewaren/ ende bevrijden* |
| *But the key with hym kept he.* | | *Maer die sleutelen hielt hy by zijnde zyden/* |
| *Whan the abbesse of Delft this herde.* | | *Als die Pater/ ende Mater/ tot Delf vernamen* |
| *By the nūes of scedā that went thyder warde* | 90 | *Vande Susters die van Schiedan quamen/* |
| *That Iohn̄ Splynter was so riche in dede.* | | *Dat hy daer sulcken schat hadd ghelaten/* |
| *They made hym gode chere ī hope of their mede* | | *Men dede hem vrientschap boue maten/* |
| *Grete was the stryfe bytwene them twayne* | | *Ende begonsten teghen malcandere te kijuen/* |
| *In which of these ii abbayes he shold remayne* | | *By wien dat Jan Splinter soua blijuen/* |
| *They of Delft sayde they had most ryght* | 95 | *Sy seyden te Delff dat zy de naes waren/* |
| *To haue Iohn̄ Splynter if they myght* | | |
| *For there was he norysshed indede.* | | *Want hy hadde daer gewoont mee al zijn iaren.* |
| *They sent for the cofer in greate spede* | | *Zijn Coffer worde ghehaelt in corten* |
| *At Delft Iohn̄ Splynter dwelled dowtles.* | | *Te Delff en was niemant liev dan hy/* |
| *The Abbesse had & kept his chest with ryches.* | | *Hy gaf de Mater dat Coffer in ha bewaer* |
| *So there he dwelled many a yere.* | 100 | *Men dede hem goet chier menich ia* |
| *Bothe erly and late they made hym gode chere.* | | *Van spijse van dranck/ avont en noe* |
| *They gaue hym rayment of the best* | | *Van Wambays/ Bocxsen/ Cousen schoen/* |
| | | *Zyn bedde wert hem verwarmt a nacht/* |
| *And all in trust to haue his chest.* | | *Om den costelijcken schat dien daer bracht:* |

| | | |
|---|---|---|
| *e late us speke of his testament.* | 105 | *Nu wil ick voort schrijuen zijn Testament* |
| *executours were ryght suffycyent of habylyte and substance.* | | *De Testementeurs waren wel sufficent/ Ende schalck ghenoegh van haer practijcke* |
| *it had ben for a kynges fynaunce.* | | *Om een finantie voor een Coninckrijke* |
| *in heuen be he crowned on hye.* | | *Van Godt moetet hem zijn gheloont/* |
| *a disceyuer dysceyueth ryght wysely.* | 110 | *Die den rechten hoonders hoont/* |
| *ster mathewe notary & in lawe lycencyat* | | *Meester Matthijas Notarius/ ende Raet/ Testamenteur/ ende inden rechten Lecenciaet/* |
| *be one of his executours hath undertake.* | | *Van Jan Splinter versocht met minnen* |
| *other two abbottes with gode intent* | | *Ende noch twee Paters te Delft binnen/* |
| *e were executours of Splynter's testament.* | 115 | *Hy maectense Testamenteurs met hem beyden* |
| *ene these ii Abbayes the rychesse to deuyde* | | *Om dese twee kloosters vriendelijck te scheyden/* |
| *of them bothe a key dyd prouyde.* | | *Dese twee kloosters hebben elc een sleutel ontfanghen/* |
| *at whan his beryals were done.* | | *Ende wanneer zijn maenstont was beganghen* |
| *money shulde be brought forthe ryghtsone* | | *Soo souden sy dat gheldt/ alst was redelijck* |
| *bytwene these ii Abbayes egally deuyded* | 120 | *Dese twee Cloosters deelen vredelijck/* |
| *vson wolde thus they hym aduysed.* | | |
| *came deth that taketh all and yonge great and small.* | | *Hier na quam de tijt dat de doot (Diet al verslint kleyn/ ende groot)* |
| *toke from Iohn Splynter his lyfe truly.* | | *Jan Splinter haelden van deser aerden/* |
| *he was beryed full rychely.* | | *Hy wert begrauen met grooter waerden/* |
| *Dirige and seruyce accordynge* | 125 | *Vigilie met negen lessen/ tofficie daer aen* |
| *torches & blacke gownes therto belongynge.* | | *Met Toorsen/ en Keersen wert hy eerlijc ter aerden gedaen.* |

r eindigt het fragment bij Ames. Slechts de volgende verzen uit het er geschiedenis laat hij nog volgen:

| | | |
|---|---|---|
| *Notary had his spectacles on.* | 160 | *Al met eenen bril sagh de Notarius daer* |
| *is a gode syght of golde by saynt Iohn.* | | *O dat is een schoonen hoop geldts voorwaer/* |

| | |
|---|---|
| *The prouost was a man dyd vnderstande.* | *En de Provisoor hadde oock goe verstant* |
| *And of this golde he toke in his hande.* | *Hy nam der penninghen drie oft vier in zijn hant/* |
| *He sayde this golde is of suche excellence.* | *Ende sprack: dese guldens zijn va goude root* |
| *A mä may bye an hundred pyeces for thre pens.* | 165 *Men coopter wel hondert om dri groot.* |
| *They blessyd them all that there dyd stande:* | *Elck seghende hem seluen met ee kruys* |
| *They sawe neuer suche a maruayle in holande.* | *In Hollandt en was noyt volck also confuys/* |
| *And specyally of mē that were so wyse & subtyll* | *Jae die soo vol waren met schalcke list* |
| *They looked eche on other & kept them styll.* | *Sy saten recht oft hen een Merr hadde bepist/* |
| *A rebuke to them it was I wis* [1]). | 170 *Sy mochten wel segghen het is ee plaghe* |
| *As yf they had kepte shepe all theyr dayes.* | *Al hadden sy Schapen ghehoet haer daghe/* |

Een zeker bewijs voor de oorspronkelijkheid der Nederlandsche versie i uit een vergelijking der beide teksten niet te trekken. Slechts één bijzonde heid zou daarvoor in aanmerking kunnen komen: De Hollandsche vertelle vergeet niet te zeggen dat Jan Splinter *zag* hoe een van de zusters door ee spleet naar hem keek (v. 66), terwijl de Engelschman alleen verhaalt dat "I at an hole a nun dyd loke". Bovendien beweert de laatste dat "she saw this money and herde the sounde", terwijl de ander de juistere voorstellin geeft dat zij het geld niet zag (het wordt althans niet meegedeeld) maa alleen "vande penninghen hoorde tgheclancg". De ironie van vers 76 „H docht/ adieu/ ghy en hebt my niet gesien"/ is den vertaler blijkbaar ontgaa en omdat hij die woorden niet rijmen kon met v. 66 verving hij ze doo de banale opmerking "The abbesse knewe full lytell what he ment".

Voor de tekstkritiek van het Nederlandsche gedicht valt uit de Engelsch vertaling iets meer te leeren. Het is duidelijk dat de lezing van druk G d *Veelderhande Geneuchlycke Dichten* minder oorspronkelijk is dan die va 1584 (Ts. XVIII 210); in v. 107 leest G (en ook Gr, L, H) *Ende scha ghenoegh van haer practijcke*, waarvoor de afzonderlijke druk van 1584 hee *ende abel ghenoegh*, in overeenstemming met de Engelsche lezing *And habylyte and substance*. In v. 109 heeft G (en ook Gr, L, H) *Van Go moetet hem* (H *hen*) *zijn gheloont*, maar de druk van 1584 *Mer voor Go moet hy zijn ghecroent*, volkomen gelijk aan de Engelsche lezing *But heuen be he crowned on hye*. Ook in den daaropvolgenden regel hebben Engelsche tekst en de vroege druk het enkelvoud *a disceyuer*, *den recht Hoenre* gemeen, tegenover het meervoud *Hoonders* in G, Gr, L,

[1]) Ames: *I was*.

een zoo angstvallig getrouwe vertaling mag zelfs beteekenis worden echt aan een kleinigheid als de overeenstemming *He sayde = Hy sprack* ık 1584) tegenover *Ende sprack* in alle andere drukken. Alleen v. 95 toont, vreemd genoeg, overeenstemming tusschen Gr, L, H en de Engelsche ng: G heeft daar *Sy seyden te Delff* (druk van 1584 *spraecken*), en Gr, H *Die van Delff seyden*, beantwoordende aan den Engelschen tekst *They Delft sayde.* Blijkbaar staat dus G het verst van het origineel der Engelsche taling af.

*Den Haag.* A. J. BARNOUW.

---

## *APTAIN SWORD AND CAPTAIN PEN* BY LEIGH HUNT.

n Henry Morley's *Of English Literature in the Reign of Victoria, With Glance at the Past*, Tauchnitz Ed., p. 235, it is said of Leigh Hunt: "In 5 he published a poem, condemning the War Spirit. It was entitled ptain Sword and Captain Pen' and had Milton's lines from Paradise ained for its motto:

> *"If there be in glory ought of good,*
> *It may by means far different be attained,*
> *Without ambition, war, or violence."*

n this spirit Leigh Hunt passed into the reign of Victoria. Years had etened a temper always gentle, and the civilizing touch of his genius was be felt even in the weakest of his works."

Let us hear what Leigh Hunt, the poet, essayist and public journalist, a n close in touch with the public life of the first half of the 19th cent, urged to publish against that spirit of war, once more rampant among nations now. The volume of his *Poetical Works* of 1860, finally collected revised by himself, edited by his son Thornton Hunt, with illustrations Corbould, contains a preface in prose to the poem, "On the Duty of nsidering the Horrors and the Alleged Necessity of War", originally blished in a Postscript to the First Edition; then follows the Poem, one stration, and, at the end of the volume, twenty-two Notes; but the tto, mentioned by Morley, is wanting. For reasons given in the Preface Notes were added in the 1860 edition. They contain quotations from following authorities:

ooth, *Accounts of Waterloo.*
he poet Campbell.
ohn Shipp, *Memoirs of John Shipp.*
" " , *Military Career of John Shipp.*
outhey, *Remarks on War.*
ooke, *Peninsular War.*
" , *Peninsular Campaign.*
*urnal of a Subaltern during the Campaign in the Punjab.* (Extracted *the Manchester Examiner* and *the Times).*
xtract from the *Journal of a Subaltern of the 2nd Europeans, in the tle of Goojerat.* (From *the Times.)*

Details from these quotations are worked up into the Poem. To us the Preface and the Notes are of equal interest with the Poem. In the Preface Leigh Hunt explains why he thinks it wrong to "throw a veil over" the horrors accompanying and following war.

After the great impression made upon him by some horrible details heard in youth, he could never after be blinded into an admiration of war by the dazzle of victory; and he expects the same influence on society, if the latter were not "spared the recital" of these details, as the phrase runs.

He successively disputes the statement that War is of God; confutes the objections of metaphysicians who urge the impossibility in general of a change for the better, caused by Man and of those who fear an effeminate world without war; reproves doubters of advancement – luckless prophets of the impossibilities of steamboats and steam-carriages – as he calls them; and refutes the idea that wars and other evils are necessary to keep down superabundances of population. He refers to the abolished fashion of "the good old time" to settle arguments with the knife, and pronounces settling disputes between nations by fighting just as boyish, vulgar and ridiculous as it is now considered to be in private life. He draws the attention to a case of arbitration by a King of Holland in a dispute between England and the United States, and urges the desirability of every dispute being treated in like manner.

He concludes his arguments with three quotations from representatives of the three classes of the leaders of knowledge, viz.:

*Bentham* for the Utilitarians, or those who are all for the tangible and material.

*Carlyle* for the Metaphysical, or those who recognise in addition the spiritual and imaginative wants of mankind.

*Major Sir Francis Head* for the Men of the World (in no offensive sense) and a soldier to boot.

The Quotations are taken from Bentham's *Deontology*, from an article by Carlyle in one of the Reviews and from Head's *Bubbles from the Brunnens of Nassau.*

These men, differing in like manner as Bertha von Suttner and Norman Angell differ, are shown to be one in their opinion that war is wrong, that an advancement to other and better ideas is sure to come, that printed thought will cause the education of one country by another from despotism to liberty, and will lead to a universal European commonweal; that this will not be brought about by force of arms, but by the *Penny Magazine*, or as Leigh Hunt explains: cheaply-diffused knowledge; in general: all the tranquil and enlightening deeds of 'Captain Pen', which will be the only army necessary.

"The solution of the problem," says Hunt in the final words of the Preface "is co-operation, the means of solving it is the Press."

The Poem is subdivided into six parts, with the following titles:

1. How Captain Sword marched to war.
2. How Captain Sword won a great victory.
3. Of the Ball that was given to Captain Sword.
4. On what took place on the field of Battle the night after the victory

How Captain Sword, in consequence of his great victories, became m in his wits.

Of Captain Pen, and how he fought with Captain Sword.

ıe metre is an irregular tetrameter, trochaic, anapaestic, or iambic, the ıe adjacent, sometimes three lines rhyming consecutively. As a poem, tain Sword and Captain Pen' may be appreciated for the rhythm, and language, for the thought, and for the pictorial power. The poem „with ırpose", the "realistic" poem, is yet in many places a "thing of beauty"! ıe description of Captain Sword's march to war will alone provide nces of each of the characteristics mentioned above. The moment of the t of the army, the battle itself, the reception given to Captain Sword after eturn, they all contain striking lines and pictures. It goes without saying the description of the field of battle, the night after the victory is the t disgusting, but also the most moving part. Only one wounded soldier and there is taken from the multitude; those who protest they cannot read what others have to endure as horrible facts, are not suffered urn away, but are forced to realize what war means and their part of guilt; and the poet says:

*"Nay, this is but one;*
*Were the whole tale told, it would not be done."*

part V the descriptions of the Moon, the Earth, the Sun, and the inite Mildness", come with the full force of contrast after the preceding ors. In the same part we see how military success without exception to the head of the victor. There are references to the French wars and ıe American War. Captain Sword is made to represent now Wellington, Napoleon. Then, in part VI, we begin to hear of Captain Pen, and fight without arms in which Pen is ultimately the conqueror. Here h Hunt thought a far future nearer than History proves it to be; he does stand alone among pacifists in making the wish the father of the thought. aptain Sword asks Captain Pen to bring at his back a million men. Pen idently answers:

*"I'll bring at my back a* world *of men."*

unt expects everything from the use of steam for locomotion and printing. s words will be spread a million fold and their sound will grow into ll:

*"Like the roll of the wheels of the coming of time."*
*"When Captain Sword got up next morn,*
*Lo! a new-faced world was born."*

las, in the light of History Leigh Hunt proves far too optimistic. 'Next n' has not yet come. He could not imagine an upstart, bastard Captain becoming the slave of Captain Sword, as the Press has in many instances ome. Leigh Hunt sees only the real Captain Pen, whose followers, though rencing the military past and its pain and cares, tell Captain Sword they not traitors, but "the game's at an end", 'the "wise" won't play'. And explain why no catchword like "the old spirit", "the enemy", "famine plague" will "charm them to war" again. Captain Sword could never odel his "*single* thought":

*"T Was only for* many-*soul'd Captain Pen*
*To make a world of swordless men."*

Has the real Captain Pen proved powerless? We should rather think the number of "indestructible souls of the line of Captain Pen", the "sages, patriots, martyrs, poets", is not yet large enough. He that believeth shall not make haste.

*Zieriksee.* C. R. MEIBERGEN.

---

## SOMETHING ABOUT BERNARD SHAW.

Bernard Shaw is one of the best-known men in England at the present day. On account of his sparkling wit he may be compared to champagne, but then champagne rather of the dry than of the sweet kind. To those who relish intellectual gymnastics in the form of paradox and clever repartee, Shaw's works are a never failing source of entertainment; he keeps his audience on the alert and often makes it smile and sometimes laugh; but those who look for tenderness and deep feeling, for food for the heart, had better go elsewhere. He is brilliant rather than deeply philosophical, yet he is very much in earnest too, and as a serious puritan and reformer of our time he has been bracketed with Ruskin and Tolstoi.

When Shaw makes an observation there are two things that strike us: his novel way of putting it, and the unexpected truth, or semblance of truth, it reveals. "Yes", one says, "I had never thought of that, but there is certainly something in it." "Semblance of truth" and "Something in it" may sound rather damning, but at all events he succeeds in rousing people and causing them to think while amusing them at the same time, and this is probably as much as he expects to do. Amusing he certainly is. At public meetings he need but open his lips for people to burst out into loud cheers; even his rudeness is applauded, and as he seems to take a delight in shocking by extreme bluntness, there is often cause for this kind of applause. Many anecdotes are told about his habit of saying whatever occurs to him. A kind lady once invited him to lunch and his answer was: "no, thank you, I do not intend to come to your house to be fed on carcases of dead animals (he is a vegetarian) with people I don't care about."

To take an example nearer home, some years ago the students of Amsterdam asked him to come and lecture to them. "I do not think you would understand me" was his reply.

To get a clear view of Shaw's personality we may look upon him in three different ways, as: Shaw the critic, Shaw the artist and Shaw the social reformer.

Shaw began his career as a musical critic for some papers. His outspokenness, in this capacity too, procured him many enemies, but, though he depended on his pen for his living, he did not mind this. If he had taken people's feelings into consideration, he says, he would never have made the name which he intended to make from the first. This first was not an easy first by any means. For a raw young Irishman coming up to town with a mind teeming with ideas, it is true, but without influence and not in

ssion of money, to make a stir in the London even of fifteen years which was, then too, crammed with clever young intellectuals, was not asy task. Yet he accomplished it, and how he accomplished it he tells imself in one of his many Prefaces called, "Preface mainly about myself." begin with, he tried to draw people's attention by speaking in a loud about himself. "People like to hear personal facts," he says, "why else d autobiographies be so popular and especially those chapters in them n tell about the private life of the author and of that of his nearest ons?" Shaw is very free with his information about himself. He tells nong other notable facts that in a country of beef-eaters and sportsmen a vegetarian and has no interest in sport; that he is a teetotaller and n-smoker. He goes back to his earliest childhood and informs us that as born on the 26th of July 1856 in Dublin, that of his father nothing be said, but that he was an obscure merchant who, at his death, left amily in poor circumstances. His mother was a much more efficient n. For her Shaw has great admiration which she seems to have deserved e full. Through her own efforts she managed to give her children a education. She loved to be perfectly free and allowed to her son the liberty which she claimed for herself. He got his first teaching at a odists' school. At fourteen he was put into a land-agent's office where ayed for six years. When he gave up this post he could for a long time ind any suitable employment though he wandered from one publisher's to another. It was through his friend William Archer that he at last admission to the Pall Mall Gazette, edited at the time by William Stead; soon after this he became art-critic to the *World* In 1882 he heard y George speak about land reform and was greatly stirred. He took up tudy of social policy and became a convinced socialist. When the Fabian ty was founded in 1884 he was among the first members. They called selves Fabians, because, like Fabius in the struggle with Hannibal, they the wisdom of waiting for the right moment for action. They wished estroy the old forms, but without violence, in an entirely peaceful way. 1888 Shaw became musical critic for the *Star* and proved himself a admirer of Wagner. From a musical critic he became a dramatic critic it was in this capacity that he introduced Ibsen to the English public. is book: *The Quintessence of Ibsenism* he explained the aims and oses of the great Norwegian dramatist, who, at the time, was little known ess understood in England. Through Ibsen, Shaw hoped to accomplish great reform of which, in his conviction, the English stage stood in It was terrible, he said, for one who had the interests of the drama at to be obliged night after night to listen to and get annoyed by all nonsense that was spouted on the stage. Untrue sentiment and hollow nticism permeated every play and became perfectly unbearable. Apart artistic considerations he thought that this false sentiment was a real c danger, for it tended to warp the playgoers' views of life. By constantly ng this romantic rubbish, young people gradually got wrong notions of so for instance about love as between man and woman, which was sented as the chief thing in life, whereas, in reality, it is a detail of it,

and had best be treated in the most matter of fact way. — Which Shaw does. — "There is no place," says Shaw, "where truth is so entirely unknown as in the theatre. Dramatic critics are no better than the actors or the public; they call for naturalness, but, give them reality, and they say that you are cold, cynical, inhuman. If we were to believe all that is said on the stage, all soldiers would have to be considered brave, all clergymen saints, all judges hard and cruel, and all sailors simple and generous." (In *Arms and the Man* Shaw represents a soldier who is nervous, does not like fighting and prefers chocolate creams to cartridges; the clergyman in *Mrs. Warren's Profession* is not exactly a saint.)

When Shaw had been a dramatic critic for some time, younger men came to take this kind of work from him. Max Beerbohm was one of those who succeeded him, a man younger in years, but not in feelings and enthusiasm. Shaw had married, and as his wife was rich, he could now devote himself to the writing of dramas. After all it was better, he thought, to teach by example than by precept. Besides, he hoped that by writing a new kind of plays, the necessity of having a new theatre would make itself more generally felt. And indeed before long the 'Independent Theatre' was opened, where after the representation of some of Ibsen's plays, Shaw's *Widowers' Houses* was performed.

As a dramatic artist Shaw is not entirely satisfactory. For one thing, he does not efface himself; indeed one could scarcely imagine Shaw doing such a thing. The actors are too often the mouthpieces of Bernard Shaw; they speak in his own bold, satirical, witty, flippant way The speeches in which the characters express Shaw's philosophy and opinions are often much too long; he bombards us with ideas, but his characters have comparatively few traits of individual psychology and participate in little dramatic action. Yet much is forgiven to the playwright who succeeds in amusing his audience and this he certainly does. One is kept on the alert all through the performance; the unexpectedness, the topsy-turvydom of it all, hold the attention and keep the spectators or readers wondering what will come next, so that boredom is out of the question.

Shaw is matter of fact; he wants art to yield practical results; we have already seen that he feared the demoralising influence of the stage on the audience. Art for Life's sake appeals to him. The sentiments and opinions expressed by the actors frequently concern social reform and, when Shaw finds that in the play itself he cannot get in enough to make his opinions clear, he has recourse to prefaces, of which he gives a lavish supply.

In *Widowers' Houses* the author shows how wrong it is that through house-agents the highest rents are exacted from the poorest people for the most wretched dwellings, so that the owners get a high percentage of their money, which enables them to keep up a respected position in society. In *Mrs Warren's Profession* the moral is somewhat similar. Here too money earned by supporting wrong is spent by people who enjoy the respect of their fellow-citizens. In *Major Barbara* material poverty is represented as a shame to society, an evil that ought to be remedied as soon as possible. Charity and pauperism must completely be done away with, he thinks. A

ıs are suggested: the increase of wages, the providing of good houses the working-classes and the shutting up of the hopelessly unemployable omes, so that they can no longer be general nuisances. -- One wonders ıaw's remedies are quite practicable.

*The Doctor's Dilemma* the shortcomings of medical science and its esentatives, the medical men, are exposed, and the terrible consequences n of the present haphazard way of applying medicines and cures. In of the prefaces to this play the author suggests that all doctors ld be paid by the state, so that they need not depend on the fees of patients.

ıe truth according to Bernard Shaw with regard to love between sexes is expressed in *Man and Superman*. "Woman is the hunter Man is the game" is what it comes to. When a woman has found an that she wishes to capture there is no escape for him, not if he were to attempt it in a motorcar across the Pyrenees.

the Preface to this play we find an interesting statement of Shaw's view of it is particulary interesting because it rings entirely sincere; we feel sure this time he is not posing, or laughing at his audience. He says: s is the true joy in life, the being used for a purpose recognised by self as a mighty one; the being thoroughly worn out before you are vn on the scrap-heap; the being a force of nature instead of a feverish, h little clod of ailments and grievances, complaining that the world not devote itself to making you happy."

nnedy in his book on English Literature says of Shaw that he has not happy all his life, because he has no harmony or unity; from what has een quoted it might be concluded that he at least knows his own way to find nd happiness. Kennedy considers that Shaw's bitterness and restlessness roofs of dissatisfaction and unhappiness. But it is not so easy to say if a an being is happy or not, for every one finds happiness in different s. Who is to say that Shaw, when he has succeeded in thoroughly ing his audience by stating the most unconventional things, when he roused them and pushed them by force out of the old rut, and then them helplessly looking round for something to hold on to, that , as he chuckles at their discomfiture, is not then as happy as his e will allow him to be? Besides, a certain amount of dissatisfaction ot such a bad thing either, for without it there would not be reform.

has already appeared that Shaw's besetting sin is not modesty. urther proof his preface to another of his plays, to *Caesar und Cleopatra*, be referred to Here he says that he considers himself superior to espeare. He tries to improve on Shakespeare by giving a different on of the characters of Julius Caesar and of that of the woman that oved not wisely but, too well.

his book: *Vision and Vesture* Charles Gardner says: 'Shaw is guished for his clean intellect which is a characteristic of Irishmen. e Englishmen, terrified at their own thoughts, at last send them out wadded into the world, a word from Oscar Wilde or Bernard Shaw

cuts through the wadding like a sharp sword; and men, dazzled by the brightness of the steel, misread the word and are sure that it does not mean what it says. That is why there are so many Bernard Shaws and the real Bernard Shaw lives in obscurity. According to report he is an egotist, a braggart and a buffoon; a heartless intellectual, a scoffer and a blasphemer. He sits like Mephistopheles with his head in his big scarlet sleeve and laughs at the victims he has hoodwinked and lampooned. How could it be otherwise when this brilliant man is — so they say — an atheist. And yet the real Bernard Shaw is a humble man of faith, simple, forceful, direct, of clearest eagle vision for this world and its affairs, and with fitful glimpses of heaven. Like all humble men he readily acknowledges his debts. He meekly confesses that he has learned from Bunyan and Hogarth, from Schopenhauer, Nietsche and Samuel Butler, from Ibsen and Tolstoi and from Blake.'

And further Gardner observes:

'Shaw believes in the orderly development of the social organism, and that the phase to which it is tending is a social democratic state. He sees the defects of the present social order. All money is tainted, that of the generous young man equally with that which maintains widowers' houses. The present system shows no way out of the Doctor's Dilemma, it drives Mrs. Warren and her friends on the streets, it victimizes soldiers, officials, professional men, artists, children and curates, and they can only keep their self-respect by working for a new order and so save their own soul and that of the community.

Shaw's realism has made him a good interpreter of Ibsen; both Shaw and Ibsen wage war against the unreal, ideal way of speaking and thinking about marriage and war, life and death. Shaw sweeps away these idealistic cobwebs, but he sweeps away a good deal besides, such as ornaments and household gods, so that his house, after the sweeping, smells of sanitas rather than sweet lavender.'

Of late, during this war, Shaw has roused a good deal of indignation by his political writings; regardless of public opinion he has stated his views on the causes of the war. His countrymen have not always liked his way of putting things. One contributor to a paper went so far as to suggest that if England should ever have to pay an indemnity to a victorious Germany, Bernard Shaw had better form part of it, as he must now be very dear to the heart of the Germans. Those who knew Shaw might have foretold that his sense of justice would induce him to try and see both sides of the question.

As a testimony of Shaw's many-sidedness the words may be quoted of Dr. Bernard Fehr, professor in the University of Zürich, who in his "Streifzüge durch die neueste englische Literatur" gives this description of the writer: 'he is the red-haired Irish Mephistopheles, the socialist, the vegetarian, humanitarian, Nietscharian, Ibsenite, art-critic, Wagnerian, phonetician and spelling-reformer.'

*Amsterdam.* J. F. DE WILDE.

# VARIA.

## L'ÉVOLUTION DE C PRÉPALATAL LATIN EN FRANÇAIS.

semble assuré que, dans l'évolution de *c* prépalatal latin en français, e *tš* est antérieure à *ts*: le picard *chent* représente donc un état plus n que le français *cent*. A côté de considérations phonétiques, M. P. Passy[1]) t valoir cet argument que, puisque dans le traitement de *c* devant *a* le d est en retard sur le français, il est probable qu'il en sera de même *c* devant *e*, *i*. Mais Gaston Paris[2]), qui était d'avis que l'étape *ts* a dû der celle de *tš*, s'appuyait sur une constatation qui, au premier abord, le convaincante: la prépalatale en position faible est traitée en picard ne en français: *vicinum* devient *voisin*; or, si la chuintante *tš* avait été eure à l'assibilée *ts*, on se serait attendu à ce que le picard présentât, la sonore aussi, la chuintante, donc **vegin*, de même que la sourde y š, et non pas *ts*. Cependant le picard n'a jamais connu de *g* dans ce on ne peut donc pas considérer *dž* comme une étape antérieure à *z*. Et si est impossible pour la sonore, on n'a pas non plus le droit de l'admettre la sourde. Je voudrais dire pourquoi cette conclusion ne me semble écessaire.

Dauzat[3]) a montré que, entre le développement de *c* latin et de *g* devant *e*, *i*, il y a cette différence que l'élément occlusif tombe plus ans *g* que dans *c*, de sorte que *gy* (première étape de l'évolution de *g* gentem) devient *y* à une époque où *cy* (première étape de l'évolution dans centum) existe encore. Si plus tard *g* a abouti à *dž*, comme *c* c'est à la suite du développement de *y* (non de *gy*), donc par une voie différente.

nous appliquons à *g* provenant de *c* en position faible l'observation de auzat, nous pouvons reconstruire l'évolution de ce son ainsi. Elle consiste, ne pour *c* prépalatal, en un mouillement progressif, c'est-à-dire en un ct progressif de la langue avec le palais dur[4]); *g* devient donc *g*, comme ient *c* et à cette étape le *c* mouillé coïncide avec *t* mouillé et le *g* mouillé *d* mouillé[5]). Or, à partir de ce moment, tandis que le *t* va se changer ffriquée (*tš*)[6]), je suppose que *d*, au lieu de devenir *dž*, a perdu nent occlusif; alors il a dû coïncider avec *z* (*z* mouillé), provenant de *od* en position faible. En effet, la partie antérieure de la langue, après retirée des dents contre laquelle elle était serrée, a dû se trouver dans osition de la spirante dentale. Or, *z* devient *iz*, par exemple *basiare*, *r*, *baisier*, et c'est donc ainsi que s'explique *voisin*. Là où *z* devient *z* *bajé* = *baiser*) le *c* en position faible se change aussi en *ž* (p. e. *t* = *dicentem*)[7]).

---

*Changements phonétiques*, p. 205 et suiv.
*Mélanges linguistiques*, p. 118.
*Romania*, XLII, 23.
Roudet, *Eléments de phonétique*, p. 122.
*Idem*, p. 156.
*Idem*, p. 307.
Horning, *De l'extension géographique des sons* tch *et* j *répondant aux sons français* (*Revue des Patois Gallorom*ans, I, 256).

Si ma supposition est fondée, il n'y a donc pas eu de parallélisme entr l'évolution de la prépalatale sonore et celle de la sourde, et l'argument tir de là pour mettre en doute l'antériorité de *tš* tombe.

*Groningen.* S. DE G.

---

## A PROPOS DE *GALIMATIAS*.

Dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXXVIII (1914), 357 M. S. Eitrem propose une nouvelle explication de *galimatias*. Il a trouvé dan le *Speculum astronomicum* d'Albertus Magnus le passage suivant: „Sunt prae terea quidam libri experimentales quorum nomina necromantiae sunt conter minalia, ut sunt geomantia, hydromantia, aerimantia, pyromantia et chiro mantia, quae ad verum non merentur dici scientiae sed *garrimantiae*." C dernier mot, par le changement de *r* en *l* et par l'analogie de *μαθία* ou pa suite de la graphie *gallimātia*, fournirait, d'après lui, l'explication de *gal matias*. Je ne suis pas de cet avis.

De deux choses l'une. Ou bien *garrimantia* existait avant qu'Albertu s'en servît, ou bien c'est une formation plaisante de *garrire* et de *-mantia* qu'il forge, pour l'opposer à *geomantia*, *aerimantia*, etc. Dans le premie cas, l'explication resterait à trouver; dans le second, il faudrait admettre qu le point de départ des nombreuses formations avec le prefixe *gali-*, *cal* proviennent d'un calembour d'Albertus Magnus, et que la forme primitiv (*garri-*) aurait, dans ce mot, disparu par enchantement. Il semble que c soit là l'avis de M. Eitrem, qui, malheureusement, ne se prononce pas ave toute la clarté désirable sur ce point; du moins il croit que pour explique *galimafrée*, „on doit sans doute remonter à un *garri-mafflé*".

Or, il me paraît inadmissible que l'emploi occasionnel par un savan qui n'aurait appliqué le mot qu'une seule fois, dans la seule phrase où l terme aurait eu un sens intelligible, puisse rendre compte de la genèse d'u préfixe, universellement répandu, et dont les formes nombreuses prouven le caractère essentiellement populaire [1]). Je vois, au contraire, dans *garr mantia* chez Albertus la preuve qu'au XIIIe siècle le suffixe péjoratif *gal* existait déjà et que le philosophe s'en sert sous la forme *gari-*, que lu suggère le rapprochement du verbe *garrire*.

On sait que Montaigne parle de *jargon de Galimatias* [2]), et je ne vois pa pourquoi ce ne serait pas une déformation amusante de *πολυμαθία*, où l suffixe *gali-* aurait été mis à la place de *πολυ*. avec lequel il présente un

---

[1]) J'ai parlé de ce suffixe – qui est sans doute en rapport avec le préfixe *ca* – dans *Albu Kern* (1903), p. 123. Cf. Schuchardt, dans *Zs. f. rom. Phil.*, XXVII (1903), 613, qui ne cro pas à l'existence de ce préfixe, et Nigra, *ibidem*, XXVIII (1904), 105, qui, sans vouloir tranche la question, est d'avis que Schuchardt n'a pas non plus réussi à rendre cette non-existence sûr

[2]) Voyez *Revue du Seizième Siècle*, II (1914), 363. L'explication proposée par M. Sainéa doit être rejetée pour des raisons analogues à celles qui empêchent d'admettre celle c M. Eitrem. En effet, quand même on jugerait qu'un nom propre, sous une forme qui ne sera possible qu'en Béarn et dont la signification, quoi qu'en dise M. Sainéan, n'a aucun rappo avec „langue inintelligible", aurait pu être l'origine du mot *galimatias*, il faudrait alo séparer ce mot des nombreux composés avec le suffixe péjoratif dont les formes vont de *ca ga-* à *cali-*, *gali-*.

e analogie de sons. Est-ce Montaigne lui-même qui a inventé cette nterie? J'ai constaté que, dans les *Moralia* de Plutarque, on trouve ce deux fois, et deux fois aussi l'adjectif πολυμαθής [1]). Rien n'empêche de aussi que ce calembour fût courant dans le monde des savants, et cela uerait sa présence dans Albertus Magnus, dont l'originalité aurait alors té à métamorphoser le mot pour l'adapter aux termes *geomantia*, etc. rais à ajouter un certain nombre d'exemples de ce préfixe *ca*-à ceux que onnés dans mon article précité. Je me borne à relever ici ce fait que, la carte *cabane* de l'*Atlas linguistique*, la forme *cahutte* se rencontre à de *bihutte* (on sait que *bi*-est, lui aussi, une préfixe péjoratif), et qu'on in pendant intéressant des doubles formes *cagot* et *bigot* [2]).

*oningen.* S. DE G.

---

## NE COBLA DES TROBADORS SAVARIC DE MAULEON.

n Savaric de Mauleon ist auszer den von ihm gedichteten Strophen Tenzonen [3]) noch eine achtzeilige cobla (Bartsch, *Grundriss*, 432,1) auf ekommen, die aber nicht, wie Diez, *Leben und Werke* [2], 327 will, „das stück eines Minneliedes" zu sein braucht. Sie steht nur in der Hs. H. 55 , XXXIV, 413; Mahn, *Gedichte*, 1133; *Studj*, V, 537) und ist bis jetzt nicht kritisch herausgegeben. Mit ihrem Schema 10 abba ccdd gehört ei Maus, *P. Cardenals Strophenbau*, zu Nr. 535, 20. Der Dichter, der a als Damenfreund und tapferer Ritter bekannt ist, kündigt darin einer ihren Willen von anderen Liebhabern gefesselten *domna* an, er wolle, sie damit einverstanden sei, sie unbedingt, wenn nötig, mit Waffen- t für sich erobern.

TEXT.

Dompna, be sai q'oimais fora razos
Qe, pois qe tot vos conqerun rauban,
3 Qe'us conqezes *e* be ai fait aitan
C'ajostat n'ai Bascles e Bramanzos,
La merce *Deu*, tan q'en be *sem* cinc cen,
6 Qe farem tot lo vostre mandamen,
E mandatz nos la vostra volontat,
C'ar montarem, qe tot avem celat.

e *fehlt* — 5 Deu *fehlt*, (es?) *Mahn;* sem] hen, (sem? em?) *Mahn.*

UEBERSETZUNG.

rin, es wäre nun, da alle euch raubend erobern, gewisz recht, dasz uch (von den Räubern) gewänne, und wirklich habe ich dazu glück-

---

n'est pas prouvé, il est vrai. que Montaigne ait lu cette œuvre dans l'original. Mais uve, parmi ses livres, un exemplaire grec des *Vies parallèles* du même auteur. Voir *d'Histoire littéraire*, II (1895), 358.

. Streng, dans son intéressante étude *Haus und Hof im Französischen* (Helsingfors, a eu tort de rattacher *baïto*, „cabane", à un mot grec qui signifie „tente". C'est sim- t un composé de *bi*- (sous la forme *ba*- comme dans *bariolé*) et *hutte*. M. Streng se Fleury pour rattacher *bihutte* à un verbe écossais *to big*, „bâtir", étymologie bien euse.

ie eine (432, 2) findet sich in der *Chrestom.* von Bartsch-Koschwitz, Sp. 169, die (432, 3) habe ich in meinen *Dichtungen der Trobadors*, Halle, 1916, als Nr. 3 ediert.

licherweise derart Basken und Brabanter angesammelt, dasz wir wohl fünf hundert Mann sind, die alle euren Befehl ausführen werden, und da wi jetzt losziehen wollen, laszt uns euren Willen wissen; halten wir doc alles geheim.

ANMERKUNGEN.

1. *be sai qe* „vielleicht", Levy, *Suppl.-Wörterb.*, VII, 402,25.— *oimai* Neben „désormais" findet sich für afz. *huimais* bei Godefroy auch di Bedeutung „maintenant".

2. *tot* finde ich noch nirgends für *tuit* (nom. pl.), wohl aber bei Appe *Chrestom.*, Glossar *totz* und *toh*; vs. 6 könnte es auch als im Sinne vo „ganz" prädicativ vor *lo m.* stehend angesehen werden. — Zu *conqerun* vg die Form *podun*, Bartsch, *Chrest.*[4], Sp. 7, 29.

3. Ueber das nochmalige *que* s. Schultz-Gora, *Provenz. Elementarbuch* § 191. — Die fehlende Silbe glaubte ich am angemessensten durch *e* er gänzen zu sollen.

4. *Bascles* erinnert an zwei Stellen in den Gedichten des Bertran de Born wo von den *Basclos* die Rede ist, die nach A. Thomas, *Glossar* seine Ausgabe, S. 167, eigentlich die *Basken*, dann „Wegelagerer" sind, währen Suchier (bei Levy, *Suppl.-Wörterb.*, I, 131) in den *basclos* Trosz- und Pferde knechte (baskischen Stammes) sieht. – Dasz die Brabanzonen in übelem Ru standen, erwähnt Schultz-Gora, *Briefe des Trobadors Raimbaut de Vaqueiras* S. 88 zu II, 32. – Savaric will jedenfalls sagen, er habe bereits für sei Unternehmen fünfhundert „handfeste Kerle" gedungen.

5. Die fehlende Silbe ergänze ich anders als Mahn durch *Deu*, währen ich mit ihm *hen* in *sem* verbessere.

8. *montar* „zu Pferde steigen", Levy *Suppl.-Wörterb.*, V, 312, 2; ich versteh hier „aufbrechen, losziehen". – Die *Hist. litt. de la France*, XVIII, 681, zitie vs. 7 und 8, weicht aber mit *tots* in vs. 8 von der Hs. ab und übersetzt diese Vers: „Aussitôt à cheval, car tous nous avons sellé". – Es wird da ve mutet, dass man unter der angeredeten Dame Eleonore, die Gattin Raimund VI. von Toulouse, und unter den „Fünfhundert" „les soldats de la ligue" z verstehen habe, dass es sich bei der geplanten Eroberung um die des Lan guedoc handle und die Entstehung der Dichtung ins Jahr 1211 zu setze sei. Ob dem aber wirklich so ist, lässt sich mit Sicherheit nicht sagen.

*Berlin.* ADOLF KOLSEN.

---

## NOTE SUR *EREC*, vs. 45–48.

Dans son livre *Zur Mabinogionfrage*[1]), M. Zenker considère comme u des plus importants[2]) parmi les „arguments positifs pour l'indépendance de *Mabinogion* de Chrétien" le fait que:

1⁰. dans *Erec et Enide* le chevalier qui aura tué le „blanc cerf" aura droit de rendre hommage *à la plus jolie dame de la cour* en l'embrassan (vs. 45, suiv.);

---

[1]) Halle, Max Niemeyer, 1912.

[2]) „Eines der wichtigsten und, wie mir scheint, einleuchtendsten Argumente" (p. 69).

dans *Geraint et Enid* celui qui aura tué le cerf aura le droit d'offrir de la bête „à qui il voudra, *maîtresse ou compagnon*".
effet, dit M. Zenker, dans le premier cas on ne comprend pas bien uoi la reine Guenièvre proposera un peu plus loin au roi, lorsque i aura tué le cerf, d'attendre le retour d'Erec, parti de la cour, comme le rappelle, pour venger une injure faite à la reine et dont personne ut prévoir le retour *en compagnie d'une très belle fiancée.* „La reine lle offrir à Erec le plaisir de voir embrasser une dame par Arthur? ésence d'Erec dans cette cérémonie est absolument superflue". Dans la n du Mabinogi, au contraire, la proposition de la reine se comprend ien: là *il n'y a pas que les dames* pour prétendre à l'honneur d'une royale, mais aussi les chevaliers; là il ne s'agit pas d'un baiser, mais on de la tête du cerf[1]). La version celtique serait donc plus logique version française, dont elle ne dériverait donc pas.
ne demande d'abord si, dans ce raisonnement, M. Zenker ne modernise op les procédés de composition d'un auteur du douzième siècle. Il ui que, dans le roman de Chrétien, la cour d'Arthur ne peut pas r qu'Erec ne rentrera pas seul de son expédition, *mais l'auteur lui-le savait évidemment*, et je crois que cela lui a suffi pour écrire cette du récit de la façon dont il l'a fait. En tout cas, on ne peut pas le ce manque de logique un argument „très important" en faveur de se qu'on défend. Bien des incohérences, des „disparates" dans l'œuvre manciers du temps s'expliquent, sans doute, par des procédés de sition moins logiques, moins rigoureux qu'on ne les exige d'un moderne[2]).
i cependant qui est plus grave. Les passages des *Mabinogion* sur s se base M. Zenker, après Edens[3]), ont été traduits par M. J. Loth façon suivante *dans la seconde édition* de sa traduction[4]):
*24:* Gwalchmei dit alors à Arthur: „Ne trouverais-tu pas juste, seigneur, mettre à celui à qui viendrait le cerf pendant la chasse de lui couper la de la donner à qui il voudrait, **à sa maîtresse ou à celle de compagnon,** que le cerf tombe sur un cavalier ou un piéton?"
*3:* Gwenhwyvar lui dit: „Voici mon avis au sujet de la tête du cerf: ne la donne à personne avant que Gereint, fils d'Erbin, ne soit de son expédition".
celtisants maintenant de nous dire si M. Loth a bien traduit les soulignés plus haut: „à sa maîtresse ou à celle de son compagnon", vu la haute autorité de M. Loth en fait de littérature celtique, il nous

---

même raisonnement dans Edens, *Erec-Geraint*, thèse de Rostock, 1910. On sait que de Zenker est une défense de cette thèse contre la „critique" de Fœrster.
nsi la fameuse question de la jalousie d'Erec, sur laquelle on a déjà tant écrit, trouve, un commencement de solution dans ce même manque de logique „moderne." En la scène de la réconciliation d'Erc et d'Enide, Chrétien ne s'est pas soucié — s'en ulement aperçu? — de l'incohérence qu'il crée dans le récit en parlant là de la jalousie après avoir complètement négligé cet élément dans la scène de la rupture, quoique source cette jalousie se trouvât certainement à cet endroit aussi, comme le prouve le tique.
. *cit.*, p. 76 suiv.
s *Mabinogion*, 2e éd. (1913), tome II.

est bien permis, à nous autres romanistes, de prendre sa traduction com point de départ de nos recherches. Et alors on voit que le raisonnem de M. Zenker tombe, puisqu'il s'agit *dans les deux textes* d'un homm à rendre *à une dame*, aussi bien dans le roman français que dans conte celtique[1]). – Ce qui, d'ailleurs, n'infirme en rien la solidité nombreux autres arguments par lesquels M. Zenker tâche d'appuyer thèse d'un texte celtique indépendant d'*Erec* et plus près de leur sou commune inconnue.

*Amsterdam.* C. DE BOER

---

## LE ROMAN INACHEVÉ DE DICKENS.

La question de l'intrigue véritable du dernier roman de Dickens, *Mystery of Edwin Drood* (interrompu, comme on sait, par la mort l'auteur) est un „puzzle" célèbre de la littérature anglaise moderne: il ex à ce sujet toute une littérature. Si je me permets — sans être spécial en ces matières — d'appeler l'attention des amis de Dickens en Holla sur le livre le plus récent qui ait paru, à ma connaissance, sur le problè Montagu Saunders, *The Mystery in the Drood Family* (Cambridge, Univer Press, 1914), c'est que cette étude fait faire un grand pas à la questi l'auteur, plus heureux que ses devanciers, a réussi à construire une intri à la fois vraisemblable et intéressante; la solution qu'il donne du problè de l'identité du mystérieux Datchery (chap. 18 et 23 du roman) paraît a très ingénieuse (il faudrait être Anglais pour décider *absolument* si solution de M. Saunders est juste). Mais, dans une question aussi c pliquée, il y a toujours lieu à des observations complémentaires.

Une question capitale (à mon avis, la valeur littéraire du livre dépend la solution qu'on adopte) est celle de savoir si le jeune Drood était ré ment tué par son abominable oncle, Jasper. Malgré les témoignages personnes en relation avec Dickens — en premier lieu de son biogra John Forster, — des critiques trop ingénieux — notamment R. A. Pro et Andrew Lang — ont soutenu que Jasper *croit* avoir tué son neveu, qu'il ne l'a pas tué réellement: Edwin Drood, mal étranglé, a pu s'écha et revient à la lumière (c'est lui qui serait Datchery) pour châtier le coupa M. Saunders, qui consacre à la question tout un chapitre, montre fort b en étudiant le roman lui-même, que cette solution du „mystère" entr nécessairement des incongruités et des impossibilités qui la rendent inac table. Il ne parle pas d'une particularité importante du livre, qui const une preuve en quelque sorte matérielle que Dickens était resté fidèle plan qu'il exposa à Forster en août 1869: c'est l'obscurité qui envelo les préparatifs et les circonstances de l'assassinat, obscurité telle que Saunders lui-même ne présente sa propre solution du problème qu'à de conjecture. Dans le genre de roman auquel appartient *Edwin Dr* l'auteur a le droit de jouer à cache-cache avec le lecteur, mais il faut dans la suite du livre, tout s'explique. Or, l'action imaginée par Dic est telle qu'il n'y a qu'une personne qui puisse donner cette explicati

---

[1]) Qui seraient donc aussi peu „logiques" l'un que l'autre!

st l'assassin lui-même, qui n'a pas eu de complice. Mais se représente-t-on per racontant en détail son crime manqué? Ce serait plutôt comique. ns l'autre hypothèse, au contraire, aucune difficulté: nous savons par rster: 1° que Drood était réellement tué; 2° que Jasper, enfermé finale-nt dans la cellule des condamnés [à mort] devait y écrire le récit de ses tations et de son crime (*The Life of Charles Dickens*, III, 425, 426). critiques ont trop négligé cette confession finale de Jasper, à laquelle ckens attachait (d'après Forster) une grande importance et qu'il eut stamment en vue, semble-t-il, en écrivant son livre: Jasper, le sinistre minel, devait se raconter, s'expliquer lui-même: c'était un beau sujet nalyse pour un romancier. Si Dickens est resté fidèle au plan primitif, é par Forster, *Edwin Drood* devait être un roman d'intrigue, mais en me temps l'étude d'une âme d'assassin: si Proctor et Lang avaient raison, livre n'eût été qu'un roman policier, compliqué et bizarre. Comment t-on que le lecteur s'intéresse à Jasper, s'il a raté son coup? — M. H. kson, dans son étude fouillée *About Edwin Drood* (Cambridge, 1911), a senté des observations analogues: mais il ne parle pas du récit final de per qui, à mon avis, devait donner, matériellement et moralement, la du roman.

aurais voulu présenter encore quelques observations: si M. Saunders a iné l'intrigue principale du livre, il n'a pas *tout* deviné: à mon avis, per étant opiomane, son vice devait jouer un rôle dans la découverte du ne[1]: il devait y avoir une suite de la scène du chapitre 23: Jasper, rrogé de nouveau par la vendeuse d'opium, mise au courant de la dis-tion de Drood, devait laisser échapper, au moins en partie, son terrible ret. Mais l'exposé complet de cette hypothèse dépasserait le cadre de cette e: je me borne, par conséquent, à signaler le livre de M. Saunders, qui paraît à la fois très neuf et très solide.

*Paris.* G. Busken Huet.

---

## BOEKBESPREKINGEN.

ns Heckel, *Das Don Juan-Problem in der neueren Dichtung*, Stuttgart 1915, J. B. Metzlersche Buchhandlung, G. m. b. H., 172 pp + Index.

ij de talrijke studiën, die in de laatste jaren over de Don Juanlegende[2]) chenen zijn, komt thans die van den heer Heckel. Terwijl Gendarme de

---

Cette idée m'était venue en lisant le livre: je vis plus tard que d'autres l'avaient eue t moi: voir *Le Crime de Jasper*, par Ch.-Bernard Derosne (Paris, 1878, 2 vol. in-18): une suite au roman de Dickens et un livre très médiocre dans son ensemble, mais dont ur a fait cependant preuve, en certains points, de perspicacité et surtout une étude anonyme *Edwin Drood*, parue dans le *Cornhill Magazine* (année 1884, 1er semestre, p. 306 et suiv.), t de demi-somnambulisme, attribué par Dickens à Jasper dans le chap. 23, n'est pas ument insaisissable, pour l'observation relatée par Taine, *De l'Intelligence* (3e éditions, II, 15): observation est empruntée à un spécialiste anglais, Carpenter; par conséquent, Dickens la connaître.

In de *Gids* van juli 1915 hebben wij het resultaat der moderne onderzoekingen over on-Juan-legende gegeven.

Bévotte[1]) zijn studie in twee gedeelten had gesplitst, houdt Heckel zich ui sluitend bezig met minder bekende, vooral Duitsche, werken uit het modern tijdperk. Desondanks vervalt hij dikwijls in herhalingen, zijn vele zijner b toogen reeds elders, vooral bij Gendarme de Bévotte, uitvoeriger en duid lijker te vinden.

H. begint met enkele zeer rake psychologische opmerkingen over het weze van het donjuanisme, dat G. de B. vrij uitvoerig heeft geschetst. Er zou, o. nog veel over dit onderwerp te zeggen zijn, zoowel uit een *psychologisch* als u een *physiologisch* oogpunt, doch we doen beter, dit aan mannen van het va over te laten. Pogingen in die richting zijn reeds gedaan door Dr. Hayer een Franschman, en door den Duitschen anatoom Rauber in een vrij zonde linge studie. Dat Faust „der selbstherrliche Triumph des Geistes" voor o is, ontkent stellig niemand, doch is het wel juist te zeggen, dat Don Jua de verpersoonlijkîng is van „die unbedingte Bejahung des Fleisches?" Hee Barbey d'Aurevilly niet zeer terecht opgemerkt in *Le plus bel amour de D Juan* (*Les Diaboliques*): „C'est qu'au fond, et malgré tout ce qui pourra empêcher de le croire, c'est un rude spiritualiste que Don Juan!" Inderdaa is Don Juan geen gewone zwierbol; hij is een ontroeringenzoeker mé dan een louter minnaar van vleeschelijke schoonheid. Tevens is hij, als e uitvloeisel van zijn idealistisch aangelegd wezen, rijk aan verbeeldingskrach Houdt hij niet van doña Ana vóór hij haar nog gezien heeft?

Wat de vraag betreft of de *Burlador* aan Tirso of aan Calderon mo worden toegeschreven, schijnt Heckel tot de laatste meening over te helle

De blz. 21 – 23 zijn vooral belangrijk uit een muzikaal oogpunt: Gazzanig Mozart, Beethoven, deze laatste afkeerig van de Don-Juanstof door zi „weltabgewandter Idealismus", en, in onze dagen, Strauss, wiens „jasagend weltfreudige Natur", volgens den schrijver nauw verwant is met die va Mozart.

Het 2e hoofdstuk is gewijd aan de „Fortwirkung" van het oorspronkelij type gedurende de 19e eeuw: *Don Juan der Wüstling* (1805 – anonien waarschijnlijk geïnspireerd door den zwager van Goethe, Vulpius, be oen door zijn roovergeschiedenis *Rinaldo Rinaldini*, waarvan dit grove specim van donjuaneske literatuur den allererbarmelijksten invloed heeft ondergaa de *Don Juan und Faust* van Grabbe met de ouverture en de muziek v Albert Lortzing; de *Don Juan* van Holtei (1834), waarvan verklaard wo dat hij te Parijs is uitgegeven, om, voor Frankrijk weinig vleiende motiev van moreelen aard, doch die werkelijk te Leipzig verscheen, de *Don Ju* van Wiese (Leipzig, 1840) en die van Braun von Braunthal (Leipzig 184 waarmee de rol van ouden Don Juan in Duitschland is afgedaan om zi met Lenau te hernieuwen.

Omtrent Mérimée, A. Dumas père, Balzac, Musset en de Spanjaard Zorrilla, Espronceda, den Portugees Guerra Junqueiro (*A morte de D João*, 1876), den Argentijn Estebán Echeverría (*El Angel caído*, 1843 – 4

---

[1]) Zijn dissertatie (1 vol. in 4° Hachette, 1906) bevat slechts het eerste gedeelte: *La Légen dans la littérature des origines au romantisme.* Zij werd herdrukt, na aangevuld te zijn d een tweede deel: *La Légende de Don Juan, Son Evolution dans la littérature du romantis à l'épique contemporaine,* Paris, Hachette, 1911, collection à fr. 3.50.

en middelmatig lyrisch poëem van meer dan 8000 verzen enz. enz, geeft e schrijver ons niets nieuws na Gendarme de Bévotte, die vóór hem deze nderwerpen aanroerde.

Het 3e hoofdstuk is gewijd aan Hoffmann, met wien een omkeer begint de opvatting van het Don Juan-type, die schr. gaarne „die erste psycho-gische Erklärung des Don Juan-Problems" zou noemen (blz. 67), het 4e aan enau met wien Don Juan duidelijker het moderne type nadert, mensche-iker, zelfs ideëeler wordt en dus vatbaarder voor de meest verscheidene arakter-nuances. Eigenaardig is het zeker, dat die idealistische opvatting die ien, *vóór Lenau*, bij *Musset* ontmoet, geen directen invloed op den eerste chijnt te hebben uitgeoefend, *evenmin als er sprake schijnt te zijn van nigen belangrijken invloed van Musset op de kort na hem ontstane Don van-letterkunde in het algemeen.* Dan volgt een ontleding van het drama an Lenau die, ofschoon hij zich vooral op het voorbeeld van Byron beroept, eel details te danken heeft aan den *Burlador*, waarvan C. A. Dohrn een ertaling had gegeven in zijn *Spanisches Theater* (Berlijn 1841). Het is de on Juan van Lenau die, in den modernen tijd, de symfonie van Strauss 888), met denzelfden titel, inspireerde[1]).

De blz. 94—117 zijn gewijd aan de moderne, door G. de B. vergeten uitsche drama's — een weglating die, naar wij vreezen, H. op het vrij ngelukkige denkbeeld bracht een *boek* samen te stellen, waar een *flink rtikel* voldoende zou zijn geweest.

In het 5e hoofdstuk, *Abweichende Auffassungen und verwandte Charaktere*, ermelden wij, ter wille van de kuriositeit, een Japanschen Don Juan, *Genji Monogatari*, een roman in de Xe eeuw — dus làng voor den Leontius[2]) — eschreven door een prinses, onder het pseydoniem Moerasaki Shikiboe.

Het zij ons ten slotte veroorloofd de aandacht te vestigen op een leemte, oowel bij G. de B. als bij H. Geen van beiden schijnt *La Damnazione di Don Giovanni* van den Italiaanschen dichter Ettore Moschino gekend te ebben (voorkomend in diens bundel *I Lauri*, Milano, presso i fratelli Treves, MCMVIII, waar het de 2e plaats inneemt in de groep „Gli Invincibili" usschen *Lauda Francescana* en *Manon*), een gedicht getuigend van oogen geestesadel en schitterende poëtische gaven, waarin verhaald wordt, oe Don Juan, oud en berouwhebbend, des nachts in alle stilte, in een kerk, jne zonden belijdt, plotseling in een nis een ivoren beeld van Maria Mag-alena ziet, lang en pijnlijk worstelt tegen de verleiding een kus te drukken p de schoone, droeve lippen en eindelijk, onder het hoongelach van een ater bezwijkt en, zoo God genaderd, het heiligdom schendt, *zijns ondanks*:

---

[1]) Op het gebied der Duitsche proza-literatuur(?) vermelden wij, ter waarschuwing een ekje van Dr (!) Raph. Eugen Kirchner: *Der moderne Don Juan* — Über die Kunst zu erführen, een vrij onschuldige pornografische rapsodie, welke gevoegelijk onder de rubriek ommellectuur" kan worden thuisgebracht.

[2]) Wij kunnen ons niet vereenigen met de formuleeriug van schr.: „also mehrere hundert hre, *ehe sich der Kreis der Leonbius- und verwandten Fabeln zu der Gestalt des sevillanischen elden verdichtet hatte.* Dit is toch wetenschappelijk onjuist daar de folkloristisch-literaire nderzoekingen van Said Armesto *(La Leyenda de Don Juan, Orígenes poéticos del Burlador Sevilla y Convidado de Piedra,* Madrid, Hernando, 1908) bewezen hebben, *dat de stof in anje geheel zelfstandig ontstaan is.*

Il sottile stridore s'iterò (van den sater)
come filo di falce sovra un'urna,
*ma fiero della sua preda notturna*
*l'invincibile amante non tremò* [1]).

Juist zijn H's opmerkingen aan het slot over de nieuwste opvatting der donjuaneske psyche, *die voor toekomstige dramaturgen en dichters een kostbare aanwijzing kunnen zijn:* „Der moderne Pessimismus der Don Juan an seiner inneren Zerrissenheit, am Überdrusz und Ekel zugrunde gehen läszt, *erscheint schon beinahe wie ein Miszverstandisz des Don Juanesken Gedankens. Wir erkennen viel mehr als frühere Zeiten die innere Berechtigung freudiger Daseinbejahung an; und vielleicht erleben wir sogar einmal das Werk, in dem Don Juan es ist* ***der Recht behält.*** [Het bovengenoemd gedicht van Ettore Moschino is hier een *schitterend pleidooi* voor]. En verder: „Daß die treibende Kraft nicht mehr die Bosheit und Zerstörungslust, sondern das Verlangen nach unbegrenzter Daseinsfreude ist, das haben die neueren Dichter schon haüfig betont. *Aber viel zu wenig ist man sich bewußt geworden, daß uns Heutigen in der sinnlichen Lust die Liebe sich nicht erschöpft, ja daß wir darin allein keine Liebe mehr sehen.* (Barbey d'Aurevilly zal voor deze opvatting, in alle rechtvaardigheid, als *baanbreker* moeten worden aangemerkt). *Die weitere Vertiefung des Seelischen, die in Don Juan auch das unersättliche Gehirnraubtier sieht, wird nicht ausbleiben dürfen. Seine stolzesten Siege wird er dort feiern, wo ihm natürliche Abneigung oder Lebensunlust gegenüberstehen. Vor allen aber ist es not, daß Don Juan die alte ungebrochene unbekümmerte naivität wiedergewinnt, denn für einen Don Juan mit dem Faustzweifel in der Brust sind die Tage gezählt.*" (blz. 162/63).

*Amsterdam.* WILLIAM DAVIDS.

---

A. SAINATI, *Jacopo Sannazaro e Joachim du Bellay*. Pisa, Spoerri, 1915.

Dans ce modeste travail d'une cinquantaine de pages l'auteur discute l'influence exercée par Sannazaro sur Du Bellay. Il est vrai qu' après les études de MM. Torraca, Chamard et d'autres on savait que le poète angevin avait imité à plusieurs reprises le poète néapolitain – suivant d'ailleurs en cela le conseil qu'il avait donné lui-même dans sa *Deffence* –, mais il n'était pas inutile de comparer la caractère des deux auteurs et de constater qu'un même esprit de mélancolie remplit leur œuvre, que tous les deux ont passé une partie de leur vie à l'étranger – Sannazaro regrettant en France les *Picentinos montes*, du Bellay pensant en Italie à son *païs Angevin* – et que cette identité d'esprit et de sort a amemé souvent dans leurs poésies une frappante ressemblance de ton et d'expression. Tout cela, M. Sainati l'a

---

[1]) Wij kursiveeren. — Van zijn diepen psychologischen blik getuigt b.v. de schildering der lijdzame, jaloersche vrouw, soms meer te vreezen dan de *sterke door de onverwachtheid van haar daden, die buiten haar om tot haar komen:*

Terribile è l'amante acerba in prova,
e più fragile ell'è, più regge in guerra;
parole alate, ignote armi disserra,
poscià che in sua fragilità s'innova.

xposé clairement à l'aide de quelques passages bien choisis. Si donc ce etit livre apporte peu de nouveau, il se lit non sans agrément et non ans fruit.

Une petite remarque: Pourquoi l'auteur ne cite-t-il pas les œuvres de achim d'après la récente édition de Chamard?

*Leiden.* K. Sneyders de Vogel.

---

*Neudrucke Deutscher Literaturwerke des XVI. und XVII. Jahrhunderts:*
Nr. 240/41: *Fortunatus*, Nach dem Augsburger Druck von 1509, herausgegeben von Hans Günther;
Nr. 242/245: Christian Weise, *Der grünenden Jugend überflüssige Gedanken*, Abdruck der Ausgabe von 1678, Eingeleitet von Max Freiherr von Waldberg; Halle a. S., Max Niemeyer, 1914.

Der märchenhafte Roman von *Fortunatus und seinen Söhnen* hat seit en Tagen der Romantik zu Untersuchungen über seine Entstehung Veranassung gegeben. *August Wilhelm Schlegel* hielt französische Herkunft für ahrscheinlich; *Tieck* will ihn durch eine französische Vorlage hindurch uf ein englisches Original zurückführen; *Görres* geht noch einen Schritt eiter zurück: er meint, das Volksbuch sei aus spanischen Quellen geossen, der "Geld- und Handelsgeist" der Engländer aber hätte ihm die estimmende Fassung gegeben; auch *Wilhelm Grimm* weist auf spanische olkssagen als Quellen hin. Es läßt sich ja auch nicht leugnen, daß panische, englische und französische Elemente in dem Werke vorherrschen; aneben ist ein griechisch-byzantinischer Einschlag durch das ganze Buch indurch zu verfolgen. In seinem wertvollen Artikel in Ersch und Grubers *Allgemeiner Encyklopaedie der Wissenschaften und Künste* hat dann Zacher um ersten Mal darauf hingewiesen, daß sämtliche exotische Motive als ußerliche Zutaten betrachtet werden könnten, daß aber der Geist, der das anze Werk durchdringe, deutsch sei; alles Exotische, das darin vorkomme, önne auch als fremdes Wissen in Deutschland verwertet worden sein. Diese Ansicht findet neuerdings in einer eingehenden Untersuchung, die Hans Günther dieser Frage gewidmet hat, eine nicht unwesentliche Stütze. Er unterscheidet sechzehn Einzelmotive, die er alle auf eine mögliche Quelle oder verwandte Bearbeitung hin prüft und kommt zu dem Ergebnis, daß sich nirgends ein Motiv zeige, daß „notwendig deutsche Herkunft ausschließe." Den *unruhigen Geld- und Handelsgeist*, den auch vir in der Erzählung konstatieren müssen, glaubt Günther in der Kaufmannsstadt Augsburg, dem Druckort des Volksbuchs, gefunden zu haben. Auch darin bestätigt sich für ihn eine Hypothese Zachers. — Gleichzeitig mit obenangedeuteter Untersuchung, die als Freiburger Dissertation unter em Titel *Zur Herkunft des Volksbuchs von Fortunatus und seinen Söhnen* Freiburg i. Br., 1914) erschienen ist, bringt Dr. Günther einen Abdruck er ersten Augsburger Ausgabe aus dem Jahre 1509, eine dankenswerte Vermehrung der verdienstvollen Sammlung Prof. Braunes.

Bei dem zweiten obengenannten Neudruck ist das Verhältnis zwischen em Textabdruck und der literarhistorischen Einleitung ein anderes. Rafael

Bernfeld stellte den Textabdruck her, wurde aber durch Krankheit an der Vollendung der Arbeit verhindert; der Herausgeber der Sammlung fand darauf Prof. Von Waldberg bereit, eine — sehr gehaltvolle — Einleitung zu schreiben und die mühsame Arbeit der Vergleichung der zu Grunde gelegten Ausgabe (1678) mit der nachlässig gedruckten editio princeps (1668) zu übernehmen. So besitzen wir denn jetzt von Christian Weise, der schon als Epiker (*Erznarren*) und als Dramatiker (*Massaniello)* in den Neudrucken vertreten war, auch seine erste lyrische Sammlung, *Der grünenden Jugend überflüssige Gedancken*, nebst dem flott geschriebenen Lustspiel, das bereits der Erstausgabe beigegeben worden war: *Die Triumphirende Keuschheit.* Allzulange hat die Literaturgeschichte Weise als den zwar strebsamen, ehrenwerten, aber nüchternen und platten Schulmeister etikettiert, höchstens ihn als Polyhistor gelten lassen oder ihm als Gegner der Zweiten Schlesischen Schule wenigstens in der Opposition einen gewissen Wert zuerkannt. Er bedeutete aber mehr. Ein zielbewußter Renovator, sah der Zittauer Rektor deutlich ein Kultur-ideal vor sich, in dem auch die Poesie ihren Platz hatte. Von diesem Gesichtspunkt aus ist seine ganze literarische Tätigkeit zu verstehen. Seinen pädagogischen Standpunkt charakterisiert ein Grundsatz wie folgender: *Absonderlich ist dieses mein stetiges Absehen, daß ich die Regeln kurtz und die Übung desto länger mache;* seine stilistische Tendenz kleidet sich in den lakonischen Ausspruch: *Ich will meine Simplicität im Reden behalten;* für sein aesthetisches Glaubensbekenntnis finden wir die tiefschürfenden Worte: *Was ohne Bewegung geschrieben ist, wird auch ohne Bewegung gelesen.* – Dieser Mann, der dem achtzehnten Jahrhundert bereits für veraltet galt, mutet uns als unwahrscheinlich modern an. „Soll das Sprüchwort wahr bleiben: *comoedia est vitae humanae speculum*, so muß die Rede gewißlich dem menschlichen Leben ähnlich sein. Ein Cavallier, ein fürnehmes Frauenzimmer, ein liederlicher Kerl, ein gemeiner Mann, ein Bauer, ein Jude muß den Accent führen, wie er im gemeinen Leben angetroffen wird", – man lese den schlagfertigen, charakterisierenden Dialog seiner *Triumphirenden Keuschheit*, um die Anwendung in der Praxis zu schätzen. – „Deswegen halt ich nit des Hertzens Wachsthum auff, und laß in Freud und Leid mir selbst den freyen Lauff" – persönliche Stimmungen bringen seine *Überflüssigen Gedancken.* – Von Waldbergs feinsinnige Ausführungen über den Modernitätswert von Weises Lyrik in Inhalt und Form würdigen ihn als Begründer des *bürgerlichen Gesellschaftsliedes*, dessen lebensfrohe Töne und frische Klänge noch in der Lyrik der vorklassischen Zeit nachhallten und in leiseren Schwingungen auch noch in *Goethes Leipziger Liederbuch*, ja selbst in den Versen eines *Matthias Claudius* dem aufmerksamen Ohre vernehmlich seien.

Die beiden obenangezeigten Hefte sind die letzten Neudrucke, die uns der Verlag Niemeyer kurz vor dem Kriege brachte. Seitdem ruht dieses Unternehmen, das sich zur Aufgabe macht, uns die manchmal so schwer zugängliche deutsche Literatur des 16. und 17. Jahrhunderts zu eröffnen. Möge bald der Sammlung eine energische und erfolgreiche Fortführung beschieden sein!

*Amsterdam.* J. H. SCHOLTE.

---

LBERT LEITZMANN, *Die Hauptquellen zu Schillers Wallenstein.* [Quellenschriften zur neueren deutschen Literatur, herausgegeben von Albert Leitzmann Nr. 6]. Preis 2.50 Mark. Halle, Max Niemeyer, 1915.

In einem Vorwort zu diesem 6ten Bande der *Quellenschriften* gibt der erausgeber neben einigen Mitteilungen über Schillers briefliche Beziehungen ı Christoph Gottlieb von Murr (1733–1811) die inhaltsangabe des von oxberger als Hauptquelle für Schillers *Wallenstein* nachgewiesenen Werkes[1]: *Beyträge zur Geschichte des dreyszigjährigen Krieges, insonderheit des ustandes der Reichsstadt Nürnberg während desselben. Nebst Urkunden nd vielen Erläuterungen zur Geschichte des berühmten kaiserlichen Generlissimus Albrecht Wallensteins, Herzogs von Friedland. Herausgegeben on Christoph Gottlieb von Murr. Mit einer Kupfertafel. Nürnberg in der auer- und Mannischen Buchhandlung 1790.*"

Von diesen „Beyträgen" hat Leitzmann das Wesentlichste für seine *auptquellen* ausgesondert. An die Spitze stellt er die ganz parteiischiserlich gehaltene Schrift *Alberti Fridlandi Perduellionis Chaos*, die gentliche offizielle Wiener Rechtfertigungsschrift (gewöhnlich zitiert mit m zweiten Titel: *Ausführlicher und gründlicher Bericht*). Dann folgt der itte Abschnitt des obenerwähnten Werkes mit kleineren und gröszeren eglassungen: *Beyträge zur Geschichte des berühmten kaiserlichen Generlissimus Albrechts, Herzogs von Friedland.* Von C. G. von Murr, eine i weitem gerechtere Darstellung der Tatsachen.

Auszerdem gibt der Anhang einige Partien aus Herchenhahns *Geschichte lbrechts von Wallenstein* (Altenburg 1790–91), die Schiller, wie L. beerkt, wenn er sie nicht schon für die Schluszabschnitte seiner Geschichte s dreiszigjährigen Kriegs benutzt hat, jedenfalls doch für die Wallensteinchtung heranzog.

Die Sammlung der *Quellenschriften* verfolgt den Zweck, vor allem dem ademischen Unterricht auf dem Gebiete der neueren deutschen Literaturschichte Übungsmaterial bereitzustellen. Zweifellos wird auch dieses Bändn ebenso wie die vorigen als ein erfreulicher Beitrag für die Übungen Seminar an den niederländischen Universitäten aufgenommen werden.

*Amsterdam.* C. BETHE.

---

S. COOK, *A Literary Middle English Reader*, Ginn and Company, 1915.

Met bijzonder veel genoegen heb ik kennis gemaakt met bovenstaand erk, welks doel aldus door den samensteller in de voorrede wordt angeven: "this book . . . has been framed, not in the interest of grammar, of dialectical study, or of lexicography, but of literary enjoyment and ofit." Wij weten het allen, het doel van de samenstellers der bekende iddelengelsche bloemlezingen is in de eerste plaats geweest den lezer met taal bekend te maken, vooral met de lastige tongvallen. De letterkundige teekenis der gekozen stukken kwam eerst in de tweede plaats, voorop ond het belang der grammaticale kwesties. Cook heeft gemeend – en m. i. recht – dat vele lezers, of zij dan al taalkundigen zijn of niet, behoefte

[1]) *Archiv für Literaturgeschichte*, II, 169. (Vgl. auch Düntzers Erläuterungen zu *Wallenstein* d Minor in der *Säkulärausgabe zu Schillers Sämtlichen Werken.*)

zullen hebben om proeven van de beste voortbrengselen der Middelengelsch letterkunde te lezen om den inhoud zelf, zonder geleerde inleidingen o aanteekeningen. We hebben hier dus vóór ons een letterkundige bloem lezing, met een indeeling niet naar tongvallen maar in Romances, Tales Chronicles, Stories of Travel, Religious and Didactic Pieces Illustrations of Life and Manners, Translations, Lyrics, Plays Het tijdvak waaruit deze keurgarve is bijeengebracht loopt van 1100–1500 Chronologische volgorde is niet in acht genomen: het boek begint met eer uittreksel uit Malory. Een korte inleiding (15 bladzijden) behandelt: "The Literature, The Language, Some Useful Books for the study of Middl English". Elk stuk wordt voorafgegaan door een beknopte, degelijke inlei ding, nauwkeurig zooals men dat van Cook verwacht. Aan den voet de bladzijde zijn de moeilijke woorden verklaard. Het boek is goed gedrukt met duidelijke letter op mooi papier.

Onder de opgenomen stukken treffen wij aan: Amis and Amiloun Sir Orfeo, Dame Sirith, The Fox and the Wolf, Piers the Plow man's Creed, Cuckoo Song, Spring, en een groot aantal lyrisch gedichten, die vrij wel buiteu het bereik van den lezer lagen tot Cook z hier bijeenbracht.

Aan het einde zijner voorrede zegt de samensteller: "If this book succeed in making the Middle Ages seem more attractive, more clearly related t modern times, or more profoundly suggestive, the editor will be satisfied" Die voldoening kan niet uitblijven en wij gunnen den smaakvollen Amerikaa deze van harte gaarne.

*Amsterdam.* A. E. H. SWAEN.

---

## AANKONDIGING VAN EIGEN WERK.

*Philipp von Zesens Beziehungen zu Holland*, von C. J. Bouman. Dissertation Bonn 1916.

Es galt festzustellen, in wiefern Philipp von Zesen, der den größten Te seines Lebens in Holland zubrachte, sich zu den literarischen und gesellschaf lichen Kreisen dieses Landes verhielt. Letztere Beziehungen, die für Leide Amsterdam und Utrecht auf einen ziemlich großen Freundeskreis deute geben der Vermutung Raum, daß der Dichter in diplomatischen Angelegen heiten eine Rolle spielte, obschon keine sichern Zeugnisse dafür zu erbringe sind. Unter den literarischen Beziehungen ist zweierlei zu verstehen: di Einwirkung, die das Leben in Holland und vor allem in Amsterdam au Zesens schriftstellerische Tätigkeit gehabt hat *(Adriatische Rosemund* un *Beschreibung der Stadt Amsterdam)* und andrerseits der Einfluß der niede ländischen Literatur. In diesem Punkt ist das Resultat der Untersuchun geringer, doch vielleicht dadurch wichtig, daß die Modeliteratur der Emble mata in unzweifelhaft sehr engen Zusammenhang mit Zesens *Morali Horatiana* gebracht werden muß. Schließlich ist auch die niederländisch Sprache nicht ohne Einfluß auf Zesens puristische Bestrebungen im allge meinen, wie auch auf seine Wortwahl im einzelnen gewesen.

*Nijmegen.* C. J. BOUMAN.

---

# INHOUD VAN TIJDSCHRIFTEN.

**Museum, XXIV, no. 1,** o. a.: G. E. Opstelten, Brieven van Mr. A. C. W. ring. – S. A. Leopold en I. Mauritz, Traité de la formation des mots en nçais. – F. Sommer, Die indogermanischen *iā* und *io*-Stämme im Baltischen. – Pijper, De Kloosters. – Rapport over de klassieke oudheid in het Gymnasiaal derwijs.

**d., no. 2,** o. a.: E. H. Sehrt, Zur Gesch. der westgerm. konjunktion „Und". Un demi-siècle de civilisation fr. (1870–1915). – A. Pit, Het logische in de wikkeling der beeldende kunsten.

**d., no. 3,** o. a.: Gundackers von Judenburg *Christi Hort* (ed. J. Jaksche). – poet. Bearb. des Buches Daniel (ed. A. Hübner). – Die mittelhd. poet. aphrase des Buches Hiob (ed. T. E. Karsten). – Konrads von Megenberg *utsche Sphaera* (ed. D. Matthaei). – Ad. Kolsen. Dichtungen der Trobadors, I. –

**Revue du Seizième Siècle, t. IV, 1–2,** L. H. Labande, Correspondance Montaigne avec le Mal de Matignon [3 onuitgegeven brieven uit 1582, '83, '84]. G. Baguenault de Puchesse, Les Quarante-cinq. – N. Weiss, Un Fr. elais condamné en 1558. — M. Prinet, Un écusson de marbre conservéau sée du Louvre. – H. Clouzot, Les Ouvrages de Tanchie et d'Azemine dans elais. – L. Sainéan, L'histoire naturelle dans l'œuvre de Rabelais, II. – onique rabelaisienne. – Chronique de la Société et Nécrologie.

**Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur XLI, 1.** Schütte, Die quellen der Ptolemäischen karten von Nordeuropa. – K. Plenio, bachtungen zu Wolframs liedstrophik. – R. Pestalozzi, Urdeutsch *k* bei ker. – G. Neckel, *Under edoras*. – R. Petsch, Gunnar im schlangenturm. – Klùge, Etymologien. – A. Leitzmann, Ecbasis cujusdam captivi. – K. ißenberger, Zu bruder Philipp von Seitz. – A. Kopp, Zu *Beitr.* 40, 531. – Braune, Zu Walther von der Vogelweide. – Ders. Nachtrag zu Muspilli. – ratur. – G. Schütte, Kartenbeilage.

**d. XLI, 2.** Th. Frings, Mittelfränkisch-niederfränkische studien, I. – Chr. rtholomae, Got. *fon*, griech. πῦρ u. s. w. – R. Loewe, got. *hiri*. – W. von werth, Der dialekt des liedes *De Heinrico*. – R. Petsch, Rätselstudien. – Kopp, Abendgang (Tagelied und mecklenburgische sage). – K. Helm, Vier nigkeiten zu Wolfram. – A. Leitzmann, Zum *grafen Rudolf*. – Ders. Bekungen zu Brants *Narrenschiff*. – Fr. Michael, Geschmack in anwendung auf schöne. – Literatur.

**d. XLI, 3.** G. Neckel, Adel und gefolgschaft. Ein beitrag zur germanischen rtumskunde. – V. Moser, Über mhd und nhd *i* für *ë* in tonsilben. – Francke, Die tempusformen in Luthers fabeln und in dessen lateinischer und tscher quelle. – N. O. Heinertz, Etymologisches (1. Geschirr. – 2. Kelle). – H. Kern, *Sprechen* mit dem accusativ der person. – W. von Unwerth, Der kuck als angangstier. – H. Degering, Neue funde aus dem 12. Jhr. (1. Ein chstück der urfassung von Eilharts *Tristrant*. – 2. Bruchst. e. tagzeitengedichts. – Des pfaffen Lamprecht *Tobias*. – 4. Bruchstücke von spruchdichtungen). – ratur. Berichtigungen.

**Euphorion, XXI, 4.** A. Hauffen, Fischart-Studien, XVI, Schluß. - J. Trostler Zur Quellengeschichte des *Simplicissimus*. – A. H. Kober, Procopius von Templi 1600–1680. Forts. – Briefe Fr. Schleiermachers an A. W. Schlegel. Nach der Hs hgg. von Josefa Elstner, Einl. u. Anm. van E. Kligner. Schluß. – W. Hauk Die Quellen zu Platens *Polenliedern*, Schluß. – P. Amann, Theodor Fontane un sein französisches Erbe. Schluß. – Rezensionen und Referate: A. Leitzmann, Schil lerliteratur der Jahre 1911–1912. – Hans Trutter über R. Payer, Wiene Haupt- und Staatsaktionen. – Register von A. Rosenbaum.

**Id., Ergänzungsheft XI.** A. Rosenbaum, Bibliographie der in den Jahre 1912 und 1913 erschienenen Zeitschriftenaufsätze und Bücher zur deutschen Litera turgeschichte. Mit ausführlichem Register.

**Jahresberichte für neuere deutsche Literaturgeschichte, XXIV, Jah 1913.** — II. Text und Register.

**Id., XXV, Jahr 1914.** – I. Bibliographie.

**Modern Language Notes, XXXI, 7.** A. O. Lovejoy, On the Meaning o *Romantic* in Eearly German Romanticism, I. – A. E. Zucker, Shakespeare an Grillparzer. – E. Bl. Reed, Three Characters by Henry Molle. - G. H. Gerould Cynewulf's *Christ*, 678–679. – A. P. F. Hubbard, A Note on Flaubert' *Novembre*. – Reviews [A. Lasch, *Mittelniederl. Gramm.* – A. Hoare, *A Italian Dict.* – Trautmann, Die altengl. Rätsel. – De Vitis, *A Span. Gr. fo Beginners*]. – Brief Mention [Hendrix, Two sources of the *Tragicomoed alegorica del parayso y del infierno*. - H. C. Lancaster, G. Meredith's Use o a French source. – A. Thaler, Milton. – A. S. Cook, On Chaucer. – Id *Look what*. – H. J. Savage, Chaucer's *Long Castel*]. – Brief Mention [Place names. – Shakesp. Studies. – Byron. – Rousseau. – Walzel, *Die Künstl. Form des Dichtwerks*].

**Publications of the Modern Language Association of America XXXI, No. 3.** W. Schofield, The chief historical Error in Barbour's *Bruce*. - H. Carrington Lancaster, Relations between French Plays and Ballets from 1581 to 1650. – A. B. Benson, Fourteen unpublished Letters by H. Crab Robinson; A Chapter in his appreciation of Goethe. – H. E. Mantz, Non dramatic Pastoral in Europe in, the eighteenth Century. – G. R. Coffman, Th Miracle Play in England; nomenclature. - F. Schoenemann, Gustav Falke eine Studie. – P. Fr. Baum, The mediaeval Legend of Judas Iscariot.

---

**Verbetering:** Jg. I, blz. 226, regel 33: in plaats van *haipjos* te lezen: *seinaizo* Tengevolge van een verzuim is deze verbetering niet in het vorige no. opg nomen.

Red.

---

# C DE HEERE ET LA SECONDE RENAISSANCE FRANÇAISE.

n 1565 parut chez Gislain Manilius à Gand un petit volume de vers malgré ses modestes dimensions et la médiocrité de sa poésie, est d'une grande importance littéraire, parce qu'il constitue un des premiers uments de la Renaissance des lettres néerlandaises. Le recueil était intitulé *Hof en Boomgaerd der Poësien, inhoudende menigherley soorten van ijckelicke blommen: dat is divaersche materien, gheestelicke, amoureuse, dighe etc., oock divaersche schoon sententien, inventien ende manieren van ten, naer d'exempelen der Griecsche, Latijnsche, en Fransoische Poëten, n summa alzulcx dat een yeghelick daer yet in vinden zal dat hem diend, behaeghd.* — Le frontispice portait encore le nom de l'auteur: *Autheur is d'Heere, Schilder van Ghend*, puis deux devises: *T'oudste is tbeste*, et *'s is goedt;* — enfin le nom du libraire: *Te Gendt, Bij Ghileyn Manilius woren Drucker, wonende bij de vijf Helmen, op de Cooren Leye. Anno* LXV. *Met Privilegie voor drie Jaren* [1]).

peintre flamand qui publiait ici ses *Juvenilia* était le fils de Maître de Heere, le sculpteur-architecte, et d'Anne Smijters, excellente miniate. Il avait reçu d'eux les premières leçons de dessin et de peinture. mpagnant son père dans ses voyages aux carrières du Namurois, il it exercé dès lors, sous ses yeux, à dessiner d'après nature les vues des s de la Meuse et les sites montagneux des Ardennes. Doué d'une rare ude, il fit de rapides progrès, puis il entra en apprentissage chez Frans is, à Anvers, l'un des maîtres les plus renommés de la période de tran-n qui sépare l'école flamande primitive de celle de Rubens. Le jeune Heere ne tarda pas à se placer au premier rang des élèves: son biographe rles van Mander nous apprend qu'il exécuta nombre de dessins ou patrons apisseries et de verrières qui passèrent pour l'œuvre du maître. Ses talents valurent bientôt une réputation qui s'étendit au-delà des frontières de pays. L'artiste gantois, en quittant l'atelier de Frans Floris, partit pour rance et s'arrêta à Fontainebleau, où le château, orné par François Ier hefs-d'œuvres de peinture et de sculpture, offrit à ses études un véritable ée. La reine Catherine de Médicis lui commanda des dessins de tapis-s pour les résidences royales; c'est ainsi que Luc de Heere eut l'occasion onnaître les grands artistes que la munificence des Valois et des Médicis ait et retenait alors à la cour de Henri II [2]).

a pu voir de ses propres yeux le poète Ronsard, à qui, humaniste con-

---

Pour d'autres détails bibliographiques voir la *Bibliotheca Belgica*, qui donne une liste fort lète d'ouvrages à consulter sur Luc de Heere, jusqu'à 1899. Pour la littérature après cette cf. G. Kalff, *Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde*, Groningue, Wolters, 1907 notes de la p. 357. J'ai consulté avec fruit le chapitre de M. Kalff sur De Heere, figurant le même volume, pp. 330—335.

Cf. l'article d'Édouard de Busscher sur Luc de Heere dans la *Biographie Nationale*, ée par l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts, Bruxelles, Bruylant phe, 1876, t. V, col. 152—169. — Sur le milieu artistique où Luc de Heere a vécu pen-son séjour en France, voir E. Bourciez, *Les Mœurs polies et la Littérature de Cour sous i II*, Paris, Hachette, 1886, p. 247 sqq., p. 269; J. Plattard, *Les Arts et les Artistes de naissance Française* (*Revue d'Histoire Littéraire de la France*, année 1914, pp. 481—503).

sommé „la Peinture et la Sculpture estoient à singulier plaisir"[1]); il a sans doute lu les vers que Melin de Saint-Gelays composait pour mascarades et les fêtes de la Cour; il assista au dernier épisode de ce fameuse lutte entre l'école marotique et la Pléiade, dont le clairon de Bellay avait donné le signal et qui se termina par la réconciliation des de chefs et le triomphe de Ronsard. Sa curiosité s'intéressa vivement à ce querelle littéraire. Ayant lu avec soin les poèmes de Marot parus da l'édition de 1544, ainsi que les pièces que Michel Marot, fils de Maî Clément, avait trouvées à Chambéry après la mort de son père (1545) et qui circulaient en manuscrit à Paris, il prit connaissance de l'*Art poétiq françoys* de Thomas Sebillet, de la *Deffence et Illustration de la lang françoyse* par Joachim du Bellay; il goûta les premières odes et les premi sonnets de la nouvelle école, surtout les *Amours* que Ronsard publia succ sivement en 1552 et 1553[3]).

De Heere resta en France jusqu'en 1553. Cette année il revint à son pa natal, pour passer bientôt en Angleterre, probablement à la suite des a bassadeurs de Charles-Quint, chargés de conclure le mariage de la rei Marie Tudor avec le prince Philippe d'Espagne. Le comte d'Egmont et s collègues partirent de Flessingue sur un des bâtiments d'Adolphe de Bo gogne, protecteur du jeune peintre, et à qui celui-ci dédia plus tard s recueil de vers[4]). En Angleterre De Heere fit les portraits de l'amiral Clint de Marie Tudor (1554), de Philippe II, de Lord Henry Darnley, époux Marie Stuart, d'autres tableaux encore, datant de 1555 à 1558. De retou Gand en 1559, il peignit *Le roi Salomon accueillant la reine de Saba*, p duction biblique, remarquable pour les charmantes têtes de jeunes femm types de l'école de Frans Floris[5]).

Vers ce temps-là le peintre flamand s'éprit d'une jeune protestante be et lettrée, Éléonore, fille de Pierre Carboniers, bourgmestre et intendant la ville de Vere en Zélande[6]). Il est probable que l'artiste a connu la jeu fille à Middelbourg. C'est là que De Heere se rendait fréquemment à l'in

---

[1]) Binet, *Vie de Ronsard*, cité par M. H. Chamard, *Joachim du Bellay*, thèse de Li 1900, p. 86. Cf. *Œuvres de Ronsard*, éd. Blanchemain II, pp. 394 (*Ode à son Luc*), 410.

[2]) Cf. O. Douen, *Clément Marot et le Psautier huguenot*, Paris, Imprimerie Nation 1878, 2 vol.; t. I, p. 398, n. 2.

[3]) Sebillet, *Art poétique françoys*, éd. crit. p. F. Gaiffe, Société des Textes français m dernes, Paris, Cornély, 1910; — Joachim du Bellay, *La Deffence et Illustration de la lan françoyse*, éd. crit. p. H. Chamard, Paris, Fontemoing, 1904; — *Les Amours de P. de Rons Vandomois*, p. p. H. Vaganay et J. Vianey, Paris, Champion, 1910.

[4]) Cf. De Busscher, *art. cit.* — Adolphe de Bourgogne, premier bailli de Gand et seign de Wackene, devint en 1555 vice-amiral des Pays-Bas. Il avait épousé Jacqueline de Bonniè dit Souatre, et habitait le Château Te Poele ou Hof van Wackene. Après l'abdication Charles-Quint, en 1555, il accompagna celui-ci en Espagne. En 1558, pendant la guerre e la France et l'Angleterre, il commandait l'escadre que Philippe II envoya au secours de l'am Clinton. En 1559 il devint Chevalier de la Toison d'Or et reconduisit Philippe II en Espag Il mourut en 1568. Cf. Ph. Blommaert, *De Nederduitsche Schrijvers van Gent*, Gand, Drosselaere, p. 135, n. 2; et son *Levensschets van Lucas d'Heere*, Gand, De Busscher, 1853 15; De Busscher, *Recherches sur les peintres et sculpteurs à Gand aux XIVe, XVIIe, XVI siècles*, Gand, De Busscher, 1866, p. 307.

[5]) Cf. De Busscher, art. de la *Biographie Nationale*; — Lionel Cust, *Lucas d'Heere. Pai and Poet of Ghent* (*Magazine of Art*, 1891, p. 354); — M. Rudelsheim, *Lucas d'Heere* (*O Holland*, Amsterdam, Binger, 1904).

[6]) Sur Éléonore Carboniers, voir De Busscher, *art. cit.*; — Ph. Blommaert, *De Nederduits Schrijvers van Gent*, pp. 71, 135; — M. Rudelsheim *art. cit.* p. 87 sqq.

on d'Adolphe de Bourgogne, qui y résidait en sa qualité de vice-amiral Pays-Bas. Le bourgmestre de Vere l'ayant chargé de faire le portrait de fille, Luc de Heere envoya sa peinture à Mlle Carboniers en l'accom-gnant d'une épigramme où il lui présentait ses hommages et se rappelait son bon souvenir [1]). Ce fut le commencement d'un amour sérieux et fond, qui trouve son expression dans deux ou trois Épîtres et un Sonnet, essés à la jeune demoiselle et figurant dans *Den Hof en Boomgaerd der ësien*. Malgré la résistance que De Heere rencontra chez les parents léonore, qui auraient préféré pour elle un mari noble et plus riche, init par l'épouser vers 1560.

Ces détails biographiques nous ont paru nécessaires, d'un côté pour ex-quer l'esprit qui anime la poésie de Luc de Heere et pour noter les événe-nts qui lui inspirèrent ses vers, d'autre part pour rendre compte de la nposition hétérogène du recueil du poète flamand et de la diversité de contenu. En effet, *Den Hof en Boomgaerd der Poësien* renferme des ces de nature et de dimensions très variées: *Den Temple van Cupido*, fluit du *Temple de Cupido* que Marot présenta en 1515 à François Ier [2]); *radoxa, an Marcus van Vaernewijck*; une *Ode*, célébrant le retour d'Adolphe Bourgogne d'Espagne et sa joyeuse entrée dans la ville de Gand en 3; deux *Épigrammes* adressées à Madame van Wackene et aux échevins Gand de la même année; une autre *Ode, Het Gendsche Helicon en Par-ssus*, où De Heere décrit un spectacle donné par de jeunes filles nobles l'honneur d'Adolphe de Bourgogne et représentant Apollon et les neuf ses; une troisième *Ode* sur un tableau des Frères Van Eyck à Gand; pièce en rimes écho, dialogue entre deux commères, „die al cautende n in een dal"; puis des *Étrennes*, des *Épigrammes*, des *Sonnets*, des *itaphes*, des *Épîtres*, des *Élégies*, des *„Refereynen"*, — les formes poétiques moyen âge à côté de celles de la Renaissance. Ces pièces de vers, au nt de vue du sujet qui nous occupe, peuvent être divisées en trois upes. Il y en a qui appartiennent à la littérature d'avant la Renaissance où la poésie française n'a guère laissé de traces; ce sont les *Refereynen Wise* rejetés par l'auteur à la fin de son livre. Il y en a d'autres où Heere subit fortement l'influence de Clément Marot. Enfin on peut citer lques pièces qui rappellent plutôt la poésie de la seconde Renaissance fran-se et spécialement celle de Ronsard. Nous réserverons à une autre occasion ude des poèmes que Luc de Heere doit à Marot [3]), nous nous bornerons à discuter celles qui s'inspirent de Ronsard et de la Pléiade.

L'influence de Ronsard sur De Heere est attestée dès l'abord par un pas-e de la dédicace adressée à Adolphe de Bourgogne [4]). Après avoir dit suivant le précepte d'Horace, *„Pictoribus atque Poetis"*, etc., il s'est

---

Cette pièce figure dans *Den Hof en Boomgaerd der Poësien*, p. 46. C'est la traduction l'*Épigramme* XXVIII de Marot (éd. Jannet, III, p. 15): *Une dame à un qui luy donna sa rtraicture.*

Cf. Sainte-Beuve, *Tableau historique de la Poésie française*, Paris, Charpentier, pp. 21; O. Douen, *op. cit.* t. I, p. 41 sqq.

Dans une thèse à présenter à l'Université de Paris, sur *La Renaissance française et la sie néerlandaise au XVIe siècle*, nous espérons donner à ce sujet l'attention qu'il mérite.

*Hof en Boomgaerd*, pp. 3—5.

amusé parfois à la lecture des poètes anciens et modernes qu'ensuite il imités en flamand, De Heere déclare que ce n'avait guère été son intentio de publier ses bagatelles. Voici pourquoi:

„... Want mij heeft altijt wel voorghestaan dat den voorseiden Poëte zeg te weten, dat men zijn carmina bij hem behoort te hauden neghen jaren Willende datmen daer op sal rijpelick letten, die dicmaels overzien end corrigieren, eer menze laett int licht commen: op dat zij (alzo) zouden bet ghewapent zijn, jeghens de berespinghe diese onderworpen zijn, als z voor alle mans oordeel moeten passeren. Nochtans niet teghenstaende die heeft mij de begheerte van zommighe daertoe ghebroght, dat ic dese mijn dichten (de welcke zom in mijn jonghde oft kindschheit ghemaeckt zij hebbe laten prenten."

Ces mots sont manifestement inspirés de l'avis *Au lecteur* que Ronsard en 1550, plaçait en tête des *Quatre premiers livres des Odes* [1]), et où revendiquait avec tant de hauteur ses droits de priorité comme poète lyriqu de France. Ronsard, également, nous y affirme que dès son enfance il ava „toujours estimé l'estude des bonnes lettres l'heureuse félicité de la vie" [2] qu'il était allé „voir les étrangers", se rendant „familier d'Horace" et osant premier des poètes français „enrichir" sa langue „de ce nom d'Ode" [3]). se sert du même prétexte que De Heere pour justifier la publication de so livre, et allègue les mêmes scrupules pour expliquer le retard qu'il y avait mis

„Depuis aiant fait quelques uns de mes amis participans de telles nou velles inventions, approuvants mon entreprise, se sont diligentés faire appa roistre combien nostre France est hardie, et pleine de tout vertueus labeur [4] ... Je fu maintesfois avecques prieres admonesté de mes amis faire imprimer c mien petit labeur, et maintesfois j'ai refusé apreuvant la sentence de mo sententieus Auteur,

*Nonumque prematur in annum*" [5]).

Luc de Heere est, et pour cause, plus modeste quant à l'originalité d son œuvre; il lui suffit de passer pour un habile imitateur: „Ic zoude m laten dijncken eere ghenough t' hebben mocht ick slechts voor goed Contr

---

[1]) *Les Quatre premiers livres des Odes. Ensemble son Bocage*, Paris, G. Cavellat, Privilè du 10 janvier 1549 (1550 n. st.). Cf. P. Laumonier, *Tableau chronologique des Œuvres d Ronsard*, Paris, Hachette, 1911, p 1. – L'avis *Au lecteur* se trouve dans l'éd. Blanchemain, II,

[2]) Sur cette question cf. P. Laumonier, *Ronsard poète lyrique*, Paris, Hachette, 1909, p. 4 sqq – H. Longnon, *Pierre de Ronsard*, Paris, Champion, 1912, pp. 125 sqq.

[3]) Il est juste de remarquer qu'avant Ronsard, Jean Martin, Barthélemy Aneau, Jean Bouch et Jean Lemaire des Belges avaient employé ce mot pour désigner un chant lyrique; Ronsa l'a seulement naturalisé et vulgarisé. Cf. H. Chamard, *L'Invention de l'Ode et le différen entre Ronsard et Du Bellay* (*Revue d'Hist. litt. de la France*, 6e année, 1899, p. 43 sqq. P. Laumonier, *Ronsard poète lyrique*, *Introd.*, p. XXXI—XXXIII.

[4]) Allusion à la *Deffence* de Du Bellay, paru en 1549. Cf. H. Chamard, *Joachim du Bella* p. 99 sqq.

[5]) Horace, *Epist. ad Pisones*, v. 386–390. – Dans sa *Seconde Préface de l'Olive* (*Œuvr poétiques*, éd. Chamard, I, p. 13), Du Bellay en appelle, lui aussi, à ses amis, pour justifi la publication de ses vers: „... Voulant satisfaire à l'instante requeste de mes plus familie amis, je m'osay bien avanturer de mettre en lumiere mes petites poësies". – Cf. *Œuvres poét* III, p. 37, *Préface du Recueil de Poésie*. – Mais il ne partage pas l'avis de Ronsard conce nant la précaution avec laquelle il faut publier ses œuvres. Tout en approuvant „l'emendatio partie certes la plus utile de notz etudes", et qui consiste à „ajouter, oter, ou muer à loysir que cete premiere impetuosité et ardeur d'ecrire n'avoit permis de faire", il juge qu' „il fault y estre trop supersticieux ou ... estre X ans à enfanter ses vers." — *Deffence*, pp. 200–20 Cf. *Œuvres poétiques*, I, pp. 13—14, *Seconde Préface de l'Olive*.

ter der andere excellente Poëten passeren"[1]). Toutefois, là où Ronsard prévaut de s'être acheminé „par un sentier inconnu" en „monstrant le en de suivre Pindare, et Horace", De Heere avoue avoir imité la prosodie poètes français, latins et allemands, plutôt que la vieille manière flamande (om de waerheit te zegghen met oorlove) in veel zaken te ruut, onghe-ct en ruum is gheweest."

e poète flamand s'efforce donc d'appliquer à la poésie néerlandaise le nd principe de l'imitation de l'antiquité et des littératures étrangères, si eureusement recommandée par les poètes de la Pléiade. Du Bellay, dans *Deffence*, estimait l'imitation de l'antiquité classique et de l'Italie moderne noyen le plus efficace d'illustrer la langue française[2]). Lui aussi avait damné la vieille poésie des rhétoriqueurs et des marotiques, et cela d'une ière bien plus tranchante que De Heere: „Si nostre langue n'est si euse et riche que la greque ou latine, cela ne doit estre imputé au ult d'icelle, comme si d'elle mesme elle ne pouvoit jamais estre si non vre et sterile: mais bien on le doit attribuer à l'ignorance de notz majeurs, . . nous ont laissé nostre langue si pauvre et nue, qu'elle a besoing des mentz et (s'il fault ainsi parler) des plumes d'autruy[3]) . . . Ly donques ly premierement (ò Poëte futur) feuillete de main nocturne et journelle exemplaires grecz et latins: puis me laisse toutes ces vieilles poësies coyses aux Jeux Floraux de Thoulouze et au Puy de Rouan: comme leaux, ballades, vyrelaiz, chantz royaulx, chansons, et autres telles episse-. ."[4]). Le patriotisme qui anime Du Bellay et Ronsard, „l'ardant desir eveiller la Poësie" nationale[5]), inspirent aussi De Heere, lorsqu'il poursuit: velcke eensdeels (ic kendt) cause is dat dese onse conste (die men rechte Rhetorijcke naemt)[6]) tot noch toe niet en heeft connen verwerven gracie van de curieuse gheleerde, hoe wel de selve haer te zeer daeraf remt hebben, die beter reverentie haer moeders tale schuldigh zijn: al

---

Ici, Luc de Heere s'inspire de Clément Marot qui, dans la préface de sa traduction des *morphoses* d'Ovide, dit „qu'il ne voullut pas tant se fier en ses inventions propres que issant reposer il ne jettast l'œil sur les livres latins, dont la gravité des sentences et le r de la lecture avoient mené sa main et amusé sa muse." Cf. G. Colletet, *Notices biogra-es sur les trois Marot*, p. p. G. Guiffrey, Paris, Lemerre, 1871, p. 31. — Du Bellay se d'une façon analogue d'avoir pris pour modèle les poètes italiens: „Vrayment je con-avoir imité Petrarque, et non luy seulement, mais aussi l'Arioste et d'autres modernes s: pource qu'en l'argument que je traicte, je n'en ay point trouvé de meilleurs. Et si les s Romains, pour l'enrichissement de leur langue, n'ont fait le semblable en l'imitation Grecz, je suis content n'avoir point d'excuse." — *Première Préface de l'Olive*, éd. ard, I, p. 8—9.

Cf. *Deffence*, pp. 147, 192, 319. Les modèles italiens sont constamment cités à côté des es antiques: *Deffence*, pp. 81, 89, 127—128, 194—195, 221—222, 224—225, 235, 265, 315—316. spagnols sont nommés deux fois: pp. 81, 194—195. Cf. Chamard, *Joachim du Bellay*, p. 119 sqq. *Deffence*, pp. 66—67. — Cf. la *Seconde Préface de l'Olive*, éd. Chamard, I, p. 12.

*Deffence*, pp. 201—202. Jacques Peletier du Mans et Jacques Tahureau s'expriment avec me dédain sur la poésie des rhétoriqueurs. Cf. Crépet, *Les poètes français*, Paris, Gide, 2 vol.; t. I, p. 633, art. de C.-D. d'Héricault; P. Laumonier, *Commentaire* sur les *s poétiques de Jacques Peletier du Mans*, p. p. L. Séché, Paris, Revue de la Renaissance, Chamard, *Joachim du Bellay*, p. 129, n. 1.

Les rhétoriqueurs et les poètes marotiques partagent ce sentiment avec les poètes de la e. Cf. Chamard, *op. cit.*, p. 107 sqq.; J.-J. Jusserand, *Ronsard*, Paris, Hachette, 1913, p. 35. Cette réflexion aura été suggérée à De Heere par le titre de *l'Art poétique* de Sebillet. — amard, *op. cit.*, p. 90.

en waert maer om de goede inventien, en fraey materien die t'alder t eenighe van ons vlaemsche Poëten ghefloreert hebben: alst blijckt bij div sche haer wercken."

Cette tirade de Luc de Heere vise surtout les poètes et les prosate néo-latins; comme Du Bellay il s'en prend „aux efforts laborieux et toujo inutiles des cicéroniens et des virgiliens" [1]). Si Jean Second et Erasme avai été dans les Pays-Bas des écrivains de premier ordre, la langue materne n'en avait profité qu'indirectement, ils n'avaient nullement contribué à gloire de la littérature nationale. La prétention de certains humanis d'installer à la place de la langue natale le latin comme langue artistiq constituait même un véritable danger pour l'idiome du pays, était une causes de sa faiblesse et de son déclin [2]).

Du Bellay s'exprime dans les mêmes termes que le poète flamand: „Je puis assez blamer la sotte arrogance et temerité d'aucuns de notre nati qui n'étans rien moins que Grecz ou Latins, deprisent et rejetent d' sourcil plus que stoïque toutes choses ecrites en francois: et *ne me p assez emerveiller de l'etrange opinion d'aucuns scavans, qui pensent nostre vulgaire soit incapable de toutes bonnes lettres et erudition*" [3]).

D'autre part Luc de Heere ne rompt pas avec le passé d'une façon a définitive que l'auraient voulu les poètes de la Pléiade. Tout en admett la défectuosité de la vieille poésie flamande, il en apprécie certaines prod tions, comme le prouve la conclusion du passage cité plus haut. Novate il n'est pas révolutionnaire. Il insiste sur cette idée que la poésie nation ne doit pas être méprisée, il l'avait émise dès le commencement de sa dé cace: „Ende al eyst (eerweerdighe Heere) dat wij dese oft ander vlaems Poësie niet en connen toegheven de bevallicheyt die wel ander hebb *nochtans en is zij daerom niet te verachten, ist dat anders den gheest d'invencie der Poësie daer in blijckt*."

La Pléiade d'ailleurs, qui affectait tant de dédain pour les producti de la littérature française des siècles précédents, en exceptait quelques aute pour qui elle montrait plus d'égards. Du Bellay, dans sa *Deffence*, esti que Guillaume de Lorris et Jean de Meung „sont dignes d'estre leuz" [4]), Jean Lemaire des Belges avait „premier illustré et les Gaules et la lan francoyse, luy donnant beaucoup de motz et manieres de parler poëtiques"

---

1) Cf. Chamard, *op. cit.*, p. 116.

2) Sur la lutte entre l'humanisme et le français voir Chamard, *op. cit.*, pp. 103 sqq. sqq.; Brunot, *La Langue au Seizième Siècle*, chap. XII du *Seizième siècle* dans *l'Histoir la Langue et de la Littérature française*, p. p Petit de Julleville, Paris, Colin, 1897, pp. 640– Brunot, *Historie de la langue française*, II, ch. 1.

3) *Deffence*, p. 50 sqq.; *ib.* p. 309. Cf. la lettre d'Étienne Pasquier a Turnèbe (1552), par Bourciez, *op. cit.*, p. 143, n. 1, et Chamard, *op. cit.*, p. 51, n. 2; Pasquier, *Lettres* éd. de 1723, col 3. Les idées de la Pléiade se trouvent en germe chez Jacques Peletier du M dans une Ode intitulée *A un poète qui n'escrivoit qu'en Latin* (*Œuvres poétiques*, p.p. S et Laumonier, p. 110), M. Laumonier fait remarquer (p. 149 sqq ) que cette pièce contie paraphrase d'une réponse de l'Arioste à son ami Bembo. Cf. aussi la dédicace de Peletier p en tête de sa traduction de l'*Art poétique* d'Horace (citée par M. Laumonier dans son *mentaire*, p. 151).

4) *Deffence*, p. 174.

5) *Deffence*, p 177.

commande, en parlant „du long poëme francoys," qu'on en emprunte ujet à „quelque un de ces beaux vieulx romans..., comme un *Lancelot*, *ristan*, ou autres", ainsi que l'Arioste l'avait fait pour son *Roland furieux* [1]). te même, en l'approuvant, „certain epygramme" de Marot à Salel, où -ci fait l'énumération des bons poètes français d'autrefois [2]), et dans sa *agnœomachie* il dit les noms des doctes auteurs „qui font revivre les ques": Carles, Héroët, Saint-Gelays, „les trois favoris des Grâces", „l'utile-:" Rabelais, bien d'autres encore [3]). Ronsard, bien que plus réservé à égard, plus exclusif que son ami, mentionne dans sa *Préface* de 1550, ët, Scève, et Saint-Gelays comme écrivains de mérite.

ici enfin le passage par lequel De Heere termine la démonstration que venons de discuter: „Exempel an de Fransoysen, al eyst dat heur euse ende gheleerde zeer neerstigh die ander spraken (die veel excel-r zijn dan haar eyghene) omhelsen en anthieren: nochtans en vergheten aer neffens haer moeders sprake niet alle d'eere an te doene diet heur lic is: die vercierende met veel wonderlicke compositien: en die oef-de boven alle andere spraecken." — Cette phrase s'applique non seulement à mot à Ronsard et à ses collaborateurs, elle reproduit aussi l'argument s'était servi Du Bellay, lorsqu'il écrivait: „Toutesfoys je te veux bien r que tous les scavans hommes de France n'ont point meprisé leur ire. Celuy qui fait renaitre Aristophane, et faint si bien le nez de n [4]), en porte bon temoignage... Je ne craindray point d'aleguer en-pour tous les autres cas ces deux lumieres francoyses, Guillaume Budé azare de Bayf. Dont le premier a ecrit, non moins amplement que ment, l'*Institution du Prince*.... L'autre n'a pas seulement traduict *tre* de Sophocle, quasi vers pour vers,... mais davantaige a donné à e langue le nom d'*epigrammes* et d'*elegies*, avecques ce beau mot com-*aigredoulx*: afin qu'on n'attribue l'honneur de ces choses à quelque " [5]).

ins provocante, plus modérée et plus discrète que le manifeste de Du y, et la préface des *Odes* de Ronsard, la dédicace de Luc de Heere ire d'un patriotisme aussi fervent, d'un humanisme aussi sincère. C'est sprit qui anime le recueil du poète gantois. Sans suivre „le coureur, galopant librement par les campaignes Attiques et Romaines, osa tracer entier inconnu pour aller à l'immortalité" [6]), sans faire des odes pinda-s ou horatiennes, il essaya, à sa manière et dans la mesure de son , de relever la douce poésie flamande, imparfaite au point de vue que. Il le fit en traduisant les poètes français, en adaptant leurs pièces ût et aux mœurs de ses compatriotes, puis, allant plus loin, il appliqua incipe de l'*assimilation* — de l'*innutrition* comme dit M. Faguet [7]),

---

Deffence, p. 235.
Deffence, p. 176. Cf. la note 1, p. 177. de l'éd. crit. de Chamard, qui cite l'*Épigramme* V de Marot (éd. Jannet, III, 71).
Cf. Chamard, *Joachim du Bellay*, p. 165.
Rabelais, auteur de la *Vie de Gargantua et de Pantagruel*.
Deffence, p. 331 sqq.
Préface des *Odes* de 1550.
E. Faguet, *Seizième siècle*, Paris, Oudin, p. 214.

défendu avec tant d'ardeur par Du Bellay dans la *Deffence* et dans la secon préface de l'*Olive*[1]). En même temps l'originalité du jeune écrivain, plus sûr lui dans les nouveaux genres qu'il cultive, s'accusera davantage: le greff poussant vigoureusement sur le pied mère, étend son feuillage et se f reconnaître à distance.

L'amour, ici comme souvent ailleurs, a contribué à cette évolution, a f jaillir la source d'inspiration lyrique qui donne une vie nouvelle à certai *Épîtres* et *Épigrammes* de Luc de Heere. La pièce adressée par lui *An schoon dochter van Audenaerde*[2]) est d'une sensualité moins profonde q la tendresse qu'il devait éprouver plus tard pour Éléonore Carboniers, e mérite pourtant de nous retenir, parce que le poète y exprime pour première fois ses émotions personnelles dans un style nouveau.

Le titre du poème nous dit l'occasion à laquelle il sentit les premiè atteintes de cet amour passager. Une jeune fille d'Audenarde, consciente ses grâces, avait prié l'artiste de faire son portrait. Celui-ci acceptait da une *Épître* qui était en même temps une déclaration brûlante.

Il débute par quelques compliments sur la beauté de la jeune person

*Ghelijck de zonne claerder blijnckt dan alle lichten*
*Alzoo zidi in schoonhede te boven gaende*
*Alle uutnemende vrauwelicke ghezichten.*

Cette comparaison du visage féminin avec les astres les plus brillants ciel avait été faite par Ronsard au sonnet CXIII du *Premier Livre Amours*[3]):

*Je vy ma Nymphe entre cent damoiselles,*
*Comme un Croissant par les menus flambeaux,*
*Et de ses yeux plus que les astres beaux*
*Faire obscurcir la beauté des plus belles.*

Ronsard, dans ces vers, avait imité Horace[4]):

*... micat inter omnes*
*Julium sidus, velut inter ignes*
*Luna minores.*

Horace et Ronsard avaient nommé la lune, De Heere remplace la lu par le soleil, qui joue un rôle analogue chez Ronsard. Clément Marot av employé la même image[5]), mais pour marquer le contraste entre la prése et l'absence de sa maîtresse; tandis que dans les passages de Ronsard

---

[1]) Cf. Chamard, *op. cit.*, p. 120 sqq.; 124 sqq.; *Deffence*, pp. 98—99; 103; 192, n. 1; 125,
[2]) *Hof en Boomgaerd*, p. 70.
[3]) *Les Amours de P. de Ronsard*, éd. Vaganay, pp. 191—192.
[4]) Horace, *Odæ*, I, XII, v. 46—48. Cf. Du Bellay, *Olive*, s. XVI, éd. Chamard, I, p. 40.
[5]) Marot, *Œuvres*, éd. Jannet, III, *Épigrammes* XXX, CCVII, CCIX. — Ronsard, *Amo* s. LXIV, CXIII, CXCVI, 234. — Cf. Du Bellay, *Olive*, éd. Chamard, I, s. II (traduit sonnet de Francesco Sansovino, VII (traduit du sonnet XXII d'Arioste, Polidori, p. 303), XX (imité du sonnet CLXXXVII de Pétrarque, Mestica, p. 316), LXXX (à peu près traduit sonnet de Pietro Barignano), LXXXIII (inspiré d'un sonnet d'Antonio Francesco Rini LXXXVIII, XCVI.

e De Heere que nous avons rapprochés, elle fait ressortir à quel point la eauté de la dame est supérieure à celle des autres femmes [1]).

Après ce premier éloge adressé à la jeune fille, Luc de Heere poursuit:

*Dus waer'ic Paris ghemaect, ghi zoudt zijn ontfaende*
*Den Appel, als d'alder schoonste in mijn harte staende.*

L'allusion mythologique que fait De Heere se rencontre deux ou trois ois chez Marot [2]). Mais aucun des endroits où il s'en sert ne rappelle si ien les vers du poète flamand que le sonnet LXXXVII des *Amours* de 552, 1553, où Ronsard dit:

*Et si Paris, qui vit en la valée*
*La grand' beauté dont son cœur fut épris,*
*Eust veu la tienne, il t'eust donné le pris,*
*Et sans honneur Venus s'en fust allée.*

Dans le vers suivant:

*Minen voys ghev' ick u, ô nieu Venus verheven,*

n reconnaîtra la conclusion de l'*Épigramme An Ch. C.* [3]).

*U Schoonheyt (waer ic cam altoos)*
*Elc oynt vercoos,*
*Ghevende u den prijs hier beneven,*
*Dus wat can ic u anders gheven*
*Dan minen voos?*

Or cette *Épigramme* traduit l'*Étrenne* XVI, que Marot adressait *A Madame e Montpensier:*

*Vostre beauté maintesfoys*
*Où je voys*
*Haultement j'oy couronner.*
*Que vous puis je lors donner*
*Que ma voix?*

Pourtant, ici encore, nous retrouvons l'influence de Ronsard. Car, si la orme du vers a été fournie indirectement par Marot, l'idée qu'il exprime et ue De Heere développe dans les deux vers suivants:

*Om u te prijsen, mij u amoureusheit vermaende*
*Is dat anders uwen lof magh sijn beschreven, —*

tte idée lui a été suggérée par la seconde moitié du sonnet LXXXVII es *Amours:*

*Mais s'il advient ou par le vueil des cieux,*
*Ou par le trait qui sort de tes beaux yeux*
*Que d'un hault vers je chante ta conqueste,*

---

1) Cf. Du Bellay, *Olive*, s. L, LXVI.
2) Marot, *Œuvres*, *Épître* XXIII, *Épigr.* CXII.
3) *Hof en Boomgaerd*, p. 49.

*Et nouveau Cygne on m'entende crier,*
*Il n'y aura ny myrthe ny laurier*
*Digne de toy, ny digne de ma teste*[1]).

Il est fort naturel, du reste, que Luc de Heere n'ait pas suivi mot à mot les vers pompeux qu'on vient de lire. L'abus de mythologie qui caractérise ce sonnet comme tant d'autres pièces de Ronsard et qui, plus tard, a valu à sa Muse le reproche de parler grec et latin en français[2]) avait, dès l'apparition de ses *Odes*, excité la risée des marotiques[3]), et le jeune Flamand, plus prudent que son modèle, aura cru sage de s'abstenir de tout excès.

La modestie a dû lui sembler un sentiment d'autant plus convenable que la beauté de la jeune fille qu'il chantait défiait toute description :

*Maer hoe zoud'ic u verdiende eere connen gheven?*
*Ende u schoonheit met mijnder pennen figuereren?*
*Als u gratien (emmers die ick heb' beseven)*
*Elc om te schoonst voort doen, ende braggheren?*

L'impuissance du poète à célébrer dignement les perfections de la bien-aimée est aussi un thème fort développé par les poètes français de la seconde Renaissance[4]). Quelles que soient leurs aspirations, quelques efforts qu'ils fassent, les grâces divines de la dame surpassent tout ce que l'imagination peut se représenter. Leur orgueil s'humilie devant la beauté inexprimable de celle qu'ils adorent, et voilà Ronsard qui se rencontre avec Luc de Heere, lorsqu'il écrit :

*Quand j'apperçoy ton beau poil brunissant,*
*Qui les cheveux des Charites efface,*
*Et ton bel œil qui les astres surpasse,*
*Et ton beau teint sans fraude rougissant,*
*A front baissé je pleure gemissant,*
*Dequoy je suis (faulte digne de grace)*
*Sous les accords de ma rime si basse,*
*De tes beautez les honneurs trahissant*[5]).

---

[1]) Variantes de 1552, 1553 :

*Qu'en publiant ma prise, et ta conqueste,*
*Oultre la Tane on m'entende crier,*
*Iō, iō, Quel myrte, ou quel laurier*
*Sera bastant pour enlasser ma teste?*

[2]) Cf. Boileau, *Art poétique*, Chant I, v 123—130. Sur la justesse de cet arrêt cf. Laumonier *Ronsard poète lyrique*, pp. 407—408: Jusserand, *Ronsard*, pp. 42—43. — Jacques Peletier devança Boileau en mettant les poètes en garde contre l'excès de mythologie et de „certaines éruditions déconcertantes pour les lecteurs ordinaires". Cf. Laumonier, *L'Art poétique de J. Peletier du Mans*, (*Revue de la Renaissance*, 1901, pp. 257—258).

[3]) Sur cette question, cf. Bourciez, *op. cit.*, p. 207; Laumonier, *op. cit.*, pp. 72—73 Jusserand, *op. cit.*, p. 54 sqq.

[4]) Cf. Du Bellay, *Olive*, s. VI, VIII (traduit du sonnet VII d'Arioste, Polidori, p. 295) XX (imité d'un sonnet de Giovanni Mozzarello).

[5]) Ronsard, *Amours*, s. LXV. — Variantes de 1552. 1553 :

1. *Quand j'apperçoy ton beau chef jaunissant.*
2. *Qui l'or filé des Charites efface.*
4. *Et ton beau sein chastement rougissant.*
6. *De quoy je suis (pardon digne de grace).*
7. *Sous d'humble voix de ma rime si basse.*

La réminiscence, bien que lontaine, n'en est pas moins digne de remarque, tout parce que dans ce sonnet nous trouvons un vers que De Heere lise un peu plus loin. En effet, le vers du poète flamand:

*U ooghskins in claerheit de schoon sterren beschamen,*

duit celui de Ronsard:

*Et ton bel œil qui les astres surpasse*[1]).

Tout le sonnet LXV, d'ailleurs, développe l'idée que Luc de Heere énonce ns les vers cités. „L'amour pour toi m'inspire", dit-il à sa maîtresse,

*Om u te prijsen, mij u amoureusheit vermaende.*

Et Ronsard, avec plus d'emphase:

*... L'amoureux ulcere*
*Qui m'ard le cœur, vient ma langue enchanter*[2]).

De Heere déclare que sa plume est incapable de peindre les charmes de dame:

*Maer hoe zoud' ic...*
*... u schoonheit met mijnder penne figuereren?*

Comparez ces vers de Ronsard:

*Donque (mon Tout) si dignement je n'use*
*L'ancre et la voix à tes graces chanter,*
*C'est le destin, et non l'art qui m'abuse*[3]).

Luc de Heere vante ensuite les yeux de la jeune demoiselle, ses joues et bouche appétissante, sans donner toutefois une de ces descriptions dé-llées de la beauté féminine où se complaisent les poètes imitateurs des liens[4]). Le poète flamand est trop préoccupé de son amour pour se perdre la pure contemplation artistique. Enflammé de passion, il entrevoit déjà moment heureux où la bien-aimée aura écouté ses prières et accordé désirs:

*D'welc mij dicmaels in droom oft visioen gheschiet*
*Daer mi dinct (twelc tot noch meerder quellinge strect)*
*Dat ick ergens met u int groene, oft in het riet*
*Bancketere en triumphere zonder verdriet,*
*Ende in u armkins ligghe, bedrivende eenpaer*
*Menigh amoureus treexken, ick en zegghe niet*
*Wat mij meer droomende ghebeurt, dat lat' ic daer.*

---

) Cf. le sonnet CXIIII, cité plus haut; Du Bellay, *Olive*, s. XVII, XXI.

) Var. de 1552, 1553:

*L'amoureux ulcere*
*Qui m'ard le cœur, me force de chanter.*

) Var. de 1552, 1553:

*L'ancre et la voix à tes graces vanter,*
*Non l'ouvrier non, mais son destin accuse.*

) Cf. Ronsard. *Amours*, s. VI (dont le commencement a été emprunté à Pétrarque), XLI ité en partie de Lelio Capilupi), CXXVIII, CXLIII, CLXXXIX, CXCII, CCXX; Du lay, *Olive*, s. VII (traduit du sonnet XXII d'Arioste, Polidori, p. 303), LXV (imité d'un net de Bartolomeo Gottifredi), LXXI (inspiré d'Arioste), LXXVIII; *Anterotique* (*Œuvres tiques*, éd. Chamard, I, p. 132).

Le mélange de pétrarquisme et de sensualité que nous constatons ici chez De Heere est un trait distinctif de la poésie française de la seconde Renaissance et des poètes italiens du seizième siècle que la Pléiade a imités[1]. Ronsard surtout s'abandonne volontiers à ses rêveries voluptueuses. Il revoit en esprit l'image de sa maîtresse; plein de joie et d'impatience, il la serre dans ses bras; il goûte un bonheur suprême, quoique bientôt détruit et suivi de l'amertume du désenchantement[2]. Ses descriptions sont plus riches, plus colorées, plus poétiques que celles de De Heere, dont les allusions sont tout aussi transparentes:

*Wegh penn' end inkt ghi comt de matery' te naer,*

écrit celui-ci en se reprenant, mais pour ajouter aussitôt:

*Om te doen amoureusheit waer ick nu bet ghewent*
*Dan om meer daer af te schriven zeggh' ic voorwaer.*

Les deux derniers vers font songer au commentaire de Muret sur le sonnet 238 des *Amours* de 1552, 1553, un des plus licencieux qu'écrivît le poète vendômois: „La pratique, dit Muret, de ce Sonet (si je ne me trompe) seroit trop plus plaisante que l'exposition".

La conclusion, enfin, de l'*Épître* de Luc de Heere:

*Maer nu mij ghebeurd is dees quellingh' en torment*
*Als ick noch ben van u verscheeden en absent*
*Wat meendij, wel beminde, wat mij zou ghebeuren*
*Als ick (om u te contrefaicten excellent)*
*Uwen persoon zoude hooren ghenacken, en speuren, —*

rappelle, pour le mouvement, le sonnet 232 des *Amours* de Ronsard:

*Qui eut pensé, que le cruel destin*
*Eut enfermé sous un si beau tetin*
*Un si grand feu, pour m'en faire la proïe?*
*Avisés donc, quel seroit le coucher*
*Entre ses bras, puis qu'un simple toucher,*
*De mile mors, innocent, me foudroïe.*

La passion qui inspira à Luc de Heere son *Épître An een schoon dochter van Audenaerde* n'a guère duré. Le ton libre de l'artiste a peut-être froissé la délicatesse de la jeune personne, elle lui aura fait grise mine, et notre peintre, dépité, se sera détourné d'elle. Bientôt après il tomba amoureux d'Éléonore Carboniers, la fille du bourgmestre de Vere. Cette fois, il éprouva une affection sérieuse et profonde; au lieu de la sensualité, mal déguisée d'abord, puis librement avouée, de l'épître que nous avons analysée, on trouve dans celles qu'il envoyait à Mlle Carboniers un respect timide, une

---

[1]) Cf. J. Vianey, *Le Pétrarquisme en France au XVIe siècle,* Montpellier, Coulet, et Paris Masson, 1909, pp. 142–143; Jusserand, *Ronsard,* p. 84.

[2]) *Amours,* s. XXIX, XXX, CXCI, CXCII, 238; Du Bellay, *Olive,* s. XIV. Cf. aussi Marot *Œuvres,* t. III, *Épigr.* VIII.

dresse sincère, des inquiétudes qui ressemblent à de la jalousie, un senti-nt religieux qui confie à Dieu le secret de son cœur et attend de lui la lisation de ses ardents désirs.

Dans la première *Épître*, adressée à la jeune fille, et intitulée *Een Conste-r tot een rijcke Dochter*[1]), le poète s'excuse d'oser lui dire son amour lgré la différence de condition sociale qui les sépare. La demoiselle était ıe et de bonne famille, le revenu du peintre relativement modeste. Tout qu'il peut espérer, c'est que leur inclination mutuelle surmontera cet stacle. Puis il lui rappelle brièvement, mais avec fierté, les talents qu'il sède et qui lui avaient valu une brillante réputation :

*Nochtans als hebb' ic Croesus rijcdom niet*
*Ic hebbe (dat darf ic wel zegghen) yet*
*Te weten scienty', hooghlic te prijsen*
*Daer rijckdom navolght, die eere geschiet*
*Makende mij edel...*

Ce sentiment de la dignité artistique est dû premièrement aux succès de Heere comme portraitiste; et la lecture des poètes français aura sans ıte raffermi la conviction que les talents priment rang social et fortune. nsard, suivant l'exemple de Pindare et d'Horace, dit hautement que le ète doit mépriser l'opinion de la foule, qu'il est l'interprète ou le ministre dieux, le prêtre d'Apollon qui prophétise et rend des oracles. Pour lui trésors de la Muse valent plus que tous ceux du Pactole; sans eux, la tu et la gloire militaire, même celles des plus grands rois, restent ensevelies ıs le silence éternel. Ronsard se promet l'immortalité, et l'assure à tous x qui ont le bonheur d'être loués dans ses vers[2]).

L'*Épître An zijn lief wonende in Zeeland, in de maniere van een Elegie, clachtighen Zendtbrief*, fait suite à la pièce que nous venons de citer : même inte d'un refus, même discrétion, même appel à l'indulgence et à la pitié celle qu'il aime. De Heere y compare son sort à celui de Léandre, obligé traverser une mer bouleversée par les orages pour rejoindre sa bien-aimée, s il continue :

*Maer een ander tempeest vreese ick ten desen tijden,*
*Dat is dat ghij zoudt, came ick t'uwent binnen,*
*Met quade andwoorde mij wederstaen en bestrijden,*
*D'welck my (dacht' ic) zoude bringhen in alle lijden.*

Cette image, où la rigueur de la maîtresse devient une tempête empêchant navigateur d'atteindre le port désiré, se rencontre fréquemment dans les

---

*Hof en Boomgaerd*, p. 71.

Cf. Laumonier, *Ronsard poète lyrique*, pp. 55—56, 65, 334—336. Voici quelques sonnets *Amours* de 1552, 1553, où la même idée, plus ou moins variée, se retrouve: s. LXXII, XXVII, CLXV, CXCIX, CCXVI. Cf. aussi Chamard, *Joachim du Bellay*, p. 54; Du Bellay. *fence*, pp. 197-199; 242-246, 316-317; *Olive*, s. XVIII, *Vers Lyriques* (*Œuvres poétiques*, Chamard, III), IV, V, VIII, X, XIII; *Recueil de Poésie* (éd. Chamard, III), *Préface*, pp. 59, *Chant Triumphal sur le Voyage de Boulogne*, p. 75; *Odes* VI, IX, XII, XVI. — Chez ot déjà on trouve des sentiments analogues. Cf. O. Douen, *Clément Marot et le psautier ıenot*, I, p. 368, n. 1.

*Amours* de Ronsard, comme chez les poètes italiens qu'il a suivis[1]). Voici par exemple, le sonnet LVII, adressé à Du Bellay:

*Oy ton Ronsard, qui sanglotte et lamente,*
*Pâle de peur pendu sur la tourmente,*
*Croizant en vain ses mains devers les cieux,*
*En fraile nef, sans voile ne sans rame,*
*Et loin du bord, où pour astre sa dame*
*Le conduisoit du Fare de ses yeux*[2]).

Espoir et crainte se combattent dans le cœur du poète flamand, mais le désespoir finit par prendre le dessus et lui cause de cruelles souffrances:

*Alzoo ben ic hopende en duchtende hier beneven:*
*Maer meest meshopende ghelijc de minnaers leven*
*Die ghemeenlic het quaedste eerst comt te voren.*

Ronsard est agité d'un trouble égal:

*Ores la crainte et ores l'esperance*
*De tous costez se campent en mon cœur*[3]).

Chez lui aussi, la balance se penche du côté du désespoir:

*... Je n'ose esperer*
*De mon salut que la desesperance*[4]).

Les derniers vers de De Heere prouvent qu'il s'agit ici d'un sentiment de convention que l'on retrouvera dans plus d'un sonnet des *Amours*[5]).

Il y a d'autres rapprochements à faire. De Heere dit que la présence de sa bien-aimée augmente son amour.

*Dan vrees'ic ooc te commen in u presentie*
*Wetende dat minen brant zoude meer ontsteken*
*Deur u ieghenwoordicheit vul excellentie.*

Le sourire de Cassandre Salviati, son accueil gracieux ont pareillement allumé les désirs de Ronsard[6]). Mais la tendresse de De Heere est ici pure et chaste; chez Ronsard, la vue de Cassandre enflamme l'imagination et excite les désirs sensuels.

De Heere vante les qualités de sa dame, ses grâces, sa sagesse, son éloquence, sa vertu:

---

1) Cf. J. Vianey, *Le Pétrarquisme en France*, pp. 37—39.
2) Variantes de 1552, 1553:
*Palle, agité des flotz de la tourmente,*
*Croizant en vain ses mains devers les Dieux.*
Cf. *Amours*, s. LV, CIX. – Du Bellay. *Olive*, s. XI (imité du sonnet XVII d'Ariosto Polidori. p. 300), XLI (imité d'un sonnet de Bernardino Tomitano).
3) *Amours*, s. XLIII. – Variantes de 1552, 1553:
*Ores l'effroy et ores l'esperance*
*De ça de la se campent en mon cœur.*
4) *Amours*, s. XI (var. de 1552, 1553).
5) *Amours*, s. XCVIII, CLXXVIII, CCXVII. – Cf. Du Bellay, *Olive*, s. LXVIII.
6) *Amours*, s. CLXXXI.

*Alsoo soudic sien uwen persoon vul gratien:*
*Ende hooren u wijsheit oft bequamelic spreken,*
*Experimenteerende u deucht vul consolation.*
*Ten hende, al u cieraet, boven estimatien.*

Ronsard et Du Bellay, à l'instar des poètes italiens, chantent les mêmes ntages chez leurs maîtresses [1]).

Enfin le Flamand, ayant supplié de nouveau sa bien-aimée de lui être orable, lui déclare qu'il souffrira avec joie des douleurs mortelles, pourvu elle veuille lui donner un peu de consolation et d'espoir:

*Want gheen pine ter werelt en can mi verdrieten yet*
*(Ja al warict ooc, totter doot toe becnaghende)*
*Magh ic ten hende noch eens wat troosts ghenieten siet.*

Ronsard adresse à sa dame une prière à peu près semblable:

*Dame, qui sçais ma constance et ma foy,*
*Voy, s'il te plaist, que le temps qui s'absente,*
*Depuis sept ans en rien ne desaugmente*
*Le plaisant mal que j'endure pour toy.*
*De l'endurer lassé je ne suis pas,*
*Ny ne serois, allassay-je là bas,*
*Pour mille fois en mille corps renaistre* [2]).

Une troisième pièce, l'*Elegia oft claghenden Zendbrief, Ode-wijs* [3]), conclut série d'*Épîtres* envoyées par De Heere à la fille du bourgmestre de Vere. e est d'une forme plus moderne, d'une composition plus savante que les x autres; on dirait que l'auteur y déploie tous ses talents littéraires pour ouvoir le cœur de celle qu'il aime. Il y peint ses angoisses et son désespoir s de vives couleurs, tout en assurant sa dame de son éternelle foi. Il se nt amèrement de sa rigueur, va jusqu'à lui reprocher de l'inconstance de la légèreté, puisqu'elle le refuse après l'avoir écouté favorablement. is il en veut surtout à ces conseillers malavisés qui, par leurs faux rapports, t privé de l'affection de la jeune demoiselle et il proteste contre la dulité avec laquelle elle se fie à leurs paroles menteuses:

*Want wat quaet (d'welc men behoort en moet*
*Versmaden) weett ghi toch ô lief? zeght vrij*
*Niet dan dat de quade tonghen onvroet*
*Valschelic versieren en belieghen mij.*

compare les douleurs de son âme à une maladie que seule la bonté de bien-aimée peut guérir:

---

Ronsard, *Amours*, s. XVIII (traduit d'un sonnet de Pétrarque), XXXII, XLVIII, LXIII luit de Pétrarque), LXXXVIII, CXLIII, CCXVI, etc. – Du Bellay, *Olive*, s. XVIII (imité sonnet XII d'Arioste, Polidori, p. 298), XXXII, LIII, LVII, LXV (imité d'un sonnet de olomeo Gottifredi), LXIX (imité du sonnet CXCII de Pétrarque, Mestica, p. 322), LXXIV, XI. — Cf. aussi Marot, *Élégie* XV.

*Amours*, s. CII (var. de 1553: *Ny ne serois, tombassay-je la bas*); cf. le sonnet XCVII *Chanson*, p. 242. – Du Bellay, *Olive*, s. XXIX, XXXV, XXXIX (tous les trois imités de *ando furioso* d'Arioste et de l'*Élégie* VIII du même poète).

*Hof en Boomgaerd*, p. 77.

*Want gheen medecine, en magh mi ghenesen*
*Dan u faveur, ionste, grati' oft deucht:*
*Al ben ic van u vrienden ter doot verwesen*
*Gheeft mij het leven: want ghi sulx vermeught* [1]).

La situation de De Heere était donc analogue à celle où Ronsard s'était trouvé à l'égard de Cassandre Salviati [2]). Le poète français, lui aussi, avait été accueilli avec faveur; puis la jeune fille, peut-être alarmeé de quelques allusions peu délicates de son soupirant, et avertie par ses parents, l'avait traité avec froideur et réserve. Elle se fiança plus tard avec Jean de Peigné, sieur de Pré; et c'est probablement au moment de la séparation définitive que Ronsard lui adressa le sonnet LIII, qui correspond aux vers de De Heere, et dont nous citons le deuxième quatrain:

*Dame où le ciel logea mon amitié*
*Et dont la main toute ma vie enserre,*
*Pour un flateur tu me fais trop de guerre,*
*Privant mon cœur de ta douce pitié* [3]).

Ce refroidissement, toutefois, qui entre Ronsard et Cassandre mena à une séparation définitive, ne fut que temporaire chez Éléonore Carboniers. Les obstacles auxquels se heurtait l'amour du jeune Flamand n'étaient pas insurmontables, et la persévérance de Luc de Heere l'a emporté. Il semble d'ailleurs qu'au fond Mlle Carboniers ait toujours éprouvé pour lui une véritable affection, s'il faut croire le sonnet *Den Autheur tot sijn huusvrauwe* [4]), que De Heere lui adressa plus tard, le mariage conclu, et où il lui dit que leur amour mutuel est né au même moment:

*Lief, ons liefde begonst ghelijc op eenen tijt*
*Van God ghejont, die ons dese gratie dede.*
*Welcke liefde blijft eenvoudigh, mids dat ghi sijt,*
*Van minen sinne, en ic ooc van den uwen mede.*
*Dies en heeft twist, noch onruste bi ons gheen stede,*
*En wi leven aldus, in rechte weelde eenpaer:*
*Want daer sodanigh accoord is, paeys ende vrede*
*Ghebonden met Gods hant, wat can ghebreken daer?*
*Naer dien ons liefde is zulc eenen stercken pilaer.*
*Dat si ons inde doot selfs niet en sal begheven,*
*Laet dit op ons graf (als wi sterven) zijn gheschreven:*
*Hier light man en wiif, nochtans gheen twee lichamen,*
*Die gheliic en accordigh waren in haer leven,*
*Storven ooc gheliic: en leven weder te zamen.*

---

1) Des comparaisons semblables se retrouvent chez Ronsard, *Amours*, s. LXX; Du Bellay *Olive*, s. X (imité du sonnet VI d'Arioste, Polidori, p. 295), et Marot, *Épître* XIII. – Cf. auss Peletier, *Œuvres poétiques*, p. 75 (traduction d'un sonnet de Pétrarque).

2) Sur les amours de Ronsard et de Cassandre Salviati, voir P. Laumonier, *La Cassandr de Pierre de Ronsart* (*Revue de la Renaissance*, 1902, p. 73); *Ronsard poète lyrique*, *passim* H. Longnon, *Pierre de Ronsard*, p. 320 sqq.; Jusserand, *Ronsard*, p. 61 sqq.

3) Var. de 1552, 1553:

2. *Pour un flateur qui si laschement erre,*
3. *Et pour quoy tant me brasses tu de guerre.*

4) *Hof en Boomgaerd*, p. 59.

s rapprochements que nous venons de faire permettent donc de constater De Heere doit les idées, énoncées dans la dédicace de son recueil, à la *ence* de Du Bellay et à la première *Préface* des *Odes* de Ronsard. tons que le titre de *Den Hof en Boomgaerd* traduit le nom de ce *Bocage* suit les *Quatre premiers livres des Odes*, et où Ronsard a réuni ses ières poésies. Quant aux pièces adressées à Éléonore Carboniers, De e s'est inspiré principalement des *Amours* de 1553. Il a connu le com- taire de Muret accompagnant cette édition, et il a utilisé le sonnet CII y figure pour la première fois. Il n'est pas sûr que De Heere ait donné coup d'attention à l'*Olive* de Du Bellay, surpassé d'ailleurs par les *urs* de Ronsard; car les rapprochements avec les sonnets du premier eil se retrouvent dans le second, et n'ont pas de valeur démonstrative. econde édition des *Amours* ayant paru en mai 1553 (Laumonier, *Tableau nologique*), il est fort probable que le séjour de De Heere en France prolongé jusqu'apres cette date. Ce séjour eut une heureuse influence son talent littéraire; en même temps l'art nouveau et le milieu où il t développèrent le côté sensuel de son caractère; de là le ton licencieux ertaines pièces et aussi de l'*Épître An een schoondochter van Audenaerde.* la passion qui ne songe qu'aux beautés du corps fait bientôt place à un ur respectueux pour Éléonore Carboniers, amour fondé sur l'estime, risé par la communauté d'opinions et de goûts avec la jeune fille, gmentant de la résistance même qu'on y opposa. Le caractère du jeune me s'affermit; moins sujet aux surprises des sens, il distingue chez ée des vertus et des qualités qui subsistent quand le temps a détruit charmes physiques. L'amour réveilla chez De Heere les souvenirs de la sie de Ronsard. Cette poésie, neuve et personnelle, s'était montrée capable primer toutes les nuances du sentiment érotique, depuis les débauches e sensualité raffinée jusqu'aux conceptions les plus éthérées du plato- ne. De Heere en a fait son profit, il eût pu faire mieux encore; il se enta de suivre de loin le vol audacieux du poète vendômois, et il posa lume après avoir conquis le cœur et la main de sa bien-aimée.

*otterdam.* S. Eringa.

---

## MPLOI DES CONSONNES DOUBLES DANS LA PREMIÈRE ÉDITION DU DICTIONNAIRE DE RICHELET.

a première édition du dictionnaire de Richelet parut quatorze ans avant Dictionnaire de l'Académie Française et dix ans avant celui de Furetière. gré la date de sa publication [1]), l'œuvre de Richelet porte un caractère ntiellement moderne et se distingue nettement des ouvrages contemporains la hardiesse avec laquelle elle lance une simplification de l'orthographe çaise. Richelet n'a pas été le seul; bien des auteurs et des grammairiens essayé d'apporter des réformes à l'orthographe étymologique de l'époque; début du siècle, on constate même l'existence d'une espèce de „campagne nétiste", qui, sans avoir eu de résultats immédiats, a exercé pourtant une

[1]) *Dictionnaire François* par P. Richelet – A. Genève, chez Jean Herman Widerhold – 1680.

influence salutaire sur le système orthographique de la fin du siècle. l
titre de l'écrit de Poisson, publié déjà en 1609[1]: *Alfabet nouveau de*
*vrée et pure ortografe Françoise et modéle sus icelui en forme de Dixionè*
montre assez clairement jusqu'à quel point le besoin d'une simplificati
fondamentale se faisait sentir et combien profondes étaient les modificatio
qu'on osait proposer à un public encore tout habitué à l'orthographe co
pliquée et illogique du XVIe siècle.

Des auteurs, tels que Corneille, Ménage, Arnaud, d'Ablancourt et d
grammairiens, tels que Vaugelas, le P. Pomey, de l'Esclache, Lartigaut,
sont intéressés à la question en introduisant des changements orthographiqu
soit dans leurs œuvres, soit dans leurs manuels *„d'aprandre an peu de ta*
*à écrire corêctemant"* [2]. Toutes ces tentatives n'ont cependant pas eu
succès qu'elles méritent; peut-être parce qu'elles étaient, le plus souve
trop catégoriques ou trop audacieuses et que leur hardiesse dans l'innovati
n'était point tempérée par un sentiment de respect pour la tradition. Ce q
était nécessaire pour achever le mouvement de la simplification orthog
phique et pour mener à bonne fin ce qu'on avait commencé avec tant
zèle, c'était un ouvrage systématique où il y eût une combinaison de de
éléments presque contraires: l'audace d'une simplification nettement ent
prise et la peur d'offenser le public. Seulement, comme il était défen
d'éditer un lexique avant la publication définitive du travail de l'Académ
Française, il était tout à fait impossible de publier un véritable dictionnai
français; aussi Richelet et Furetière ont-ils dû avoir recours aux éditeu
suisses et hollandais pour faire imprimer ce qui ne pouvait être publié en Franc

L'avertissement de la première édition du dictionnaire français de Richel
renseigne le lecteur clairement sur le système orthographique qu'il a suiv
„Touchant l'ortographe, on a gardé un milieu entre l'ancienne, et celle q
est tout à fait moderne, et qui défigure la langue. On a seulement retranc
de plusieurs mots les lettres qui ne rendent pas les mots méconnoissabl
quand elles en sont otées, et qui ne se prononçant point, embarassent
étrangers, et la plu-part des Provinciaux." On le voit, son système, lo
d'être rigoureux, ménage la chèvre et le chou et refuse toute innovation q
pût effaroucher ses lecteurs. Pour se faire une idée plus exacte du point
vue sur lequel il se place, il est utile de lire ce qu'il dit à propos de
consonne *f*, écrite *ph*: „Quelques-uns, en ortographiant les mots Grecs q
les Latins et les François écrivent par *Ph*, mettent une *F*, au lieu du *P*
et ils écrivent *Filis* pour *Philis*, *Filosofie* pour *Philosophie*. On ne ferait p
mal d'imiter ces Messieurs, mais cette manière d'ortographïer n'est pas bi
établië, et il n'y a pas même d'aparence qu'elle s'établisse si-tôt [3]. Dans
„Remarques" [4], il ajoute au mot *mast*: „on a oublié de dire qu'on écriv
*mast*, mais qu'il faloit prononcer *mât* long et comme si le mot s'écriv
sans *s*." A propos du mot *rescrit*, il dit: „J'ai ouï dire à de certaines ge

---

[1]) Voir F. Brunot, *Histoire de la Langue française*, IV, prem. partie, livre II.
[2]) Louis de l'Esclache, *Véritables règles de l'ortografe francéze, ou l'art d'aprandre peu de tans à écrire corêctemant*, 1668.
[3]) Voir l'édition de 1680, première partie, p. 318.
[4]) Chaque lettre est accompagnée d'une série de remarques correspondantes.

e croient fort habiles en langue *récrit*, mais tous les autres qui véritant parlent bien écrivent et prononcent *rescrit* en faisant sonner le *s*" [1]).
re pouvoir entrer, plus tard, dans le détail des principes qui ont Richelet à travers le labyrinthe de l'ortographe du XVIIe siècle; pour oment, je me bornerai à montrer comment il entend l'emploi de la nne double.

ns l'avertissement de l'édition primitive de son ouvrage, Richelet se once sur la suppression d'une lettre: „On retranche la plu-part des s doubles et inutiles qui ne défigurent pas les mots lorsqu'elles en sont chées." Dans cette formule, il y a deux restrictions: d'abord le mot part" et puis la dernière partie de la phrase: *„qui ne défigurent pas ots lorsqu'elles en sont retranchées"*; de là de nombreuses exceptions, contradictions inexplicables et des orthographes des plus illogiques. ainsi qu'on trouve *année* et *annuel* à côté d'*aniversaire* et *anales*, à côté de *fole*, *colloquer* et *colateral*, etc., bizarreries qui ne provienque de la volonté de simplifier le mot tout en ne le défigurant pas.

ilement le dictionnaire de Richelet préconise en premier lieu la simplion de l'orthographe; le respect de la forme traditionnelle du mot est daire. En cela, il se distingue nettement du dictionnaire de l'Académie année 1694, qui, au point de vue de l'orthographe de la consonne le, reste inaccessible à toute innovation et continue à se servir de enne méthode reçue „parmi tous les gens de lettres, parce qu'elle ayde re connoistre l'origine des mots. C'est pourquoy elle a creu ne devoir authoriser le retranchement que des particuliers, et principalement les meurs ont fait de quelques lettres" [2]). M. Brunot dan son *Histoire de ngue française* [3]) cite quelques mots où l'Académie a réduit quelques s doubles à des simples [4]), mais ces tentatives de simplification sont si qu'il est impossible d'y voir autre chose qu'une concession faite à e-cœur.

urot, au chapitre de la prononciation des consonnes doubles, montre ment que cette prononciation est indécise; quelques auteurs „posent en que, lorsqu'une consonne est double, les deux consonnes doivent avoir ne leur son distinct, par exemple, accoler, addition, affoler, aggraver, uer, ammoster, anneau, appliquer, arrouser, assaillir, attendre" [5]). D'autres mairiens enseignent qu'on prononce en général comme simples les onnes doubles [6]). Thurot établit une distinction entre les mots populaires part, et les mots savants et les noms propres de l'autre; dans les mots dernière catégorie, il va bien sans dire que la consonne double s'est sentir beaucoup plus longtemps que dans les mots populaires; l'orthoie, elle aussi, s'en ressent et les mots savants ont le plus souvent un eur bien plus artificiel que les mots de formation populaire. Seulement,

---

Voir l'édition de 1680, deuxième partie, p. 305.
Préface de l'édition primitive, p. e i j.
Brunot, *l. c.*, IV, prem. partie, p. 144.
*banderole, bricole, bonace.*
Thurot, *De la prononciation française depuis le commencement du XVIe siècle*, Tome II, III, Chapitre IV.
Thurot, II, 370—371.

la nature du lexique de Richelet ne permet pas de procéder de la mêm façon et d'établir une même division, parce que, sentant plus fortement besoin d'une réforme, son auteur a introduit des simplifications dans l'orth graphe des mots les plus divers.

Voici d'abord une série de mots qui permettent de se faire une idée système appliqué dans le dictionnaire de Richelet; ce sont des mots, pris hasard, où il y a retranchement d'une des consonnes doubles:

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *abatre* | *apareil* | *bifer* | *colier* | *Holande* |
| *afaire* | *apétit* | *bufet* | *diférer* | *hote* |
| *aler* | *aporter* | *bufle* | *éficace* | *hute* |
| *alonger* | *atirer* | *cole* | *fole* | *ocasion* |
| *anales* | *bale* | *colégue* | *folement* | *sote* |
| *aniversaire* | *balet* | *colet* | *grater* | *vile.* |

Le dictionnaire de l'Académie [1]) écrit tous ces mots avec la consonne doub

En premier lieu, je signalerai les groupes qui persistent, ensuite ceux q tantôt persistent, tantôt perdent un de leurs éléments, et, enfin, ceux d' un des deux éléments a complètement disparu.

## I. Consonnes doubles qui persistent.

### A. *La consonne double derrière la lettre* e.

Aux XVIe et XVIIe siècles, la notation des différentes espèces de *e* indécise; ce n'est qu'au XVIIIe siècle qu'elle est devenue générale. Richel qui en fait d'orthographe, était novateur, reste en arrière des autres auteurs l'époque, quant à l'emploi des différents accents. Il ne se sert de l'accent gra qu'à titre d'exception et pour marquer la prononciation de l'*e* ouvert actu il se sert de l'accent aigu, de l'accent circonflexe, ou bien il ne don aucune notation, p. e. *accés*, *fête*, *paupiere* [2]). Il y avait cependant enco d'autres moyens d'indiquer que la lettre *e* avait un son plus ou moins ouve on doublait tout simplement la consonne suivante. Thurot cite des exempl de ce moyen, datant déjà du XVIe siècle, en s' appuyant sur Peletier, q dit: „pour esprimer l'*e* de la seconde silabe de tristesse, qui êt clér, il n'i autre moyén que de mètres après, pour lui donner son" [3]). Une observati analogue se trouve dans une citation du *Dictionnaire des rimes françois* de Lanoue: „Cette terminaison se deuroit escrire de droit avec une *l* seu mais pour ce que nous n'avons point d'*e* avec quelque marque particuliè pour estre prononcé comme la diphtongue *ai*, il faut ici adiouster ceste qui luy baille ceste vertu" [4]). Une même raison a probablement ame Richelet à se servir constamment de la consonne double derrière *e*; il préféré sacrifier ici un de ses principes de simplification que de courir danger que la suppression d'une consonne eût changé la nuance particuliè qu'avait le son dans cette position.

---

[1]) Dans la première édition de 1694.

[2]) Voir Rosset, „*Les Origines de la prononciation française*", II, chap. III. Voir égalem Thurot, I, p. 43.

[3]) Thurot, I, p. 39.

[4]) Thurot, I, p. 39—40. A propos de la terminaison *elle*.

ci des exemples:

| | | | |
|---|---|---|---|
| *antenne* | *comette* | *guerre* | *nouvelle* |
| *apeller* | *elle* | *méridienne* | *planette* |
| *belle* | *fillette* | *mettre* | *renne.* |
| *celle* | | | |

emarquer les orthographes suivantes:
*modelle* et *modéle*, *miette* et *miéte*, *jetter* et *jéter*, *dette* et *déte*.
*cellules* — „petits trous qui sont dans les gateaux des mouches."
*célule* — „la chambre du dortoir où couche le religieux."
mots commençant par *eff*, perdent l'élément *f*: *éfacer*, *éficace*, *éfleurer*, *éfusion*, etc. [1]). D'ailleurs il est à noter que la consonne double *ff* ne ncontre pas dans le dictionnaire de Richelet, même dans les mots où précède: *coèfe*, *grêfe* [2]).

*La consonne double* **rr**.
prononciation de l'*r* double s'est fait sentir jusqu'en la dernière moitié VII^e siècle; Thurot en cite plusieurs témoignages, s'appuyant sur les s Du Val, Behourt, Mermet, Godard, Maupas, Giffard, Vaugelas et et [3]). Vers la fin du siècle, il paraît que les avis sont partagés, quelques-ont sentir la consonne double, tandis que d'autres la négligent; seule-il paraît que dans des mots de formation savante et dans quelques s verbales, comme le futur et le conditionnel, la double *r* continue à e sentir.
elet ne se prononce pas nettement sur cette question, mais du fait continue à se servir constamment de la graphie *rr*, on pourrait déjà re qu'il est d'avis que le *rr* doit se prononcer. Il y a encore d'autres s qui consolident cette conclusion: derrière les mots de la colonne dit: „Les mots de cette colonne qui s'ecrivent par une *R* double, se ncent comme s'ils n'avoient qu'une seule *R*. Mais elle se prononce ent" [4]). A propos du mot *équarir*, il ajoute: „prononcez *équarir* e comme s'il y avoit *équarrir* [5]), ce qui montre qu'il admet l'existence prononciation de la consonne double.
formément au système de rapprocher l'orthographe, autant que possible, prononciation, Richelet n'a donc pu simplifier la graphie *rr*.
mples:

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *racher* | *arrêt* | *barre* | *irrégulier* | *irriter* |
| *ranger* | *arrière* | *carrierre* | *irréparable* | *narration* |
| *rerages* | *arriver* | *horreur* | *irrévocable* | *narrer.* |
| *res* | | | | |

emarquer l'orthographe du mot *courier*.

*La consonne double* **ss**.
ique quelques auteurs du XVI^e siècle aient essayé de ne se servir de

---

suppression de *f* est composée par l'acccent aigu.
ir sous la rubrique *ff*.
urot, II, p. 372.
chelet, édition 1706, p. 75.
chelet, édition 1706, p. 332.

la graphie *ss* que dans les mots où la consonne double se prononçait, peut bien dire que l'orthographe de *ss* persiste généralement. Thurot quelques exceptions qu'il a trouvées dans Poisson: *noblése*, *sagése*, *rich* à côté des mots suivants: *messe*, *princesse*, *métresse*, où la double *s* étymologique et où elle s'est fait sentir probablement [1]).

Richelet ne supprime jamais la consonne double *ss*:

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *assassiner* | *bassin* | *fisse* | *passer* | *rudesse* |
| *assaut* | *casser* | *messe* | *pardessus* | *tâsse* |
| *assurer* | *fasse* | *noblesse* | *presse* | *vitesse.* |

D. *La consonne double* **mm**.

Il est à noter que Richelet ne se sert jamais de la graphie *mm* dans terminaison des adverbes en *-amment* et *-emment*: il écrit *confidenm constanment*, *éléganment*, *prudenment*, *violenment*.

Il faut également remarquer l'orthographe des mots suivants:

| | | | |
|---|---|---|---|
| *enmailloter* | *enménagement* | *enmener* | *† enmiéler* |
| *enmancher* | *enménager* | *† enmenoter* | *† enmitoufl* |
| *enmantelé* | *s'enménager* | *† enmessé* | *enmuseler* |

Derrière le mot *racommoder*, il ajoute: „prononcez *raconmodé*". Ici, il tenir compte du fait que la voyelle qui précédait le groupe était certai ment encore nasale.

Presque partout ailleurs, Richelet conserve la graphie *mm*. Dans tous mots que Thurot a trouvés écrits avec *m* simple, Richelet a gardé la c sonne double. A propos de la prononciation des groupes *onn*, *omm*, Thu cite le mot *chomer*, écrit quelquefois *chommer*; Richelet écrit égalem *chomer* [2]). J'ai trouvé encore dans le lexique de Richelet les mots *mo momerie* et *omelette* qui, aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, présentent quelque la graphie *mommie*, *mommerie* et *ommelette*. Quant aux autres mots, Rich garde la notation *mm*:

| | | | |
|---|---|---|---|
| *bremme* | *épigramme* | *homme* | *immémorial* |
| *commander* | *femme* (prononcer famme) | | *immeubles* |
| *comme* | *gomme* | *immaculé* | *immobile* |
| *commencer* | *gommeux* | *immancable* | *immoler* |
| *commerce* | *grammaire* | *immatriculer* | *somme* |
| *commettre* | *hommage* | *immédiat* | *sommeil.* |

II. Consonnes doubles qui tantôt persistent, tantôt perden un de leurs éléments.

A. *La consonne double* **nn**.

Voici quelques simplifications que j'ai trouvées:

| | | | |
|---|---|---|---|
| *anexer* | *anonce* | *énemi* | *panader* |
| *aniversaire* | *baniere* | *énemie* | *païsane* |
| *anoblir* | *banir* | *manequin* | *pane.* |

---

1) Thurot, II, p. 386–387.
2) Thurot, II, p. 524.

signale les deux graphies pour:
*nales — anales, colonne — colone, panneau — paneau, vanne — vane, ner — vaner, pennache* („voiez *panache*" [1]).
noter l'orthographe des mots suivants [2]):
*tonne, condannable, condannation, condanner, solennel* (et *solemnel*) à de: *automnal, calomnier, indemniser, indemnité, insomnie.*
série de mots où *nn* persiste est assez grande:

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *anneau* | *artisanne* [3]) | *consonne* | *honneur* | *soutanne* |
| *année* | *baronne* | *chienne* | *innocent* | *tonne* |
| *Annette* | *bonne* | *donner* | *innombrable* | *tonnerre* |
| *annotation* | *cabanne* | *ennuïer* | *innover* | *tonnine* |
| *annuel* | *canne* | *filigranne* | *manne* | *triennal.* |
| *annuler* | *connoître* | *honnête* | *printannier* | |

*La consonne double* **ll**.
uoique le dictionnaire de l'Académie de l'année 1694 dise à propos de double: „dans tous les autres endroits où l' L est double, et n'est point édé d'un *i*, elle ne sonne pas plus fort que si elle étoit simple: *aller, uer, balle, colle, bulle*" [4]), il paraît que la prononciation de l' *l* double fait sentir souvent au XVIIe siècle. Thurot cite de nombreux exemples ette prononciation et l'orthographe du lexique de Richelet lui en fournit ent des preuves. Richelet maintient l'orthographe *ll* surtout dans les savants, bien que j'aie trouvé: *soliciter, solicitude, colateral, colation.*
est à noter qu'il ne se sert jamais de l'orthographe *lli*, pour noter *nouillé: clinqualier, cuilier, groselier, marguilier, quinqualier* [5]).
ici des exemples de l' *l* simple et double:

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *alaiter* | *alonger* | *colateral* | *nulement* | *solicitude* |
| *aléger* | *alouëtte* | *colation* | *nulité* | *tranquile* |
| *alégre* | *alumer* | *cole* | *pululer* | *vile* [6]) |
| *alée* | *bale* | *fole* | *soliciter* | *vilage.* |
| *aler* | *bule* | | | |
| *allobroges* | *collateur* | *collation* [7]) | *illégitime* | *illusion* |
| *allusion* | *collecte* | *colloque* | *illuminer* | *illustre.* |

*libeller* et *libéler, malléable* et *maléable, pallier* et *palier, pelle* et *péle.*

## II. Consonnes doubles qui perdent un de leurs éléments.

*La consonne double* **bb**.
après le témoignage de Thurot [8]), on a rarement fait sentir les deux *b*; e *gibbeux, gibbesière, gibbet* et *gibbier.* Aussi Richelet, conforme à son me, a-t-il partout supprimé un des éléments de cette consonne double: *aïe, ahé, abesse, rabin, savat.*

---

Richelet, II, p. 145.
Nyrop, *Grammaire Historique de la Langue Française*, I, 313.
A remarquer l'orthographe de *courtisane* à côté de celle de *artisanne*.
*Dictionnaire de l'Académie*, 1694, I, p. 621.
A remarquer: *conseiller, oreiller, quiller*, etc.
Il écrit aussi *ville*.
*colation* = „léger soupé"; *collation* = „le don qu'on fait d'un bénéfice vaquant"
Thurot, *l. c.*, II, p. 390.

B. *La consonne double* **pp**.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *apareil* | *apliquer* | *grape* | *oprimer* | *suposer* |
| *aparoître* | *aporter* | *haper* | *oprobre* | *suprimer* |
| *apeler* | *aprendre* | *hupe* | *suplément* | *trape* |
| *aplaudir* | *aprocher* | *nape.* | | |

C. *La consonne double* **cc**.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *acabler* | *acorder* | *acourir* | *acusatif* | *bacante* |
| *aclamer* | *acoster* | *acroître* | *bacaloreat* | *ocuper* |
| *acolade* | *acoucher* | *acroupir* | *bacanales* | *sucomber*[1]. |
| *acommoder* | | | | |

Il conserve la graphie *Bacchus.*

D. *La consonne double* **gg**[2].

*agraver.*

E. *La consonne double* **dd**.

Il n'y a que le mot *addition* où l'on trouve les deux *d.* Dans la premiè édition, je n'ai pas trouvé le mot *reddition,* ni *rédition*; dans l'édition d 1706, je trouve *rédition.*

F. *La consonne double* **tt**.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *atendre* | *atique* | *carote* | *goute* | *hute* |
| *atentat* | *atirer* | *chate* | *grote* | *literal* |
| *atester* | *batre* | *date* (fruit) | *hote* | *literature.* |

Comme la consonne double persiste derrière la lettre *e,* il va bien sa dire qu'il écrit: *coquette, lettre, mettre,* etc.

Il a gardé l'orthographe *tt* dans le mot *guttural.*

C. *La consonne double* **ff**.

Même derrière la lettre *e,* Richelet applique sa simplification et écrit *coè grêfe, grêfer, grêfier.*

Exemples:

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| *afaire* | *bufle* | *dificile* | *éfort* | *grife* | *ofusqu* |
| *afection* | *coèfe* | *diforme* | *éfronté* | *ofenser* | *piafer* |
| *bifer* | *difamateur* | *difus* | *éfusion* | *ofice* | *sifler* |
| *bufet* | *diferent* | *éfet* | *étofe* | *ofrir* | *soufrir* |

Thurot[3]) croit que la double *f* ne s est pas prononcé au XVI^e siècle; il trouvé un témoignage isolé du contraire chez H. Estienne, qui prétend q les deux *f* du mot *affection* se prononcent.

Ainsi, sur les *douze* combinaisons de consonnes doubles, Richelet a appo des simplifications catégoriques dans *huit* groupes; pour les consonnes *m nn* et *ll,* il hésite et n'applique que très arbitrairement ses principes

---

1) Il va bien sans dire qu'il garde la lettre double dans: *accident, accent, accès,* etc.
2) Il maintient la graphie *gg* dans des mots comme: *suggérer, suggestion,* etc.
3) Thurot, *l. c.,* II, p. 338.

orme, d'où l'on peut conclure que la prononciation de ces groupes n'était s encore bien établie; quant aux groupes *rr* et *ss*, il a fait, tout simple-nt, une concession que la prononciation contemporaine lui dictait mellement [1]).

*Amsterdam.* W. VAN DER WIJK.

---

## AS SUFFIX *-SCHAFT* (ENG. *-SHIP*, NL. *-SCHAP*) NACH URSPRUNG UND ENTWICKLUNG; *WIRTSCHAFT, WIRT.*

### I.

Der Wunsch, die Bedeutung des Wortes *Wirtschaft* einmal einwandfrei klären zu können, führte mich zu einer eingehenderen Untersuchung des ffixes *-schaft.*

A. Wo H. Hirt in seiner *Etymologie der nhd. Spr.* [2]) von den bezüg-hen Zusammensetzungen spricht, sagt er nur: „Die Grundbedeutung des ffixes ist nicht so klar wie die von -heit" und zitiert dann aus *Wilmanns* [3]): ie bezeichnen mehr die Tätigkeit, den Zustand, das Verhalten und das rhältnis, und daraus entwickelt sich früh ein kollektiver Sinn." Dagegen st man bei Paul [4]): „Die Wörter auf *-heit, -keit, -schaft, -tum* sind *früher sentlich gleichbedeutend*", ferner [5]): „-schaft ist ursprgl. selbständiges Wort = eschaffenheit", zu „schaffen"; die Zuss. mit -schaft sind daher *ursprünglich stands*bezeichnungen."

Da für die *ältesten* Zusammensetzungen unbedingt eine *einheitliche* Be-utung des Suffixes angenommen werden muß [6]), so müßte man Wörter e ahd. bota-scaf, lant-scaf etc. zu erklären suchen, indem man auf eine rmeintliche *Beschaffenheit* des Boten (?), des Landes, oder mit Wilmanns f eine *Tätigkeit* des Landes (?), des Boten hinzuweisen sucht.

Damit hätte man dann -„schaft" in der heute noch üblichen Weise, wobei n den ersten Bestandteil des Kompositums als Genitivus subjectivus auffaßt, m Grundwort in Beziehung gesetzt.

Die beiden angeführten Beispiele zeigen nur zu deutlich, daß ein solches rfahren *nicht richtig* sein kann.

Welche *einheitliche* Funktion dem Suffix-„schaft" nun ursprünglich zuzuer-nnen ist, soll in folgendem gezeigt werden.

Wie „*Fall*" zu „fallen", „*Lauf*" zu „laufen" etc., hat *ahd „scaf"* als *men actionis* zu „scepfen (scaffan)" zu gelten. Da nomina actionis dadurch stehen, daß die Tätigkeit unter der Kategorie des Dinges aufgefaßt wird [7]), wird eine gründliche Betrachtung sich erst der Bedeutung des Verbums haffen" zuwenden müssen, um über das Substantiv zur Klarheit kommen können.

---

Voir le chapitre des *Lettres Doubles* dans *Les Observations sur l'Ortographe Française* Didot. Paris, 1868.

S. 83.

*D. Gr.* II § 293, 2.

*Prinzipien* § 177.

*Prinz.* § 70 und *D. Wb.*

*Prinz.* § 240.

*Prinz.* § 256.

Got., wgerm., anord. als „skapjan; scepfen, scyppan, sceppen; skeppa" für das Gemeingerm. nachgewiesen, charakterisiert sich „schaffen" als urgerm. Besitztum, das auf eine idg. Wurzel „scab"-zurückweist.

Wo man nun „vielfach Wechsel der idg. Verschlußlaute beobachtet, derart, daß in der Ursprache Mediae und Tenues nebeneinander bestanden haben müssen" [1]), so sind wir berechtigt, lat. scab-ere „schaben, kratzen" und alat. scap-res „schäbig, rauh" u. s. w. zueinander zu stellen [2]).

Als einheitliche Bedeutung der idg. Nominalwurzel bietet sich dar: „rauh, uneben", vgl. lat. scab-er „rauh", (von der Haut, daher) „krätzig", lit. skab-us „scharf".

Als Bedeutung der Verbalwzl. ergibt sich: „das Rauhe, Unebene an einem Dinge entfernen"; gemeinidg. lat. scab-ere „kratzen, reiben", griech. σκάπ-τω „graben" [3]), lit. skabéti, „kauen, schneiden", skópti „aushöhlen" u. s. w.

Die verschiedenartigen Differenzierungen wandern mit in die urgerm. Zeit, zu der hin sich altes scab- zu scap-, altes scap- zu scaf-, bezw. scaƀ- entwickeln. Die durch die idg. Verbalwurzel ausgedrückte Tätigkeit ist *Arbeit.* Diese nahm natürlich je nach den zu bearbeitenden Gegenständen eine bestimmte, *spezielle* Form an. Die urgerm. Epoche entscheidet sich nun nach dem Ausweis der gemeingerm. Dialekte dafür, die *speziell geartete* Tätigkeit der Form auf -f (ƀ), idg. -p-, zuzuweisen, bezw. zu erhalten. Vgl. got. ahd. scaban, ags. sceafan, anord. skafa;

Die *Beobachtung*, daß als Folge des speziellen Tuns der Gegenstand, den es traf, in seinem Aussehen, seiner Form, Gestalt *verändert*, in der Tat also der einzelnen *Absicht* gemäß zu etwas dem bestimmten Zwecke entsprechenden Neuem *gemacht* wurde, wird entscheidend gewesen sein für die Festlegung der Bedeutung der Form auf -p- (idg. -b-). In gemeingerm. Übereinstimmung erweist sich diese Bedeutung als: „ein Ding *durch wie auch immer geartete Tätigkeit machen*, hervorbringen" [4]).

Die Bedeutung der *schwachen* Nebenform, ahd. scaffôn, ergibt sich unmittelbar aus ihrer *denominativen* Entstehung als „Form geben".

Die Tatsache nun, daß für ahd. scepfen die allgemeine, die *Gattungs*bedeutung gilt, schließt keineswegs aus, daß sich eine *Art*bedeutung damit verknüpft hält [5]).

Gemeingerm. scap-jan *bleibt* Gattungsverb in der einzelsprachlichen Entwicklung. Und es erwies sich als so stark, daß es eine Zeitlang andere verdrängen konnte, wie z. B. ahd. *tuon* und *wurchan*. Ist dies auch hinlänglich bekannt, so ist es doch im Hinblick auf unsern Zweck nützlich, aus der

---

1) Kluge, *Vorgesch. d. altgerm. Dial.* § 34.
2) Vgl. Feist, *Etym. Wb. d. got. Spr.*
3) d. h. die Erde an bestimmter Stelle *fortscharren*, um z. B. etwas *ein*zuscharren etc.
4) got. gaskapjan, ahd. scepfen (scaffan), anord. skeppa etc.
5) durch „haurire" wiedergegeben. Die Erklärung scheint nicht schwierig. Eine einfache *Beobachtung* lehrt, daß, wenn man die Erde wegscharrt, *um ein Loch zu machen* (griech. σκάπ-τω, lit. skób-ti), man sich bückt, den Arm nach unten streckt und die Hand krümmt hohl macht, um jedesmal eine Handvoll Erde wegzuräumen. Gebraucht man ein *Gerät*, so wird dies vorzugsweise in der Form der gehöhlten Hand benutzt (als *„Schabe"*, Schüppe etc.) Die beschriebene Bewegung führt auch der aus, der einem Behälter (Erdloch, Faß, Strombett) *Wasser entnimmt!* Gleicher Vorgang, gleiche Benennung! Das *Schöpf*gerät ist auch *Trink*gerät! Vgl. lat. scap(h)ium *„Trink*schale", ahd. *skif „Trink*gefäß".

Fülle der Beispiele einige herauszugreifen, sowohl für das Aufsaugen der Artverben, als das Verdrängen anderer Gattungsverben:

*Ahd. Glossen*[1]): editio = { cauuerch / cascaf ; edito loco = { cauuorahtemero steteo / cascafanero steteo

ibid. edidit = { capar vel narravit, composuit / scaffota

Isidor[2]): duoemes mannan . . . . . endi got (*chiuuorahta*, chiteda), giscuof mannan . . . .

ibid. ad cuius imaginem conditus (factus, creatus) homo? = zi huues chiliihnissu uuardh man chiscaffan?

Hymnen[3]) III. 4 informet actus = kaskafôe katâti

Hymnen XXIV. 2 Qui mundi in primordio } ther ueralti in frumiscafti
Adam plasmasti hominem } Adaman kaskuofi man.

*Mhd.*[4]) einen lieb und trût tuon Büchl. 1, 1286
mich tuot ir anblic vrô Licht. 535, 33
si worchten sich vrî Livl. M. 1276
daz er schüefe sâ zehant die liute froelich Walb. 1188
einen ledig schaffen Chr. 2, 264, 22.
er schuof die christenheit gemêret Chr. 8, 400, 14.
swer diser gepote dehains schaffet zerbrochen Np. 67.
daz schuof den risen stille ligen Krone 10038.

Die Natur des Verbs dürfte hiermit hinreichend deutlich gemacht sein.

Wir haben oben „scaf" als nomen actionis bezeichnet. Ein nomen actionis bezeichnet den erst- bezw. einmaligen Vorgang, sowie eine dauernde wiederholte Tätigkeit. Ich zitiere Paul[5]): „Und es ist wieder die Bezeichnung der dauernden, wiederholten Tätigkeit, die zum Verlust des Charakters eines nomen actionis führt. Es entwickelt sich daraus die Bezeichnung eines bleibenden Zustandes; von hier aus ist dann auch eine Weiterentwicklung zu Dingbezeichnungen möglich, wie schon § 70 gezeigt ist." Man vergleiche hierzu die Entwicklung von scaf:

„scaf" = „Schöpfung" als körperliche Tätigkeit; „Schöpfung" als Resultatsbezeichnung, wie wir heute z. B. ein Denkmal eine „Schöpfung" nennen, Geschöpf, Gestalt, Form, Beschaffenheit; „Schöpfung" als geistige Tätigkeit, Anordnung, Befehl; Schicksalswille, Geschick u. s. w.

Die Anwendung zur Bezeichnung des „Geschaffenen" erklärt aufs beste das spätere -t- (*ahd.* scaft; *ags.* sceaft neben sceapu, scipe), das, als Suffix des Part. Praet. aufzufassen, die passivische Verwendung des nomen actionis besonders deutlich durchscheinen ließ.

Muß es nun aber nicht befremden, wenn Paul in dem genannten § 70 der *„Prinzipien"* aus der Fülle der Bedeutungen eine einzige – „Beschaffenheit" – herausgreift, für diese das Recht beansprucht, die für Zusammen-

---

1) Braune, *Adh. Lsb.* S. 2.
2) Braune *a. a. O.* S. 14 f.
3) Br. a. a. O. S. 33.
4) Zitiert nach Lexer *Mhd. Hwb.*
5) Prinz. § 256.

setzungen entscheidende gewesen zu sein, und also behauptet, die anfängliche Bedeutung des Suffixes -scaf(t) sei „Beschaffenheit"? Stellen wir hierzu Pauls oben angeführten Satz „Die Wörter auf -heit und -schaft (und -tum) sind früher wesentlich gleichbedeutend", so können wir ihm aus einer dritten Behauptung den kräftigsten Einwand entgegenhalten, aus *Prinz.* § 241: „Wir dürfen sagen, daß ein Suffix als solches untergegangen ist, sobald es nicht mehr fähig ist, zu Neubildungen verwendet zu werden." Die Richtigkeit dieser Behauptung steht sicher zur Genüge fest. -heit ist aber ahd. mhd. ein recht kräftiges Suffix. Welche Notwendigkeit hätte nun wohl vorgelegen, es durch ein anderes wesentlich gleicher Bedeutung, -schaft, da zu ersetzen, wo -heit ebenso am Platze gewesen wäre!

Es scheint an der Zeit, nunmehr die Problemfrage zu stellen:

Wenn „Beschaffenheit" nicht gut als ursprüngliche Bedeutung (wenigstens nicht als einzige) des Suffixes -schaft gelten kann, welche andere ursprüngliche Bedeutung kommt ihm dann (vielleicht außerdem noch) zu?

Wir haben die Frage bewußt vorsichtig formuliert. Denn: 1) die *Fähigkeit,* zu Verben nomina actionis zu bilden, ist zu allen Zeiten vorhanden.

2) *Jede Zeit bildet* neue Verben *und* zu ihnen *nomina actionis:* Als *Neu*bildung darf aber auch ein altes Verb gelten, das neben der *alten* eine neue Bedeutung entwickelt, sich innerlich erneuert hat!

Und auch für ein solches Verb mit neuer Bedeutung muß prinzipiell die Möglichkeit gelten, daß es ein eigenes nomen actionis bilden kann.

Zum Beweise folgendes Beispiel: Zu „fallen" = „niederstürzen" bilden wir das nomen actionis „der Fall" = „der Sturz". Aus einer bestimmten Anwendung heraus, z. B. „Die Gründung von Handelsschulen fällt in die Regierungszeit der Königin Wilhelmina", nimmt „fallen" die Bedeutung an: „vor sich gehen", „sich ereignen". Zu dieser aus Bedeutungsdifferenzierung hervorgegangenen „Neubildung" schuf man das nomen actionis „der Fall" = „Vorgang, Ereignis"!

Das Wort „Vorgang" selbst ist wiederum ein Beleg dafür, daß auch zusammengesetzte Verben jeder Art – wobei also das erste Glied jeder Wortart entnommen sein kann – substantiviert werden können, wodurch Nomina und, je nach der Wortart des ersten Gliedes, Komposita aller Art entstehen (der Achruf, der Vorfall, die Wohltat, der Kupferstich etc.).

Und auch in „Vorgang" vereinigen sich wieder zwei begrifflich zu trennende „actiones" durch das Mittel der Bedeutungsdifferenzierung des Verbs: Vgl. „Mit dieser Benennung folgen wir dem Vorgange Grimms" (Grimm „ging voran"); aber: „Was für ein Vorgang spielt sich denn da ab? (Was „geht" da „vor" = „geschieht"!).

Die vergleichende Beobachtung konstatiert also die Tatsache, daß sich ein Wort als mehrfaches nomen actionis darbieten kann, daß sich in einem Worte mehrere „Handlungen" vereinigen können.

Es ist hinreichend bekannt, daß auch unser „schaffen" schon in ahd. Zeit auf Grund der verschiedenartigsten Anwendung sich in seiner Bedeutung verschiedentlich differenziert hat. Daraus folgt, daß schon ahd. skaf als nomen actionis den Begriff mehrerer, von einander verschiedener Handlungen in sich vereinigen konnte; ferner, daß da, wo eine syntaktische Verbindung mit

dem Verb „schaffen" als Einheit empfunden werden konnte, leicht Substantivierung eintreten konnte[1]).

Damit wäre gleichzeitig zumindest die Möglichkeit gegeben, daß auch scaf(t) in den verschiedenen Zuss. auf *verschiedene* Actions-Bedeutungen des selbständigen Nomens zurückginge!

Wo nun bewiesen sein dürfte, daß sich ein nomen actionis immer wieder als solches *erneuern* kann, muß es da nicht erstes methodisches Prinzip sein, bei der Betrachtung derjenigen vermutlich ältesten Zuss., in denen das spätere Suffix als zweites Glied auftritt, die *lebensfähig gebliebene älteste* Bedeutung des nomen actionis als Bedeutung des zweiten Gliedes anzusetzen?

Mit der Deutung „Beschaffenheit" setzte *Paul* das Endergebnis der Bedeutungsentwicklung von „-scaf" ein, während die *anfängliche* Bedeutung immer noch existiert.

Des von Paul, *Prinz.* § 240, über die Entstehung der Suffixe Gesagten stets eingedenk, formulieren wir: *Die ältesten scaf-Zusammensetzungen müssen, wenn in ihnen -scaf nomen actionis sein soll, zurückgehen auf syntaktische Verbindungen mit „schaffen", die als Einheit empfunden, daher substantiviert werden können.* Berücksichtigen wir dabei gebührend die Tatsache, daß „schaffen" die nachgewiesene Fähigkeit hat, Gattungsverben ähnlicher Bedeutung zu verdrängen, so dürfen wir behaupten: Läßt sich zu mehreren scaf-Zuss. noch die entsprechende syntaktische Verbindung nachweisen, so ist auch da, wo nur das Kompositum belegt ist, das *Ansetzen* einer entsprechenden Verbindung berechtigt, ja notwendig, um das Auftreten der Analogie zu erklären. Damit können wir denn dazu übergehen, zu unsern Ausführungen die „Probe zu machen", und wir greifen aus den bei *Graff*[2]) zitierten Zuss. zur Eröffnung der Reihe heraus

*1)* das interessante *ahd. „wini-scaf"*, (ags. wine-scipe) = *„amor"*, *„foedus"* wini = Freund; die *Grundbedeutung* wäre demnach *„Freundschaffung"*, die zugehörige syntaktische Verbindung etwa *„sich einen (zum) Freund machen"*. Daß diese Verbindung wirklich existiert hat, wird bewiesen durch *ahd. „wini-scaffender"*[3]), als dessen Übersetzung in St. Gall. Gloss. „pactus", mercatus" für klass. lat. „pactor", „mercator" erscheint, also „Vermittler, Handeltreibender". Der römische Händler *macht sich den Germanen zum Freund*, indem er ihm z. B. Wein bringt. Auf Grund des *Gastrechts* zuerst erhält er ein Gegengeschenk, dessen Art natürlich dem Wunsche des „caupo" gemäß bestimmt wird. Die Abschätzung des *Wertes* wird bald Hauptsache, und der anfänglich ausgebeutete, nun aber gewitzigte Germane wird erst dann *Freund*, wenn das Feilschen zu einem „Pakt" geführt hat. Damit verliert „wini" die hohe ethische Bedeutung und wird unser *„Geschäftsfreund"*. Ist der Pakt durch Handschlag bekräftigt, so ist auch diese besondere Art der „Freundmachung", „wini-scaf" beendet.

*Wie das Simplex scaf*, so bezeichnet auch *wini-scaf* das *Resultat* der Tätigkeit, nämlich *a)* den geschaffenen *Zustand*, *b)* das bewußt Erstrebte, *absichtlich Geschaffene.*

---

1) Vgl. Aufsatz, Nachsatz, Preissatz, Schriftsatz u. s. w.
2) *Ahd. Sprachschatz* VI, S. 452.
3) Vgl. modernes „Proselytenmacher".

*Zusammengefaßt* bezeichnet also wini-scaf α) die *Tätigkeit*, das *Verhalten*, wodurch man sich Freunde „schafft": „amor"; β) *den Zustand* des *„Freund-Seins"*, der Freundschaft, Ehefreundschaft, Liebe, speziell Geschäftsfreundschaft; γ) die erstrebte Übereinkunft, das Bündnis, „foedus".

In der gleichen Weise bezeichnen die Tätigkeit und das dadurch erzielte Resultat *2*) ahd. huorwini-scaf = „scortatio" *3*) ahd. vriuntscaf (ags. freondscipe), ahd. trûtscaf[1]); Gegenteil: unvriunt-, fîantscaf[2]); *4*) ahd. holtscaf[3]); *5*) ahd. bolganscaf[4]) zu „bolgan" = erzürnt; *6*) ahd. bruoderscaf „Verbrüderung", „fraternitas"; vgl. u. 16; *7*) ahd. (vor-)munt-scaf, „Schutzverleihung"; „Vormundschaft, Kuratele"; „defensio"[5]). Stark kennzeichnen sich noch als nomina actionis *8*) *mhd.* bürgel-, und gewer-schaft[6]). *9*) ahd. gewiz-scaf (ags. gewit-scipe) zu „gewiz", „scientia, intellectus", also „Zeugnisablegung", „Zeugnis", „testimonium."

(*Fortsetzung folgt.*)

*Rotterdam.* Dr. E. E. J. Messing.

---

# REALIEN ZU WALTER[7]) VON DER VOGELWEIDE.

Bei der Erklärung der Sprüche Walters von der Vogelweide begegnen nicht selten sachliche Mißverständnisse und Verwechslungen, die das richtige Verständnis der Sprüche beeinträchtigen, die aber bei den vielen Wahlen und Krönungen, die hier in Betracht kommen, nicht gerade wundernehmen können.

Wer hatte zu wählen, wer zu krönen, wo wurde gewählt, wo gekrönt, wann war die Königswahl rechtsgiltig, wer war König und wer Kaiser? Ich glaube, daß diese Fragen eine schärfere Beleuchtung vertragen, als ihnen in den Büchern über Walter gewöhnlich zu Teil wird.

Den Kundigen nichts Neues, Studierenden aber eine vermutlich willkommene Handhabe: das möchte folgende Zusammenstellung bieten.

## § 1. DIE DEUTSCHE KÖNIGSWAHL.

Vgl. Theod. Lindner, *Die deutschen Königswahlen und die Entstehung des Kurfürstenthums.* Lpz. 93.

Seit den Karolingern wurde die Nachfolge des deutschen Königs bestimmt durch das Erbrecht, „getragen von dem Vorschlage des Vorgängers und der Zustimmung der Fürsten" (Lindner S. 25). Zwar wurde die Giltigkeit des Erbrechtes zuweilen unterbrochen und die Wahl in den Vordergrund gedrängt,

---

1) vgl. mhd. „einen *lieb* und *trût* tuon", *daher* auch *mhd.* „liepschaft"!
2) noch heute: „ich habe *ihn* mir *feind* gemacht"!
3) Vgl. *Vorauer Alex.* (Piper, *Spielmanns dichtg.* II) V. 630, 656, 1386; *Nibelgn* (Bartsch) 1323,2
4) vgl. mhd. blî(de)schaft, nnl. blijdschap.
5) vgl. ferner mhd. muntborschaft, leit-, gêrhab-schaft.
6) Vgl. *Trierer Capitulare* (Braune, *Ahd. Lsb.*): burigun *gedûe*, geweri gedûe. *Anmerkg* Der nachdrückliche Hinweis auf die Beschränktheit des Raumes zwingt mich, nur zu zitieren
7) Warum diesem Namen heute noch immer ein h eingefügt wird, ist mir nicht ersichtlich Das Mittelalter schrieb Walter (gewöhnlich) ohne h, desgleichen auch wieder unsere neuest Rechtschreibung. Also.

ann aber trat allemal ein Rückschlag ein und das Erbrecht erhielt ein so roßes Übergewicht, daß das Zustimmungsrecht der Fürsten zur leeren Form erabsank, besonders dann, wenn bei Lebzeiten des Vorgängers die Nachlgefrage geregelt (der Nachfolger „designiert") wurde. Letzteres war im ächsischen und anfänglich (bis zur Wahl Rudolfs von Schwaben) auch im alischen Hause die Regel.

Die Designationen geschahen an sehr verschiedenen Orten. „Auch für ie Wahlen wurden verschiedene Plätze beliebt: Konrad I. in Forchheim, Heinrich I. in Fritzlar, Heinrich II. in Mainz, ebenso Konrad II. und Lothar; er Wahltag für Konrad III. war ebenfalls nach Mainz ausgeschrieben, doch urde er in Koblenz gewählt und darauf in Bamberg von der Mehrzahl der ürsten anerkannt; Friedrich I. in Frankfurt. Von den Gegenkönigen wurde udolf von Schwaben in Forchheim, Hermann in Ochsenfurt bei Würzburg ufgestellt".

Die Wahlen wurden grundsätzlich auf fränkischem Boden vollzogen. „Ihre eitaus größte Zahl fällt auf Mainz, seit Heinrich II. galt offenbar diese Stadt s zuständig. Nur Friedrich I. wich von der Regel ab" (ib. S. 63).

Ein ausschließliches Wahlrecht oder auch nur das Recht einer Vorwahl urch (7) Kurfürsten, wie in späterer Zeit, gab es zu Anfang des 13. Jahrunderts noch nicht [1]). Das Wahlrecht war allgemein.

Auch Friedrich I. ließ 1196 sein Söhnchen Friedrich (II.) „designieren" nd ihm den Treueid leisten. Nach den *Annalen von St. Trudpert* geschah ies auf dem Hoftag zu Mainz, „coactis potius quam rogatis metu imperialis otentie principibus ad prestandum infantulo sacramentum fidelitatis" (*Mon. ferm., Script.* XVII, 292). Ägidius von Orval (*Mon. Germ., Script.* XXV, 132) agegen berichtet, es sei in Frankfurt geschehen und dazu hätten 52 Fürsten, qui imperatorem eligere consueverunt", ihre Zustimmung gegeben. Doch erden wohl in der Regel die kleineren Fürsten nicht zur Begutachtung erangezogen worden sein.

## § 2. DIE KÖNIGSKRÖNUNG.

Vgl. Ulrich Stutz, *Der Erzbischof von Mainz und die deutsche Königswahl.* Weimar, 1910.
Waitz, *Deutsche Verfassungsgeschichte,* VI².

Die erste Krönung des deutschen Königs geschah durch den Erzbischof on Mainz. Mainz, der Bischofssitz des heiligen Bonifaz, wurde als die erste eutsche Metropole angesehen. „Summus pontifex", „pontifex maximus" nennt B. der Geschichtsschreiber Widukind von Corvey den Mainzer Erzbischof Heriger [2]). Gewöhnlich wurde die Krönung auch innerhalb des Sprengels Mainz vorgenommen, in Forchheim oder Fritzlar. Erst als 936 Otto I. in achen gekrönt werden sollte, glaubten auch die beiden andern rheinischen rzbischöfe, Köln und Trier, ein Recht auf die hohe Handlung zu haben;

---

[1]) Daß es unter Otto IV. und Innozenz III. zustande gekommen sei, ist ein Irrtum, den . Wilmanns in seiner Jugend verfochten hat (*Die Reorganisation des Kurfürsten-Collegiums,* erlin 1873).

[2]) *Widukindi . . . rerum gestarum Saxonicarum,* lib. I, cap. 26 und II c. 1 = *Scriptores rum german.* Hannover 1904, S. 33 und 54.

sie mußten jedoch ihren Widerstand aufgeben und Mainz salbte und krönte in Aachen den König [1]). Der Einfluß des Mainzers blieb zunächst überwiegend und im 11. Jahrhundert wurden Heinrich II. und Konrad II. sogar in Mainz gekrönt.

Von Heinrich III. ab erfolgten alle legitimen Krönungen in Aachen [2]).

Urbs Aquensis urbs regalis,
Regni sedis principalis,
Prima regum curia.

Jetzt ging auch das Krönungsrecht auf den in Aachen zuständigen Bischof, den Kölner, über, wenn auch Mainz noch mehrmals (z.B. 1054 bei der Krönung Heinrichs IV.) Widerspruch erhob. Unter Friedrich I. Barbarossa wurde das Recht des Kölners ausdrücklich anerkannt. Otto von Freising, *Gesta Friderici*, III, c. 16: „recognoscimus regalem unctionem Coloniensi pontifici" (*Scriptores rer. germ.* Hann.² 1884, p. 150). Demgemäß erklärt auch Innozenz III. in der Dekretale *Venerabilem* vom März 1202: „Dux predictus (Philipp von Schwaben) nec ubi debuit nec a quo debuit coronam et unctionem accepit, memoratus vero rex (Otto von Braunschweig) et ubi debuit, videlicet Aquisgrani, et a quo debuit, scilicet a venerabili fratre nostro Coloniensi archiepiscopo, recepit utrumque" (*Mon. Germ.*, *Constit.* II, 506).

Schließlich wurde das Recht des Kölner Erzbischofs durch das Reichsverfassungsgesetz der Goldenen Bulle 1356 in aller Form anerkannt. Die Goldene Bulle bestimmte c. 29, daß die Wahl des römischen Königs, nachmaligen Kaisers, in Frankfurt, die erste Krönung in Aachen und der erste Hoftag in Nürnberg abzuhalten sei.

„Invenimus . . . esse iugiter observatum, ut regis Romanorum futuri imperatoris in civitate Frankenfordie celebraretur electio et prima coronacio Aquisgrani et in oppido Nuremberg prima sua regalis curia haberetur; quapropter certis ex causis etiam futuris premissa servari debere temporibus declaramus, nisi premissis omnibus seu alicui impedimentum legitimum obviaret" (Ausg. v. Zeumer, II, S. 45).

Das alte Recht des Mainzers wirkte auch später noch insofern nach, daß wenn aus irgendeinem Grunde die Krönung nicht in Köln oder nicht durch den Kölner Erzbischof erfolgen konnte, der Mainzer Koronator und Konsekrator war.

Durch diese historische Entwicklung wird erklärlich, wie zur Zeit der Gegenkönige die Erzbischöfe von Mainz und Köln, zu verschiedenen Parteien gehörig, jeder für sich das Krönungsrecht beanspruchen konnten. „Nur einmal am 8. September 1198 bei der ersten Krönung Philipps von Schwaben in Mainz, der aber bekanntlich am 6. Januar 1205 eine zweite in Aachen durch Erzbischof Adolf von Köln folgte, ist, da der Mainzer Erzbischof Konrad I. von Wittelsbach im hl. Lande weilte, mit ausdrücklicher Ermächtigung des Mainzer Domkapitels Erzbischof Anno von Tarentaise als Koronator

---

[1]) Vgl. darüber den Bericht Widukinds (l. c. p. 54 seqq.) und Thietmars (*Chron.* II, c. 1 = *Scriptores rer. germ.*, Hann., 1889, p. 18).
[2]) Lindner, S. 63.

g gewesen, sonst stets Mainz" (Stutz, S. 37). Siehe ferner Ficker, *Regesten* I, Knipping, *Regesten* III, Nr. 1655.

erselbe Adolf von Köln hatte auch 1198 Otto von Braunschweig gekrönt. über Näheres unten § 3.

Bei der ersten Krönung Friedrichs II., die am 9. Dezember 1212 in Mainz fand, verzichtete Adolf von Köln, in erster Linie wohl mit Rücksicht auf Krönungsort, aber vielleicht auch, weil Sigfrid II. von Mainz der Ver- er des Papstes und er ihm für die Wiedereinsetzung in sein Bistum ver- chtet war, von sich aus auf den Vollzug der Krönung und ersuchte den nzer, sie vorzunehmen, was denn auch geschah" (Stutz, S. 38). Ferner ker, I, 680, 682; Knipping III (Bonn 1909), Nr. 111; Will, *Regesten* II, 155; Winkelmann, *Philipp von Schwaben* II, S. 334.

Und die zweite Krönung desselben zweiten Friedrichs ging in Aachen sich, nämlich am 25. Juli 1215; allein einen Erzbischof von Köln, der hätte vollziehen können, gab es nicht, da Dietrich I. abgesetzt und im ne war, auch in Rom weilte, um seine Begnadigung zu betreiben, Adolf I. Altena aber, den Sigfrid an jenes Stelle zu bringen versucht hatte, noch nt anerkannt war; kraft seines subsidiären oder, wenn man will, höheren htes mußte und konnte also auch jetzt wieder der Mainzer einspringen" itz, a. a. O.). Ficker I, 810; Knipping III, Nr. 130; Will II, S. 161; nkelmann II, S. 392.

*Chronica regia Coloniensis, continuatio secunda:* „Vacabat enim tunc temporis loniensis ecclesia archiepiscopo, cuius iuris erat regem consecrare"; *conti- atio tertia:* „A Syfrido legato apostolicae sedis Coloniensi archiepiscopo n existente in regem ungitur et in regali sede collocatur" (hsg. v. Waitz, *ipt. rer. germ.*, Hannov. 1880, p. 193 & 236).

Mit dem Krönungsrecht des Mainzer Erzbischofs war auch das Erststimm- ht verbunden. Auch nachdem er das erstere eingebüßt hatte, wußte er die e Stimme bei der Wahl zu behaupten. Aus dem Erststimmrecht entwickelte n ferner das Einberufungsrecht zur Wahlhandlung (Otto von Freising, *Gesta derici* I, c. 17: *Mon. Germ., Constit.* I).

Barbarossa erklärte: „Liberam imperii nostri coronam divino tantum beneficio ribimus; electionis primam vocem Maguntino archiepiscopo, deinde, quod erest, caeteris secundum ordinem principibus recognoscimus; regalem ctionem Coloniensi, supremam vero, quae imperialis est, summo pontifici" *on. Germ., Constit.* I, 233).

m Jahre 1198, bei der ersten Wahl Ottos IV., wurden die Wähler vom lner Erzbischof einberufen, weil der Mainzer auf dem Kreuzzug war. Und der staufischen Seite, wo natürlich auch der Mainzer nicht zugegen sein nte, war Ludolf von Magdeburg „der erste an dem kore" (*Magdeburger öppenchronik = Chroniken der deutschen Städte*, VII: *Magdeburg*, I, Lpz. 9, S. 123). „Man hat einfach, da die rheinischen Bischöfe nicht auf Philipps te standen, deren, insbesondre des Mainzers Recht kurzweg frei nachgeahmt" itz, S. 75, Fußnote 2).

Von den weltlichen Wählern war der Pfalzgraf bei Rhein der erste wahl- echtigte. Daher konnte der Erzbischof von Köln die Wahl Philipps be- tanden, „cui nec Moguntinus archiepiscopus seu (= nec) palatinus regalis

aulae (= Pfalzgraf) interfuerint" (*Weingartner Chronik*: *Mon. Germ.*, *Scrip* XXI, 480).

Am 22. September 1208, bei der zweiten Wahl Ottos in Halberstadt, w keiner der rheinischen Erzbischöfe anwesend (Sigfrid II. von Mainz befan sich in Rom). Da hat Albert von Magdeburg (Ludolfs Nachfolger) die Wähl zusammenberufen und die erste Stimme abgegeben. Arnold von Lübeck b richtet: „Indicta est (ab Alberto Magdeb.) curia satis famosa in Halversta ub convenerat maxima pars prelatorum et principum Saxonie et Thuringi nec defuit Erbipolensis electus Otto. Omnes igitur principes qui conveneran ac si divinitus inspirati, pari voto et unanimi consensu Ottonem in Romanu principem et semper augustum elegerunt in nomine Patris et Filii et Spirit sancti archiepiscopo (Magdeb.), qui primam vocem habere videbatur, inchoant prosequente vero Bernardo duce cum marchione Misnense et lantgrav Thuringie cum aliis, ad quos electio regis pertinere videbatur" (*Chro Slavorum* VIII, c. 13 = *Mon. Germ.*, *Script.* XXI, 245).

Daß diese Halberstädter Wahl nur als vorläufige und die Vertretung vo Mainz durch Magdeburg als ein Notbehelf betrachtet wurde, geht scho daraus hervor, daß sechs Wochen später, als Sigfrid von Mainz zurück wa „auf dessen Ladung hin" (Stutz, S. 77) eine neue Wahl stattfand: am 1 November 1208 in Frankfurt.

„Von Meynze byscoph Syghevrlt
und dher palanzgreve Heynrich
boten einen hob vil herlich
von dhes riches halben zo Vrankenvort"

(*Braunschweiger Reimchronik*, c. 56, v. 6488 ff = *Mon. Germ Deutsche Chroniken* II, 539).

Die Wahl Heinrichs VII. (geb. 1211), des Sohnes Friedrichs II., zum deu schen König erfolgte in Mainz (April 1220).

## § 3. DER THRONSTREIT NACH DEM TODE HEINRICHS VI.

Vgl. F. Hurter, *Gesch. Papst Innocenz' III. und seiner Zeitgenosse* Hbg., 1845.

Ed. Winkelmann, *Philipp von Schwaben und Otto IV. von Brau schweig*, 2 Bde, Lpz., 1873–1878.

Rich. Schwemer, *Innocenz III. und die deutsche Kirche während d Thronstreites von 1198–1208*, Straßb., 1882.

A. Luchaire, *Innocent III, t. 3. La papauté et l'empire*, Paris, 1905.

Ich verweise ein für allemal auf Wilmanns (*Leben und Dichten W. v. d. V* den ich hier nur ergänze.

Der älteste datierbare Spruch Walters beschäftigt sich mit den Unruh im Reich nach dem Tode des Kaisers Heinrich VI., des Minnesingers, d 1197 in Sizilien gestorben war. Mit diesem Tode sank das Reich von d höchsten Stufe äußerlicher Macht jäh herab und wurde einem Bürgerkri überantwortet, der es mehr als einmal dem völligen Verfall nahe brach „Dieser furchtbare Umschlag ist doch zunächst durch Heinrich VI. selb

aufbeschworen, sozusagen durch die Überspannung seiner Ansprüche, die nach allen Seiten hin geltend machte" (Winkelmann, I, S. 1; vgl. auch che, *Heinrich VI.*, S. 353 ff).

Heinrich hatte das normannische Reich in Süditalien und Sizilien erobert d wünschte es dem Kaiserreich einzuverleiben. Dies bedeutete nichts andres, „daß die Fürsten des Reiches die ausdrückliche Verpflichtung übernehmen ten, auch diese fern im Süden liegenden Gebiete zu verteidigen, — biete, welche mit den nationalen Aufgaben Deutschlands nicht das gegste zu tun hatten". Ferner setzte er alles daran, die Erblichkeit in seiner nastie zu erzielen. Die Fürsten sollten also auch auf ihr Wahlrecht verhten. Beide Forderungen des Kaisers stießen auf starke Abneigung der rsten. Doch wußte er 1196 in Mainz, oder in Frankfurt, oder an beiden ten (siehe oben § 1) durchzusetzen, daß sie seinem Sohne den Treueid lteten. Wenn also auch wider Willen, die dort anwesenden Fürsten haben Jahre 1196 dem damals noch nicht dreijährigen Friedrich den Treueid chworen.

n demselben Jahre 1196 zog Heinrich nach Italien. Sizilien war ein Lehen Papstes. Heinrich jedoch verweigerte dem Papst Cölestin III. den Lehens- und geriet mit ihm in Streit. Dann lehnten sich auch die Fürsten in utschland gegen des Kaisers Herrschgelüste auf und wiesen Mitte Oktober einem Tag zu Frankfurt die geforderte Verfassungsänderung, die Sanktion Erbmonarchie, entschieden zurück. Wenigstens bezieht Winkelmann hierauf Stelle der nicht datierten *Annalen von Reinhardsbrunn* (ed. Wegele, 54), S. 75.

Ein jüngerer Bruder des Kaisers war Philipp, gewöhnlich von Schwaben nannt. Der Kaiser hatte ihn nämlich zuerst zum Herzog von Toskane, nn auch von Schwaben und dem Elsaß gemacht. Pfingsten 1197 fand zu gsburg Philipps Hochzeit mit Irene, griechischer Kaiserstochter, Witwe gers III. von Sizilien, statt. Im Herbst mußte Philipp auf Befehl seines uders nach Italien reisen, „um den dreijährigen Friedrich aus Foligno zur önung nach Deutschland zu geleiten" (Winkelmann I, 31). In Montefiascone eichte ihn die Nachricht, daß der Kaiser in Messina gestorben. Philipp nrte heim, wegen früherer Übergriffe ins päpstliche Gebiet mit dem Bann lestins beladen.

Die Ereignisse, die nun folgen, erfahren wir vielleicht am besten aus der sberger Chronik (*Burchardi et Cuonradi Urspergensium Chronicon* = *Mon. rm.*, *Script.* XXIII, 337—383), die auch Wilmanns benutzt und woraus rdach (*W. v. d. V.*, I, S. 264) ein Bruchstück zitiert. Der Verfasser des r in Betracht kommenden ersten Teiles dieser Chronik ist Burchard, der 11 in Rom bei Innozenz III. war, 1215 Abt von Ursberg wurde und 1226, paar Jahre vor Walter, starb. Er ist mithin ein wertvoller Zeuge.

Die Ursberger Chronik erzählt, daß Philipp in Montefiascone den Tod s Kaisers erfuhr und fährt dann fort: „Et ipse dux in magno discrimine Italia recessit et laboriose pervenit in Alemanniam, ubi iam principes amenta sua postponentes de electione novi imperatoris tractare ceperunt, pientes diripere hereditates, que ad prefatam generationem pertinebant. d Deus continens omnem impietatem et perfidiam ipsorum haec fieri non

permisit, inspirans cordibus hominum, ut suos nativos dominos non relinquan et alienis adhaereant.

Volebat enim (Philippus) tenere imperium, cum in potestate sua habere insignia imperialia, utpote coronam et crucem et alia quae attinebant, no enim cautum esset sibi, ut ad alium transiret imperium et sic tam ipse quan fratueliş suus, licet tunc parvulus, omni hereditate privarentur, quod etian non placuit Altissimo, sicut adhuc eventus rerum manifeste demonstrat quamvis multa ceperint intervenire impedimenta."

Die insignia imperialia, die Reichskleinode, hatte Philipp „im Besitz" al nächster Verwandter des verstorbenen Kaisers. Es sind dies: die Krone mi dem Weisen, Zepter und Schwert Karls des Großen, der Reichsapfel, di heilige Lanze und das Kreuz. Dies alles lag laut Befehl Heinrichs VI. in de Festung Trifels unter der Obhut der Zisterzienserabtei Eusserstal. Es wa wie ein Jahrhundert später:

„Zu Trifels auf der alten Kaiserburg
Dort liegen herrenlos die Reichskleinode
Im öden Saal, den Heldengeister hüten,
Derweil in deutschen Gauen überall
Gewalt und Zwietracht ungebändigt toben"

(Uhland, *Ludwig der Bayer*, I, 1).

Diese Insignien, die Walter L 25, 11 summierend als „sper, kriuz und krône" erwähnt, wurden dem Kaiser bei der Krönung vom Papst überreich (Konstantinische Schenkung, vgl. Wilmanns, *Leben und Dichten*, S. 245).

Wenden wir uns wieder zur Chronik.

„Sed genitrix et nutrix omnium malorum discordia noluit quiescere, quin potius Alamannos . . . ad hoc commovit, ut in preiudicium dominationis antiquae et generationis in regno diuturnae condicerent curiam apud Andirnach opidum Reni, quatenus ibidem eligerent imperatorem. Quo audito Philippus transmissis illuc legatis effecit, ut nulla ibidem celebraretur electio, tum propter sui et quorundam principum absentiam, tum propter regiae generationis non destituendam prosapiam, tum propter iuramenta principum eidem generationi exhibita. Ideoque plus confidentes in divitiis et potentia Coloniensium, illuc conventiculum suum condicunt. Ubi rursum domnus Philippus nuncios suos transmisit impediens, ne in preiudicium suum quaelibet fiere electio. Attamen Bertholdus dux Zaringiae tunc denominatus fuit in regem non propter hoc, quod iustus posset esse videri aut diligere veritatem, cum scriptum sit: „Honor regis iudicium diligit", sed propter hoc, quia pecuniosus videbatur, cum esset avarissimus et omni iniquitate plenus. Videns autem Philippus, quod a tali insolentia nollent cessare Alamanni, ipse cum principibus sibi faventibus conventum adunavit in opido Mulhusen, ubi a Suevis et Saxonibus et Bawaris et Boemis et principibus quam pluribus Reni eligitur in regem (11. März 1198). Tunc ceperunt multiplicari mala in terris".

Der Bürgerkrieg war da. „Mit dem Kaiser starb Recht und Friede im Reich", sagt Gerlach von Mühlhausen (*Mon. Germ.*, *Script.*, XVII, 709) fast mit denselben Worten wie Walter L 8, 26.

Auch die Chronik schildert den Zustand mit Farben, die (worauf schon Burdach a. a. O. hinwies) an Walters Spruch gemahnen:

Orte siquidem sunt in hominibus simultates, doli, perfidie, traditiones, se invicem tradant in mortem et interitum; rapine, depredationes, depo-ationes, terrarum vastationes, incendia, seditiones et bella et rapine sive stratis (*gewalt vert ûf der strâze*) sive in latrociniis (*in der sâze*) iustificate t, ut omnis homo iam sit periurus et predictis facinoribus implicatus, ut excusari possit, quin sit in his sicut populus sic et sacerdos. Tribulatio gna prohibuit et hoc, ut nec quis de villa sua posset procedere secure *habent geleites niht*) saltem in proximam villam.

am tunc Colonienses et Argentinenses cum episcopis suis et aliis quidam qui cogitaverunt et machinati sunt nequitiam miseruntque nuncios suos . . . Angliam, ut inde advocarent et adducerent Ottonem, pro eo quod erbus et stultus, sed fortis videbatur viribus et statura procerus (*waer er milt als lanc* L 26, 35), praesumentes nihilominus auxilio prefati Richardi is Angliae, quia fuit avunculus eiusdem. Hunc igitur apud Coloniam erunt in regem (9. Juni 1198).

acta est haec abusio, ut fieret quasi portentum multarum abusionum, quae secutae sunt in terris. Vix enim remansit aliquis episcopatus sive dignitas lesiastica vel etiam parochialis ecclesia, quae non fieret litigiosa et Romam uceretur ipsa causa, sed non manu vacua. Gaude, mater nostra Roma, niam aperiuntur kataractae thesaurorum in terra, ut ad te confluant rivi aggeres nummorum in magna copia (*ie dar under füllen wir die kasten* 4, 9). Laetare super iniquitate filiorum hominum, quoniam in recompen-onem tantorum malorum tibi datur precium. . . Habes quod semper ti, decanta canticum, quia per malitiam hominum, non per tuam religionem em vicisti. Ad te trahit homines non ipsorum devotio aut pura conscientia, scelerum multiplicium perpetratio et litium decisio precio comparata."

hilipp wird nach seiner Ermordung so geschildert:

Erat autem Philippus animo lenis, mente mitis, eloquio affabilis, erga nines benignus, largus satis et discretus, debilis quidem corpore, sed satis lis in quantum confidere poterat de viribus suorum, facie venusta et decora *jungen süezen man* L 18, 36), capillo flavo, statura mediocri, magis tenui m grossa".

m 12. Juli 1198 wurde Otto im Dom Kaiser Karls zu Aachen zum König rönt. Otto von St. Blasien, c. 46: „gloriabatur, se, etsi non regalia, iura en et loca regalia retinere". Diese Krönung hat Adolf von Köln voll-en in Vertretung von Mainz, der auf dem Kreuzzug war. „Nos ab obti-ibus et principibus imperii, ad quos spectat electio, ad regni gubernacula nopinato vocati sumus et electi; in sede quoque augustorum apud Aquis-ium locati, consecrationem et coronationem a manu Adolfi Coloniensis iepiscopi presentibus principibus ea qua decuit sollempnitate cum pleni-ne regie dignitatis accepimus" (*Mon. Germ.*, *Constit.* II, p. 23; ebendort 4 die Wahlberichte der Fürsten).

er Erzbischof von Mainz, „cuius vicem in omnibus negotiis ordinandis Coloniensis tenebat" (*Arnold Lub. Chron.* VI, I), war durchaus nicht dieser Art der Vertretung einverstanden, sondern ermächtigte den Bischof o von Tarentaise zur Krönung Philipps, die am 8. September in Mainz fand (*Walter* L 8, 28, 18, 29). Der einzige Bischof, der außer Aimo noch

zugegen war, war der von Sutri, den der Papst gesandt hatte um Philip unter gewissen Bedingungen vom Banne loszusprechen [1]).

Der Papst Innozenz verhielt sich dem Thronstreite gegenüber anfan zuwartend. Ein Jahr wartete er, daß ihm die Krönung Philipps mitgete werden sollte. Erst am 3. Mai 1199 schrieb er (*Registrum de neg. imp.* Nr vgl. Potthast, *Reg. Pont. Rom.* Nr 686) „universis tam ecclesiasticis qua saecularibus principibus Alemanniae" und mahnte sie zur Einigkeit, sor werde er demjenigen die apostolische Gunst zuteil werden lassen, dess Partei und dessen Verdienste er für die größeren halte. Erst als Antwort a ein Schreiben der welfischen Wähler, Innozenz möge Otto als König an kennen, schrieb er an Adolf von Köln den Brief vom 18. Mai (*Registr.* 11) er werde das Seine tun um Ottos Ehre und Macht zu fördern. Dann üb ließ er die Angelegenheit dem Erzbischof von Mainz, der auf der Rückre aus dem heiligen Lande in Rom weilte. Als dieser dann 1200 in Österrei starb, „war für Deutschland die letzte Hoffnung zu friedlicher Ausgleichu der Parteien verschwunden" (Hurter). Jetzt konnte aber der Papst nicht läng zuwarten. Anfang 1201 sandte er als Legaten den Kardinal Guido von Präne nach Köln mit einer Bulle, worin von Friedrich, Philipp und Otto die Re ist und die Gründe für und wider abgewogen werden. Friedrich zu wähl findet der Papst nicht ratsam; Philipp wird durchaus verworfen (*Ze Rô hôrte ich liegen, zwêne künege triegen* L. 9, 20). Dem Legaten wird der A trag erteilt bei den Fürsten darauf zu dringen, daß sie entweder sich einig und den geeigneten Mann wählen oder aber den Papst einen Schiedsma ernennen lassen. Er selbst erklärt sich schließlich für Otto (*Registr.* 30). dieser Legat, „den als Kardinal die cappa cardinalis zierte" (Burdach), dem walterschen „geistlich leben in kappen" (L 21, 36) gemeint ist, m dahin gestellt bleiben.

Am 1. März 1201 schrieb der Papst einen Brief an Otto, den er als Kö anerkannte (*Registr.* 32). Otto legte dann am 8. Juni in Neuß vor d päpstlichen Legaten den Eid ab. Jetzt gingen viele Fürsten zu der Pa Ottos über, andere, u. a. Wolfger von Passau und Leopold von Österrei blieben Philipp treu. Darauf rief der Kardinal Guido am 29. Juni (n einer andern Quelle am 3. Juli) in Köln Otto zum König der Deutsch aus und schlug Philipp und seine Anhänger mit dem Bann (Zu beach ist der Plural: *sie bienen die sie wolten* L 9, 32). Viele Fürsten erhol Einspruch beim Papst. Dieser Protest kam zuerst auf einem Bamberger H

---

[1]) Zu Walters Spruch L 19, 5 über Philipps Weihnachtsfeier zu Magdeburg 1199 vergle man folgenden Bericht aus den *Gesta Episcoporum Halberstadiensium* (*Mon. Germ.*, *Sc* XXIII, 113): „Rex autem festum Nativitatis Domini Magdeburch cum ingenti magnifice celebravit, ipseque die sancto regalibus indumentis, imperiali dyademate insignitus, sollemp incedebat. Sed et coniux sua Erina augusta, regio cultu excellentissime simul ornata, ve bilis domna . . . aliarumque illustrium feminarum stipante caterva. regem fuit tam decentis quam venustissime prosecuta. . . . Bernardus autem dux Saxoniae, qui et ensem regium p ferebat, ceterique principes assistentes, viri quoque nobiles, comites et barones, omni generis plebs, collecta in obsequio regis et tantae sollempnitatis officio sedulitate ferve erant; omnesque qui aderant, quorum inconprehensibilis extitit numerus, corde gaude animis exsultantes, manibus applaudentes, vocibus perstrepentes, opere vigilantes huic lempnitati uniformiter arriserunt, ipsam per omnia debitae devotionis tripudio peragentes"

[2]) Mit Unrecht spricht Winkelmann, I, S. 162 mit Rücksicht auf diese beiden Papstb (*Registr* 2 und 11) von einem „Doppelspiel" des Papstes. Vgl. Schwemer, *l. c.*, S. 20.

im Sept. 1201 zustande (*Chron. Sampetr.*[1]), ed. Stübel, p. 47). Auch in le wurden Unterschriften gesammelt und im Februar 1202 ging der allesche") Protest[2]) nach Rom ab (*Registr.* 61; vgl. Schwemer, S. 41 f; kelmann I, 255 f. Innozenz' Antwort: *Registr.* 62).

Vas das waltersche *dô stôrte man die goteshûs* L 9, 34 betrifft, halte ich Wilmanns (große Ausgabe, Anm. i. l.): „Überhaupt wird nicht an eine störung der Kirchen, sondern an die Störung des Gottesdienstes, an das rdikt zu denken sein, das alle Orte traf, wo der gebannte Philipp und e Anhänger sich befanden". Die Auffassung Schönbachs (*ZfdA* 39, 339 *Beiträge zur Erklärung altdeutscher Dichtwerke. WSB* 145, Heft 19, 1 f.), der unter Hinweis auf Cäsarius von Heisterbach (ecclesiae depraetur, *Dial.* 2, 30) ein Zerstören der Kirchen verstehen will, ist abzulehnen. eine innere Störung, Beunruhigung (durch das Interdikt) weist auch 0, 35, wie Wilmanns richtig hervorhebt. Walter gebraucht übrigens *stoeren* t im Sinne von zerstören. Vgl. L 65, 9. Ferner würde die Zerstörung Gotteshäuser den Spruch ins Jahr 1203 verweisen, während der Bann, den deutlich Bezug genommen wird, im Jahre 1201 ausgesprochen wurde. ter läßt bekanntlich seinen *klôsenaere* jedesmal bei einem gegen einen schen König verhängten Bann auftreten.

n Jahre 1204 hat Otto stets mehr an Anhang eingebüßt. Viele Fürsten, . der Erzbischof von Köln, traten zum Staufer über. Da hat Philipp — erklärt es Winkelmann, II, 124 — eine zweite Wahl und eine erneute nung für unerläßlich erachtet, eine Förmlichkeit, „immerhin aber besam durch das in ihr liegende Zugeständnis, daß keinem Wahlberechtigten Gelegenheit versagt bleiben dürfe, sein Wahlrecht auszuüben". Am 3. ıar 1205 wurde er mit seiner Gemahlin in Aachen gesalbt und gekrönt. lf von Köln, der die Handlung vollzogen hatte, wurde vom Papst abge-, denn dieser behauptete Otto.

ichtsdestoweniger gewann Philipp immer mehr an Einfluß und an Anhang er war fast unbestrittener Alleinherrscher in Deutschland, auch mit dem st ausgesöhnt, als ihn der Pfalzgraf Otto von Wittelsbach im Juni 1208 Bamberg ermordete.

ach dem Tode Philipps ein plötzlicher Umschwung. Eine allgemeine egung zugunsten Ottos. Der Bischof Konrad von Halberstadt war der e, der mit ihm Frieden machte. „Von allen Ecken und Enden des Reiches n Boten auf Braunschweig zu, mit Versicherungen der Ergebenheit und ıstwilligkeit ihrer Herren, und an diesem Wettlaufe um die Gunst des ussichtlich bald allgemein anerkannten Königs beteiligten sich nicht etwa diejenigen, welche vorher dem Staufer nur mit halben Herzen oder gar vungen gedient hatten, sondern auch solche Männer, welche in dem Rate verstorbenen Herrschers die Ersten und seine besonderen Vertrauten gen waren" (Winkelmann, II, 106). Papst Innozenz bedrohte einen jeden, einen andern als Otto zum König wählen oder salben werde, mit dem n. Eine göttliche Fügung (divina dispositio) habe ihn als König bestätigt

---

= S. Peter in Erfurt.

Wolfger zog später seinen Protest zurück (Winkelmann, *l. c.*, I, 307).

(*Registr.* 154 sqq.). So wurde dann Otto am Martinstage 1208 zu Frankfur am Main von 50 Fürsten einstimmig zum allgemeinen König gewählt. Di Reichsinsignien von Trifels wurden ihm ausgeliefert (*Chron. Ursp.*, p. 372 siehe die andern Belege bei Winkelmann II, 125).

Im Jahre 1209 unternahm Otto eine Romfahrt um vom Papst zum Kaise gekrönt zu werden. Diese Krönung fand am 4. Oktober im Petersdom stat Bevor jedoch der Kaiser Italien verließ, begann schon sein Zerwürfnis m dem Papst dadurch, daß er das tuszische Patrimonium gewaltsam besetzt Der Papst warnte ihn: „Wir erinnern, veranlassen und ermahnen Dich un geben Dir bei Strafe des Bannes den Befehl, daß Du die Rechte des aposto lischen Stuhles fernerhin weder selbst noch durch einen andern beeinträch tigest. Wir aber können nicht umhin, wenn Du lange in Deiner Verstockthe beharren solltest, Dich mit dem Anathema zu bestrafen" (Winkelmann I 241; der Text bei Hahn, *Bullae pontif*, in: *Coll. monument.* I, 148). Nac wiederholten Warnungen folgte dann der Bannspruch 1211 (Walter L 12, 33 – 35

Walters Beziehungen zu Otto (nur zum „Kaiser" Otto, siehe § 4) sind s oft behandelt worden, daß wir sie hier füglich übergehen können.

Der Ausspruch L 12. 1: „die fürsten sint iu undertân, si habent mit zühte iuwer kunft erbeitet" ist cum grano salis zu verstehen, denn in der Tat ha der Kirchenbann, der 1211 über den Kaiser verhängt worden war, eine groß Anzahl Fürsten, u. a. Erzbischof Sigfrid von Mainz, veranlaßt von Ott abzufallen. Sie „setzten Otto ab" und wandten sich zu Friedrich, der i Sizilien weilte.

Wenige Monate nach Otto kam auch Friedrich in Deutschland an.

Friderîch fuor im nâch zehant,
Den man dâ von Pülle hiez

(*Kaiserchronik*, Anh. I, 430).

Der Thronstreit entbrannte von neuem. Der Staufer war vielen willkomme

Daz in waere wider komen
Daz geslehte, daz in was benomen.

Am 5. Dezember wurde Friedrich auf einem Frankfurter Hoftag zum Köni gewählt und vier Tage darauf in Mainz gekrönt. Erzbischof Sigfrid vollzo diese Handlung unter Anwendung nachgemachter Insignien.

Walter, der anfangs energisch die Sache Ottos vertreten hatte, wandte si von ihm ab, als er für seine Dienste nicht nach Wunsch belohnt wurde.

Nachdem es Friedrich 1215 gelungen war, die Kaiserlichen aus Aache zu vertreiben und er seinen feierlichen Einzug daselbst gehalten hatte, wur er am 25. Juli zum zweiten Mal gekrönt. Wie die erste vom 9. Decemb 1212 geschah auch diese Krönung durch Erzbischof Sigfrid von Mainz (D Kölner Erzbischof Dietrich war wegen seiner Parteinahme für Otto geban und abgesetzt und befand sich in Rom; siehe oben § 2). „Erst diese zwei Krönung vom 25. Juli 1215 machte nach der Meinung der Zeit den Stauf zum legitimen Könige, da sie wenigstens an der rechten Stätte, obwo nicht mit den rechten Insignien, geschah und da Friedrich jetzt den Stu Karls des Großen inne hatte" (Winkelmann, II, 392).

Als am Tage nach der Krönung in Aachen der Kreuzzug gepredigt wurd nahm der König als erster das Kreuz.

## § 4. KÖNIG UND KAISER.

„Recognoscimus . . . regalem unctionem Coloniensi, supremam vero, quae mperialis est, summo pontifici", heißt die Erklärung Barbarossas. Vgl. oben § 2.

Nachdem der König in Deutschland gekrönt worden war, mußte er vom Papst zum Kaiser gekrönt werden. Erst mit dieser päpstlichen Krönung war der Kaisertitel verbunden. Darum heißen z.B. Rudolf von Habsburg und Maximilian I., die nicht vom Papst gekrönt wurden, in sämtlichen Urkunden nur „König" [1]). Auch Philipp von Schwaben wird aus demselben Grunde niemals Kaiser genannt.

Walter: der künec Philippes L 18, 29; 19, 7.
Philippes künec L 19, 17.
Philippe, künec hêre L 16, 36.

Auf den König Otto haben wir keine Sprüche Walters, da er sich ihm erst angeschlossen, seitdem er als Kaiser aus Rom zurück war.

Her keiser L 11, 30; 12, 6; 12, 18.
der keiser hêre L 105, 13.

Und nachdem er sich von Otto abgewandt und ihm den Kaisertitel anscheinend nicht mehr geben wollte, sagt er „her Otte", aber niemals „künec" L 26, 23; 26, 33.

L 26, 23 ff stellt er „hern Otten" und „den künec Friderîchen" einander gegenüber.

Friedrich wiederum heißt „künec", solange er nicht vom Papst gekrönt worden ist. Im Jahre 1208 wurde Friedrich großjährig (14 Jahre alt) und erhielt als Lehen vom Papst das Königreich Sizilien und Apulien (Königreich beider Sizilien). Da nennt ihn Walter:

von Rôme voget, von Pülle künec L 28, 1.

Am 9. Dezember 1212 in Mainz und am 25. Juli 1215 in Aachen wurde Friedrich zum deutschen König gekrönt:

künec mîn herre L 27, 7.
ir fürsten, die des küneges gerne waeren âne L 29, 15.

Nachdem aber Friedrich am 22. November 1220 in Rom zum Kaiser gekrönt worden:

von Rôme keiser hêre L 84, 30.

## § 5. ZUSAMMENFASSUNG.

Es kommen zu Walters Lebzeiten folgende Daten in Betracht:

1196 Friedrich II. (geb. 1194) zu Frankfurt *designiert.*
1197 28. Sept. Tod Heinrichs VI.
1198 8. März Philipp von Schwaben in Mühlhausen (Thür.) *gewählt.*
29. März Otto von Poitou in Köln *designiert.*
9. Juni Otto in Köln *gewählt.*
12. Juli **Krönung** Ottos in Aachen.
8. Sept. **Krönung** Philipps in Mainz. L 8, 28; 18, 29.

---

1) Hurter, *Innocenz III.*, I, 163, Anm. 428.

1205 6. Jan. **Zweite Krönung** Philipps in Aachen. L 16, 36; 17, 11.
1208 21. Juni Philipp ermordet.
11. Nov. Neue *Wahl* Ottos und Übergabe der Reichsinsignien zu Frankfurt a. M.
1209 4. Okt. **Kaiserkrönung** Ottos in Rom.
1212 5. Dez. Friedrich in Frankfurt zum König *gewählt.*
9. Dez. **Krönung** Friedrichs II. in Mainz.
1215 25. Juli **Zweite Krönung** Friedrichs in Aachen.
1220 April Heinrich VII. in Mainz zum deutschen König *gewählt.*
22. Nov. **Kaiserkrönung** Friedrichs in Rom; vgl. L 84, 30.

*Berlin – Weißensee.* G. VAN POPPEL.

---

# HENDIADYS IN ENGLISH

## TOGETHER WITH SOME OBSERVATIONS ON THE CONSTRUCTION OF CERTAIN VERBS

### I.

### ORDER OF DISCUSSION.


Introduction . . . . . §§ 1–2
The copulative construction illogically used instead of an adverbial construction . . . . . §§ 3–23
After verbs . . . . . §§ 3–16
The copulative construction used for what is logically an adverbial relation of purpose . . . . . §§ 4–13
Hendiadys after *to come* . . . . . §§ 5–7
Hendiadys after *to go* . . . . . §§ 8–10
Hendiadys after other verbs of moving . . . . . § 11
Hendiadys after other verbs than such as express a moving . . . . . § 12
Hendiadys attended by further obscurities . . . . § 13
The copulative construction used for what is logically an objective relation . . . . . §§ 14–15
The copulative construction used for what is logically a predicative adnominal relation . . . . . § 16
After adjectives and adverbs . . . . . §§ 17–23
The copulative construction illogically used in a combination of two adjectives or adverbs one of which qualifies the other §§ 18–20
The copulative construction due to the dimming of the meaning of a preposition . . . . . § 21
The copulative construction used for reasons of rhythm . § 22
Hendiadys attended by further obscurities . . . . . § 23
The copulative construction illogically used instead of an adnominal construction . . . . . §§ 24–28
The copulative word-group equivalent to adjective + noun . §§ 25–26
The copulative word-group equivalent to noun + prepositional phrase . . . . . §§ 27–28

## INTRODUCTION.

. Hendiadys, a Latin adaptation of the Greek ἕν διὰ δυοῖν (= one by means of two), may be defined to be an illogical substitution of the copulative construction with *and* for other grammatical constructions. Although, as the following pages will show, it is a frequent practice in English of whatever description, it has not, to my knowledge, received any systematic treatment in any English Grammar, whether published in England or on the Continent.

In some cases it strikes us as a deliberate imitation of a classical idiom, but more frequently it seems to be of native growth and to be simply the result of a dimming or confusing in the speaker's or writer's mind of the ideas which he wishes to express. It is, indeed, only natural that hendiadys should be common to all human speech, and it may be confidently expected that a diligent search would bring to light a goodly array of instances from most languages subjected to the investigation. From its frequency in both English and Dutch, the two languages with whose idioms I am at all intimately acquainted, it seems, at least, safe to assume that all Germanic languages are prone to its use or abuse.

Hendiadys is often deliberately seized upon by poets and prose-writers to satisfy the requirements of rhythm and metre, but there can be no doubt that also rustic speakers often apply it from an inborn, although unconsious desire to impart a rhythmical flow to their utterances.

The following quotation is a typical instance of the deliberate application of hendiadys for the sake of poetic effect:

He compass'd her with sweet observances | And worship, never leaving her, and grew | Forgetful of *the falcon and the hunt*, | Forgetful of *the tilt and tournament*, | Forgetful of *his glory and his name*, | Forgetful of his *princedom and its cares*. Ten., *Mar. of Ger.*, 48–54. (= *the hunt with the falcon, the tilt in the tournament, the glory of his name, the cares of his princedom.*

. Hendiadys is, in the main, of a twofold character, i. e. it is the use of the copulative construction for what is logically either an adverbial or an adnominal relation, adverbial relation to be understood in the widest sense of the term, so as to include what is mostly called the objective relation and also what may be styled the predicative adnominal relation, which is a blending of an adverbial with an adnominal relation.

The substitution of the copulative for an adverbial relation may be observed either after verbs or after adjectives or adverbs.

## THE COPULATIVE CONSTRUCTION ILLOGICALLY USED INSTEAD OF AN ADVERBIAL CONSTRUCTION.

### AFTER VERBS.

. The following quotations may be given as representatives of the three kinds of adverbial hendiadys after verbs:

*a*) *Come and see us in our new home. Oxf. Eng. Dict.*, s. v. *come*, 4, *d.*

Here *come and see* stands for *come to see* or, more explicitly, *come in order to see*, in which the infinitive is in a final relation to the preceding verb.

b) *You should try and be reasonable.* Mrs. Alexander. *A Life Interest*, I, Ch. II, 37.

Here *try and be reasonable* has taken the place of *try to be reasonable*, in which *to be reasonable is* in the objective relation to the preceding verb.

c) *Harry Webb lay and sobbed* bitterly. Sweet. *The Old Chapel.*

In this sentence *lay and sobbed* has been substituted for *lay sobbing*, in which the participle, indeed, is a modifier of the subject, but at the same time an adverbial adjunct of attendant circumstances of the preceding verb.

## The copulative construction used for what is logically an adverbial relation of purpose.

4. This form of hendiadys is very common after certain intransitive verbs expressing a moving of a person from one place to another, especially *to come* and *to go* and some of their synonyms. Its frequency in these connections may be due to the fact that the action denoted by the following verb is apt to be understood as merely subsequent to the action of coming or going, and seems to be furthered by the relative subserviency of the coming or going to the action by which it is followed. In fact this subserviency is so marked that in not a few cases the verb *to come* or *to go* could be suppressed without any material detriment to the purport of the sentence.

Thus *He came and bought one* (*Oxf. Eng. Dict.*, s. v. *come*, 3, *d*), in the language of a salesman, would often mean practically the same as *He bought one.*

Conversely for the ordinary *go and see* we find the bare *see* in: *Mr. Warrington might see his relatives of his father's family.* Thack., *Virg.*, Ch. XXXV, 365.

In some cases the verb *to go* may even be said to be practically without meaning. Thus in the colloquial idiom illustrated in: *If you're Master Copperfield, ... why do you go and give another name first?* Dick., *Dav. Cop.*, Ch. V, 33*a*.

Finally it may be observed that hendiadys is especially in favour after infinitives and imperatives. Thus such sentences as *I hope you will come and see me. Come and see me when you are at leisure, He liked to go and see his friends for a week-end, Go and see where the boys have gone to* are more common than their alternative constructions with final *to*.

Conversely *He came and saw me, He has gone and seen his friends* and similar sentences are distinctly unidiomatic. Compare 6, Obs. II; 9, Obs. II.

In the following illustrations, the quotations with infinitives or imperatives are, therefore, divided from those with other forms of the verb.

It stands to reason that where two successive actions are distinctly in the speaker's thoughts, the copulative construction employed cannot be

considered as hendiadys in the proper sense of the word. Thus in: *I opened the window and looked out.* Lytton, *The Caxtons*, II, Ch. V, 53.

Again hendiadys is not to be expected when the action expressed by the second verb is distinctly thought of as the purpose of that expressed by the first. Thus in: *I did not come to curse thee, Guinevere.* Tennyson, *Guinevere*, 529.

It is hardly necessary to observe that the connection between a verb of moving and the following verb may also be asyndetic. Thus in:

*Go, make you ready.* Shak., *Haml.*, III, 2, 53.

*I went, saw my future commander, who was very civil to me, and promised to ask that I should be appointed to his ship.* Huxley, *Life and Let.*, I Ch. II, 35.

In the following discussions we shall, accordingly, be chiefly concerned with those cases in which the notion of purpose, although underlying the sentence is sufficiently weakened to justify the copulative construction. Of the quotations with final *to* which will be added for comparison, some are such as would, no doubt, admit of the same substitution, some convey so distinct a notion of purpose that substitution would seem to be out of the question. In conclusion attention will be drawn to some remarkable parallel constructions with verbals, partly such as contain a bare infinitive, i. e. an infinitive without *to*, partly such as are made up with a gerund or present participle.

## Hendiadys after to come.

*To come* exhibits hendiadys especially after the infinitive, the imperative and the imperfect, no instances of substitution of the copulative for the final construction having been found after the present, the perfect and pluperfect. Nor is it, apparently, tolerated in constructions with weak *to do*.

i. It was too far for people *to come and dine* with us. Marryat, *Olla Podrida*.
Of course the really splendid thing would be if we could get somebody really good – some professional – *to come over and see* one or two rehearsals. Keble Howard, *One of the Family*, I Ch. II, 30.
If he likes *to come* to me *and beg* my pardon for his rudeness, that's another matter. Ib., I, Ch. III, 52.

ii. *Come and help* me to judge of this musical family. Sheridan, *Critic*, I, 2, (453).
'Henry, .... what are you doing up there?" – "*Come and see.*" Arn. Bennett, *Buried Alive*, Ch. VII, 152.

iii. Spying Pen, he *came and shook* him by the hand. Thack., *Pend.*, I, Ch. III, 43.
The little child *came and looked* at Pen solemnly. Ib., I, Ch. XXXI, 342.
She *came in and reposed* in Madame de Florac's quiet chamber. Id., *Newc.*, II, Ch. VIII, 94.

Alternative construction with final *to*, as exchangeable for the copulative construction:

On our arrival being announced the squire *came out to receive* us. Wash. Irv., *Sketch-Bk., Christmas Eve*, 197.
(I thought) of course ... that she would ... *come out* into the hall *to see* me off. Keble Howard, *One of the Family*, I, Ch. III, 47.

β) not exchangeable for the copulative construction:
I *came to tell* him to-day of a most fortunate legacy. Thack., *Newc.*, II, Ch. XLI, 433.
I *am come to bid* you farewell. Ib., II, Ch. XLII, 438.
He spoke of some one *coming to drink* tea with him. Ib., II, Ch. XLII, 439.
On New Year's Day they had a great cake, and wine, . . . of which all who *came in to buy* anything were asked to partake. Mrs. Gask., *Sylv. Lov.*, Ch. III, 32.
He often *comes over to dine* and sleep. Lytton, *Caxtons*, II, Ch. V, 51.
He doubtless *came to see* how the land lay. Edna Lyall, *Knight Errant*, Ch. X, 84.

6. Obs. I. Hendiadys seems to be fixed in such idioms as *came and stood*, *came and sat* and their variations, the construction with final *to* expressing a different meaning. See below, Obs. III.
Lo, the star, which they saw in the east, went before them, till it *came and stood* over where the young child was. *Bible*, *Matthew*, II, 9.
He *came and stood* beside Mary. Mrs. Ward, *Marcella*, I, 289.
Katharine suddenly rose and *came and sat* beside her mother. Mar. Crawford, *Kath. Laud.*, I, Ch. VIII, 140.
*Do come and sit* here and be nice. Arn. Bennett, *Buried alive*, Ch. III, 74.

II. Hendiadys is very common after *to come* when followed by *to see* in the sense of *to visit*, but, apparently, only in the infinitive or imperative.
i. I wish you'd *come and see* me. Dick., *Pickw.*, II, 13.[1])
Shall B. *come and see* you, or can you look in upon me here? Thack., *Pend.*, I, Ch. XXXI, 339.
Madame de Florac . . . asked Ethel *to come and see* her. Id., *Newc.*, II, Ch. VIII, 93.
ii. *Come and see* me. Will you *come and see* me? Dick., *Christm. Car.*[5], IV, 108.
Come, when no graver cares employ, | Godfather, *come and see* your boy. Tennyson, *To Maurice*.

Alternative construction with final *to*, α) exchangeable for the copulative construction:
When will you *come to see* me? Dick., *Christm. Car.*, I.
I wish you'd let old Glubb *come* here *to see* me. Id., *Domb.*, Ch. XII, 103.
β) not exchangeable for the copulative construction:
These are two Yarmouth boatmen . . . who are relations of my nurse, and *have come* from Gravesend *to see* me. Dick., *Dav. Cop.*, Ch. VII, 52*b*.
Once or twice . . . (he) asked, why she *did not come to see* him. Thack., *Newc.*, II, Ch. XLII, 443.

III. Hendiadys is never found after *to come* in the modified meanings illustrated by such sentences as the following:
α) Whenever I fall into trouble or fall in love, I shall always tell you, if you'll let me – even when I *come to fall* in love in earnest. Dick., *Dav. Cop.*, Ch. XIX, 138*a*.
All I ever got was advice upon the duties and responsibilities of wealth, when it arrived, and entreaties that I would not neglect those with claims upon me when I *came to be* a rich man. Jerome, *Sketches*.

---

[1]) Storm, *Eng. Phil.*[2], 690.

β) Thus it *came to pass* that this movement of pity towards Sally Oates heightened the repulsion between him and his neighbours. G. Eliot, *Sil. Marn.*, I, Ch. II, 15.
Thus it *came to pass* that Dick was made free of the New and Honourable Fraternity of War-correspondents. Rudy. Kipl., *The Light that failed*, Ch. II, 22.

*To come* may also be connected with:

*a*) a bare infinitive. According to the *Oxf. Eng. Dict.*, s. v. *come*, 3, *e*, this construction is now obsolete, the latest instance registered there being dated 1647. An instance from Thackeray will, however, be found below. Instead of this construction we now mostly find that with copulative *and*, less frequently that with final *to*.

i. We'll *come dress* you straight. Shak., *Merry Wives*, IV, 2, *84*.
The Hyrcanian deserts and the vasty wilds | Of wide Arabia are as thoroughfares now | For princes *to come view* fair Portia. Id., *Merch. of Ven.*, II, 7, *43*.

ii. Then at the expiration of the year, | *Come challenge* me. Id., *Love's Labour Lost*, V, 5, *815*.
*Come buy* of me. Id., *Wint. Tale*, IV, 4, *230*.
Come away from the place, poor Clive! *Come sit* with your orphan little boy, and bear him on your knee. Thack., *Newc.*, II, Ch. XLII, 441.

*b*) a present participle. For this there is no alternative construction.
The little ones *came running out* to tell us that the squire was come. Goldsmith, *Vicar*, Ch. IX, (283).
The knights *come riding* two and two. Tennyson, *Lady of Shal.*, II, *3*.
The fog *came pouring* in at every chink and keyhole. Dick., *Christm. Car.*, I.
As he spoke, a column of troops *came marching* across the field straight towards their retreat. Ch. Kingsley, *Hypatia*, Ch. XIII, 63*b*.
All sorts of beautiful ideas *came floating* into her heart. Rid. Haggard, *Mr. Meeson's Will*, Ch. VII, 67.
The moment he saw us, he jumped down, and *came running* to meet us. Sweet, *Old Chapel*.
I'm quite ashamed *to have come bothering* you so soon. Arn. Bennett, *Buried alive*, Ch. V, 104.
I don't know, I'm sure why you should *come meddling* in other people's affairs. Mrs. Ward, *Delia Blanchflower*, II, Ch. XVIII, 256.

## Hendiadys after to go.

As to the exchange of the copulative for the final construction *to go* follows, in the main, the lines of *to come*. Hendiadys is frequent after the infinitive, imperative and imperfect, rare or non-existent after the other forms of the verb, and after a construction with weak *to do*.

i. He passed the door a dozen times, before he had the courage *to go up and knock*. Dick., *Christm. Car.*[5], V, 108.
He must sell out and *go and dig* in Canada. Thack., *Van. Fair*, I, Ch. XX.
I will *go out and meet* him. Id., *Newc.*, II, Ch. XL, 416.
What should he *go and buy* for Laura and his mother? Id., *Pend.*, I, Ch. XXXI, 339.
Let us *go and hear* about the 'Gazette'. There may be a place for you in

it, Pen, my boy. We will *go and see* Shandow. We are sure to find him at home. Ib., 340.

The child ... preferred *to go and take* refuge at Pen's knee. Ib., Ch. XXXII, 344.

She had better let me *go and seek* my fortune. Mrs. Alex., *A Life Interest*, I, Ch. VI, 97.

ii. And he sent them to Bethlehem, and said | *Go and search* diligently for the young child. *Bible, Matthew*, II, 8.

*Go* to my apartment *and fetch* me down – let me see – ay, fetch my pomander box. Scott, *Abbot*, Ch. XXXIV, 387.

iii. He *went up and wrung* her hand. Thack., *Van. Fair*, I, Ch. XXI, 221.

She *went and unlocked her* escritoire. Id., *Sam. Titm.*, Ch. I, 14.

One afternoon when he came down from the study with Pen, ... she *went out and shook* hands with him with rather a blushing face. Id., *Pend.*, I, Ch. XVI, 162.

I *went and took* tea with the two ladies. Id., *Newc.*, II, Ch. XL, 418.

'E never *went and fought* no one. *Punch*, No. 3853, 370*b*.

"Henry, ... what are you doing up there?" ... – "Come and see." ... – So she *went and saw*. Arn. Bennett, *Buried Alive*, Ch. VII, 152.

Alternative construction with final *to*, α) exchangeable for the copulative construction.

She *went off to fetch* the book. Thack., *Van. Fair*, I, Ch. XXI, 221.

I *went to look* at her this very moment. George Meredith, *Ord. of Rich. Fev.*, Ch. XXVIII, 221.

Esperance ... *went to dress* for dinner. Edna Lyall, *Won by Waiting*, Ch. XIV.

β) not exchangeable for the copulative construction.

When he *went to find* the shopboys with a gentle homily on his lips, those to whom it should have been addressed were absent. Mrs. Gask., *Sylv. Lov.*, Ch. III, 42.

Away *went* Tom *to find* the boy in question. Hughes, *Tom Brown's School-days*, II, Ch. III, 237.

9. Obs. I. The copulative construction is, apparently, fixed in the combinations *went and sat (down)*, *went and stood*, etc. and their variations, the construction with final *to* having a different meaning.

She *went and sat down* by him at the table. Dick., *Our Mut. Friend*, I, Ch. IV, 61.

She *went and stood* behind him, putting her hand on his shoulder while they read the letter together. G. Eliot, *Mid.*, Ch. XL, 296.

The little emissary ... then *went and fell* asleep on his accustomed bench in the passage. Thack., *Pend.*, I, Ch. XXXI, 339.

We *went and stood* a little way off. Sweet, *Old Chapel*.

Note. It may here be observed in passing that in the case of such verbs as *to sit* and *to stand*, which are essentially durative or imperfective in import, the use of *to go* or *to come* serves the purpose of obviating the objection which may be raised against their employment in a momentaneous perfective meaning. See Fijn van Draat, *The Loss of the Prefix ge- in the Modern English Verb and some of its consequences*, *Eng. Stud.*, XXIII. Here follow a few quotations with *to sit* and *to stand* in a perfective meaning.

The broken soldier, kindly bade to stay, | *Sat* by his fire, and talked the night away. Goldsmith, *The Deserted Village, 156.*

And Dora took the child, and went her way | Across the wheat, and *sat* upon a mound | That was unsown. Tennyson, *Dora, 70.*

Hereward sat down on the end of the hindermost bench and Martin *stood* behind him. Ch. Kingsley, *Hereward*, Ch. IV, 33*a*.

John Halifax *stood* aside, and touched his cap with a respectful reverence as the old man passed. Mrs. Craik, *John Hal.*, Ch. I, 11.

I. Hendiadys is very common after *to go* when followed by *to see* in the sense of *to visit*, but, apparently, only in the infinitive.

I will *go and see* them whenever you please. Thack., *Newc.*, II, Ch. VIII, 94.

I'll say my father and mother want you *to go and see* them for a whole day. Sweet, *The Old Chapel.*

I had not great difficulty in getting leave from my parents *to go and see* Ned, when they knew that Harry Webb's father had allowed him to go too. Ib.

Alternative construction with final *to*, exchangeable for the copulative construction.

"Where is Grey Friars?" she said. "Mayn't I *go to see* my uncle?" Thack., *Newc.*, II, Ch. XL, 422.

Mrs. Mackenzie had taken advantage of that moment to outrage Clive and his father and to announce that Rosey might *go to see* Miss Newcome. Ib., 427.

I used *to go to see* him at his house. Bar. von Hutten, *Pam*, VI, Ch. VII, 319.

I. *To go* frequently has hendiadys also when it is used in the meaning of a weakened *to proceed* or *to make up one's mind.* In this case the employment of the copulative construction does not, apparently, depend on the form of the verb, but seems to be confined to colloquial or vulgar language. Compare also 10, *d*, Note.

i. Good people, find a school for your daughters by Michaelmas, – for after that time I must *go and make* the happiness for others. Mrs. Gaskell, *Wives and Daught.*, Ch. XI, 109.

ii. *Go and pack* your trunks this instant! Thack., *Newc.*, II, Ch. XLI, 432.
*Go and pack* your trunks if you like, and pack this woman's trunks too. Ib.

iii. She *goes and tells* the people on board ship that it is all my fault. Rid. Haggard, *Mr. Meeson's Will*, Ch. VI, 58.
What do you think I have *gone and done? Punch*, No. 3687, 179*a*.

Alternative construction with final *to*:

In the meantime I'll *go to prepare* matters for our elopement. Goldsmith, *She Stoops*, IV, (207).

I hope, doctor, you will not *go to put* any more such phims (whims) in my brother's head. Smollett, *Humphry Clink.*, 89.[1])

I *go to watch* thy slumbers and woe with him that shall intrude on them. Scott, *Fair Maid*, Ch. V, 51.

Either carry on the war with at least as much thoroughness as the Germans themselves, or else admit that you shirk the issue, and *go to make* your peace. *The New Age*, No. 1195, 342*a*.

Note. In this application *to go* often has the secondary meaning of *to be so foolish* (or *unreasonable*, *unlucky*, etc.) *as*:

---

Storm, *Eng. Phil.*[2], 898.

i. What, wouldst thou have me *go and beg* my food? Shak., *As you l it*, II, 3, *31*.
If you're Master Murdstone, ... why do you *go and give* another nar first? Dick., *Dav. Cop.*, Ch. V, 33*a*.
Nothing you can say will daunt me, Job, so don't you *go and t* Mrs. Gask., *Mary Barton*, Ch. XXIII, 244.
If I do give you some (sc. money), you'll only *go and spend* it. Anste *Vice Versa*, Ch. I, 14.
Don't you *go and forget* me when you get among the British 'arryst cracy'. Miss Burnett, *Little Lord*, Ch. III, 51.

ii. "Now then," cried I, "my children, *go and be* miserable." Goldsmit *Vicar*, Ch. XVII.

iii. I hope you've not *gone and got* a great dinner for us. G. Eliot, *M* I, Ch. VII, 46.
The fool *has gone and got married*. *Scribner's Mag.*, XVI, 87/1.[1])
It is we who talk of justice, of respect and sympathy from man to ma and then we *go and blacken* the men who don't agree with us. M Ward, *Marcella*, III, 57.
Last year his old father ... *went and died*, and Blanchflower came in a fortune and a good deal of land besides. Mrs. Ward, *Delia Blanc flower*, I, Ch. I, 23.

Alternative construction with final *to*:
You may advise me *to go to live* at Bologna to eat sausages. Boswe *Johnson*, 200, N. [2])
He'd never *go to be* angry about it. Miss Burney, *Evelina*, 197. [2])

IV. Conversely hendiadys is, apparently, incompatible with *to go* in t applications illustrated by the following quotations:

α) Why, friends, you *go to do* you know not what. Shak., *Jul. Cæs.*, I 2, *240*. (= *are about to do*.)

β) "Don't you see you've hit the gentleman?" – "I didn't *go to do* it, Sammy said Mr. Weller. Dick., *Pickw.*, II, 247. [2]) (= *do* it *on purpose*.)
I didn't *go to do* it. Id., *Chimes*[3], II, 58.

γ) He now saw that his money must all *go to enrich* one who had no fortu of his own. Goldsmith, *Vicar*, Ch. XXXI. (= *serve to enrich*.)
She had recognized in Mr. Aikman the qualities which *go to make* good husband. Dor. Gerard, *The Eternal Woman*, Ch. XVIII.
Those revelations *go to show* that Germany was bent on having the wh foreign policy of France submitted to her for approval. *Rev. of Re* No. 191, 456*a*.

δ) The Captain then *went on to say* that [etc.]. Thack., *Pend.*, I, Ch. XXXII, 34

Note. In the application mentioned under γ) *to go* is also construct with *to* (or *towards*) + gerund.

i. Count what *goes* | *To making up* a Pope. Mrs. Browning, *Casa Guidi*, C

ii. All the money she could save *went towards helping* out his pocket a his wardrobe. Wash. Irv., *Dolf Heyl.* (Stof., *Handl.*, I, 111).

---

[1]) *Oxf. Eng. Dict.*, s. v. *go*, 32, *c*.
) Storm, *Eng. Phil.*[2], 898.

*To go* may also be followed by:

*a*) a bare infinitive. *The Oxf. Eng. Dict.* (s. v. *go*, 33) pronounces this idiom to be now archaic and dialectal. Rather frequent is still the combination *go hang* as a kind of imprecation. The construction seems to be strictly confined to the infinitive and imperative.

i. * *Go pronounce* his present death. Shak., *Macb.*, I, 2, *64.*

I'll *go pray.* id., *Haml.*, I, 5, *132.*

I'll *go seek* the king. ib., II, 1, *101.*

I'll *go amuse* my aunt with the old pretence of a violent passion for my cousin. Goldsmith, *She Stoops.* [1])

He went straight from here purposing *to go see* his uncle. Mrs. Gaskell, *Mary Barton*, Ch. XXIII, 249.

Let Mary *go find* Will. Ib., Ch. XXV, 265.

If Measter Cholmley don't do what I ax him, he may *go whistle* for my vote, he may. Id., *Sylvia's Lovers*, Ch. IV, 56.

She bade him, if he doubted her, *go see* for himself. Ch. Kingsley, *Westward Ho!*

** I can make out king George, and Measter Pitt, and yo' and me, but nation! nation *go hang.* Mrs. Gask., *Sylv. Lov.*, Ch. IV, 52.

As for women, she let them *go hang.* W. J. Locke, *The Glory of Clem. Wing*, Ch. II, 16.

The reconstruction of the Ministry may *go hang. Illustr. Lond. News.*

ii. *Go work* to-day in my vineyard. *Bible, Matth.*, XXI, 28.

And so *go help* your mother to make the gooseberry pie. Goldsmith *Vicar*, Ch. VII, (274).

*Go see* who it is! Dick., *Chuz.*, Ch. XLVI, 358*a*.

You *go look* in any ditch outside, and you'll finds wimming about there as fresh as paint some of the identical live cells that Adam christened in the Garden of Eden. Bern. Shaw, *Misalliance*, I, (20).

*b*) *to* + gerund, *to go* being understood in a sense, now usually expressed by *to take* in this combination. The construction was common enough in the eighteenth century, but, except for American English, has now entirely fallen into disuse. For another application of *to go* + gerund see 9, Obs. IV, Note. The following instances have been copied from Storm, *Phil.*[2], 898–9.

All present *went to dancing.* Defoe, *Rob. Crus.*, 43, 152.

They *went* all hands *to shooling and begging.* Smollett, *Rod. Rand.*, 256.

I shan't dance with you if you *go to asking* me any more questions. Mrs. Beecher Stowe, *Uncle Tom's Cabin*, I, 319.

*To go to writing* poetry. ib., I, 343.

Scott had married and *gone to housekeeping.* Louisa Alcott, *Little Women*, II, 201.

*c*) *for* + gerund. The construction seems to be used only in vulgar language.

We mustn't *go for disturbing* her. Meredith, *Ord. of Rich. Fev.*, Ch. XXVIII, 222.

*d*) a present participle. This construction has arisen from a combination in which a gerund is preceded by final *on.* The stressless nature of

---

Storm, *Eng. Phil.*[2], 939.

the preposition caused it to be weakened into *a*, and subsequentl to be dropped. *To go* is usually connected with the adverb *ou* while, especially in vulgar language, the lost preposition is still ofte represented by *a*.

i. * The valet; wondering whether his master *was going masqueradin* went in search of the article. Thack., *Pend.*, II, Ch. II, 24.
He meant *to go hunting*. G. Eliot, *Mill.* II, Ch. I, 119.
You shan't *go fishing* with me to-morrow. ib., I, Ch. V, 28.
Three sailors *went sailing away* to the west. Ch. Kingsley, *Thr Fishers*, I.
I *went pilgriming* to Ya'snaya Polyana. *Rev. of Rev.*, *Ann.* for 1907, 27
** How heavenly it would be *to go out boating* such a night as thi Mrs. Alexander, *For his Sake*, I, Ch. V, 83.
He *went out walking*. Rid. Haggard, *Mr. Meeson's Will*, Ch. IV, 35.

ii. I had no notion but he would *go a-shooting*. Jane Austen, *Pride an Prej.*, Ch. LIX, 368.
You are best by yourself when you *go a-wooing*, my son. Edna Lyal *Hardy Norseman*, Ch. IV, 39.
The British Association *has* this year *gone a-gipsying* in South Afric *Rev. of Rev.*

Note. In this connection *to go* branches off into various shades meaning substantially the same as those mentioned in 9, Obs. III.

i. I understood something about that fascination which the bird feels wh *goes fluttering* to the serpent's jaws from sheer repulsion. Th. Wat Dunton, *Aylwin*, IX, Ch. II, 273.
He *went rattling on* about other people. ib., V, Ch. I, 223.
If I *go furze-cutting*, we shall be fairly well-off. Hardy, *Return of t Native*, IV, Ch. II, 310.
Altogether the man who *goes sailing* in the clouds is not likely to ha too good a time. *Westm. Gaz.*, No. 6017, 2*a*.

ii. You won't *go fainting away*, or any of that nonsense. Dick., *Pickw* Ch. IV, 126.
Don't *go saying* I never knew a mother. Id., *Our Mut. Friend*, I, Ch. III, 4
Don't you *go talking* to Mr. Harden in the way you do, Marcella! Mr Ward, *Marcella*, I, Ch. III, 37.
You will find your companions easy enough to get on with, if you don *go giving* yourself airs. Anstey, *Vice Versa*, Ch. II, 37.
Come, Tamsie dear, don't *go making* a scene. Hardy, *The Return of t Native*, I, Ch. V, 53.
If only James Horner *had not gone ferreting* into it all, this would nev have happened. Edna Lyall, *Hardy Norseman*, Ch. XXVII, 249.
He will *go worrying* over this affair. ib., 245.
So there they *go quarrelin'* and 'aving a scrap. *Punch*, No. 3745, 294
I'm not one of those silly sort of women that *go losing* themselve Arn. Bennett, *Buried alive*, Ch. V, 100.
Don't you *go getting* yourself into trouble. Mrs. Ward, *Delia Blanc flower*, II, Ch. XVII, 176.
Don't you *go thinking* about it this time of night. ib.

### Hendiadys after other verbs of moving.

The other verbs expressing a moving of a person from one place to another which may exhibit hendiadys, are especially the following:

***to be,*** as a kind of equivalent of *to go* in the meaning referred to under 9, Obs. III. Instances are confined to the language of the illiterate. The alternative construction with final *to* seems to be non-existent.

"Lauk, Mrs. Bardell," said Mrs. Lupin, "see what you've *been and done*". Dick., *Pickw.*, Ch. XXVI.

She's *been and robbed* five hundred ladies of a bloom apiece. Id., *Chimes*[3], I, 35.

"O, then, what have I *been and done!*" she cried, and stared blankly at her visitor. "I *been and married* my baby! I *been and married* the bread out of my own mouth". Meredith, *Ord. of Rich. Fev.*, Ch. XXXI, 257.

They've *been and put* a chick on a lidy's hat. *Punch.*

***to call,*** in the sense of *to pay a visit:*

Might I hope that if you have time, you will *call and see* the lamp of which we were speaking. Mrs. Alex., *A Life Interest*, I, Ch. VIII, 136.

Tell the boy to *call and see* me in a day or two. Morley Roberts, *Time and Thomas Waring*, Ch. VII, 70.

***to make haste.*** Fred must *make haste and get* well. G. Eliot, *Mid.*, II, 73. *Make haste and tell* me. Id., *Rom.*, II, 6. 1)

***return.*** You need not go back, except to pack your things, and *return and live* with me and Boy. Thack., *Newc.*, II, Ch. XLI, 429.

***to rise.*** He would have *risen and followed*, but the Queen and Lord Seyton interfered. Scott, *Abbot*, Ch. XXXVI, 415.

"I tell you," said Mr. Boyce, *rising and standing* before the fire, ... "I tell you our great effort must be to keep up the family position!" Mrs. Ward., *Marc.*, I, Ch. III, 21.

***to run out.*** Nor did it occur to her *to run out and drown herself* for shame. Arn. Bennett, *Buried alive*, Ch. VIII, 168.

***to rush.*** What should be spoken here, where our fate, | Hid in an auger-hole, may *rush, and seize* us? Shak., *Macb.*, II, 3, *129.*

***to sneak.*** There is nothing meaner than for a man *to sneak and steal* a young maid's heart, without her people knowing it. Blackmore, *Lorna Doone*, Ch. XXX, 176.

***to stoop.*** Here cometh one mightier than I after me, the latchet of whose shoes I am not worthy *to stoop down and unloose. Bible, Mark.*, I, 7.

***to turn.*** He concluded that his wisest course would be *to turn and face* his pursuers. Goldsmith, *Vic.*, Ch. XXXI, (469).

Note *a*) After all of the above verbs, excepting only *to be*, the alternative construction with final *to* is also common enough.

Mrs. Primmins herself *ran out to meet* me. Lytton, *Caxtons*, III, Ch. I, 54.

) In vulgar language the partiality for the copulative construction sometimes leads to the formation of curious linguistic 'freaks'.

Ow, what has everybody *gone and been and done* with everybody, making everybody so wretched! Dick., *Crick.*, III, 88.

Next night his gran'ry's burnt. What do he *tak' and go and do?* He *takes and goes and hangs* unsel', and turns us out of his employ. G. Meredith, *Ord. of Rich. Fev.*, Ch. III, 19.

---

torm, *Eng. Phil.*[2], 690.

I knew a girl once that was goin' to be married to a chum o' mine, an he *ups and dies*, and the girl 'ad to take the tru-sox (trousseau) back to th emporium. Boyd Cable, *Grapes of Wrath*, Ch. II (*Westm. Gaz.*, No. 7265, 14*a*)

**Hendiadys after other verbs than such as express a moving.**

12. Among the verbs not expressing a moving from one place to anothe which often substitute the copulative construction for the logically mor correct construction with final *to*, it is especially *to send, to stay, to sto* and *to write* which require attention. About *to send* and *to write* it ma be observed that in this case they have become intransitive throug absorbing their object. Compare Sweet, *N. E. Gr.*, § 248.

Hendiadys is not, apparently, dependent on any particular form c the verb.

***to send.*** I should like *to send and get* my sketches. Rudy. Kipling, *The Lig that failed*, Ch. III, 40. (Compare: He *sent a message* to his mother to sa that he had met with an old schoolfellow. Thack., *Pend.*, I, Ch. III, 43.)

***to stay.*** i. You must *stay and hear* your cousin's favourite. Jane Auste *Mansf. Park.*, Ch. XXII, 213.

ii. *Stay and help* your sister. G. Eliot, *Mid.*, Ch. XI, 297.

iii. The lawyer *stayed and dined* with Major Pendennis. Thack., *Pend.*, I, Ch. II, 2

***to stop.*** i. Sometimes he would *stop and talk* with the children. Mi Burnett, *Little Lord Fauntl.*, 176.

ii. They met heavy dragoons of the regiment, always quartered at Chatteri and *stopped and talked* about the Baymouth balls. Thack., *Pend.*, I, Ch. III, 14

***to write.*** i. That nasty Lightfoot feels it his duty *to write and tell* m what is in reserve for me. Dick., *Our Mut. Friend*, I, Ch. IV, 55.

Will you *write and tell* Mr. Peggotty, that I am not so bad as they mig suppose? Id., *Dav. Cop.*, Ch. IV, 31*a*.

It was settled that I was *to write* to my father *and ask* him to come ove Mrs. Gask., *Cranf.*, Ch. XIV, 256.

I must *write and tell* him. Mrs. Alex., *A Life Interest*, II, Ch. I, 14.

ii. Mary, *write and give up* that school. G. Eliot, *Mid.*, Ch. XL, 297.

iii. He *wrote and told me* he wasn't coming back. Anstey, *Vice Versa*, Ch. IV, 8

You don't mean to tell me . . . that our friend *wrote and gave* Mrs. Lascell away to you of his own accord. E. W. Hornung, *No Hero*, Ch. IX.

A gentleman once *wrote* to me *and said* . . . that the only thing he b his children for was failure in perfect obedience and perfect truthfulne Bern. Shaw, *Parents and Children*, 13.

Compare: i. I am . . . *writing to tell* you that I am quite willing to enlist your Army. *Westm. Gaz.*, No. 7045, 6*b*.

ii. Mr. Balfour *wrote saying* it would be a serious misfortune to hig education. *Times*.

Waring *wrote* to his wife *saying* that she was not to think of comi home. Morley Roberts, *Time and Thomas Waring*, Ch. XIX, 174.

**Hendiadys attended by further obscurities.**

13. In conclusion a few quotations from Shakespeare are submitted in whi the final relation is obscured by other adverbial relations, chiefly c of attendant circumstances or effect.

You cannot *speak* of reason to the Dane, | *And lose* your voice. Shak., *Haml.*, I, 2, *44*. (= with the result, i. e. with no other result than, that you lose your voice.)

What is he whose grief | Bears such an emphasis? whose phrase of sorrow | *Conjures* the wandering stars, *and makes* them stand | Like wonder-wounded hearers? ib., V, 1, *278*. (= so as to make them stand like wonder-wounded hearers.)

Get on your night-gown, lest occasion *call us*, | *And show* us to be watchers. Id., *Macb.*, II, 2, *71*. (= lest (the) occasion call us to show us, i. e. with the result of showing us, to be watchers.)

Compare with the above such sentences as;

In an hour the forces of Surajah Dowlah were dispersed, *never to reassemble*. Macaulay, *Es.*, *Lord Clive*, (519*a*).

Once ... the little fellow woke up at night, *to see a lady bending over him*. G. Meredith, *Ord. of Rich. Fev.*, Ch. I, 4.

## The copulative construction used for what is logically an objective relation.

Substitution of the copulative construction for the objective seems to be strictly confined to the infinitive and imperative. The verbs which exhibit this variety of hendiadys are few in number. They are especially the following:

***to learn.*** Instances seem to be very infrequent. The *Oxf. Eng. Dict.* registers no instances. The following is the only one to hand at the moment of writing:

You should *learn and indulge* his habits. Trol., *Popenjoy*, II, 76.[1])

Note *a*) It will be observed that *to learn* as used in the above quotation does not express the receiving of instruction, any more than in the following sentences:

Many long and weary years of long and weary struggles were passed before men *learned to suspect* the vanity of their efforts. Lewes, *Hist. of Phil.*, *Introd.* 20.

The only sensible course was *to learn not to care*. Beatr. Harradan, *Ships*, I, Ch. III, 71.

Poor Campion *had learned to hate* its flaccid smile with a deadly hatred. Anstey, *A Fallen Idol*, Ch. XIV, 179.

*b*) In its ordinary application of *to receive instruction*, the verb is followed by an infinitive with *to*, whether or no preceded by the interrogative *how*, or by a gerund.

i. He had very early *learned to read and write*. Fielding, *Jos. Andrews*, I, Ch. III, 5.

Lord Lufton wants me *to learn to ride*. Trol., *Framl. Pars.*, Ch. XIII, 128.

He must *learn to walk* before he runs. Tom Hood, *Versification*, 20.

The chances are that the majority of the party *have never learned to swim*. *Times*.

ii. This was how she had never *learned how to read*. G. Moore, *Esth. Waters*, Ch. III, 22.

Sir Thomas swearing every oath in and out of the Bible at him for his clumsiness and for *not having learnt how to shoot* better. Emily Lawless, *A Colonel of the Empire*, Ch. VII.

---

[1]) Storm, *Eng. Phil.*[2], 690.

iii. I never *learned drawing*. G. Eliot, *Mill*, II, Ch. III, 146.
Who were the boys who *learnt dancing* last term? Anstey, *Vice Versa* Ch. VI, 125.
Robinson has been *learning boxing* lately. James Payn, *Glow-Worm Tales*, II, J, 141.

***to mind.*** The copulative construction is particularly frequent in colloquial language, the infinitive construction with *to* being distinctly unusual. In ordinary literary English the construction with a subordinate statement is often preferred.

i. * I will *mind and confine myself* to the accidents of the day. Swift *Journal to Stella*, 12 Oct.
You must *mind and* never *neglect* to call in Grosvenor Street when you come to London. Thack., *Pend.*, I, Ch. XVII, 82.
** *Mind and get* all right for next Saturday. Hughes, *Tom Brown*, I, Ch. VI, 107
*Mind and keep* her and the children downstairs till I come back. Mrs. Craik *John Hal.*, Ch. XXV, 268.
*Mind and leave* there precisely at two. Jos. Jacobs, *More Eng. Fairy Tales*, LXXI, 136.

ii. You must *mind to get up* middling early. ib., 135.
Never *mind to take* your monument ticket to-day. Con. Doyle, *Trag. of the Korosko*, Ch. II, 49.

iii. *Mind* you keep out of mischief. Sweet, *Old Chapel.*

***to try.*** The copulative construction seems to be the rule in colloquial diction, literary English preferring, perhaps, the infinitive with *to*. In the sense of *to make an experiment with* as opposed to *to attempt, to do one's best*, the verb has the gerund.

i. * She will *try and convert* you. Thack., *Newc.*, II, Ch. VIII, 93.
I must *try and like* poor Madame de Montcontour. ib., 94.
Her business here on earth is *to try and get* a rich husband. ib., II, Ch. VII, 8
I myself will *try and restrain* the natural inclinations of Nicholas and Henry Mrs. Gask., *Sylv. Lov.*, Ch. III, 42.
What business had she to be so ungrateful and *to try and thwart* Philip in his thoughtful wish of escorting them? ib., 44.
You should *try and be* reasonable. Mrs. Alex., *A Life Interest*, I, Ch. II, 3
Why don't you *try and do* pictures? ib., I, Ch. II, 42.
** *Try and get* out of the house. ib., I, Ch. V, 82.
*Try and command* yourself, my dear son. Mrs. Craik, *John Hal.*, Ch. XXXIV, 36
ii. He will *try to be* good and follow the truth. Thack., *Newc.*, II, Ch. VII, 8
I will *try to write* it down. Dick., *Dav. Cop.*, Ch. LV, 390*b*.
I tried as hard to keep out of court as most men *try to get* into it. Green *Short Hist.*, VI, iv, 316.
He did not wait long *to try to put* in practice the lessons he had learned at the St. James's. *Rev. of Rev.*, No. 226, 303*a*.

iii. She *had tried writing*, and had failed. Mar. Crawf., *Kath. Laud.*, I, Ch. III, 4
I *tried laughing* at him and I *tried arguing*, but it was all of no us Emily Lawless, *A Colonel of the Empire*, Ch. VII.
Why not *try humouring* her? Keble Howard, *One of the Fam.*, I, Ch. I, 1

15. The verb *to see* and the verbal expression *to be sure*, which are normal

followed by a prepositional object, the former one with *to* the latter one with *of*, may take the copulative construction. After *to see* the ordinary construction is a subordinate statement, after *to be sure* an infinitive with *to*.

i. * You must *see and pay* everybody. G. Eliot, *Mill*, I, Ch. IV, 23.
** Mr. Johnson is to try his fate with a tragedy, and *to see to get* himself employed in some translation, either from the Latin or the French. Boswell, *Life of Johnson*, 23*a*.
*** You must *see that* you get 'Wilsbach' incandescent burners. *Daily News*.
When you are an earl, *see* to it *that* you are a better one than I have been. Miss Burnett, *Little Lord*, 189.

ii. * Tom told me *to be sure and remember* the rabbits every day. G. Eliot, *Mill*, I, Ch. IV, 24.
*Be sure and take* good care of her. Ch. Brontë, *Jane Eyre*, Ch. V, 44.
** Mrs. Rashleigh says you are *to be sure to put* a pair of the best frilled sheets in Captain Rashleigh's room. Mrs. Alex., *For his Sake*, I, Ch. XII, 194.
*Be sure to let* me hear when it is explained. Edna Lyall, *A Hardy Norseman*, Ch. XXVI, 241.

## The copulative construction used for what is logically a predicative adnominal relation.

). Instances of the copulative construction taking the place of one with a predicative adnominal adjunct are frequent after the verbs *to lie*, *to sit* and *to stand*, which are often followed by a present participle. The exchange of construction is not confined to any particular form of the above verbs.

i. * O bliss, when all in circle drawn | About him, heart and ear were fed | To hear him, as he *lay and read* | The Tuscan poets on the lawn. Tennyson, *In Memoriam*, LXXXIX, *23*.
Poor Webb *lay and sobbed* bitterly. Sweet, *Old Chapel*.
** When I *lay musing* on my pillow, I heard the sound of little feet pattering outside of the door. Wash. Irving, *Sketch-Bk.*, *Christm. Day*.
Mr. Meeson *lay gasping* at the bottom of the boat. Rid. Haggard, *Mr. Meeson's Will*, Ch. VIII, 78.

ii. * Let us *sit and mock* the good housewife Fortune from her wheel. Shak., *As you like it*, I, 2, *28*.
I *sat and pondered*. I thought what an interesting case I must be from a medical point of view. Jerome, *Three Men in a Boat*, Ch. I, 3.
To any one who has *sat and listened* to it (sc. Lord Balfour's speech), the strangest feature of this debate has been the complete 'sang-froid' with which the whole of this constitutional doctrine has been thrown overboard by the speakers. *Westm. Gaz.*, No. 5167, 1*c*.
How did she pass the time? Well, sometimes she *sits and thinks* and sometimes she sits. *Punch*, No. 3855, 406*c*.
** He *sat looking* at the horse's ears, as if he saw something new there. Dick., *Dav. Cop.*, Ch. V, 32*b*.
She *was sitting stooping* over her sewing. G. Eliot, *Adam Bede*, Ch. V.
On it (sc. a large oak chest) he was *sitting reading* in his book at that minute. Ch. Kingsley, *Hereward*, Ch. VIII, 27*b*.

iii. * But while they *stood and wept*, and called by name | Upon the dead, amidst them came a man | With raiment rent, and haggard face and wan. W. Morris, *The Earthly Paradise, Crœsus*, LXV.

I *stood and stared* at myself in the glass. Rid. Haggard, *She*, Ch. I.

I *have stood and watched* it (sc. Moulsey lock) sometimes, when you could not see any water at all. Jerome, *Three Men in a Boat*, Ch. VII, 74.

She merely chucked me a 'Good night' over her shoulder and went on playing. I couldn't realize it for a minute. I simply *stood and stared*. Keble Howard, *One of the Family*, I, Ch. III, 47.

** I *stood looking* at the basket quite lost in the magnitude of my trust. Dick., *Bleak House*, Ch. VI, 43.

We saw a tall gentleman *standing looking* at us intently and solemnly. Sweet, *Old Chapel*.

Note α) It is hardly necessary to observe that these verbs may also be followed by an infinitive with final *to*.

I revisited each of the old haunts ... The old beech stump on which I *sate to read* letters from home. Lytton, *Caxtons*, II, Ch V, 53.

β) Of particular interest is the use of *to stand* before *to* + infinitive to express likelihood.

If the taxation of food was in itself defensible, Ireland *stood* most *to gain* by it. *Westm. Gaz.*, No. 6129, 1*c*.

It is a fact which cannot be blinked that Austria *stands to lose* by the establishment of a Balkan Confederation on her southern frontier. ib., No. 6165, 1*b*.

Germany seems *to stand to make* more enemies by her successes than by her failures. *The New Statesman*, No. 115, 241*b*.

(*To be continued*).

*Amsterdam*. H. Poutsma.

---

# OP VERKENNING.

## I.

### *A Shropshire Lad.*

Niet alleen in Nederland is het aantal poëten legio; men telt ze in de Engels-sprekende landen bij bosjes, en de bundels gedichten die ze van tijd tot tijd – 'n gestadige Mississippi van verzen -- het licht doen zien, renderen nog minder dan hier te lande 'n beknopte Engelse schoolgrammatica. De regel is evenwel dat 'n gedicht pas in zo'n bundel verschijnt, nadat eerst een of ander tijdschrift zich er over heeft ontfermd, en de meeste Engelse tijdschriften betalen voor poëzie 'n honorarium, dat aan Hollandse dichters, die zich meestal moeten tevreden stellen met *le bonheur de se voir imprimé*, fabelachtig moet voorkomen.

Ziedaar in hoofdzaak het verschil; overigens is er schier niets als overeenkomst . . . Zonderling, – als er 'n kindje geboren wordt, dan blijkt terstond of het dood is dan wel leeft, en in 't laatste geval al heel gauw of 't 'n blijvertje zal zijn of niet. Maar op 't punt van gedichten snijdt de kritiek in Engeland zich al even vaak en even erg in de vingers als hier. En da's óók zonderling, — kritizeren is toch geen luk-rake planeetlezerij? Is 't zó lastig,

al of niet aanwezigheid van wat men „leven" noemt, in 'n gedicht te ıstateren? We spreken nu niet over het toevallig *uiterlik* van het wicht — r zelden „ideaal" —, maar over de vraag, of het behoorlik schopt met ıen en benen . . .

k herinner me, eens aan 'n omstreeks vijf-en-dertigjarige „headmaster" — A. Oxon — in 1901 te hebben gevraagd, wie z. i. de beste levende gelse dichter was, nu Tennyson, Browning en Arnold tot hun vaderen ren verzameld. Na enig bezinnen noemde hij — Lewis Morris. Swinburne Meredith leefden toen nog, en vijf jaren te voren was *A Shropshire Lad* schenen. Over dit bundeltje hoorde ik toentertijd niemand praten, en 't is onbekend of 't wel ooit het onderwerp is geweest van 'n bespreking araan Jantje van Leiden geen deel had. Tegenwoordig wordt er váák op inspeeld, — bij 't beoordelen van ànder dichtwerk — en in letterkundige ngen hoort men er zelden anders van gewagen dan op de gedempte toon ı stil ontzag. En de herdrukken volgen elkaar geregeld op, in goedkope met smaak uitgevoerde edities (1 shill. net, Grant Richards.). Ook heeft komponisten geïnspireerd. Leven zit er dus wel in.

Wat bewaart 'n dichtwerk voor vergetelheid? Afmeting?! — Hoe langer gedicht, des te gauwer in 't rommelhoekje der misschien geprezenen, maar nmer gelezenen. — De aanwezigheid van „mooie brokken" en van „jewels e words long"? — Ik heb er nooit iets van gemerkt: en 'n gedicht is h geen ontbijtkoek, die smakelik wordt gemaakt door sporadiese stukjes nber! En naderhand komt men zo'n juweel wel 'ns in 't werk van deren tegen, al of niet tussen aanhalingstekens, — maar men herinnert h de vindplaats niet meer. — Gedachtevlucht? — Die is *opzichzelf* voldoende, en wordt trouwens lang niet altijd op prijs gesteld; tegenordig zit het weer in de lucht, te glimlachen over „kosmiese" poëzie, sgaders de „immensities", de „moral uplift", en 's dichters „message". 't Vertolken van de „geest des tijds" heeft, uit den aard der zaak, maar 'n betrekkelike waarde. De gewone kunstlievende mens leest dichten uit vroeger tijd niet om te weten te komen, hoe de mensen ı 'n speciale eeuw voelden en dachten, maar alleen om te genieten ı wat hij nu nog mooi kan vinden. En in de regel zal dit „mooiden", afgezien van de verklankte gevoelens, bepaald worden door de *uktuur* van 't gedicht; door 't bewust of onbewust waarderen van wat uit kunstenaarsoogpunt „af" is. En nu is er in de poëzie allerlei struktuur gelik; sommige gedichten zullen in dit opzicht herinneren aan bouwrken, andere aan gobelins, aan schilderijen, aan sonates, fuga's, gedreven taal, juwelen, — of, eenvoudiger, aan simpele meetkunstige figuren, 'n el, 'n driehoek, 'n enkele flauw-gebogen lijn — maar 'n zekere struktuur, ı welke aard ook, zal steeds kunnen worden aangewezen.

*A Shropshire Lad* is 'n rijmsnoer, bestaande uit 63 kleine, zeer geacheveerde dichten. De rangschikking komt me vrij willekeurig voor, met uitzondering ı van nummers 1, 62 en 63. Het eerste „strikes the keynote"; nr. 62 is 'n nuftig verweer, dat de dichter richt tot de niet-weinige lezers, die iets keliks zullen vinden in z'n steeds verwijlen bij 'n beperkt aantal somber-

stemmende levensaspekten; 't laatste is 'n soort van opdracht van de bundel aan „luckless lads" door iemand die, hij moge als jonge man veel ongelukkigs hebben doorgemaakt, ten tijde der publikatie zes of zeven en dertig jaar was. Vermoedelik waren de gedichtjes toen al niet kersvers; de vorm van elk is zo „af", de uitdrukkingswijze is zo „eigen", er zijn zó weinig bepaald zwakke — litterair-zwakke — plaatsen, dat men veilig kan aannemen, dat alles lang in portefeuille gebleven is, en telkens en telkens is herzien en gevijld en omgewerkt door iemand, die er 'n zwaarmoedig behagen in schepte, zich telkens weer te verdiepen in het leed, de aandoeningen, teleurstellingen en ontgochelingen van z'n sentimentele tijd, toen hij van twintig tot drie en twintig jaar was.

Ik sprak daar van 'n „eigen" uitdrukkingswijze. We kunnen veilig konstateren, dat A. E. Housman die heeft, al ontmoeten we wel 'ns dingen, die ons niet onbekend voorkomen . . . .

Ah, life, what is it but a flower?
Why must true lovers sigh? (V)

is te verklaren uit de wens, de niet-oorspronkelike en sedert eeuwen zich openbarende elementen van jongelings-sentimentaliteit psychologies te karakteriseren. De eruditie van de „Professor of Latin" der Londense Universiteit komt bewust naar voren in nummer X (March):

The Sun at noon to higher air,
Unharnessing the silver Pair
That late before his chariot swam,
Rides on the gold wool of the Ram.

Maar, — is het heus wel wenselik dat 'n gedicht zij „de allerindividueelste uitdrukking van de allerindividueelste emotie"? Berust niet de levensvatbaarheid van 'n gedicht op 'n geslaagd vergelijk, 'n compromis tussen traditie en oorspronkelikheid, tussen individueel-voelen-en-uitdrukken en 't vertolken van anders tot stomheid gedoemde gevoelens van bredere groepen? Er zijn dingen genoeg in *A Shropshire Lad*, waarvan men de grond-idee ook in andere dichters kan vinden, en die evenwel toch „nieuw" aandoen.

Bij Herrick b.v. vinden we

To Silvia.

I am holy while I stand
Circum-crossed by thy pure hand:
But when that is gone, again
I, as others, am profane.

Dit wordt bij Housman (XVIII):

Oh, when I was in love with you,
  Then I was clean and brave,
And miles around the wonder grew
  How well did I behave.

And now the fancy passes by,
  And nothing will remain,
And miles around they'll say that I
  Am quite myself again.

Vie hier nu 't „mooist" is, Herrick of Housman, valt waarschijnlik nooit te maken. Maar zeer velen zullen kunnen verklaren, dat van die twee hters de moderne, de rauwere, de meest onmiddellike uitdrukking heeft geven aan 'n zielstoestand, door zeer velen doorleefd; m.a.w. dat Housman t bij z'n zeventiende-eeuwse voorganger in oorspronkelikheid en zeggenscht achterstaat, en als modern mens voor de moderne mens meer betekent ı de precieuze[1]) Herrick.

* * *

Ben ik misschien zoeven iets te ver gegaan door te gewagen van vertolg van sentimentele jongelingstijd? 't Is 'n feit dat de melancholiek-esthetiese ıdoening van weemoed-om-zijnszelfswil, de stemming van „Il pleut doucent sur la ville", in *A Shropshire Lad* niet wordt aangetroffen. De regen ittert zelfs door algehele afwezigheid, en toch is vooral de motregen 'n ɔntbeerlik en hooglik gewaardeerd bestanddeel van 'n melancholiek dichter poëtiese inventaris. De bekommernissen van de Shropshire yeoman zijn echt, of tenminste echt voor hem: z'n liefste wil niets van 'm weten XIII, XIV enz.); hij wordt gekweld door 't besef van 't zelfzuchtig ment in de liefde van man tot meisje (VI); door de overweging van evens kortheid en doelloosheid (VII); 'n vriend van hem is broederordenaar (VIII); „misdadigers", die werkelik niet slechter zijn dan hij, den en worden opgehangen (IX); menig ongelukkig minnaar heeft 't zichgedaan (XVI); wat belet hem het ook te doen? (XVII). Hij sterft niet, anderen, flinke, brave borsten, zelfs athleten, worden jong weggerukt (XIX, III, LIV); z'n meisje is dood (XXI); „he cheers a dead man's sweetheart" XV, XXVI, XXVII); z'n persoonlikheid is ten prooi aan innerlike vereuring (XXVIII, XXX); hij moet weg van z'n meisje (XXXVI); hij heeft mwee naar Shropshire (XXXVIII, XXXIX, XL, XLI, LI, LII); „die z'n demensen te lief heeft wordt gekruisigd" (XLVII); hij voelt zich in opstand en aarde en hemel, „which ail from the prime foundation" (XLVIII).
s er niet iets, dat hem met het leven verzoenen kan? Zeker! Er zijn eiende kerseboomgaarden in Shropshire — maar 's mensen leven is eigenlik kort om er al 't moois af te kijken; laat daarom de lentetijd niet ongeikt (II).

Loveliest of trees, the cherry now
Is hung with bloom along the bough,
And stands about the woodland ride
Wearing white for Eastertide.

Now, of my threescore years and ten
Twenty will not come again,
And take from seventy springs a score,
It only leaves me fifty more.

And since to look at things in bloom
Fifty springs are little room,
About the woodlands I will go
To see the cherry hung with snow.

---

[1]) Ik gebruik dit woord zonder de minste geringschatting.

't Is niet alleen „carpe diem", 't is „carpe horam" bij Housman. Er is zoveel te zien op de wereld: slaap niet te lang! (IV).

Up, lad: thews that lie and cumber
  Sunlit pallets never thrive;
Morns abed and daylight slumber
  Were not meant for man alive.

Clay is still, but blood's a rover;
  Breath's a ware that will not keep.
Up, lad: when the journey's over
  There 'll be time enough to sleep.

Schijnt het rijk der fantasie mooier? Laat je niet door schijn verschalken tot domheden (XX). „Life is real", zegt Housman Longfellow na, maar — aangezien 't graf wèl „its goal" is, laten we elkaar nù bijstaan:

From far, from eve and morning
  And yon twelve-winded sky,
The stuff of life to knit me
  Blew hither: here am I.

Now — for a breath I tarry
  Nor yet disperse apart —
Take my hand quick and tell me,
  What have you in your heart.

Speak now, and I will answer;
  How shall I help you, say;
Ere to the wind's twelve quarters
  I take my endless way. (XXXII).

En wie tot zulk een zich-nuttig-maken de kracht mist, laat hem soldaat worden: veel beter dàt dan 'n verslappend leven van nietsdoen en achternalopen van meisjes, die niets om je geven (I, III, XXXIV, XXXV). En deug je nergens, nergens voor — heb dan de moed er 'n eind aan te maken (XLIV, XLV). Trouwens — eenmaal komt het einde toch, en daarmee 'n eind aan al onze kommer en verdriet:

The gale, it plies the saplings double,
It blows so hard, 't will soon be gone:
To-day the Roman and his trouble
Are ashes under Uricon. (XXXI).

En intussen: zet de tanden op elkaar: neem 'n voorbeeld aan die Griekse man van steen, dat standbeeld in 't British Museum.

Still he stood and eyed me hard,
An earnest and a grave regard:
'What, lad, drooping with your lot?
I too would be where I am not... (LI).

Wees niet bang voor de toekomst: zo stilletjes-aan raakt men aan narigheid gewend en onze schouders dragen beter:

. . . if as a lad grows older
The troubles he bears are more,
He carries his griefs on a shoulder
That handselled them long before. (L).

n de dood — is niets. Niet bang zijn!

Oh never fear, man, nought's to dread,
Look not left nor right:
In all the endless road you tread
There's nothing but the night. (LX).

Housman, professor of Latin, biedt ons dezelfde troost als Lucretius. dij heeft echter nog iets „up his sleeve". We leven niet voor niets in het perk van vaccine en serum. Klaagt men over 'n ziekelik element in z'n ndel, Housman zegt, dat dit ziekelike misschien zeer bevorderlik zal zijn r 's lezers gezondheid: Denk 'ns aan Mithridates. Die nam ook vergif in, kleine beetjes, maakte zich zodoende immuun, en kon ten laatste niet er dood! (LXII). Zo ook met mijn verzen: ze wekken aandoeningen, meestal behaaglike aandoeningen; ze spreken vaak over de nietigheid des levens de zekerheid des doods. Welnu, langzamerhand raken m'n lezers in die oels- en gedachtesfeer zo zeer thuis, dat, wanneer hunzelf in 't werkelike en iets zeer pijnliks gebeurt, de aandoening hun bekend voorkomt, en de soon gelaten z'n weg kan blijven vervolgen. Want het is niet de hevigheid de schok die dodelik is, maar 't onvoorbereid-zijn van wie de schok t. — Vernuftig gevonden.

En hiermede zeggen wij *A Shropshire Lad* vaarwel. We hadden meer nen aanstippen, de diktie, die al wijst op wat met Gibson en Masefield volle bloei zou komen: het besef dat dichtertaal veredelde, desnoods onedelde, maar steeds hartstochtelik vibrerende spreektaal is, en geen schrijftaalstelten; alsook 't imperialisme, dat zich bij hem vertoont vóór hij van ling kan hebben geweten; verder Housmans voorliefde voor simpele, oude svormen, met korte, maar nooit onbeduidende regels. Maar de ruimte, die *philologus* tot zijn beschikking heeft, is nu eenmaal beperkt.

*Zaandam.* WILLEM VAN DOORN.

---

## VARIA.

### LES *PRÉCIEUSES* DANS CHARLES D'ORLÉANS.

**Rondeau 105.**

Aussi bien laides que belles
Contrefont les dangereuses
Et souvent les *précieuses*;
En ont les manières telles.
Pareillement les pucelles
Deviennent tantost honteuses;
Aussi bien laides que belles
Contrefont les dangereuses.
Les vieilles font les nouvelles
En parolles gracieuses
Et accointances joyeuses;
C'est la condicion d'elles,
Aussi bien laides que belles.

Poésies complètes de Charles d'Orléans, revues sur les ms avec Préface, notes et glossaire par Charles d'Héricault, Tome I. E. Flammarion, Paris, 1896.

*Den Haag.* A. S.

---

## *HUNTER'S MASS* EN *JÄGERMESSE.*

Liturgische termen komen er in taalkundige woordenboeken zelden goed af. Een voorbeeld — een uit vele — zijn de beide hier genoemde woorden.

„Hunter's Mass", zegt de *Oxford Dict.*, „a short mass said in great haste for hunters, who were eager to start for the chase (Nares)."

En uit de vele voorbeelden, die aangehaald hadden kunnen worden, wordt genoteerd (1595) „Gentleman pray'd him to say a Hunters Masse (Meaning a briefe Masse)."

„Jägermesse", beweert Grimm's Wtb., „kurze flüchtige messe" en hij tracht zijn bewering te staven door eenige voorbeelden en de cordate regels van Uhland:

Begrabt mich unter breiter eich
im grünen vogelsang
und lest mir eine jägermeß
die dauert nicht zu lang.

Maar *short* en *kurz* zijn niet goed genoeg en *in great haste* en *flüchtig* worden door geen enkele bewijsplaats gestaafd.

Een *hunter's mass* of een *jägermesse* is een missa venatica of venatoria (cf. Ducange, i. v.), een dier eigenaardige gebruiken, die eigenlijk iet of wat vreemd zijn en tot allerlei misbruiken hebben aanleiding gegeven, zoodat de hervormers niet nagelaten hebben er duchtig op te schimpen. Men hoore b.v. Marnix in zijn *Byencorf*!

Ze was kort. Sterker nog: ze was te kort. Weggelaten werd n.l. het hoofdbestanddeel van de mis, dat wat de mis tot mis*offer* maakt. In de mis toch worden de ouwel en de wijn tot Christi lichaam en bloed geconsacreerd en geofferd. En juist dit, juist deze offering werd weggelaten. De mis wordt daarom ook wel genoemd „missa sicca" of „droge mis".

In dezen geest dus moeten beide artikels gewijzigd en aangevuld worden. En voor wie deze mededeelingen te kort zijn, schreven Thalhofer, *Handb. der Kath. Liturg.*[2] II, 262 en Franz, *Die Messe im deutschen Mittelalter*, S 79 ff.

*Den Haag.* A. VAN HERK.

---

## BOEKBESPREKINGEN.

A. RUPLINGER, *Charles Bordes, membre de l'Académie de Lyon* (1711—1781). Préface de G. Lanson. Lyon, A. Rey, 1915. 6 fr.

André Ruplinger (1889—1914), élève de l'École Normale supérieure, qui comptait il y a quelque temps 79 morts sur 189 élèves, a étudié dans ce mémoire pour le diplôme d'études supérieures la vie et l'œuvre d'un modeste savant de province, type du „philosophe" du XVIIIe siècle. Bordes appartenait a une vieille famille de libraires lyonnais; il a écrit, voyagé, fait le bien. Il a été avant tout académicien de province. Et par là son cas est typique. Car dans ses mémoires et ses écrits se reflètent les préoccupations, les idées, les rêves de son temps; ils éclairent, trop nombreux produits oubliés d'ordre secondaire d'un esprit à demi-côte, les grandes œuvres: *le Discours sur la Science et les Arts*, *le Mondain*, *la Profession de Foi du Vicaire savoyard*, le Discours sur *l'Universalité de la Langue française*; ils

trait aux polémiques „philosophiques" et en montrent la répercussion le milieu d'une grande ville fière de son passé, mystique, littéraire et nerçante. Bordes est avant tout Lyonnais, malgré ses voyages et ses spondants parisiens. Évoquer le milieu littéraire où B. vécut, préciser uence des „philosophes" sur les Académiciens lyonnais, tel est le but ette intéressante monographie.

téressante avant tout en ce qu'elle montre comment Jean-Jacques, sous uence de la polémique avec B., discerne plus clairement les grandes s de son „système", les précise, les retouche entre 1750 et 1753 (p. 28—58). omment l'ancien ami du citoyen de Genève devient un porte-parole de aire, si habile à susciter des haines autour de Jean-Jacques (p. 71—77), ble peut-être, dans sa *Lettre au Dr. Pansophe*, d'imiter le style de B. dépister ceux qui croyaient l'y reconnaître (p. 75), excellant à „faire sser", si j'ose le dire, les Académiciens de province (p. 77—82). Par là avail contribue à élucider deux points d'histoire littéraire.

nous permet aussi de connaître les idées de B. sur l'art, la littérature, cation, la langue — curieuse addition (p. 151—169) au livre de M. A. Fran- sur *la Grammaire du Purisme* —, la nature, la philosophie et la science, nomie sociale . . . et la Hollande[1]). Nous assistons enfin à une polémique l'abbé Jacquet (p. 219—252), sans valeur littéraire, mais qui permet pénétrer encore une âme idyllique de la veille de la Révolution; en e temps elle fait constater de quelle façon les catholiques pouvaient se r des théories de Rousseau. Vers la fin de sa vie cet épicurien sceptique ie un pamphlet, *Le Catéchumène* (1768), nettement anticlérical.

somme: un Académicien de province, presque uniquement homme de s, sans idées originales, sans talent, mais vulgarisateur de la pensée osophique à Lyon.

*nsterdam.* K. R. Gallas.

---

*ther von der Vogelweide*, herausgegeben und erklärt von W. Wilmanns. Vierte vollständig umgearbeitete Auflage besorgt von Victor Michels. Erster Band: *Leben und Dichten Walthers von der Vogelweide.* Halle, Waisenhaus, 1916.

it Jahren schon war Wilmanns' *Walther* vom Büchermarkt verschwunden; antiquarisch waren die zwei Bände der 1882 und 1883 erschienenen ten Auflage nur schwer aufzutreiben, wie u. a. die Utrechter Bibliotheks- altung erfuhr, als es galt, die früher versäumte Anschaffung nachzuholen. so freudiger begrüßen wir das Erscheinen dieser zweiten Umarbeitung, W. selbst in Angriff genommen hatte, als ein trauriger Unfall ihn vor Jahren der Wissenschaft plötzlich entriß, und deren Fertigstellung wir entsagungsvollen Arbeit von V. Michels verdanken. Aus seiner 4. Nov. datierten Vorrede erfahren wir, daß die Umarbeitung der zwei ersten tel: I. *Einleitung* II. *Das äußere Leben Walthers* von W. im Wesent- n abgeschlossen war, sodaß dieselbe mit geringfügigen Änderungen und

p. 93—99. Il la visite en 1759. Et il loue nos mœurs et „le froid maintien" de nos épouses. van Effen a fait entendre un autre son de cloche!

Ergänzungen aufgenommen werden konnte. Für sein III. Kapitel *Gedanken und Anschauungen*, aus welchem mehrere Partien in I und II übergegangen waren, hatte W. eine 'Umgruppierung' entworfen, deren Schema, abgesehen von einigen Änderungen und Erweiterungen, dem gleichnamigen IV. Kap. bei Michels zu Grunde liegt. Michels' III. Kap. dagegen, *Liederdichtung*, *Innere Entwickelung*, ist aus Wilmanns' letztem Kap. *Entwickelung des Dichters* hervorgegangen. Hier war M. durch die Lückenhaftigkeit der von W. hinterlassenen Vorarbeiten genötigt, tiefer in das ursprüngliche Gefüge einzugreifen und selbständiger zu gestalten, als in den übrigen Teilen. Daß infolge dieses Verfahrens einige Partien etwas ungleich ausgefallen sind, liegt in der Natur der Sache. Besondere Schwierigkeit machte dabei die von M. VII–VIII hervorgehobene Unklarheit in Bezug auf Wilmanns' Stellung zu seiner früheren Liedertheorie. Inwiefern W. noch an seinen 'Vortragszyklen' festhielt, war aus dem vorhandenen Material nicht zu entnehmen und so sah sich also M. zu einer Art Kompromiß zwischen der alten Darstellung und neuern Ansätzen genötigt, wenn er nicht eigene Ansichten an Stelle der Wilmannschen setzen wollte. Endlich hat M. diesem Bande noch ein V. Kap. einverleibt: *Sprache, metrische Form, Stil*, das in der 2. Auflage einen Teil der Einleitung des II. Bandes (S. 20–100) bildet. Auch hier mußte der von M. vorgenommene 'schonende Umbau', da W. nur den Abschnitt *Sprache* den neueren Forschungen gemäß umgearbeitet hatte, zu einem halbschlächtigen, Altes und Neues verbindenden Resultat führen. Aus diesen kurzen Andeutungen mag man ersehen, welche Entsagung und Selbstentäußerung der Herausgeber hat üben müssen, um uns den Wilmannschen *Walther* in soweit möglich neuem Gewande wiederzuschenken. Eigene abweichende Meinungen hat M. hier und da durch einen Zusatz zu den *Anmerkungen* angedeutet. Im Übrigen sind diese letztern, abgesehen von der Reihenfolge und Numerierung, unverändert übernommen. Die zahllosen Zitate sind, wie ich mich durch Stichproben überzeugt habe, sorgfältig nachverglichen worden. Druckfehler stoßen sehr selten auf; ich erwähne: S. 2. unten *1160* l. *1060*; S. 23, 10. z. v. o. *betrachten* l. vielleicht *betrügen*; S. 44, 6. z. v. o. *sein*[94] l. *94a*; S. 303, 3. z. v. u. *schätzt* l. *schützt*; S. 330, 14. z. v. u. *Mitteltonsilbe* l. *Tonsilbe*; S. 344, 9. z. v. o. *Hebungen und Senkungen* l. *H. oder S.*, 10. z. v. o. *45, 14* l. *43, 14*; S. 406, 9. z. v. o. *Minnelieder* l. *Minneleiche*. Bedenklicher ist das Fehlen folgender Anmerkungen, auf welche im Text verwiesen wird: 48a S. 24; 37a S. 79; 22a S. 308.

Ein rascher Überblick über das Ganze, wie es jetzt vorliegt, wird Gelegenheit zu einzelnen Bemerkungen bieten.

Das I. Kap. *Geschichte des Minnesangs vor Walther* ist im Vergleich zu der früheren *Einleitung* bedeutend erweitert, einmal durch Herübernahme einer zur Charakteristik des Minnesangs dienenden Partie aus dem früheren III. Kap., besonders aber dadurch daß die Resultate neuerer Forschung über das Verhältnis des Ms. zur lat. Schul- und Vagantenpoesie, zum Volkslied und zur romanischen Lyrik, der historischen Darstellung zu Gute gekommen sind. Es wird zunächst das Verhältnis der Spielmannsdichtung zur geistlichen erörtert. Daß W. das Zeugnis des sogenannten Heinrich von Melk noch immer für fraglich hielt, deutet der Zusatz S. 2: *wenn sie* (die Lieder

richs) *so alt sind* an (dazu Michels' Anm. 114, S. 407); S. 3 ist an Stelle der Dichter des Annoliedes getreten. Gegen die Charakterisierung Georgsliedes als *nach Auffassung und Darstellung ganz spielmannsmäßig* unten) weist M. auf Ehrismanns Ausführungen PBB XXXIV, 177 ff., e auf die 'schwere orchestrale Rhythmik' (nach mündlicher Mitteilung Sievers) hin. Ich muß gestehen, daß ich in Versen, wie *Daz weiz ich, ist alewâr, ûf erstuont sik Gorîjo dâr* nichts von solchem schweren hmus spüre, eher das Gegenteil. Darüber könnte doch nur die Melodie chluß geben.

e Entwickelung des Ritterstandes ist jetzt ausführlicher, mit besonderer cksichtigung der Rechtsverhältnisse (u. a. nach Schulte) geschildert. Daß her ritterbürtig, aber nicht selbst Ritter war, wird hier schon ausgechen. Bemerkenswert ist der Zusatz s. 9. unten: *Öfter mögen die Söhne Ministerialen in die Schule geschickt sein, um mit den Klerikern zumen erzogen zu werden*, u.s.w., was denn auch für Walther anzunehmen So wird der früher nur flüchtig gestreifte Einfluß der Kreuzzüge auf Entwicklung des Ritterstandes stärker betont und mehr im Einzelnen elegt, wobei der Durchzug der französischen Heere Ludwigs VII. durch Donauländer in den Jahren 1147—49 ein wichtiges Moment ist, dessen eutung für die Frage nach der Herkunft der ritterlichen *trûtliet* in Öster- um 1160 (das Zeugnis Heinrichs von Melk als gültig angenommen) ch auch W. nicht erkannt zu haben scheint. Auffallend stark gekürzt gen ist die hier anschließende Betrachtung über den Einfluß der franschen Kultur, der jetzt auf einer Seite (11—12) abgetan wird, während frühere Fassung ihm sechs Seiten (10—15) widmete. Ein Teil davon, das lringen fr. Fremdwörter betreffend, ist in die Anm. verwiesen. In die irch entstandene Lücke tritt nun eine längere Ausführung über die Stellung Frau in der Gesellschaft, welche, von den alten Germanen ausgehend, Übergang vom alten Brauch zum neuen und den Gegensatz beider egt. Die S. 15 aus Ulrichs v. L. *Frauenbuch* angeführte Schilderung unhöfischen Ritters, der, anstatt seine Dame zu *triuten*, sich der Jagd dem Trunk ergibt, hätte illustriert werden können durch den Hinweis Iron Jarl in der Thidrekssaga.

uf diesem sozialen Hintergrunde wird nun das Bild der ritterlichen nedichtung entworfen. Damit knüpft die neue Fassung S. 16 wieder an früheren Wortlaut (S. 15) an: *Das 12. Jahrhundert sah einen Aufung der Literatur* u. s. w. Die Anordnung aber ist geändert, indem der chnitt *Lyrik der Fahrenden* (gegen früher etwas gekürzt) nun dem Minng vorangeht. Es handelt sich in diesem natürlich besonders um die iche Hergers, deren Verwandtschaft mit der lat. Klerikerpoesie den ern Anschauungen gemäß stärker betont wird. Von eigentlicher 'Volksie' kann hier ebensowenig die Rede sein, wie beim Georgsliede: die gerliche Gnomik ist, ebenso wie die populäre Legenden- und Tierdich-, aus der lat. Litteratur erflossen.

on Grund aus umgearbeitet und stark erweitert, großenteils ganz neu die dem Minnesang gewidmeten Abschnitte (S. 18—44), denen nur 4 Seiten der alten Fassung gegenüberstehen. Diese hub mit den be-

deutsamen Worten an (S. 16): *Daß es vor der Mitte des zwölften Jahrhunderts eine weit verbreitete Liebeslyrik gegeben habe, glaube ich nicht* und stellte somit die Frage nach dem Ursprung des deutschen Minnesangs aus einem vorauszusetzenden älteren volkstümlichen Liebesliede in den Vordergrund. Die neue Fassung ist zunächst rein deskriptiv: sie charakterisiert den *höfischen* Minnesang als Gesellschaftspoesie, und bespricht sodann seine realen Grundlagen, seine Beziehungen zum Leben, in dem Sinne, daß er im Wesentlichen auf einer litterarischen Fiktion beruhe, wenn auch hier und da Selbsterlebtes nicht ausgeschlossen, freilich auch nicht nachzuweisen, sei. Das einzige Zeugnis für aktiven Minnedienst in der mhd. Litteratur, Ulrichs von Lichtenstein berühmtes Gedicht, hält W. größtenteils für Dichtung Einzelne Tatsachen, meint er, mögen der Wirklichkeit entnommen sein, aber die Extravaganzen, die den sonst vernünftigen Mann zum 'verrückten Toren' stempeln würden, seien als Ausgeburten abenteuerlicher Phantasie anzusehen. Ich möchte hierzu, wie zur mhd. Minnepoesie überhaupt, Folgendes bemerken. Daß die Troubadourpoesie in ihrer Heimat auf realen Verhältnissen beruhte, ist unbestritten. Der Nährboden, auf welchem sie erwuchs, war das glänzende Gesellschaftsleben an den zahlreichen größeren und kleineren Höfen Südfrankreichs. Soweit die fröhliche Kunst nicht von den vornehmen Herren selbst als galanter Zeitvertreib geübt wurde, lag sie in den Händen von schulmäßig ausgebildeten Berufsdichtern meist bürgerlicher Herkunft, die zu dem Hofherrn in einem Dienstverhältnis standen: sie gehörten zur *masnada*, und ihre Hauptaufgabe war, durch das Lob der *Domna* zur Unterhaltung und zur Ehre des Hofes beizutragen. Ihre Stellung bei Hofe hing natürlich von ihren persönlichen Eigenschaften, ihren Fähigkeiten und Leistungen, von der Gunst des Herrn ab; manche wurden in den Ritterstand erhoben, und lebten, wie Peire Vidal, in glänzenden Verhältnissen. Aus den Liedern der Troubadours und aus ihren Biographien, wie skeptisch man letztern auch gegenüberstehen mag, ist dies alles deutlich zu erkennen. Daß z. B. Bernard de Ventadorn im Dienste des Vicomte Ebles und des Herzogs Heinrich von der Normandie deren Gattinnen Agnes de Montluçon und Alienor de Poitou poetische Huldigungen dargebracht hat, wird niemand bezweifeln. Wieweit in beiden Fällen die persönliche Annäherung ging, ob ein gegen- oder einseitiges Liebesverhältnis zu Grunde lag, ist für die Frage, die uns hier beschäftigt, bis zu einem gewissen Grade nebensächlich. An der Aufrichtigkeit seiner Gefühle für so edle, anmutige und schöne Damen haben wir jedenfalls zu zweifeln keinen Grund. Ganz anders liegt die Sache bei den deutschen Berufs-Minnesängern der Blütezeit: Veldeke, Hartman, Reinmar, Walther. Daß zwischen diesen und etwa den Gattinnen ihrer Dienstherren in Cleve, Aue oder Wien ein fiktives oder wirkliches, wenn auch nur einseitiges, Liebesverhältnis existierte, und ihre Minnelieder offen oder versteckt an diese Damen gerichtet waren, wird wohl Keinem glaubhaft erscheinen, und es fehlt auch jede historische Nachricht, jeder Anhaltspunkt für eine solche Voraussetzung. Wir haben in diesen Erzeugnissen höfischer Kunst wohl lediglich 'Litteratur' zu erblicken, Modepoesie der Art, wie die galanten Liedlein der Salons des 17. Jhrs., in welchen irgend eine 'Iris en l'air' angesungen wird. Für die Liebeslyrik vornehmer

ren, wie Friedrich von Hûsen, gelten freilich solche Erwägungen nicht edingt: sie kann sowohl litterarische Mache, wie Erlebnisdichtung sein. lenken erregt unter jenen Berufsdichtern nur Heinrich von Morungen, sen Wärme und Innigkeit kaum an der Wahrheit seiner Gefühle zweifeln en. Aber bei diesem Dichter bleibt ja überhaupt noch Manches rätsel-t. Was nun Ulrichs *Frauendienst* betrifft, so glaube ich nicht, daß dieses licht uns über die realen Grundlagen des ältern Minnesangs aufklären n; insofern die dort mitgeteilten Extravaganzen Glauben verdienen — l es liegt ihnen vielleicht mehr Wahrheit zu Grunde, als W. zugeben chte — stellen sie doch nur einen Einzelfall dar, der sich als Ausfluß litterarischem Snobismus, vielleicht auch als Nachahmung berühmter ster, wie Peire Vidal, verstehen läßt.

Die folgenden Abschnitte schildern in großen Umrissen die Entwickelung metrischen und rhythmischen Formen des Minnesangs aus der alten hnik unter dem Einfluß der franz. Hof- und der lat. Vagantenpoesie. ß hier Manches, dem Stande der neuern Forschungen gemäß, anders gründlicher hätte gefaßt werden müssen, deutet M. in der Vorrede IX Zur Orientierung wird in den Anm. (67, 71) besonders auf Sarans eiten hingewiesen, und zwar mit Recht: über die grundlegenden Fragen en dieselben nach allen Seiten hin Licht verbreitet, zumal was das Ver-nis der romanischen Verstechnik zur deutschen betrifft [1]). Daneben aber fte hier der Hinweis auf J. B. Beck's epochemachendes Buch *Die Melo-der Troubadours* I (Straßburg 1908) nicht fehlen. Das hier zutage rderte und gesichtete Material stellt unzweifelhaft fest: 1) daß schon die nodien der Troubadours mensuriert waren, auch da, wo sie nur in men oder Quadratnoten überliefert sind, 2) daß die Takte dieser Melo- entweder zweiteilig (1er und 2er Modus) oder dreiteilig (3er Modus) en. Da der letztere Modus fast ausschließlich dem vers décasyllabe eignet, ritt damit die Frage nach dem mhd. 'daktylischen' Zehnsilbner in ein es Stadium. Saran leugnet bekanntlich die Existenz 'daktylischer' Reihen romanischen Verse, welcher nur den 'alternierenden' Taktschritt (jambisch-häisch) kenne, und will jene mhd. 'daktylischen' Zehnsilbner bei Hûsen, s e. t. q. als Archaismen, Schwankungen zwischen alter und neuer nik erklären. Das wird angesichts der zahlreichen von Beck vorgelegten ódien im dritten Modus nicht aufrecht zu erhalten sein. Die Tatsache, diese Melodien fast ausschließlich für décasyllabes gelten, während es im Mhd. gerade die Zehnsilbner sind, die bei den Nachahmern proven-cher Lyrik die sonst verpönte doppelte Senkung aufweisen, muß doch em Schlusse führen, daß diese Eigentümlichkeit dem Rhythmus der aus kreich entlehnten Melodien zuzuschreiben ist. Mit Recht sagt W. S. 37: *hter als die fremden Lieder noch verbreiteten sich, durch keine Sprach-ze gehemmt, die fremden Melodien.* Freilich bietet die Überlieferung der ffenden Texte der rhythmischen Analyse zum Teil große Schwierigkeiten, n der häufig wechselnden Kadenz, der starken Verstöße gegen den chiktus, der mitunter vollständigen 'Rhythmuslosigkeit', wie das ausführ-

---

F. Saran, *Der Rhythmus des fr. Verses,* 1904; *Deutsche Verslehre,* 1907.

lich bei Weißenfels zu lesen ist, aber irgendwie muß doch aus der Betrachtung der prov.-franz. Melodien im Verhältnis zu den untergelegten Versen mancher Aufschluß über die Textgestalt und rhythmische Gliederung der entsprechenden deutschen Strophen zu gewinnen sein. Leider warten wir noch immer auf den von Beck versprochenen zweiten Band, der *den ganzen Bestand an überlieferten Troubadourmelodien in der Originalnotierung sowie in Übertragung in moderne Noten*[1]) bringen sollte. Ohne genaues Studium dieser Kompositionen läßt sich hier weiter nichts machen, und Weißenfels' Methode konnte deshalb nicht zum Ziele führen, weil er (wie freilich auch Saran) von vornherein die Frage stellt, ob die betr. Verse 'trochäisch' oder 'daktylisch' zu *lesen* resp. zu *sprechen* seien, und wenn sie diese Probe nicht bestehen, 'Silbenzählung' als Prinzip annimmt, während es sich doch darum handelt, wie sie *gesungen* wurden, d. h. in welchem Takt sich die dazu komponierte Melodie bewegte. Darüber sagen uns aber die Namen Zehn-, resp. Neun- oder Elfsilbner nichts. Auf das Unfruchtbare des Terminus 'Silbenzählung', dessen sich auch W. noch bedient, hat Saran schon wiederholt hingewiesen.

Mit dem Abschnitt *Verbreitung und Vertreter des Minnesangs* (S. 44) knüpft die Darstellung wieder an die alte Fassung (S. 20) an. Sie trennt aber jetzt die Minnesänger vor Walther in zwei Gruppen: 1) die rein höfischen von Veldeke bis Reinmar, deren Abhängigkeit von romanischen Vorbildern unbestritten ist, und 2) die altertümlicheren: Kürenberg, Dietmar e. t. q., für deren Poesie 'altheimische Grundlage' in Frage kommen kann. Bezeichnend für das Verfahren des Umarbeiters ist, daß dieselbe Wendung, mit welcher die alte Ausgabe S. 32 auf Spervogel zurückgriff, nun (S. 50) zum Übergang auf die Kürenberglyrik benutzt wird. Was diese vielumstrittene Frage betrifft, hatte W. schon 1898 im Anz. f. d. A. 24, 161 seine 1882 im *Leben Walthers* ausgesprochene Ansicht zum Teil zurückgenommen: *ich erkenne jetzt willig an, daß die geschichte der lyrik, auch der liebeslyrik, sich ohne die voraussetzung und den immer wiederholten einfluß einer volkstümlichen lyrik nicht verstehen läßt.* Dieses Zugeständnis wird freilich wieder eingeschränkt durch die ganz richtige Bemerkung, daß wir diese alte volkstümliche Lyrik nur aus der Kunstlyrik oder aus dem *späteren* Volksliede rekonstruieren können. Das gilt aber nicht nur für Deutschland, und darin liegt eben die Schwierigkeit, denn wenn wir die ‚volkstümlichen' Elemente aus Kürenbergs und Dietmars Poesie herausschälen, wer sagt uns dann, wieviel davon direkt aus altheimischer Quelle erflossen, und wieviel aus französischer oder international lateinischer Kunstpoesie aufgenommen ist? So bleibt denn auch das Resultat von W's Ausführungen unklar. Aus der ältern Liebeslyrik, heißt es S. 55, *dürfen wir alles das herleiten, was die Lieder des Kürenbergers wesentlich von den andern Minneliedern scheidet.* Dieses Scheidende findet er aber S. 5 in den *Gesinnungen und Anschauungen*, nicht in der Kunstform, welche bei Kürenberg die rein persönliche, subjektive Lyrik der Minnesinger sei, wogegen die Volkslyrik größtenteils episch-lyrisch gewesen sein werde. Damit verflüchtigt sich nun die ganze Konzession an den 'altheimischen' Standpunkt

[1]) Beck, Vorbemerkung S. 6.

jene 'Gesinnungen und Anschauungen' über Frauen und Minne liegen ch der archaischen afr. Ritterlyrik zu Grunde, von welcher Jeanroy die rechende deutsche ableiten will, und so bliebe denn diese Frage nach vor offen. Es zeigt sich hier wieder, welche Unklarheit die Ausdrücke stümlich', 'volksmäßig' in die Diskussion bringen. Weder Burdachs, Meyers ausführliche Darlegungen haben m. E. irgend ein greifbares tat ergeben. So stellt W. in dieser Erörterung S. 57 das Tanzliedchen C. B. *Swaz hie gât umbe* mit dem *Liebesseufzer* zusammen, *den Eleonore Poitou einem Sänger entlockte* (M F 3, 7), indem er in beiden *recht tlich Volkslieder* findet. Das ist mir unverständlich. Wenn irgend etwas slied' heißen kann, so sind es gewiß die traditionellen, formelhaften, Mund zu Mund gehenden Verschen, die zum Reihentanz gesungen en, wie jenes Liedchen der C. B., aber in dem Erguß *Waere diu werlt mîn* kann ich nur das Erzeugnis eines Berufsdichters erblicken, dem Loblieder auf die berühmte Dame zu Ohren gekommen waren, wie Bernards von Ventadorn (Bartsch *Chrest. Prov.*[6] 63–68), und der nun n Wunsch in die landläufigen Formeln (Strauch, Anz. XIX, 95) kleidete. doch auch der höfische Bernard ganz ähnlich (66, 18): *pos que aic iza la plus bella d'amor, don aten tan d'onor, si qu'en loc de ma ricor olh aver Friza* (d. h. Phrygien, das Goldland).

etmar als dichterische Persönlichkeit hat W. im Gegensatz zu seiner rn Meinung ganz aufgegeben: *die Lieder sind nach Inhalt und Form erschieden, daß man sie unmöglich einem Verfasser zuschreiben kann. icht gehört ihm keins* (S. 56). W. ahnte gewiß nicht, daß die Leipziger llanalyse', der zugleich Gottfried von Neifen zum Opfer fiel, dieses l so bald (1911) bestätigen sollte!

s II. Kap. *Das äußere Leben Walthers* hat sachlich weniger eingreifende rungen erfahren; nur ist die Anordnung verschieden, indem erst seine e Laufbahn in seinem Verhältnis zu Kaiser und Reich dargestellt wird, darauf die Besprechung seiner Beziehungen zu den Fürsten folgt. Voran n Betrachtungen über Walthers gesellschaftliche Stellung, Heimat, Er- ng und Bildung. Nach W. war Walther der Sprößling eines armen sterialengeschlechtes, also ritterbürtig, aber nie zum Ritter geschlagen. Im hluß an Burdach legt W. jetzt auch mehr Nachdruck, als in der alten ng 253–57, 271, auf seine gelehrte Erziehung: daß er eine Kleriker- e besucht habe, gehe nicht nur aus seinen theologischen Kenntnissen, rn zumal aus seinem Hang zur Dialektik und Logik hervor, wie auch von Gottfried gepriesene musikalische Fertigkeit dafür spreche. Aber eine andere Schule müsse er durchgemacht haben, in welcher er sche Verse dichten' lernte. W. weist dann auf ‚Walthers dialektfreie che' – eine Kunst- und Litteratursprache – hin, und auf die Umstände, n Oesterreich die 'Ausbildung und Abschleifung' dieser Sprache begün- n. Schon Reinmar hatte dieses Ideal erreicht, und wenn er auch nicht e Walthers Lehrer war, so hat dieser doch jedenfalls viel von ihm gelernt. der zeitlichen Bestimmung und Erklärung der politischen Sprüche ist Einfluß von Burdachs *Walther* (1900) allenthalben zu spüren. Deut- als bisher sehen wir den historischen Hintergrund und fühlen wir

die 'Atmosphäre'. Zu den inhaltreichen Anmerkungen hat M. manches Neue beigesteuert; hier und da äußert er Bedenken gegen das im Text Vorgetragene, so z. B. Anm. 142, wo er die frühere Interpretation Ws. gegen die neuerdings angenommene verteidigt, ich glaube, mit Recht. Weniger überzeugend erscheint der Zusatz zu 145, zumal das auf 'Gesinnungslosigkeit' bezügliche Argument: wir wissen doch über die intimeren Vorgänge zu wenig, um auf solche Erwägungen hin zu entscheiden. Zustimmen möchte ich dagegen wieder der Bemerkung 208 über die Papst-Sprüche. W. hat sich hier wohl durch sein Streben nach Unparteilichkeit zu einer überscharfen Beurteilung Walthers verführen lassen. Walthers Abneigung gegen die kirchliche Hierarchie, gegen den politischen Klerus, kurz, seine von W. s. 181 treffend hervorgehobene 'Pfaffenfeindlichkeit', beruht auf einer persönlichen Überzeugung, die – man gestatte den modernen Ausdruck – mit seiner ganzen Welt- und Lebensanschauung zusammenhängt, und von Tausenden seiner besten Zeitgenossen geteilt wurde.

Von den Schwierigkeiten bei der Redaktion des III. Kap. *Liederdichtung Innere Entwickelung* ist oben schon die Rede gewesen. Es wird in der Tat nicht recht klar, ob W. seine Vortragshypothese aufgegeben hat. Entschieden ausgesprochen ist sie freilich nicht mehr: S. 194 werden nur 'Gruppen' von Liedern angekündigt, aber die Entwickelung der Jugendlyrik (194—204) läßt doch wieder die Idee zusammenhangender Vortragsreihen durchblicken (bes. S. 200–201), und auch in dem Abschnitt *Neue Bahnen* ist (211) ausdrücklich von einem längeren Vortrag die Rede. Was die Abhängigkeit des jungen Dichters von Reinmar betrifft, hält W. im Gegensatz zu Burdach an seiner Ansicht fest, daß W. nicht als Schüler Reinmars zu betrachten sei. Ganz neu ist der Abschnitt über Ws. Verhältnis zu Neidhart (244–218). W. schließt sich jetzt Uhland an, der Walthers Tadel 64, 31 über *unhövelliche singen* auf Neidharts Dorfpoesie bezog, betont aber ganz richtig, daß W. selbst einige Tanzlieder gedichtet hat, die, wie Neidharts Reihen, Verwandtschaft mit romanischen Pastourellen und Vagantenpoesie zeigen 51, 13; 74, 20 und besonders 39, 11 (das doch allerdings ein Tanzlied ist, schon wegen des Refrains!). W. stimmt in das allgemeine Lob dieses reizenden Liedchens ein, und will auch Scherers Einschränkung nicht zulassen. Natürlich ist die Voraussetzung konventionell, wie die ganze Gattung; daß aber Walther die Erzählung deshalb dem Mädchen in den Mund gelegt habe, *weil es so das Minnelied verlangte*, wie W. meint, möchte ich bezweifeln. Die Forderungen des höfischen Minneliedes vertragen sich nicht mit dem Wesen der Pastourelle. Walthers Kunstgriff beruht auf der Kombination von Pastourelle und Frauentanzlied, und indem er anstatt des Ritters das Mädchen reden läßt, verlieh er eben dem frechen Genre jenen Reiz holder, schalkhafter Naivetät, der uns Moderne so anspricht. – Es ist schade, daß W. diese Spur, die von Walther durch das Medium der lat. und fr. Lyrik auf das alte Tanzlied zurückführt, nicht weiter verfolgt hat. Er hätte dann Winter- und Frühlingslieder, wie die 218—219 unter *Sonstige Weltliche Lieder* vorgeführten, und die in einer Anm. (87) versteckten, im Zusammenhang betrachten, und dabei die wichtige Bemerkung über Verwandtschaft der letztern mit lat. Schulpoesie wirklich fruchtbar machen können. Daß z. B. Walthers Palindrom

*ieman kan mit gerten* die Form eines vor und rückwartsschreitenden Reigens chahmt, erhellt aus den lat.-deutschen Tanzliedchen C. B. 136—136a.

Daß Walthers *Kreuzlied* 14, 38 nichts Persönliches hat, sondern ein vorschriebenes Schema ausführt, wird man W. zugeben müssen. Hätte W. rklich das h. Land selbst erblickt, so würden wir doch hier oder irgendwo nst in seiner Dichtung den Eindruck eines solchen Erlebnisses spüren.

Das IV. Kap. *Gedanken und Anschauungen* bietet keinen Anlaß zu besonren Bemerkungen. Dieser Teil des Werkes, sagt M. mit Recht, konnte am enigsten veralten. Das ungeheure Material, das W. hier und in den überichen Anmerkungen gesammelt und verarbeitet hat, eröffnet uns einen nblick nicht nur in die Geisteswelt des Dichters, sondern überhaupt in e seiner Zeit- und Standesgenossen. Angesichts dieser überwältigenden ülle von Parallelen und Analogien drängt sich wohl beim Leser dann und ann die Frage auf: *Was ist denn an dem ganzen Wicht original zu nennen?* llerdings liegt ja die Originalität Walthers nicht in dem *Was*, sondern in m *Wie*.

Was endlich Kap. V *Sprache, metrische Form, Stil* betrifft, so war, wie hon bemerkt, nur der erste Abschnitt noch von W. selbst umgearbeitet orden; das Übrige hat M. aus der Einleitung der Textausgabe von 1883 ne wesentliche Änderungen übernommen. Der Excurs über Walthers Sprache itzt sich besonders auf Zwierzina's Studien. W. geht von der bekannten elle im *Renner* 22204—22273 aus, wo Hugo von Trimberg sich über die utschen Mundarten und ihre Zulässigkeit in der Dichtung verbreitet, und üpft daran die Bemerkung, wie der deutsche Dichter, dem es um mögchst reine, nicht grob-dialektische Sprache zu tun war, seine Aufmerksamit in erster Linie auf die Reimwörter richten mußte. So weise denn auch ugo selbst auf den Reim hin. Michels vermutet (Anm.), daß W. sich hier ohl auf v. 22298—22305 beziehe. Es ist aber in diesen Versen des Renners chts zu finden, was auch nur von ferne auf den Reim bezogen werden nnte. W. dachte offenbar an v. 24476—79: *Auch sult ir mir durch zuht rgeben, Ob etslich reim niht ste gar eben; Swer tihten kunne, der sneide paz Mit minem dienest on allen haz.*

Die nun folgende Darlegung führt uns auf Zwierzina's Wegen in die einarbeit des Dichters ein: wir sehen im Einzelnen, mit welcher Genauigit und Feinheit er das sprachliche Material im Hinblick auf die Vers- und imtechnik auswählt und verwendet, wie von der allgemein angenommenen orm hier und da mit Rücksicht auf einen bestimmten Hörerkreis abgechen wird usw. Diese Beobachtungen sind sehr interessant und lehrreich, nn man auch nicht allen Folgerungen zustimmen wird, die W. daraus zu hen für gestattet hält.

Vom *Metrischen* war oben schon die Rede. Dem Abschnitt über den *Stil* eibt das Verdienst einer ungemein fleißigen und sorgfältigen Stoffsammng, aber auch hier, wie im IV. Kap., wird es schwierig, aus der Masse r Einzelheiten das wirklich Charakteristische, Persönliche von dem allgeinen Brauch zu sondern.

Wir scheiden von diesem Buche mit dem Gefühle der Hochachtung für n wissenschaftlichen Ernst des zu früh dahingegangenen Forschers, der

nie müde wurde umzulernen, nie vor dem Opfer alter liebgewordener Anschauungen zurückschreckte, wenn er damit der Wahrheit näher zu kommen glaubte, — aber auch mit dem Ausdruck des Bedauerns, daß es ihm nicht vergönnt gewesen, sein vor so langen Jahren begonnenes Lebenswerk so gründlich um- und auszubauen, wie es die unaufhaltsam fortschreitende Wissenschaft erheischte.

*Utrecht.* J. J. A. A. FRANTZEN.

---

*Geoffrey Chaucer's Canterbury Tales.* Nach dem Ellesmere Manuscript mit Lesarten, Anmerkungen und einem Glossar herausgegeben von JOHN KOCH; Heidelberg, Winter, 1915. Geb. M. 6.

Het getal handige uitgaven van de *Canterbury Tales* is weer met één vermeerderd, ditmaal van de hand van de uitnemende Duitse Chaucer-kenner John Koch. Uit de aard van de zaak is het verleidelik, deze uitgaaf te vergelijken met de beide Engelse die er laatstelik aan vooraf zijn gegaan, die van wijlen Walter Skeat in *The Student's Chaucer* (1897) en van Alfred Pollard in *The Globe Edition* (1898), en Koch zelf vertelt ons in zijn voorrede, in welk opzicht hij zijn voorgangers heeft pogen te verbeteren. Evenals hun uitgaven berust de zijne op het Ellesmere-handschrift, maar ten eerste heeft hij een duideliker beeld van de daar voorkomende tekst willen geven, door (in tegenstelling met Skeat) de in het handschrift gevolgde spelling te behouden en (in tegenstelling met beide) alle afwijkingen in woorden en schrijfwijze zorgvuldig te vermelden, en ten tweede heeft hij, op grond van een diepere vergelijkende studie van de verhouding tussen de ruim zestig bestaande handschriften, een strengere maatstaf aangelegd bij het wijzigen van de lezing die het Ellesmere-handschrift geeft. Daar geen enkel ons bewaard handschrift van Chaucer zelf afkomstig is, meende hij niet beter te kunnen doen, dan het beste handschrift zo angstvallig mogelik te volgen en alleen bij dringende noodzaak daarvan af te wijken.

Ongetwijfeld verdient zijn gedragslijn, om zich in de spelling aan één uitmuntend handschrift te houden, de voorkeur boven die van Skeat, die vrij willekeurig naar eigen inzicht een regelmatige schrijfwijze heeft ingevoerd, maar toch staat het vast dat ook het Ellesmere-handschrift in zeer vele gevallen Chaucer's spelling heeft gewijzigd, gelijk overtuigend is gebleken uit de eveneens in 1915 bekendgemaakte uitkomsten van Friedrich Wild's onderzoek (*Wiener Beiträge* XLIV); immers naar deze te oordelen vertoonde de spelling van de dichter groter overeenkomst met die welke in de drie goede handschriften van Hoccleve's werken gebruikelik is, dan met die van het Ellesmere MS. Met behulp van Wild's werk (dat Koch nog niet bekend kon zijn) zou het wel mogelik blijken, in verscheiden gevallen Chaucer's eigen tekst meer te benaderen. Enkele stappen van de uitgever in die richting zijn zeker toe te juichen, b.v. de vervanging van *eye* 'oog' door *ye*; minder gelukkig lijkt mij het wijzigen van hoofd- en kleine letters naar het tegenwoordig gebruik. Wat dit laatste punt betreft weten wij volstrekt niet welke regel Chaucer volgde, en daarom dunkt het mij overbodig en verkeerd om b.v. in *Bacheler* A 80, *Age* A 82, *Monthe* A 92 de hoofdletters in (kursieve) kleine letters te veranderen en omgekeerd in *how* A 187, *cosyn* A 1081 de

ine beginletters in hoofdletters. Eenheid is er per slot van rekening ook Koch niet, want terwijl in de beschrijving van de pelgrims in de Proloog e nieuwe persoon naar het handschrift met een hoofdletter wordt gedrukt *juier* 79, *Yeman* 101, *Prioresse* 118 enz.), vormt *knyght* 43 een uitzondering, choon *haberdasshere* 361 en *wif* 445 wél veranderd zijn. De interpunktie naar de tegenwoordig in Engeland meest gewone gewijzigd, wat zijn voor- en heeft, maar ook zijn bezwaren, welke laatste de uitgever gedeeltelik eft trachten te ondervangen door in twee passages de tekens van het ndschrift er bij te voegen.

Ten aanzien van de haakjes en streepjes aan de slotmedeklinkers in rnivall's teksten heeft de uitgever een middelweg ingeslagen: soms laat hij weg, soms vervangt hij ze door een *-e* tussen haakjes (b.v. in *hir(e)* passim, *ur(e)* F 113 e. v., *smyler(e)* A 1999). Over dit onderwerp kan men enige schouwingen vinden in *Anglia* 39, 390 ff., waar tevens wordt betoogd dat rnivall ten onrechte voor het *-oū* en *-aūt* van de handschriften *-oun* en *unt* laat drukken, in plaats van *-oun* en *aunt* (Koch volgt dit slechte voorbeeld). Om het lezen van de verzen gemakkelik te maken heeft Koch zo nodig ngeduid wáár *-e* in de tekst geen klank meer voorstelt, en wáár synizesis et worden aangenomen, benevens enkele andere vingerwijzingen. Ook llard had dit gedeeltelik gedaan, ofschoon op enigszins andere en minder enge manier.

De tekst die zo is verkregen geeft onbetwistbaar een juister beeld van de ing in het Ellesmere-handschrift dan die van de vroegere uitgaven en laat s slechts op ondergeschikte punten (waarvoor men altijd Furnivall's afdruk n de Six-Text kan raadplegen) in 't onzekere. De wijzigingen die de uit- ver onmisbaar acht heeft hij in een artikel in de *Englische Studien* 47, 8 ff. verdedigd. De beschikbare ruimte veroorlooft mij niet daarover in zonderheden te treden. Het voornaamste is dat de lezer telkens in staat rdt gesteld zelf te beoordelen of de aangebrachte wijziging aanbeveling rdient.

Wat dadelik de aandacht trekt in deze uitgaaf is de rangschikking van de rhalen. Koch, die in zijn inleiding (§ 4) te recht betoogt dat Furnivall rkeerd heeft gedaan met de volgorde van de verhalen tegen de overlevering te wijzigen, alsof Chaucer zelf daaromtrent al tot een stellig besluit was komen, keert terug tot de volgorde van de onvolprezen Tyrwhitt, welke e handschriften van het type A op één na vertonen. De verzen en proza- nnen (dit laatste in afwijking van Tyrwhitt) zijn doorlopend genummerd, ar voor het gemak van de gebruiker is de bij Skeat, Pollard e. a. gevolgde epsgewijze nummering boven aan de bladzijden vermeld.

In de beknopte, maar rijke inleiding behandelt Koch, behalve het vraag- k van de rangschikking, kort en zakelik de handschriften, de ontwikkeling n de *Canterbury Tales*, de bronnen, de vroegere edities en de wijze van gaaf. Vele belangrijke twistpunten komen daarbij ter sprake.

Het slot wordt gevormd door een glossarium, waarin alle woorden die de denten uit het gewone hedendaags Engels kennen of in een willekeurig ordenboek kunnen vinden zijn weggelaten. De uitgever heeft zich daarin jverd moeielike passages te verklaren en (met behulp van de bekende

vertalingen) zoveel mogelik voor elke plaats 't gepaste Duitse woord te kiezen, waarin hij veelal gelukkig is geweest. Een paar onjuistheden die ik heb opgemerkt zijn deze: *chirche Reues* (D 1305) is niet het meervoud van *chirche-reue* 'kirchenvogt, vorsteher', maar van *chirche-reef* 'kerkroof', daar kerkvoogden in een opsomming van misbruiken en verkeerdheden niet passen; *oules* (*with fleshhook or with* – D 1730) zijn geen 'priemen', maar 'haken' (Oudeng. *āwlas*), 'krauwels' zoals onze voorvaderen ze noemden; het substantief voor 'pijn' luidde bij Chaucer waarschijnlik *smert*, niet *smerte*; de werkwoorden *wrye* 'bedekken' (sterk) en *wrye* 'zich keren, draaien' (zwak), behoorden gescheiden te zijn. Onder *knarre* mist men de betekenis 'knoestige, schonkige kerel' (A 549), onder *worthy* de vertalingen 'deftig, voornaam'; *vertuous* in de biezondere zin 'knap, bedreven' (in 't bedelen namelik, A 251) had wel vermeld mogen zijn.

De druk is voortreffelik, maar geen toejuiching verdient het gebruik van de zogenaamde Duitse drukletter voor de Duitse woorden in glossarium en noten. Het mengsel van de vette „Duitse" en de slanke „Latijnse" letters is niet alleen bepaald lelik, maar in de noten ook uiterst ondoelmatig, daar zodoende de zwaar gedrukte Duitse woorden meer in 't oog vallen dan de ijler gedrukte lezingen van de handschriften, waar het toch in de eerste plaats op aankomt.

*Groningen.* J. H. KERN.

---

W. PERRET. B. A. (Lond.), Ph. D. (Jena), Off. d'Acad. Reader in German in the university of London, *Some questions of Phonetic Theory*, Part. I 8⁰. 110 p. London Hodder and Hougton, 1916.

Het kleine boek, dat uit Perret's pen ter recensie wordt aangeboden, is geen handleiding of leerboek over phonetica, maar een reeks met elkaar min of meer samenhangende opstellen over strijdpunten, die vooral de experimenteel-phonetici bezig houden, maar door phonetici, die op subjectieve indrukken afgaan (dit zijn de overigen) gewoonlijk in een of ander willekeurige richting als beslist worden beschouwd. De kritiek, die de schrijver er in uitoefent, is in alle opzichten belangwekkend, steeds scherpzinnig, veelzijdig, onderhoudend, maar, naar het mij voorkomt, niet altijd billijk en vaak al te zeer voor contrakritiek vatbaar. Dit geeft ondertusschen aan de lectuur een eigenaardige bekoring en zal ook zelfs oningewijden belangstellend doen worden. In zooverre oefent juist de doorloopende kritiek een uitmuntenden invloed uit, mits men haar slechts onder benifice van inventaris aanvaarde en beginners op hun hoede blijven tegen het gezag van beweringen, die met al te grooten klemtoon worden uitgesproken.

Het eerste hoofdstuk is aan de rustpositie van de mond gewijd, een oud vraagstuk, waaraan vooral de vroegere experimenteele phonetiek groote beteekenis heeft toegekend. De moderne bewegings-physiologie, die alle standen als evenwichten van antagonisten beschouwt en de bewegingen opvat als de opeenvolgende overgangen tusschen zulke evenwichten, heeft wel is waar op zulk een probleem een geheel anderen kijk, maar voor de phonetici, die, zooals van zelf spreekt, op de meer klassieke gegevens der physiologie moeten

nen, is het in hooge mate nuttig met de wankelende grondslagen bekend worden, waarop vooral het subjectieve geredeneer is gebouwd. Op die e wordt een betere toekomst voorbereid.

eer aanschouwelijk wordt in den aanvang beschreven, hoe men zijn eigene ıdstanden kan beschouwen. Scherp wordt daarbij ook de beteekenis der ıemeltebogen in het licht gesteld, die in de literatuur slechts stiefmoederlijk behandeld [1]). Voor de zoogenaamde wet der tongspanning in de rust-ing heeft de schrijver daarentegen slechts spotternij. Ter verduidelijking zelfwaarneming bij de afsluiting van het eigen verhemelte tijdens het ken van vokalen worden eenige kunstgrepen aangegeven. Telkens worden enende uitdrukkingen ingevlochten. Zoo b.v., wanneer het gaat om de ende aanraking tusschen tong en verhemelte bij gesloten mond: "A quiet ı, like the Spectator with his short face, spends all but a small fraction ıis life with fauces closed".

eer gelukkig komen mij ook des schrijvers subjectieve waarnemingen bij luisteren naar vokalen voor. Zij worden in een historisch kleed gehuld, rbij dan begonnen wordt met Willis en voortgegaan langs Donders en mholtz naar de modernen. De driehoek oe—a—i komt ter sprake, doch dt verworpen. Op die wijze zou ik kunnen voortgaan, indien het relaas te uitvoerig en te weinig samenhangend zou worden. Aan het laatste el lijdt trouwens het oorspronkelijke ook min of meer.

elangwekkend zijn verder de beschouwingen over de proef van Wheatstone, v. z. het klinken van een bepaalde stemvork voor een mondholte, die een bepaalden stand is gebracht. Die vormen loopen noodzakelijk voor klinkers der verschillende talen uiteen. Dit is echter niet de eenige grond r het zeer uiteengaan van de opgaven van Donders, Helmholtz, König, sselot, enz. Mee een oorzaak kan in het rijzen van den stemtoon liggen, in 1858 448 v.d en bovendien nog in de verschillende hoofdplaatsen van opa verschillend was. En wat de domineerende toon der opeenvolgende alen betreft, natuurlijk vormen zij geen reeks met vaste intervallen en nog der zijn zij volgens den schrijver steeds met den stemtoon harmonisch. benadering worden de kenmerkende toonshoogten als volgt aangegeven: u: klinkt $f^2$, in o: $g^2$, in a: $d^3$; in ei: $c^4$, in i $dis^4$, in e: $g^3$ in y: $a^3$. e door *luisteren* vastgestelde toonshoogten vormen, gelijk men ziet wel opklimmende reeks, maar met de phonogramanalyses van Boeke, Pipping, schuur en ook met die van mijne medewerkers, stemmen zij in bijzonder-en niet overeen. Mogelijk is het verschil in taaleigen schuld.

*Utrecht.* H. ZWAARDEMAKER.

---

*Bibliotheek der Rijksuniversiteit te Groningen. Catalogus der Afdeeling Engelsche Taal- en Letterkunde.* J. B. Wolters, 1917. *f* 2.50.

e uitgave van dezen catalogus der belangrijke verzameling werken over elsche Taal- en Letterkunde, aanwezig in de boekerij der Rijksuniversiteit Groningen, zal ongetwijfeld alle beoefenaren van het Engelsch dankbaar

[1]) Mee het eerst heeft ten onzent L. P. H. Eykman scherp het groote gewicht van de fauces de spraakvorming aangetoond.

stemmen. Het boek ziet er voornaam uit, is keurig gedrukt en gemakkelijk in het gebruik. Dr. Roos heeft eer van zijn plan, Dr. de Meester van haar werk. Natuurlijk komen in een lijst van bijna 2500 boeken en geschriften wel eens onnauwkeurigheden voor. Zoo heeft de samenstelster, bij de rangschikking in tijdvakken, zich wel eens laten misleiden door het jaar van uitgifte en zoo ontbreekt er wel eens een naam in het register. Maar wien onzer zou dat niet overkomen?

Zeer toe te juichen is het besluit om in dezen catalogus ook de buitenlandsche proefschriften op te nemen.

Wij wenschen Curatoren der Rijksuniversiteit te Groningen een gestadigen aanwas toe der onder hunne zorg staande boekerij: *floreat, crescat!*

*Amsterdam.* A. E. H. SWAEN.

---

## AANKONDIGING VAN EIGEN WERK.

Prof. Dr. JOS. SCHRIJNEN, *De vergelijkende klassieke taalwetenschap in het gymnasiaal onderwijs.* W. J. Thieme, Zutfen.

Na al hetgeen in binnen- en buitenland over de wenschelijkheid van een verbetering in het gymnasiaal onderwijs geschreven is, beschouwt schrijver dezer brochure het als zijn taak, hoofdzakelijk aan de hand van talrijke voorbeelden aan te toonen, hoe z. i. een oordeelkundige toepassing der vergelijkende Grieksche en Latijnsche taalwetenschap het gymnasiaal onderwijs aangenamer en vruchtbaarder kan maken, en langs welke lijnen het onderwijs, dat de noodzakelijke kentering wil brengen, zich zal kunnen bewegen. Deze voorbeelden zijn gekozen uit het gebied der algemeene taalkunde, klankleer, flexie, syntaxis, etymologie en beteekenisleer. De bedoeling is dus slechts een keurlezing te geven, die de weetgierigheid prikkelt, de mogelijkheid naast de noodzakelijkheid betoogt, en tevens voor *geschoolde* linguïsten enkele aanduidingen bevat, waarvolgens zij in hun onderwijs methodisch te werk kunnen gaan: immers, akademische vorming is hier onafwijsbare voorwaarde.

Hoe men echter over de waarde van de vergelijkende taalwetenschap moge oordeelen met betrekking tot het hoofddoel van alle gymnasiaal onderwijs: historisch kultuurbesef schenken voor het leven —, niemand zal kunnen ontkennen, dat althans het gewone grammatikale onderwijs op de gymnasia rekening moet houden met de resultaten der moderne taalwetenschap; dat het geen beslist onware voorstellingen mag huldigen; dat het niet mag overvloeien van averrechtsche termen en uitdrukkingen; dat de etymologie, zoodra het Grieksche en Latijnsche woorden geldt, geen vermakelijk *jeu d'esprit* mag blijven als in de dagen van Voltaire. Ook deze negatieve zijde van de kwestie wordt door den schrijver behandeld.

Bij lezing dezer brochure zal de neofiloloog zich zeer zeker herhaaldelijk met verwondering afvragen, of zulke elementaire dingen aan classici moeten worden voorgehouden. Maar hij bedenke, dat Germanistiek en Romanistiek mèt de Indogermaansche taalwetenschap zijn geboren en opgegroeid; en verder, dat bepaaldelijk in ons land sommige oorzaken van persoonlijken aard tot de langdurige vervreemding tusschen klassieke filologie en taal-

enschap hebben bijgedragen. Wellicht kan de brochure echter leeren, hoe ling houden en samenwerken van neo- met palaeofilologen aan beider enschap, en met name aan het gymnasiaal onderwijs, ten goede moet komen.

*Utrecht.* JOS. SCHRIJNEN.

---

## INHOUD VAN TIJDSCHRIFTEN.

**Museum, XXIV, 5.** O. a. W. Haupt, Zur niederdeutschen Dietrichsage. – is opgericht een Ver. voor de uitgave van Grotius (secret. Dr. P. C. Molhuysen, negieplein 2, den Haag).

**d., no. 6.** O. a.: Rud. von Ems *Weltchronik* (ed. G. Ehrismann). *Das erbuch* (ed. K. Reissenberger). – *Die Pilgerfahrt des träumenden Mönchs* (ed. Bömer). – S. M. Kul'bakin, Drewne-cerkowno-slow'anskij jazyk.

**Publications of the Modern Language Association of America, XXXI, 4.** N. Greenough, The development of *the Tatler* particularly in regard to s. – J. K. Bonnell, The easter *Sepulchrum* in its relation to the architecture the High Altar. – P. W. Long, Spenser and the Bishop of Rochester. – Foerster, Whitman as a poet of nature. – A. Green, The opening of the ode of Fesin in *Beowulf*. – Acts. – Members.

**Modern Language Notes, XXXI, 8.** T. Starck, Die *Deutschen Sagen* Brüder Grimm als Balladenquelle. L. Landau, A german-italian satire the Ages of Man. – D. S. Blondheim, Additional parallels to *Aucassin et olette* VI, 26. – T. Brooke, On the source of *Common Conditions*. – S. B. mingway, Chaucers' Monk and Nan's Priest. – Reviews. [The Cambridge t. of Engl. Lit., XII. – E. Stimming, Der Accus. cum Inf. – W. ussler, A handy bibliogr. guide to the study of the Sp. Lang. and Lit. – Bloomfield, An introduction to the Study of Language]. – Correspondance. D. Briggs, *The Maid's Tragedy*. – R. T. Kerlin, Wieland and *The en*. – H. O. Schwabe, M.H.G. *ähe*, N.H.G. *ache*, *äche*. – C. H. Hershoff, zliputzli. – M. N. Shackford, Date of Chaucer's *House of Fame*]. – Brief ition. [Dialect of Hackness; *Jacob and Josep;* Th. Hardy].

**d., XXXII, 1.** G. A. Jones, A play of Judith. – G. T. Flom, Alliteration Variation in O.G. name giving. – H. D. Gray, Shakespeare's Last Sonnets. W. K. Swart, *Mankind* and the mumming plays. – Reviews: [J. Klapper, ählungen des M. a. in deutscher Uebers. und lat. Urtext. – A. Kock, Umlaut Brechung im altschwed. – W. N. Durham, Critical Essays of the eighteenth t.]. – Correspondance. [K. Sisam, The Cædmonian *Exodus* 492. – A. Taylor, I.G. *Quecbrunno*. – P. R. Pope, The interpretation of *Parzival* I, 26–2, 4. K. Mc. Kinzie, A note on the name of Beaumarchais. – F. Tupper, Chaucer Lancaster. – L. Mason, Bishop Henry King and the *Oxf. Dict.* – S. B.-mingway, The two St. Pauls. – P. W. Long, Spenser's Visit to the North Engl.]. – Brief Mention. [Sir A. Quiller-Couch, *On the art of Writing;* cher, *Dante; Tannhäuser*].

**rchiv, 134, 1 en 2.** A. M. Wagner, Ungedrucktes aus dem Nachlaß H. Gerstenbergs, I. – A. Leitzmann, Zu Schillers dram. Nachlaß. – A. E. Swaen, Entirely, wholly, largely, frankly. – B. Fehr, O. Wildes *The harlot's se*. – M. L. Wagner, Ein mexik.-span. Schelmenroman: Der *Periquillo niento* des J. J. F. de Lizardi (1816). – A. Stimming, Zu Bertrand de Born.

– E. Lommatzsch, Zum Ritterbrauch des Prahlens. – Kl. Mitt. [Ein Brief Goethes; H. von Kleist and K. F. Hindenburg; M. E. Interjektionen; The M. E. Westm. Prose Psalter, Ps. 90, 10; Notes on *Twelfth night;* Rum. *gruin*; Zum Geschl. von afrz. *ost;* Zur *Bibliogr. des voyages en Espagne;* Eine Stelle im *Placidas-Eustachias*; Nachlese zu Cl. Marot; Molière und della Porta]. – Beurteilungen [o. a. B. Symons, Kudrun²; A. Schröer, N. E. Aussprachewörterbuch; Bertrand, Cervantes; A. Franz, Marcabru; Suchier–Birch-Hirschfeld, Gesch. d. frz. Lit., II²; C. Lerch, P. déf., imp., p. ind.].

**Modern Philology, XIV, 8.** [Gen. Sect., II]. E. C. Knowlton, A russian influence on Stevenson. – O. W. Long, The attitude of eminent Englishmen and Americans towards *Werther*. – C. R. Baskervill, Some evidence for early romantic plays in England (slot).

**Zeitschr. für franz. und engl. Unterricht, XV.** H. Ullrich, Zu Gustav Krügers Syntax der engl. Spr., III, IV, V. – G. Humpf, Eine neue Darstellung der Lehre vom gramm. Geschlecht des franz. Substantivs. – Max Müller, Die franz. Soldatensprache im Weltkriege. – E. Dick, Henry James († 29. 2. 1916). – A. Streuber, Phonetische Umschriften im franz. Unterricht des 16. bis 18. Jahrh. – W. Briese, Shakespeares *Julius Caesar* und *La Mort de César* von Voltaire. – H. Jantzen, Zu Shakespeares Gedächtnis, I.

**Zeitschrift für deutsche Philologie, XLVII, 2.** Fr. Kauffmann, Aus dem Wortschatz der rechtsprache [Pflicht, Folge, Spiel, Handgemal]. – A. Kopp, Grünwald-Lieder. – Ph. Strauck, Kurt Jahn. – Miszellen [o. a. Fr. Seiler over *Sprichwörtersammlungen;* K. Enders, Neue arbeiten zu Gottfried Kinkels entwicklung]. – Rezensionen [o. a. M. H. Jellinek, *Geschichte der neuhochdeutschen grammatik, II;* C. Franke, *Grundzüge der schriftsprache Luthers;* Th. Lindemann, *Versuch einer formenlehre des Hürnen Seÿfrid;* P. Lehmann, *Vom mittelalter und von der lateinischen literatur des mittelalters;* P. Heitz, *Flugblätter des Sebastian Brant;* Alfred Geyer, *Die starke konjugation bei Fischart;* Franz Beyel, *Zum stil des Grünen Heinrich;* Frida Jaeggi, *Gottfried Keller und Jean Paul;* H. Schulz, *Abriß der deutschen grammatik;* Lindemann–Ettlinger, *Geschichte der deutschen Literatur*]. – Neue erscheinungen. – Nachrichten.

**Zeitschr. für franz. Spr. und Litt., XLIV, 5 u. 7.** W. Meyer–Lübke, Chrestien von Troyes, *Erec und Enide* [komt in vele opzichten tot soortgelijke resultaten als Brugger in hetzelfde tijdschrift, XLIV, 13 ff. Chrestien heeft eerst het gedeelte, dat het huwelik van Erec en Enide behandelt, gedicht, en pas later de andere gedeelten toegevoegd]. – W. Schulz, Beiträge zur Entwicklung der *Wilhelmslieder*, V. – Erläuterungen zu Schuweracks Charakteristik der Personen in der altfranz. *Chançun de Guillelme.* W. von Wurzbach, Studien zu Alexandre Dumas fils, I. – Textkritisches: H. Andresen, Zu *Amis et Amiles* und *Jourdain de Blaives.* – L. Spitzer, Zu E. Richters Ausgabe von Octovien de St. Gelais' Uebersetzung des *Eurialus und Lukrezia;* Persona pro re (cf. Kalepky's Artikel in 1913, 257 vv.). – Wortgeschichtliches: Franz. *console* Kragstein; franz. *ouche.*

---

**Erratum:** Blz. 127, regel 4 van onderen: Lees: substitute.

---

# HET WOORD *DAL* EN ZIJN MAAGSCHAP.

s woord *dal*, eng. *dale*, got. *dal* „dal, kuil", on. *dalr*, ags. *dael*, os. *dal*, *tal*, ob. *dolŭ* „kuil," worden, voor zoover ik zie, vrij algemeen met het *ός* „koepeldak" in verband gebracht. Slechts Meillet aarzelt en zegt, e maagschap van ob. *dolŭ* besproken te hebben, vrij nuchter: „On rap-ne aussi gr. *θόλος*": *Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux* bl. 243.

heb mij nooit goed met deze zienswijze kunnen vereenigen, en wel om lgende redenen:

De oorspronkelijke beteekenis van het idg. substantief zou geweest zijn: ing", konkaaf of konvex; en de begripsrepartitie ware dan deze, dat Germanen en Slaven de beteekenis van „konvex", de Grieken die „konkaaf" naar hun latere woonsteden meebrachten of daar naderhand kelden. De mogelijkheid hiervan kan ik zeker niet ontkennen; dat bedoelde middelterm zich bij een of meer bepaalde volks- en oepen uitsluitend tot de beteekenis van „konkaaf", bij andere luitend tot die van „konvex" zou hebben ontwikkeld, vind ik op z'n zeer onwaarschijnlijk en, naar ik meen, zonder analogon.

Het gr. *θόλος* beduidt „koepel, koepeldak, koepelbouw (in het alge-)", en het is niet twijfelachtig of de geweldige en artistieke koepelgraven niddel- en laat-Mykeensche periode zijn voor den Griekschen koepel- toongevend geweest: aan deze koepelgraven ontleenden de latere elkonstrukties vorm en naam. Mocht het nu echter blijken, dat dit elgraf zelf niet oorspronkelijk is, maar slechts de nawerking van een tieven rondbouw, waarin vóor-Grieksche stammen hun woonhuis pleeg-op te trekken, dan is het vermoeden alleszins gewettigd, dat de Grieken, et koepelgraf bouwden, mèt het kultuurobjekt ook de benaming van bjekt hebben overgenomen. Hiervoor pleit de nauwe samenhang van ter und Sachen".

juist deze samenhang van graf met privaatwoning, door v. Sybel en en vermoed, is uit de opgravingen te Orchomenos in 1903 en 1905 op oren van Furtwängler door H. Budde ondernomen, met alle zekerheid ken: zie H. Budde, *Orchomenos I. Die älteren Ansiedlungsschichten*, *Abhandl. der Königl. bayer. Akademie, Philos.-Philol. Klasse 1907*, bl. v., 42 v.v. Het Mykeensche koepelgraf gaat in wezen op een primitieven ngbouw met kringvormig grondplan, leemen muren en konische welving , die behoorde tot den kultuurkring van vóor-Grieksche stammen, die s bevolkten tegen het einde, van het derde millennium v. Chr. En dewijl eze oerbevolking van Griekenland: Pelasgen, of hoe men ze ook gelieve oemen, en ook weer uiteenvallend in verschillende elkaar opvolgende nen, – allicht verwant was met de Hettieten van Klein-Azië (vergel. Fick, chmer e. a.), maar in alle geval geen Indogermaansch karakter vertoont, m. i. de samenhang van *θόλος* met de maagschap van ons woord *dal* oge mate bedenkelijk.

tuurlijk zijn het vooral de plaatsnamen met hun eigenaardige suffixen en *-σσ-*, die op Griekschen bodem het Pelasgische tijdperk vertegen-

woordigen. Maar ook vóor-Grieksche kultuurvoorwerpen van zeer verschi lenden aard hebben zich mèt hun benamingen weten te handhaven, en hiero is vooral de aandacht gevestigd door Meillet, *Aperçu d'une histoire de l langue grecque*, bl. 59 v.v., en Kretschmer, *Geschichte der griechische Sprache*, bl. 401 v.v.: ik vermeld *ἀσαμίνθος* (Ilias X, 576 is heusch nie onecht!), *λαβύρινθος, ὑάκινθος, νάρκισσος, κυπάρισσος, ἔλαιον, ἄμπελος;* en Grootendeels dragen deze woorden zeer zeker een sterker sprekend exotisc karakter dan onze vorm *θόλος*, al komt het *l*-suffix in de Klein-Aziatisch talen herhaaldelijk voor. Maar dit kan niet gezegd worden van twee ander Grieksche woorden, die door Prellwitz, Boisacq en Fick (I[4], bl. 466) me *θόλος* verbonden worden, nl. *θάλαμος* en *θαλάμη* met het eigenaardig *m*-suffix: wat hier den naam van het ingesloten vertrek bepaalt, is d koepelvormig-gewelfde konstruktie. Dit blijkt o.a. uit enkele beteekenisse van *θαλάμη*, als „hartkamer" en vooral „bijenkorf", de typische vorm va de vóor-Grieksche *θόλος*.

Zeer terecht vergelijkt Brugmann, *Berichte der sächs. Gesellschaft de Wissensch.* 1897, bl. 32 v.v., met de hierboven behandelde woorden g *ὀφθαλμός*, uit **οπσ-θαλμο-ς*: het eerste lid is de stam *ok₂(e)s*, het tweede **θαλμός*, staat tot *θάλαμος* als *πλοχμός* tot *πλόκαμος, στεγνός* tot *στεγανό* Maar omdat hij, verleid door de zoogenaamde verwantschap met de maag schap van nnl. *dal*, de primaire beteekenis van *θάλαμος, θαλάμη* misken en deze oorspronkelijk als de begripsvertolking van „holte, schuilhoek beschouwt, slaat hij ook bij de verdere verklaring de plank mis. De bete kenis van „holte, schuilhoek" heeft zich uit de primaire van „gewelfd ruimte" ontwikkeld: vandaar nog, behalve de reeds vermelde beteekenisse van „hartkamer" en „bijenkorf", die van „nis, tempel, schatkamer, neusgaten enz. Gr. *ὀφθαλμός* beteekent dan ook niet „die Augen*höhle* mitsammt dem i ihr liegenden Augapfel" (bl. 34 t. a. p.); het woord is samengesteld uit ee Grieksch en een vóor-Grieksch bestanddeel, waarvan het eerste „oog", h tweede „gewelf" of „gewelfde ruimte" beteekende, hetzij de *welving* d oog*holte*, hetzij de welving van het oog zelf. Dit laatste lijkt mij zelfs het mee waarschijnlijk, gezien ons woord *oogappel* en het fr. *prunelle*, en ook gelet o Odyssea XIX, 211. *ὀφθαλμοὶ δ' ὡς εἰ κέρα ἔστασαν ἠὲ σίδηρος/ἀτρέμας ἐ βλεφάροισι.* Men vergeleek de oogwelving met die van het koepelgraf of va een ander koepelvormig gebouw, en zóo kwam de hybridische samenstellin tot stand. Naderhand verdween de oorspronkelijke beteekenis van *ὀφθαλμ* en kreeg dit woord gewoon die van „oog", evenals ons woord *adelaa* „edele aar" naderhand eenvoudig „arend" beteekende. Voor „oog" had me nu twee woorden: een ouder *ὄσσε* ⟨**ὀκιε*, vgl. het osl. *oči*, en een jonge *ὀφθαλμός*. Het eerste woord heeft in den strijd om het bestaan moeten onde doen, omdat het met zijn dualisvorm tot een verouderde kultuurperioo behoorde, en ook omdat het te kort was: zoo moest eens lat. *ire* het aflegge tegen *vadere*.

Ten slotte nog een woord over het gr. *θαλάσσα*. Deze vorm wordt meest beschouwd als staande buiten alle betrekking tot den inheemschen Grieksche taalschat. Ook de vergelijking met woorden van andere idg. talen houdt gee steek. Hirt, *Ablaut* bl. 88, vergelijkt wel het lit. *délna* „vlakke hand" en reko

ert dan, terwijl hij *θάλασσα* als RSb. beschouwt, een idg. basis dhelāx trekken"; maar van deze etymologie zegt Boisacq te recht: „Le rapnement de Hirt... est caduc." Ik aanvaard echter de etymologie van witz, die het woord bij de maagschap van *θάλαμος, θαλάμη, θόλος* rangkt, maar met dien verstande, dat ik afwijkend van Prellwitz *θάλασσα* mèt *μος, θαλάμη, θόλος* beschouw als behoorende tot den vóor-Griekschen chat. Vertoont het woord met zijn *-σσ-* suffix niet duidelijk een „Pelasgisch" kter? En is anderzijds de „welving" (konvex!) geen typeerend kenmerk de hooge zee?

ben de Oergrieken van uit hun noordelijke, praehistorische woonsteden, van zee, het Balkan-Schiereiland binnentrokken, hadden zij, zooals ik s heb uiteengezet[1]), de algemeene Indogermaansche benaming voor ", gevormd van den wortel *mer* (lat. *mare*, got. *marei*, osl. *morje* enz.) oren, en brachten slechts het woord *πόντος* mee; *πέλαγος* moet wel een latere, ifiek-Grieksche formatie zijn, evenmin als het lat. *aequor* in de volkstaal uikelijk. *Πόντος* behoort met *πάτος* „betreden weg", lat. *pons* „weg, over men gaat", dan „moerasweg", „brug", en ohd. *fendo* „voetganger" de maagschap van ons woord *vonder:* het komt nl. van een wortel t(h), die „gaan" beteekent. Hoe kwam het dan aan de beteekenis van "? Ik denk hier aan woorden als het mnl. *dijc*, dat „dijk" en „poel" ekent, en besluit uit deze en dergelijke begripsassociaties – men verke ook woorden als *gracht*, *vaart*, *water*, *rivier* e. a. – dat de begripsvikkeling in deze lijn heeft plaats gehad: de benaming van den rasweg is op het moeras overgegaan, en uit de beteekenis van eras, poel" is die van „meer, zee" gegroeid. De verklaring van *πόντος* ar men een weg door heeft", met verwijzing naar de *ὕγρα κέλευθα*, vind ooral voor uitdrukkingen behoorende tot de zeemanstaal of visscherstaal ist te idealistisch. Immers, van uit deze groeptaal was het woord eertijds de algemeene taal overgegaan, maar nog steeds met de beperkte beteeis van „meer, plas."

e hooge zee leerden de Grieken eerst kennen in hun latere, historische nplaatsen, en het is niet meer dan natuurlijk, dat zij voor dit hun vreemde ient de benaming van de oerbevolking overnamen: *θάλασσα*. Het oude *ος* „plas" bleef echter in de dichtertaal voortleven en bracht het dáar de beteekenis van „zee", zooals ook wij spreken van „den grooten waterplas."

*Utrecht.* JOS. SCHRIJNEN.

---

## NAAR AANLEIDING VAN DE TWEEDE OUDPRUISIESE KATECHISMUS.

1545 verscheen te Königsberg de eerste katechismus in de Pruisiese gedrukt op bevel van hertog Albrecht von Hohenzollern, – en nog in elfde jaar werd deze editie gevolgd door een tweede belangrijk verbe-

---

[1]) Zie mijn geschrift over *De vergelijkende klassieke taalwetenschap in het gymnasiaal rwijs.* Zutfen 1916, bl. 58.

terde, eveneens te Königsberg gedrukt. Deze tweede editie (II) wijkt o. door een orthografiese eigenaardigheid zowel van de eerste (I) als van de i 1561 verschenen vertaling van Luthers *Enchiridion* (E) af: daar waar een (*j*) of *w* tussen korte *a* en een volgende klinker staat, schrijft II en allee deze tekst gewoonlik twee tekens: *yi*, *uw*, bijvoorbeeld: *mayian*, *mayie mayiey* 'mijn', *twayien*, *twayia* 'uw', *tauwyschen*, *tauwyschis*, *tauwyschi* 'naaste': Die orthografie wijst er op, dat in de uitspraak de *i* (*j*) en *w* t de beide lettergrepen behoorden, m. a. w. enerzijds met de voorafgaande een diphthong vormden, en tegelijk anderzijds de overgang waren tot d volgende lettergreep. We hebben hier met dezelfde uitspraak te doen, die i het Nederlands aanleiding gaf tot spellingen als *gauwe*, *bouwen*, *nieuwe;* oo in *vleien* e. dgl. behoort de *i* tot beide lettergrepen; wij spellen echt anders, in dezen minder konsekwent dan de Pruisiese katechismus II m zijn *mayian* enz. naast *tauwyschen*.

De spelling *-uw-* vinden we ook in de woorden *neuwenen* 'nieuw (nom. sg. n.: *stœ neuwenen Testamenten* 'het Nieuwe Testament') en *krœuwi* (dat. sg.: *en mayiey krœuwiey* 'in mijn bloed'). *eu*, *œu* moeten hier a dialektiese uitspraak van *au* opgevat worden. Weliswaar heeft Bezzenberge *Kuhns Zeitschrift*, 44, 298 gepoogd waarschijnlik te maken, dat *e* (*œ*) voor in II alleen „in vor- oder nachtoniger Stellung" optreedt; daar echter oo in deze positie de *e* typies is voor II tegenover I en E, en Bezzenberg eerst tot deze formuléring der regel komt, door de voorbeelden van *e* ( in betoonde syllaben, die volgens anderen ook hier een *e*-achtige uitspraa der *a* waarschijnlik maken, zo goed het gaat weg te redenéren, geloof i dat we het best doen, met de *e*-(*œ*-)achtige uitspraak van *a* voor 't dialek van II aan te nemen, zonder de beperkende formule van Bezzenberge Wat spesiaal *neuwenen* en *krœuwiey* aangaat: waar zowel I als E allee vormen met *aw*, *au* kennen (zie Trautmann, *Die altpreussischen Sprachden mäler*, 382 en 362) en ook het Litaus bij beide woorden *au* heeft (*naũja* met afwijkend formans; *kraũjas*), terwijl bij een der beide woorden ook h Pruisiese dialekt van het *Elbinger Vocabularium* [1]) *au* heeft (*crauyo;* de sta *nauja-* of *nauna-* komt in 't Vocab. niet voor), geloof ik, dat we een meth diese fout maken, als we met Bezzenberger t. a. p. 312 in de *eu*, *œu* van iets anders zien dan een dialektiese ontwikkeling van – hoe dan ook on stane – oerbaltiese *au*.

De vorm *krœuwiey* (: lit. *kraũjas*, oudindies *kravya-*) geeft verder tot gee biezondere opmerkingen aanleiding. Wie zich voor de kwestie der lettergree afgrenzing interesseert, die leze de uiteenzettingen van Zupitza *Kuhns Ze schrift* 40, 252. – *Neuwenen* zullen we wel met *naunan*, *nawnan* in moeten identificéren. Dat *-an* in II als *-en* optreden kan, daaraan twijfe niemand; en wat de verbinding *-uwe-* aangaat, hebben we in de *e* ee svarabhaktivokaal te zien, 'tzij dan dat deze oorspronkelik alleen in nominativus singularis op *-ns* uit *-nas* thuis hoorde (vgl. *anters* uit *antra*

---

[1]) I, II en E zijn in onderling weinig verschillende dialekten van Samland, tussen Preg Oostzee en Kurische Haff geschreven, 't Vocab. in een dialekt, dat in de 14e eeuw erge tussen Pregel en Weichsel moet zijn gesproken.

*kars*, alleen in E overgeleverd; hiernaar de dativus fem. *tickaray* in II), ij dat *nawnan* via *næwnæn* klankwettig tot *neuwenen* voerde. Dat de ttergreepgrens in de vorm op *-an* niet na de diphthong lag, doch in het eede lid hiervan, daarop schijnt de vorm *nawnan* (naast *naunan*) in E te jzen. Zie Zupitza en Bezzenberger t. a. pp. In I komt alleen de (foutief ngewende) mannelike nominatiefvorm *nawans* voor.

Veel minder aannemelik lijkt mij met 't oog op de meermalen voorkoende vormen met *naun-* (*nawn-*) in E de hypothese van Zupitza en ezzenberger, dat *neuwenen*, *nawans* geen svarabhakti-, doch een oude *e*, *a* uden hebben. En wanneer Trautmann t. a. p. 247 in *neuwenen* een andere m zoekt dan in *nauns*, *naunan*, *nawnan*, en dan nog wel een overigens t 't Balties niet bekende stam **nawa-* (d. i. idg. **newo-*; *neuwenen* zou uit *awan-jan* ontstaan zijn), dan maakt hij een dergelijke principiële fout als egenen, die voor vormen van 't Nederlandse adjectivum *nieuw* naast *iuja-* een overigens in 't Germaans niet voorkomende stam **newa-* aanmen (zie Te Winkel in *Pauls Grundriss*, I², 820 en de daar vermelde liteuur). Franck verwierp terecht, *Album-Kern*, 378 deze gemakzuchtige hypoese. Voor een op beperkt gebied voorkomende vorm moeten we zonder ingende noodzakelikheid geen Oerindogermaanse bijvormen aansprakelik llen; dat geldt voor ons *nieuw* en evenzo voor oudpruis. *neuwenen*. rneker nam, *Die preussische Sprache*, 209 een grondvorm **naujan-jan* aan, lukkig het woord „etwa" er bij voegend: want hoe hieruit *neuwenen* had nnen ontstaan, is een raadsel. Maar de stam *nauja-* is altans uit het Balties kend, en een methodiese fout maakte Berneker niet.

*Leiden.* N. VAN WIJK.

---

## DE ROMANCE VAN 1780 TOT 1830 [1]).

Daar de Nederlandsche romancen uit den tijd van 1780 tot 1830 grootenels vertalingen of navolgingen zijn van Fransche, Hoogduitsche of Engelsche, t de schrijver, voor hij aan zijn eigenlijk onderwerp begint, terecht in een eiding een overzicht voorafgaan, dat zeer lezenswaard is, over de romanceëzie in Frankrijk (De Moncrif, Berquin etc.), Duitschland (o. a. Gleim, er vooral Herder en Bürger) en Engeland (Ossian, Percy's *Reliques* etc.). was voornemens een overzicht te geven van den loop van zijn betoog 't algemeen en de resultaten van zijn onderzoek, maar aangezien hij zelf eigenlijk al heeft gedaan in zijn „Besluit", kan ik niet beter doen dan gedeelte daaruit over te nemen.

„In het midden der 18e eeuw was de romance onder de aandacht der „mannen van smaak" gekomen in twee vormen: 1e als een al of niet verminkt lied uit de middeleeuwen in schriftelijke of mondelinge overlevering, 2e als een soort kermislied, waarin op roerenden of comischen toon 't een of andere feit van den dag „voor den grooten hoop" gezongen werd. De eerste groep van romancen werd verschillend behandeld, al naar de dichter meer of minder eerbied had voor zulke historische documenten. De Moncrif en Percy hadden

---

Naar aanleiding der dissertatie van Dr. A. Zijderveld, *De Romancepoëzie in Noordderland van 1780 tot 1830;* Amsterdam, 1915. II + 308 blz., 4⁰.

liederfragmenten, of wat zij daarvoor hielden, met den „gezuiverden smaa in overeenstemming gebracht. Herder en Bürger toonden veel meer historisc belangstelling en trachtten in te dringen in den geest der oude volkspoëz Bij de laatsten, vooral bij Herder, ging die belangstelling gepaard met l levendige besef van het eigen Germaansche wezen.

In ons land is geen enkele dichter aan te wijzen, die oude liederen begrep en behandeld heeft als in Duitschland Herder en Bürger. De methode v De Moncrif en Percy heeft wel navolging gevonden, en wel bij Bilderdijk.

Ook werden door veel dichters de oude romancen nagemaakt, alweer verschillende wijzen. Sommige, die, als verlichte geesten, in de dolende ridde die ter kruisvaart trokken, belachelijke dwazen zagen, behandelden hun ond werp burlesk. Onder hen, die de riddertijden beschouwden als een perio waarin de menschen handelden naar de inspraak van hun hart, waren er, ze als afschrikwekkend voorstelden, omdat men zich in die tijden niet beheersch anderen bewonderden juist daarom die periode: als dichter voelden ze zi aangetrokken tot het bonte leven, dat daarvan het gevolg moest zijn. – N weer anderen stelden, als opvoeders, die riddertijden tot voorbeeld aan verdorven 18e eeuwers, in 't bijzonder wat de verhouding tusschen de be seksen betreft.

Onder onze romancedichters bleken al die richtingen vertegenwoordigd; talrijkst de laatste, die in Feith haar voorganger had. Feith wilde, even Berquin, de ridderromance in de eerste plaats doen herleven om haar opv dende waarde.

Zij, die de riddertijden bewonderden als een tijdperk van bruisend lev waren bij ons zeer gering in aantal en onder hen stak Staring ver uit. zijn verblijf in Duitschland, waar hij de opvatting der vooraanstaande Duits dichters omtrent de middeleeuwen had leeren verstaan, toonde hij een z standig oordeel verworven te hebben over de ridderromance. Bovendien in hem, evenals in Bellamy, het *nationale* bewustzijn levendig, zooals dat de Schotsche en Duitsche dichters was ontwaakt. Staring voelde zich *Gelder* dichter, zooals Bellamy zich *Zeeuwsch* dichter voelde. De vernedering van Franschen tijd zou het nationale bewustzijn der *Hollandsche* dichters e wekken en het grootsche verleden voor den geest roepen".

In het eerste hoofdstuk, „De eerste romancen in ons land en de verh delingen er over," wordt na „een uiteenzetting omtrent het gebruik namen *romance* en *ballade*" (een onderscheid er tusschen niet vast te stell een uitvoerige bespreking gegeven van de romancen en de theorieën da over, o. a. van Feith en Rau, terwijl ten slotte ook de eerste romancen Staring behandeld worden. Starings opvattingen omtrent deze dichtsoort neergelegd in een tot nog toe onuitgegeven verhandeling, die als Bijl aan Z.'s werk is toegevoegd. De latere romancen van Staring en di beteekenis voor de verdere ontwikkeling der romancepoëzie hoopt de schrij later na te gaan.

Het is geen wonder, dat het tweede hoofdstuk het langste geworden immers het is gewijd aan „Bilderdijk als romancedichter". Merkwaardig hierin ook de vergelijking van de vertalingen of bewerkingen door Bilder van vreemde (voornamelijk Engelsche) romancen met het oorspronkeli waarbij vooral op de door Bilderdijk aangebrachte uitbreidingen en toe

gen de aandacht gevestigd wordt. — Hierbij sluit zich hoofdstuk III , waarin „De romancen van Vrouwe K. W. Bilderdijk" ter sprake komen, „evenals haar man gedurende haar geheele dichterloopbaan de romance efend heeft, en wel onder zijn leiding". Kenmerkend voor haar manier naar bewerking van Bürger's *Lenore*, welke beide gedichten uitvoerig met aar vergeleken worden.

„De neo-middeleeuwsche romancen van Bilderdijk en zijn vrouw," aldus de schrijver in zijn „Besluit", „waren niet de vruchten van hun dichterlijke belangstelling in de riddertijden. Enkele oorspronkelijke romancen, die in dat tijdperk spelen . . . bleken niet erg historiëel te zijn en in nauw verband te staan met 's dichters eigen leven. Geen van zijn romancen schreef Bilderdijk met de bedoeling, waarmee Feith en Staring de hunne dichtten, nl. om de middeleeuwen te doen kennen, maar voornamelijk om „het hart te schilderen". . . .

Ook is gebleken, dat Bilderdijk bij voorkeur zulke romancen uit de *Reliques* bewerkte, wier helden en heldinnen al sterk naar den gevoeligen smaak gefatsoeneerd waren en dat hij vooral zijn kracht toonde in het aanzetten van de aandoenlijke trekken. Bovendien werd het archaïstische in den versbouw vervangen door gladde verzen en zuivere rijmen, zoodat zijn romancen in dit opzicht aan geen 18e eeuwschen criticus aanstoot zouden gegeven hebben. — Zijn romancen kunnen gelden als voorbeelden van pseudo-klassieke poëzie. Er is niets in, dat herinnert aan den eenvoud der volkspoëzie.

Herinneren we ons, wat onder Bilderdijks leiding geworden is van Bürger's meest beroemde ballade in de bewerking van Vrouwe Bilderdijk, dan is duidelijk, dat ook van haar in dit opzicht niets viel te hopen. En in 't verdoezelen van een eenigszins romantische trek (in *Sint-Albaan*), èn in de ongevoeligheid voor de verbeeldingssfeer (in *Ralowsburg*) toonden de beide echtgenooten, dat ze vreemd stonden tegenover sommige typische kenmerken van de poëzie der toekomst.". . .

Nadat dan in het vierde hoofdstuk „De romancen der mindere goden" nagegaan, waarvoor vooral verschillendè almanakken den schrijver de hebben geleverd, volgt als vijfde „De comische romance", waarvan je Wolff's *Vrouw Snaversnel*, een navolging van Bürger's *Frau Schnips*, ons de eerste is. Hiertoe worden ook gerekend de smakelooze travestieën verhalen uit de classieke mythologie. Het laatste hoofdstuk bevat de chouwingen omtrent „De eerste romancen van Tollens," die de schrijver zijn „Besluit" samenvat in de volgende woorden:

„De populaire zanger bij uitnemendheid, Tollens, ontwikkelde zich te zeer als verlicht man, dan dat de riddertijden hem konden boeien. Als hij een enkele maal een middeleeuwsch onderwerp bezong, dan waarschuwde hij, uit vrees van verkeerd begrepen te zullen worden, dat hij slechts een sprookje verhaalde. 't Zijn *feiten*, in de waarachtige historie vermeld, die hij verhaalde ter verheerlijking van de Nederlanders en als protest tegen de *fabelen* uit de oude geschiedenis. Die *vaderlandsche zangen* ontstonden juist onder invloed van de Fransche overheersching. Daardoor wijken deze gediehten als *romancen* zeer sterk af van de andere uit dien tijd. 't Is Tollens in deze romancen ook heilige ernst, in tegenstelling tot de dichters van spookhistories, die, niet zoo naïef als Tollens, zich een houding gaven alsof zij ze zelf geloofden".

Hierna volgt het „Besluit", waaruit ik in het bovenstaande een gro gedeelte heb aangehaald.

Met het hier gegeven overzicht van den inhoud hoop ik te hebbe duidelijk gemaakt, dat we in deze dissertatie met een belangrijk werk doen hebben, niet alleen van beteekenis voor de geschiedenis van de Nede landsche letterkunde, maar zoowel door de inleiding als door de besprekin van de verschillende theorieën en door de vergelijking van de gedichte met hun bronnen, ook voor de litteratuurgeschiedenis in 't algemeen. I zijn heel wat merkwaardige bijzonderheden in te vinden, maar . . . daar dan ook wel ruimte voor (308 bladzijden, groot formaat). Ik moet bekenne dat het doorlezen van het geheele werk mij wel wat moeite heeft geko Als ik dat in aanmerking neem, gevoel ik groot respect voor de moei die de schrijver heeft moeten besteden aan het verzamelen van zijn stof e het schrijven van het boek. Want . . . een bijzonder aantrekkelijke lectu vind ik het niet. Dat ligt echter niet aan den schrijver, al had hij hier e daar wel wat beknopter kunnen zijn, maar wel hoofdzakelijk aan de do hem behandelde stof. De inhoudsopgave te lezen van al die sombere ve halen vol griezeligheden, spookverschijnselen en gruwelen kan mij ni bijzonder bekoren en ik kan de gedachte niet recht van mij afzetten, da door aan deze stof een zoo omvangrijk werk te wijden, daaraan toch w wat al te veel eer wordt bewezen. Dat neemt echter niet weg, dat het, is het dan ook hier en daar wat wijdloopig, toch in allen gevalle een hoog verdienstelijk werk is, dat door ieder, die over deze stof en deze periode i de geschiedenis van onze letterkunde iets wil weten, zal moeten word geraadpleegd en waarmee de schrijver den graad van Doctor in de Nede landsche Letteren zeer zeker met volle recht heeft verdiend.

Het is jammer, dat de correctie niet wat nauwkeuriger is geweest: kolossale lijst van verbeteringen — alles is kolossaal aan dit boek — ge nog niet eens alle drukfouten op. — Onder de geraadpleegde litteratu mis ik tot mijn verwondering het groote werk van Francis James Chi *The English and Scottish popular Ballads*, dat den schrijver waarschijnl hier en daar nog wel van dienst had kunnen zijn.

*Amsterdam.* A. BORGELD.

---

## VERBES PRONOMINAUX [1]).

Darmesteter constate l'existence de verbes pronominaux propres en la vulgaire, sans pourtant nous expliquer l'origine de ces verbes; il attrib ensuite l'emploi de l'auxiliaire *être* dans *je me suis lavé* à l'influence d verbes propres *je me suis tu, je m'en suis allé* [2]).

---

[1]) G. Körting, *Das lateinische Passivum und der Passiv-Ausdruck im französisch* (*Zeitschr. f. franz. Sprache und Litteratur*, XVIII, p 115). E. Richter, *Zur Entwicklung reflex. Ausdrucks im Romanischen.* (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, XXXIII, p. 135). A. Tobler, *Ve Beiträge*, II, 65. K. Sneyders de Vogel, *De Verbis pronominalibus* (Mnemosyne, 1915, p. Cf. aussi les deux pages judicieuses que Brunot a consacrées à notre sujet dans sa petite *Gramm historique de la langue française*, p. 446—448 et Littré, *Hist. de la langue fr.*, II, p. 317 s

[2]) *Cours de grammaire historique*, IV, p. 99 et p. 102.

Nous verrons dans la suite de notre étude si Darmesteter a raison. Mais l est évident que, pour voir clair dans cette question, il faut remonter usqu'au latin classique.

Le latin classique connaît une forme en *-or*, qui a plusieurs sens:

1) Il exprime le passif: *amor, laudatur.*

2) Les déponents ont cette terminaison. Le sens primitif semble être que le sujet prend un certain intérêt dans l'action; c'est donc le sens du medium grec; voilà pourquoi on parle quelquefois de la voix moyenne. En atin préhistorique tous les verbes doivent avoir eu la faculté de s'employer à la voix moyenne, mais en latin classique le sens primitif s'est effacé; la angue a fait un choix: plusieurs verbes ne peuvent plus se mettre à cette voix moyenne, d'autres au contraire ont perdu l'actif, ce sont ceux qu'on appelle déponents, verbes à sens actif et à forme passive, dit la grammaire en mettant ainsi à une dure épreuve la foi des élèves dans le bon sens des Romains. A cette dernière catégorie appartiennent des verbes comme *mercari, negotiari, adulor, nascor*, parce que, je suppose, le sujet prenait toujours un certain intérêt dans l'action.

3) *a.* Valeur franchement intransitive: *Vas rumpitur.*

*b.* Même valeur, mais la forme en *-or* alterne avec la forme pronominale: *Pares vetere proverbio cum paribus facillime* **congregantur.** *Impii cives unum* **se** *in locum* **congregabant**. *Nec vestigio quisquam* **movebatur**, Liv. X, 36. *Ne* **se** *ex eo loco* **moverent**, Liv., XXXIV, 20.

Körting[1]) se demande quelle est l'origine de ces différentes fonctions, et pour répondre à cette question il a eu recours à l'étymologie. D'après la théorie de Bopp et de Schleicher l'*r* d'une forme comme *legitur* est sorti d'un *s*, et ce *s* représenterait le pronom réfléchi *se*. Le sens pronominal de notre forme serait donc précisément le plus ancien. Ainsi, le passage de la voix pronominale à la voix passive que connaissent les langues romanes (*se lit* = *legitur*) serait donc une répétition de ce qui se serait déjà produit en latin archaïque et prouverait la persistance des tendances innées dans la langue.

Mais nous pouvons laisser de côté la période préhistorique du latin et les hypothèses qui essayent d'expliquer la forme en *-or*. Il nous suffit d'avoir constaté qu'en latin classique elle a trois ou quatre sens différents.

Cela n'a pas duré. La langue a cherché de tout temps des moyens pour rendre ces significations d'une façon plus précise.

I. L'idée passive est exprimée en latin *a*) par la forme en *-or*, pour le présent, l'imparfait et le futur; *b*) par une forme périphrastique, composée du verbe *être* avec le participe passé, pour les autres temps.

Or, quoique la forme synthétique se maintienne encore longtemps, pourtant elle va disparaître, non seulement avec son sens passif, mais aussi avec toutes ses autres acceptions; il sera remplacé en français par *esse* + participe passé ou par la forme pronominale, dont nous parlerons tout à l'heure.

Les textes du latin postclassique nous fournissent malheureusement moins

[1]) *Zeitschrift für franz. Sprache und Litteratur*, XVIII, p. 155 ss.

de preuves de cette substitution de la forme synthétique par la construction analytique qu'on pourrait le supposer à voir l'état des choses en roman. Pourtant, il y en a d'assez probants.

Ainsi nous trouvons dans Apulée, *de Mundo*, XI: *Astrorum in nominibus illa est observata diversitas*, où en latin classique on mettrait plutôt le présent *observatur*. Dans les textes classiques on trouve d'ailleurs de nombreux exemples qui prouvent que le participe sans auxiliaire n'exprime pas le passé: *O luce magis dilecta sorori*, Virg., *Énéide*, IV, 31, O toi que ta sœur aime plus que la lumière [1]). Et comme *sum* n'exprime pas non plus une idée du passé, on comprend que le participe avec *esse*, du moins dans certains cas, peut prendre les fonctions de la forme synthétique en *-or*. Grégoire de Tours et Frédégaire ne se servent pas de notre tournure, même si elle est admise. Cela semble dû à une réaction savante: on veut se mettre en garde contre une faute souvent commise et on exagère de l'autre côté. De même, Ammianus Marcellinus emploie l'imparfait *amabatur* au lieu de *amatus est*, sans doute parce que cette dernière forme est vulgaire.

Quoi qu'il en soit, la langue a abandonné complètement la construction synthétique: le français, l'italien, l'espagnol, le portugais ont eu recours à l'auxiliaire *esse*. Seulement on connaît l'inconvénient de ce verbe, qui exprime plutôt l'état que l'action et qui, par conséquent, est incapable de rendre le présent passif de verbes comme *bâtir*, *frapper*, c.-à-d. de verbes qui expriment une action momentanée [2]).

Aussi l'emploi de cette tournure est loin d'avoir l'étendue de l'auxiliaire *worden* en hollandais. Le français la remplace souvent par la voix active et le pronom *on*: Er wordt geklopt = *on frappe*, ou par la forme pronominale du verbe.

Dans les Grisons on se sert du verbe *venire*, et cette tournure est aussi connue en italien: les verbes de mouvement *venire* et *andare* expriment mieux que *être* le changement qui se produit: *La Gerusalemme vien cantata da tutta Italia. Le buone usanze vanno rispettate.*

Le français, lui aussi, a parfois eu recours à ce verbe [3]):

*La religion Catholique* **s'en alloit** *perdue, si . . . la succession du Royaume venoit au Roy de Navarre, Sat. Ménippée*, 136.

*La conjuration s'en alloit dissipée*
*Vos desseins avortés, votre haine trompée*, Corn., III, 426.

Aujourd'hui même on trouve: *La messe s'en va dite.*

On a essayé d'autres tournures encore: *La chose* **devient** *faite* [4]). *Cela* **vaut** *fait*, Marivaux, *Jeu de l'Amour et du hasard*, III, 4. *Ja n'i* **avra menti** *d'un mot* (= on ne mentira pas), Béroul, *Tristan*, 398. *La chose* **tourne** *finie*

---

[1]) Cf. pour le sens du participe e. a J. H. Kern, *De met het Part. Praes. omschreven werkwoordsvormen in 't Ned.* (*Verh. d. kon. Ak. d. Wet., Afd. Letterk.*, XII, 2, § 8–10).

[2]) Excepté naturellement dans les temps composés ou dans le passé défini: *il a été frappé il fut frappé*, où le sens est assez clair. De même dans une phrase comme: *Le cheval est amené, brossé, lavé....*

[3]) Déjà à l'époque d'Auguste on lit dans Properce, II, 4, 12:

*Saepe roges aliquid, saepe* **repulsus eas**, c.-à-d. que tu sois souvent repoussé.

[4])
*Dixit Esaias: hic homo, qui commovet orbem*
*Et reges totidem, sub quo* **fiet** *terra* **deserta.**

Commod., *Instruct.*, I, 41, 1–2.

D'autre part, la vieille langue employait la forme périphrastique avec *être*, ı où on mettrait aujourd'hui *on* avec l'actif: *Il fut dansé, sauté, ballé*, La ontaine, IV, 61. *Il a été mal parlé de lui* [1]). *Dame, tu es la nouvelle lumière ui est* **veue** *luire, Miracles de N. Dame*, XXVI, 180. *Alors tous les assis-ınts furent* **veus** *tressaillir de joye, Sat. Ménippée*, 21.

II. Déponents.

Nous pouvons être brefs sur cette fonction de la forme en *-or*. Dès l'époque e Plaute il y a hésitation: plusieurs verbes sont tantôt déponents, tantôt on. Priscien [2]) donne toute une liste de *verba communia*. Diez [3]) cite: ıbulare, *jocare, luctare, nascere, consolare, dignare, mentire, partire, precare, stare, sequere*. La même confusion se trouve dans les inscriptions: *funxit* = ınctus est dans: E. Diehl, *Vulgärlat. Inschriften*, 1208; *impraeco* = im-recor, *ib.*, 1216; et l'inverse: *dubitamur* = dubitamus, *ibid.*, 1565; et la ournure fréquente *sorores una die obitae sunt* = obierunt, *ibid.*, 1041 nfluence de *mortuae sunt?*).

Dans les langues romanes, il n'y a plus trace de ces verbes: ils sont tous assés à l'actif, du moins pour les formes synthétiques; les autres se sont onservées telles quelles: *natus sum* = je suis né *Tresqu'a cest jor que ci* **ui conseüz** = sum consecutus, *Roland*, v. 2371; ici le sens est naturelle-ıent devenu passif (*je suis frappé*).

III. Maintenant nous arrivons aux sens intransitif et réfléchi de la forme ı *-or*. C'est là un chapitre très compliqué.

Constatons d'abord que le latin connaît les verbes pronominaux, mais u'il en fait un emploi beaucoup plus restreint que les langues romanes.

En latin ce ne sont que les verbes objectifs, les verbes à complément rect on indirect qui peuvent s'employer avec les pronoms réfléchis, *lavo uerum* et *me lavo; nocere alicui*, et *sibi nocere; hostes in fugam vertere* et *vertere in fugam; persuadere alicui* et *mihi persuasum habeo*. On voit ıe dans tous ces cas le pronom a une fonction déterminée, mais on com-rend en même temps que la valeur du complément peut s'affaiblir, qu'on eut en arriver à ne pas voir clairement l'action du verbe exercée par le jet sur lui-même et que, par là, le verbe peut prendre un sens intransitif.

Cette évolution a déjà commencé en latin classique; elle sera achevée en tin postclassique.

En effet, d'après que le verbe a un sujet plus ou moins actif, ou d'après ıe le verbe lui-même exprime une action matérielle ou intellectuelle, l'action ıi sort du sujet pour y retourner sera plus ou moins claire: dans *puer lavat* la valeur du complément direct se sent mieux que dans *mihi rsuadeo;* dans *clamor se tollit in auras* l'action est moins visible que dans *aesar se movet*.

Le verbe pronominal touche donc dans beaucoup de cas à l'emploi intran-if, et ainsi il entre en concurrence avec la forme en *-or*, qui lui aussi

---

) Cf. Darmesteter, *o. c.*, p. 107, 112, 117.
) Keil, *Grammatici latini*, II, 1378.
) *Grammatik d. rom. Sprachen*, II, 109.

peut avoir cette valeur-là. Ainsi dans Cicéron on trouve pour certains verbes tantôt l'une, tantôt l'autre construction:

*quare eius fugae comitem* **me adjungerem**, Cic., *Att.*, 9, 10, 2.

*Domitius cum XV suis cohortibus eodem* **adiungeretur**, *ib.*, 8, 12, 3.

Cf. aussi les phrases citées p. 249 (*movere* et *se movere*, *congregari* et *se congregare*).

Or, le latin archaïque connaît, à côté de ces deux formes, encore une troisième construction pour exprimer l'idée intransitive, c'est l'actif: *male res vortunt*, Plaut., *Pers.*, 453; *foris aperit*, la porte s'ouvre, *Pers.*, 300 [1]).

De ces trois tournures, la forme en *-or* est la plus usitée en latin classique; il est souvent difficile de relever les trois constructions pour le même verbe. Ainsi du verbe *adjungere*, dont nous venons de donner deux exemples, la forme active avec sens intransitif ne se trouve qu'en latin postclassique: *in partibus Italiae quae ad Galliae adiungit*, Gal., *alfab.*, 95. Il en est de même pour *abdere*, tandis que *accingere* p. ex. se rencontre de bonne heure sous les trois formes:

a) *ille se praedae accingunt*, Verg., *Aen.*, I, 210; *b*) *accingar dicere pugnas*, Verg., *Georg.*, 3, 46; c) *accingunt omnes operi*, Terent., *Phorm.*, 318. Il faudrait traiter chaque verbe à part, parce que chaque verbe a son histoire particulière.

Dans la latinité postérieure la forme active étend son domaine. Medert [2]) cite *conglutinare*, *movere*, *minuere* avec les composés *imminuere* et *diminuere*, *conferre*, *refrigare*, *resumere*, *rumpere*. Petschenig, *Transitive Verba als reflexive bei Corippus* [3]): *iungere*, *minuere*, *miscere* qu'il compare avec les verbes italiens *giugnere*, *minuire*, *mischiare*, M. Niedermann [4]) et M. Bonnet [5]) ajoutent d'autres exemples: *cicer vero si bene coxerit*, Anthim., 18, 25.

Pourtant la forme en *-or* se maintient pendant toute la période latine: *fragor rogantum tollitur*, Prudent., *Peristeph.*, 181. Mais malgré ce fait, l'accord de toutes les langues romanes prouve que le peuple a abandonné complètement cette forme, que les textes ne nous offrent donc pas une image fidèle de la réalité.

Ainsi, dans la langue parlée, ce sont de plus en plus les formes pronominales et les formes actives qui sont chargées d'exprimer l'idée intransitive et qui continueront à remplir cette fonction jusqu'à nos jours dans les différentes langues romanes. Voici quelques exemples du latin postclassique, qui prouvent que la forme pronominale a absolument pris le sens intransitif: *donec cycatrix et oculus* **se confirmet**, Mulomed. Chir., II, 7; *fac ut oculus* **cludere se** *non possit*, ibidem, II, 6.

Quand l'évolution de la forme pronominale en est arrivée là, le pronom s'est tellement affaibli qu'on ne sent plus sa valeur de complément du verbe: on peut se servir de *movere* ou *se movere*, de *adiungere* ou *se adiungere* sans différence de signification: le pronom est donc devenu un ornement du verbe intransitif, sa valeur grammaticale est devenue nulle.

---

[1]) Lindsay, *Syntax of Plautus*, p. 52.
[2]) *Quaest. crit. et gramm. ad Gynaecia Mustionis pertinentes*, Diss. Giessen, 1911, p. 20
[3]) *Arch. f. lat. Lex.*, III, p. 150 et 284.
[4]) *N. Jahrbb. f. das kl. Altertum, Gesch. und deutsche Litt.*, 1912, p. 332.
[5]) *Le latin de Grég. de Tours*, p. 630.

Ce phénomène entraîne comme conséquence trois constructions [1]):
*a*) on en arrive à mettre le pronom devant un verbe essentiellement transitif comme *tacere, moriri*;
*b*) on le place devant un verbe qui est déjà accompagné d'un autre mplément;
*c*) on le met dans une construction passive.
Exemples: *a*) *recipit se episcopus et* **vadent se** *unusquisque ad hospitium um*, Peregr. Aeth., 25, 7; *hic humor sudoris in ventrem* **se desidet**, ulomed. Chir., 220.
*b*) **putabam me** *quia statim illius non concupisceret;* **speravit se** *ia mortem vel crucem pertimesceret.*
*c*) *hic morbus* **se** *ad corpora increscens ustione* **extinguitur**, Mulomed. ir., 220.

Ce dernier cas doit être étudié de plus près, parce que la forme du rfait roman s'explique par lui.
Prenons comme exemple le verbe *se mouvoir*. En latin ce verbe se rend, mme nous l'avons vu, par *moveri, movere, se movere*. De ces trois le emier disparaît, du moins, les formes synthétiques; les formes analytiques, participe conjugué avec *être*, restent. Ainsi *je me suis mu* reste *motus m*, à côté de *movi* et *se movi*.
*Cum* **fuerit** *autem Nero de inferno* **levatus**, (= se sera levé)
*Helias veniet prius signare delectos*, Commod., *Instruct.*, I, 41, 7.
Cette forme est même appuyée par des constructions comme *mortuus sum, litus sum* et même *obitus sum*, forme qui se rencontre fréquemment dans inscriptions au lieu de *obii*.
La construction latine se maintient en vieux français, où *sui meüz* (= me suis mu) correspond exactement à *motus sum: Or delaciez le vert aume gemmé, Tant que soiiens baisié et acolé* = jusqu'à ce que nous us soyons embrassés, Clédat, *Morceaux choisis des auteurs fr. du moyen e*, p. 95. *Maintenant sont del port meü*, Chrestien, *Guillaume d'Angleterre*, 995.
ans ces phrases – il n'est pas superflu de le répéter – nous avons donc continuation directe du passif latin avec sens réfléchi ou plutôt intranif; l'auxiliaire *être* n'y a pas remplacé le verbe *avoir*, comme on l'a cru souvent.
Il est vrai qu'on trouve dans la vieille langue des phrases qui sembleraient ntredire ce que nous venons d'exposer; Darmesteter cite: *s'***ad** *a Deu mandet*, Alexis 58*b*; *en quel lieu il soi* **avoit** *mis*, Q. Livres des Rois, 425, ; *s'***a** *vestu et chaucié*, Amis et Amiles, 2321. Comment expliquer ici uxiliaire *avoir*?
On sait que dans la latinité postclassique le Parfait composé (*habeo cogtum*) se répand de plus en plus. Ainsi le parfait composé de *movere* et *movere* devient **motum habeo* et **me motum habeo*. Mais puisque, à l'origine moins, on sentait encore fortement la valeur active de l'auxiliaire, ces ux formes – surtout la première – avaient beaucoup de peine à pénétrer; *otus sum* reste la construction usuelle pour *je me suis mu;* **motum habeo* relativement rare en vieux français; *me motum habeo*, quoique plus

) E. Löfstedt, *Philol. Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae*, p. 140 sqq.

fréquent, n'a pourtant pas, tant s'en faut, l'extension de la construction primitive [1]).

Une nouvelle étape dans l'histoire de notre construction est l'introduction du pronom: *sui meüz* > **me** *sui meüz*. Ce phénomène est dû à l'analogie des autres formes du même verbe. En effet, puisque *movere* et *me movere* se trouvent en latin postclassique avec la même valeur, on comprend aisément que peu à peu on ne sente plus *me* comme le complément du verbe, mais comme simple particule accompagnant le verbe intransitif. Au moment où l'on en est arrivé à dire **me sum motus*, en plaçant *me* devant une forme intransitive, cette évolution avait atteint sa dernière étape. Ceci a dû être le cas en latin encore, comme le prouve l'accord de toutes les langues romanes d'abord, et ensuite le fait qu'en latin postclassique on trouve fréquemment le pronom devant d'autres tournures intransitives, comme nous l'avons vu plus haut. Cette extension du pronom semble avoir été appuyée par une autre construction très fréquente en latin postclassique, celle du datif éthique: *sedate* **vobis**, Peregrinatio, 36, 5; *quia sera erat, gustavimus* **nobis**, ibid., IV, 8; *tu* **tibi** *arbitraris*, Lucif. Cal., p. 251, 6. Il est, en général, impossible de décider si le pronom des langues romanes remonte au datif ou à l'accusatif du pronom latin. Pourtant dans des phrases comme: *Li cuens Rollanz nel se doüst penser*, Rol., 355, à côté de *se penser d'une chose*, il faut, semble-t-il, reconnaître un datif [2]).

> Rem. Seul le roumain distingue l'accusatif du datif: dans *a-și ride*, se rire, *a-și răsbuna*, se venger le pronom est au datif. En provençal, où l'emploi du pronom est si libre, il faut expliquer comme datif éthique des phrases comme: *us non o preza, si* **s** *trada son parent*, Bocci 8 (on ne s'en soucie pas, si l'on trahit un de ses parents).

La structure pronominale, si intéressante à plusieurs points de vue, en est arrivée aussi à exprimer l'idée passive. Cette évolution semble être terminée, elle aussi, avant l'époque romane. Il est vrai que les quelques exemples qu'on pourrait traduire par un passif, pourraient aussi être expliqués comme ayant un sens intransitif, mais il se rencontre pourtant une phrase où la valeur passive est claire:

> *tunc mensibus septem se mundabit terra per ignem*
> *et qui fuit humilis veniens de coelo videtur.*
>
> Commod., *Carm. apol.*, 1041

= la terre sera purifiée par le feu.

Körting explique cette nouvelle fonction comme sortant de la construction primitive *ego me moveo*; le sens passif s'expliquerait par la disparition de la fonction du sujet: on pense seulement au fait que la personne subit l'action, la tournure est devenue passive [3]).

On pourrait opposer à ce raisonnement logique qu'on ne trouve aucun fait en latin postclassique qui prouve cette évolution; certes, nous avons constaté que le sujet peut être un nom de chose, qui est donc incapable d'agir

---

1) Cf. p. 255.
2) Cf. Tobler, *Verm. Beiträge*, II, p. 77.
3) *Zeitschrift f. franz. Spr. und Litt.*, XVIII, p. 119 svv.

is la tournure n'était pas devenue par cela passive, mais intransitive. S'il y a donc un autre moyen d'expliquer cette nouvelle fonction, il faut lopter. Or, entre le sens intransitif et le sens passif le passage est très ile: en latin plusieurs verbes intransitifs fonctionnent comme passifs de verbes nsitifs: *pereo*, passif de *perdo*; *veneo* de *vendo*; *bene* ou *male audio*, de *e* ou *male* dicere; *vapulare* de *caedere*, battre. Dans *le cri lève* ou *se lève* us avons un intransitif, c'est bien entendu; mais qui est-ce qui ne sent que c'est presque un passif: *het geschreeuw wordt aangeheven* en hollandais [1]). l y a un fait qui, semble-t-il, a puissamment contribué à faciliter le pas-e de l'intransitif au passif. Quand *moveri* disparaissait de la langue parlée, formes analytiques comme *motus sum* se maintenaient, avec sens passif avec sens intransitif, comme nous avons vu. Quoi de plus naturel alors on ait donné à *movere* et à *se movere*, qui remplaçaient *moveri* au sens ransitif, aussi la signification passive, si proche de l'autre sens? Il est i qu'on pourrait opposer à notre explication qu'on ne trouve jamais *vere* sans pronom avec valeur passive, ni en latin — ce qui est très urel — ni en français; mais si l'on trouvait un tel exemple, notre hypo-se ne serait plus une hypothèse, mais l'évidence même. D'ailleurs, nous rons que jusqu'au XIVe siècle l'exemple de Commodien reste seul de son ire; on ne peut donc raisonnablement exiger qu'on allègue un exemple *movere* au sens passif.

Après avoir discuté longuement l'état des choses en latin, voyons main-ant l'état des choses en français.

La vieille langue n'est que la continuation du latin: le pronom se place s'omet devant le verbe intransitif. Voici quelques exemples:

) Actif (**movere**): Lors **mut** noise et tançons **leva**, Chrestien, Guill. d'Angleterre, 1054. *Que acouchier vos covandra, Et de vostre anfant* **delivrer**, ibid., 296, 7. *Tot erranment li roi* **laverent**, Tristan Ménestrel, v. 64 dans *Rom.*, XXXV, p. 501.

2) avec pronom (**se movere**): *que d'autre anfant* **s'est delivree**, Guill. d'Angleterre, 502. *S'atornent d'aler a Bristol*, ibid., 2053. *Une matinee s'esmut*, ib., 2288 = il s'éloigna.

3) auxiliaire être avec ou sans pronom (**motus sum, me motus sum**): **se fu redreciez**, Guill. d'Anglet., 889. *Quant li uns d'aus* **s'est regardez**, *Si voit venir celui corant*, Guill. d'Anglet., 1829.
*Tost* **sont levé** *en estant sur lor pies*, Clédat, *l. c.*, p. 56.
*Et li quatorze* **sont** *en fuie* **tourné**, Huon de Bord., dans Cléd., p. 51.
*Herbergié* **sont** = ils se sont logés, Guill. d'Angl., 449.

. auxiliaire avoir avec pronom (**me habeo motum**):
**s'ont** *aresté et desçandu*, Guill. d'Angl., 1795 [2]); *s'***at** *a Deu commandet*, St. Alexis, 288.

) auxiliaire avoir sans pronom (**habeo motum**):
*Or* **ont lavé**, *si vont seoir*, Guill. d'Angl., 2578 (ils se sont lavés).

---

Cf. aussi l'espagnol: *yo me he criado*, Valdés, *La Hermana San Sulpicis*, VII (j'ai ndi, j'ai été élevé).

Cf. aussi Darmesteter, p. 102.

Le pronom est souvent remplacé par d'autres mots, surtout par *cors*, même avec les verbes que nous sentons plutôt comme pronominaux propres: *Jo cunduirai* **mun cors** *en Rencesvals*, Roland, 892; *En Rencesvals irai* **mun cors** *guier* (*juer* ms. d'O), ibid., v. 901; *Ne tapis estendus pour* **son cors** *aaisier*, Berthe aux grands pieds, dans Clédat, *Morceaux choisis des auteurs du m.â.*, p. 60.

Dans une phrase comme *Mei ai perdut et tute ma gent*, Roland, 2834 nous avons affaire à un verbe pronominal impropre. Ce qui le prouve, c'est d'abord le promon accentué *mei*, c'est ensuite le fait que le verbe est accompagné de deux compléments, c'est enfin l'emploi de l'auxiliaire *avoir*.

Cet emploi du verbe *avoir* s'est depuis considérablement étendu dans la langue populaire. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à regarder les cartes 500 et 508 de l'*Atlas linguistique*. *Je m'ai assis sous un arbre* et *Vous vous avez blessé à la main*. C'est que dans la langue du peuple l'auxiliaire *avoir* tend à remplacer *être*, évolution que est achevée en espagnol, où l'on dit par exemple *he venido* = je suis venu, cf. *où elle a mouru*, George Sand, *Jeanne* p. 126, *quand vous aurez venu*, ibid. p. 461.

Nous nous rappelons que les verbes primitivement intransitifs ont eux aussi adopté le pronom. Aussi trouve-t-on en vieux français l'un à côté de l'autre: *taire* et *se taire*, *douter* et *se douter*, *vivre* et *se vivre*, *paraître* et *se disparaître*; *dormir* et *se dormir*; au XVIe siècle, Brantôme, II, 40, a *se desjuner*, l'Heptaméron *se penser* à côté de *penser*, *délibérer* à côté de *se délibérer*. R. Estienne cite dans son dictionnaire franç.-latin *je condescends* et *je me condescends*. *Li cuens Rollanz* **se jut** (jacuit) *desoz un pin*, Roland, v. 2375. *Tes! fet li rois* (tais-toi), Guill. d'Angl., 1937. *Toutes ensemble en ung moment se disparurent*, Darm. et Hatzfeld, *Seizième siècle*, p. 176. *Et là*, **délibérèrent** *que... il retourneroit au château*, Marguerite d'Angoulème *Heptaméron*, III; *je* **me délibère**... *de vous montrer qu'il y a des dames qui en leur amitié n'ont cherché nulle fin que l'honnêteté*, ibidem, *3e journée*; *je n'en estois pas encore desjeuné*, H. Estienne, *Deux dialogues en franç. italianizé*, II, p. 281. Relevons surtout les verbes construits avec l'adverbe *en*: *s'en aller*, *s'enfuir*, *s'en tourner*, *s'en retourner*, *s'en partir*, *s'en venir*, qu'on trouve aussi sans le pronom: *Quand j'en pooie une tenir*, *O moi* **l'en** *estovoit* **venir**, Clédat, *o.c.* p. 174. *Les gens* **en** *sont totes* **alées**, Tristan Ménestrel, 40.

Par suite d'une tournure intéressante, l'action du verbe intransitif peut pourtant sortir du sujet et se porter sur un complément: *Je m'aperçois*, *je me cèle* sont des constructions intransitives, l'action devrait rester renfermée dans le sujet, mais à l'aide de la préposition *de*, signifiant primitivement *à propos de*, dans *je m'aperçois de quelque chose*, le mot *quelque chose* est devenu pour la pensée le complément du verbe. De même *se rire de*, *se moquer de*, *se penser d'une chose* [1]).

C'est au XVIe siècle — semble-t-il — que cette hésitation entre l'emploi intransitif et pronominal, entre *mouvoir* et *se mouvoir*, *taire* et *se taire* commence peu à peu à diminuer, quoique Brunot en cite encore plusieurs exemples [2]).

---

[1]) Darmesteter, *o. c.*, p. 100.
[2]) *Hist. de la langue française*, II, p. 435.

)e même au XVIIe siècle, l'usage est loin d'être fixé. Tels verbes qui ɔurd'hui sont toujours pronominaux se trouvent parfois sans pronom, tels ɾes qui aujourd'hui se passent de pronom le prennent au XVIIe siècle: *faudra voir ... les endroits où les Muses* **se sont apparues** à vous, z., *Lettr.*, IV, 17. *Il y en a qui peu à peu* **se sont disparus** *de devant s*, Malh., II, 246, *Madame* **s'éclata** *de rire*, Sév., III, 18. *Et personne, nsieur, qui* **se** *veuille* **bouger**, *Pour retenir des gens qui se vont égorger l.*, *Dép. am.*, 1640, V, 7. Et le contraire: *celui qui les conduisoit*, **étoit igné,** Laf., *Psyché*, I, p. 29. *Nous nous amusons trop, il est temps* **d'évader. rdez** *bien de le dire*, Laf., *Fabl.*, VIII, 6, 9[1]).

ujourd'hui, la langue s'est fixée, ou à peu près; les verbes ont opté en éral pour la construction avec ou sans pronom. Ainsi on trouve toujours *taire, s'en aller, s'éloigner.* Seul, l'infinitif, régime d'un auxiliaire, peut ore se passer du pronom: *je l'ai envoyé promener, je l'ai fait taire*[2]).

i Daudet se sert encore de *s'accoucher*, d'autres de *s'acquérir*, ce ne sont des constructions courantes; de même pour *se guérir* et *se fondre*, qui se ıvent à côté de *guérir* et de *fondre.*

)ans plusieurs cas les deux formes se sont maintenues avec une nuance sens ou de fonction: **attaquer** et **s'attaquer, baigner** et **se baigner, procher** et **s'approcher**, **rire** et **se rire**, **jouer** et **se jouer, se dre** et **fendre** dans: *le cœur me fend*; **lever** et **se lever**: *les blés ont , le rideau lève ou se lève*, mais: *se lever de table, se lever à sept heures matin. Casser* et *se casser: le verre de la lampe a cassé*, mais: *s'est cassé mille morceaux;* **briser** et **se briser**: *le navire se brise sur les écueils*, s: *les vagues brisent* ou *se brisent*[3]).

)uant au sens passif de la voix pronominale, M. Brunot en a trouvé un l exemple au XIV siècle: *par les faulx hoirs se perdent les seigneuries*, ev. de la Tour Landry, 120. On pourrait peut-être citer la phrase bien nue *Or se cante* = il est chanté, on chante (*er wordt gezongen* en hol- dais) dans *Aucassin et Nicolette*, œuvre qui semble dater du commence- ıt du XIIIe siècle. Quoi qu'il en soit, il est évident qu'on ne peut ibuer l'introduction de notre construction à l'influence italienne, comme prétend e. a. Haase[4]). Au siècle suivant les exemples abondent: *Par lequel, ssy c'on disoit*, **se gouvernoit** *le roy et tout le fait de royaume*, J. artier, *Chronique de Charles VII*, I, 54; *i* **s'i disoit** *autant de messes jour comme à Rome*, Commines, éd. Mandrot, I, 166.

)n voit que l'emploi de cette tournure est dès l'origine plus libre actuellement. En effet, aujourd'hui la voix pronominale ne saurait exprimer passif: 1) si le sujet est un nom de personne, 2) si l'on n'exprime pas une on habituelle, 3) si l'agent est exprimé. Voilà donc trois restrinctions qui luent des phrases comme: *Les voleurs se pendent* dans le sens de: On pend

---

Cf. Haase, *Syntaxe fr. du XVIIe siècle*, § 60 et 61.

*Faire* surtout a été longtemps réfractaire. C'est au XVIe siècle qu'on rencontre quelques s exemples de l'infinitif accompagné d'un pronom réfléchi, construction qui n'est devenue rale que vers la fin du XVIIIe siècle, cf. Stimming, *Der Acc. c. Infinitivo im Franz.*, p. 65 svv.

Cf. Plattner, *Ausf. Grammatik der franz. Sprache*, II, 2, p. 40 svv.

*Syntaxe fr. du XVIIe siècle*, § 72.

les voleurs; *à un moment donné le livre se jeta* pour: fut jeté; *les testamen se dressent par le notaire* au lieu de: „sont dressés."

Les deux premières restrictions valent aussi pour la vieille langue. Ma la dernière n'est connue ni à l'origine ni plus tard au XVIIe siècle. E voici des exemples:

*Le François ne se vainq que par le François mesme*, Sat. Ménippée, p. 22 *Le sagesse de Dieu ne* **se comprend** *point par les plus excellens du mond* Calvin, dans Huguet, *Synt. de Rabelais*, 177, *mais ne pense pas que cela s doibve plus* **observer** *par les orateurs que par les historiographes*, Dole *La manière de bien traduire*, p. 16. *Le prétérit* **se conjugue** *par la plupa de cette sorte*, Vaugelas, *Rem.*, I, 196. *Vous prêchez des maximes de viv Qui par d'honnêtes gens ne* **se** *doivent point* **suivre**, Mol., *Tart.* I, 1, 3

REM. L'emploi de la voix pronominale est plus étendu dans l autres langues romanes. En roumain c'est presque la seule façon d'exprim le passif: *mă bat* (je me bats) = on me bat. En italien et en espagn notre construction remplace la forme impersonnelle: *si canta* = o chante; *se sabe* = on sait; et peut être accompagnée d'un complémen *inforcare saldamente gli arcioni del cavallo su cui* **lo si invitava** *salire*, P. Rajna dans *Il. Marzocco*, 1916, 2 genn. (= on l'invitait *se le llamaba*, on l'appelait. Enfin en italien cette forme inpersonnel peut changer en forme personnelle par l'adjonction d'un pronom suje *Noi non si fa complimenti*, nous ne faisons pas de compliments; *noi canta* = „nous, on chante" dans la langue populaire.

*Leiden.* K. SNEYDERS DE VOGEL.

---

## LA QUESTION DU *SI* DIT „CONCESSIF".

Y a-t-il lieu de distinguer, comme le font la plupart des grammair françaises employées chez nous, à côté du *si* „dubitatif" et du *si* „conditionnel un troisième *si*, le *si* „concessif" ou bien ce dernier n'est-il, en fin compte, autre chose que le *si* conditionnel; en d'autres termes, y a-t-il d propositions subordonnées adverbiales concessives amenées par *si*?

La réponse à cette question dépend, essentiellement, de ce qu'on enten par le terme: subordonnée adverbiale concessive. Comment définir c subordonnées? Admettons, pour orienter la discussion, et à titre de définitio provisoire, ceci: Sont concessives les subordonnées amenées par les conjon tions *bien que* et *quoique*: dans toutes les grammaires, toute phrase amen par l'une de ces conjonctions est qualifiée de „concessive"; de la catégor des phrases dites concessives celles qu'amènent ces conjonctions fournisse les spécimens qui se présentent les premiers à l'esprit.

Prenons un exemple: *Bien qu'il soit jeune, il est très prudent.* Appliquon à cet exemple, la petite méthode qu'on pourrait appeler la méthode d exemples absurdes faits exprès, et remplaçons le mot „prudent" par u autre exprimant à peu près le contraire; disons: *Bien qu'il soit jeune, il e très étourdi.* Pourquoi cette phrase est-elle absurde? Parce que no voyons dans le *bien que* une sorte d'avertissement: *bien que* nous aver

la conclusion que nous pourrions tirer tout naturellement du contenu a subordonnée sera infirmée par la principale; or, la principale – *il rès étourdi* – au lieu d'infirmer cette conclusion, se trouve la confirmer, à notre surprise, de là l'absurdité.

emploi de *bien que* prête à l'interlocuteur une tendance à tirer une lusion du contenu de la subordonnée; cet emploi présuppose, par équent, chez l'interlocuteur, la notion d'une relation entre deux catégories phénomènes, – d'une relation à peu près générale mais qui comporte exceptions; la conjonction a pour but précisément de signaler la ence d'une de ces exceptions.

tte définition, nous l'avons déduite de l'exemple cité, où la concessive amenée par *bien que*; si le lecteur veut bien s'en donner la peine, il qu'elle s'applique également aux autres phrases dites concessives. exception toutefois des phrases amenées par *si*. Prenons un exemple *si* dit „concessif." *Si vous êtes son frère, moi, je suis son ami.* On nnaîtra que la définition susdite est inapplicable. Toutefois, il serait cile de nier qu'il n'y ait dans la phrase *si vous êtes son frère*, quelque e de concessif; celui qui la prononce a bien l'air de dire: „Vous, vous son frère, je veux bien, *concedo*, .... mais ce qui n'est pas moins vrai, que moi, je suis son ami." On voit la concession, mais est-ce bien là îtérium?

d'abord, les phrases amenées par *bien que*, phrases concessives par lence de l'aveu de tous les grammairiens, expriment-elles toujours, et ssairement, une concession? Il semble bien que non. En effet, où est oncession dans une phrase comme la suivante: *Bien que, dans cette re, je me sois conduit d'une façon vraiment admirable, c'est à peine si m'a remercié;* surtout quand nous la supposons prononcée par un idu qui soit seul à avoir, sur sa conduite, une opinion favorable?

d'autre part, il y a lieu de remarquer que la concession peut se er à peu près partout. Telle principale peut, en tel moment, dans circonstances, dans la bouche d'un tel, exprimer une concession; un ', un „non" peuvent être, et sont souvent, éminemment „concessifs", on reconnaîtra que la terminologie grammaticale n'a rien à voir à des dérations de ce genre.

ci nous amène à constater que la définition, qui semble toute naturelle première vue, inattaquable: „sont dites „concessives" les phrases mant une concession," ne résiste pas à l'analyse. Ce qui n'est point pour nous étonner, après tout. En règle à peu près générale, les ories, en matière de science, empruntent leur nom à quelque qualité essentielle; et puis, s'il fallait entendre par phrases „concessives" tout ement les phrases exprimant une concession, pourquoi n'y aurait-il pas, des phrases „réprobatrices", des „laudatives", des „caressatives", que . . . .

itte à revenir, à la fin de notre article, sur le caractère concessif dans nple cité: *si vous êtes son frère, moi, je suis son ami*, posons, comme on de principe, que la phrase: *si vous êtes son frère*, n'est autre chose e conditionnelle. A notre avis, celui qui prononce la phrase veut dire,

au fond: De deux choses l'une, ou bien vous êtes son frère, ou bien vo ne l'êtes pas. Si vous n'êtes pas son frère, je veux bien que je ne sois p son ami. Mais si vous êtes son frère, moi je suis son ami." Le tout po que l'interlocuteur tire la conclusion: „vous êtes son frère" exprime u vérité, par conséquent, „je suis son ami" exprime également une vérité.

Le rapport conditionnel, ici – si rapport conditionnel il y a – distingue, à deux titres, du rapport conditionnel que l'on remarque da les spécimens les plus courants, tels que: *si j'avais de l'argent, je vo aiderais:* ou (pour prendre un exemple où le verbe de la subordonnée s également au présent) *s'il dit cela, je le punirai.* La première différenc c'est que dans la phrase: *si vous êtes son frère, moi je suis son ami,* contenu de la subordonnée est donné comme objet de certitude pour cel qui parle, tandis que, dans l'autre phrase, le contenu de la subordonn est donné comme hypothétique.

Mais n'oublions pas que la phrase: *s'il dit cela, je le punirai,* compor deux interprétations, celle que nous venons d'envisager et où le „il" question est censé pouvoir prononcer, à l'avenir, les paroles qui entraîn raient sa punition, et puis celle où ce „il" est supposé avoir prononcé paroles pour lesquelles il sera puni. Dans ce dernier cas, la modalité de qui est exprimé par la subordonnée peut, chez celui qui parle, parcour en quelque sorte, toute la gamme des nuances.

Peut-il y avoir certitude absolue? Il est difficile de se prononcer catégo quement. Supposons trois personnages, A, le chef, B, le subalterne, C, le dénonciateur. C produit des preuves irréfutables constatant la culpabili de B. En ce cas, il est parfaitement plausible de prêter à A la phrase: *bien, s'il a fait cela, je le chasse*... Il y a certitude absolue, puisque preuves sont irréfutables, et pourtant... La certitude absolue, croyons-no amènerait ici l'emploi de *puisque.* En dernière analyse, il nous semble q la phrase: *s'il a fait cela, je le chasse,* prononcée dans le cas suppo ne s'applique pas à ce cas même, mais plutôt à un autre cas, hypothéti celui-là, et qui serait absolument identique à celui qui se présente dans réalité, la répugnance qu'éprouve celui qui parle à envisager ce cas r l'amenant à l'écarter et à y substituer le cas hypothétique identique. tout cas nous croyons pouvoir conclure de ce qui précède que la certitu objective, en ce qui concerne le contenu de la subordonnée amenée p *si* n'est pas un obstacle à la considérer comme une subordonnée co ditionnelle.

Reste la deuxième différence. Le rapport conditionnel repose, essentiel ment, sur un rapport causal. En disant: *si l'acrobate, hier soir, s'était ca le cou, Napoléon aurait gagné la bataille de Waterloo,* on exprime u absurdité parce que le seul rapport chronologique, pour ne point parler reste, interdit d'admettre jusqu'au moindre lien causal entre le contenu la subordonnée et le contenu de la principale. A parler objectivement, phrase: *si vous êtes son frère, moi, je suis son ami* n'est pas moins absur le lien causal, indispensable, faisant également défaut. Il fait défaut, ce l causal, – si nous prenons la phrase très strictement au pied de la lett mais ce n'est pas ainsi qu'il faut la prendre. Tout comme dans les phra

t parle Tobler[1]) et où *si* conditionnel est, ou plutôt semble, suivi par verbe au conditionnel, il faut admettre dans la phrase: *si vous êtes son e, moi je suis son ami*, et ses congénères, une ellipse. Il faut l'interpréter i: *s'il est vrai que....* ou plutôt: *si je concède, moi, que vous êtes son e, vous devez concéder, de votre côté, que moi, je suis son ami.* Et il faut ner aux titres „frère" et „ami" toute la valeur qu'ils ont ici: *si* [je cède, moi, que] *vous êtes son frère*, [et que je reconnaisse, ainsi, implici-ent, tous les droits et prérogatives que ce titre comporte], [vous devez céder, au nom de la justice et de l'équité, que] *moi, je suis son ami* [et nnaître les droits et prérogatives que ce titre me procure].

ette interprétation fait apparaître le lien causal indispensable qui semblait défaut; elle explique la possibilité de rencontrer, dans la subordonnée, assé défini; elle montre que la subordonnée n'est concessive qu'au point vue non-grammatical, qu'elle n'est concessive qu'au même titre que le i" et le „non" précités, et elle met, croyons-nous, en lumière le caractère ditionnel de la subordonnée et, partant, de la conjonction.

*otterdam.* H. C. BROUWER.

---

## UNE VICTIME DE MADAME DE MONTESPAN.

ans le tome II de la *Correspondance*[2]) de Roger de Rabutin, comte de sy, se trouvent deux lettres qu'aucun des historiens de l'illustre exilé n'a ais citées, et qui ne sont pourtant pas sans importance pour sa biographie. effet, elles éclairent le petit problème que voici. Tout le monde est à près d'accord aujourd'hui sur ce fait que la publication de *l'Histoire oureuse des Gaules* n'a été tout au plus que le prétexte de l'embastillement le la disgrâce de Bussy en 1666. Haine de Condé, indifférence rusée de arin, jalousie de Turenne, aversion de la reine-mère pour lui, en un les ressentiments de tous ceux qui avaient été les victimes de son nant esprit railleur ou qui craignaient de l'être un jour: voilà les vraies es de cette disgrâce. Mais Condé s'est retiré à Chantilly en 1675 et son ence à Versailles n'a certainement pas été très grande à partir de cette : il se désinteressait peu à peu des affaires de la cour. Turenne était dans la même année, et avait d'ailleurs fini par être très bien avec y, comme le prouvent plusieurs lettres. Mazarin était mort en 1661, la -mère en 1666. Ajoutez qu'on n'a qu'à lire la correspondance de Bussy voir que son repentir a été très sincère — ce qui n'a pas pu échapper oi — et que d'ailleurs lui-même, aussi bien que ses amis, avait été con-cu dès le début que l'exil ne devait être que de courte durée. Dans ces itions, pourquoi — a-t-on le droit[4]) de se demander — la disgrâce de y a-t-elle duré jusqu'en 1682, c.-à-d. plus de seize ans. Car, d'abord, les

---

*Vermischte Beiträge*, III, p. 47.

Publiée en cinq volumes, par Ludovic Lalanne, Paris, Charpentier, 1858.

Voltaire l'avait déjà compris; *Siècle de Louis XIV*, p. 481 de l'édition Bourgeois (Hachette).

ujourd'hui Gérard-Gailly, *Bussy-Rabutin*, Champion, 1909.

Et le devoir. Car pour comprendre la vraie pensée de Bussy, il est très important de tre ses arrière-pensées!

principales causes de cette disgrâce n'existaient plus depuis plusieurs année et Bussy avait beaucoup d'amis influents qui n'ont pas cessé de sollicit son pardon, notamment le duc de Saint-Aignan. Puis, il est évident, po la raison que nous avons indiquée plus haut, que l'influence de Condé seu ne saurait suffire à expliquer la longue durée tout à fait imprévue de l'e de Bussy.

Or, cette longue durée a été sans doute l'œuvre de Madame de Montespa dont les débuts datent de 1668 environ et la disgrâce officielle de 1684, je m'étonne que personne n'ait jamais eu cette idée, puisque Bussy nous dit, au fond, lui-même dans une des deux lettres auxquelles je faisais allusi tout à l'heure, et que voici:

à Paris, ce 16 janvier 1675 [1]).

Voici mot pour mot, monsieur, ce que notre ami le duc m'a dit qui s'ét passé sur votre sujet entre le roi et lui. Le jour qu'il eut une audience par culière de Sa Majesté pour lui rendre compte de ce qu'il avait fait à son voya du Havre, il résolut de parler de vous; ce qu'il fit d'autant plus volontie qu'il trouva le roi fort gai et tout plein de bonté pour lui. Il commença do par lui demander votre manuscrit; le roi lui répondit qu'il avait achevé de lire à Versailles . . . . . „Je supplie très-humblement Votre Majesté, Sire, rep le duc, de trouver bon que je lui dise que mon malheureux ami a servi av éclat vingt-cinq ans, qu'il y en a dix qu'il est en disgrâce pour une faute q nc paroît pas irrémissible, qu'il adore Votre Majesté, que c'est le meilleur a que j'aie au monde". — Le roi l'interrompit en cet endroit, et lui dit: „Sair Aignan, je vous arrête; ne me demandez pas son retour, car je ne vous le pu accorder". — Votre Majesté me permettra, Sire, que le lui dise encore un m répliqua le duc, qui est que je ne lui demande pas son retour à la cour, n'est qu'à Paris où il a des affaires considérables que sa femme ne saur faire". Le roi lui répondit: „Je suis bien fâché, Saint-Aignan, d'avoir prése tement des raisons invincibles qui m'empêchent de le pouvoir permettre". Vo jugez bien, monsieur, que notre ami se tut.

Nous avons raisonné sur cette réponse, madame votre femme, madame Rabutin et moi, et nous avons jugé que ce que le roi appelle des raiso invincibles pour empêcher votre retour regarde M. le Prince et M. de Turen pour qui Sa Majesté a de grands égards.

Cela étant, monsieur, il faudroit faire en sorte que le roi sût que ces m sieurs-là ne sont pas si échauffés contre vous que Sa Majesté peut croire.

Bussy, bien plus fin que ces trois dames, répondit à madame de Scudé le 19 janvier 1675 [2]):

Je viens de recevoir votre lettre du 16 de ce mois, madame, j'y ai vu réponse du roi à notre ami le duc, sur laquelle je n'ai pas fait le mê raisonnement que vous. Je crois bien que Sa Majesté a de grands égards po M. le Prince et pour M. de Turenne, mais je ne pense pas qu'elle les vou nommer des raisons invincibles; il faut que ce soit encore quelque chose plus grand qu'eux, que les gens galants mettent au-dessus des princes et grands capitaines, tant y a que je ne crois pas que ce refus vienne d'aversi que le roi ait pour moi, etc.

---

[1]) No. 791. — Madame de Scudéry à Bussy. — Tome II, p. 417.
[2]) No. 796 — Tome II, p. 421.

n voif qu'il n'y a pas de doute: Bussy parle ici de Madame de Montespan
t donc sans doute encore à elle qu'il fait allusion dans une lettre datée
1678 [1]), et qui contient cette phrase: „J'ai dés ennemis plus considérables
utrefois, vous m'entendez bien?" Et nous ne nous étonnons donc pas
plus lorsque nous constatons que la rentrée de Bussy en grâce coïncide
la disgrâce de la Montespan. En effet, en 1680 „le charme est rompu",
s disent les trop rares historiens de la marquise, quoiqu'elle reste encore
uente à la cour. Mais en 1681 elle se trouve fortement compromise par
ffaire des Poisons", et elle a failli être mise en accusation „de par le
' Et c'est le 9 avril de l'année suivante que Bussy rentre en grâce,
ques mois avant la date où Madame de Montespan passe définitivement
a chambre à coucher du roi à la surintendance de la maison de la reine.
1684 le roi épouse enfin Madame de Maintenon, qui a depuis plusieurs
ées son appartement à Versailles et qui n'a jamais été l'ennemie de
sy au point où l'a été la femme à qui elle succède dans la faveur du roi [2]).
dates ne sont pas sans éloquence, me semble-t-il, après ce que nous
ıs vu plus haut.

t maintemant, comment s'explique cette inimitié acharnée de Madame
Montespan? Je crois qu'il suffira de rappeler l'anecdote suivante, que
prunte à M. Gérard-Gailly [3]): „..... Bussy, en guise de consolation,
t écrit des *Maximes d'Amour*..... Louis XIV voulut les lire à la
nesse de Valière. Il les demanda donc à leur auteur, qui éclata d'une
imprévoyante. Monsieur, Mme de Montausier, la jeune Louise [4]) de
nechouart, marquise de Montespan, avouèrent aussi leur curiosité; et
sy fut convié à venir, en personne, leur lire les *Maximes d'Amour*. Ce
une partie spirituelle: Bussy lisait d'abord la question de la maxime;
un donnait son avis, et il arrivait presque toujours que celui de Mme
Montespan coïncidât avec les développements poétiques du gentil-
me".

oilà! Tous les deux très fins psychologues, tous les deux très spirituels,
rès méchants, tous les deux très ambitieux et, avouons-le, tous les deux
peu scrupuleux sur les moyens, et, pour tout cela, se comprenant trop
, ils se sont craints l'un l'autre „comme le feu". Madame de Montespan
lmirablement bien compris que le retour de Bussy à la cour pourrait
tituer pour elle un réel danger, et Bussy n'a pas moins bien compris
ù venait le vent", mieux même que beaucoup de ceux qui vivaient à
our, comme nous l'avons vu. Ils se ressemblaient trop, la rusée maîtresse
roi et le père intellectuel des „rabutinades", et d'une façon trop
ale, pour qu'il y eût eu de la place pour eux deux à la cour de
ailles!

*Amsterdam.* C. DE BOER.

---

No. 1403.
Voir p. e. les lettres 695 et 696, datant de la fin de 1673.
*Op. cit.*, p. 83. Ce fut en 1663.
M. G.-G. se trompe ici sur le prénom de madame de Montespan, qui s'appelait Françoise
aïs.

# GOTISCH *NAWIS*.

Rom. 7, 8 staat in den Griekschen tekst: *Χωρὶς γὰρ νόμου ἁμαρτία νεκρά*. Dit is door Wulfila aldus vertaald: *unte inu witop frawaurhts was nawis*.

De vraag, of *νεκρά* en *nawis* etymologisch samenhangen, laat ik voor loopig terzijde. Maar wel verdient het de aandacht, dat de Grieksche teks hier een woord gebruikt, waarvan de mannelijke vorm zeer veel als substantie gebruikt wordt. Bij den vrouwelijken vorm ligt reeds door de afwijking i den uitgang de adjectivische opvatting meer voor de hand, en die is da ook de gewone. In het got. staat naast het hier overgeleverde vrouwelijk *nawis* een mannelijk *naus*, dat door zijne declinatie (n. pl. *naweis*) blijk een substantief te zijn. Het vertaalt *τεθνηκώς* en *νεκρός*.

Men kan moeilijk aannemen, dat naast *naus* een adjectief bestaan heef dat in den n. s. m. *nawis* luidde. Dat zou hetzelfde woord zijn. *Naus* i blijkens zijn declinatie een *i*-stam; indien dit woord eenmaal dubbele ve buiging had, als substantief en als adjectief, dan zou toch zeker de nom sing., die van den aanvang af gelijk was, ook gelijk behandeld zijn, en de ware in beide gevallen of in geen van beide gesyncopeerd. Voorts: indie de vrouwelijke vorm *nawis* de nom. sing. fem. van een adjectivischen *i*-star was, dan zou deze vorm insgelijks vóór de *i*-syncope *nawis* geluid hebbe Deze vorm ware dan gelijk geweest aan den mannelijken vorm, en me zou ook hier òf in beide vormen òf in geen van beide syncope wachte Zoo luidt van *bruks* de nom. s. m. en f. *bruks*. Bij de substantiva is h evenzoo: n. s. m. *balgs*, f. *ansts*. De klankwettige ontwikkeling der beid woorden zou dezelfde zijn, en een reden, om een der beide vormen ee andere analogie te laten volgen dan den anderen, bestond er niet, daar ook b andere adjectivische *i*-stammen tusschen deze twee casus geen verschil bestaa

Er is dus reden, om aan te nemen, dat de n. s. f. *nawis* een ande formatie is dan de n. s. m. *naus*. Daar nu *naus* een vorm der *i*-declinat is, volgt hieruit, dat *nawis* niet een vorm der *i*-declinatie is. Er blijft da maar één groep over, waartoe het woord met mogelijkheid gebracht ka worden, en wel de ide. *i̯ē*-stammen, die in het got. in alle casus op één n in de *i̯ō*-declinatie zijn overgegaan.

De *i̯ē*-stammen zijn feminina met substantivische verbuiging. De verdeelin tusschen *i̯ō*-stammen en *i̯ē*-stammen is zoo, dat tot de eerste groep allee kort-, tot de tweede alleen langstammige woorden behooren. Eene uitzonderin maken echter de stammen op korten klinker + *u̯* voor de *i̯*. Deze worde verbogen als de langstammige. Van de stammen, die in de overige cas *mau̯i̯ō-*, *piu̯i̯ō-* luiden, luidt de nom. s. *mawi*, *piwi* van stam *mau̯i̯ē*, *piu̯i* Van een stam *nau̯i̯ō/-ē* zou op dezelfde wijze de nom. s. *nawi* moeten luide De *i* aan het einde is niet afgevallen, daar zij in het Indoeuropeesch lang wa

Het woord *nawis* is op de plaats in den Romeinenbrief, althans min meer, adjectivisch gebruikt. Het staat als praedicaat bij *frawaurhts*, en daar heeft het gebruik van het vrouwelijk geslacht zeker zijn grond. Het vertaa ook het vrouwelijke *νεκρά*. Uit dit gebruik moet de afwijking verklaa worden, waardoor de uitgang zich van dien der substantiva *mawi* en *pi* onderscheidt. Adjectiva op *i* in den nom. s. f. zijn er niet. Daarentegen zi

wel op *s*. Aan deze, de *i*-stammen, heeft *nawis* dus de *s* ontleend. Dit on te gemakkelijker geschieden, daar het woord ook in het mannelijk een stam was, en de vrouwelijke vorm op *i* het meest aan een *i*-stam deed enken. Indien de aansluiting voor de *i*-syncope heeft plaats gehad, dan estond er toen nog slechts dit verschil met een werkelijken *ĭ*-stam, dat de der tweede syllabe ook na de toevoeging der *s* nog iets langer was dan r. de *i* in **hrainis* (en in **matis*) en dus weerstand bood, toen deze laatste esyncopeerd werd.

De toevoeging van *s* (of waarschijnlijk *z*, vóór de verscherping van *z* aan et einde) in got. *nawis* staat niet alleen. In het Oudnoorsch heeft deze evoeging bij alle *i̯ē*-stammen plaats gehad. Het is hoogst waarschijnlijk, at er tusschen het verschijnsel in het got. en in het on. een samenhang estaat. Het got. levert dan eene verklaring voor den on. toestand. Hier evreemdt het op het eerste gezicht, dat eene geheele klasse van feminina de nom. s. een *r* aanneemt, daar *r* toch geen specifiek vrouwelijke uitgang ja zelfs de vrouwelijke *i*- en *u*-stammen, die oorspronkelijk *s*(*z*) hadden, ezen uitgang verloren hebben. De klasse der *i̯ē*-stammen staat zoodoende eheel alleen. De *i̯ē*-stammen zijn voor een deel woorden, die op de grens sschen substantiva en adjectiva staan. *i̯ē* is een uitgang, waarmee in het e. vrouwelijke persoonsnamen van mannelijke werden afgeleid. De vergeking met het mannelijke woord kon er toe voeren, ze tot op zekere hoogte s adjectiva op te vatten, en hieruit verklaart zich dan de formeele aanuiting aan het adjectief in den nom. sing. In het on. behooren hiertoe ist de beide bovengenoemde woorden go. *mawi* en *þiwi*, die staan naast masculina *magus* en *þius*; zij luiden hier *mær* en *þír*. Van langstammige oorden noem ik *ylgr*, 'wolvin' naast *ulfr* (in het got. zou dit woord *wulbi* *wulgi* luiden); van meerlettergrepige go. *frijondi*[1]). De overige *i̯ē*-stammen ebben dan het voorbeeld van zulke woorden gevolgd.

Indien de *r* der on. *iē*-stammen van de adjectivische *i*-stammen is uitgeaan, dan bewijst dat op zich zelf reeds, dat deze *r* zeer oud is. Want in et litteraire on. hebben de adjectiva evenzeer als de vrouwelijke substanvische *ĭ*-stammen deze *r* verloren. Daardoor wordt de waarschijnlijkheid, at er een samenhang met het got. bestaat, te grooter.

Indien g. *naus*, *nawis* met gr. νεκύς samenhangen, dan is het waarschijnlijk, at *naus* oorspronkelijk een consonantische stam is. De *i*, die in de declinatie ntreedt, is dan secundair; mogelijk heeft het femininum medegewerkt n deze declinatie te doen ontstaan. Het femininum is dan volkomen elder; de elementen zijn germ. **nagw* + *ī*. Indien omgekeerd het woord rwant is met o.pruiss. *nawis*, 'Rump' (Elb. Vocab.), slav. *navĭ*, 'lijk', dan n het een ide. *i*-stam zijn, waarnaast heel goed een femininum op *iē* kan ebben gestaan[2]). In elk geval is de declinatie van het masc. als *i*-stam etrekkelijk oud; zij geldt ook voor het on.

*Amsterdam.* R. C. Boer.

---

[1]) Of de comparatieven en de overige participia praesentis hier een rol gespeeld hebben, is ijfelachtig, daar hier in de meeste casus en zoo ook in den n. s. f. de zwakke vorm heerscht, owel in het got. als in het on.

[2]) Uhlenbeck schrijft mij, dat hij aan den laatstgenoemden samenhang niet gelooft.

# OVER *I*- EN *U*-SYNCOPE IN HET GOTISCH.

Gelijk bekend is, zijn *i* en *u* in de ultima van tweelettergrepige woorden, indien zij niet door meer dan een consonant gevolgd worden, in het Westgermaansch bewaard na korte stamsyllabe maar verloren na lange. Een dergelijke verhouding bestaat in het Oudnoorsch, waar in beide gevallen syncope heeft plaats gehad, maar waar, gelijk Kock getoond heeft, uit de verhoudingen der klankwijziging blijkt, dat de syncope na lange stamsyllabe ouder is dan na korte. Op grond van deze overeenstemming heeft men vermoed, dat dezelfde toestand, die in het westgerm. heerscht, ook voor het Gotisch de klankwettige zou zijn, en Hirt heeft in de *Indogerm. Forschungen* (I, 216) getracht te bewijzen, dat *i* en *u* in het got. klankwettig bewaard zijn na korte syllabe, verloren zijn na lange, en dat de vele woordvormen, die zich naar dezen regel niet voegen, analogieformaties zijn. Dit resultaat is o. a. door Streitberg in zijn *Urg. Gramm.* § 146, 147 geaccepteerd en nog uitvoeriger toegelicht, en het wordt thans veelal als vaststaand aangenomen. Ik zal in de volgende bladzijden mededeelen, waarom ik deze meening niet deel.

Op zich zelf genomen doet de overeenstemming tusschen Noord- en Westgerm. wel vermoeden, dat er in de oergerm. accentueering factoren aanwezig waren, die een vroeger syncope van *i* en *u* na lange dan na korte syllabe in de hand konden werken. Maar dat is een zaak van relatieve chronologie; voor de absolute chronologie blijkt hieruit niets. De syncope heeft in de afzonderlijke talen plaats, en in deze niet gelijktijdig. Ook in het westgerm. en noordgerm. is zij niet in denzelfden tijd tot stand gekomen, en het resultaat is ook niet hetzelfde; in de eene groep zijn *i* en *u* na korte stamsyllabe bewaard, in de andere zijn zij gesyncopeerd. Het is dus zeer goed mogelijk, dat in het got. de gegevens aanwezig waren voor vroeger syncope na lange stamsyllabe dan na korte, en zelfs, indien de taal lang genoeg gesproken is, dat de beide syncopen in deze volgorde hebben plaats gehad, maar dat de korte spanne tijds, waaruit onze documenten stammen, niet juist tusschen deze beide syncopeeringsperioden in valt, en in dit geval zal men of behoud in alle gevallen of verlies in alle gevallen verwachten, of ook verschillende behandeling van *i* en *u*, indien er grooter afstand is tusschen *i*-syncope en *u*-syncope dan tusschen de verschillende phasen van ieder van deze. Het aprioristisch argument is dus waardeloos, en wij moeten zien naar de argumenten, aan de taal zelve ontleend. Het is dan noodzakelijk, de vraag voor ieder der beide vocalen afzonderlijk onder de oogen te zien.

De *i*-stammen syncopeeren *i* in den nom. acc. sing. Het heet dan, dat de kortstammige de *i* verloren hebben naar het voorbeeld der langstammige. De argumentatie berust op de volgende gegevens:

1. In de compositie staat *i*: *matibalgs*, *naudibandi*. Syncope komt voor bij de woorden *bruþfaþs* en *þuthaurn*. Om deze woorden voor het betoog te kunnen gebruiken, heeft men *þuthaurn* voor langstammig verklaard (Streitberg, *Urg.*. p. 174); daar echter Streitberg zelf daarop terugkomt (*Got.*[4] § 233, 3), behoef ik daarbij niet stil te staan. De regel is dus, dat *i* bewaard

; uitzonderingen zijn één langstammig en één kortstammig woord. Voor rschillende behandeling na langen en na korten stam is dus uit deze oorden niets te leeren. Maar overigens blijkt uit den hoofdregel, dat de handeling in composita niet dezelfde is als aan het einde. En wel is de ocaal — en dat in lijnrechten strijd met den waarschijnlijken toestand in et noordgerm. — langer bewaard in het compositum dan in het simplex. dien men nu *bruþfaþs* en *þuthaurn* moet opvatten als klankwettige ormen, — en beide zien er antiek genoeg uit, — dan kan de oorzaak van et verlies der *i* moeilijk in iets anders gezocht worden dan in de accentueering er woorden, en men kan vermoeden, dat deze woorden het hoofdaccent o het tweede lid hadden. *Bruþfaþs*, *þuthaurn* verhouden zich dan tot *audibandi*, *matibalgs* gelijk *andniman* (met accent op het verbum) tot *ıdanems* (met accent op het praefix).

Indien nu bij de woorden *bruþfaþs*, *þuthaurn* het verlies der *i* niets te aken heeft met de quantiteit der eerste syllabe, dan kan men deze ook et verantwoordelijk stellen voor de wisseling *þrutsfill* – *sigislaun*, waar, naar et heet, *s*-stammen als eerste lid optreden [1]). Aangenomen, dat dat juist is, n men hier vooreerst weer denken aan verschil in betoning; voorts bestaat e mogelijkheid, dat in *þrutsfill* de simplexvorm van een substantief **þruts* otreedt. En eindelijk is het niet zeker, dat waar in de compositie na den vaktonigen klinker nog een tautosyllabische consonant optreedt, de syncope et vroeger intreedt dan waar dit niet het geval is. Het is dus zeer goed ogelijk, dat onder overigens gelijke omstandigheden in *naudibandi* geen ncope intrad, maar wel in **þrūt(i)sfill*. In dit geval kan men bij *sigislaun* n den invloed van het simplex denken, een invloed, die bij het algemeen ebruik van het woord zeer voor de hand lag.

2. De ide. *es*-stammen vertoonen *i* in de tweede syllabe: *sigis*, *baris*, *qis*, *hatis* e. a. Nu zijn deze woorden overgegaan in de *a*-declinatie, en e stam is dus *barisa*- enz. Het is dus maar de vraag, wat ouder is, de vervoering in een andere klasse of de syncope van *i*. Niemand kan dat priori zeggen. Maar zeker is het onjuist te beweren, dat door de omstangheid, „dass die ae. *i*-stämme *hete. sige. bere*.... den got. formen auf *-is* enau entsprechen" [2]) het 'onmogelijk' gemaakt wordt, het voorkomen dezer in het got. aan de overvoering in de *a*-klasse toe te schrijven. Want juist t, dat deze got. en ags. vormen elkander „genau entsprechen" is het, uod erat demonstrandum, — maar gedemonstreerd is het niet. Zelfs indien e vormen *hete* enz. in het ags. de eenige waren, en zelfs indien wij wisten, wat juist niet het geval is, — dat alleen het got. deze woorden in de klasse had overgevoerd, dan kon dat zeer goed gebeurd zijn vóór de syncope na korte syllabe, die daarna natuurlijk op deze woorden geen vat eer had. Maar nu heeft het ags. naast *sige sigor*, langstammig naast *dæg dōgor*. at zijn vormen met *r* uit *z* aan het einde, dus naar de *a*-declinatie. Er moet iets chter de *r* gestaan hebben; anders was zij weggevallen. Zegt men nu: de in *sigor*, *dōgor* stamt uit de verbogen casus, — goed, maar waarom kan

---

[1]) Voor *þrutsfill* berust deze vooronderstelling echter op een onzekere etymologie.
[2]) Streitberg, *Urg.*, p. 173.

dan de *i* van *sigis* niet ook uit de verbogen casus stammen? De woorden *sigis*, *hatis* enz. bewijzen dus niets voor het behoud van *i* na korte syllabe. Blijkbaar heeft reeds het oergerm. bij de *s*-stammen dubbele vormen gehad. En daaruit verklaart zich dan ook, dat het got. heeft *þeihs* en *weihs* (indien dit laatste woord hierbij behoort); hier heeft de syncope gewerkt: het zijn de klankwettige voortzettingen der tweelettergrepige vormen. Het eenige, wat hier bijzondere opmerking verdient, is, dat *þeihs* en *weihs* langstammig zijn. Dit kan bij een aantal van twee woorden zeer goed op toeval berusten; het kan echter iets met de periodiciteit der syncope te maken nebben, maar op eene andere wijze, dan men zich dat voorstelt. De woorden *þeihs* en *weihs* toch kunnen op zijn hoogst bewijzen, wat wij ook zonder hun hulp weten, dat *i* na lange syllabe gesyncopeerd is, maar nooit, dat zij na korte bewaard is. Ik kom hierop aanstonds terug.

3. De comparatief der adverbia gaat uit op *is*. Klankwettig behoorde *i* gesyncopeerd te zijn; zij is echter onder den invloed der adjectiva (op *iza*) bewaard. Voor de langstammige woorden (*hauhis*, *airis* enz.) is dit de eenige verklaring. Maar bij de kortstammige moet deze *i* klankwettig zijn. Waarom? Omdat men het zoo hebben wil.

Nu zijn er weer een paar langstammige, waar de *i* ontbreekt: *mins* bij *minniza*, *wairs* bij *wairsiza* [1]), *þanaseiþs*, *jaindwairþs* [2]). Maar ook deze kunnen niet aangevoerd worden voor het behoud van *i* na korte syllabe. Vraagt men, waarom er dan geen kortstammige woorden zijn, waar *i* ontbreekt, dan is m. i. een voldoende antwoord dit, dat de kortstammige adverbia zeer in de minderheid zijn: *framis* en *halisaiw*; het tweede voorbeeld kan zelfs klankwettig bewaarde *i* in compositie hebben. Daar het herstel of analogisch behoud der *i* algemeene regel is, moet bij de woorden, waar dat niet gebeurd is, een bijzondere oorzaak daarvoor bestaan. Bij *þanaseiþs* kan men zich denken, dat men in het compositum zich niet meer bewust geweest is, dat het tweede lid een comparatief was; wat *wairs* en *mins* betreft, is in de eerste noot onder aan deze bladzijde reeds een mogelijkheid genoemd; over *jaindwairþs* zie aanm. 2. Niettemin, wanneer men deze woorden plaatst naast de langstammige *s*-stammen *þeihs* en *weihs*, dan schijnt het toch niet toevallig, dat al deze uitzonderingen op het regelmatig herstel juist langstammige woorden zijn. De natuurlijke opvatting dezer woorden schijnt dan deze te zijn, altijd voor zoover men aanneemt, dat *mins* en *wairs* formaties op *is* zijn, dat het volkomen herstel van *i* plaats had in een periode, toen het met het verval der *i* in eindsyllaben zóó stond, dat *i* na lange stamsyllabe verloren, na korte echter verzwakt was. De kortstammige woorden waren dus gemakkelijker te herkennen dan de langstammige, daarom bleef er bij het herstel van de kortstammige geen achter, terwijl bij de langstammige een geringe aanleiding voldoende was, om ze wèl te laten achterblijven. Zóó geraakten de woorden *mins*, *wairs*, *þanaseiþs* in afwijking van *hauhis*, *airis* enz.

---

[1]) In dit verband is te wijzen op eene verklaring, die Kock, *Uml u. Brechung*, p. 53, van de *e* in on. *verri* geeft, dat nl. deze *e* onder den invloed van het adv. *verr* (go. *wairs*) staat. Indien deze verklaring juist is, dan heeft deze vorm geen *i* gehad. En dan kan dezelfde verklaring voor de overige vormen zonder *i* gelden.

[2]) Of in *jaindwairþs* een comparatief steekt, is overigens zeer de vraag.

s uit den samenhang met de adjectiva, terwijl bij *framis* en *halis* hiervan en sprake was. Voor de twee substantiva zonder *i* geldt, dat, indien naast xander stonden *þeihs* en **þeihis*, er een dubbel paradigma moet zijn geweest, aarop een van beide gekozen werd. Indien het herstel der *i* bij de stammen plaats had in denzelfden tijd als bij de adverbia, dan had men de onmiddellijk daaraan voorafgaande periode de volgende vormen:

1. Kortstammig *a*: *hatis* met verzwakte *i*.
   *b*: *hatis* (<**hatesa*) met onverzwakte *i*. De eerste vorm richtte zich naar den tweeden. Maar in den gen. zijn beide vormen bewaard:
   *a*: *hatis* < **hateses*.
   *b*: *hatisis* < **hateseso*.
2. Langstammig *a*: *þeihs* met gesyncopeerde *i*.
   *b*: **þeihis* < **þīhesa*.

De keuze viel op den eersten vorm.

In den genitief had men:

*a*: **þeihis* < **þeiheses*.
*b*: **þeihisis* < *þeiheseso*.

Beide vormen werden opgeruimd en vervangen door *þeihsis* (overgeleverd n de acc. pl. *þeihsa*, *weihsa* en de g. s. *weihsis*), een analogieformatie ar de nom. s.

Maar het is ook heel goed mogelijk, dat deze beide woorden niet in een o vroege periode naar de *a*-klasse zijn overgevoerd. Aanwijzingen daarvoor, e bij *hatis* enz. bestaan, ontbreken hier. In dat geval is de eenige klankettige vorm voor den nom. s. *þeihs*, *weihs*; de jongere vormen met ncope in de overige casus berusten ook dan op den invloed van den acc. s. Na het herstel der vormen *hauhis*, *airis*, *framis*, *halis*(*aiw*), *sigis*, *itis* enz. ging het verder verval der verzwakte *i* in eindsyllaben door. Uit *taðīs* werd toen regelmatig *staps*.

4. Voor het bewaard blijven van *i* na korte stamsyllabe worden thans ok aangevoerd de vormen *nawis*[1]) en *sutis*[2]). Over *nawis* zie hierboven 264. Wat het eenmaal voorkomende *sutis* betreft, is het wel treffend, dat t woord, toen de nieuwe lezing nog niet gevonden was en men *suts* las, incasseerd werd voor de leer, dat *u* na lange syllabe verdwijnt. Dat de van *suts* lang was, mocht toen niet betwijfeld worden; sa. *svādu*, . *ἡδύς* bewezen dat met zekerheid, en evenzoo, dat in de tweede syllabe n *u* gestaan had. Maar nu er *sutis* staat, is het even zeker, dat de *u* der amsyllabe kort is, en dat dit de oorzaak is van het behoud der *i*. Maar is het duidelijk, dat *sutis* even goed een *ja*-stam kan zijn als een *i*-stam an den acc. s. f. *sutja* is niets te zien). In dat geval kan *sutis* klankwettig t **sutiaz* ontstaan zijn. Wel is dat niet in overeenstemming met andere oorden als *midjis*, die uit andere casus een *j* invoegen, maar met den wonen vorm der *i*-stammen is het ook niet in overeenstemming, vgl. *jakuns*. Ook *sutis* laat zich dus voor grammatische operaties in den sproken zin niet gebruiken. Maar wel is er op te letten, dat naast *sutis*

1) Streitberg, *Got. Elementarbuch*[4], § 183 aanm. 2.
2) Braune, *Literaturblatt*, 1908, 328.

met onzekere quantiteit der wortelsyllabe *airknis* voorkomt met lange stamsyllabe. Het is nu toch al te veel aan de theorie opofferen, wanneer men dien vorm eenvoudig voor niet bestaande verklaart [1]), omdat op twee andere plaatsen vormen van een *a*-stam **airkns* voorkomen. Maar wat is dan van *airknis* te denken? Dat *i* na lange syllabe gesyncopeerd is, daarover zijn allen het eens. Dus moet *airknis*, indien *i* hier korte *i* beteekent, uit **airknias* ontstaan zijn. Maar is dat zoo, dan is het ook wel duidelijk, hoe *sutis* verstaan moet worden [2]).

Wat *u* betreft, deze is in tegenstelling met *i* regelmatig bewaard in den nom. sing. m. f. en den n. acc. s. n. der *u*-declinatie. Hier is nu de theorie, dat zij na lange stamsyllabe gesyncopeerd behoorde te zijn maar onder den invloed der kortstammige woorden behouden of hersteld is. Het bewijsmateriaal is hier nog onbeduidender dan bij de *i*. Zien wij af van den aprioristischen eisch, dien wij reeds in het begin van dit opstel beoordeeld hebben, dan steunt de heele theorie op de woorden *tagr* en *suts*. Van deze is nu *suts* reeds afgevallen, en de leer staat dus op één been. Maar nu is het wel duidelijk, dat er niets is, wat ons dwingt *tagr* in zijn geheel met gr. *δάκρυ* gelijk te stellen. Hoe onredelijk die eisch is, kan al weer *suts* ons leeren, waarvan insgelijks alleen op grond van Grieksche, Latijnsche en Sanskrit vormen met zekerheid werd aangenomen, dat de tweede syllabe een *u* bevat had. Een enkele verbeterde lezing toont, dat dat niet juist is; zullen wij dan op het Grieksche *δάκρυ*, l. *lacruma* s. *açru* een heele theorie over *u*-syncope in het got. bouwen? Het laat zich trouwens gemakkelijk bewijzen, dat de nom. acc. sing. op *us*, *u* bij de langstammige woorden geen analogieformaties kunnen zijn. Bij de substantiva zou dat misschien nog gaan. De gen. en dat. sing. zijn eigenaardig genoeg, en ook al de vormen van het plurale konden hier meewerken tot het herstel van een verloren *u*. Maar hoe stelt men zich deze analogie bij de adjectiva voor? Welke casus zijn hier karakteristiek voor de *u*-declinatie? Juist de nom. s. m. en f. en de nom. acc. s. n.; dat zijn echter juist die casus, waar *u* gesyncopeerd zou zijn, indien de leer juist was. Van de overige blijft alleen over de gen. sing., althans indien men met recht aanneemt, dat hij op *-aus* uitging, want hij is niet eens overgeleverd [3]). Alle overige casus gaan naar

---

[1]) Streitberg, *Got.*, t. a. p. „die interpolierte glosse *airknis* ebd. B ist zu streichen". Of het woord geinterpoleerd is, mag een belangrijke vraag voor de tekstkritiek zijn, maar grammatisch is dat vrij onverschillig. Een interpolator behoeft niet meer grammatische fouten te maken dan een afschrijver.

[2]) Eene andere mogelijkheid is deze, dat op beide plaatsen *i* een spelling voor *ī* is. In dat geval hebben wij met regelmatige vormen der *ja*-declinatie te doen. Van de andere zijde staan tegenover deze 2 plaatsen ook maar 3 (Skeir. 2, 10. 14, Rom 11, 17; tweemaal hetzelfde woord), waar de nom. s m. van een adjectief op *-eis* uitgaat. De getuigenissen zouden dus bijna tegen elkander opwegen. indien de vorm op *-eis* niet gesteund werd door de substantiva. Onmogelijk is het niet, dat bij de adjectiva een klankwettige vorm op *-is* langer bewaard is, en dat deze uitgang pas op den duur op het voorbeeld der substantiva door *-eis* vervangen werd. De twee voorbeelden *sutis*, *airknis* zouden dan hiervoor een getuigenis afleggen, dat de analogieformatie niet of nog niet geheel doorgevoerd was. In het on. komt de uitgang *-ir* (⟨ *īz*) bij de adjectiva in het geheel niet voor.

De eenige bekende g. s is van een kortstammig woord (*filaus*), en deze vorm komt alleen adverbiaal voor.

*ja*-declinatie, de dat. en acc. sing. en het geheele plurale. Gelooft men rkelijk, dat, indien het paradigma eenmaal geluid had: **hards*, *hardjana*, *rdjamma*, pl. *hardjai* enz., alleen op grond van dien zeldzamen – voorderstelden – genitief *hardaus* de nom. **hards* tot *hardus* zou zijn gevormd? En naar welk voorbeeld? Er zijn onder de adjectiva talrijke gstammige *u*-stammen; kortstammige zijn er zoo goed als niet; *filu* is ıwelijks een adjectief te noemen; het eenige woord, dat met eenig recht rbij gerekend wordt, is **kaurus*. Neen, deze woorden kunnen niet de zaak zijn, dat alle langstammige adjectiva in de *u*-casus ook werkelijk *u* toonen, en *hardus* is dus een klankwettige vorm. Maar als *hardus* klankıtig is, dan is *daupus* het ook, en het is dus niet waar, dat het got. *u* lange stamsyllabe syncopeert.

Vat eindelijk den acc. sing. der eenlettergrepige consonantische stammen reft, deze is voor de vraag, die ons bezig houdt, van geen beteekenis. oreerst is het nog zoo zeker niet, dat uit postconsonantisch *m* aan het de in het oergerm. zonder uitzondering *-um* moest worden. Op deze ag wil ik echter hier niet ingaan. Maar Van Helten heeft er reeds *itr.*, XV, 456 op gewezen, dat de acc. *baurg* zich in dit opzicht bij den m. aansluit.

De regel voor *i*- en *u*-syncope in het Gotisch luidt dus: *i* in eindsyllaben ı tweelettergrepige woorden voor niet meer dan één consonant is gesynpeerd, waarschijnlijk eerst na lange, daarna na korte syllabe. *u* is in beide sities nog behouden. In compositie zijn beide vocalen na den hoofdtoon vaard, maar er is reden om te vermoeden, dat zij in toonlooze syllaben middellijk voor den hoofdtoon gesyncopeerd zijn.

Over het verlies van *u* in de derde syllabe zie Van Helten t. a. p.

*Amsterdam.* R. C. Boer.

NAWOORD.

Ik geloof thans, dat van de twee als mogelijk genoemde verklaringen voor *irs*, *mins*, en ook wel voor *panaseips* die, welke er van uitgaat, dat het maties zijn op *s* en niet op *is*, het juiste treft. Een verder voorbeeld is ıdl. *bat*, ohd. *baz*, zonder *i*-wijziging. Het ide. comparatiefsuffix *i̯ĕs*, *i̯ŏs* samengesteld uit *i̯ĕ*, *i̯ŏ* en *s*; *i̯ĕ*, *i̯ŏ* op zich zelf is vergelijkend, vgl. sa. *ya*, l. *alius*, go. *aljis*, en met *n* verbonden tot *i̯on* vormt het in het gr. ı comparatiefsuffix. Men mag met recht aannemen, dat de beide elementen ı *i̯ĕs*, *i̯ŏs* gelijke beteekenis hebben; juist bij de comparatie is dergelijke fixophooping zeer gewoon. Waarom zou dan *s* niet alleen in compara-ve beteekenis kunnen optreden?

Denzelfden suffixvorm zoek ik in de comparatieven op *ōza*. Reeds dikwijls de meening uitgesproken, dat deze van adverbia op *ō* is uitgegaan. De nparatief dezer adverbia ging dus uit op *ōs*, dat niet uit *ōis* behoeft te ı ontstaan. Uit de adverbia op *ōs* werden later adjectiva op *ōza* gemaakt.

uni 1917. R. C. B.

# DAS SUFFIX *-SCHAFT* (ENG. *-SHIP*, NL. *-SCHAP*) NACH URSPRUNG UND ENTWICKLUNG; *WIRTSCHAFT, WIRT.*

## II.

Wir setzen hier zunächst die Untersuchung der von uns genauer erforschten mit *-schaft* zusammengesetzten Wörter fort, wobei wir also dem Substantiv scaf die Bedeutung eines nomen actionis zuerkennen, genau dem heutigen „Schaffung" entsprechend [1]).

*10*) ahd. eigin-scaf, (vgl. „sich etwas (zu) eigen machen"): „Besitzschaffung"; Resultat: das „geschaffene", gewonnene Besitztum, kirch.-dogmat. „idioma", die von Gott seinem Sohne anerschaffenen zwei Naturen; Zustand: „Leibeigenschaft" u. s. w. *Nhd.* bezeichnet „Eigenschaft" die abstrakte „Habschaft", das einem Dinge Anerschaffene, daher *zuständlich* Eigene, während Eigen*heit* die zufällige besondere Gestalt oder Form bezeichnet, in der ein Ding *in die Erscheinung tritt*, sich dem Beobachter zeigt [2]). Eigen*tum* schließlich bezeichnet das einem Ding *Zuerkannte* [3]).

*11*) ahd. bota-scaf [4]) zu „boten tuon" [5]); als Resultat auch „die entbotene Versammlung", vgl. u. 16.

*12*) ahd. moat-scaf „foedus" zu „muot". *Schaffung* der erwünschten *Gesinnung* [6]).

*13*) ahd. lant-scaf, as. land-skepi „Schaffung von Land" [7]); die eigentliche Tätigkeit hierbei ist die Abtretung und Abgrenzung des Gebietstreifens, über den der Empfänger *Gewalt haben soll* [8]); daher *„regio."*

*14*) *a*: ahd. hêr-scaf. = „Hehr"machung: „Erhebung zum Hehr(er)en, zum Herrn. Wertvoll ist der Beleg [9]):

„dô geschuof got zewâre drî engel *hêre.*"

Resultat: „Herr-Sein", Herren*rang*, Herren*würde*, Bezeichnung des geschaffenen *Standes:* [10]) die „Vornehmen", „Herren" als Gegensatz zum „dienenden Stande", den „Mannen."

*b:* Zu *a* und as. druhtskepi, mhd. keizerschaft, mnl. koningschap vgl. noch *Vorauer Alex.* 727 „sprac, ob si *in* ze *chunige* wolten *schaphen!*"

Die durch „schaffen" wiedergegebene Tätigkeit ist hier die des *Wählens, Kürens*, was als geschichtliche Tatsache bekannt genug ist. Das Volk erkor

---

1) Sollte hier und da zu spärlich zitiert sein, so ist dies dem nachdrücklichen Hinweis darauf, daß mit dem verfügbaren Raum gespart werden müsse, zuzuschreiben.

2) Goethe: Eigenheiten, die werden schon haften, kultiviere deine Eigen*schaften!*

3) „tum" ursprgl. nomen actionis!

4) S. Anm. zu 6.

5) Vgl. u. a. *Tristan* 526, 18163; ferner das bekannte „botschaft werben."

6) Vgl. u. a. *Heliand* V. 3451.

7) bei Lexer a. a. O. häufig belegt mhd. „einem ein land, ein lên tuon", also auch lêhen-, burc-, dorp-, erbeschaft u. s. w.

8) Vgl. hierzu und zu 14, 15, 17, 18 Brugmans *De Middeleeuwen*, darin das feine Hauptstück *„Het leenstelsel."*

9) Diemers *Deutsche Gedichte des 11. u. 12. Jh.* 3,24 ff; vgl. Walter v. d. V. (Pfeiffer-Bartsch) S. 225 Anm. Weitere Belege *Heliand* (*u. Gen.* Behaghels Ausg.) 5029 f; *Gen.* 285; *Williram* I (Braune, Lsb. S. 73); *Erec* 3362.

10) vgl. u. 16, 17, 18.

den Herrscher und überließ es ihm nunmehr, sich seine nähere Umung, Begleiter, Gefolge, Mannen, Diener etc. zu „schaffen", spezieller „*küren*." [1]) Aufs deutlichste zeigt sich hier „schaffen" in seiner Funktion Gattungsverb. Zahlreiche scaf-Komposita stellen sich daher ein, z. B.

5) ahd. grâf-scaf: „Grafen"-, d. h. „Begleiterschaffung" lat. „comitatus" Mit der Ausdehnung des beherrschten Gebiets und dessen organisatorischen ederung kommt ein neues, in der Folge wichtigstes Element in die „Grafen ffende" Tätigkeit, nämlich das Verleihen von Machtsgebiet. Es deckt sich n grâfscaf mit „lantscaf" und wird auch Bezeichnung für ein abgegrenztes biet. Bei „hêrscaf" tritt der gleiche Vorgang ein.

5) *a:* ahd. giselli-scaf „Schaffung von Saal-, Hausgenossen" als die das ultat angebende Gattungstätigkeit, die lat. durch „contubernium, collegium" ntlich gemacht wird. „giselliscaf" verdient eine eingehende Betrachtung: bjekt der „Schaffung" sind Personen. Sie werden durch die wie n geartete Tätigkeit zu „Gesellen" gemacht, d. h. in einen Zustand vert, der sie zu dritten Personen in zunächst räumliche Beziehung gt. [2]) Die verbale Verbindung „Gesellen schaffen" drückt diese Zustandsnderung vollständig deutlich aus.

ie „Substantivierung" der verbalen Wendung wird natürlich selbe Funktion behalten, also ganz selbstverständlich außer der Tätigkeit sammenbringung) auch den neuen Zustand nennen. Der Zustand zunächst das „räumliche Zusammensein" der Personen.

ber wo das „Zusammenbringen" aus einer bestimmten Absicht heraus hieht, da erhält „Geselle" weitere Bedeutungen, z. B. die von „wini", t" u. s. w., weshalb sich auch die Zustandsbedeutung des Substantivs prechend färbt: das „räumliche Zusammensein" wird zur Voraussetzung. Vie oben bei der Bedeutungsdifferenzierung von „Fall", „Vorgang" get, ist die Voraussetzung schon in der verbalen Verbindung vorhanden; . mit andern Worten: Wenn „Gesellen schaffen" nicht mehr nur „zum sgenossen machen" bedeutet, sondern diese Tätigkeit bloß Vorauszung für eine andere ist, etwa für „zum Geliebten machen" u. s. w., nn ist die verbale Verbindung zum Kompositum geworden mit ständiger Bedeutung! Ist „gisello" also gleich „wini", so ist „giselli-scaf" ch „wini-scaf" u. s. w., und tatsächlich finden wir die Bedeutung eundschaft", „Liebe" u. s. w. belegt.

Nimmt man aus dem Zusammenhang: „Sie schuf sich ihn zum Gesellen" Resultat der Tätigkeit heraus, so wäre dies bei ursprünglichster Verweng „Geselle = Person als Hausgenosse." Hätte dagegen die Verlung kompositionalen Charakter, so wäre es etwa „Geliebter, Lagergenosse" äß der Absicht des Subjekts der Tätigkeit.

radeso nun, wie das Simplex „scaf", „Schöpfung" schon in sich auch „Geschöpf", das Objekt der Schöpfung in Zustandsform bezeichnet, die schaffende Tätigkeit nur an ihrem Objekt erkannt werden

---

Reich fließen die Belege: *Heliand* 62, 1029, 1186, 1250, 1262, 1280, 2884 etc.; *Otfr.* II (zu wini-scaf!) u. s. w.

Der Urheber („Subjekt") der Tätigkeit kann natürlich auch sich selbst als Objekt beten, „sich" selbst zu jemandem „gesellen", *sich* zum *Gesellen* eines andern *machen*.

kann, gradeso wird auch das nomen actionis der verbalen (kompositionalen) Wendung „Gesellen schaffen" das Objekt in der (neuen) Zustandsform bezeichnen, also zugleich auch „Geselle", „Liebste(r), Liebchen" u. s. w. bedeuten; und in der Tat hat bekanntlich „giselliscaf" auch diese Bedeutung!

Ist daher das Objekt der „Gesellen schaffenden" Tätigkeit eine Mehrheit, so wird „giselliscaf" von vornherein auch diese Mehrheit nennen (können)[1]), also z. B. die Zuhörer, Zuschauer, Mitspieler, Mittrinker, Mithandelstreibenden .etc.; die Funktion zur Bezeichnung auch einer Mehrheit ist demnach aus der Natur der Aktionsbedeutung schon des einfachen Nomens von vornherein gegeben!

Von dem „Übergang einer Eigenschaftsbezeichnung in die Bezeichnung dessen, dem die Eigenschaft anhaftet"[2]), kann demnach hier und in allen übrigen Fällen keine Rede sein.

*b*: ahd. ginôz-scaf „consortium, collegium" Herauszuheben ist besonders die Bedeutung „Teilnahme an..."[3]) zur trefflichen Kennzeichnung des „nomen actionis"!

*17*)[4]) Leicht erklären sich jetzt ahd heri-scaf (as heriskepi); ahd. liut-scaf (as. liudskepi); ags. Þeodscipe; ahd. gisint-scaf (as. gisiðskepi); ahd. manscaf; as. erlskepi, folk-, gum-. jungar-, thegan-, mâgskepi (mhd. mâcschaft) u. s. w.

*18*) An einem *m*hd. Beispiel wäre schließlich festzustellen, daß auch noch im *Mhd.* die Komposita mit-schaft als nomina actionis gefühlt werden. Wir wählen das bekannteste

mhd. ritterschaft. Bekannt ist die vorauszusetzende Verbindung „einen (d. h. jemanden) ritter machen."[5])

Wir haben schon betont, daß „schaffen" selbst in der Verbindung nicht zu stehen brauchte, weil es ersetzt werden konnte durch „machen", das immer lebenskräftiger wurde. Bei der Substantivierung jedoch trat an Stelle des längeren und neueren, noch zu stark die Tätigkeit betonenden „machunge" das kürzere und ältere „schaft", das längst die Fähigkeit bewiesen hatte, in der Komposition eine *Reihe von erwünschten Bedeutungen* anzunehmen. Ausgangspunkt ist also auch hier die Tätigkeit.

ritterschaft bezeichnet daher

*a*) die Tätigkeit, durch die man jemdn. bezw. sich zum Ritter machte; dies geschah

α) durch Erteilung des bekannten Ritter*schlags* oder eine andere von außen kommende zeremonielle Handlung[6]); erkennbar ist diese Bedeutung noch in der mhd. Redensart „einem ritterschaft geben" = ursprgl. einem

---

[1]) Aus dem Satze: „Sie schufen *sich* zu „Gesellen" mit *reziprokem* Pronomen ergibt sich für „giselliskaf" sofort auch die mhd. belegte Bedeutung: ein *Paar* von „gesellen", „Liebespaar"; Subjekt der Tätigkeit zugleich Objekt.

[2]) Paul, *Prinz.* § 70, S. 99.

[3]) Lexer a. a. O.

[4]) Wertvolle Belege: *Gen.* D. 1,6 (zitiert nach Lexer); *Nibelgn* 164,4; *Kudrun* 1569,2; *ib* 1351,1; ferner: *Heliand* 1028 f., 1260 f., 1683; *Ahd. Sprichwörter* Nr. 7. (Braune, *Ahd. Lsb* S. 70) zu mâcschaft.

[5]) vgl. Martin, Kommentar zu *Parzival* 147,23.

[6]) vgl. Komm. z. *Parz.* 97,25.

n Schlag geben, wodurch man ihn als ritterbürtig anerkennt; dann, itert: dadurch, daß man sich mit einem andern *auf Kampf* (Austeilung Schlägen) *einläßt*, zeigen, daß man ihn als ebenbürtig anerkennt[1]); modernes „Satisfaktion geben";

durch Übung im Waffenspiel (Söhne der „herren") bezw. Vollıgung tapferer Taten[2]) („mannen"); „nâh ritterschaft varn" heißt direkt: auf Tatenvollbringung schlechthin ausziehen; der ursprgl. ck ist vergessen.[3])

das „Ritter-Sein" als Bezeichnung für den geschaffenen Zustand, der den darin Befindlichen eine Würde bedeutet; daher ritterschaft = rwürde.[4])

sowohl den *einzelnen Ritter*[5]), als auch eine Mehrheit von Rittern, rschar — als Bezeichnung für das Objekt in Zustandsform: rschaft daher auch Standesbezeichnung wie hêrscaf, grâfscaf u. s. w.

bedarf nun wohl keiner weiteren Beispiele mehr, um zu zeigen, daß mit der von uns angesetzten Bedeutung von -schaft alle schaft-Kompoeinwandfrei erklären lassen.

as Suffix beginnt seine wortbildende Tätigkeit mit Hervorhebung des igkeitsbegriffs; übereinstimmend damit ist seine lautliche Gestalt: scaf (Fem.), as. skepi (Mask.-Neutr.), ags. scipe (Mask.).

ärker werdendes Betonen des Resultatsbegriffs bedingt das Anfügen eines Vollendung kennzeichnenden „t": ahd. scaft (Fem.), ags. sceaft (Fem.) ehr wenigen Wörtern[6]), stirbt bald aus; as. skefti (Fem.); anfrk. mnl. nt das Femininum zur Andeutung des Zustands sich durchzusetzen.

ım Mhd. hin werden die Beispiele für die zu Grunde liegende ursprüngsyntaktische Verbindung (mit „schaffen") seltener, die Wortbildung mit von -schaft dagegen wird immer häufiger: -schaft stellt sich omatisch zur Vertretung der verschiedensten nomina onis ein: die Blütezeit des Suffixes erreicht ihren Höhepunkt.

dieser Blüteperiode rückt der Schwerpunkt so weit in Gebiet der Resultatsbedeutung, daß -schaft von degenden Periode nicht mehr als nomen actionis gefühlt d!

e infolgedessen eintretende Unsicherheit machte die nhd. Periode unr , die Wortbildung mit Hilfe von -schaft in der alten Weise fortzusetzen; überlieferten Wörter konnten höchstens zu gelegentlichen Analogieıngen veranlassen; das Suffix wurde unproduktiv, wenigstens insofern, ein ganzer Gehalt nicht mehr ausgeschöpft werden konnte, und so ist is heute im wesentlichen geblieben. Denn wenn wir heute noch ein s Wort bilden, etwa „Kameradschaft", so geschieht es nach dem Vor-

---

Vgl. *Parz.* 663.30; *Kudr.* 724,2; *Erec.* 6884.

vgl. gleiche Entwicklg bei ags. „eorlscipe" (*Beowulf* 2133, 2535, 3173). Für „Tat des s" — genitiv. subiectiv. —, „ritterliche Tat" besteht mhd. „ritter-tât"; vgl. ferner „ritter-, zu *b*) „ritter-ambet", zu *c*) „ritter-schar" u. s. w.

vgl. u. a. *Parz.* 11,7; *Kudrun* 581,4.

vgl. *Greg.* 16,39 f.; *Parz.* 97,25.

vgl. Lexer a. a. O.

z. B. frumsceaft, selfsceaft (Heliand!) wansceaft.

bilde von „Freundschaft"; bilden wir „Arbeiterschaft", so meinen wir eine geschlossene Schar von Arbeitern, oder den *Stand*, nach Analogie von „Gesellschaft" u. s. w., auf jeden Fall einseitig analog.

Aus dem Gesagten folgt mit Bestimmtheit, daß es nicht angeht, die vorhandenen nhd. Wörter ohne Rücksicht darauf, ob sie uns bereits aus einer ältern Periode überliefert, oder erst in neuster Zeit einseitig analog gebildet sind, einfach auf das ihnen heute Gemeinsame hin zu betrachten, um dann das gefundene heutige Gemeinsame zum Ausgangspunkt für die Bedeutungsentwicklung anzusetzen.

Abschließend werden wir also formulieren müssen:

Die regulär gebildeten Wörter auf -schaft nennen

*a*) eine bewirkende Tätigkeit, deren Objekt in Resultatsform im ersten Wortbestandteil ausgedrückt liegt[1]);

*b*) das durch die Tätigkeit bewirkte Resultat, nämlich

1) den bewirkten Zustand;

2) das Objekt in Zustandsform, in Einzahl und Mehrzahl.

Zu beachten ist für *a* und *b*, ob die zu Grunde liegende mögliche syntaktische Verbindung, „schaffen + Objekt in Zustandsform (prädikatives Objekt)", eigentlich (primär) oder uneigentlich (sekundär, „kompositional") gebraucht wurde.

B. Mit vorstehenden Ausführungen haben wir die Grundlage geschaffen für die richtige Betrachtung des Wortes „Wirtschaft".

Die Wörterbücher von Paul und Weigand nennen als Bedeutung: „Tätigkeit des „Wirtes"; liegt in dieser Angabe einerseits eine offene Anerkennung der Tatsache, daß dem Suffix -schaft hier die Funktion eines nomen actionis zuerkannt werden muß, so führt sie anderseits – historisch betrachtet – zu der irrigen Annahme, der erste Bestandteil des Wortes „Wirtschaft" nenne das *Subjekt* der Tätigkeit, welche Annahme wir oben widerlegt haben.

Will man nun kurzerhand die ursprüngliche Bedeutung von ahd. wirt-scaf, anfr. wird-scap, as. werð-skepi ansetzen als „Schaffung eines „Wirtes" oder von „Wirten", so stößt man auf ein unerwartetes Hindernis. Und dieses Hindernis zeigt sich in der Existenz des

ags. weorð-scipe!

Nirgends wird dieses Wort mit as. werð-skepi und folglich mit ahd. wirt-scaf in Zusammenhang gebracht, wozu doch schon die frappante, lautlich völlige Übereinstimmung hätte veranlassen müssen.

Wir glauben, als Gründe für diese Unterlassung anführen zu können:

*a*) die anscheinend gänzlich verschiedene *Bedeutung* des ags. weorð-scipe „Verehrung", hinderte;

*b*) für ahd. wirt, got. wairdus, as. werd, wird, afri. werdâ, anfr. wird, fehlt die altenglische Entsprechung.

Hinzu kam dann noch die Unmöglichkeit, zur Erklärung des ags. Wortes die bisherige Methode anzuwenden. Da nun diese Methode nicht die richtige war, so wird man sich a priori von der Anwendung der richtigen einen besseren Erfolg versprechen dürfen.

---

[1]) vgl. „Er leistet mir Gesellschaft", vgl. hierzu „eine Zahlung leisten! „Ein Teil der Truppen zieht auf Kundschaft aus = um etwas zu er-„kund"-en! u. s. w.

Betrachten wir also zunächst das ags. weorð-scipe.

Kaluza[1]) übersetzt es mit „Wertschätzung" und trifft damit glücklich die htige Funktion des Suffixes. Bezüglich des ersten Bestandteils hat es nie eifel gegeben: weorð = as. werð, werd, ahd. werd, wert, got. wairþ- mit Bedeutung „zu etwas geeignet, tauglich, geltend, käuflich für einen Preis n —, teuer, lieb, wertvoll, würdig"; nhd. „wert", ndl. „waard", ne. „worth". Anzusetzen wäre demnach „weorð-scipe" = „wert"-Machung, wobei „wert" s Resultat der Tätigkeit zu nennen hat. Die voraussetzbare syntakt. Verdung ist „etwas „wert", d. h. zu etwas „Wertem" machen, formen, talten[2]) etc.; daß „wert" hierbei jede der genannten Bedeutungen haben nn, liegt auf der Hand.

Den interessantesten Beleg finden wir in Verdams *Mnl. Wb.* unter „scheppen":

„hem ten stride „wert scheppen"!

e Bedeutung „sich (zum Streite) geeignet, tauglich, tüchtig machen" *sten*), liegt hier offensichtlich vor[3]).

So gewinnen wir als kontinentale, ursprüngliche Bedeutung für „wert chen": „zu etwas geeignet, tauglich machen". Es versteht sich von selbst, ß als Objekt der Tätigkeit auch leblose Dinge auftreten können, die man irgendeinen Zweck geeignet, tauglich, brauchbar, wertvoll machen will. trachten wir dieses „wert scheppen" unter der Kategorie des Dinges, so alten wir „Wertschaffung, -machung",

nnl. wer(t)schap, werschip (waer(t)schap), das as. werð-skepi und weiterhin . weorð-scipe durchaus entspricht.

Bestand nun schon hinsichtlich der Zusammengehörigkeit des *werð-skepi und des ahd. wirtscaf* kaum einigerlei Zweifel, so stehen wir t vor der völligen Gewißheit, daß auch ahd. wirtscaf, anfr. wir(d)scap nd. wirt-, md. wërtschaft) und ags. weorðscipe einander gleichzulen sind, und daß die abweichende ags. Bedeutung auf eine der mannignen Abweichungen in der Bedeutung von „wert" zurückzuführen ist.

Damit haben wir den Bruch mit der Überlieferung vollzogen und können n mit frischerem Material und unter weiterer Anwendung der neuen thode zum Neuaufbau schreiten:

hd. wirt-scaf = Schaffung von „Wertem". Die ältesten lateinischen ersetzungen sind bekanntlich „epulae" und „hospitium", Mahl, gastliche fnahme, Gastmahl, etc.

Zum eindringenden Verständnis muß man der damaligen Kulturverhältse eingedenk sein: Der seßhaft werdende Germane sieht sich auf ein nr oder weniger großes Stück Land angewiesen, dessen *Boden* ihm nunnr in der Hauptsache die Mittel zur Aufrechterhaltung seines Daseins, Befriedigung seiner Nahrungsbedürfnisse hergeben muß. Ackerbau ist wendig, hervorbringende, produzierende, „schaffende" Tätigkeit, wodurch

---

*Hist. Gram. d. engl. Spr.*, I S. 131.

Belege *got.* Ulfilas 2. *Corinth.* 3, 6; 2. *Thess.* 1, 5; 1, 11; ags. *Beowulf* 2186.

Anm. Herr Prof. Frantzen macht mich darauf aufmerksam, daß *wert* hier wohl „*wärts*" uten könne; stimmt diese Annahme, die ich leider noch nicht näher prüfen konnte, so läge eine dem modernen „*heran-, herbei*schaffen" gleiche Verbindung vor; die Richtigkeit der setzten Verbindg. „wert scheppen" wird natürlich durch eine abweichende Auslegung des ligen Belegs nichts in Zweifel gezogen.

die von der Natur bereitwillig dargebotenen Rohstoffe *genußreif*, d. h. „zum Verbrauch geeignet, tauglich", für den Verbrauch „wertvoll" gemacht werden.

So gewinnen wir denn als Bedeutung für ahd. wirt-scaf, anfr. wird-scap, as. werð-skepi

1) Schaffung, Produktion von für den Verbrauch Wertem, vom Verbrauchswerten.

Da aber in ältester Zeit der Verbrauch notwendigerweise eigener Verbrauch ist[1]), so können wir unter Berücksichtigung dieses offenkundigen ersten Zweckes der Schaffung als Hauptbedeutung ansetzen

*a*) „Schaffung von Nahrungs- oder Eßwerten"[2]); vgl. hierzu das bekannte

got. „skapei jah matjan jah drinkan"

und ahd. „nu skephe er imo hiar brôt Otfr.,

wo man heute „herbei"-„schaffen" sagen möchte, oder, und besser jedenfalls, „bereiten", denn dieses Wort drückt das Beendigen der „Schaffung" auch leicht aus und betont mehr die letzte Veränderung – der äußerlichen Gestalt –, das Technische der Schaffung, die „Zu"bereitung als Endglied der schaffenden Tätigkeit. Diese Schattierung der Bedeutung ist wichtig genug, daher wirtscaf

*b*) „Herstellung, Verarbeitung[3]) von Gegenständen zu gebrauchsfertigen Werten", welche Werte in ältester Zeit hauptsächlich Nahrungsmittel sind.

Von hier aus begreift sich leicht die spezielle, kirchliche Anwendung von mhd. wirtschaft = „Einsetzung des hl. Abendmahls"[4]).

2) Der allgemeinen Funktion der schaft-Komposita entsprechend, dient auch „wirtscaf" als Resultatsbezeichnung und nennt demnach

*a*) die „zum Verbrauch tauglich gemachten" Gegenstände, das Objekt in Zustandsform: das geschaffene „Wertvolle", die geschaffenen „Werte", also in ältester Zeit hauptsächlich „epulae", die Speisen, das Mahl, speziell kirchlich das hl. Abendmahl.

Daß „wert" substantiviert selbständig zur gleichen Bedeutung kommen konnte, zeigt anord. „verðr" = die Speise, Mahlzeit – ein Beweis dafür, daß man ein Ding dann für, sagen wir besonders „wertvoll" hielt, wenn man es – essen konnte.

Vgl. u. a. *Erec* 8645 f. „dô was der imbîz bereit

grôz wirtschaft, die er alle meit".

*b*) den Verbrauch selbst als von vornherein beabsichtigtes Resultat der Schaffung: das Essen, der Schmaus, das Gelage – als zuständliche Tätigkeit.

Bedenken wir, daß der damalige Germane „von der Hand in den Mund" lebte, daß er im allgemeinen nur für den unmittelbaren Verbrauch arbeitete, so verstehen wir, wie schon sehr früh die unter 1*b* und 2*b* aufgeführten Bedeutungen ineinander aufgehen konnten.

---

[1]) Vgl. Bücher, *Entstehung der Volkswirtschaft*.

[2]) Schon einfaches „schaffen" nimmt früh die Bedeutung an: für das im Hause Nötige sorgen; vgl. mhd. schaffære; ndd. „Schaffer" = Besorger der Mahlzeit in Schiffergilden (Weigand, *Wb.*); schließlich abgeleitetes nl. „schaften" = „an dieser „Schaffung" teilnehmen essen; vgl. schaft-tijd, schaft-uur u. s. w.

[3]) Vgl. die heutige „Veredelung" von Stoffen!

[4]) Lexer a. a. O.

[5]) Vgl. Bücher a. a. O.

Vgl. u. a. *Erec* 2134 f. „dâ von ich iu kurze wil
gesagen von der wirtschaft"
ib. 9769 f. „sî machten eine hôchzît
diu mit wirtschefte sît
werte vier wochen."

Wie überall, muß der Zusammenhang entscheiden, welche spezielle Bedeu-
ıng vorliegt; die Situation ist maßgebend.

Aus einer solchen Situation heraus, wie sie schon die Beispiele zeigen, ist
ıch zu erklären die Bedeutung von wirtscaf = „hospitium".

Wo die Gastfreundschaft so hoch stand, da war es selbstverständlich, daß
er Fremdling gut aufgenommen wurde – namentlich wenn er selbst nicht
ıit leeren Händen kam; man denke an den römischen caupo –! So kann
; nicht wundernehmen, wenn der Fremde solche „gastliche Aufnahme",
ıospitium" lobte, lobte er doch die „wirtscaf", die Arbeit, das Bereiten
nd Herbeischaffen der Speisen, die Speisen selbst – nicht zuletzt die „Be-
ert-ung" seiner eigenen Person vonseiten des „Wirts" und der „Wirtin".

*c*) Schließlich bezeichnet wirtscaf noch als weiteres Resultat die Stim-
ıung, die sich einstellt, wenn die „Schaffung" beendet ist und der Magen
eine berechtigten Forderungen erfüllt sieht, sowie die Äußerung dieser
timmung, allgemein die „festliche Freude" [1]).

Unsere Darstellung wäre nicht vollständig, wenn wir nicht auch auf die
nglische Abweichung in der Bedeutungsentwicklung eingingen und
e erklärten.

Die Erklärung scheint einfach genug:

Während der größere Teil der Germanen auf dem Festlande bleibt, seß-
ıft wird und sich der Bebauung des Ackers, schlechthin der Arbeit widmet
ıd dadurch praktische Werte schafft, zieht eine kleinere Zahl über
ıs Meer nach Britannien. Und lange Zeit hören wir nichts von „Friedens-
ıltur". Generationen hindurch ist an eine friedliche Beschäftigung nicht zu
enken, Kampf und Krieg muß erst die Briten vernichten, unterjochen, oder
eit genug zurückdrängen. Praktische Werte werden eher zerstört als
eschaffen, die Nahrungsbedürfnisse durch Raub und Jagd befriedigt, nur
ıs „Wichtigste" (!) „schafft", bereitet sich der Angelsachse selbst, das *Bier*.
nd während auf dem Kontinent „wirtscaf" zur Bezeichnung eines „Gelages"
ird, bei dem gewiß *auch* Bier gebraut wurde, nimmt auf der *Insel* „beor-
cipe" die gleiche Bedeutung, „Gelage", an!

Erst dann, wenn der Feind unschädlich gemacht ist, und dies ging gewiß
cht sehr schnell, kann man an umfassende friedliche Beschäftigung gehen.

Hier wäre der psychologische Punkt, der eine der kontinentalen gleiche,
enn auch verspätete Bedeutungsentwicklung wahrscheinlich machen könnte.

Aber einmal dachte der Eroberer nicht daran, selbst den Arbeiter zu
ielen, und dann stand der genannten Entwicklung noch ein viel kräftigeres
emmnis entgegen: das Evangelium! Denn noch ist die Unterwerfung nicht
Ende geführt, da erscheinen bekanntlich die ersten Sendboten und ver-

---

) Lexer a. a. O.

künden die Lehre: „Unser Gott ist der einzige, wahre Gott. *Ihn* sollt ihr euch wert machen, ihn im Herzen tragen. Liebet eure Nächsten, macht sie euch wert, ehret sie wie euch selbst . . . ." u. s. w.[1]). Die Lehre drang durch, der bestimmte Begriff des „Wertmachens", Gott und Nächsten „ehren" drang auch durch, und mit ihm das Wort
weorð-scipe Ehrung, Gottesverehrung; „Geehrtsein" als Zustand, Würde u. s. w.

C. Schienen uns die Ergebnisse der Untersuchung über „wirtschaft" schon der Mitteilung wert, so glauben wir, auch für eine überraschende Folge dieser Ergebnisse das Interesse des Sprachwissenschaftlers erbitten zu dürfen. Nämlich das Wort „Wirt" dürfte nunmehr aus seiner „Isolierung" frei gemacht sein!

Noch die neuste Ausgabe von Francks *Etym. Wb.* zitiert bei
„waard" (kastelein):
„*Oorsprong onzeker*" etc.

Inzwischen hat unsere Untersuchung wohl schon gezeigt, daß man sich durch das i in „wirtschaft" nicht unnötigerweise stören lassen darf; und hat man nicht an der Identität von ahd. wirt-scaf as. werð(d)-skepi, mnl. waert-schap — alle *gleicher* Bedeutung! — gezweifelt, so sind auch die as. Formen *wërd* und *wird*, wie man schon aus der Identität der Bedeutung schließen darf, auch dem Ursprung nach identisch.

Ist nun der Zusammenhang von „Wirtschaft" mit „Wirt" zu allen Zeiten *gefühlt* worden – gehört doch zu jeder „wirt-scaf" ein „wirt", zu werð-skep ein wërd u. s. w. – und wird uns dieser Zusammenhang von der ältesten Zeit an aus den überlieferten Denkmälern deutlich gemacht: Dann sind wir wo es nunmehr feststehen darf, daß der erste Bestandteil des Worte „Wirt-schaft", „Wirt" mit engl. „worth", nl. „waard", nhd. „wert" identisch ist, auch gezwungen, das eine *Person* bezeichnende „Wirt", nl. „waard" zum gleichen Stamme zu ziehen!

Demnach wäre ahd. wirt, got. vairdus, as. werd, wird, afri. werda, mnl. waert = der „Werte", Angesehene!

Bei diesem Stamme verusacht das i bekanntlich keine besonderen Schwierigkeiten.[2])

Mit der neu gefundenen Bedeutung stellt sich ahd. wirt zu den gradesgebildeten ahd. trût m., zart m. und haft m., die ebenfalls persönliche Bedeutung zeigen[3]), und tritt in unmittelbare Beziehung zum Femininum ahd. wirdî, ags. wirþu[4]) = „*Wert*, Ansehen, Würde", sowie zum Neutrum ahd. werd, as.-afr. werð, ags. weorð, got. wairþ-, anord. verð = „Wert", Sach-, Geldeswert.

Zieht man „wert" zur idg. Wzl. uert- (lat. vert-ere) „drehen, wenden", so scheint die Bedeutungsentwicklung nicht sehr kompliziert:

Ältester Besitz ist der Grundbesitz, Saat-, Weideland; den Boden muß man locker machen, aratro (sub-)vertere, „mit dem Pfluge (von unten herauf) umwenden" können, zum Umpflügen tauglich, geeignet muß er sein

---

[1]) Vgl. die Stellen aus Ulfilas etc. S. 11.
[2]) Vgl. Streitberg, *Urg. Gr.* 962; Bülbring, *Altengl. Elementarb.* § 186.
[3]) Wilmanns II § 300,2.
[4]) Weigand, *Wb.*

soll er die seinem „dunkeln Schoße" anvertraute Saat wieder zum Lichte drehen, zur Frucht verwandeln, „werden" lassen und so dem Besitzer Vorteil bringen können.[1])

„wert" = „ver-„*wend*"-bar"! Von hier aus ist die Weiterentwicklung gegeben!

Substantiviert I als Neutrum

*a*) allgemeine Bezeichnung für das Produkt der „Werdung", ahd. werd u. s. w., anord verðr „Speise"! „das Werte."

*b*) Bezeichnung für das zum Tausch angebotene Objekt, das je nach dem Grade der Begehrlichkeit dessen. dem es angeboten wird, ebenfalls für „verwendbar" gehalten wird.

II. als Femininum: ahd. wirdi (mhd. wirde, md. werde), ags. wirþu, afri. wirthe; Bezeichnung für die *an* einem Ding geschätzten Eigenschaften, wodurch ein Ding für wertvoll gehalten wird; das Ansehen, in dem ein Ding durch seine Eigenschaften beim Beurteiler steht; auf Personen angewandt, ergibt sich die bekannte Entwicklung.[2])

Vgl. lat. virtus, dessen i sich als Schwundstufenvokal neben e und o in der Hochstufe stellt; virtútis, vérto, vórto.

Daß auch „Wert" sich gleichermaßen entwickeln konnte, wird durch den modernen Gebrauch bewiesen.[3])

III. als Maskulinum. ahd. wirt, got. vaird*u*s, afri. werd*a* u. s. w.

Bezeichnung einer Person, die sich durch den Besitz zunächst praktischer „Werte" auszeichnet. Aus dem bei „weorð-scipe" angeführten Zusammenhang erklärt es sich denn auch, daß das Adjektiv nur auf dem *Kontinente* zur Bezeichnung der Person substantiviert wurde. Die ursprünglich adjektivische Verwendung erklärt ferner einwandfrei den Gebrauch verschiedener Deklinationsklassen in den verschiedenen Dialekten.

Schließlich wirft die für „wirt" beanspruchte Bedeutung helles Licht auf die Tatsache, daß „wirt" sowohl den Hausherrn als auch den Besucher, den Gastgeber, *ξενοδόκος* wie den *ξένος* bezeichnete![4])

Wie der Germane den Fremdling aufnahm, darüber berichtet Caesar VI 23: „hospitem violare fas non putant; qui quacumque de causa ad eos venerunt, ab iniuria prohibent sanctosque habent, eisque omnium domus patent victusque communicatur"; außerdem lehrt es uns die Bedeutung des Wortes „Gast."

Wie aber der Fremdling, der „Gast" auch „Wirt" genannt werden konnte, darüber gibt uns Tacitus in seiner *Germania* 21 klaren Aufschluß: „abeunti si quid poposcerit, concedere moris; et poscendi in vicem eadem facilitas." Hier sehen wir deutlich, wie der Gastgeber, der *ξενοδόκος*, der Austeiler von Geschenken, seinerseits zum „Beschenkten" wird, umgekehrt der Gast, der *ξένος*, zum Geschenk*geber*. Zu Tacitus' Zeit aber handelt es sich hierbei, gewiß wenigstens nach der Meinung des noch arglosen Germanen, um ein gegenseitiges harmloses „Erfreuen"! „gaudent muneribus, sed ne data imputant nec acceptis obligantur" d. h. *noch* schätzen sie

---

1) Den Römern galt „Vertumnus" als Gott des Wandels und Wechsels in der *Natur* und beim *Verkehr*, Tausch etc.!

2) Weigand *Wb.*

3) Vgl. z. B. die Redensart „im Werte steigen" u. s. w. in Anwendung auf Sachen und Personen.

4) Vgl. Schrader, *Linguist.-hist. Forschungen zur Handelsgeschichte* I, S 9.

das, was sie selbst geben, nicht als „Werte", durch deren Wegschenken sie sich bewußt um den Gast besonders verdient machen wollen, in der Erwartung, daß es von diesem dann besonders anerkannt, vergolten werden müßte; ebensowenig aber fühlen sie sich selbst durch das Empfangene irgendwie, d. h. zu entsprechender Gegenleistung, verpflichtet."

Sobald aber diese Gastfreundschaft vom Fremdling ausgenutzt wird und dieser dem Gastherrn eigens mitgebrachte „bona" bestimmter Art anbietet — und wohl kannte allmählich der „geriebene" römische „caupo" die Wünsche seiner „Kundschaft" –, dafür aber, eine Zeitlang immer noch auf Grund des Gastrechts, selbst „Güter" bestimmter Art fordert: von da an betrachtet der Germane den „Gast" mit etwas andern Augen als den Träger und Bringer von „Werten", als „Wirt"!

Noch bis ins Mhd. hat sich die Bezeichnung „wirt" für „Gast" erhalten, und zwar interessant speziell für Hochzeitsgast, Begleiter des Brautpaars; diese besonders ausgewählten Gäste vergalten die Ehrung, indem sie – tout comme chez nous – durch ihre praktischen Geschenke zur „Aussteuer" beitrugen, Bringer wirklicher „Werte" waren.

Vgl. Rotenb. r. 59[1]) „ez ist ouch geboten, daz man ze allen hôchzîten niht mêr laden sol des êrsten tages von burgern hie ze der stat danne der brûtgam zehen *wirte* und diu brût zehen *wirte* und dar uber niht, ôn ûzwartlûte, die mugen sie laden swie vil sie wollen".

Ein „Bringer, Träger von Werten" muß bei den Germanen auch *der* junge Mann sein, der sich verheiraten will, vgl. Tacitus 18 „dotem *non uxor* marito, sed uxori *maritus* offert"; intersunt parentes.... et munera probant *non* ad delicias muliebres quaesita, sed *boves* et frenatum equum..." Daher bezeichnet „wirt, werd" u. s. w. auch schon darum den *Ehemann*, weil er „Werte" haben *mußte.*

Vorstehende Ausführungen zeigen deutlich den engen Zusammenhang zwischen Wirt und Wirtschaft und machen das bisherige Mißverständnis in der Deutung des Wortes „Wirtschaft" erklärlich.

Der Wirt ist natürlich Hauptinteressent bei der „Schaffung von Werten", aber selbst hat sich der hûs-werda wohl nicht allzu aktiv an der körperlich schaffenden „Arbeit" beteiligt; das überließ er meistens den Knechten und den – Frauen. Er war eben der „Wirt", derjenige, der den Vorteil von der „Wirtschaft" hatte und deshalb das Ansehen genoß; und die ahd. Ableitung „wirtscaftjan" könnte diese Ansicht verstärken, denn es bedeutet ja „an dem Verbrauch der geschaffenen Werte, an der Schmauserei teilnehmen, fröhlich sein, „epulari, exultare".

Seinen Einfluß betätigt der Wirt hauptsächlich bei der Organisation der „Werteschaffung". Er ordnet an, gibt Befehle, kontrolliert, überwacht den richtigen Verbrauch der geschaffenen Werte u. s. w. So nimmt er doch teil an der Wirtschaft, wirtschaftet er. –

Der *moderne* Gebrauch des Wortes „Wirtschaft" bringt alle die erwähnten Einzelheiten zum Ausdruck, so daß man wie immer erst den Zusammenhang,

---

[1]) Zit. n. Lexer.

in dem es vorkommt, genauer betrachten muß, ehe man sich für eine bestimmte Bedeutung entscheidet.

Jedenfalls aber ist die Hauptschwierigkeit – namentlich für den übersetzenden [1]) Ausländer – nunmehr beseitigt, da man ja jetzt die eigentliche, die Grundbedeutung des Wortes kennt, die bis auf heute und in alter Stärke erhalten geblieben ist:

„Schaffung von Werten [2]) durch wie auch immer geartete Tätigkeit"!

*Rotterdam.* Dr. E. E. J. MESSING.

---

## DIALEKTFREIES DEUTSCH.

In seiner Besprechung der zweiten Auflage meines *Deutschen Aussprachewörterbuches* im *Neophilologus* I, 3 bemerkt G. R. Deelman, daß ihn das Erscheinen einer zweiten Auflage, drei Jahre nach der Vollendung der ersten, befremdet habe, da ihm von vornherein nicht ganz klar gewesen sei, auf was für einen Interessentenkreis es in bei dem Buch erster Linie abgesehen war. Wie aus dem sodann Folgenden hervorgeht, ist D. ein so weitgehendes Interesse an einem deutschen Aussprachewörterbuch als solchem deshalb verwunderlich, weil man nach seiner Meinung über das dialektfreie Deutsch kaum einer Aufklärung bedürfe. So sagt er denn auch späterhin, dem „dialektfrei sprechenden Deutschen" dürften Lautfolgen wie *besiegt*, *besiegbar*, *arg*, *arglos*, *Berg* mit [k] „im allgemeinen" als eigentümlich erscheinen.

Ich glaube nicht, daß wir berechtigt sind, den „dialektfrei sprechenden Deutschen" so zu verallgemeinern. In der Tat gehen ja die Ansichten über das, was dialektfrei ist, je nach – *dem Dialekt* der Urteilenden sehr auseinander, wenn man sich eben nicht auf den Standpunkt des bühnenmäßigen Ausgleichs stellen will, was D. in der erwähnten Einzelfrage (*g* in *Berg* usw.) gerade ablehnt. Man vergleiche beispielsweise einmal, was der Schwabe K. Erbe in seinen *Leichtfaßlichen Regeln zur Aussprache des Deutschen* als mustergültig empfiehlt: zweierlei Diphthonge in *Reich* und *Bereich*, in *saufen* und *laufen* u. dgl. m., d.h. historische Unterscheidungen, die zwar den Mundarten und zum Teil auch den landschaftlichen Umgangssprachen noch geläufig, aber der deutschen Gesamtsprache abhanden gekommen sind. Unverkennbar ist bei dieser Angleichung der Einfluss der Schreibung, die mhd. *ī* und *ei*, mhd. *ü* und *ou* zusammenwirft. Es ist ja möglich, daß dieser Einfluß auch den von mir abgelehnten Unterschied „starken Einsatzes" bei *-k*, wie in *Werk*, und „schwachen Einsatzes" bei als Verschluß gesprochenem *-g*, wie in *Berg*, einmal weiter verbreiten wird; einstweilen aber muß er für eine auf manchen Bühnen versuchte Künstelei gelten. Was nun die von D. vertretene größere Häufigkeit des Verschluß-*g* im Inlaut (*Berge*), des Engen- oder Reibe-*g* im Auslaut (*Berg*) betrifft, so erkenne ich sie ja für gewisse Gebiete an, (im Vorwort des *A.-Wb.s*, S. VIII ausdrücklich auch fürB erlin);

---

[1]) Man kann's nicht wissen, aber vielleicht besinnt sich der *Holländer* wieder auf sein „echt oudhollandsch" Wort „waerdschap" (waardeschepping)! Ganz ist es ja noch nicht ausgestorben, vgl. „bij iemand te waardschap gaan, komen"!

[2]) Verbrauchswerten!

jedoch ist ein Vordringen des Verschluß-*g* auch im Auslaut deutlich zu beobachten. Im Süden des deutschen Sprachgebietes, einschließlich Deutsch-Österreichs und der Schweiz, sowie auch in Schlesien, ist das Verschluß-*g* im Inlaut und im Auslaut bekanntlich längst eingebürgert.

Wenn D. die phonetische Wiedergabe von *à la mode* in meinem *A.-Wb.* durch [a la mo:t] als auffällig kennzeichnet, so darf ich vielleicht auf den von ihm selbst angeführten Vorbehalt hinweisen, wonach ich nur solche Fremdwörter aufnehmen wollte, die „auch in der Aussprache mehr oder weniger eingedeutscht" sind, während ich *nicht* das Bestreben hatte, „die echt französische Lautung von *à la mode* . . . zu lehren". Der deutsche Gebrauch gibt dem *o* hier eben den langen geschlossenen Laut wie in der offenen Silbe von *Mode*, und der auslautende Verschluß wird nach deutscher Weise stimmlos. Es handelt sich um das Stutzertum des 17. Jhs. und somit um einen nicht erst neu eingeführten Ausdruck.

*Marburg.* WILHELM VIËTOR.

---

# HENDIADYS IN ENGLISH

## TOGETHER WITH SOME OBSERVATIONS ON THE CONSTRUCTION OF CERTAIN VERBS.

### II.

### AFTER ADJECTIVES AND ADVERBS.

17. The catachrestic use of the copulative construction after adjectives and adverbs is, in the main, of three kinds:
    *a*) Two adjectives or adverbs are connected by *and*, although the first is more or less distinctly intended as a qualifier or intensifier of the meaning of the second, or vice versa;
    *b*) The use of *and* is due to the dimming of the meaning of an unstressed preposition;
    *c*) *And* is inserted between two adjectives or adverbs to change or improve the rhythm of the discourse.

**The copulative construction illogically used in a combination of two adjectives or adverbs one of which qualifies the other.**

18. The placing of *and* between two adjectives, or adverbs, the first of which is intended to qualify or intensify the meaning of the second or vice versa, belongs partly to good colloquial or even literary diction, partly to the language of the uneducated. Rhythmically or metrically *and* has the same value as the adverbial suffix *ly*, and its use may be chiefly due to the common omission of this suffix in colloquial English and a desire to avoid the consequent clash of two stresses, which is mostly at variance with the laws of rhythm or metre. Compare the *Oxf. Eng. Dict.*, s. v. *and*, 5; Sweet, *N. E. Gr.*, § 1902; and especially Storm, *Eng. Phil.*[2], 691, where many instances are given.
    i. Her (sc. the moon's) vestal livery is but *sick and green*. Shak., *Rom. and Jul.*, II, 2, 8.

Was the hope drunk | Wherein you dress'd yourself? hath it slept since? | And wakes it now, to look so *green and pale* | At what it did so freely. Id., *Macb.*, I, 7, *47*.
*High and mighty*, You shall know I am set naked on your kingdom. Id., *Haml.*, IV, 7, *42*. (Formerly used as an epithet of dignity, as in the above quotation, now used only in colloquial language in the sense of *imperious*, *arrogant*, *affecting airs of superiority*. Thus also *high-and-mightiness* as a humorous derivative. For illustration see the *Oxf. Eng. Dict.*, s. v. *high*, III, 17, *f*.)
The furniture of her rich neighbours being ... rescued from the flames; themselves *duly and ceremoniously* condoled with on the agitation of their nerves; the public at length, began to recollect something about poor Dame Heyliger. Wash. Irving, *Dolf Heyl.* (Stof., *Handl.*, I, 147.) (= *duly ceremoniously* or *with due ceremony*.)
*Bright and pleasant* was the sky ... as Mr. Pickwick leant over the balustrades of Rochester Bridge, contemplating nature and waiting for breakfast. Dick., *Pickw.*, Ch. V, 38. (= *pleasantly bright*, i. e. the brightness of the sky was pleasant.)
If we all keep our own homes *sweet and clean*, our children's lives will be spared the horrors of summer sickness. *Graphic*, No. 2323, 1022*c*.
Another cup of tea? I see you're ready. This one will be *nice and strong*. Lloyd, *North. Eng.*, 124.

ii. * T' measter'll be *fine and vexed* at your comin' when he's away. Mrs. Gask., *Sylvia's Lovers*, Ch. VIII, 105.
They'll be *fine an' vexed* for making a fool of herself. G. Eliot, *Adam Bede*, I, Ch. II, 10.
"Ah," said Luke, "but he'll be *fine an' vexed*, as the rabbits are all dead". Id., *Mill*, I, Ch. IV, 23.
Ah! Wakem 'ud be *fine and glad* to have a son like mine. Ib., V, Ch. VI, 324.
He was *fine an' altered* before you come into the parish. Id., *Scenes*, II, Ch. I, 82.
** He looked *rare and happy* that Sunday. Ib.
You've got a jest-book, han't you, as you're *rare and proud* on. Id., *Adam Bede*, I, Ch. I, 4.
She's *rare and dirty*. Arn. Bennett, *Buried alive*, Ch. VI, 130.
*** Mother'll be *main and glad* to hear as he's getten out. Mrs. Gask., *Sylvia's Lovers*, Ch. VI, 86. (Compare: I shall be *main glad* to see thee. Ib., Ch. VIII, 108.)

9. Obs. I. It is apparently only a limited number of adjectives that admit of being coupled to other adjectives in the above manner. Thus it would be unidiomatic to employ the copulative construction instead of that used in:
It was *beautifully clean* inside. Dick., *David Cop.*, Ch. III, 15*b*.
The country we passed through ... still seems to me *wonderfully beautiful*. Sweet, *Old Chapel*.
Conversely some of the combinations in the quotations higher up could hardly be replaced by constructions with adverbs, **highly mighty*, **finely vexed*, **mainly glad* being practically non-existent.

II. It is doubtful whether any adverbial notion is ever implied when two adjectives are joined without *and*.
It looks a *nice warm* exercise that, doesn't it? Dick., *Pickw.*, Ch. XXX, 270.

20. Special mention may be made of the combination *far and away*, which as an intensive of a comparative or a superlative usually takes the place of *far away*.

The case for gold ought to be *far and away* the stronger of the two. *Punch*, 1893, 181*b*.

The Century Dictionary bids fair to be *far and away* the largest, and best general and encyclopædic dictionary of the English language. *Athen.*

Of the actors Lieutenant G. N. was *far and away* the best. *Punch.*

Note. Instances of intensive *far away* seem to be very infrequent: The delight . . . more *far away* than I have received. Mad. d'Arblay, *Early Diary*, 1, 187.[1])

In a purely local meaning the expression with *and* seems to be never used. Never shall I forget the utter loneliness of the prospect – only the little *far-away* homestead giving sign of human handiwork. Sam. Buttler, *Erewhon*, Ch. I, 6.

## The copulative construction due to the dimming of the meaning of a preposition.

21. The most remarkable cases of the use of catachrestic *and* being due to the dimming of an unstressed preposition, are the following:

***All and all*** is occasionally employed instead of *all in all*, which is used in several shades of meaning, for which see the dictionary.

Take it *all and all*, I never spent so happy a summer. Jane Austen, *Mansf. Park*, Ch. XXII, 216.

Patience is *all and all* with her now. Trol., *Doctor Thorne*, I, 216.[2])

There are some women in the world to whom love and truth are *all and all* here below. Thack., *Philip*, I, 278.[3])

***Hand and glove*** may be a modification of *hand in glove*, but as the latter, according to the *Oxf. Eng. Dict.*, is a later formation than the former, it seems more probable that *hand and glove* is the original expression.

* He was still *hand-and-glove* with all young members who supported Government. Trol., *Three Clerks*, Ch. VI, 62.

** Gus would insist that I was *hand in glove* with all the nobility. Thack., *Sam. Titm.*, Ch. VI, 66.

***Once and a while*** for *once in a while* seems to be an Americanism. The horrid cruelties that *once and a while* find their way into the papers. *UT*, 15.[4])

***Two and two, three and three,*** etc. are frequently used instead of *two by two, three by three*, etc.

i. They raised brave Musgrave from the field, | And laid him on his bloody shield; | On levell'd lances, *four and four*, | By turns, the noble burden bore. Scott, *Lay*, V, xxx.

And sometimes thro' the mirror blue | The knights come riding *two and two*. Ten., *The Lady of Shalott*, II, 61.

And with her shall there go | Fair maidens bearing torches *two and two*. W. Morris, *The Earthly Par.*, *The Story of Cupid and Psyche*, 100*a*.

Five hundred innocent burghers were tied *two and two*, back to back, and drowned like dogs in the river Ysel. Motley, *Rise*, III, Ch. VIII, 497*a*.

---

1) *Oxf. Eng. Dict.*, s. v. *far* 4, *c*.
2) Storm, *Eng. Phil.*², 1052.
3) Hoppe, *Sup. Lex.*².
4) Storm, *Eng. Phil.*², 900.

ii. I see my young lambs coupled *two by two* | With willow bands. Shelley, *Cyclops*, 202.

Their ... scared expressions give them (sc. the German prisoners) a funereal appearance as they trudge along *two by two*. *Eng. Rev.*, No. 79, 316.

With the above compare ***by two and two***, etc.

A Set of Wags ... appear generally *by Two and Two*. Steele, *Tatler*, No. 225.

*By one and one* the bolts full easy slide. Keats, *St. Agnes*, XLI.

Note. There seems to be no alternative construction with copulative *and* for *one by one*.

As the sun got higher ... they gradually *one by one* awoke. Dick., *Dav. Cop.*, Ch. V, 36*a*.

He drew the words out *one by one* through his grinded teeth. Lytton, *Night and Morn.*, 198.

She pledged *one by one* each of the guests. Ch. Kingsley, *Hereward*, Ch. V, 37*a*.

## The copulative construction used for reasons of rhythm.

. *And* appears to be a mere rhythmic insertion in the phrases:

***once and for all,*** instead of *once for all*. Compare the Dutch eens voor al, the German ein für allemal and the French une fois pour toutes. Although *once and for all* is not registered by the *Oxford English Dictionary*, it seems to be more common than its equivalent *once for all*.

i. I beg pardon, *once and for all*, of those readers who take up novels merely for amusement, for plaguing them so long with old-fashioned politics. Scott, *Waverley*, Ch. V, 35*b*.

Before quitting, *once and for all*, the arid region of genealogy, it may be worth mentioning that Sir Bysshe Shelley by his second marriage with Miss Elizabeth Jane Sydney Perry ... became the father of five children. Symonds, *Shelley*, Ch. V, 3.

It will, therefore, be more consonant with its dignity and peace of mind if the British nation realises *once and for all* that the period of the duration of the war cannot be calculated by weeks or months. *Times*.

The virtual adoption last week of the principles of the national guild in the engineering industry has put an end *once and for all* to both these objections. *The New Age*, No. 1176, 533*b*.

ii. I tell you *once for all* that in this point I cannot obey you. Sheridan, *Rivals*, II, 1, (234).

Our reader must now ... transport himself with Arthur Pendennis to to London, whither he goes *once for all* to face the world and to make his fortune. Thack., *Pend.*, I, Ch. XXVIII, 296.

We have arrived at a point when we must recognise *once for all* that these relations (sc. our relations with our self-governing colonies) depend entirely on their free will and unreserved agreement. Jos. Chamberlain (*Edinb. Rev.*, No. 453, 45).

The half-formed hope must be abondoned *once for all*. *Rev. of Rev.*

It was decided *once for all* to regard all the geese at the farm as the direct descendants of the saviours of the Capitol. Dor. Gerard, *The Eternal Woman*, Ch. VIII.

Note. Practically identical in meaning with the above are the phrases *for once and all*, which seems to occur but rarely, and *once and for ever*.

i. Let me remark *for once and all* [etc.]. Coleridge, *Aids Refl.*, I, 177.[1])
ii. Isidora hastened to put that idea out of P. Gordon's mind *once and for ever.* Williamson, *Lord Loveland in America*, XXI, 199.

***one and only,*** instead of *one only*. The latter collocation seems to be preferred as distinctly in literary diction as the former is in colloquial language. Instead of *the one and only*, or *the one only*, we also find *the only one.* In all of these combinations the second word is superadded to the first to emphasize the notion of exclusiveness implied in either.

i. If we took them (sc. these resolutions) as agreed ground between parties, the *one and only* security for anything following from them would be a return to a strong Liberal majority to the House of Commons. *Westm. Gaz.*, No. 5472, 1*b*.
Mr. Asquith's *one and only* course is to go straight forward regardless of all threats. ib., No. 6477, 2*a*.
ii. And a single small cottage, a nest like a dove's | The *one only* dwelling on earth that she loves. Wordsworth, *The Reverie of Poor Susan*, 12.
He felt ... that he was engaged in the *one only* passion of his life, and that D. E. A. T. H. alone could close it. Thack., *Pend.*, I, Ch. VII, 82.
The archers doffed their caps, for the boldest and roughest dared not cross that line guarded by the dire ban and blight which was the *one only* force in the whole world which could stand between the weakling and the spoiler. Con. Doyle, *Sir Nigel*, II, 100.
iii. "Because you fell in love!" said Scrooge, "as if that were the *only one* thing in the world more ridiculous than a merry Christmas. Dick., *Christm. Car.*[5], I, 12.

Note *α*) When no modifier precedes *one only* could not be replaced by *only one* without material change of meaning: in the latter combination *only* would have a depreciative, not an exclusive, import.
Cursed condition! | To live a burden to *one only* friend. George Lillo, *A Fatal Curiosity*, I, 1.
*One only* passion unreveal'd, | With maiden pride the maid conceal'd. Scott, *Lady*, I, XIX.

*β*) Shakespeare places *but* redundantly before *one only* in:
Now is it Rome indeed and room enough, | When there is *but one only* man. Shak., *Jul. Cæs.*, I, 2, *157*.

*γ*) Also in the combination illustrated by the following quotation *and* seems to be used merely for the sake of rhythm.
No doubt I owe her, indirectly, the *one and great* adventure of my life. (?), *What I found out*, Ch. I, 3.

## Hendiadys attended by further obscurities.

23. The use of *and* instead of a preposition is sometimes attended by further obscurities.
*Augurs and understood relations* have | By magot-pies and choughs and rooks brought forth | The secret'st man of blood. Shak., *Macb.*, III, 4, *124* (= *the relations understood by augurs.*)
And finding | By this *encompassment and drift of question* | That they do know my son [etc.]. Shak., *Haml.*, II, 1, *10*. (= *encompassment, i. e. roundabout way,*

---

[1]) *Oxf. Eng. Dict.*

*in* (*of*) *driving at the question*; or: driving of, i. e. at the, question by encompassment, i. e. a roundabout way.)

For all the sloping pasture murmur'd, sown | With *happy faces and with holiday*. Ten., *Princ.*, *Prol.*, 57. (= *faces happy with holiday*.)

## IE COPULATIVE CONSTRUCTION ILLOGICALLY USED INSTEAD OF AN ADNOMINAL CONSTRUCTION.

In accordance with the twofold nature of adnominal adjuncts generally, which, broadly speaking, indicate either a quality or a relation, copulative word-groups with illogical *and* roughly correspond to:

*a*) a quality-expressing or classifying adjective + noun;

*b*) a noun + a relation-expressing prepositional phrase.

The prepositional phrase is mostly one with *of* indicating one of the varied relations which may also be expressed by genitive inflection.

Sometimes it appears to be the first, sometimes the second member of the copulative word-group which represents the defining element, sometimes either may be understood as such.

The above distinctions are admittedly more or less arbitrary. Not only is it impossible always to draw the line between a quality and a relation, the latter often implying the former, but it is sometimes hard to tell which of the two members of a copulative combination stands for the defining element. The following arrangement is, therefore, offered only as a rough and ready attempt at classification.

### The copulative word-group equivalent to adjective + noun.

. The first member may be understood to denote a quality of what is expressed by the second in the copulative word-groups contained in the following quotations:

I am glad to dwell upon the *earnestness and love* with which she lifted up her face to mine. Dick., *David Cop.*, Ch. II, 14*a* (= *earnest love*).

He was at the very *height and paroxysm* of the imaginative phrenzy, when his mother found him. Thack., *Pend.*, I, Ch. VII, 83 (= *the very highest paroxysm*).

It (sc. the conscience) showed me as clearly as possible that there was *baseness and deception* in the whole manner of getting leave for this visit. Sweet, *The Old Chapel*. (= *base deception*.)

I sighed when I remembered how I had joined in *wrong-doing and deceit*. ib. (intended for practically the same notions as those expressed by the cop. word-group in the preceding quotation.)

There is a delightful spontaneity about English boys, a manliness that must stand them in good stead in the *rough and tumble* of life. *Eng. Rev.*, 1912, Sept., pag. 307. (= *rough tumbling*.)

. In the following quotations the second member of the combination may be understood to denote a quality of the first.

There sleeps Titania sometime of the night, | Lull'd in these flowers with *dances and delight*. Shak., *Mids.*, II, 1, *254*. (= *delightful dances*.)

Art thou afeard | To be the same in thine own *act and valour*, | As thou art in desire? id., *Macb.*, I, 7, *40*. (= *valorous act*, or *act of valour*.)

We'll bring him to his house with *shouts and clamours*. id., *Jul. Cæs.*, III, 2, *50* (= *clamorous shouts*.)

Learning, quotha! a mere composition of *tricks and mischief*. Goldsmith, *She Stoops to Conquer*, I, (168). (= *mischievous tricks*.)
My sorrows I then might assuage | In the ways of *religion and truth*. Cowper, *Alex. Selk.*, III. (= *the true religion*.)
I felt it was time for *conversation and confidence*. Dick., *Dav. Cop.* Ch. III, 16*b*. (= *confidential conversation*.)
The gloom-stricken old father was still borne down by his *fate and sorrow*. Thack., *Van. Fair*, I, Ch. XXXV, 384. (= *sorrowful fate*.)
A young lady of six-and-twenty, whose eyes were perfectly wide open, and a luckless boy of eighteen, blind with *love and infatuation*, were in that chamber together. id., *Pend.*, I, Ch. VI, 75. (= *infatuated love*.)
This was all he had in return for his *passion and flames*. ib., I, Ch. VIII, 98. (= *flaming* or *ardent passion*.)
All them children write *verses and nonsense*. ib., Ch. XII, 124. (= *nonsensical verses*.)
Drink deep, and until the habits of the slave, | The sins of emptiness, *gossip and spite* | *And slander*, die. Ten., *Princ.*, II, 1, 78. (= *spiteful and slanderous gossip*.)
The brethren of our blood and cause, that there | Lie bruis'd and maim'd, the tender ministries | Of *female hands and hospitality*. ib., VI, 57. (= *female hospitable hands*.)
Below me there is the village, and looks how quiet and small! | And yet bubbles o'er, like a city, with *gossip, scandal and spite*. id., *Maud.*, I, IV, II. (= *scandalous and spiteful gossip*.)
'Twould be a *sin and a shame* if we let her go dirty now she's ill. Mrs. Gask., *Mary Bart.*, Ch. XIX, 202. (= *shameful sin*.)
Even amidst the affectation and love of *anagrams and puerilities* which sullied her later years, she listened with delight to the "Faery Queen". Green, *Short Hist. of the Eng. People*, Ch. VII, § 3, 370. (= *puerile anagrams*, perhaps *anagrams and other puerilities*.)
It is not consistent with the honour of *an officer and a gentleman* to have an unauthorised peep at his adversary's cards at play. *Eng. Rev.*, No. 76, 475. (= *a gentlemanly officer*.)

## The copulative word-group equivalent to noun + prepositional phrase.

27. The first member of the copulative word-group seems to stand for the substantive of a relation-expressing prepositional phrase in:
Such wanton, wild and usual slips | As are companions noted and most known | To *youth and liberty*. Shak., *Haml.*, II, 1, 24. (= *the liberty of*, or *peculiar to*, *youth*.)
And thus do we of wisdom and of reach, | With windlasses and with assays of bias, | By indirections find directions out: | So, by *my former lecture and advice* | Shall you my son. ib., II, 1, 77. (= *the advice of*, or *contained in*, *my former lecture*.)
They must either, | For so run the conditions, leave those remnants | Of *fool and feather* that they got in France | ... Or pack to their old playfellows. id., *Macbeth*, I, 3, 25. (= *the feather of a fool*, i. e. the feather worn by fools on their caps and worn by certain fops in England.)
For Romans now | Have thews and limbs like to their ancestors; | But, woe the while! our fathers' minds are dead, | And we are govern'd with our mothers

spirits; | *Our yoke and sufferance* show us womanish. id., *Jul. Cæs.*, I, 3, *80 - 84.* (= *the sufferance of our yoke*, i. e. the fact that we tamely suffer our yoke.)
It is in such little retired Dutch valleys ... that *population, manners, and customs*, remain fixed. Wash. Irving, *Sketch-Book*, XXXII, 343 - 4. (= *the manners and customs of the population.*)
That *the life and progress* on which he built such hopes, should be endangered in the outset by so mean a want; that Dombey and Son should be tottering for a nurse, was a sore humiliation. Dick., *Domb.*, Ch. II, 14. (= *the progress of*, or *through, life.*)
The public opinion of the great is the opinion of their equals – of those whom *birth and accident* cast for ever in their way. Lytton, *Rienzi*, II, Ch. III, 86. (= *the accident of birth.* Compare: Ardent and intrepid on the field of battle, Monmouth was everywhere else effeminate and irresolute. *The accident of his birth*, his personal courage and his superficial graces, had placed him in a post for which he was altogether unfitted. Macaulay, *Hist.*, II, Ch. V, 100.)
Then fearing *night and chill* for Annie, [he] rose | And sent his voice beneath him through the wood. Ten., *En. Ard.*, *440.* (= *the chill of night.*)
Mrs. Penfold replied that nothing could be more to their taste – except for *the motors and the dust.* Mrs. Ward, *The Mating of Lydia*, I, Ch. V, 105. (= *the dust of the motors.*)
A sense of *evil and condemnation* remained even after the voice (sc. of conscience) was silent. Sweet, *The Old Chapel.* (= *the condemnation of evil.*)

Note the frequent *age and infirmity* (= *the infirmity of old age*).
She would have cried for assistance but *age and infirmity had* long ago deprived her of the power of screaming. Dick., *Pickw.*, Ch. VIII.
Fleury, sinking under *age and infirmity* was borne down by the impetuosity of Belle-Isle. Macaulay, *Es.*, *Fred. the Great*, (668*b*).

Compare, however, the following quotation in which the two notions are thought of co-ordinately, as is shown by the use of *both.*
(The woman was) somewhat bowed *both* by *infirmity and years.* Lytton, *Rienzi*, IV, Ch. I, 148.

The second member of the copulative combination seems to represent the substantive of a relation-expressing prepositional word-group in:
'Tis dangerous when the baser nature comes between *the pass and fell incensed points* | Of mighty opposites. Shakespeare, *Haml.*, V, 2, *61.* (= *the pass* or *thrust of fell incensed points.*)
*Soft stillness and the night* | Become the touches of sweet harmony. id., *Merch. of Ven.*, V, 1, *56.* (= *the soft stillness of the night.*)
The reformation of our travell'd gallants | That fill the court with *quarrels, talk and tailors.* id., *Henry* VIII, I, 3, *20.* (= *the quarrelsome talk of tailors.*)
They are subject to trances and visions; and frequently see strange sights, and hear *music and voices* in the air. Wash. Irv., *Sketch-Bk.*, XXXII, 342. (= *the music of voices.*)
This neighbourhood, at the time of which I am now speaking, was one of those highly – favoured places which abound with *chronicle and great men.* ib., 364. (= *the chronicles of great men.*)
There's plenty of sweet hay up there, belonging to a neighbour, and it's as clean as *hands and Meg* can make it. Dick., *Chimes*[3], II, 61. (= *hands of Meg.*)
There was a little green perspective of *trellis-work and ivy* at the side of our

cottage. id., *Dav. Cop.*, Ch. L, 356. (= *trellis-work of*, or *covered with, ivy*
It came to be agreed among us that I was to seek the restoration of m
peace in *change and travel.* ib., Ch. LIV, 383*a*. (= *the change of*, or *resultin*
*from, travel.*)
*Despair and Byron*, Thomas Moore and all the Loves of the Angels . . . wer
working and seething in this young gentleman's mind. Thack., *Pend.*,
Ch. VII, 82. (= *the despair of*, or *like that of, Byron.*)
I delight myself with *gossip and old wives.* Ten., *Holy Grail, 563.* (= *th*
*gossip of old wives.*)
(Her) sympathy and noble kindness to me, both before and since the traged
of my imprisonment, have been beyond *power and description.* Wilde, *D*
*Profundis*, 57. (= *the power of description.*)

Note *α*) Of particular interest is the frequent *word* (or *vow*) *of honou*
(= *word of honour*), which has become an established idiom.
My answer was, that I durst proceed no farther in my relation, unless h
would give me his *word and honour* that he would not be offended. Swift
*Gul. Trav.*, IV, Ch. III, (195*a*).
Charles is at this time contracted by *vows and honour* to your ladyship
Sheridan, *School for Scand.*, V, 3, (432).
Upon my *word and honour*, young Joseph Willet is a brave one. Dick
*Barn. Rudge*, Ch. XXII, 87*a*.
Upon my *word and honour* it made me very unwell. Thack., *Sam. Titm.* Ch. I, 3
I will write, sir upon *my word and honour*, I will write. Ib., Ch. VI, 62
Upon my *word and honour* . . . he left little more than five hundred
year behind him. id., *Pend.*, I, Ch. X, 118.

*β*) In the equivalent of the copulative word-group contained in th
following quotation, the second noun logically, although not gram
matically, constitutes the defining element:
You acted like *a man and a trump.* Thack., *Pend.*, I, Ch. XXXVIII, 401. (=
*a trump of a man.*)

*γ*) *Cat-and-nine-tails* is a variant of *cat-o'-nine-tails*, in which *o'* stand
for *of.* Other variants are *cataninetails* and *cat with nine tails.*. Se
the *Oxf. Eng. Dict.*
I'll bring him to the gangway, and anoint him with a *cat-and-nine tail*
Smollett, *Rod. Rand.*, Ch. V, 26.

*δ*) In the following quotation there appears to be an illogical copulativ
connection of an adjective with a substantival word.
*My strange and self-abuse* | Is the initiate fear that wants hard use: | W
are but young in deed. Shak., *Macb.*, III, 4, *142*. (= *the strange abuse o*
*delusion of myself.*)

*Amsterdam.* H. Poutsma.

---

## CHAUCERIANA.

### I.

In de Prologue van Chaucers *Canterbury Tales* staat:

For thogh a widwe hadde noght a sho,
So pleasant was his „In principio",
Yet wolde he have a ferthing, er he wente.

„In principio." Waarom juist „In principio"?
Skeat verwijst in zijn commentaar naar het begin van het Johannes-evangelie.
aar schuilt er in dit begin van het Johannes-evangelie een tooverkracht, die
lfs het penningske uit den zak der weduwe doet huppelen?
Of was dit „In principio" een gunst, die de weduwe tot een dankbaarheid
emde, welke zich in klinkende munt wilde uiten?
Zoo het laatste het geval is, zal toch moeten duidelijk gemaakt worden
dat de weduwe dit Initium kon kennen, laten we zeggen wegens zijn
oote populariteit, (2) dat vooral uit den mond van een priester — want
ze frater was een pater — deze woorden haar welkom waren.
Het is bekend, dat het Initium evangelii Johannis deel uitmaakt van de
s. Maar het is tevens bekend, dat dit evangeliefragment eerst officiëel in
t missaal opgenomen werd door Pius V en dat van een lezing van het
hannes-evangelie aan het eind van de mis eerst door Durandus (Rat. l. 4
24, no. 5) gerept wordt[1]). Dus doet zich een dubbele mogelijkheid voor:
het begin van het Johannes-evangelie had juist als mis-einde invloed op
weduwe, òf reeds op zich zelf — zelfs vóór opname in de mis — had
fragment een zekere beteekenis.
Dit laatste nu is het geval. De populariteit van het „In principio", reeds
ór opname in de mis, was oorzaak, dat het Johannes-evangelie na de mis
lezen werd door den celebreerenden geestelijke. En wij hebben hier bij onze
rklaring dus uit te gaan van deze populariteit.
Augustinus nu (*De civ. Dei* 10, 29) deelt mee, dat volgens sommigen het
gin van het Joh.-evangelie met gulden letters geschreven en in alle kerken
in 't oog vallende plaatsen moest worden opgehangen. Ook billijkt deze
rijver, dat men tegen hoofdpijn het evangelie (hij zegt niet het begin van
t evangelie) op het hoofd legde. In de M. E. werd het begin van het
angelie op pergament-strookjes geschreven en als middel tegen booze
loeden aan den hals gedragen (*Thom. S. Th.* 2 (2), 9, 96, art. 4), over
ken gelezen of hun op het hoofd gelegd (Catalani, *Comment. in Rit.*
*n.* I, 357) en het lezen of reciteeren van deze regels als een afweermiddel
en ruw weer, dat door booze geesten veroorzaakt heette, gebruikt. Als
orcistisch middel was het ook zeer bekend (Franz, *Die kirchlichen Bene-*
*ctionen im Mittelalter*, Freib., 1909 II, 57). En wellicht wordt in onze
ddelnederlandsche litteratuur op een dergelijk reepje papier gedoeld,
nneer in *Mariken van Nieumegheu* gezegd wordt (vs. 993 vlgg.):

Ik hebbe hier, meen ick, in minen brevier
Acht of tien regulen in een papier;
Sie selen u (sc. Moenen = de duivel) schier doen anders wrimpen.

arbij Leendertz (p. 575) te spoedig aan het Johannes-evangelie denkt.
Onwillekeurig herinnert men zich het bijgeloovig gebruik van het Onze
der, dat (Schotel—Rogge, *De openbare Eeredienst*[2], 338) in de 17de eeuw
or het protestantsche Nederland over geneeskrachtige kruiden gezegd werd,
de kaas geschreven stond, die men beschuldigden te eten gaf, en bij het
en van eieren, die bij het Amen gaar waren, opgezegd werd.

---

[1]) Quidam volentes dicere finita Missa evangelium sancti Joannis . . . .

II.

De proloog tot de vertelling van den nonnenpriester eindigt in Barnouws kleurige vertaling met de woorden:

En rechtevoort begon-ie en vertelde,
En zei aldus tot Jan en Alleman,
Die zoete priester, goedman Here Jan:

Goedman? Goodman?

Ik waag het, al is het Eng. goodman waarlijk niet zeldzaam, hiernaast te plaatsen de volgende opmerking:

Goede mannen zijn de fratres saccati, saccophori, zakbroeders, friars of the Sack, die de weerzinwekkendste zieken verpleegden en daarom goede mannen of in Engeland „boni homines" genoemd werden (cf. ook Little *The friars of The Sack* in *Engl. Hist. Rev.*, IX (1894), 121 sqq.).

Kan „goodman" hier ook deze beteekenis hebben?

Moge deze opmerking de aanleiding zijn voor een beslist ja of neen.

III.

In Chaucers proloog tot zijn *Canterbury Tales* (A 164) wordt gezegd, dat de priorin Eglantine een non als chapeleyne bij zich heeft. In Herrigs *Archiv* (1914, S. 399) heeft Förster de beteekenis van dit m. eng. chapeleine trachten te verklaren. Een brief eener hedendaagsche Benedictines een fra. chapeline (1669) en acht *capellana*'s tusschen de jaren 1514–153 (uit *Visitations of the Diocese of Norwich A. D. 1492–1532*, ed. A. Jessopp Camden Society, 1888) dienden hem daarbij, hoewel misschien de klooster regels hem meer hadden kunnen baten. Tot een afdoend resultaat kwam hij evenwel niet. Wel bleek, dat de „capellana" de priorin verschillende dienste moest bewijzen en ook in een Augustinessen-klooster (1520) in haar onmiddellijke omgeving sliep.

Ik waag het te veronderstellen, dat de capellana of chapeleine de vrouwelijke correspondent is van de capellani, die gewoonlijk met den naam syncelli, cubicularii, concellanei, cellularii, concellitae, camerarii voorkomen en niets anders zijn dan minder-wereldlijke of geestelijke kamerdienaars, die tot in het slaapvertrek getuigen zijn van het gedrag van den bisschop of abt en hem dienen.

Een Kirchenlexicon en Binterim's *Denkwürdigkeiten* I, 2, 61 ff. kan de gewenscht meer inlichtingen verschaffen.

*Den Haag.* A. VAN HERK.

---

## IS SHAKESPEARE BACON?

Dit probleem is reeds van zoovele kanten bekeken, er is reeds zoovel literatuur over verschenen, dat ik hiervoor bijna niet meer de belangstelling van den lezer durf te vragen. Intusschen is het onderwerp in den laatsten tijd weer wat meer op den voorgrond gekomen door het verschijnen van een brochure van den heer H. A. W. Speckman, getiteld: *Francis Bacon William Shakespeare.*

Toen ik deze brochure las, werd bij mij steeds sterker de indruk gevestigd

t de schrijver zijn arbeid begonnen is met het vooropgezette idee: ik wil zal den naam Bacon in den tekst vinden en nu ligt 't min of meer voor hand, dat iemand, die aldus, bevooroordeeld, tot een zekere conclusie l komen, dit zal doen ten koste van veel: ten koste van systeem, logica consequentie. Het werk van den heer Speckman bewijst dit.

Laat ons zien, welke vrijheden de heer Speckman zich bij zijn onderzoek roorlooft.

1. Het eenvoudig cijferschrift en het geheime cijfer- of Kayschrift mogen or elkaar, dus zonder eenig systeem of methode gebruikt worden, m. a. w.: de telling volgens gewoon cijferschrift „gunstig", dan wordt dit cijfer-nrift toegepast; is het getal volgens gewoon cijferschrift nietszeggend, dan ordt het Kay-schrift toegepast. Voorbeelden, zie o. a. blz. 16 en 21 brochure.

2. Met de getallen mag aldus gehandeld worden:

*a*) Zij mogen van voren naar achteren, zoowel als van achteren naar ren gelezen worden, bijv. 314 = 413.

*b*) In geval een getal een 0 bevat, mag die 0 weggelaten worden of houden blijven (dit hangt van de omstandigheden af); bijv. 103 = 13, iar ook volgens *a* : 31. Op dezelfde wijze is 108 = 18 = 81.

*c*) Een getal mag in factoren ontbonden worden, bijv. 258 = 6 × 43. 8 is echter ook 852 (zie onder *a*) = 4 × 213. 390 = 3 × 130 = × 1(0)3, enz.

*d*) Wij mogen, wanneer de gelegenheid daartoe gunstig is, de cijfers die t getal vormen, *elk afzonderlijk* beschouwen, zonder te denken aan *waarde* van het getal. Als voorbeeld diene 123. 123 is een niets-ggend getal, ook al passen we alle vrijheden toe, die volgens methode-eckman veroorloofd zijn. 123 = 3 × 41 of: 321 = 3 × 1(0)7 = 3 × 71. anneer we het lijstje op blz. 15 van de brochure raadplegen, dan zien we delijk, dat al deze getallen ons niet kunnen helpen, maar gelukkig doet heer Speckman ons het volgende middel aan de hand: beschouw de fers elk afzonderlijk en ge krijgt 1 = a; 2 = b; 3 = c. 123 is dus c = Bac = Bacon.

*e*) Het gewoon schrift en het Kay-schrift mogen bij elkaar opgeteld orden. Voorbeeld: zie blz. 21, brochure. Judgment = Francis Bacon. *wijs.* Judgment = 89 (volgens gewoon schrift).
= 193 ( „ Kay-schrift).
89 + 193 = 282 = Francis Bacon (zie blz. 15 brochure).

Men behoeft geen wiskundige te zijn om te begrijpen, dat zóó de kansen n getallen te vinden, die geheel of gedeeltelijk den naam Bacon moeten orstellen, ontzaglijk groot zijn en dat men, met gebruikmaking van boven-noemde regels, altijd wel een getal kan samenstellen dat van pas komt. dit verband probeere men zelf maar eens wat men bijv. met het getal kan doen! Met het lijstje op blz. 15 van de brochure bewijzen we, t het voorstelt: Francis Bacon. Immers: 96 = 3 × 32 = 3 × 23. = Fr. = Francis Bacon, ergo 96 = Francis Bacon.

3. De onder 1 en 2 genoemde wijze van tellen wordt door den heer eckman toegepast op een tekst, die viermaal gedrukt is. (Zie plaat I, II, en IV aan het einde van de brochure). De woorden van elke plaat zijn

geteld, met dien verstande, dat van plaat I *alle* woorden geteld zijn, van plaat II alle woorden met uitzondering van de cursief gedrukte; van plaat III alle woorden, maar dan van achteren naar voren; plaat IV als plaat III, zonder de cursief gedrukte. Wat bereikt de heer Speckman hiermee? Het antwoord hierop is duidelijk: het aantal kansen, dat reeds zeer groot is, moet met 4 vermenigvuldigd worden: immers, wanneer pl. I het gewenschte resultaat niet kan geven, dan gebruike men pl. II of pl. III of pl. IV. (Voorbeelden: zie brochure).

4. Er zijn 17 getallen, waaruit de naam Francis Bacon te lezen valt, en slechts twee, waaruit men William Shakespeare lezen kan (zie blz. 15, brochure). Bacon wordt dus heel wat royaler bedacht dan Shakespeare, en wanneer de heer Speckman van Bacon geeft: F. Bacon, Bagon, Francis Bacon, Fra Baconi, enz., dan is 't niet meer dan billijk, dat William Shakespeare ook een „fair chance" krijgt, en dat hij dus ook heel wat verschillende namen hebben mag, zooals bijv. Wil Shakesp.; Willi Shakespeari, enz. Het gevolg is nu, dat de kans om in een getal den naam Francis Bacon te zien oneindig veel grooter is dan dat men er den naam William Shakespeare in zal vinden.

Dat de heer Speckman onsystematisch en inconsequent is, blijkt voldoende uit de volgende feiten.

Waarom telt de heer Speckman de samenstelling „non-significant" op blz. 6 (§ 7) blijkbaar als *twee* woorden (immers op blz. 7 staat: „Het aantal romeinsche woorden is 22") en waarom telt hij de samenstelling „Muster-rowle" (woord 175, pl. I) als één woord? De heer Speckman geeft absoluut geen verklaring van deze willekeur. Ook in het tellen moet systeem zijn: òf men telt elke samenstelling als één woord, òf men telt elk der samenstellende deelen, maar in elk geval moet één en dezelfde methode voor alle voorkomende gevallen gevolgd worden. Op blz. 6 past het den heer Speckman beter om „non-significant" als twee woorden te tellen om tot het getal $22 = 2 \times 11 = 2 \times$ Bacon te geraken; maar „Muster-rowle" moet als één woord beschouwd worden, om daardoor aan de volgende woorden, voorkomende op de bovengenoemde platen, de gewenschte waarden te kunnen geven, anders zou de telling niet „kloppen."

Andere inconsequentie. Waarom telt de heer Speckman de woorden „but for" op blz. 72, regel 20 als één woord en waarom beschouwt hij ze elk afzonderlijk op blz. 14? Antwoord: op blz. 72 is 't noodzakelijk de twee woorden als één te beschouwen om $206 = 2 \times 103 = 2 \times$ Shakespeare te verkrijgen, maar op blz. 14 heeft de schrijver elk woord afzonderlijk noodig, ten einde gebruik te kunnen maken van de *b* van *but* en de *f* van *for* om de combinatie F. B. G. N. = Fr. Bagon te vormeu. Wat overigens uit de woordjes *but for* gehaald wordt, (zie blz. 17 brochure) geeft aanleiding tot de vraag: zou de heer Speckman deze resultaten verkregen hebben, als hij niet den naam Bacon had *willen* produceeren? Zou hij er dan ook toe gekomen zijn om *but* volgens Kay-schrift en *for* volgens eenvoudig schrift bij elkaar op te tellen, om dan, volgens deze zeer vèrgezochte methode, te kunnen zeggen: but for = Francis Bagon? De willekeurige en onjuiste telling wat betreft de woorden *but for* is daarom zoo belangrijk, omdat er uit volgt, dat de telling voor alle volgende woorden eveneens foutief is: immers moet nu elk

etal met 1 vermeerderd worden en zullen daardoor de berekeningen even-
ens falen. Zoo is bijv. *know* (regel 28, blz. 73) niet langer 287 = Fra
Rosicrosse, maar 288, een nietszeggend getal, enz.

Hoe is de heer Speckman op 't denkbeeld gekomen om bij het getal 273,
oorstellende het woord *Arts* 27 op te tellen? (zie regel 27 blz. 73, ook
blz. 18 brochure). Waarom heeft de heer Speckman juist voor *dit* geval het
nummer van den regel bij het nummer van het woord opgeteld en waarom
niet in andere gevallen? Waar blijft het bewijs, waardoor hij deze willekeur
vettigt? Antwoord: er is geen bewijs, er is geen logische verklaring. De
heer Speckman zegt op blz. 18 alleen: „*Arts*. Het is het 273ste woord van
den 27sten regel. 273 + 27 = 300 = 3 × 100." (3 × 100 = 3 × Francis
Bacon). Als de heer Speckman nu bij *alle* getallen 't getal aanwijzende het
nummer van den regel, had opgeteld, zou men kunnen zeggen: het is
vergezocht, maar er is althans eenig systeem waar te nemen. Nu kan men
lleen zeggen: uit alles blijkt, dat de heer Speckman *hoe dan ook* tot een
eker resultaat *wil* komen.

Ook tegen de telling op blz. 28 moet ik ernstige bezwaren maken. Dat
de woorden *wherein* en *cannot* als *een* woord gedrukt zijn, is niets bijzonders:
men verwacht dit. Dat de woorden *His face* dicht bij elkaar gedrukt staan,
s volkomen waar, maar is dit iets bijzonders? Is het den heer Speckman
niet dadelijk opgevallen, dat de tekst in de folio-editie van 1623 al zeer
lecht en onregelmatig gedrukt is? Wanneer nu de heer Speckman *His face*
ls *een* woord telt, is daartegen geen bezwaar, vermits hij het een anderen
teller" niet kwalijk neemt, als deze bijv. de woorden *as he* (zie blz. 29)
ook als *een* woord telt, want de afstand tusschen de *s* en de *h* van *as he*
s precies even groot als de afstand tusschen de *s* en de *f* van *His face*;
ik heb 't met een passer nagemeten!) m. a. w. volgens systeem-Speckman
mag men dus even goed zeggen, dat het aantal woorden 66 als 67 is, maar
en *onbevooroordeeld* lezer, die natuurlijk de *beteekenis* der woorden als
riterium neemt, zal ongetwijfeld constateeren, dat de regels *To the Reader*
it 68 woorden bestaan, en niet uit 67. Maar 68 is een nietszeggend getal,
erwijl 67 is: Francis, dus Francis Bacon.

Ook de verdere opmerkingen omtrent de versregels geven blijk, dat alles
eer geforceerd, gezocht is. In de „Verkorte Opdracht" (zie blz. 30 brochure,
ok blz. 28 onderaan) wordt wel de aandacht gevestigd op het aantal letters
an de regels 1 en 4, en wel, omdat deze regels respectievelijk 23 en 24
etters bevatten (23 = Fr. en 24 = Fra. 24 is echter ook 42 = Baconi);
e regels 2 en 3 worden eenvoudig genegeerd (deze bevatten n.l. respec-
evelijk 19 en 18 letters en 19 en 18 zijn nietszeggende getallen). Hoe de
eer Speckman er bij komt om op dezelfde bladzijde te zeggen, dat *O As*
honetisch te lezen is als *was*, is mij volkomen onbegrijpelijk; ik heb nooit
eweten dat de *w* een *o*-element bevat.

Ofschoon ik meerdere voorbeelden genoteerd heb om aan te toonen dat
e heer Speckman er een zeer willekeurige en onsystematische tel-methode
p na houdt, moet ik hiermede thans volstaan om nog eenige opmerkingen
maken, die niet met de telling in verband staan, want ook uit andere
oorbeelden blijkt, dat de heer Speckman tot zeer merkwaardige conclusies komt.

Hoe heeft de heer Speckman bijv. het bewijs gevonden, dat *and* = *add numbers*? (zie blz. 21 brochure). Als bewijs dient wel, dat *and* = *adn* = = *ad* + *n* = *add* + *n* = *add n(umbers)*, maar het bewijs wordt hiermede toch niet overtuigend gegeven! Iemand, die in vollen ernst in staat is, uit het woordje *and*, *add numbers* te fabriceeren, ziet ook kans om in elk woord den naam Bacon te lezen. Waarom zegt de heer Speckman niet: *and* = *add Bacon*? Aan het woord *Bacon* ontbreken wel is waar 4 letters, maar aan het woord *number* wel 5, zoodat mijn bewering in elk geval minder stout is.

Hoe en waarmede toont de heer Speckman aan, dat het portret van Shakespeare, voorkomende in de folio-editie van 1623 een masker draagt? De heer Speckman zegt op blz. 30 wel: „Immers, het gelaat heeft een masker voor", maar met dit gezegde *bewijst* hij niets. Ik heb het portret aan verschillende onbevooroordeelden getoond, die er volstrekt geen masker in gezien hebben, ook niet, wanneer het portret, zooals de heer Speckman aanraadt, omgekeerd gehouden wordt. Als de heer Speckman andere portretten van Shakespeare gezien had, o. a. in *Wülker, Englische Litteratur Geschichte* en in *Monographien zur Weltgeschichte (Königin Elizabeth von England und ihre Zeit)*, dan zou hij ongetwijfeld tot de conclusie gekomen moeten zijn: 1⁰. dat *alle* portretten van Shakespeare een masker vertoonen en 2⁰. dat John Milton stellig wel een dubbel masker voorheeft, waaruit dan weer zou volgen, dat *Paradise Lost* niet door Milton, maar door een ander, misschien wel door Samuel Butler(!) geschreven zou zijn.

Hoe de heer Speckman in anagrammen gelezen heeft, dat Bacon een bij, en de lezer $\frac{\text{en}}{\text{of}}$ Shakespeare een ezel is, zal ik maar niet uitvoerig bespreken; laat mij volstaan met te zeggen, dat het ietwat „vergezocht" is.

De beschikbare ruimte veroorlooft mij niet nog andere opmerkingen te maken, maar dat is, geloof ik, ook niet meer noodig. Liever wil ik er nu toe overgaan om, met gebruikmaking van de door den heer Speckman toegepaste regels, te bewijzen, dat de werken van Shakespeare niet door Shakespeare, ook niet door Bacon, maar door H. A. W. Speckman zelf geschreven zijn. Om dit aan te toonen heb ik een lijstje samengesteld, dat volkomen overeenstemt met dat, voorkomende op blz. 15 van de brochure; alleen is de naam Bacon vervangen door den naam Speckman.

| | Gewoon schrift. | Kay-schrift. |
|---|---|---|
| Speckman | 77 | 155 |
| Speck | 51 | 103 |
| Spekma | 61 | 113 |
| Speckmani | 86 | 190 |
| H. Speckman | 85 | 189 |
| H. A. Speckman | 86 | 216 |
| H. A. W. Speckman | 126 | 256 |
| Spckmn | 71 | 97 |
| man | 26 | 52 |

In *Cor.* II, I, 222 vinden we:

*Spectacled.* "the bleared sights are spectacled to see him," hetgeen beteekent: de lezer leest verkeerd: men moet hem een bril opzetten om hem = Speckman te zien.

*Bewijs. Him* heeft voor getalwaarde 29 (gewoon schrift). Het is tevens het 4de woord van den zin beginnende met: "All tongues speak of him." We ellen dus getalwaarde bij rangwaarde op en krijgen 29 + 14 = 43 = 34 = = 2 × 17 = 2 × 71 = Spckmn (zie lijstje). Hieruit blijkt nu duidelijk, dat n dezen regel verborgen alliteratie voorkomt. The bleared sights are *spec*tacled to see *Speck*man. Deze alliteratie heeft de schrijver opzettelijk aangewend, opdat wij het geheimschrift gemakkelijker kunnen ontcijferen. Alles wijst er op, dat met *him* alleen Speckman bedoeld kan zijn: immers een paar regels verder (regel 226) lezen we: "Clambering the walls to eye him". *Him* is het 6de woord van den 226sten regel. 6 + 226 = 232 = 2 × 116 = = 4 × 58 = 4 × H. Speckman (want H. Speckman = 85 of 58, zie lijstje). De tekst is nu volkomen duidelijk: de wereld weet dat Speckman de schrijver is, ieder wil hem nu zien, men toont levendige belangstelling voor den dramaturg, hetgeen zeer mooi uitgedrukt wordt in de volgende regels:

Clambering the walls to eye him: stalls, bulks, windows,
Are smother'd up, leads fill'd, and ridges hors'd
With variable complexions, all agreeing
In earnestness to see him.

In de *Coriolanus* komt de naam Speckman herhaaldelijk in verborgen geheimschrift voor. Een zeer mooi geval vindt de lezer in III, III, 23: "Make them be strong and ready for this hint." *Hint* kan niet anders beteekenen dan Speckman. *Bewijs:* Hint = 49 (volgens gewoon geheimschrift) en 101 volgens Kay-schrift). Gewoon en Kay-schrift mogen bij elkaar opgeteld worden, (zie o. a. blz. 21 brochure). 49 + 101 = 150 = 10 × 15 = 10 × Speck (want Speck = 51 of 15, zie lijstje). Alles wordt nu duidelijk: de bedoeling van den schrijver is: maak hen (= de lezers) krachtig en gereed voor dezen wenk (n.l. dat Shakespeare Speckman is), omdat de schrijver meent, dat voor sommigen de schok te groot zou zijn. Dat *hint* niet anders dan Speckman *kan* beteekenen, blijkt ook duidelijk uit de *plaats*, die de schrijver aan het woord gegeven heeft. De lezer ziet dadelijk, dat het is het 9de woord van den 23sten regel. *De schrijver heeft het met opzet het 9de woord van den 23sten regel gemaakt.* Zijn bedoeling is geweest, dat wij het nummer van den regel bij het nummer van het woord zouden optellen (zie ook blz. 18 brochure, waar Speckman hetzelfde doet met het woord *Arts*). 23 + 9 = 32 = 2 × 16 = 2 × Spekma (want Spekma = 61 of 16, zie lijstje). Ook hier blijkt eveneens uit den tekst zelf dat met *hint* niet anders dan Speckman bedoeld kan zijn, want iets verder (regel 25) staat:

*He hath been us'd*
*Ever to conquer, and to have his worth*
*Of contradiction,*

hetgeen beteekent: men zal nooit meer zeggen: Shakespeare heeft de werken geschreven: Speckman heeft overwonnen en is door de tegenspraak beroemd geworden (want: „he hath been used to have his worth of contradiction" beteekent: he has gained reputation by contradiction. *Schmidt, Shakespeare Lexicon.*).

De passage in *Cor.* V II, 11: "My name hath touch'd your ears: it is

Menenius;" moet gelezen worden: "My name hath touch'd your ears: it is Speckman." *Bewijs*. Menenius = 95 (volgens gewoon cijferschrift) = 5 × 19 = = 5 × Speckmani, want Speckmani = 190 of 19 (de nul mag weggelaten worden: zie brochure o. a. op blz. 17). Hoe we ook rekenen, telkens zien we, dat Menenius Speckman beteekent. Het woord komt voor op den 11den regel van het 2de tooneel. 11 + 2 = 13 = Speck (want Speck = 103 of 13). Het is bovendien het 105de woord van de 5de acte: 105 = 15 = 51 = Speck. Het is het 105de woord op den 11den regel van het 2de tooneel van de 5de acte: 105 + 11 + 2 + 5 = 123 = 321 = 3 × 107 = 3 × Spckmn (want 107 = 17 = 71 = Spckmn).

Ten slotte nog dit: ofschoon het in zekeren zin te waardeeren is, dat een Dr. Phil. Nat. zich met een taalkundig onderwerp bezig houdt, betreur ik 't toch, dat het op deze wijze geschied is. Bij een dergelijk onderzoek is de *taal* wel een zeer belangrijke factor, een factor die door den heer Speckman volkomen genegeerd is. Maar ook al zouden we de taal volkomen negeeren en trachten met geheimschrift iets tot stand te brengen, dan kunnen we, in verband met de brochure-Speckman, toch deze vraag stellen: indien Bacon inderdaad een geheimschrift had samengesteld zóó ingewikkeld, zóó vergezocht en zóó zonder eenig systeem, zou dan ooit iemand er in geslaagd kunnen zijn om een dergelijk geheimschrift te ontcijferen? Deze vraag kan slechts met een positief *neen* beantwoord worden.

*Groningen*. G. DUDOK.

---

## VARIA.

### DIE SIGNALE DES TAFELBERGS IN FREILIGRATHS *LÖWENRITT*.

In dem 1778 bei J. H. Schneider in Amsterdam erschienenen Buche: *Nieuwste en beknopte Beschrijvinge van de Kaap der Goede Hope* u.s.w., finde ich im 3. Kap. *Van de Bergen en Baaijen aan de Kaap der Goede Hope* eine Stelle, aus welcher vielleicht mittelbar oder unmittelbar Freiligraths Anschauung hervorgegangen ist. Von den Bergen der Küste heißt es S. 30: *Onder deeze laatsten zijn er drie, die boven de anderen uitmunten, en aan de Schepen, die uit Europa koomen, het zekerste teeken zijn om de Tafelbaay te vinden; omdat ze niet alleen zeer hoog zijn, maar ook eene zonderlinge vertooning maaken, die van alle de andere bergen zeer onderscheiden is. Deeze drie bergen hebben den naam van Tafelberg, Duivelsberg en Leeuwenberg*. Nachdem dann der letztere als schwer zugänglich beschrieben ist, heißt es weiter S. 33: *Op deeze hoogte is door de Maatschappij een vlaggestok geplaatst, om daardoor van het aankoomen, of zien van schepen, kennis te geeven; waartoe een vlaggeman gesteld is, die by een valreep naa den vlaggestok moet opklimmen om uit te zien en teekens te geeven; hetwelk op de volgende wijze toegaat.* Die ausführliche Beschreibung ergibt im Wesentlichen Folgendes: Kommt ein Schiff in Sicht, so klettert der wachthabende Matrose hinauf, und entfaltet die holl. Flagge; sieht er zwei Schiffe, so hißt er die Flagge zweimal. Während der Zeit der Ausfahrt nach Indien (April – Ende Dez.) weht nur die holländische oder die Prinzenflagge, vom Januar aber bis Mai – Juni, wenn die Schiffe zurückkehren, läßt man zwei

Flaggen wehen: eine, deren Farbe von Holland aus vorgeschrieben wird, und eine andere, ganz verschiedene. Beide Flaggensignale werden jedes Jahr gewechselt, und dem Gouverneur von Batavia genau beschrieben, damit die Befehlshaber der holl. Retourschiffe vorher wissen, welche Signale sie auf der Kapstation erblicken werden, und sich für den Fall einer Überrumpelung derselben durch eine fremde Macht vorsehen können.

Man sieht, die Entsprechung ist nicht genau: Freiligrath erwähnt nur den Tafelberg, und die 'bunten, wechselnden Signale' sind natürlich als fortwährend wechselnd gedacht. Indeß hebt die Beschreibung ausdrücklich hervor, daß die drei Berge als éin Berg mit drei Gipfeln erscheinen (S. 30), und was das Wechseln der Flaggensignale betrifft, so war ja der Dichter nicht an den Wortsinn seiner Quelle gebunden; diese gab ihm nur die Anregung zu einem malerisch-wirksamen Motiv.

*Utrecht.* FRANTZEN.

---

## MESSRS. LIPTONS.

Het zij mij vergund, eenige kantteekeningen te maken bij de vier opmerkingen, door Prof. Swaen over bovenstaande kwestie gegeven in *Neophilologus*, II, p. 127.

Het weglaten van de apostrophe in den tweeden naamval meervoud, waarop door "recent Grammarians" gewezen wordt, is reeds een vrij oud verschijnsel, althans in Handels-Engelsch. In Anderson's *Mercantile Correspondence*, geschreven vóór 1850, vond ik reeds: "(*Your acceptance*) *now lies at my bankers*," en verder nog: "*to be paid into my bankers*," terwijl in een volgenden brief weer de vorm "*paid into my bankers*'" voorkomt, met apostrophe.

Prof. Swaen zegt verder: "*Recently* there has been a further development (in the case of) *names of firms*," en schijnt de meening toegedaan, dat dit gebruik bij firmanamen pas ontstaan moet zijn tusschen de jaren 1903 en 1911. Ik heb echter reeds de volgende voorbeelden gevonden in Bagehot's staathuishoudkundig standaardwerk *Lombardstreet*, verschenen in 1873: "*the collapse of Overends*"; "*when Overends failed, they had borrowed*" etc.

Wat het ontstaan van het verschijnsel aangaat, komt het mij voor, dat men niet, zooals Prof. Swaen verder opmerkt, uit hoeft te gaan van *Barclay's assure*, om te komen tot *Barclays assure*. Inderdaad vind ik in het bovengenoemde werk van Bagehot in één zelfden zin deze vormen: *The Gurneys had to sell their estates, . . . the business of Overends*, wat er mijns inziens duidelijk op wijst, dat we hier eenvoudig te doen hebben met weglaten van het lidwoord. Ik geloof dan ook, dat de vormen zich in omgekeerde volgorde hebben ontwikkeld: toen *the Barclays are* tot *Barclays are* geworden was, ontstond er verwarring met de reeds lang bestaande tweede naamvallen na een voorzetsel: *bought at Barclay's, on going to Barclay's*, etc. en ging men dus ook den tweeden naamval gebruiken zonder voorzetsel.

De vorm "*60 years' service at Messrs. Huntley & Palmer*," die door Prof. Swaen wordt afgeleid uit het meervoud, lijkt mij een contaminatie van "*with Messrs. Huntley & Palmer*" en "*at Messrs. Huntley & Palmer's*," evenals bijv. *stock in trade* en *stock on hand* aanleiding geven tot het foutieve *stock in hand*.

*Rotterdam.* H. JANSONIUS.

*Naschrift.* Aangenomen dat het enkele voorbeeld bij Anderson in de Engelsche uitgave voorkomt en niet op een drukfout berust, is het nog van weinig beteekenis. Ik heb twee dingen willen aantoonen: dat de door mij besproken vorm in den laatsten tijd veel voorkomt en dat hij in de algemeene taal voorkomt. Dat dit onnauwkeurig taalgebruik het eerst in de handelscorrespondentie is ingeslopen, neem ik grif aan. Dat Bagehot reeds in 1873 den vorm bezigt is belangwekkend, maar ik blijf voorloopig bij mijne bewering dat de uitbreiding van dit gebruik dagteekent van, laat ons zeggen, omstreeks 1900. Dat de ontwikkeling zou zijn *the Gurneys* > *Gurneys* en niet *Gurney's* > *Gurneys*, weiger ik te gelooven zonder voorbeelden waaruit duidelijk blijkt dat *the Gurneys* niet is "de Heeren Gurney" maar de firma "Gurney". Voorts meen ik dat het gesproken woord hier van meer invloed is geweest dan het geschreven. — De aard van ons blad verbiedt polemiek, maar gaarne zal ik de zaak per brief met den Heer Jansonius uitmaken.

A. E. H. S.

---

# BOEKBESPREKINGEN.

## PUBLICATIONS RÉCENTES SUR LA FONTAINE [1]).

„Tout est dit, et l'on vient trop tard...". C'est ce qu'on se répète si souvent à propos des classiques. Et voilà que l'année 1913 a apporté aux amis du fabuliste quatre ouvrages dont les auteurs peuvent prétendre qu'en disposant les matières d'une manière nouvelle, chacun a dit les choses comme siennes, „ayant pensé une chose vraie après les autres, et que d'autres encore penseront après eux".

Quatre ouvrages de valeur inégale et de caractère différent.

M. E. Pilon, délicat auteur de deux volumes de *Portraits français* où il avait dépeint e. a. le voyage de La F. [2]), avait à enchâsser les meilleurs morceaux des Œuvres dans sa prose aux nuances souples; par un excellent choix il a réussi à donner une idée très complète de son auteur en reproduisant des fragments qu'on ne rencontre pas dans les anthologies ordinaires. C'est ainsi qu'on trouve chez lui *l'Épître à M. de Turenne*, la délicieuse *Lettre à Melle de Champmeslé*, le *Remercîment à l'Académie française*, un fragment de la tragédie d'*Achille* et la paraphrase du *Dies irae*. Chemin faisant, en nous prenant par la main pour nous introduire dans la société du XVIIIe siècle, il évoque devant nous des portraits, un coin d'un charme et d'une délicatesse de touche rares: Fouquet; Mme de Bouillon; un tableautin à la Chardin pour le repas des deux rats (p. 110, à la note). M. Pilon reprend deux idées de Taine qui me paraissent dénuées de fondement: l'idée que dans les animaux des *Fables* il faut voir avant tout des êtres humains et

---

[1]) *La Fontaine, Textes choisis et commentés par Edmond Pilon* [Biblioth. fr., XVIIe s.], Paris, Plon, s. d. [1913]. — Louis Roche, *La vie de Jean de La F.*, Paris, Plon, 1913. — E. Faguet, *La F.*, Paris, Sté fr. d'impr. et de libr., 1913. — G. Michaut, *La F.*, Paris, Hachette & Cie, I, 1913; II, 1914. — Sur ces livres M. G. Michaut a écrit un article de discussion et de mise au point indispensable dans la *Revue d'hist. litt. de la France*, XXIII, 63—107; M. André Bellessort un article très pénétrant: *Réflexions sur La F.* dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 déc. 1913, 873—909 et M. Paul Souday deux grands articles très nourris dans *le Temps* du 3 et du 10 sept. 1913.

[2]) Edmond Pilon, *Portraits français*, II, E. Sansot & Cie, Paris, 1906, 11—48.

spécialement des personnages de la cour (p. 133), et celle qui explique l'esprit du fabuliste par le milieu, sol et climat, champenois (p. 1). Ces thèses, tant de fois combattues, sont de nos jours abandonnées [1]). Il admet également l'identification traditionnelle des quatre amis dans *Psyché* — Polyphile, c'est La F.; Acante, Racine; Ariste, Boileau; Gélaste, Molière (p. 139, cf. 194). Or, elle ne tient plus debout, après l'argumentation serrée de M. Michaut [2]). Sur l'attitude du roi à l'égard du pensionnaire de Fouquet, M. Pilon admet l'idée traditionnelle d'un ressentiment que rien ne peut éteindre jusqu'aux dernières années de sa vie (p. 54); il me semble que ce soit une erreur: dans l'élection à l'Académie, Louis XIV intervient surtout parce que Boileau était son candidat: „Je veux que vous en soyez"; aussitôt que le satiriqué a été élu, après avoir été âprement combattu par une cabale de ses anciennes victimes et leurs amis, le roi ne s'oppose plus à l'élection de La F., qui n'avait nullement pris l'attitude boudeuse qu'on lui prête [3]). La question des rapports avec le roi n'est pas étrangère à celle du voyage en Limousin: M. Pilon est d'avis que c'est de son propre mouvement qu'il se décida à accompagner son oncle Jannart (p. 62). Mais la chose n'est nullement certaine: Faguet, comme Lair et Chéruel, croit à un voyage forcé où La F. est la personne la plus strictement surveillée [4]). Les brillantes *Lettres à sa femme* (1663) sur ce voyage sont-elles véritablement destinées à Mlle de La Fontaine, cette figure énigmatique malgré toute la poussière d'archives soulevée autour d'elle? M. Pilon semble le croire (p. 61). Mais M. Michaut défend une thèse extrêmement intéressante en les présentant comme une œuvre dans le genre du fameux *Voyage* de Chapelle et Bachaumont (1656); d'après lui nous avons affaire à une œuvre littéraire faite pour rivaliser avec le *Voyage d'Encausse*, présentant toutes les caractéristiques de ce livre à succès [5]). La thèse a été combattue par Faguet [6]) et examinée à nouveau par M. Michaut lui-même [7]). — Parmi les fragments que cite M. Pilon (p. 181—185) se trouve la *Préface* aux *Poésies chrestiennes et diverses* (1670) qu'il attribue à La F. conformément à l'opinion de M. P.-P. Plan [8]). M. Michaut ruine cette thèse en montrant que la Préface est attribuable à L.-H. de Brienne [9]). Ce sont bien là les principales observations que suggère la lecture de ce volume aimable et judicieusement composé; il faut les signaler parce que

---

1) v. Faguet, *l. c.*, 4 et 270; Michaut, *l. c.*, I, p. 1—7 et 284—5. Je parle ici du *La F. et ses fables* de Taine tel que nous le connaissons à partir de 1861, v. V. Giraud, *Essai sur Taine*, 39 à la note. M. Bellessort, *a. c.*, 874, parle de la „ménagerie d'animaux à clefs" de Taine.

2) v. Michaut, *l. c.*, II, 16—28; conclusion: ce ne sont pas telles personnes, mais ce sont des types. Cf. l'art. de M. A. Beaunier, *R. D. M.*, 1 juillet 1916, 208; J. Merlant, *De Montaigne à Vauvenargues*, 316; Faguet, *l. c.*, 155. Tous sont d'accord que Gélaste ne saurait être Molière.

3) Cf. Michaut, *l. c.*, II, 191—201. E. Faguet, *l. c.*, 34 est d'avis que, en définitive, le roi n'a jamais pu souffrir La F.

4) Faguet, *l. c.*, 183—186. M. Roche, *l. c.*, 168 trouve peu probable qu'il obéisse ici à l'ordre du roi. Michaut, *l. c.*, I, 159 croit au voyage volontaire; il a développé ses arguments et combattu Faguet dans la *R. H. L.*, *a. c.*, 94—96.

5) Michaut, *l. c.*, I, 161—183. Sainte-Beuve était déjà de cet avis dans son article sur Chapelle, *Lundis*, XI, 41 (éd. de 1856). Sur le succès du *Voyage d'Encausse* et les *Voyages* qu'il suscite v. l'éd. M. Souriau, Caen, 1902, Préface, p. 54.

6) Faguet, *l. c.*, 186—195.

7) *R. H. L.*, *a. c.*, 97—102. M. Roche, *l. c.*, 169 n'est pas éloigné de souscrire à l'avis de M. Michaut.

8) *Mercure de France*, t. XLV, 1903, 365 ss.

9) Michaut, *l. c.*, II, 44 à la note.

les „textes choisis" de la collection Plon, d'un prix modique, d'un aspect agréable, sont déjà populaires parmi ceux qui veulent s'orienter sur un sujet [1]).

„Vérité et Fiction", c'est le volume de M. Roche. A l'heureux dépouilleur d'archives nous devons une série de découvertes éclairant mieux la vie sociale de la F.; le délicat peintre de vives exquisses a donné une série de coins de paysage, d'intérieurs, de portraits suggestifs qui parfument ce livre, un peu sévère par ses études de détail et ses chiffres. Mais ce charme est dangereux: que de fois M. Roche n'a-t-il pas recours à des „La F. a dû...", „il a pu...", „je ne serais pas surpris...", „doutera-t-on...", „comment ne pas supposer...", que le lecteur à moitié conquis par le ton du livre, laisse passer sans protestation. Relevons parmi les descriptions heureusement évocatrices: une page (127) sur les portraits de la F., qu'on s'étonne de ne pas rencontrer chez M. Pilon; un La F. jeune, „loup avec les loups" (p. 55); La F. élégant (p. 67); La F. inspecteur et poète, sorte de „sous-préfet aux champs", dirais-je (p. 93—99); La F. à Vaux (p. 138 et 150); dans le milieu morne des Bouillon (p. 175—185); au château de Rémond des Cours (p. 276); à Chantilly (p. 293); ses adieux à la poésie (p. 310—315). Ce sont là des tableaux d'une légèreté de touche et d'une finesse d'observation qui font de ce volume une œuvre quelquefois ravissante [2]). Le savant qu'est M. Roche apporte, même après Walckenaer et P. Mesnard, une foule de détails intéressants pour sa biographie; on serait disposé à lui reprocher un travail trop minutieux presque. Pour les nouveautés vraiment importantes je signale les chapitres III à VI. M. Roche y parle de ses lectures; M. G. Michaut a repris ce sujet d'une façon beaucoup plus étendue [3]); leurs conclusions concordent sauf pour l'anecdote de la lecture de Malherbe [4]). Un chapitre (p. 42 ss) sur les amis de La F. apporte du nouveau: il révèle l'existence d'une sorte d'Académie de joyeux camarades: Maucroix, les Tallemant, Furetière, Pellisson, peut-être de la Sablière — car il y a en un M. de La Sablière tout comme il y a en un M. de La Fayette —; c'est „la troupe". Pour ses rapports avec le cercle des gassendistes, Gui Patin, Gabriel Naudé, Charles Spon, Brayer, Mentel, il apporte du nouveau (p. 51) encore, quand même nous ne souscririons pas à la supposition d'une rencontre entre Molière et La F. vers 1645 [5]). Par les rapports avec Bernier, M. Roche explique les emprunts à Charron (245, 272 et 406 ss; aurait-il dû lire vraiment Charron pour écrire, l. XII, 25: „Apprendre à se connaître"?); c'est une vue neuve. Il apporte également du nouveau sur le ménage de La Sablière (p. 236—247) et sur

---

[1]) Voici deux questions encore: p. 18 et 122, n. 3, La F. a-t-il connu Marie de France (Cp. Michaut, *l. c.*, I, 221, n. 1)? p. 307, Faut-il croire l'anedocte du „J'y allais" adressé à d'Hervart? Et quelques détails: p. 5, Marie Héricart a quatorze ans et demi en se mariant; p. 25, M. P. interprète mal l'*Avertissement* au *Songe de Vaux;* p. 98, son „terrible" *Paysan du Danube?* Encore un précurseur de 1789, comme Molière, La Bruyère, Rabelais?

[2]) v. encore la fine observation (p. 91, n. 3) sur le pêcheur qui „eut raison" de conserver le carpillon, alors que La F. fonctionnaire aurait dû le blâmer; et Claude, son frère, devenu le rat de sa fable (p. 114); l'allusion à Quimper-Corentin et au P. Desmares (p. 200, n. 1; M. Michaut, *a. c.*, 75 n. 5 en doute).

[3]) Michaut, *l. c.*, I, ch III.

[4]) cf. Michaut, *R H. L.*, *a.c.*, 86.

[5]) Pour Molière v. Roche, *l. c.*, 53, 145, 186; cf. Michaut, *R. H. L.*, *a. c.*, 77—78. La conception philosophique des trois âmes dans le *Discours à Mme de La Sablière* est toute gassendiste; cf. Faguet, *l. c.*, 101 ss.

monde des Bouillon[1]) au Luxembourg (174–185); dans un chapitre très en fait il dépeint le contre-coup de la révocation de l'édit de Nantes sur monde des La Sablière (p. 316–332), contre-coup que La F. ne ressent s trop, lui qui écrit les vers:

*Louis a banni de la France*
*L'hérétique et très sotte engeance* (éd. Gr. Ecriv., IX, 445).

M. Roche n'insiste pas sur ce manque de cœur de son héros, aussi peu ie sur l'aventure si pénible avec Melle de Beaulieu, où le „plaisant roquen-1" — le mot est de M. Pilon (p. 302) — joue un rôle si peu digne. Et donne de l'aventure avec Mme Ulrich un tableau séduisant (p. 346–350) ui n'efface pas pour moi l'impression choquante que laisse toute cette „lutte ontre la vieillesse", si finement analysée d'ailleurs. — M. Roche expose . 162) pourquoi La F. a été attiré par le genre de la fable: désir de faire uvre originale, échec de l'essai dramatique avec *l'Eunuque*, influence de atru et du jeu des proverbes peut-être, coup d'œil jeté sur la collection de evelet, la commodité de l'imitation d'Ésope, sous la tutelle duquel il fait araître ses ouvrages – La Bruyère en fera autant pour Théophraste — oilà les motifs et les causes qui font qu'il va aux fables[2]). — Ce sont bien les principaux progrès que les recherches de M. Roche ont fait faire à la ographie de La F. Il va sans dire que son livre, où il a semé un grand ombre d'aperçus nouveaux plus ou moins hasardés, doit être contrôlé par travail de discussion serrée qu'y oppose M. Michaut dans la *Revue hist. litt.*[3]).

„Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau: la disposition des atières est nouvelle". Cette pensée de Pascal, M. Faguet eût pu l'inscrire ı épigraphe à son volume, reproduction de la sténographie du cours fait la Société des Conférences. Sur les huit chapitres deux seulement s'occupent es Fables, mais il réussit à les introduire si fréquemment dans la trame de s considérations qu'on les voit toujours présentes. On trouve ici un chapitre ue l'on cherche en vain chez M. Michaut et dont l'épilogue de M. Roche e comble pas l'absence, savoir un chapitre sur son caractère. Même après livre de M. Nayrac[4]), il y avait du nouveau à faire „en plaçant autrement

---

[1]) M. Michaut, *a. c.*, 104, interprète autrement sa situation.

[2]) Faguet, *l. c.*, 265–268, nomme aussi avant tout le désir de faire œuvre originale dans un nre inexploité et le cadre élastique du genre dont les lois n'avaient pas encore été fixées par s „doctes"; il ajoute son amour des animaux et de la nature.

[3]) M. Roche rend plausible l'idée d'études faites à Paris (p. 13); d'un séjour fructueux à Oratoire, sauf pour la théologie (p. 27); de séjours fréquents à Paris avant le mariage (p. 42). . Michaut combat certaines de ses thèses (p. e. celles qui se rapportent aux pages 20, 76, 109, 2, 123, 125, 131, 160); je renvoie à son argumentation. – Une question pour finir: le „tel ide engeigner autrui" etc. (l. IV, f. XI) est-il attribuable à l'*Histoire macaronique* de Merlin occaye ou bien à un *Perceval le Gallois* de 1530, comme le croit M. Roche (p. 37)? Et ourquoi ne donne-t-il pas de renvois très précis à l'édition des *Grands Ecrivains?*

[4]) J.-P. Nayrac, *La F.*, Paris, H. Paulin & Cie, 1908. Pourquoi ce livre est-il si peu connu? arce qu'il combat les thèses fondamentales de Taine? Ou parce qu'il applique les méthodes Binet, de Dumas et de Paulhan à un auteur mort depuis longtemps? Une critique minu-euse, je le reconnais, eût dû mettre l'auteur en garde contre un certain nombre d'anecdotes ont il fait trop légèrement état. Mais le livre, œuvre de psychologue plutôt que de littérateur, le veux bien, ne me semble pas mériter l'oubli où il est tombé. – Sur le caractère de La je signale quelques pages très profondes dans le si beau livre de M. J. Merlant, *De Mon-igne à Vauvenargues*, 312–317.

la balle", pour reprendre la pensée de Pascal. Il y a là une page de comparaison (p. 59) entre Jean-Jacques et La Fontaine extrêmement suggestive et peut-être fausse cependant[1]), puisqu'il y a toujours des différences criantes. A-t-il connu vraiment cet idéal d'amitié qu'on a toujours vanté chez lui et que M. Faguet à son tour ne saurait assez louer[2]), ou bien sa réputation est-elle encore surfaite? Il y a encore là une page (209) sur Stendhal et La F. touristes, sur la nature chez les classiques du XVIIe siècle (p. 196), sur le dialecticien (p. 315) qui est caché dans son *Discours à Mme de la Sablière*[3]), sur La F. dans ses rapports avec l'école de 1660 (p. 332), sur ce que c'est qu'un classique (p. 343); ce sont là des morceaux tels que Faguet savait en donner à profusion[4]). A propos des Fables, il faut signaler la division qu'il adopte: fables-contes, fables ésopiques (où il faut distinguer des fables „animalesques" pures et des fables „anthropomorphiques"), fables-descriptions et fables-discours; de chacune Faguet donne des exemples très bien choisis avec des commentaires et des considérations quelquefois exquis. Il donne un chapitre sur son Théâtre (p. 239—264) et un autre sur sa morale (p. 109—131) dont il faut dire encore un mot. Il y a la question de l'authenticité de son Théâtre[5]) sur laquelle Faguet n'insiste pas, mais qu'il faut envisager. Par une argumentation serrée M. Michaut rend très probable que *Je vous prends sans vert* doit être écarté de l'œuvre de La F., que *la Coupe enchantée* et *le Veau perdu* sont bien de lui, que *Ragotin* est bien de lui pour les vers, sinon pour le canevas, que *le Florentin* est bien de lui avec de nombreux emprunts à Molière.

Sur la morale de l'œuvre de La F. on peut reprendre la discussion que Jean-Jacques avait commencée dans son *Emile*. Il s'y rattache une autre question, celle de la moralité et de la morale — deux choses bien distinctes — du fabuliste. Quant au Bonhomme lui-même, ses critiques sont d'accord pour condamner sa vie au point de vue moral: M. Roche plaide des circonstances atténuantes tout en trouvant sa vie privée médiocre (p. 394), sans autre idéal que le plaisir comme loi de sa vie, mais il finit sur une note consolante: „si elle [la société] ne comptait que des gens comme La F., je suis stupéfait de penser combien elle serait meilleure". M. Michaut lui en veut (I, p. 65) d'avoir parlé de Boccace ou de Machiavel à Daniel Huet, évêque de Séez (qui, on peut le supposer, en avait lu bien d'autres dans ses auteurs classiques). Faguet (p. 109) est carrément d'avis que „sa moralité est nulle". M. Bellessort au contraire le défend (*a. c.*, 882) contre Vinet qui l'a traité

---

[1]) La recherche des „familles d'esprits", dont parle Sainte-Beuve, est si tentante et is hasardée. Si souvent, en étudiant Alphonse Daudet, je l'ai rapproché du fabuliste, sans oser le dire. Et pourtant.... Mais il y a une différence: la distraction de La F. et le charme de la conversation de Daudet.

[2]) ...il a été amoureux des l'amitié profondément, *l. c.*. 84; cf Merlant, *l. c.*, 316. Mais M Nayrac, *l. c.*, 197, a soin de noter que La F. „aime tant qu'il voit." Par contre, M. Bellessort, *a. c.*, 880, dit qu'il „n'a vraiment aimé que ses amis."

[3]) A moins qu'il ne doive ces pensées à Gassendi et sa théorie des trois âmes.

[4]) Au point de vue des recherches scientifiques il n'apporte guère du nouveau, mais c'est toujours d'un goût sûr, d'une connaissance littéraire étendue et d'une véritable exubérance d'idées.

[5]) M. Pilon, *l. c.*, 278 s'en refère à M. Paul Mesnard. M. Roche le voit (296) travailler à *Ragotin*, jetant un regard tendre à l'exquise Mlle de Champmeslé, „tandis qu'elle évoluait à travers la chambre dans un de ces déshabillés galants que nous peint Bonnard", mais il n'insiste pas sur le reste du théâtre. M. Michaut, *l. c.*, II, 253—277, étudie cette question à fond.

„sale débauché" et M. Souday (*T.*, 10.9'13) n'est pas loin de lui pardonner n manque d'ascétisme et de régularité pour la beauté de son œuvre: „il peut y avoir de bassesse foncière dans l'âme ni dans la vie d'un homme ui consacre à la contemplation et à la réalisation du beau le meilleur de s forces".

Sur la morale des Fables M. Michaut et Faguet (p. 111) sont d'accord: e n'en est presque jamais une, puisqu'elle ne s'élève pas au véritable sintéressement, c.-à-d. à une régénération, qui est la morale [1]). Faguet établit ne différence entre les fables à morale-constation et les fables à morale-nseil; il en donne des échantillons, pour discuter ensuite les opinions de elques hommes célèbres et pour finir par le conseil de ne pas le donner lire aux enfants (p. 129), parce que la langue est trop difficile et surtout rce qu'ils n'y trouvent pas „la morale que tout naturellement, instinctive-ent ils aiment à trouver et qu'il est bon de leur apprendre" [2]).

En somme un livre vivant, familier, aux vues ingénieuses, portant des traces l'improvisation dans certaines pages [3]).

Faguet (254) pose „un petit problème historique littéraire": A quelle tragédie F. fait-il allusion dans son *Ragotin* en parlant de:

*la triste tragédie,*
*Pour plaire maintenant, en farce travestie,*
*Des jolis quolibets et des propos bouffons*
*Préfère l'agrément à ses graves leçons*, etc.

Des auditeurs de Faguet (257, à la note) ont voulu y voir une allusion à s pièces shakespeariennes ou à la *Statira* de Pradon, M. Moland y voit e allusion à la parodie de la *Cléopâtre* de la Chapelle, mais M. Michaut *c.*, II, 271) n'y voit aucune satire directe contre une pièce quelconque: ses yeux c'est „un trait de comédie, ou plutôt de farce". Ne serait-ce pas

---

) J'emprunte la formule à Vinet, *Moralistes des XVIe et XVIIe siècles*, p. 16. M. Souday, *c.*, conteste quelques idées de Faguet sur sa morale; M. Michaut, *l. c.*, II, 163 à la note, mbat aussi sa façon d'envisager — il l'explique comme un conseil de pleutrerie – la fameux:

*Le sage dit selon les gens:*
*Vive le roi! vive la ligue!*

). Michaut a compté les préceptes moralisants: dans le *Premier Recueil* vingt-quatre sur fables, dans le *Second* cinq sur 89.

) Cp. une pensee de Daudet, *Notes sur la vie*, 7: „On me demande si je ne crois pas que morale de La F. soit pernicieuse! Comme si vous me demandiez si la purée de lis ou la assée de jasmin est bonne pour l'estomac. La F. est, comme le jasmin, fait pour être piré; ça sent bon, ça ne se mange pas".

) Il y a contradiction sur la solidarité des animaux dans les fables (p. 289 et 340); il a bien vu l'influence indienne; sur cette influence v. Michaut, *l. c.*, II, 133–137. La rapidité travail a causé un certain nombre d'erreurs: p. 11, l. 8 lire: octobre 1642; p. 18, l. 5 la aration de biens n'est définitive qu'en 1686; p. 24, l. 12 lire: condamné à la ballade trimes-lle; p. 44, l. 4 il n'est pas valétudinaire (en 1692); p. 95, a-t-il lu Homère avant tout? -t-il pas lu Ovide? v. d'ailleurs la liste de ses lectures très complète dans Michaut, *l. c.*, I, III; p. 308 le pantagruélisme est-ce un stoïcisme souriant? — A propos du rapprochement e Rousseau et La F. vantant l'état de nature (p. 226), on peut présumer que tous deux connu certaines sources étudiées par M. G. Chinard dans son livre sur l'*Exotisme amé-in au XVIe s.* – M. Michaut a très bien fait voir que Boileau n'a pas compris la valeur de able de La F. (*l. c.*, II, 54–61); Faguet (334) attribue le silence de Boileau à une question forme du genre. — Et Vigny n'aurait-il pas écrit *La Mort du Loup* sans *Le Loup et le n* de La F. (p. 295)?

une réminiscence de certains vers de Boileau[1]) contre le burlesque, introduite uniquement parce qu'il supporte mal ce genre que Boileau n'avait pas réussi à tuer?

Dans deux volumes nourris de faits et pourtant très clairs, M. Michaut[2]) a voulu analyser une double formation: celle de l'art et des procédés et celle du caractère de la F., faire „une biographie intellectuelle et morale", peut-être le meilleur livre que nous ayons après Taine, le plus complet, le plus approfondi, le plus minutieusement préparé, posant les problèmes les plus divers et les résolvant le plus souvent de la façon la plus satisfaisante. En même temps il a voulu donner une sorte d'anthologie „de ce qu'il y a de plus heureux dans son œuvre en dehors des *Fables*".

Montrer son originalité en même temps que son adaptabilité ou sa soumission à l'ambiance, c'est là le but de la biographie intellectuelle et esthétique; cette préoccupation rendait nécessaire une étude chronologique de l'œuvre rattachée étroitement à l'histoire de sa vie. De là une série de douze chapitres destinés à le peindre avant la publication des *Fables*: ses origines de bourgeois de bonne famille; sa jeunesse paresseuse, égoïste, voluptueuse de rêveur; sa formation intellectuelle: comment il se détache très lentement du goût précieux de l'*Astrée* et de Voiture[3]); ses lectures variées et leurs fruits[4]); ses premiers essais de l *Eunuque* et d'*Adonis;* les „épisseries" qu'il fait dans le milieu de Fouquet; sa tentative d'un art déjà réaliste dans *Clymène;* la disgrâce de Fouquet et le voyage en Limousin (il trace ici, p. 166 ss, un excellent parallèle avec le *Voyage d'Encausse*); les deux séries de *Contes* avec leur *Avertissement* si curieux qui contient son credo poétique de cette époque[5]).

Alors il est mûr pour produire le chef d'œuvre des *Fables choisies mises en vers*, dont M. Michaut étudie les sources, l'invention c.-à-d. la façon dont il imprime sa marque personnelle à une matière déjà traitée, la composition (débuts, récit, dénoûment, tableaux), la partie personnelle intime permettant de reconnaître son moi, la morale et la façon de l'amener, son amoralité toute pratique de sceptique et même son immoralité, la valeur de l'observation du naturaliste, le côté „anthropomorphique"[6]). Et pour tous ces sujets

---

[1]) *Art poétique*, I, 81–98. La F. a les mêmes mots à la rime: *halles, triviales, Tabarin, bouffons*. La Baguenaudière, provincial, était encore infecté de la contagion burlesque. Et La F. se moquait de l'art de son modèle même, de Scarron, ce qui est d'une jolie ironie. Et il devait avoir conservé une dent contre la „veuve à Scarron", après le refus du privilège d'imprimer (1674).

[2]) Il faut toujours contrôler à la lecture le livre de M. Michaut en le comparant à l'article cité de la *R. H. L.;* il retire certaines assertions (p. e. sur La F. campagnard, I, 7; sur les rapports entre Fouquet et La F., I, 93).

[3]) „Il pensa me gâter" dans *l'Epître à Mgr l'Évêque de Soissons* [Daniel Huet]. M. Michaut, *l. c.*, I, 54—8, prouve qu'il s'agit de Voiture. Il aurait pu faire observer que le même changement de goût se constate chez Boileau vers la même époque: entre le *Discours sur la Satire* (1668) et *l'Art poétique* (1669–74) ou la *Lettre à Vivonne* (1675); d'ailleurs Brunetière admet que c'est Boileau qui détourne La F. de Voiture, *R. D. M.*, 1. 6. 1889, p. 669. — Sur les traces d'influence de V. sur lui v. *l. c.*, I, 102, 104, 117, 126, 154. Sur ses débuts précieux v. I, chs V à VIII.

[4]) M. Roche, *l. c.*, 60 met l'étude des anciens assez tard, même après sa trentième année.

[5]) *l. c.*, I, 189. M. Beaunier diffère d'avis sur la valeur des *Contes*. M. Roche, *l. c.*, 215 ne voit pas de progrès dans le second recueil.

[6]) Il y a une phrase très juste à relever, I, 284: „Il [Taine] a fait de La F. un contemporain de Diderot et de la comédie des „conditions" et des „métiers"; La F. est contemporain de Molière et de la comédie des „mœurs" et des „caractères"

apporte des vues nettes, fondées sur une lecture précise du texte, une
oinion mesurée et nuancée: ainsi p. e. en exposant les fautes de La F.
oservateur du monde vivant ou quand il recherche les causes de sa renom-
ée de peintre animalier [1]). Deux excellents chapitres sur *Psyché* (1669) et
n modèle, sur les quatre amis, sur le travail du style qui rend l'ouvrage
peu trop „joli" [2]), mènent à deux autres où il traite un certain nombre
pièces de circonstance et deux autres encore où sont analysés les Opéras
les deux recueils de *Contes* de 1671 et 1675 (ou 1674). Ils permettent
approfondir la question des quatre amis et celle des rapports entre Boileau
La F. [3]); M. Michaut signale aussi l'apparition de contes d'ordre sentimental
ns les troisième et quatrième recueils et la virtuosité dans l'exécution
leur extrême licence: „ce siècle ignorait la pudeur", dira M. Roche
58, n. 3).

Comme il a étudié les fables du premier recueil, M. Michaut étudie celles
second, faisant porter son enquête sur les mêmes points. Il montre la
fférence entre les deux recueils: comment La F. touche à des idées géné-
es, comment il se laisse aller à son amour de conter, comment il cherche
e diversité plus grande dans les formes et, surtout, de quelle façon La F.,
rivain introduit à la cour, devenu plus âgé, plus ouvert aux problèmes
ilosophiques ou scientifiques, est amené à creuser d'autres sujets, à lancer
e satire plus vive contre la société. Et ainsi il en arrive à exposer la con-
ption de la vie de La F., qui est sensiblement la même dans les deux
cueils: c'est celle d'un épicurien d'optimisme mitigé et précaire.

Quatre chapitres analysent sa vie et son œuvre de cinquante-huit à soixante-
atorze ans: des secondes *Fables* à la conversion. Ils exposent ses rapports
ec Louis XIV: contrairement à l'opinion traditionnelle, il s'approche du
. Pour préparer son admission à l'Académie? Peut-être, répond M. Michaut
, 193), qui explique très suffisamment le „Je veux que vous en soyez" du
s'adressant à Boileau. Ces chapitres traitent encore de la société que
F. fréquente, les Bourbon, les Bouillon, les Vendôme et leur cercle, de
rlay, l'équivoque Mme Ulrich et sa „fière petite peste" de fille, les d'Her-
t, qui remplaceront Mme de La Sablière, le monde de l'Académie où il
enfin admis en 1684, après une réception qui frisait le blâme officiel.
âgé de soixante ans à peu près, il écrit encore le délicieux récit de
*ilémon et Baucis*, et son Théâtre qui prête à tant de discussions [4]), et les
rnières *Fables*, celles du douzième livre que M. Michaut défend contre
pinion générale qui ne veut y voir qu'une œuvre de décadence (II, 284 – 95).
Et puis, c'est la conversion, après ces dernières années sur lesquelles
guet aime mieux glisser (46) . . . et pour cause. M. Michaut parle d'un pénitent
cère (II, 308; cf. I, 33), de même que M. Roche (364 ss) et M. Merlant, qui

---

I, p. 277 M. Michaut doute qu'un homme sense ait eu l'idée de porter l'âne à la foire les
ls liés. Dans l'original on suspend l'âne après avoir essayé de tous les moyens de l'y con-
re en contentant tout le monde. La F. a interverti l'ordre des événements.

Jusqu'à la fin de sa vie il polit *Psyché;* v. H. Œlsner dans *Herrigs Archiv*, XIC (1897),
– M. Roche ne souscrit pas à l'opinion de M. Michaut sur sa valeur artistique.

J'ai résumé ses vues plus haut, p. 303.

v. plus haut, p. 306.

est d'avis qu'il n'avait peut-être pas à revenir de si loin [1]). Et c'est la mort.

Telles sont les grandes lignes de ces deux volumes pleins de faits et d'aperçus nouveaux et qui touchent à tous les points discutés de la vie et de l'œuvre.

Ne reste-t-il donc rien à faire aux futurs chercheurs, maintenant que nous possédons les ouvrages de M.M. Michaut et Roche? Il y a toujours des questions en suspens, petites ou grandes: quelles sont ses connaissances du grec; quel était le ménage La F. et le rôle de l'ancien capitaine de dragons Poignan [2]); quelle est l'influence directe de Boileau sur ses goûts et leur évolution vers un classicisme plus pur et est-ce lui qui le pousse vers le travail longuement préparé [3]); quelle est l'attitude de La F. à l'égard de Racine après *Phèdre* et à l'égard de la mémoire de Molière [4]), d'autres encore [5]).

Tous les ouvrages annoncés ont-ils contribué à faire mieux connaître le Bonhomme lui-même? Sans doute, car nous connaissons par là mieux sa formation intellectuelle et morale, grâce aux temoignages de ses contemporains et de lui-même. A ce point de vue les vers de Vergier que cite M. Michaut (II, 220) donnent une caractéristique des plus intéressantes: ses contemporains doivent avoir compris qu'il était autre et se sentait autre. Mais il ne fut pas attaqué et son œuvre ne fut pas contestée pour cela, comme on le fit pour Racine et Molière. Alors ne sachant que faire de lui, un auteur dont toute l'œuvre respirait l'indiscipline poétique, on fit de lui un ingénu, un bonhomme inoffensif [6]). Quoique M. Michaut n'ait pas donné un portrait unique de La F., les touches successives (p. e. I, 35, 89, 247; II, 220) nous permettent de voir en lui un autre homme. Et pour l'œuvre M. Michaut a surtout réussi à montrer la continuité de sa poétique à partir de 1668: l'invention du sujet n'a aucune importance [7]); son œuvre des *Fables* est toute psychologique, sans aucune préoccupation de peintre d'animaux; le travail précis, lent, pareil à celui de La Bruyère ou de Racine, caractérise ce poète qui n'a rien de paresseux ou d'insouciant. Il a montré également, comme Faguet et M. Pilon, toute la valeur des œuvres secondaires qu'on ne saurait séparer des fables.

„Tout a été dit...?" On n'a qu'à lire l'article si pénétrant, si savant de M. Bellessort pour constater qu'à la lecture de La Fontaine, après qu'on a étudié quatre volumes et de nombreux articles sur lui, il reste toujours du nouveau à découvrir par ce que nous y trouvons et mettons de nous-mêmes.

*Amsterdam.* K. R. GALLAS.

---

) *l. c.*, 317. — Dans la traduction du *Dies Irae* je relève ce vers:

*La prière et l'amour ont un charme suprême.*

Sa pénitence n'avait rien de triste ou d'austère, fait observer M. Michaut, *l. c.*, II, 308. En effet!

2) Dernièrement M. Sacha Guitry, dans sa pièce sur La F., a mis l'épisode au théâtre.

3) Tout dépend de la date de leurs premières rencontres; dans un dizain à Fouquet de 1660 la F. avoue qu'il travaille longuement ses vers faciles.

4) La F. a-t-il été pour quelque chose dans la *Fameuse Comédienne*, comme le croit M. Maurice Donnay, *Molière*, Paris, A. Fayard, s. d. [1911], p. 199.

5) p. e. II, 40, 42, 68, 132, 307 à la note.

6) M. Bellessort, *a. c.*, 878 ne va-t-il pas trop loin en voyant en lui en premier lieu un mondain?

7) cf. M. Bellessort, *a. c.*, 884 ss., qui voit en lui la plus admirable illustration de la théorie de l'Art pour l'Art.

*iddle English Humorous Tales*, edited by GEORGE H. MC. KNIGHT, [The Belles-Lettres Series, Section II] Boston U. S. A. and London, Heath & Co.

This new volume of the Belles-Lettres Series contains three Middle-English ales: *Dame Siriz, The Fox and Wolf in the Well* and *Sir Cleges*. In a ry interesting general introduction Professor Mc. Knight points out the relations etween English and French literature after the Norman Conquest, and the fference that must of necessity exist between these two in consequence of e characteristic differences between the two nations. In French literature e various sides of human life are far more broadly represented than in nglish; still in the latter we also find, in reflection of the French models, ritings that represent the reaction against the prevailing court-literature. at they must have existed is proved by quotations from contemporary iddle-English literature, where disapproving allusions are made to the ghter sort of literature, current among the people. Only owing to the fluence of English Puritanism which affected the quality (the moral being ought to the foreground) as well as the quantity of humorous tales, they ere far fewer in number in England than in France, where they were more accordance with the "esprit gaulois."

*Dame Siriz* and *The Fox and the Wolf* are presented in this volume to ustrate the anti-chivalrous element in medieval literature, and should be udied as forerunners of Chaucer. *Sir Cleges* gives a specimen of a tale mposed of fabliau- and "conte dévot-" elements in Arthurian setting.

The editor then proceeds to the history of the Dame-Siriz matter, which s found representatives in almost all the oriental, antique and medieval eratures. Originally it has come from the East and occurs in two Indian rsions, whence it has found its way into the *Book of Sindibad* and through is medium into European literature, where it has its principal representative the *Disciplina Clericalis* of Petrus Alphonsi (Prof. Mc. Knight says: Petrus lphonsus), from which most of the western versions have been derived, th the exception of *Dame Siriz*, which seems to be based immediately on oriental version. Prof. Mc. Knight mentions all the versions of the tale oriental and occidental languages, pointing out the differences in details, r, as he states, it has seemed to him more interesting and profitable to nsider the different uses to which the story has been put and the various erary tendencies illustrated, than to make the attempt to show the exact rrelations between the different versions. Finally he comes to the conclusion, at *Dame Siriz* and the Middle-English interlude *De Clerico et Puella* are t dependant on each other, but are both based on an older interlude, hich no longer exists.

The editor has performed his task in a very thorough way, and has collected immense amount of material on his subject. The oriental studies of nfey, Liebrecht, de Sacy and many others, made since the last century, ve shown what an inexhaustible store oriental literature has at all times en for Europe, and of many of these investigations we see the result in s volume of Middle-English tales. Now we must acknowledge that Quellen-Studien" are very interesting and useful, and that they are ticing also, in a way. But do they, after all, add anything to the aesthetic

appreciation of a work of art? Some of the German professors of our days, Foerster and Koeppel in the first place, have shown the way in this line, and the number of dissertations on the subject of sources, published in German universities, increases yearly. But the tendency for these studies often seems to be attended by an almost entire exclusion of feeling for the intrinsic value of the work on hand. And in students' editions that are treated on this principle we do not always get all we want in the way of text-explanation, word-explanation and grammar. In this edition of *Dame Siriz* a little more space might have been allowed to characterisation, to which not quite a page is given. In the two other tales this point is, however, discussed more at length, especially in *Sir Cleges*. The introduction to *Dame Siriz* closes with the localisation-question, the tale being assigned to Lincolnshire.

The same method of treatment is applied to the second tale: *The Fox and Wolf in the Well*. The sources of the different elements of which the tale is composed, those of the Fox and the Wolf, the bucket, the moon, etc. are traced. *Sir Cleges* is a combination of two stories: that of a knight who generously gives away all his goods, but is restored to prosperity through a miracle, and that of greedy servants who get rewarded with blows.

Besides with the excellent and elaborate introduction the edition is provided with a glossary and notes and with a very useful bibliography. It is altogether an important addition to the Series.

*Groningen.* M. E. DE MEESTER.

---

WILHELM DIBELIUS, *Charles Dickens*, Teubner, Leipzig, 1916. M 8.

Although Prof. Dibelius' *Englische Romankunst* when it appeared in 1910 was everywhere recognized as a notable and authoritative contribution to criticism, it now proves to have been merely a prologue to the omen coming on. Dickens was there mentioned with conspicuous frequency; he was in fact the *leitmotif*. The *Romankunst* was undertaken in order to obtain a sound basis for a study of Dickens which was in the author's mind from first to last. The present work is the fruit of thirteen years labour and, as anyone may see by glancing at the notes, of an almost incredible amount of reading. He comes therefore to his task with the fullest equipment, for he has the other essentials too; not merely literary knowledge but admiration, though a very critical admiration, of Dickens; and insight into the England which Dickens pictured. There is to be sure in the preface the at present inevitable reference to perfidious Albion — in sufficiently bitter terms — but it is combined with a hope in which all sane minds will join, of a future friendship between the two countries. There are frequent echoes of the war in the body of the book too, notably one at p. 386, which will be inaudible in later editions, let us hope. They will happily be incomprehensible when the bitterness of the strife has passed away.

The work consists of two parts, a biographical and analytic part (in 335 pp.) and a synthetic part (in the third and second last chapters, 89 pp., in which the novels are classified under the headings familiar from the *Romankunst*,

Grundplan, Rollenverteilung, Vortrag, etc.). Of biography however there is next to none. There was nothing to add to Forster and the other biographies and we get more than a hint of the reason. "Der Unterstützung der Familie Dickens durfte ich mich nicht erfreuen". Dickens' humble origin is never mentioned in the family. The letters would have thrown new light probably only on the unedifying family quarrels and difficulties. The author has consequently confined himself strictly to raising into strong relief those factors in Dickens' life which influenced his character and to determining those features in his character which were decisive for his art. The book is announced by the publishers as "die erste wissenschaftliche Biographie" of Dickens: it is in fact an analytic study of Dickens' personality and methods. Hence whereas the Italian journeys get only half a dozen lines (in Forster 61 pages), and the American tour is mentioned only as it affected his opinions, and the last half of his life is despatched in three pages, the childhood and youth with their permanent influences, the personal, political and artistic forces throughout his life which helped to direct and shape his work, are dealt with in full. The same wise economy is observed in the criticism. Whereas the works down to *David Copperfield* are discussed at length, the later, political works are examined almost solely with regard to their sociological content, on the score that they present few other points which had not already occurred in the earlier novels. The book is a complement and, to some extent, correction of Forster.

That the author's leanings are sociological as well as literary was to be inferred from his mere interest in this particular novelist. The book begins and ends on the sociological note, linking with its first chapter and last page the England of 1830 and the England of to-day. All that is said on the subject has the stamp of political insight and ripe judgment and alone gives the work a high value. The sixth chapter however, "The social condition of England in 1843" seems disproportionate. A thoroughly interesting, indeed masterly, summing up of political parties and social currents, the chapter is not sufficiently confined to the social condition as it immediately affected Dickens. It is too broad a treatment for its place in the book.

The style is less that of a scholar in the closet than of a public speaker who has much to say and a mind for forceful point rather than flowery periods. It is clear, extraordinarily rapid, and virile; in short, one of the outstanding excellences of the book. To the general method, much the same praise may he given. It has a rather terrible sound, that "erste wissenschaftliche Biographie"; and, though the author contrives in general to coast the cliffs of the analytic method safely, he does not wholly escape the dangers. Who for example sees in the Peggotty story of *David Copperfield* an idyll modelled on *The Vicar of Wakefield* (257), or is reminded in Uriah Heep of Coleridge's snake-like Geraldine (270)? Surely only those who are "out for" analogies. These however are rare cases and amid the conspicuous sanity of judgment but the motes that people the sunbeams. The "Wissenschaft" be it said at once, is free of the midnight oil of German scholarship. It is everywhere seasoned by the salt of humour, freshened by the wind of enthusiasm. The format of the book is equally devoid of the dry scholastic

air. The print is beautiful Roman letter, the footnotes are relegated to the end. There is a bibliography worthy even of a scientific biography (24 pp. long), and a good index.

There is space here only for two of the author's views, but these the chief, namely, his estimate of Dickens' social services and his definition of the salient factors in Dickens' art.

The Dickens legend receives no mercy at his hands. In the English press, on the public platform, and in the popular fancy, Dickens figures, firstly, as the author of a great member of immortal novels, and, secondly, as the great social reformer of the 19th century. There is not a word of truth in either statement. Dickens' literary position is unassailably high but immortality belongs probably only to *Pickwick*, *David Copperfield*, *The Christmas Carol* and perhaps also *Oliver Twist* and *A Tale of Two Cities*. Some of us would probably limit this list still further. To my ear at least the last novel is so full of Dickens' worst mannerisms, as, in spite of its compactness of structure, to be almost unreadable. Prof. Dibelius has no difficulty in disproving the second part of the legend, namely, that Dickens obtained the reform of debtors' prisons, workhouses, schools, law courts, etc. The movement against debtors' prisons was over a hundred years old when Dickens wrote and the reform was carried out independently of Dickens by Lord Brougham in 1842 and in the Bankruptcy Act of 1869. *Oliver Twist* was written actually against the recent beneficial reform of the workhouses and in ignorance of the true facts (104). The decisive step towards the removal of school abuses was taken in 1832 before ever Dickens had written a line. The movement for the reform of justice was two generations older than Dickens and the worst evils had already been removed by Lord Brougham before *Bleak House* appeared. And so on. In none of these questions was he the leader and chief force — "lediglich ein Mitkämpfer auf Seite der Radikalen, der Mann, dessen ungeheure Volkstümlichkeit gewiss ein wesentliches Gewicht in der Wagschale war, keineswegs aber der englische Marx oder Lassalle". His great service lay in the popularization of the new ideas in every branch of society and in the reconciliation of the two classes which, owing to the industrialization of England, threatened to separate into two hostile camps. „Der herrschenden und besitzenden Oberschicht zeigte er eindringlicher als selbst Robert Burns die Fülle von Lebenskraft, Lebensfreude, und Tüchtigkeit, die sich unter dem schlichten Rocke verbergen konnte; die nach Einfluss und materiellem Erfolg strebende Arbeiterklasse kettete er, ohne dass sie es merkte, an die bestehende Kultur, an die herrschende Gesellschaftsordnung" (438). He was, in short, the saviour of English liberalism.

Dickens' art is defined as "fantastisch-realistische Ideenkunst"; in plain words, it deals with the ideal not the real but deals with it realistically. He is at once realistic painter and romantic dreamer. His Christmas Stories obviously are realistic fairy-tales, "unwahrscheinlich phantastisch und in allem Kleinen wahrscheinlich zugleich", and even his novels partake of the same nature in so far as they are largely based on traditional types and situations dear to the English heart and literature. Mr. Pickwick, with his

strong and weak points, his prowess on occasion in the noble art of self-defence and with the flowing bowl, is the English ideal of a man, regarded in a good-humouredly satirical light. The love and sport, inn and law-court scenes in the same book were well-tried favourites with Dickens' public; but, like Pickwick himself, inconceivable in real life. It is art of the people and for the people, and "nicht ob es in der Wirklichkeit so zugeht, muss hier der Kritiker fragen, sondern ob das Volk sich die Dinge so zurechtlegt .... Die Kunst des Volkes in Märchen und Volksballade begnügt sich mit einer typischen Ähnlichkeit" (90). But in Dickens the requisite illusion is ensured by the consistency of setting, and precision and vividness with which details are drawn. This union of reality and ideality is one of his chief contributions to fiction. It is his idiosyncrasy that he combined wonderful imagination with a wonderful power of realism and gave to the aery children of his brain a vitality genuine even while fantastic. In externals his characters and scenes were taken from the life. He would go miles to find and inspect even a house suitable for a scene and was wont to declare that he had taken his characters, in particular his grotesque characters, from the very streets. But in the act of composition both scenes and characters were presented in a highly subjective arrangement of light and shade. He simplified, stripped away all unessential, and for that very reason realistic, traits, and left only what was to his purpose (268). Hallucinatory influences sometimes helped to make them still more mere figments of his fancy. He described many of his most living figures and vivid scenes in a trance-like state during which he was wholly unconscious of himself and his surroundings; he heard his characters talking, saw them in the glass, met them in the street (272). To himself the characters in his books were thus intensely real; in point of fact, they are such stuff as dreams are made on, creatures of Dickens' visionary world. With the possible exception of the ruffians like Sike and Rudge, men and women as he depicts them have never existed. His heroes and heroines, faithful followers like Mark Tapley and Sam Weller, the romantic villains like Monk, Don Quixotes like Dick Swiveller and Micawber, "der Held der feingedrechselten Phrase", and oddities like Betsy Trotwood, are traditional types; his Pecksniffs, Dombeys and Gradgrinds are personified vices, caricatures; his Quilps and Julius Slinktons incarnations of abstract evil. So long as the world they move in is as idealized as themselves, the mind accepts them; only when they descend into the common light of day — as when Micawber is made to unmask Uriah Heep's sordid villainy — does the contact with the actual shatter the illusion.

In connection with the last named, the most criticized group of characters, Prof. Dibelius has an interesting view. In his childhood Dickens' mind had been filled by a nurse with frightful tales of evil monsters, Bluebeards who baked their wives in a pie, vampires which sucked the blood of little children, etc. The impression remained with him even as a man. Deep down in his being he had an instinct that evil spirits walked the earth and he represented these in his Quilps, Uriah Heeps and Julius Slinktons. "Uriah Heep ist ein höchst realistischer Buchhalter in der realistischen Kleinstadt Canterbury — aber er ist zugleich mehr, die Verkörperung einer furcht-

baren, schaurigen Macht, des bösen Prinzips, das alles Gute in seine Bande zu schlagen versucht. Er ist in allem Wesentlichen die Schöpfung einer Dichterphantasie, die in den Dingen dieser Welt auch überweltliche Dinge verkörpert findet" (269). Such characters are of the same class as the Shylocks and Richards of Shakespeare and the older dramatists. These succeed to this day by the magic of the verse to lift us from the real world into the unreal; Dickens' grotesques fail to convince in default of a style adequate to this suspension of unbelief (384).

The work is full of suggestive and stimulating views. It impresses by fineness of thought as much as by power of treatment. It is a thousand pities that a work so much to the honour of both the nations to which it owes its existence, was doomed to appear at a time when mutual embitterment cannot but limit the recognition it will receive. So notable a book however is sure to come to its own and I wish Prof. Dibelius the speedy coming of that day.

*Groningen.* J. A. FALCONER.

---

*Holland's Influence on English Language and Literature*, by T. DE VRIES J. D. — Chicago, C. Grentzebach 1916. 398 pages.

We may assume this book to have been written in the first place for Americans. Indeed, the author says as much in his preface: 'My endeavor has been to portray so much of Dutch national life and activity as has been useful and is still useful for our present American life'. In the same preface we are expressly told, twice over, that this book is only to be regarded as an endeavour, viz an endeavour' to contribute to the knowledge of English language and literature by telling the part which Holland played in their development during several centuries'.

The book is divided into 3 parts: Holland's influence on the development of comparative philology, on the English language and on English literature.

The first and second of these parts are decidedly disappointing. As to the first, I think the author has not succeeded in unearthing one new fact — and on the other hand one wonders for what class of readers it can be necessary to repeat at full length the history of the 'silver codex'. And this part is sometimes not correct nor up-to-date. On page 30, for instance, we are told that De Busbeck came to the Crimea, where he found 'some remnant' of the Gothic people, and 'from these he collected some specimens of *the* old Gothic language'. Immediately before and after this Mr. De Vries relates the adventures of the 'silver codex' — thus leading the unsuspecting reader to believe that the language of the Crimean Goths and that of the 'silver codex' are one and the same! — When speaking of the development of comparative philology the author mentions two authorities: W. W. Skeat and F. Bopp. Everybody must, of course, be convinced of the exceptional merits of these eminent scholars; but in a book printed in 1916 we surely might expect a few more names! The same observation applies to the discussion of the revival of medieval literature in Holland; the names which stand last in the author's list are J. Clarisse and Dr. J. A. Jonckbloet. Surely many later men have done as useful work here!

In the second part of the book it becomes painfully evident that the

uthor has overreached himself. This appears already from the fact that of he 88 pages of this part 63 are quotations from other writers. Dr. W. H. Carpenter comes in for 7 pages — the Rev. W. W. Skeat for 11 — Mr. De Hoog for 44! In the last case Mr. De Vries has gone to the trouble of ranslating Mr. De Hoog's observations into English. 'I give this list as it is' he ays, 'as the best list existing at this moment' — and: 'the purpose of this little volume is not to specialize in etymology'. That may be so; but that purpose, think, can hardly be to repeat for 75 % what other men have said before.

But we have more fault to find with this very weak part. On page 56—58 ve find a list of words as given by Mr. De Hoog, and meant to show the close relationship between Dutch and English: anchor — anker, ankle — enkel, etc. Now this may have been perfectly all right when Mr. De Hoog wrote his 'Studies' – but comparative philology has moved on since then and I think I am justified in calling this list superfluous if not worse. — And look at p. 58! 'Is a verb strong in its conjugation in Dutch, it is also strong in English; is it weak in Dutch, it is also weak in English' (*sic*). For what class of students can such a remark be meant?

Part III — Holland's influence on English literature — is much better. As the author gets on, he seems to warm to his subject and to this we owe some very good chapters, as those on Emblem-Books, George Gascoigne, Thomas Churchyard, Van der Noot, the Descriptions of Voyages, Religious Literature, Milton and a few more. Only we should feel inclined to ask the author again: give us more of it — but as it is expressly stated in the introduction that the book is going to be an *outline*, we have no right to insist. Yet it is a sorry sight, even in an outline to come across such sentences as: this or that would be very interesting to know, but here is an almost unexplored field left for the research of somebody else. Why does not the author have a try himself? But such is the whole book: it gives, in an attractive form, the results of the investigations of others and adds, comparatively speaking, little spade-work of the author's.

On the other hand there is a good deal of irrelevant matter. Franciscus Junius had been married four times and all his four wives were Dutch women. Sewel was married to a Dutch woman, Judith Tinspenning. An old London building which tumbled down in 1846 was pointed out as Caxton's house, and parts of the woodwork were made into walking-sticks and snuff-boxes. Erasmus advised a friend to come to England because the girls were so liberal with their kisses.

The author has a knack of repeating himself. A few examples of this may suffice. On p. 24 I read: 'For every language this . . . method (viz. of comparative philology H.) is exceedingly interesting. *But especially for the English language*'.

On the same page, a few lines further down: 'England . . . finally developed a language in which so many elements had secured a permanent place, that for the full and thorough knowledge of the present English language the study of comparative philology *must be of more importance than for any other language in the world*'.

And on the next page the following chapter opens: 'The study of comparative philology is *especially important for the English language*'!

In case you should not yet be convinced you may look at p. 51 — there you will find the same statement twice over again.

The Style of the book is on the whole attractive, though not always faultless. On p. 14 we are told that the world's history is the grandest subject 'for the contemplation of the human *soul*' — and also, that the *progress* of the human race is inferior to the *Hand* of the Unseen One. On p. 67 it says: 'However closely and even inseparably language and literature may be connected, *yet they are not identical*' (!). On p. 153: Henry VIII considered it 'necessary or advisable' to level a proclamation against false prognostications. What does it matter whether he thought it necessary or advisable? He did it! P. 165: The relation of Erasmus to England was a peculiar one, 'neither to be exaggerated nor to be underestimated'. Surely that may be said of *all* relations? P. 182: 'Erasmus spent about 7 years in England. Junius as well — strangely enough — lived about 7 years in England'. Why strange?

If the reader should be anxious to know who are the four greatest men in Dutch literature, he will find their names on p. 361: Jacob van Maerlant, Joost van den Vondel, Jacob Cats and Willem Bilderdijk. Perhaps Mr. De Vries agrees with Southey, of whom he prints a letter on p. 367 in which Cats is called 'the most useful poet that any country ever produced'. Now I wonder what a useful poet is?

That Dutch words are pretty often mis-spelt in this book we can easily forgive the American compositor, although it is a pity that Utrecht and Gouda should become Ubrecht and Gonda; but there seems hardly any necessity to make 'the Sin of Joost Avelingh' into 'the Son of Joost Avelnigh'.

We will conclude these remarks with the bold assertion of p. 15: 'in literature England unquestionably stands first among all the nations of the earth'. Really?

*Winterswijk.* W. HELDT.

---

## AANKONDIGING VAN EIGEN WERK.

WILLIAM SHAKESPEARE. *Gedenkboek 1616–1916*, door Dr. Edward B. Koster. Uitg. G. A. Kottmann, den Haag, *f* 1.50.

Van bovenstaand werk verschenen van Dec. 1915 tot April 1916 drie drukken. Het is onderverdeeld in vijf hoofdstukken: I. Korte Levensschets. II. Uitgaven en Vertalingen. Shakespeare op het tooneel. III. Het leven, het tooneel en het drama ten tijde van Shakespeare. IV. De Gedichten en de Tooneelstukken. V. De Bacon-Shakespeare Beweging. Besluit. In het derde hoofdstuk wordt aan de hand van allerlei 17de eeuwsche schrijvers, in de vertaling waarvan naar archaïstische kleur is gestreefd, zonder stijf te worden en in on-idiomatisch Nederlandsch te vervallen, een beeld ontworpen van het volle leven in Shakespeare's tijd, waarbij allerlei merkwaardige, niet iedereen bekende dingen ter sprake komen. Hoofdstuk IV bevat o. a. een beknopte aanduiding van de kern, de hoofdlijnen, van de tooneelstukken, voor zoover die niet meer in extenso gegeven is in mijn *Verhalen uit Shakespeare*, benevens enkele bondige, teekenende kenschetsingen van hoofdfiguren, en zoo noodig bijfiguren.

*Den Haag.* EDWARD B. KOSTER.

---

# INHOUD VAN TIJDSCHRIFTEN.

**Museum, XXIV, 7.** O. a. F. de Saussure, Cours de languistique gén., p. p. Ch. Bally en A. Sèchehaye. – Prof. Dr. Jos. Schrijnen, De vergel. Klass. aalwetenschap in het gymn. onderwijs.

**Id., 8.** O. a. J. de Vries, Studiën over Faerösche Balladen. – J. Prinsen . Lzn., Handboek tot de Nederl. Letterk. Geschiedenis.

**Id., 9.** O. a. A. Kock, Svensk Ljiedhistoria, III, I. – R. Chauviré, Jean Bodin, uteur de *La République.* – H. C. H. Moquette, De Vrouw, I.

**Modern Lang. Notes, XXXII, 3.** J. Warshaw, *Préciosité* after the 19th Century. – A. M. Sturtevant, Zum got. Dativ nach *waír þan* mit Inf. – M. Garver, French Army Slang. – O. M. Johnston, *A tot, atot* and *otot.* – R. Perkins, On the Sources of the *Fata Apostolorum.* – Reviews [J. E. Wells, A manual of the Writings in Middle English, 1050–1400. – E. W. Roessler, The Soliloquy in German Drama. – B. F. Luker, The Use of the Infinitive nstead of a finite verb in French. – E. F. Langley, The Poetry of Giacomo da entino]. – Correspondence [D. C. Stuart, A note on Voltaire's *Lettres phil.* – A. H. Herrick, The Chronology of a Group of Poems by W. C. Bryant. – G. N. Henning, Notes on French Tenses. – B. M. Woodbridge, L'abbé Dubois and old Grandet. – E. R. Macauley, Notes on the Sources for Medrall's *Nature.* – P. R. Kolbe, Heine's *Schäfer und Doris.* – C. H. Ibershoff, A ec. Note on Klopstock's Indebtness to Milton. – J. Q. Adams, W. Goddard. – E. P. Hammond, A ms perhaps lost]. – Brief Mention. [L. W. Smith, The Mechanism of Engl. Style. — F. W. Cady, *The Old Wive's Tale,* by G. Peele. – E. Cotarelo y Mori, Don D. J. de Enciso y su Teatro].

**Id., 4.** E. H. Wilkins, Notes on Petrarch. – G. A. Jones, Notes on Swinburne's *Song of Italy.* – H. Collitz, Zu den mhd. kurzen Präterita *gie, fie, lie.* – V. Strunk Jr, The Elizabethan Showman's Ape. – H. O. Schwabe, Etymological Notes. – W. Kurrelmeyer, Engl. Translations of Wieland. – Reviews E. Nelson, The Span. Amer. Reader. – E. H. Sehrt, Zur Geschichte der westgerm. Konj. *Und.* – Th. Hake and A. Compton–Rickett, The Life and Letters of Th. Watts-Dunton. – Th. Watts-Dunton, Old familiar Tales; Poetry and the Renascence of Wonder. – M. R. Thayer, The Infl. of Horace on the chief Engl. Poets of the nineteenth Century. – Annales J. J. Rousseau, X]. – Correspondence [S. C. Chew, Arnold's *The Church of Brou.* – L. M. Hollander, *Beowulf 33.* – H. L. Bruce, Engl. Adaptations of Voltaire's Plays. – H. T. Baker, The Sensationalism of Byron. – O. F. Emerson, A new Word in an Old Poet]. – Brief Mention. [F. E. Held, Christianopolis. – G. McL. Harper, W. Wordsworth. – M. de Grammont, Traité prat. de prononciation fr.].

**Id., 5.** E. C. Forman, The manuscripts of Ariosto's Comedies and their relation to the printed editions. – K. Campbell, Gleanings in the bibliography of Poe. – C. H. Handschin, Gottfried Keller and the Problem of Tragedy. – C. Hodges, Two otherworld stories. – E. D. Adams, A fragment of a Lord Mayor's Pageant. – F. A. Wood, Etymological notes. – Reviews [L. H. Alexander, pract. Introd. to French. – C. A. Chardenal, A complete French course. – W. C. Lieder, Goethe's *Herm. u. Dor.* – R. M. Mitchell, Heyse and his Predecessors in the theory of the Novelle. – H. M. Cummings, The indebtness of Chaucer's works to the ital. works of Boccacio. – H. A. Rennert, Bibliography of the dram. works of Lope de Vega Carpio]. – Correspondence [S. L. Galpin,

The infl. of environment in *Le Père Goriot*. - C. H. Ibershoff, Vitzliputzli; S. Taylor, idem. – C. S. Northup, Byron and Shelley. – W. H. Vann, The borrowings of Wordsworth. – W. E. Schultz, A parallel in literary biography]. – Brief Mention [G. Buck, The social criticism of liter.; O. L. Jiriczek, James Macpherson's *Fragments of anc. Poetry* (*1760*); T. A. Arnoldson, Parts of the body in older Germ. and Scand.; C. A. Krause, The direct method in mod. lang.].

**Publications of the Mod. Lang. Assoc. of America, XXXII, 1.** H. J. Savage, The Beginning of ital. Infl. in Engl. Prose Fiction. – D. Foster, The earliest Precursor of our present-day monthly Miscellanies. – A. Busse, Schiller's Tell and the *Volksstück*. -- F. G. Hubbard, A Type of Blank verse Line found in the earlier Elizabethan Drama. – J. Hinton, Walter Map's *De Nugis Curialium*. – Appendix: Proceedings and Addresses.

**Romania, XLIV, 2.** P. Meyer, Manuscrits médicaux en français. – E. Muret, Fragments de manuscrits français trouvés en Suisse. – G. Bertoni, Scene d'amore e di cavalleria in antichi arazzi estensi. – A. Dauzat, Etymologies françaises et provençales. – Mélanges. – Comptes rendus.

**Revue d'hist. litt., XXIII, 3–4.** J. Ducros, Le retour de la poésie fr. à l'antiquité grecque au milieu du XIXe s.: Leconte de Lisle et les *Poèmes antiques*. – F. Lachèvre, Boileau et Colletet (over *Sat.* I, vs. 77 et 78, toepasselijk op Guillaume Colletet, niet op zijn zoon François). – P. Chaponnière, La critique et les poétiques au XVIIIe s. – R. Dezeimeris, Annotations inéd. de Montaigne sur le *De Rebus Gestis Alexandri Magni* de Quinte-Curce. – P. Bonnefon, Les débuts d'Elme Caro. Lettres inéd. – J. Lortel, Un amour inconnu de Diderot (Mme de Maux). – G. Truc, Malebranche: Réflexions de psychologie critique sur la doctrine et sur l'homme. – Garabed-der-Sahaghian, Malte-Brun et Chateaubriand (bewijst, na zijn doctorsdissertatié over *Chat. en Orient.*, dat Chat. in M.-B.'s aardrijksk. werken een rijke bron voor zijn *Itinéraire* vond). – Mélanges [E. Estève, Observations de G. de Pixérécourt sur les théâtres de la Rév.; H. Vaganay, Un sonnet de Ronsard peu connu; C. Latreille, Sur qqs lettres de Lamartine; P. Berret, Note sur une source de *Grenade* des *Orientales*; R. Toinet, Les écriv. moralistes au XVIIe s, I (bevat een begin, 218 titels, van een alphab. lijst der werken, tusschen 1638 en 1715 gepubliceerd over de moraal in haar toepassing op wetenschap, wereldschen omgang, zeden, karakters, over maximes, portretten, enz.)]. – Comptes rendus [*Œuvres compl. de Ronsard*, éd. Laumonier; *Corresp. de Bossuet*, éd. Urbain et Lévesque; *Charles Bordes* p. A. Ruplinger; *Notes sur le voyage de Chateaubriand en Amérique* p. G. Chinard; *Ch. Nodier et V. Hugo* p. E. M. Schenck]. – Périodiques. – Livres. – Chronique.

**Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur XLII, 1.** K. Schiffmann, Studien zum Helmbrecht. – A. Leitzmann, Bemerkungen zum Reinhardt Fuchs. – A. Kopp, Aus älteren Liedersammlungen. – R. Petsch, Dornröschen und Brynhild. – G. Neckel, Zum Hildebrandsliede. – W. von Unwerth, Vers und Strophe von Ratperts Lobgesang auf den heiligen Gallus. – Ders., Vennus redolens. – W. Braune, Zu Walther von der Vogelweide. – Ders., Nachtrag zu *Beitr.* 41, 189 ff. – A. Lasch, Plattdeutsch. – O. Behaghel Zum gotischen Zahlwort. – Ders., Die indefinitpronomina *hvas* und *sums*. – Ders., Wolframs ehe. – H. Naumann, Stetit puella. – A. Leitzmann, Zum neuen Eilhartfragment. – Ders., *Arnebote*. – Ders., Nachtrag zu s. 40. – A. Kopp, Nachtrag zu s. 52. – Literatur.